STUDII CLASICE

XIV

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

STUDII CLASICE XIV

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
1972

COMITETUL DE REDACȚIE

Acad. AL. GRAUR, redactor responsabil;
Prof. D. M. PIPPIDI, membru corespondent al Academiei Republicii Socialiste România, redactor responsabil;
Acad. EM. CONDURACHI;
Acad. C. DAICOVICIU;
I. FISCHER;
Prof. VAL. AL. GEORGESCU;
Prof. GH. GUȚU;
Prof. C. POGHIRC, secretar științific de redacție.

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

STUDII CLASICE

XIV 1972

SUMAR

COMUNICĂRI ŞI STUDII

Pag.

P. CHANTRAINE, À propos du nom des Phéniciens et des noms de la pourpre 7
ERNST RISCH, Θρόνος, θρόνα und die Komposita vom Typus χρυσόθρονος 17
A. PIATKOWSKI, Les concepts de „civilisateur" et de „civilisation" dans la pensée des Grecs anciens 27
В. Г. БОРУХОВИЧ, Пифагор в Египте 41
SIMINA NOICA, Un prolog pindaric 49
IGNAT BOCIORT, Dinamica fenomenului literar-artistic în Poetica lui Aristotel . . . 59
E. D. KOLLMANN, 'Et' in arsi after Elidable Syllables in the Vergilian Hexameter . 67
EUGEN CIZEK, L'image du renouvellement historique chez Velleius Paterculus. . . 85
ARNO SEEL, Zum Überlieferungswert des Tacitus-Codex Leid. BPL 16 B 95
I. I. RUSSU, Getica lui Statilius Crito 111
MARTA GUŢU, Observaţii despre raportarea romanului grec la retorica antică. . . . 129
D. M. PIPPIDI, În marginea unei inscripţii bilingve din Callatis 141
VLADIMIR ILIESCU, „Euocatis exinde legionibus". Zu Jord. *Rom.* 217 149

NOTE ŞI DISCUŢII

C. SĂNDULESCU, Note filologice 161
PETRE ALEXANDRESCU, Însemnări arheologice 165
EUGEN DOBROIU, *Topanta* 175
ALFRED BOILĂ şi EMILIA DORUŢIU-BOILĂ, Discuţii recente cu privire la *Constitutio Antoniniana* 179
D. M. PIPPIDI, Note de lectură 195

STUDIILE CLASICE ÎN LUME

GABRIELLA BORDENACHE, „La grotta di Tiberio" a Sperlonga. 223
RODICA CRISTESCU-OCHEŞANU, Controverse recente cu privire la cronologia lui Macrobius 231
EUGEN DOBROIU, Două studii petroniene 239
D. M. PIPPIDI, Trei reviste noi de istorie veche, epigrafie şi papirologie. 245

STUDIILE CLASICE ÎN ROMÂNIA

D. M. PIPPIDI, În jurul corespondenţei lui Pârvan 251
I. FISCHER, Bibliografia clasică românească (1971) 259

RECENZII

L'Année philologique. Bibliographie de l'année 1969, Paris, 1971 (*D. M. Pippidi*). . . . 283
E. DÖNT, Homer (5). Anzeiger für die Altertumswissenschaft, 1969 (*Elisabeta Poghirc*) . . . 284
H. STROHM, Griechische Tragödie (8). Anzeiger für die Altertumswissenschaft, 1969 (*Liana Lupaş*) . . . 287
V. PÖSCHL, Virgil. Anzeiger für die Altertumswissenschaft, 1968 (*G. Guţu*) . . . 287
XÉNOPHON, Cyropédie, tome I, livres I et II. Texte établi et traduit par Marcel Bizos, Paris, 1971 (*Nicolae-Şerban Tanaşoca*) . . . 288
MÉNANDRE, La Samienne. Tome I, 1. Texte établi et traduit par Jean-Marie Jacques, Paris, 1971 (*M. Nasta*) . . . 290
CICÉRON, Discours. Tome XVI, 1. Contre L. Pison. Texte établi et traduit par Pierre Grimal, Paris, 1966 (*I. Fischer*) . . . 294
M. TVLLI CICERONIS Scripta quae manserunt omnia. Fasc. 4 : Brutus, recognouit Henrica Malcovati, Leipzig, 1970 (*Dan Sluşanschi*) . . . 297
CICÉRON, De natura deorum, livre premier, ed. M. van den Bruwaene, Bruxelles, 1970 (*Sebastiana Popescu*) . . . 298
DANTE NARDO, Il „Commentariolum petitionis". La propaganda elettorale nella „Ars" di Quinto Cicerone, Padova, 1970 (*N. I. Barbu*) . . . 301
OVIDIVS, Amores, edidit H. Bornecque, Paris, 1966 (*I. Fischer*) . . . 302
PLINE L'ANCIEN, Histoire Naturelle, Livre XXXII. Texte établi, traduit et commenté par E. de Saint-Denis, Paris, 1966 (*I. Fischer*) . . . 303
RVFI EPHESII Quaestiones medicinales, edidit Hans Gärtner, Leipzig, 1970 (*Gabriela Mîrza*) . . . 305
PLUTARQUE, Vies, VI : Pyrrhos-Marius, Lysandre-Sylla. Texte établi et traduit par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, 1971 (*N. I. Barbu*) . . . 306
MACROBIO TEODOSIO, I Saturnali, a cura di Nino Marinone. Torino, 1967 (*Rodica Cristescu-Ocheşanu*) . . . 307
L. ANNAEI SENECAE Operum moralium concordantia P. Grimal cura edita, VI : De clementia, Paris, 1970 (*Dan Sluşanschi*) . . . 311
ERIC G. TURNER, Greek Manuscripts of the Ancient World, Oxford, 1971 (*D. M. Pippidi*) . . . 312
STEPHEN G. DAITZ, The Jerusalem Palimpsest of Euripides, Berlin, 1970 (*Liana Lupaş*) . . . 313
G. B. PELLEGRINI, A. L. PROSDOCIMI, La lingua venetica. I. Le iscrizioni, II. Studi, Padova-Firenze, 1967 (*I. Fischer*) . . . 313
G. E. R. LLOYD, Early Greek Science. Thales to Aristotle, Londra, 1970 (*Zoe Petre*) . 317
MIHAI GRAMATOPOL, Moira, Mythos, Drama, Bucureşti, 1969 (*A. Piatkowski*) . 319
DETLEV FEHLING, Die Quellenangaben bei Herodot, Berlin—New York, 1971 (*A. Piatkowski*) . . . 321
JEAN-PIERRE CHAUSSERIE-LAPRÉE, L'expression narrative chez les historiens latins, Paris, 1969 (*Eugen Cizek*) . . . 323
RENÉ MARTIN, Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales, Paris, 1971 (*D. M. Pippidi*) . . . 325
FRANCESCO GIANCOTTI, Strutture delle monografie di Sallustio e di Tacito, Messina-Firenze, 1971 (*N. I. Barbu*) . . . 328
EUGEN CIZEK, Evoluţia romanului antic, Bucureşti, 1970 (*Eugen Dobroiu*) . . . 329
THOMAS HÄGG, Narrative Technique in Ancient Greek Romances, Stockholm, 1971 (*Marta Guţu*) . . . 332
L'Année épigraphique. Année 1968, Paris, 1970 (*D. M. Pippidi*) . . . 334
Nouveau choix d'inscriptions grecques. Textes, traductions et commentaires par l',,Institut Fernand Courby", Paris, 1971 (*D. M. Pippidi*) . . . 335
DAVID ASHERI, Leggi greche sul problema dei debiti, Pisa, 1969 (*D. M. Pippidi*) . . 337
Inscriptions grecques et latines de la Syrie. Tome VII, Paris, 1970 (*D. M. Pippidi*) . . 338
LOUIS ROBERT, Les gladiateurs dans l'Orient grec, Amsterdam, 1971 (*D. M. Pippidi*) . 339
HEIKKI SOLIN, L'interpretazione delle iscrizioni parietali, Faenza, 1970 (*D. M. Pippidi*) 341
Diokletians Preisedikt herausgegeben von Siegfried Lauffer, Berlin, 1971 (*D. M. Pippidi*) 342
J. DEININGER, Der politische Widerstand gegen Rom in Griechenland 217—86 v. Chr., Berlin, 1971 (*Ruxandra Rădulescu*) . . . 343

Pag.

B. H. WARMINGTON, Nero. Reality and Legend, London, 1969 (*D. M. Pippidi*). . 344
A. H. M. JONES, J. R. MARTINDALE & J. MORRIS, The Prosopography of Later Roman Empire. Vol. I : A. D. 260—395, Cambridge, 1971 (*D. M. Pippidi*) 347
GIOVANNI BECATTI. Edificio con „opus sectile" fuori Porta Marina (Scavi di Ostia VI), Roma, 1969 (*Gabriella Bordenache*) 349
G. BECATTI, E. FABBRICOTTI, A. GALLINA, P. SARONIO, F. R. SERRA, M. P. TAMBELLA, Baccano : villa romana (Mosaici antichi in Italia), Roma, 1970 (*Gabriella Bordenache*) 353
LAJOS BALLA, TEREZIA P. BUOCZ, ZOLTAN KÁDÁR, ANDRÁS MÓCSY, TIHAMER SZENTLÉLEKY, Die römischen Steindenkmäler von Savaria, Budapest, 1971 (*Lucia Țeposu-Marinescu*) 354
C. H. V. SUTHERLAND, NEKRIMAN OLCAY, K. E. MERRINGTON, The Cistophori of Augustus, Londra, 1970 (*Gh. Poenaru Bordea*) 356
Mélanges Marcel Durry (REL, XLVII bis, 1969), Paris, 1970 (*D. M. Pippidi*) 358
Вопросы классической филологии, vol. I, 1965, vol. II, 1969, vol. III—IV, 1971, Moscova (*Lucia Wald*) 359
Euphrosyne. Revista de filologia clássica dirigida por F. Rebelo Gonçalves. Nova série, vol. I, 1967, vol. II, 1968, Lisabona (*Eugen Dobroiu*) 364

Publicații primite în redacție între 1 ianuarie și 31 decembrie 1971. 369

CRONICĂ

Societatea de studii clasice din Republica Socialistă România 373
Modificarea Statutului Societății de studii clasice 393

À PROPOS DU NOM DES PHÉNICIENS ET DES NOMS DE LA POURPRE

PAR

P. CHANTRAINE

I

Le dictionnaire étymologique de Hj. Frisk présente cinq articles dont le lemme est Φοίνῑκες ou φοῖνιξ,-ῑκος : le nom de peuple, le nom du palmier-dattier, le nom d'un instrument à cordes, le nom d'un oiseau mythique qui serait originaire d'Arabie ou de l'Inde, le nom de la pourpre.

Nous laisserons d'abord de côté le nom de l'oiseau [1] (Hésiode *fr.* 304 Merkelbach-West, Hérodote 2, 73, etc.). On a supposé qu'il était emprunté à l'égyptien, cf. Frisk *s.u.* et Thompson, *Birds s.u.*

Deux autres termes doivent certainement être rattachés au nom des Phéniciens. D'abord le nom du « palmier-dattier » [2] attesté depuis Homère *Odyssée* 6, 163 et qui a fourni toute une famille de mots dans le grec alphabétique. En outre, le nom d'un instrument de musique à cordes cité par Hérodote 4, 192 ; d'après Semos *fr.* 1 l'instrument serait ainsi appelé parce qu'il était en bois de palmier. Mais Hérodote affirme qu'il était fait avec les cornes d'un animal appelé oryx. La dénomination peut s'expliquer parce qu'il était d'origine phénicienne.

Il reste maintenant à examiner le nom des Phéniciens et celui de la pourpre. Ces deux noms entretiennent des rapports évidents, mais posent aussi des problèmes difficiles.

Le nom des Phéniciens est obscur et a donné lieu a une bibliographie considérable. Il désigne le peuple sémitique que nous appelons Phéniciens, mais peut-être pas uniquement ce peuple. Ce nom ne répond à rien dans l'onomastique sémitique, et même lorsqu'il s'agit des Phéniciens *stricto sensu*, il s'agit des gens qui portent dans la Bible les ethniques

---

[1] On a parfois traduit par « griffon, oiseau fabuleux » le mot qui est peut-être attesté en mycénien sous les formes *ponike*, *ponikipi* dans des descriptions de mobilier, mais voir n. 2.

[2] Dans les tablettes de Pylos qui décrivent un mobilier, *ponike* dat. sing. PY Ta 722, instr. pl. *ponikipi* = φοινίκει, φοίνικφι doivent désigner des palmiers plutôt que des griffons, cf. Chadwick-Baumbach, *Glotta* 41, 1963, 264 sq. avec la bibliographie.

MICL. XIV. 1972, p. 7–15, Bucureşti

Cananéens ou Sidoniens. Ce fait n'est pas pour étonner : les Hellènes sont appelés par les Latins *Graecī*, nom qui se retrouve il est vrai en grec [3], et le nom de peuple *Allemands* en français n'a non plus rien à voir avec le nom que se donnent les Allemands. A dire vrai, l'origine du nom des Phéniciens est inconnue. On peut d'ailleurs se demander s'il n'a pas pu désigner des peuplades de marins et de commerçants installés sur les bords de la Méditerranée orientale avant d'être le nom de ceux que nous appelons des Phéniciens. C'est ce que pensait par exemple Albert Severyns [4]. Nous ne savons pas au juste quand les Phéniciens ont pénétré dans le bassin de la Méditerranée. Des opinions très divergentes ont été émises. Bengtson pense qu'ils sont apparus peu avant la composition des poèmes homériques, vers le Xe siècle ; la date proposée par Nilsson est un peu plus tardive [5]. Mais les tablettes mycéniennes supposent évidemment la connaissance du monde sémitique et des Phéniciens [6].

En fait, il est possible que Φοίνικες ait pu s'appliquer à d'autres populations qu'aux Phéniciens proprement dits. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'une désignation qu'à notre connaissance les Grecs sont les seuls à employer et dont l'étymologie n'est pas établie. J. Bonfante a pensé qu'il s'agissait d'un nom illyrien en rapprochant le toponyme Φοινίκη en Epire [7]. Deroy propose un radical préhellénique difficile à préciser, ce qui revient à déclarer forfait [8]. Le dictionnaire de Hj. Frisk marque fortement la relation entre Φοίνικες et l'adj. φοινός « rouge », dit du sang (*Il.* 16, 159), avec le préfixe augmentatif δα-, δαφοινός « de couleur fauve », dit de la dépouille d'un lion (*Il.* 10, 23), de chacals (*Il.* 11, 474), d'un serpent (*Il.* 2, 308), d'un lynx (*H. Pan* 23)., de l'aigle royal (Æsch. *Prom.* 1022), de lions (Euripide *Alc.* 581)., d'un tison ardent (Æsch. *Ch.* 607), du gibier enlevé par un aigle (Pindare *Nem.* 3, 81). La scholie de l'*Iliade* 10, 23 donne la glose λίαν φονευτικόν, τινὲς δὲ πυρρόν ; c'est évidemment ce second sens « roux, fauve » qui est le bon.

On observe que secondairement ces adjectifs ont pu être associés au sang, c'est déjà le cas en *Il.* 16, 159, même association pour δαφοινεός dans *Il.* 18, 538, peut-être dans le vers obscur de *H. Ap.* 362 où θυμὸν φοινόν pourrait bien signifier « souffle ensanglanté ».

Parmi les dérivés, φοινήεις dans *Iliade* 12, 202 et 220, dit d'un serpent [9], doit bien conserver sa valeur chromatique et de même clairement φοινάς glosé par ἐρυσίβη « rouille » des plantes (Théognostos *Can.* 25).

---

[3] Cf. en dernier lieu A. Ernout, *Rev. de Phil.* 1962, 209 = *Philologica* III, p. 82—89.

[4] A. Severyns, *Homère, le poète et son œuvre*, 1946, 21—22.

[5] Pour Bengtson voir sa *Griechische Geschichte* 54—55, pour Nilsson, *Homer and Mycenae* 130 sq.

[6] Ventris et Chadwick, *Documents* 136. La pénétration des Phéniciens en Méditerranée remonte à une époque assez haute ; elle est attestée épigraphiquement dès le IXe siècle (Chypre, Sardaigne), G. Moscati, *L'épopée des Phéniciens*, Paris, 1971, p. 137—144.

[7] *Class. Phil.* 36, 1941, p. 1—20.

[8] *Annuaire de l'Institut de Philologie Orientale de Bruxelles*, 13, 1953, p. 106 sq., où on trouve une riche bibliographie.

[9] Le mot est également attesté chez Nicandre *Ther.* vers 158 comme épithète du cobra. Gow et Scholfield traduisent « meurtrier », mais le sens de « fauve » ne serait pas impossible. S'agissant d'un poète alexandrin, on n'ose rien trancher.

Nous n'examinerons pas l'histoire de l'adjectif φοίνιος évidemment secondaire (*Od.* 18, 97, Æsch., Sophocle, etc.) « sanglant, aimant le sang, meurtrier », qui a visiblement subi l'influence de φόνος [10].

Il est imprudent de penser que les Φοίνικες d'Homère sont des « Egéens », mais il est plausible, après avoir examiné les emplois de φοινός, de ses dérivés et de ses composés, d'admettre que l'ethnique Φοίνικες « les gens à la peau halée » serait tiré de φοινός comme Αἴθικες de αἰθός, Φαίακες de φαιός [11].

L'anthroponyme Φοῖνιξ, admet plusieurs explications. Il n'y a aucune raison de voir un Phénicien dans le Phénix qui s'est réfugié auprès de Pélée : ce peut être « le hâlé » [12]. En revanche, le Phénix frère de Cadmos et d'Europe est « le Phénicien ». Les personnages historiques (cf. p. ex. Bechtel, *H. Personennamen* 544 et le *Thesaurus*) peuvent être le « Phénicien » ou porter le nom du héros homérique. On note chez Pausanias, 6, 10, 7, le nom de cheval Phénix (le « bai », cf. *Il.* 23, 454). C'est aussi une couleur que doivent évoquer les noms de fleuves, p. ex. chez Hérodote 7, 176 et 200.

Le mot φοῖνιξ, f. φοίνισσα fonctionne, par ailleurs, comme adjectif avec une signification très proche de celle de φοινός : épithète d'un cheval bai (*Il.* 23, 454, P. Mazon traduit « à la robe rousse » ; l'emploi de φοῖνιξ pour la robe d'un cheval est confirmé par Philostrate, *Imag.* 1, 27, 3), d'un troupeau de bovins (Pindare *Pyth.* 4, 205, Théocrite 25, 128), de la flamme (*ibid.* 1, 24, Euripide *Troy.* 815), aussi au sens de « rouge » pour des étoffes peut-être de pourpre (Euripide *Hel.* 181). Φοῖνιξ sert aussi d'appellatif pour désigner une couleur rouge, pour les courroies du lit d'Ulysse (*Od.* 23, 201), pour le ζωστήρ « ceinture » probablement de cuir, peut être recouvert de métal (*Il.* 6, 219 ; 7, 305), pour le panache d'un casque (*Il.* 15, 538), pour la teinture d'un ivoire (*Il.* 4, 140).

En composition, les vaisseaux sont dits φοινικο-παρῄους (*Od.* 11, 124 ; 23, 271) qui alterne avec μιλτοπάρῃοι « aux joues de vermillon » (*Il.* 2, 637, *Od.* 9, 125). Dans le grec posthomérique φοινικόπτερος désigne le flamant rose (Aristophane *Ois.* 273, et plus tard Pline *H.N.* 10, 133, etc.).

L'adjectif dérivé φοινικόεις se trouve également attesté quelquefois chez Homère : il est employé principalement pour le manteau (χλαῖνα) d'un chef (*Il.* 10, 133 Nestor, *Od.* 14, 500 Ulysse, 21, 118 Télémaque), des bosses causées par les coups sur le corps d'un boxeur (*Il.* 23, 717).

Si l'adjectif φοῖνιξ dit d'un cheval, de bovins ou du feu ne peut d'aucune façon signifier pourpre, il est évident que la traduction traditionnelle par pourpre se recommande de façon particulièrement nette dans certaines expressions pour l'appellatif, notamment dans *Il.* 4, 141, où l'on voit une femme de Méonie ou de Carie [13] teindre de pourpre un ivoire pour faire une bossette de mors qui sera un véritable joyau ; c'est pro-

---

[10] Cf. pour la contamination entre les deux familles de mots Von der Mühll, *Mus. Helv.* 13, 1956, 193 sq.

[11] Voir Bechtel, *Lexilogus s. u.* φοινός.

[12] Mühlestein, *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici*, 9, 1969, 81—86, ne croit pas non plus que Phénix soit « le Phénicien », mais il propose une explication compliquée et peu plausible.

[13] À propos de ce passage on a rappelé que la Carie était aussi appelée Φοινίκη par Bacchylide (*fr.* 40 Snell) et Corinne (686 Page), et l'on a tiré de ce fait argument pour soutenir que le mot Φοίνικες avait un sens large.

bable pour le panache du casque « dans sa teinte neuve de pourpre éclatante » (*Il.* 15, 538), les ceintures décrites dans *Il.* 6, 219 et 7, 305 sont magnifiques et doivent être « éclatantes de pourpre » ; mais dans l'*Od.* 23, 201 pour la courroie du lit d'Ulysse, V. Bérard traduit « des courroies d'un cuir rouge éclatant » [14].

Dans le composé φοινικοπάρῃος (*Od.* 11, 124 ; 23, 271) dit de vaisseaux, il ne saurait s'agir de pourpre. Quant aux exemples homériques de l'adjectif φοινικόεις, sauf l'emploi plaisant d'*Il.* 23, 717, ils sont tous attestés à propos du manteau pourpre d'un chef, insigne du commandement. En conclusion, d'un adjectif φοινός avec la forme composée δάφοινος et δαφοίνεος signifiant « fauve » a dû être tiré le dérivé φοῖνιξ de même sens. Ce point acquis, il n'est pas invraisemblable que φοῖνιξ désignant les peuples au teint hâlé ait pu servir à dénommer les Phéniciens. Cette hypothèse acceptée, la tradition antique comme les savants modernes s'accordent pour enseigner que l'industrie de la pourpre s'est d'abord développée à Tyr et à Sidon, en Phénicie : rien d'étonnant alors que la couleur pourpre soit désignée en Grèce dès l'époque homérique par le mot φοῖνιξ, homonyme de l'adjectif φοῖνιξ « fauve ». Il en est résulté que le mot et ses dérivés ont pu signifier de manière assez vague et générale « rouge ». Le témoignage d'Homère est difficile à utiliser parce qu'il s'agit d'un poète et l'emploi de mots comme φοινικοπάρῃος pour des navires ou de φοινικόεις pour les bosses des coups reçus par un boxeur peut résulter d'une recherche de style.

Mais nous avons des témoignages d'une prose plus ancienne que Homère et dépourvue de toute intention littéraire dans les tablettes mycéniennes de Cnossos [15]. Dans les tablettes concernant des chars, des caissons de chars sont qualifiés par l'adjectif *ponikeja* au nom. sing. et pluriel f. en Sd 4402, 4404, 4405 + 4410, 4409 + 4431, 4413, 4450 + 4483, Se 882, Se 965, Se 1048, Sf (1) 4428. A quoi il faut joindre le duel *poniki*[*jo*] en Sd 4401 ; la forme *ponijaja* qui doit résulter d'une faute du scribe en Sd 4408. Toutes ces formes équivalent à φοινικία, etc. Avec un autre suffixe *ponikea* (Se 880) qui répond à φοινικεία. Autre forme encore mais employée dans des conditions différentes en Ln 1568, tablette qui traite de textiles, lat. inf. b *opi matuwe onuke* LANA 1 *opi ponikeja* [. C. J. Ruijgh suppose que ce peut être un anthroponyme ou désigner une ou des femmes s'occupant de « pourpre ».

À l'exception de ce dernier exemple, d'ailleurs obscur, il s'agit toujours de la couleur de caisses de chars. Couleur rouge, mais il ne saurait s'agir de pourpre proprement dite, la pourpre n'étant pas utilisée pour peindre des chars de bois. Cette couleur diffère de celle qui est désignée par l'adjectif *mitowesa* (cf. μίλτος) « de couleur vermillon » également employé pour les chars : ainsi la tablette Sd 4404 décrit un caisson de char (idéogramme CURRUS) *mitowesa*, mais dans un coin de la tablette on a

[11] À l'exception de *Il.* 23, 454 (pour le cheval) et de *Il.* 4, 141 où il s'agit de la femme qui teint un objet de pourpre le mot ne se trouve que dans la formule φοίνικι φαεινός en fin de vers.

[15] Pour les références à ces tablettes nous renvoyons à J. Chadwick, J. T. Killen, J. P. Olivier, *The Knossos Tablets*, fourth edition, Cambridge University Press 1971 (à abréger en KT[4]). Pour la forme des adjectifs mycéniens, voir C. J. Ruijgh, *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, § 204.

un char monté sur roues (idéogramme BIGAE) avec la mention *ponikeja*. Il s'agit bien de deux couleurs différentes [16].

Nous renonçons à préciser quel rouge désigne l'adjectif *ponikeja*. Faut-il rapprocher le mot de l'emploi de φοῖνιξ pour un cheval, ou de façon plus probable du nom de la pourpre? Ce qui est sûr c'est qu'il ne s'agit pas d'une utilisation de la pourpre [17]. Ainsi nous trouvons en grec alphabétique et en mycénien des termes se rapportant à une couleur rouge mais n'évoquant pas toujours, ni nécessairement, la pourpre.

Il existe, en effet, un autre terme qui s'applique à la pourpre de la façon la plus précise, le grec πορφύρα. Le nom désigne, à la fois le coquillage qui donne la pourpre *murex trunculus* et *murex brandaris*, la teinture pourpre elle-même, une étoffe de pourpre [18]. Le mot grec est probablement emprunté et le latin l'a pris au grec sous la forme *purpura*. Homère l'ignore parce qu'il est quasi inutilisable dans l'hexamètre dactylique. Mais il emploie couramment l'adjectif πορφύρεος. Le terme est attesté pour des tissus ou des vêtements (*Il.* 3, 126; 8, 221; 9, 200; 22, 441; 24, 645, 796; *Od.* 4, 115, 154, 298; 7, 337; 8, 84; 10, 353; 19, 225, 242; 20, 151); de façon plus vague l'épithète a pu s'appliquer à une balle (*Od.* 8, 373), à un arc-en-ciel (*Il.* 17, 547), à un nuage (*Il.* 17, 551), peut-être au sang (*Il.* 17, 361). Mais πορφύρεος chez Homère a subi par étymologie populaire l'influence de πορφύρω « bouillonner », d'où l'application de l'adj. à la mer, etc. Dès lors le champ sémantique devient confus et on peut se demander dans *Il.* 17, 361, si le sang est rouge ou s'il bouillonne. Ce développement ne nous intéresse pas ici [19]. Ce qui importait, c'était de montrer que le terme le plus précis pour désigner la pourpre était πορφύρα avec l'adj. πορφύρεος et des dérivés comme πορφυρίς « vêtement de pourpre », πορφυρεύς « pêcheur de pourpre », πορφυρίς « vêtement » ou « tissu de pourpre » [20], etc. En composition Homère nous offre un composé dont le sens apparaît très précis ἁλιπόρφυρος « teint de vraie pourpre de mer » [21], épithète de la laine d'une quenouille (*Od.* 6, 53), de tissus

---

[16] Sur *milowesa* = μιλτόϜεσσα, cf. Lejeune, *R. Et. Anc.* 1958, 21—22.

[17] Le mycénien offre dans les tablettes concernant des épices un dérivé *ponikijo* KN Ga 417, 992, Og 425, 426 etc.; c'est un neutre φοινίκιον, pour lequel on peut hésiter entre produit du palmier, produit pourpre, ou plus probablement produit phénicien, cf. en dernier lieu Ruijgh *op. cit.* § 140. Il n'y a pas lieu d'évoquer l'expression *herba Phoenicea*, Pline *H.N.* 22, 135, qui désigne le ray-grass (lolium perenne).

[18] Sur les coquillages qui donnent la pourpre, voir Thompson, *A Glossary of Greek Fishes* avec une bibliographie considérable; voir aussi pour la teinture et la couleur J. André, *Étude sur les termes de couleur dans la langue latine*, 90—104, également avec une riche bibliographie; A. Dedekind dans *Ein Beitrag zur Purpurkunde*, 4 vol., Berlin 1896—1906. La couleur donnée par le coquillage a pu varier suivant les régions et les procédés de fabrication, mais c'est en principe une couleur brillante, rouge foncé tendant vers le violet.

[19] Voir Vieillefond, *R. Et. Gr.* 1938, 403—412. Vues différentes et contestables de P. Deroy, *Études Classiques* 16, 1948, 3—10.

[20] Le mot, qui a pris diverses significations, désigne d'abord une étoffe et un manteau de pourpre; φοινικίς se dit aussi pour un manteau de pourpre, porté notamment par les soldats lacédémoniens, cf. Xénophon, *Lac.* 11, 3; il est remarquable que Xénophon *Cyrop.* 8, 3, 5, distingue φοινικίς et πορφυρίς, de même que Pollux 7, 55, dans une énumération de vêtements distingue ἁλουργίς, πορφυρίς, φοινικίς, sans que nous sachions en quoi consiste la distinction.

[21] Cette interprétation traditionnelle et plausible est contestée par B. Marzullo, *Maia* 3, 1950, 132 sq., *Il Problemo Omerico*[2] 228, pour qui le mot calqué sur εἰς ἅλα πορφυρέην signifierait « changeant comme la mer ».

(*Od.* 13, 108). Si nous nous tournons de nouveau vers le témoignage des tablettes, nous observons que la famille de πορφύρα s'y trouve attestée trois fois à Cnossos, toujours dans des contextes concernant des textiles : en L 758 *popuro*$_2$ duel = πορφυρίω « de pourpre », en L 474 *popureja* nom. pl. f. ou neutre désigne dans le premier cas des femmes qui teignent en pourpre, dans le second des tissus teints en pourpre ; en X 976 dans une tablette très lacunaire, sans idéogramme *popurejo* (avec le *jo* douteux) doit signifier « teint en pourpre » et invite à préférer la seconde interprétation pour L 474.

En ce qui concerne le mycénien comme en ce qui concerne le grec alphabétique deux noms de la pourpre sont attestés : l'un φοῖνιξ désigne souvent la pourpre mais sert aussi d'adjectif de couleur pour une couleur rouge. Les exemples les plus déconcertants sont les qualificatifs homériques qui s'appliquent à des animaux de couleur fauve (cheval, chacal, lion, etc.). Cet emploi est un argument en faveur de l'interprétation de Φοῖνιξ par « Peau-Rouge ». Le mot comme terme de couleur a été influencé ensuite par « la pourpre » importée de Phénicie. En mycénien il s'agit de chars. L'autre, πορφύρα, désigne à la fois le coquillage et la teinture de pourpre. Il est remarquable qu'en mycénien il n'est employé que pour des tissus.

II

La famille de φοῖνιξ pose un problème tout différent que nous voudrions également examiner. Tout le monde sait qu'un des faits les plus importants de l'histoire de la civilisation grecque est l'emprunt de l'alphabet phénicien. Le texte fondamental se lit chez Hérodote V 58—59 : « Les Phéniciens venus avec Cadmos... introduisirent chez les Grecs la connaissance des lettres que, autant qu'il me semble, ils ne possédaient pas auparavant ; ce furent d'abord les lettres dont tous les Phéniciens aussi font usage ; puis, à mesure que le temps passait, en même temps qu'ils changeaient de langue, les Cadméens changèrent aussi la forme des caractères. La plupart des régions d'alentour étaient habitées à cette époque par des Grecs de race ionienne. Ils empruntèrent les lettres aux Phéniciens qui les leur avaient enseignées et les employèrent légèrement modifiées ; et en les employant ils les firent connaître, comme c'était justice, puisque c'étaient les Phéniciens qui les avaient introduites en Grèce, sous le nom de *phoinikeia* (φοινικήια).... J'ai vu moi-même des lettres cadméennes dans le sanctuaire d'Apollon Isménios à Thèbes de Béotie ; elles sont gravées sur trois trépieds et ressemblent le plus souvent aux lettres ioniennes » [22].

Cette expression utilisée pour marquer l'origine des lettres grecques se retrouve chez Sophocle *fr.* 514 φοινικίοις γράμμασι = Hesych. *s.u.* ou encore Plutarque *Mor.* 738 f φοινίκεια dans une discussion sur l'origine de l'écriture.

Faut-il en conclure que τὰ φοινικήια a pu signifier, employé seul, dans un contexte quelconque « les lettres » ? C'est ce que pensent L. H. Jeffery et A. Morpurgo-Davies dans un article récent et important où elles publient une inscription crétoise du British Museum qui présente le plus

[22] Sur ce texte d'Hérodote, ainsi que sur les autres témoignages antiques relatifs à l'histoire de l'écriture, cf. L. H. Jeffery, *Europa, Festschrift Grumach* (1967) 152—166.

vif intérêt [23]. Cette inscription archaïque qui est longuement étudiée par ses éditeurs fournit, entre autres, deux termes nouveaux : l'infinitif ποινικάζεν et l'appellatif ποινικαστᾶς qui équivaudraient en ionien-attique à φοινικάζειν et φοινικαστής . Nous ne pouvons ici ni la reproduire ni la discuter en détail. En voici le début et le sens général : « Les Dataleis ont décidé et la cité s'est engagée (cinq représentants pour chaque tribu [?]) à accorder à Spensitheos [tels avantages] pour lui et ses descendants, à la condition de ποινικάζεν et de μναμονευFεν les affaires publiques concernant les dieux et les hommes ». Dans la suite sont précisés les devoirs et les prérogatives de Spensithéos, qui apparaît comme un personnage fort important. Il est spécifié qu'il possède des droits égaux à ceux du collège des kosmes, mais il est nommé à vie tandis que les magistrats sont soumis à réélection. Le verbe ποινικάζεν est attesté deux fois dans l'inscription et il y a six exemples du nom d'agent dérivé ποινικαστᾶς.

Comment traduire ποινικάζεν καὶ μναμονευFην ? Le second verbe signifie remplir le rôle de μνᾶμων, c'est-à-dire de conserver et de rappeler des décisions des lois, etc. [24]. Selon L. H. Jeffery et A. Morpurgo-Davies le ποινικαστάς serait chargé de rédiger les décisions de la cité, de les écrire à l'emplacement prévu à cet effet, où un maçon les taillerait. A leurs yeux φοινικάζεν signifierait proprement écrire des lettres (« phéniciennes »), donc écrire. Cette étymologie suppose qu'en Crète il paraissait naturel de considérer les lettres grecques comme « les signes d'origine phénicienne ». Une telle vue entraîne les auteurs, dont l'un est spécialiste des alphabets grecs archaïques [25], à penser avec M. Guarducci et A. E. Raubitschek [26] que c'est d'abord en Crète que l'alphabet phénicien a été emprunté.

Cette théorie ne m'effraie pas, encore qu'on puisse penser à d'autres points de rencontre comme Rhodes, et je ne suis pas particulièrement attaché à la tradition rapportée par Hérodote. Ce qui me gêne, c'est que j'ai du mal à croire que φοινικάζεν signifie « écrire des [lettres] phéniciennes, écrire ». Cette signification attribuée au verbe me semble peu vraisemblable et peu naturelle. Le verbe φοινικάζω est directement tiré de φοῖνιξ ou Φοῖνιξ. Un présent φοινικίζω attesté tardivement signifie « imiter les Phéniciens » ; il pourrait vouloir dire « parler phénicien » ou « être du parti des Phéniciens ». Notre dénominatif, il est vrai, est en -άζω et les auteurs, sans argument bien sérieux, affirment que le suffixe -άζω est particulièrement répandu en Crète [27]. En revanche, il est noté avec raison que des présents en -άζω ont volontiers été tirés en grec d'adjectifs de couleur : περκάζειν « devenir foncé » et parfois « rendre

[23] *Kadmos* 9, 1970, 118—154. Inscription de bronze, en forme de *mitra*, inscrite des deux côtés et qui daterait des environs de 500 avant notre ère.

[24] Nous connaissons des *mnamones*, notamment par les lois de Gortyne IX 32, XI 16, où il s'agit de greffiers. Voir *Kadmos*, *loc. cit.* avec la bibliographie de la n. 39. Les auteurs de l'article pensent que la petite cité d'où viendrait notre inscription aurait d'abord eu un *mnamon* qui se fiait à sa seule mémoire avant de disposer d'un *poinikastas* qui lui sait écrire, mais rien n'est moins sûr.

[25] L. H. Jeffery, *The Local Scripts of Archaic Greece*, Oxford, 1961.

[26] M. Guarducci, *Epigrafia Greca* 1, 69 sq., 180; A. E. Raubitschek, *Gnomon* 1954, 121 sq.

[27] Article cité, 133. 'Ενεκυράζω qui est grec commun (ἐνεχυράζω) ne prouve rien.

foncé », ὑποπελιάζειν « devenir gris », αὐγάζειν « éclairer », d'où « voir », σκιάζειν « couvrir d'ombre » [28], etc. Les deux auteurs ajoutent encore : « Obviously this is not sufficient to prove that the original meaning of φοινικάζω was something like "to make red" and had no direct connection with "Phoenician"; but this possibility should be kept in mind».

Je voudrais maintenant explorer cette voie que L. H. Jeffery et A. Morpurgo-Davies ont bien aperçue mais où elles n'ont pas voulu s'engager. Il peut s'agir de peindre en rouge les inscriptions. Cette pratique est bien connue et mentionnée dans les traités d'épigraphie, par exemple dans le petit traité de G. Klaffenbach [29]. On dessinait d'abord les lettres en couleur, puis après la gravure on peignait souvent les caractères, le plus souvent en rouge, et plus d'une inscription a conservé jusqu'à nos jours des traces de cette peinture. De même M. Guarducci [30] : les inscriptions étaient généralement ravivées par des couleurs dont il reste souvent des traces aujourd'hui encore. Il est probable que le travail de coloriage était exécuté par le même artisan qui avait incisé le texte... Certains témoignages montrent que la coloration des inscriptions était appelée ἔγκαυσις. Autres détails avec des exemples et une bibliographie dans une communication de Louis Robert à l'Académie des inscriptions [31].

Qu'en est-il de notre φοινικαστᾶς crétois si on le situe dans cette perspective ? Il pourrait s'agir du graveur et du peintre de l'inscription qui, comme l'a montré L. Robert dans la communication citée, doit être un seul et même homme. Cette hypothèse n'est pas impossible si l'on admet que dans cette petite communauté un seul personnage, d'ailleurs important, remplissait les trois fonctions, de secrétaire, de graveur et de peintre. On peut penser aussi qu'il s'agit d'un citoyen chargé de faire transcrire les textes officiels (en caractères rouges) et de veiller à leur correction [32]. A trop vouloir préciser le travail de notre φοινικαστάς, nous risquerions, faute d'informations précises sur son cas particulier, d'imaginer une hypothèse arbitraire. Concluons que c'est un personnage important qui sert peut-être de secrétaire et qui veille à l'établissement des inscriptions officielles.

Nulle part ailleurs on ne retrouve, nous l'avons dit, ces deux termes φοινικάζειν et φοινικαστάς mais il est nécessaire d'appeler en témoignage trois textes épigraphiques et une glose.

Dans deux inscriptions de Lesbos, *IG* XII 2, 96 et 97, se trouve mentionné un personnage qui est φοινικόγραφος. Dans l'inscription 96, à la fin d'une liste de personnes couronnées, on trouve aux deux dernières lignes φοινικόγραφος suivi d'un anthroponyme mutilé, puis γραμματεύς suivi d'un anthroponyme dont il ne subsiste que la première lettre. Qu'est-ce que ce φοινικόγραφος ? Probablement un fonctionnaire assez important, et, comme le montrent les textes, différent de γραμματεύς. Nous verrions volontiers en lui un équivalent approximatif du φοινικαστάς crétois. Ajoutons que les deux inscriptions sont d'époque hellénistique, que l'ori-

---

[28] Debrunner, *Griechische Wortbildungslehre* 122.
[29] Klaffenbach, *Griechische Epigraphik*, Göttingen, 1958, 46.
[30] M. Guarducci, *Epigrafia Greca* 1, 457 sq.
[31] *CRAI* 1955, 211 avec les notes.
[32] Cf. à ce sujet L. Robert, *op. cit.*, 212—218.

gine phénicienne de l'alphabet devait être largement oubliée et qu'on voit mal formellement comment φοινικόγραφος signifierait celui qui « écrit des lettres phéniciennes ». Il s'agit plutôt de la personne qui inscrit ou fait inscrire les lettres rouges.

Une autre inscription, ionienne celle-là, fournit un adjectif φοινικήιος, celui précisément qu'a employé Hérodote. Il s'agit d'une inscription imprécatoire contre les criminels, qui n'est connue que par des copies, mais qui doit dater d'avant 479 avant notre ère, trouvée à Téos (*SIG* 38, Schwyzer 710, Buck 3, Meiggs-Lewis 30). Dans la partie qui nous intéresse elle menace quiconque endommagerait les stèles : ὃς ἂν τὰς στήλας, ἐν ἥισιν ἠπαρὴ γέγραπται ἢ κατάξει ἢ φοινικήια ἐκκόψει ἢ ἀφανέας ποιήσει κῆνον ἀπόλλυσθαι καὶ αὐτὸν καὶ γένος [τὸ κῆνο]. Donc « celui qui martélera les lettres ». On a unanimement rapproché l'expression des φοινικήια γράμματα d'Hérodote. A la vérité le tour reste bizarre et en définitive isolé ; toutefois, sans exclure l'hypothèse qu'il s'agisse de « lettres rouges », il ne me semble pas impossible, sans plus, de disjoindre ce cas des précédents et qu'à Téos on ait pu dire φοινικήια pour γράμματα, expression identique à celle d'Hérodote écrivain ionien [33].

Dans son article d'*Europa* [34], L. H. Jeffery évoque à propos de φοινικήια et φοινικόγραφος la glose d'Hésychius ἐκφοινίξαι sans s'expliquer davantage. Il n'y a en réalité rien à tirer de cette glose. Le manuscrit donne ἐκφοινίξαι· ἀναγνῶσαι. Si c'est ce texte qu'accepte L. H. Jeffery, ἀναγνῶσαι ne peut pas signifier autre chose que « persuader ». La glose est gâtée. Latte corrige hardiment en ἀναχρῶσαι « colorer ». Et je me garderais bien de proposer la correction ἀναγνῶναι « lire », qui nous raménerait au domaine de l'écriture, mais ne présenterait pas la moindre vraisemblance.

★

En conclusion, nous ne pensons pas que les termes nouveaux et remarquables φοινικάζειν et φοινικαστάς se rapportent à l'emprunt par les Grecs de l'alphabet phénicien ; nous ne le pensons pas non plus pour le lesbien φοινικόγραφος, et si nous hésitons peut-être à tort pour φοινικήια, c'est en raison de l'identité du mot avec celui d'Hérodote, mais son emploi en ce sens dans l'inscription de Téos nous paraîtrait étrange.

[33] Mais cet écrivain emploie bien entendu γράμμα pour désigner « une lettre », γράμματα pour dire « une inscription », cf. le lexique de J. E. Powell.

[34] *Europa, Festschrift Ernst Grumach*, 154, n. 7.

θρόνος, θρόνα UND DIE KOMPOSITA VOM TYPUS χρυσόθρονος

VON

ERNST RISCH

(Kilchberg bei Zürich)

I

Es gibt im Griechischen erstens ein seit ältester Zeit bekanntes Maskulinum θρόνος mit der Bedeutung '(kunstvoller) Stuhl', später speziell 'Stuhl als Zeichen von Amt und Würde, „Thron"'. Im Mykenischen ist das Wort in den pylischen Inventarlisten der berühmten Ta-Serie in der Form *to-no* (d.h. *thornos* mit Metathese aus *thronos*) fünfmal bezeugt [1]. Es handelt sich um kostbare Prunksessel, welche in der Regel aus dunklem κύτισος-Holz hergestellt (Stoff-Adj. *ku-te-se-jo*) und mit Gold (*ku-ru-so*), Elfenbein (*e-re-pa-te*, Instr.) oder κύανος (*ku-wa-no*) verziert waren und für unsere Begriffe ausgesprochen bunt gewirkt haben müssen. An vier Stellen gehört noch je ein *ta-ra-nu* (*thrānus*, Hom. θρῆνυς), also ein 'Schemel' dazu, der in ähnlicher Weise gearbeitet ist. Bezeichnend ist, daß die Zahl dieser *thornoi* bedeutend kleiner ist als die der registrierten 'Tische' (*to-pe-za* /*torpeza*/, τράπεζα) und 'Schemel' (*ta-ra-nu*, s. oben) und daß das einzelne Stück im Durchschnitt ausführlicher beschrieben ist. Es ist kein Zweifel, daß diese *thornoi* zu den allerwertvollsten Möbeln gehören. Dazu paßt auch, daß nur von *thornos*, bzw. *thronos* eine besondere Berufsbezeichnung gebildet wird: KN As 1517, 11 *to-ro-no-wo-ko* /*throno-worgos*/, während * *to-pe-za-wo-ko* und * *ta-ra-nu-wo-ko* unbekannt sind.

Außerdem steckt das Wort *to-no* noch im eigenartigen Kompositum *to-no-e-ke-te-ri-jo* (PY Fr 1222). Auf einer andern Tafel derselben Serie Fr kommt *re-ke-to-ro-te-ri-jo* (Fr 343) vor, auf einer weitern, von einer andern Hand stammenden *re-ke-e-to-ro-te-ri-jo* (Fr. 1217). Wenn auch in dieser Serie aus Pylos vieles unklar und kontrovers bleibt, so ist

[1] PY Ta 707.1, 2, 708.1, 2, 714.1. Dazu kommen einige stark zerstörte Fragmente aus Knossos, welche dieses Wort enthalten k ö n n e n. Die Form ohne Metathese *to-ro-no* /*thronos*/ ist im Kompositum *to-ro-no-wo-ko* enthalten (s. unten).

StCl, XIV, 1972, p. 17–25, București

doch soviel klar, daß hier verschiedene Öle verzeichnet sind, die in allen einigermaßen eindeutigen Fällen Göttern dargebracht werden, vor allem Poseidon (*po-se-da-o-ne*, Dat.) und Potnia (*po-ti-ni-ja*), einmal auch der 'Göttermutter' (*ma-te-re te-i-ja*, Dat.). Daß *re-ke-to-ro-te-ri-jo* als /*lekhestrōtērijo-*/ aufzufassen ist und an lat. *lectisternium* erinnert, darf als *communis opinio* gelten [2], ebenso daß man bei *to-no-e-ke-te-ri-jo* an eine Zeremonie denken muß, in deren Mittelpunkt ein „Thron" steht. Das Hinterglied kann freilich verschieden gedeutet werden: am einfachsten dürfte *-hektērijon* (zu ἔχω) sein, also etwa 'Thronhaltefest' oder ähnlich [3]. Jedenfalls ist eine sakrale Bedeutung für diese beiden Wörter so gut wie sicher.

In der Ilias ist θρόνος 14 mal belegt, in der Mehrzahl der Fälle in der 4. Senkung; doch kann man nicht von einer eigentlich formelhaften Verwendung sprechen. Zeus setzt sich etwa ἐπὶ θρόνον (Θ 442) oder ἐπὶ θρόνου (Α 536), ebenso Hera und andere Götter oder Göttinnen. Seltener sind Sterbliche genannt: beim Erscheinen des Gastes erheben sich Nestor (Λ 645) und Achilleus (Ω 515) ἀπὸ θρόνου, letzterer um Priamos aufzufordern, darauf Platz zu nehmen (Ω 522, vgl. 553). Beiwörter sind relativ selten. Am ausführlichsten wird ein θρόνος beschrieben in

Σ 389 τὴν μὲν (Θέτιν) ἔπειτα καθεῖσεν ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου
καλοῦ δαιδαλέου· ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν

(sprachlich jung wegen der Gen. auf -ου) und

Ξ 238 δῶρα δέ τοι (="Υπνωι) δώσω καλὸν θρόνον, ἄφθιτον αἰεί,
χρύσεον. Ἡφαιστος δέ κ' ἐμὸς πάϊς ἀμφιγυήεις
τεύξει' ἀσκήσας, ὑπὸ δὲ θρῆνυν ποσὶν ἧσει.

In beiden Stellen gehört also — wie in Pylos — zum θρόνος auch ein θρῆνυς. Sonst kommt χρύσειος noch Θ 442 vor, außerdem in Λ 645 und Σ 422 φαεινός. Reicher ist die Bezeugung in der Odyssee (39 mal). Der Versschluß θρόνου (-ον) ἀργυροήλου (-ον) findet sich viermal; verschiedene weitere Epitheta kommen zu den bereits bekannten dazu, z. B. ὑψηλός (θ 422), εὐποίητος (υ 150) u.a. Wenn hier der θρόνος fast ausschließlich den Menschen dient, wird das durch den Stoff der Odyssee bedingt sein. Im Gegensatz zur Ilias kommt jetzt auch der Plural vor. Im Palast des Phäakenkönigs stehen genau wie bei Nestor und im Hause des Odysseus genügend θρόνοι bereit.

Im nachhomerischen Sprachgebrauch bezeichnet θρόνος den Ehrensitz einer würdevollen Person, vorzugsweise des Königs (z. B. βασιλῆϊος θρ. Hdt. 1, 14, 3), eventuell auch eines Gottes (z. B. IG I² 78). Die Ver-

---

[2] Gewisse Schwierigkeiten bereitet die Schreibung *re-ke-e-to-ro-te-ri-jo*. Möglich ist, daß bei *re-ke-to-ro-te-ri-jo* im Vorderglied der Stamm erscheint (*lekhes-*), im andern Fall aber eine Kasusform, s. C.J. Ruijgh, *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, S. 114f. m. Anm. 77 und Monique Gérard-Rousseau, *Les mentions religieuses dans les tablettes mycéniennes*, S. 201ff. Doch müßte man beim Dat.-Lok. die Form *re-ke-i* erwarten. M. E. ist es am einfachsten, den Unterschied rein graphisch zu deuten: *lekhesstrōtērijon* (lekhes-strōtērijon) wurde vom Schreiber „Hand 21" als lekh-esstrōtērijon verstanden und daher mit *-e-* geschrieben, vergleichbar der — hier allerdings etymologisch korrekten — Trennung von Vorder- und Hinterglied bei *re-u-ko-ro-o-pu₂-ru* Λευκ(ρ)όφρυς. — Andere Deutungen bei A. Morpurgo, *Mycenaeae Graecitatis lexicon s.v.* und J. Chadwick — L. Baumbach, Glotta 41 (1963), S. 218 u. 245.

[3] C. J. Ruijgh, *Études* (s. Anm. 2), S. 113 m. Anm. 70, Monique Gérard-Rousseau, *Les mentions religieuses dans les tablettes mycéniennes*, S. 224f.

bindung von θρόνος und σκῆπτρον als Symbol der Königsherrschaft findet sich seit Pindar (P. IV 152 σκᾶπτον... καὶ θρόνος) und Aischylos (Ag. 43f. δίθρονος... δίσκηπτρος s. S21, vgl. auch Soph. OC 425 σκῆπτρα καὶ θρόνους). Die Bedeutung hat sich also bei θρόνος mit der Zeit verschoben. Die Zeugnisse aus den verschiedenen Epochen zeigen aber, daß das Wort selbst offenbar immer im lebendigen Sprachgebrauch war.

II

Neben diesem Wort gibt es auch ein Neutrum θρόνα, vermutlich ein Plurale tantum, dessen Bedeutung, wie die Scholien zeigen, schon im Altertum umstritten war. In den Texten selbst ist es freilich nur sehr selten bezeugt. Es begegnet ein einziges Mal bei Homer:
X 441 (Andromache arbeitet an einem Gewebe)

δίπλακα πορφυρέην, ἐν δὲ θρόνα ποικίλ' ἔπασσε (v. l. θρόα).

Außerdem kommt es einige Male (meist in gleicher Versstelle) mit einer offensichtlich abweichenden Bedeutung bei hellenistischen Dichtern vor:
Theokrit 2.59 (Pharmakeutria)

Θεστυλί, νῦν δὲ λαβοῖσα τὺ τὰ θρόνα ταῦθ' ὑπόμαξον.

Nikander, Ther. 98ff.

εἴ γε μὲν ἐκ τριόδοιο μεμιγμένα κνώδαλα χύτρωι
ζωὰ νέον θορνύντα καὶ ἐν θρόνα τοιάδε βάλλῃς,
δήεις οὐλομένῃσιν ἀλεξητήριον ἄταις.

(ferner 493, 936, Alexiph. 155)
Lykophron 673f. (von der Kirke)

ποίαν δὲ θηρόπλαστον οὐκ ἐσόψεται
δράκαιναν, ἐγκυκῶσαν ἀλφίτωι θρόνα;

(ferner 1138 und 1313)

Für die Homerstelle ergibt sich aus dem Zusammenhang am ehesten die Bedeutung 'Stickereien, Figuren irgendwelcher Art', evtl. 'bestimmte Figuren oder Ornamente'[4]. Bei den Alexandrinern ist dagegen die Bedeutung 'Heil- oder Zauberkräuter' einigermaßen sicher[5].

Die Scholien bieten folgende Erklärungen:
Schol. AT (B) zu X 441: a) τὰ βαπτὰ ἔρια, κατὰ μετουσίαν, ὁμοίως τοῖς ποιοῦσι τὰ ποιούμενα, bei A außerdem ἄνθη ποικίλα ἐξ ὧν βάπτουσι.

---

[4] Nicht absolut ausgeschlossen, wenn auch nicht sehr wahrscheinlich ist, daß hier θρόνα als Plural zu θρόνος gemeint war. Denn wenn in der vergleichbaren Stelle Γ 125ff. Helena am Webstuhl die Kämpfe der Achäer und Troer darstellt (126... πολέας δ' ἐνέπασσεν ἀέθλους/ Τρώων θ' ἱπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων), dann ist es nicht völlig undenkbar, daß Andromache Thronsessel und andere Möbel abbildet.

[5] Bemerkenswert ist, daß außer Kallimachos auch Apollonios Rhodios θρόνα nicht kennt, obwohl er in der Argonautika reichlich Gelegenheit gehabt hätte, von Zauberkräutern zu sprechen. Ein einziger Prosabeleg findet sich angeblich auf einem Papyrus aus dem 2. Jh. mit einer Abrechnung über die Auslagen bei der Trauerfeier um den Mnevis-Stier (U. Wilcken, *Urkunden der Ptolemäerzeit* nr. 94, Zeile 4). Doch ist Wilckens Deutung 'Blumen' oder 'Kräuter' (?) (S. 421f.) in einem solchen Text völlig unwahrscheinlich. Trotz seinem Widerspruch (S. 423) kann es sich hier kaum um etwas anderes als einen Fehler für θρόα (d.h. θρύα) 'Binsen' handeln, das nachher mehrmals vorkommt, z. B. Z. 9, wie genau wie bei θρόνα Z. 4 σίτου unmittelbar vorausgeht.

Schol. Theocr. 2,59 : b) Θεσσαλοὶ μὲν τὰ πεποικιλμένα ζῶια, Κύπριοι δὲ τὰ ἄνθινα ἱμάτια, Αἰτωλοὶ δὲ τὰ φάρμακα, ὥς φησι Κλείταρχος. —

c) Ὅμηρος δὲ τὰ ῥόδα παρὰ τὸ ἄνω θορεῖν ἐκ τῆς γῆς. —

d) θρόνα τὰ θραύοντα τὸν νοῦν ἢ τὰ θροῦν ποιοῦντα ἐν τῶι νοΐ.

Die Scholien zu Nikander und Lykophron erklären θρόνα mit φάρμακα, auch φάρμακα μαγικά, ἀντιπαθεῖς βοτάναι oder βάμματα φαρμακικά. Bei Hesych ist dagegen das homerische θρόνα erklärt : ἄνθη, καὶ τὰ ἐκ χρωμάτων ποικίλματα. Sehr breit, aber ohne etwas wesentlich Neues zu bieten, Eusthatios zu X 441.

Wenn wir von Lokalisierungen ('Kyprier' usw.) vorerst einmal absehen, enthalten die Scholien und Lexikographen also außer den für uns völlig belanglosen etymologischen Deutungen eigentlich nichts, was wir nicht selbst durch Interpretation aus den Textstellen gewinnen könnten, nämlich die für die Alexandriner sichere und für die Homerstelle möglichen oder wahrscheinlichen Bedeutungen. Die Erklärung βαπτὰ ἔρια 'gefärbte Wolle' entspringt offenbar dem Bestreben, die Differenz zwischen Homer und den Alexandrinern durch die Annahme einer Bedeutung 'Farbstoff, Farbe', welche φάρμακα tatsächlich haben kann, zu überbrücken[6]. Auf die Angaben Θεσσαλοί Κύπριοι, Αἰτωλοί wird man sich aber kaum stützen dürfen, solange man nicht weiß, aus welcher Quelle sie stammen[7]. Daß Hesych außerdem die Glosse τρόνα· ἀγάλματα, ἢ ῥάμματα ἄνθινα hat, macht die Sache noch rätselhafter. Auch die neueren etymologischen Versuche tragen nichts zu Erhellung von θρόνα bei. So bleibt bei diesem Wort eigentlich alles unsicher außer der einen Tatsache, daß es dem Attischen und den meisten andern Dialekten völlig unbekannt war.

III

Nun gibt es außerdem verschiedene Komposita mit -θρονος. Bei Homer sind es χρυσόθρονος (4mal Ilias, 11mal Odyssee) und εὐθρονος (1mal, Ilias, 5mal Odyssee). Das erstere ist Beiwort der Hera im Schlußvers des 1. Gesanges der Ilias :

A 611 (Ζεὺς)/ ἔνθα καθεῦδ' ἀναβάς, παρὰ δὲ χρυσόθρονος Ἥρη, ähnlich
O 5 (Ζεὺς ἔγρετο)/ Ἴδης ἐν κορυφῆισι παρὰ χρυσοθρόνου Ἥρης, und mit Sperrung
Ξ 153 Ἥρη δ' εἰσεῖδε χρυσόθρονος ὀφθαλμοῖσι.

An der 4. Iliasstelle ist es Beiwort der Artemis :

I 533 ... χρυσόθρονος Ἄρτεμις ὦρσεν.

Die Odyssee bietet :

ε 123 ... χρυσόθρονος Ἄρτεμις ἀγνή.

An allen übrigen zehn Stellen ist es Beiwort der Morgenröte,

ξ 502 (~h. Merc. 326) ... φάε δὲ χρυσόθρονος Ἠώς,

---

[6] Vgl. Hdt. 1, 98. 6 (Beschreibung von Egbatana) οὕτω πάντων τῶν κύκλων οἱ προμαχεῶνες ἠνθισμένοι εἰσὶ φαρμάκοισι.

[7] Es ist möglich, daß verschiedene Angaben durcheinander geraten sind. In den Scholien zu X 441 wird unmittelbar nach der Erklärung von θρόνα das Verbum πάσσειν = τὸ ποικίλλειν den Kypriern zugewiesen.

κ 541 ὣς ἔφατ' · αὐτίκα δὲ χρυσόθρονος ἦλυθεν Ἠώς
(ebenso μ 142 = ο 56 = υ 91).
ψ 347 αὐτίκ' ἀπ' Ὠκεανοῦ χρυσόθρονον ἠριγένειαν/ ὦρσεν
(außerdem noch ο 250, τ 319, χ 198, ψ 244).

Hinsichtlich der Versstellung entspricht ξ 502 den Versen A 611 und O 5. Sonst steht das Wort regelmäßig nach der Penthemimeres; -θρονος nimmt also genau die gleiche Stelle ein wie normalerweise θρόνος (s. S.18) und θρόνα. Nach der Zäsur κατὰ τρίτον τροχαῖον wird statt χρυσόθρονος die Ersatzform ἐύθρονος verwendet, das nur an dieser Versstelle steht und stets Beiwort von Ἠώς ist, einmal in der Ilias
Θ 565 ἑστῶτες παρ' ὄχεσφιν ἐύθρονον Ἠῶ (Ἠόα) μίμνον,
fünfmal in der Odyssee, z.B.
τ 342 ἄεσα καὶ τ' ἀνέμεινα ἐύθρονον Ἠῶ (Ἠόα) δῖαν,
ζ 48 (ο~ 495) αὐτίκα δ' Ἠὼς ἦλθεν ἐύθρονος, ἥ μιν ἔγειρεν,
außerdem σ318 (~Θ 565) und ρ 497. Die homerischen Hymnen bieten einige weitere Beispiele für χρυσόθρονος, die den bisherigen Rahmen nur leicht erweitern.

Aus der archaischen Lyrik kommt als neues Kompositum ποικιλόθρονος im berühmten Anfang der 1.0de von Sappho dazu: Sappho 1,1 ποικιλόθρον' ἀθάνατ' Ἀφρόδιτα (v. l. ποικιλόφρον), was uns noch weiter unten beschäftigen wird (s. S.24).

In der späten Chorlyrik, vor allem bei Pindar, ist der Gebrauch solcher Komposita merklich erweitert. Bei Pindar ist χρυσόθρονος Beiwort von Hera (N. 1, 37), aber auch der Stadtherrin Κυράνα (P. 4, 260), εὔθρονος von Aphrodite (I. 2,4 f.), der Muse Κλεώ (N. 3,83) und — erstmals im Plural — der Ὧραι (P. 9,60), ferner — mit Übertragung von den Göttinnen auf Sterbliche — der Töchter der Kadmos (O. 2,22)[8]. Das Vorderglied wird variiert zu ὑψίθρονος (I. 6,16 von Κλωθώ, N. 4,65 von den Nereiden) und ἀγλαόθρονος (O. 13,96 von den Musen, N. 10,1 von den Danaiden). Völlig anders und mit bewußter Betonung der Bedeutung von θρόνος steht am Anfang der 11. nemeischen Ode:
Pi. N. 11,1f. Παῖ Ῥέας, ἅ τε πρυτανεῖα λέλογχας, Ἑστία,
Ζηνὸς ὑψίστου κασιγνήτα καὶ ὁμοθρόνου Ἥρας.
Der Gebrauch bei Bakchylides fügt sich in den pindarischen Rahmen ein: 14 B 1 Ἑστία χρυσόθρονε, 16,3 εὔθρονος Οὐρανία (ergänzt) und 17,124 ἀγλαόθρονοί τε κοῦραι (Nereiden).

Wesentlich origineller ist Aischylos mit δίθρονος für die Doppelherrschaft der Atriden:
Ag. 43 f. (Anapäste) διθρόνου Διόθεν καὶ δισκήπτρου[9] τιμῆς ὀχυρὸν ζεῦγος Ἀτρεϊδᾶν
und Ag. 109 (lyr.) Ἀχαιῶν δίθρονον κράτος,
und mit λιπαρόθρονος vom Altar (ἑσχάραι) der Eumeniden (Eum. 806)[10]. Bezeichnend ist auch, daß Aristophanes die Chorlyrik parodierend die Muse als χρυσόθρονε anruft (Av. 950, lyr.).

[8] Dazu in zerstörtem Zusammenhang in Pap. Ox. 2447 fr. 4, 11.
[9] Vgl. oben S.19.
[10] Vgl. außerdem fr. adesp. 1018 b 6f. (Page) λιπαροθρόνους τ' ἀδελφάς / Δίκαν καὶ στεφανηφόρον Εἰράναν, Theokrit 2.165 Σελαναία λιπαρόθρονε.

Aus der nachklassischen Zeit verdient Beachtung, daß ein dem pindarischen ὁμόθρονος entsprechendes σύνθρονος nicht nur bei Dichtern, sondern auch in der Prosa vorkommt, so z.B. in der großen Bauinschrift am Mausoleum des Antiochos I. von Kommagene (1. Jh. v. u. Z.), worin θρόνοι für verschiedene Götter, unter anderem für Ζεὺς Ὡρομάσδης und Μίθρας genannt werden und es dann heißt: σύνθρονον χαρακτῆρα μορφῆς ἐμῆς συνανέθηκα (*Orientis Graeci inscriptiones* nr. 383, 60). Artemis, die bei Homer χρυσόθρονος heißt (I 533, ε 123), wird von Kallimachos als πρωτόθρονε angerufen (hymn. Dian. 228) und Pausanias kennt in Amphissa im Heiligtum der Ἄρτεμις Ἐφεσία einen Altar τῆς Πρωτοθρονίης καλουμένης Ἀρτέμιδος (10, 38, 6), offenbar von einem Distichon.

IV

Von diesen Komposita passen ὁμόθρονος, σύνθρονος, δίθρονος und πρωτόθρονος ohne weiteres zu θρόνος 'Thron von Göttern oder Königen', ebenso ὑψίθρονος bei Pindar und λιπαρόθρονος bei Aischylos (vom Altar der Eumeniden). Eigenartig sind aber die bereits bei Homer beginnenden Komposita mit 'golden', 'bunt', 'herrlich' und ähnlichen schönen Eigenschaftsbezeichnungen im Vorderglied, welche ausschließlich Beiwörter von Göttinnen, bei Pindar und Bakchylides auch von Heroinen, niemals aber von männlichen Wesen sind. So hat man schon im Altertum daran Anstoß genommen und versucht, solche Komposita „allegorisch" zu deuten (z.B. Schol. zu A 611). Besonders nahe liegt es, Sapphos ποικιλόθρονος mit dem homerischen θρόνα ποικίλα X 441 zu verbinden. Lillian B. Lawler hat sogar die These vertreten, daß in allen Komposita von diesem Typus das Hinterglied gar nicht θρόνος, sondern θρόνα ist (Philological Quarterly 27, 1948, 80ff), was auch die Zustimmung von H. Frisk gefunden hat (*Griech. etym. Wb.* s. v. θρόνα). Dagegen hält D. Page daran fest, daß auch ποικιλόθρονος 'auf einem reich geschmückten Thron stitzend' bedeutet (Sappho and Alcaeus, S. 5). Zurückhaltend äußert sich P. Chantraine in seinem *Dictionnaire étymologique* s. v. θρόνα.

Es scheint mir, daß man bei der Diskussion, ob z.B. χρυσόθρονος 'mit goldenem Thron' oder 'mit goldgesticktem Kleid, bzw. mit einem mit goldenen Blumen verzierten Kleid' bedeutet, viel zu wenig beachtet, daß es sich bei diesen Komposita nicht um Wörter mit einer festumrissenen Bedeutung, deren Kenntnis für das Verständnis der Mitteilung wesentlich ist, handelt wie z.B. bei ἵππος, λευκός oder Komposita wie σώφρων ἄδικος usw. Vielmehr sind es offenkundig schmückende Beiwörter, die den Gesamtsinn des Satzes im Grunde gar nicht berühren. Es ist daher auch ohne weiteres möglich, daß der Hörer sich bei einem solchen Beiwort — wenn er sich überhaupt etwas dabei denkt — etwas anderes als der Dichter vorstellt und daß die verschiedenen Dichter mit den gleichen Wörtern verschiedene Vorstellungen verbinden. Sicher ist eigentlich nur, daß diese Beiwörter etwas Gutes oder Schönes ausdrücken und für Göttinnen passen, ferner daß χρυσο- als 'golden', ἐϋ- als 'gut' usw. verstanden wurde und daß die meisten Griechen das Hinterglied nur auf θρόνος beziehen konnten, weil ihnen nur dieses Wort bekannt war. Es ist

auch bezeichnend, daß die Scholiasten, auch wenn sie den Gebrauch von χρυσόθρονος beanstanden, nicht auf den Gedanken kommen, das Beiwort mit θρόνα zu verbinden. Die Frage ist daher, ob wir noch feststellen können, was sich die Dichter selbst jeweils gedacht haben und welche Vorbilder sie vor Augen hatten.

V

Betrachten wir nochmals den Gebrauch von χρυσόθρονος bei Homer[11]. Wir können feststellen, daß wir keine starren Formeln vor uns haben, sondern vielmehr Variationen zu vielleicht nicht mehr erhaltenen Formeln. Jedenfalls gilt das für die Ilias, während der Gebrauch in der Odyssee viel formelhafter wird. Auffallend ist, daß nur Ἥρη, Ἄρτεμις und Ἠώς mit diesem Beiwort bedacht werden. Diese drei Namen haben aber etwas Formales gemeinsam: sie fangen nämlich mit einem Vokal an, und die 1. Silbe ist lang (— ∪ ∪ oder — ∪ ∪); auch ἠριγένεια paßt in dieses Schema, während die Namen aller andern Göttinnen anders gebaut sind. Nun kann χρυσόθρονος im Hexameter nur dann verwendet werden, wenn darauf ein vokalisch anlautendes Wort mit langer erster Silbe folgt. Die Beschränkung auf diese Göttinnen ist also durchaus sinnvoll, sofern — was man ohnehin erwartet — der Name dem Epitheton unmittelbar folgt. Wir können daher zu den ursprünglichen Verbindungen die Versschlüsse χρυσόθρονος Ἥρη, χρυσόθρονος Ἄρτεμις (ἁγνή), χρυσόθρονος Ἠώς, evtl. χρυσόθρονος ἠριγένεια zählen. Andere Verbindungen, z. B. die Sperrungen Ξ 153 Ἥρη δ' εἰσεῖδε χρυσόθρονος, κ 541 χρυσόθρονος ἦλυθεν Ἠώς, ο 250 χρυσόθρονος ἤρπασεν Ἠώς (s. o. S.20f.), werden sekundär sein, da hier die Beschränkung auf diese Göttinnen nicht zu rechtfertigen wäre.

Wir können die Möglichkeiten noch weiter einschränken: χρυσόθρονος Ἠώς (ἠριγένεια) findet sich ausschließlich in der Odyssee, ebenso (mit Ausnahme von Θ 565) die Variante εὐθρονος Ἠώς. Dagegen herrscht in der Ilias die Verbindung mit Ἥρη vor (an drei von gesamthaft vier Stellen). Wenn man vom Gebrauch bei Homer ausgeht, liegt die Annahme am nächsten, daß der Versschluß χρυσόθρονος Ἥρη, wie er A 611 und im Genetiv O 5 vorliegt, vermutlich das älteste für uns Erreichbare ist.

An diesen beiden Stellen der Ilias ist aber neben Hera auch Zeus genannt. Wir haben bereits gesehen, daß gerade diese beiden Götter in der Ilias öfters auf einem Thron erwähnt werden und daß ein solcher mehrfach als χρύσεος charakterisiert ist (s. S.18). Für eine ältere Phase der epischen Dichtung dürfte also die Bedeutung 'mit einem goldenen Thron, auf einem goldenen Thron sitzend' gesichert sein. Freilich können die Verse A 611 und O 5 nicht am Anfang der Entwicklung stehen, sondern sie müssen nach einem uns nicht mehr erhaltenen Vorbild gedichtet worden sein, bei dem Zeus und Hera tatsächlich auf einem Thron sitzen. Sobald die formelhafte Verbindung von χρυσόθρονος mit Ἥρη, einmal fest war, konnte sie auch dort gebraucht werden, wo sie weniger sinnvoll war,

[11] Das andere homerische Kompositum, εὐθρονος, ist nur eine metrisch bedingte Variante zu χρυσόθρονος, s. S.21.

oder auf andere Göttinnen übertragen werden. Was sich die Dichter bei χρυσόθρονος Ἠώς und ähnlichen Wendungen gedacht haben, läßt sich kaum mehr feststellen. Sofern ihnen jedoch θρόνα bekannt war, ist eine Auffassung 'mit goldenen Stickereien' oder ähnl. möglich, vgl. Θ 1 (= Ω 695) Ἠὼς μὲν κροκόπεπλος ... u.ä.

Auf einigermaßen sicherem Boden bewegen wir uns bei Pindar und Aischylos. Wenn auch hier in verschiedenen Wendungen der traditionnelle epische Gebrauch weiterlebt, so beziehen sich einige Neubildungen doch ganz eindeutig auf θρόνος: ὁμόθρονος, δίθρονος, ὑψίθρονος, auch λιπαρόθρονοι ... ἐσχάραι, s.o. S.22. Anderseits fehlt jedes Indiz, daß θρόνα diesen Dichtern bekannt war. Wir dürfen daher ruhig annehmen, daß sie auch bei andern Komposita an θρόνος dachten und in ihrem überhöhenden Stil solche Adjektive auch weiteren Göttinnen und sogar Heroinen beilegten. Zu ἀγλαόθρονοι ... κοῦραι bei Bakchylides 17, 124 f. wäre auch die Schilderung des herrlichen Götterpalastes ein paar Verse vorher (v. 99ff) heranzuziehen.

VI

Es bleibt Sapphos ποικιλόθρονος (fr. 1, 1). Daß Aphrodite auf einem Thron sitzt, ist durchaus sinnvoll, zumal da gleich darauf beschrieben wird, wie diese mächtige Göttin den goldenen Götterpalast (χρύσιον v. 8) verläßt und auf einem Wagen zu Sappho fährt[12]. Auch ποικίλος paßt inhaltlich durchaus zu θρόνος. Wenn auch das Adjektiv bei Homer nie so gebraucht wird, so wird es doch mit δίφροι (K 501), ἅρματα (E 239, K 322 usw.) u.a. verbunden. Freilich kann ποικιλόθρονος wegen seiner rhythmischen Struktur (— ∪ — ∪ ∪) nicht aus der hexametrischen Dichtung übernommen sein. Denkbar ist aber, daß es als Beiwort von Aphrodite oder einer andern Göttin aus der hymnischen Kultdichtung stammt. Gerade der sapphische Elfsilbler setzt offenbar einen uralten Vers fort, welcher auch in der ebenfalls elfsilbigen Triṣṭubh des Rigveda weiterlebt[13].

Allein es läßt sich nicht leugnen, daß ποικιλόθρονος auch ausgezeichnet zu θρόνα ποικίλα X 441 paßt und ein Beiwort mit der Bedeutung 'mit bunten Stickereien' oder ähnl. für Aphrodite ebenso sinnvoll ist. War aber dieses Neutrum Sappho, war es ihren Vorgängern bekannt? Positive Indizien dafür fehlen vollständig. Wie wir oben dargelegt haben, wissen wir eigentlich nur, daß θρόνα in X 441 bezeugt ist. Völlig unbekannt ist uns aber die Herkunft dieses Wortes (s. S.20). In dieser Situation sind wir aber berechtigt, uns zu fragen, ob nicht gerade ποικιλόθρονος 'auf buntem Throne sitzend' als 'mit buntbestickten Kleidern' verstanden und dann von einem epischen Dichter dazu θρόνα ποικίλα gebildet wurde. Wenn er dabei ein Neutrum gewählt hat, so deshalb weil einzig bei einer Form auf-α eine metrisch brauchbare Wortgruppe möglich war[14]. Dann kann allerdings ποικιλόθρονος nicht erst von Sappho gebildet

[12] Vgl. D. Page, *Sappho and Alcaeus*, S. 7.

[13] Vgl. A. Meillet, *Les origines indo-européennes des mètres grecs*, Paris, 1923, S. 31ff.

[14] Daß epische Wörter und Wortbedeutungen aus einer falschen Interpretation entstanden sein können, hat M. Leumann in seinem meisterhaften Buch *Homerische Wörter*, Basel, 1950, überzeugend dargelegt. Auch diejenigen, welche nicht alle seine Erklärungen gleicherweise annehmen, werden kaum bestreiten können, daß man mit einer solchen Möglichkeit auf alle Fälle rechnen muß.

worden sein, sondern muß älter als die Stelle X 441 sein. Es ist aber m.E. ohnehin wahrscheinlich, daß Sappho zuerst die Göttin mit feierlich traditionellen Beiwörtern anruft und erst im 2. Vers mit dem überraschenden neugeschaffenen δολόπλοκε zu ihrem höchst persönlichen Anliegen übergeht.

Es bleibt die Frage, wieso die Alexandriner θρόνα in der Bedeutung φάρμακα verwenden. Die einzige alte Stelle mit θρόνα, welche sie sicher kannten, war X 441 θρόνα ποικίλ' ἔπασσε. Das Verb, welches hier 'sticken' (oder ähnl.) bedeutet, ist sonst als 'streuen' bekannt[15]. Das Objekt dazu ist bei Homer meistens φάρμακα, vor allem in den Versschlüssen ὀδυνήφατα φάρμακα πάσσων E 401 = E 900, ἤπια φάρμακα πάσσειν Λ 515 (~ Λ 830, Δ 219). Diese Wendungen haben offenbar zur Meinung verleitet, daß das unbekannte θρόνα so etwas wie φάρμακα sein müsse.

VII

Wenn also θρόνα 'Heilkräuter' aus der Fehlinterpretation von X 441 θρόνα ποικίλ' ἔπασσεν entstanden ist und θρόνα ποικίλα selbst die Existenz einer Fehlinterpretation von ποικιλόθρονος verdankt, können wir als Ausgangspunkt der ganzen Entwicklung zwei Komposita mit θρόνος ansetzen: χρυσόθρονος, genauer χρυσόθρονος Ἥρη, und zwar im Hexameter, und ποικιλόθρονος, vermutlich Beiwort der Aphrodite, und zwar in einem andern Versmaß, z.B. im sapphischen Elfsilbler. Sowohl 'golden' (χρυσο-) als auch 'bunt' (ποικιλο-) sind, wenn wir uns an die eingangs genannten Inventartafeln aus Pylos erinnern (s. S.17), als Charakterisierung von θρόνος völlig zutreffend.

Die letzte Frage, die uns bleibt, ist, warum nur Göttinnen solche Beiwörter bekommen und nicht auch Zeus oder vielleicht mythische Könige. Offenbar deshalb, weil in der alten Zeit, da diese Wendungen entstanden, es nur bei Kultbildern von Göttinnen solche Throne gab, sei es daß der Thron zur Statue gehörte, wie wir es aus archaischer Zeit mehrfach kennen, oder sei es — was wohl noch älter ist — daß ein altes Kultbild auf einem selbständigen Throne saß, der sich vielleicht sogar noch aus der mykenischen Zeit gerettet hatte. Wir dürfen nicht vergessen, daß z. B. in Olympia Hera ihren Tempel hatte, während Zeus noch in den heiligen Bäumen — oder auf den Bergen — wohnte. In diesem Zusammenhang dürfen wir auf das myk. *to-no-e-ke-te-ri-jo* hinweisen, das vermutlich ein Fest bezeichnete, in dessen Mittelpunkt ein „Thron" stand (s. S.17 f). Gerade wenn solche Zeremonien außer Brauch kamen, während die Sitte, der Göttin ein kostbares Kleid darzubringen, lebendig blieb[16], war die Möglichkeit einer Fehlinterpretation von ποικιλόθρονος gegeben. Die Göttin stellte man sich so vor, wie man sie im Tempel sehen konnte. Für einen, der zwar keine Göttin auf buntglitzerndem Thron, wohl aber eine Göttin mit buntem Gewand kannte, lag es nahe, im Hinterglied ein Wort zu vermuten, das für ein kostbares Kleid paßte. Damit ist aber eine religionsgeschichtliche Frage angeschnitten, zu deren Lösung die Deutung der sprachlichen Gegebenheiten ihren Teil beitragen kann.

[15] Vermutlich handelt es sich um ein einziges Verbum, das sich früh semantisch differenziert hat, s. H. Frisk, *Griech. etym. Wb.* s.v.

[16] Vgl. Lillian B. Lawler „Classical Quarterly", 27 (1948), 80—84.

LES CONCEPTS DE « CIVILISATEUR» ET DE « CIVILISATION» DANS LA PENSÉE DES GRECS ANCIENS

PAR

A. PIATKOWSKI

En abordant l'examen des concepts de « civilisateur » et de « civilisation » dans la pensée des Grecs anciens, par ailleurs systématiquement présentés dans les ouvrages de Waldemar Uxkull-Gyllenbach, *Griechische Kulturentstehungslehren*[1] et d'Adolf Kleingünther, Πρῶτος Εὑρετής[2], nous nous proposons comme but principal de faire valoir l'influence de la pensée hésiodique sur les théories postérieures au VIIe siècle, sans nous occuper cependant de la résonance de ces théories dans les œuvres littéraires.

Si la liste des travaux sur la civilisation grecque est assez imposante, une étude destinée à poursuivre le substrat philosophique des concepts de « civilisateur » et de « civilisation » dans la pensée de l'antiquité gréco-romaine manque encore. Les Grecs possédaient une pluralité d'étymons pour nuancer le concept du progrès matériel et spirituel qui aboutit à la vie des peuples civilisés : εὑρ- ; σοφ ;- Fοικ- ; τρεφ- ; πολι- ; παιδ- ; ἐλευθερ-, mais aucun des mots formés par ces étymons ne correspond exactement à la notion moderne de « civilisation » qui accumule une pluralité de sens[3].

Dans la terminologie philosophique moderne les mots « civilisateur » et « civilisation » enferment des connotations diverses, selon les écoles et les auteurs[4].

---

[1] W. Uxkull-Gyllenbach, *Griechische Kulturentstehungslehren*, Berlin, 1924, Bibl. für Philosophie, 26, 48 p.

[2] A. Kleingünther, Πρῶτος Εὑρετής, Philologus, Supplementband, 26, I, n° 3, 1933, 66 p.

[3] Voir à ce propos Fr. Solmsem, *Hesiod and Aeschylus*, New York, Ithaca, 1949, p. 142 : "There is no Greek word which corresponds completely to, and covers every aspect of the English concept of « civilisation » and we may well be criticized for equating it with the crafts (τέχναι) ..." En vérité, il faut attendre jusqu'au Ve siècle pour rencontrer chez Anaxagore et Protagoras les premiers essais de définir la position de l'homme rationnel, opposé aux bêtes (*aloga*), en tant qu'inventeur de *téchnai*. Cf. Felix Heinimann, *Eine vorplatonische Theorie der* τέχνη, Mus. Helvetic., 18/3, 1961, p. 108.

[4] Dans un livre récent, intitulé *Introducere la filosofia culturii*, Ed. ştiinţifică, Bucarest, 1968, 339 p., le chercheur roumain Al. Tănase, après avoir délimité du point de vue concep-

Le terme de « civilisation » commun aux langues romanes repose sur le latin *ciuilis* qui réunit le sens de la qualité de citoyen avec celui de « courtoisie », « bonne éducation », « vues libérales » ; πολιτική, πολιτικῶς en grec correspondent, sans se confondre, au lat. *ciuilitas*, *ciuiliter* [5]. Il faut observer que les termes qui possèdent le thème πολι- et *ciui-* désignent des formes de civilisation urbaine et non rustique. L'opposition ἀγροῖκος : πολιτικός, ἀστεῖος en grec et *rusticus* : *ciuilis*, *urbanus* en latin est tout à fait nette. A côté de πολιτικός et de *ciuilis*, les termes ἐλευθέριος et *liberalis* ont acquis presque la même valeur sémantique, mais en partant d'une autre opposition spécifique au monde ancien, celle entre les hommes libres et les esclaves.

L'expression de la pensée grecque sur le progrès de la civilisation humaine correspond donc aux stades de développement de la société antique. Elle a subi les influences inhérentes du passage vers la pensée rationaliste, présenté d'une manière saisissante dans le livre de Wilhelm Nestle, *Vom Mythos zum Logos*[6].

★

Dans la mythologie grecque l'attribut de « civilisateur » a été conféré aux grandes divinités olympiennes et chtoniennes, aux demi-dieux, à des personnalités légendaires, comme Orphée [7] ou Mousaios, mais jamais à un grand prêtre, comparable à Zamolxis. La voie choisie par un civilisateur mythique pouvait être diverse : l'instauration de l'ordre, l'introduction d'une culture agreste, des inventions techniques, l'éducation intellectuelle, le raffinement de l'esprit[8]. L'apparition de l'œuvre hésiodique marque dans l'histoire de la pensée grecque un essai de synchroniser les « âges » vécus par les générations des dieux et les « âges » des mortels, accompagné d'un essai non moins intéressant d'interpréter les actions de Zeus en tant que promoteur de la civilisation humaine.

---

tuel les termes de « valeur », de « culture » et de « civilisation », accorde, dans la seconde partie de l'ouvrage, une attention soutenue aux opinions et aux controverses actuelles qui se réfèrent à la terminologie, ou, pour mieux dire, à la propriété des termes utilisés. L'auteur énumère les arguments de ceux qui identifient les notions de « culture » et de « civilisation » ainsi que les arguments de ceux qui distinguent ou conditionnent ces notions, indiquant au cours de son exposé les principales zones d'investigation : la philosophie du progrès (Kant et Hegel), la morphologie historique (O. Spengler), la gnoséologie (Raymond Aron), etc. Dans le XVe chapitre de la même section l'auteur fait une distinction entre le sens ethnographique et le sens historique de l'idée de « civilisation », qu'il considère comme des modalités complémentaires d'aborder le phénomène, à condition de garder leur autonomie.

[5] A ce propos, très instructif, l'article de P. Treves, *Polis et paideusis*, paru dans Atene e Roma, XII, 1967, p. 3—12.

[6] W. Nestle, *Vom Mythos zum Logos*, 2e éd., Stuttgart, A. Kröner, 1942. Plus récent, W. K. C. Guthrie, *In the Beginning: Some Greek Views on the Origin of Life and the Early State of Man*, cap. V et VI, Methuen, Londres, 1957.

[7] Dans la bibliographie roumaine voir J. Coman, *Orphée, civilisateur de l'humanité*, Cahiers de Zalmoxis, II, Paris, Paul Geuthner, 1939, 51 p. Pour le problème, en général, W. Nestle, *op. cit.*, p. 11—13 et W. K. C. Guthrie, *Orphée et la religion grecque*, trad. française, Paris, Payot, 1956, ch. III, p. 52 et suiv.

[8] J. Coman, *Orphée*, p. 9 : « L'œuvre était toujours perfectible, la vie des promoteurs n'y suffisait jamais, pût-elle jouir d'une longueur de plusieurs générations. La place devenue libre devait être occupée par un autre, qui allait continuer le travail commencé. Ainsi, les héros civilisateurs se succédaient à la même entreprise, mais sériés par domaines et spécialités ».

L'âge où le travail comme moyen pour gagner la vie manque encore, considéré comme l'âge d'or, Hésiode le synchronise selon un modèle oriental avec le règne de Cronos (Koumarbi, El-Koumarbi). Les femmes n'existaient pas encore et les hommes se trouvaient dans la compagnie des immortels (*Theog.*, 50 ; 535 ; *Erga*, 108). Les autres âges sont contemporains du règne du Cronide Zeus, dieu des tempêtes, le Tešoub des Hourrites ; le poète prend un soin spécial de préciser les circonstances dans lesquelles ont été créées et puis anéanties les générations des âges d'argent, de bronze et celle de l'âge des héros ; cependant, aucun des poèmes hésiodiques ne donne des informations sur les débuts de la civilisation humaine ni sur les formes variées qu'elle embrasse.

En lisant avec attention le récit sur la succession des âges inséré dans *Les Travaux et les Jours* (v. 109—201), on observe que le poète n'a mis aucun ordre dans la description des étapes parcourues par l'humanité dans la voie de la civilisation ; les gens qui vivaient pendant les âges d'or et d'argent étaient sans doute des agriculteurs stables (*Erga*, v. 116—117 et 137). La race de bronze ne connaissait pas le pain (v. 146 οὐδέ τι σῖτον ἤσθιον), mais, paradoxe, les hommes labouraient avec le bronze ! (v. 151, χαλκῷ δ'εἰργάζοντο· μέλας δ'οὐκ ἔσκε σίδηρος).

Abstraction faite de quelques allusions sur les moyens de travail et le mode de vie des générations successives, l'intérêt du poète est concentré tout entier sur l'évolution morale de la société humaine. Il considère les misérables conditions de vie à l'âge de fer comme la conséquence funeste de la désobéissance des mortels qui n'acceptent pas de leur gré les commandements de Zeus.

Pour comprendre la portée des réformes envisagées par le Cronide après le renversement de son père, dans les conditions d'une société où le travail devient la source de la vie, c'est-à-dire dans des conditions absolument différentes de celles de l'âge d'or — il faut recourir à l'autre poème hésiodique, la *Théogonie*. Zeus prend tour à tour en mariage Métis (la Prudence, l'Intelligence), épouse qui devait mettre au monde Athéna si, aux conseils de Gaia, Zeus n'avait englouti la future mère avec l'enfant qu'elle portait (*Théog.*, v. 890), puis Thémis (l'Equité), la mère des trois Hôrai, Eunomie (la Discipline), Diké (la Justice) et Eiréné (la Paix), puis Eurynomé, la mère des trois Grâces, Aglaé, Euphrosyné et Thalie, puis Mnémosyné, la mère des neuf Muses. Zeus lui-même porte l'épithète μήδεα εἰδῶς (*Théog.*, 545, 550, *passim*).

L'exégèse hésiodique moderne hésite donc à caractériser la succession des âges dans *Les Travaux et les Jours* comme une progressive décadence des conditions de la vie humaine, tout en reconnaissant l'extraordinaire variété des phases du mythe, imaginées par le poète [9]. Même du point de vue de la qualité intellectuelle, des mœurs et de la morale, est-ce qu'on peut parler d'une échelle toujours descendante qui se dirige vers l'abîme ? En quoi la génération de l'âge de fer est-elle pire que la sotte génération

[9] Voir mon compte rendu dans Studii clasice, VI, 1964, *Hesiod şi poemele hesiodice în lumina unor cercetări recente*. Excellente l'observation de Fr. Solmsen, *op. cit.*, p. 75 sur le fait que Zeus, loin de rompre avec le passé, prépare plutôt une intégration des divinités antérieures à son règne en incorporant dans l'ordre qu'il préside les valeurs et les aspects positifs contemporains de Ouranos et de Cronos.

de l'âge d'argent, détruite par Zeus lui-même, ou la dure génération de l'âge de bronze ? Dans l'âge de fer on trouve au moins des exceptions louables (*Erga*, 225 et suiv.) qui, à côté des Îles des Bienheureux, où siègent les héros après leur mort (*Erga*, 171), représentent le prototype des *modèles* de la société idéale, ainsi qu'on les trouve plus tard dans la doctrine des religions mystiques, dans les utopies sociales ou dans les descriptions de contrées imaginaires des logographes. C'est une preuve incontestable de l'intérêt porté par Hésiode à la possibilité concrète d'une intervention consciente, grâce à l'éducation (παιδεία), dans toutes les formes et dans tous les aspects de la vie. Le mouvement des sophistes au Ve siècle, qui accorde une importance spéciale aux nouvelles définitions des termes *paideia* et *paideusis*[10], développe d'une manière multiple cette thèse dont la priorité appartient à Hésiode.

Par comparaison aux autres âges patronnés par Zeus, dans la description hésiodique de l'âge de fer il y a à remarquer deux particularités : a) l'ampleur de l'exposé, qui rebondit hors du cadre du mythe ; cette ampleur s'explique par le fait que le poète a une expérience personnelle de l'état des choses qu'il décrit ; b) le mal, du temps du poète, n'a pas encore infesté la société dans son ensemble : Ἀλλ' ἔμπης καὶ τοῖσι μεμείξεται ἐσθλὰ κακοῖσιν (v. 179).

La description de la cité idéale (le modèle), *Erga*, 225 et suiv. doit être considérée comme une sorte de transposition de l'âge d'or dans la contemporanéite, dont la réalisation dépend en exclusivité du libre arbitre. En opposant la misère humaine de l'âge de fer aux tableaux idylliques de la cité idéale, il n'y a aucun doute qu'Hésiode affiche une attitude sceptique sur la chance d'une telle conversion[11]. Mais, dans la lumière de cette interprétation, le thème central du mythe des âges nous paraît être celui de la balance entre le bien et le mal, entre la rébellion et la soumission volontaire (*Erga*, v. 280—281), balance dont le jeu est conditionné par la responsabilité des hommes rationnels (*Erga*, v. 276—279)[12] qui entendent se soumettre au légalisme imposé par le nouvel ordre institué par Zeus. Les punitions et les récompenses imaginées par le Maître du Ciel représentent les seuls moyens coercitifs connus, dès son temps, par le poète des *Travaux et des Jours*. Certes, l'abondance, la paix, la postérité heureuse, le respect de la Justice restent à l'âge de fer des phénomènes sporadiques, propres à un mode de vie différent de celui d'autrefois. Malgré leur zèle à faire prospérer les biens qu'ils possèdent, on doit ajouter que les hommes sages, chefs de famille, que le poète donne toujours pour exemple à son frère Persès, ne dépassent pas les limites d'une civilisation agraire où le progrès, grâce aux *téchnai*, est encore

---

[10] P. Treves, article cité, *passim*.

[11] Sur Hésiode, adepte d'un retour de l'âge d'or, voir I. Trencsényi-Waldapfel, *Von Homer bis Vergil*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1969, p. 86. Dans le même sens, S. Noica, *Aspecte ale timpului mitic la Hesiod*, Studii Clasice, XI, 1969, p. 16.

[12] M. Nilsson, dans *Les croyances religieuses de la Grèce antique*, Payot, Paris, 1955, p. 39 et suiv., appelle la doctrine hésiodique une doctrine *légaliste* (car on obtient la bienveillance des dieux en se conformant avec rigueur aux lois et aux prescriptions divines). Cf. P. Walcot, *Hesiod and the Law*, dans Symbolae Osloenses, XXXVIII, 1963, p. 5—21 et *Greek Peasants, Ancient and Modern. A Comparison of Social Values*, Manchester, University Press, 1970, p. 71 et suiv.

inconnu [13]. Cette impuissance de la part d'Hésiode à se détacher du modèle de « l'âge d'or » s'explique, si on considère les circonstances, par un fait réel : le poète, en dehors du voyage à Khalkis, n'a jamais quitté le milieu rustique où il habitait.

L'idée de progrès social grâce à la ἀγαθὴ Ἔρις est également absente dans l'œuvre du rhapsode béotien. L'uniformité des tableaux idylliques brossés par Hésiode, soit qu'il s'agisse de l'âge d'or, soit de la vie menée par la communauté « juste », est la meilleure preuve en ce sens. Beaucoup plus saisissants dans leur variété ressortent les tableaux bourrés d'aspects négatifs de la vie humaine ; l'accumulation progressive de ces tableaux dans la description de l'âge de fer est d'un grand effet artistique dû, en majeure partie, à la véhémence et à la sincérité de l'expression.

★

Les premiers pas de l'humanité dans la voie de la civilisation sont donc, selon le premier poète philosophe de la Grèce ancienne, conduits par les dieux ouraniens, patronnés par Zeus. C'est une voie laborieuse, semée de souffrance et de douleur, παθὼν δέ τε νήπιος ἔγνω (*Erga*, 218) dans laquelle Aidôs et Némésis ont la mission d'enfreindre les instincts, les passions mauvaises, les sentiments mesquins (Solmsen, *op. cit.*, p. 85) ; pour gagner la faveur des immortels, les hommes doivent mener non seulement une lutte âpre pour leur existence et la perpétuation de leur race, mais ils sont obligés à se comporter selon un code moral auquel Hésiode accorde une grande importance.

A côté du rôle réservé au Maître des Dieux le même poète nous enseigne quelles ont été les attributions des autres divinités dans l'œuvre civilisatrice des Ouraniens : Apollon (*Théog.*, 26—28), Hermès, le fils de Maïa, Athéna (*Erga*, 64), Héphaïstos, « le plus industrieux des petits-fils du Ciel » (*Théog.*, 63), Déméter, la grande divinité chtonienne (*Théog.* 912), suivie d'un cortège assez imposant de divinités agrestes dont la plupart possèdent des correspondants dans la mythologie du Proche-Orient. A l'activité de Déméter s'ajoute plus tard, sans se superposer, celle de Dionysos, honoré lui aussi comme fils de Zeus et, dans certaines variantes du mythe, honoré comme fils de Déméter. Ces dernières divinités se sont imposées dans la vie spirituelle de la Grèce ancienne par des cérémonies mystiques et des pratiques de magie qui continuent les cultes de la fertilité, dont les débuts sont préhelléniques.

A partir du VIe siècle, lorsque l'individualisme triomphe et le patriotisme local laisse des traces profondes dans la pensée religieuse et philosophique (M. Nilsson, *op. cit.*, p. 84), on constate une prolifération impressionnante de divinités secondaires et de héros qui aident les actions civilisatrices des grandes figures du Panthéon. Parmi eux se trouvent Triptolème, en sa qualité de représentant d'Athènes, qui avait, elle aussi, la prétention d'être le berceau de la civilisation humaine, Prométhée, le titan considéré par Hésiode comme un opposant au règne de Zeus, Aristée chanté par Virgile, à l'origine une divinité thessalienne, Asclépios, un des

[13] Sur le schéma des valeurs humaines proposé par Hésiode, voir Paul Mazon, *Hésiode*, Les Belles Lettres, 1928, p. 95, note 1 et N. I. Barbu, *La hiérarchie des valeurs humaines chez Hésiode*, Studii clasice, X, 1968, p. 207—212.

fils d'Apollon, élève du sage Chiron, et Orphée, le réformateur, qui a joué un rôle décisif dans la direction prise par la religion dionysiaque [14]. Ce dernier cumule les traits de tous les εὑρεταί imaginés par les Grecs anciens, car « le grand principe de l'œuvre civilisatrice d'Orphée reste le travail »[15] et en plus, contribue par ses Κάθαρμοι ou Βίοι Ὀρφικοί, véritables codes de prescriptions rituelles et morales, au bonheur d'une humanité qui doit vivre dans une paix créatrice, perpétuelle, où les esprits seront adoucis par le charme de la musique et de la poésie. L'importance accordée par l'orphisme au travail et aux conditions de vie créées par la paix le rapproche de ce point de vue de la doctrine hésiodique (voir le schéma hésiodique tracé dans *Erga*, 227—238), pour ne plus parler du rôle joué dans les prescriptions orphiques par l'éducation, grâce à la poésie et à la musique.

Une différence fondamentale sépare pourtant l'orphisme, greffé vers la fin du siècle sur des préceptes pythagoriciens, des vues du poète béotien. Si Hésiode se contente de chercher des solutions pour le cercle restreint de la société agraire où il vit et dont il condamne avec véhémence l'incapacité de comprendre les commandements de son « âge », l'orphisme se déclare prêt à reconnaître l'évolution de l'humanité, marquée par différentes εὑρήματα, seul moyen de conduire l'humanité de l'état proche à celui des sauvages vers la civilisation. La secte, qui condamnait le canibalisme (O. Kern, 292, p. 303), interdisait à ses membres la consommation de la viande, en vertu de la théorie sur la métempsycose, mais aussi comme un appel à l'abstinence, afin d'éviter tout acte de cruauté. L'âge d'or, conforme à un point de vue plus réaliste, se déplace maintenant vers la contemporanéité et devient, à certaines conditions près, un idéal de vie réalisable, selon le vœu d'Hésiode.

Orphée, le Thrace, est considéré, de même qu'Enkidou des chansons mésopotamiennes, comme un mortel qui a réussi à apprivoiser les fauves et à introduire de nouvelles normes de comportement dans la société ; mais, en fin de compte, malgré ses mérites, il ne faut jamais perdre de vue que les principaux propagateurs de ces nouveaux principes de vie restent surtout Dionysos et Apollon, divinités qui se détachent nettement de la tutelle de leur père, le Maître du Ciel. La tradition mythologique s'est enrichie de nombreuses narrations sur les « voyages » des dieux à travers le monde, divinités rivales au début, qui ont fini par s'entendre, unies en vue de la fin qu'elles se proposaient.

★

Certaine concordance avec les thèses orpho-pythagoriciennes sur la possibilité d'évolution de la société humaine grâce au système rétributif des récompenses et des punitions est à signaler parfois dans la pensée philosophique contemporaine, comme par exemple, chez Empédocle d'Agrigente, *Frg.* 71 et 72 Diels[4]. Mais, le premier coup contre les schémas anciens qui mettaient en avant le rôle des « civilisateurs » de souche divine ne tarde pas à se faire sentir dans le mouvement idéologique de

---

[14] J. Coman, *op. cit.*, p. 40 et suiv.

[15] *Ibidem*, p. 15 ; p. 18. Cf. W. K. C. Guthrie, *Orphée et la religion grecque*, p. 54.

l'époque : il vient de la part de Xénophane, le poète philosophe qui proclame ouvertement l'importance de la raison, mise en face des problèmes qu'elle doit résoudre :

οὔ τοι ἀπ' ἀρχῆς πάντα θεοὶ θνητοῖσ' ὑπέδειξαν
ἀλλὰ χρόνῳ ζητοῦντες ἐφευρίσκουσιν ἄμεινον

Frg. 16 Diehl[3] = 18 Diels[4]

La recherche, déterminée par la nécessité, est donc considérée par l'un des plus brillants représentants du rationalisme du VIe siècle comme l'impulsion primaire vers le progrès. C'est une conception matérialiste remarquable, exemplifiée dans un petit fragment qui concerne l'invention de la monnaie, due aux Lydiens (*Frg.* 3—4 Diels, I[4] ; cf. Hérodote, I, 94). La rupture avec les croyances qui attribuaient aux dieux et aux héros toutes les inventions et la possibilité de sauver les âmes par des purifications est spectaculaire, d'autant plus que Xénophane reste convaincu que les mortels ont créé les images des dieux suivant leur propre image (*Frg.* 14 Diels, I[4] ; et 16 Diels, I[4]) et qu'Homère et Hésiode ont été les promoteurs de cette direction de pensée. C'est également Xénophane qui a signalé pour la première fois l'importance des contacts entre les civilisations anciennes et modernes (*Frg.* 3 Diehl[3] qui commence par ἁβροσύνας δὲ μαθόντες ἀνωφελέας παρὰ Λυδῶν), en accordant la priorité aux facultés de la raison dans l'évaluation des valeurs humaines (*Frg.* 2 Diehl[3], surtout lignes 11—14).

En plus, si l'on considère les fragments élégiaques du poète qui attaquent le thème des particularités spécifiques des races humaines et des peuples vivant dans des conditions différentes, on peut regarder Xénophane comme le promoteur de la théorie anthropologique et comparée de l'évolution des civilisations. Son rôle dans l'acheminement vers la sophistique a été à coup sûr immense.

Le concept de la μίμησις pénètre dans les théories rationalistes concernant les débuts de toute civilisation humaine par les thèses proposées à ce sujet dans les interminables discussions sur la relation φύσει — νόμῳ, théories auxquelles participent presque tous les grands noms qui illustrent la pensée philosophique du Ve siècle : Héraclite, le milésien Archélaos qui, d'après Diogène Laërce II, 16 avait introduit la philosophie matérialiste à Athènes, Anaxagore, Démocrite et bien d'autres.

Suivant la théorie de la μίμησις, les εὑρεταί, dans leur enseignement, sont partis des observations directes sur les phénomènes naturels, comme il résulte, par exemple, de cette assertion qu'on peut lire dans un des fragments restés d'Héraclite : ἔοικε δὲ καὶ ἡ τέχνη τὴν φύσιν μιμουμένη τοῦτο ποιεῖν ... (*Frg.* 10 Diels, I[4]) suivie de nombreux exemples. On doit peut-être supposer l'influence du traité hippocratique Περὶ Διαίτης, lorsque Héraclite formule l'hypothèse que les *téchnai* sont le résultat des besoins impérieux ressentis par la nature humaine dans la lutte pour la survie (*ibidem*). Mais où trouver de préférence les modèles à imiter ? Voilà une réponse formulée beaucoup plus tard par Démocrite dans son fameux Μικρὸς Διάκοσμος : Δημόκριτος ἀποφαίνει μαθητὰς ἐν τοῖς μεγίστοις γεγονότας ἡμᾶς. ἀράχνης ἐν ὑφαντικῇ καὶ ἀκεσικῇ, χελιδόνος ἐν οἰκοδομίᾳ, καὶ τῶν λιγυρῶν, κύκνου καὶ ἀηδόνος, ἐν ᾠιδῇ κατὰ μίμησιν *Frg.* 154 a, Diels, II[4] selon laquelle les meilleurs modèles à la disposition des εὑρεταί sont fournis

par les insectes et les animaux[16]. Démocrite, ainsi que son fameux précurseur dans le domaine de l'atomisme, Anaxagore ont médité tous les deux sur le rôle de la *téchné* dans le développement de la culture et de la civilisation en tant que produit de l'intelligence (νοῦς) conçue comme une faculté propre à la nature humaine, apte au perfectionnement par un contact ininterrompu avec le milieu naturel[17]. Dans les systèmes philosophiques du Ve siècle on trouve au moins trois ou quatre théories concernant les débuts de la civilisation humaine, basées sur le rapport entre la nécessité, χρεία, ἀνάγκη, τὸ ἀναγκαῖον et les facultés rationnelles.

★

Dans le domaine des spéculations philosophiques sur la marche de l'humanité vers les lumières de la civilisation, nourrie par de valeurs culturelles, la rupture avec la pensée hésiodique paraît être complète.

Si on quitte ce domaine et on s'engage dans les sentiers si nombreux et si attrayants de la pensée des sophistes on a la surprise de retrouver certaines thèses hésiodiques, passées, suivant le cas, par le filtre des préceptes orpho-pythagoriciens. Les contingences entre les doctrines des philosophes matérialistes et la sophistique du Ve siècle sont sans doute d'une importance capitale. Le scepticisme domine beaucoup de ces écrits au centre desquels s'agglomèrent les préoccupations sur la conduite humaine et sur la structure morale des individus. Un examen attentif des schémas formulés par les sophistes notoires du Ve siècle sur l'évolution sociale dévoile cependant l'existence, à côté des points de contact avec les matérialistes naïfs, d'une ligne étrangère au matérialisme ancien, que nous sommes tentés de qualifier comme « hésiodique ».

L'apport protagorien à ce problème nous est connu seulement à travers le pastiche de Platon, *Protagoras*, 320 c—322 d[18]. Dans la relation platonicienne on reconnaît aisément certaines influences étrangères aux vues rationalistes. Dans le mythe de Protagoras la naissance des races mortelles est décidée par la volonté du destin; les dieux façonnent les êtres vivants avec un mélange de terre, de feu et de « toutes les substances qui se peuvent combiner avec le feu et la terre »[19] — tout comme Hephaïstos avait pétri la forme de Pandore (*Erga*, 60 et suiv.). Pour expliquer l'infériorité de la race des humains par rapport aux autres races mortelles, Protagoras imagine le mythe de l'équilibre biologique, obtenu grâce à l'équilibre réparti par Prométhée et son frère, Epiméthée, entre la *polygonia* et *l'oligonia* (c'est le problème capital de la σωτηρία, si cher aux sophistes). Par la faute d'Epiméthée l'homme est exclu de cet ordre de la nature. Pour compenser les faibles ressources des hommes, Prométhée se décide de dérober « l'habileté d'artiste d'Hephaïstos et d'Athéna et, en même temps, le feu »[20]. Et c'est à Platon de conclure : « L'homme fut

[16] Voir Uxkull-Gyllenbach, *op. cit.*, p. 25 et suiv.; p. 30, et Karl Reinhardt, *Hekataios von Abdera und Demokrit*, Hermes, 47, 1912, p. 492—513, surtout 511—512. Cf. Kleingünther, *op. cit.*, p. 109. On retrouve des échos de cette théorie chez Xénophon, *Oecon.*, 19, 18 et suiv. et chez Lucrèce, V, 136 et suiv.

[17] Uxkull-Gyllenbach, *op. cit.*, p. 10 et P. Friedländer, πολλὰ τὰ δεινά, Hermes, 69, 1934, p. 62.

[18] Uxkull-Gyllenbach, *Protagoras und die sophistische Theorie*, *op. cit.*, p. 15 et suiv.

[19] *Ibidem*, p. 31—32.

[20] Voir plus haut, p. 29, la mention de ces divinités dans l'*Erga* d'Hésiode.

mis en possession des arts utiles à la vie, mais la politique lui échappa : celle-ci, en effet, était auprès de Zeus » (321 d) [21].

Suivant la version de Platon, la théorie de Protagoras nous apparaît hybride, formée d'éléments hétérogènes. Le rôle primordial des dieux, comme force de la création, est reconnu ; mais les êtres humains sont pétris d'éléments qui appartiennent à la nature : πῦρ, γῆ καὶ τὰ ὅσα πυρὶ καὶ γῇ κεράννυται. L'influence du rationalisme ionien est ici indubitable. La participation des hommes « au lot divin », ἐπειδὴ δὲ ὁ ἄνθρωπος θείας μετέσχε μοίρας, une des idées fondamentales du schéma, en parfait accord avec la doctrine platonicienne, est expliquée par le rapt de « l'habileté d'artiste » et du « feu ». C'est seulement après avoir été mis en possession des « arts utiles à la vie » que l'homme, déjà participant au lot divin, devient un εὑρετής ; il invente le culte des dieux, le langage, « les habitations, les vêtements, les chaussures, les couvertures, les aliments qui naissent de la terre » (322 a). Dans cette première étape de l'évolution les hommes vivaient encore dispersés (σποράδην), car les villes (πόλεις) n'existaient pas encore. Leur industrie (ἡ δημιουργικὴ τέχνη) s'avérait suffisante pour les nourrir, mais impuissante pour satisfaire aux besoins de défense contre les animaux. Une nouvelle phase de la civilisation humaine commence quand les hommes se rassemblent pour former des « villes ». Dans cette deuxième étape, faute de posséder l'art politique, « ils se lésaient réciproquement de telle sorte qu'ils recommençaient à se disperser et à périr » (cf. Thucyd., I, 1). Pour aider les mortels, Zeus, inquiet du sort de l'espèce humaine, envoie Hermès porter aux hommes la Pudeur et la Justice (Αἰδῶ τε καὶ Δίκην) « afin qu'il y eût dans les villes de l'harmonie et des liens créateurs d'amitié » [22].

C'est risqué d'attribuer entièrement à Protagoras cette théorie et ce l'est encore plus d'essayer de délimiter l'original protagorien des infiltrations platoniciennes. La double participation de la nature humaine au lot divin (la δημιουργικὴ τέχνη et la πολιτικὴ τέχνη)—car dans le mythe de Protagoras, Zeus n'est plus le θεὸς μισάνθρωπος du *Prométhée Enchaîné*[23] — la théorie des concepts innés de la divinité, de la justice et de la pudeur, l'intervention personnelle de Zeus éloignent pourtant d'une manière visible le schéma protagorien de la conception matérialiste d'un Xénophane ou d'un Démocrite, pour nous limiter aux penseurs déjà discutés.

Dans son commentaire sur le mythe de Protagoras, dans sa version platonicienne, Mario Untersteiner considère le schéma de la double participation de l'esprit humain à la θεία μοῖρα comme original et les deux phases de l'histoire de la civilisation humaine, imaginées par Protagoras, comme une synthèse suggérée au sophiste par sa propre théorie sur le progrès de l'intellect humain (τὸν ἧττω λόγον κρείττω ποιεῖν) [24]. D'après

---

[21] « In diesem Rahmen liess sich die eigene Lehrpraxis des Sophisten einordnen, die sich auf den Satz stützt, dass dem Menschen in der Technik das einzige zuverlässige Mittel gegeben sei, sich gegen die unberechenbaren Mächte der Tyche zu behaupten », Heinimann, *op. cit.*, p. 108.

[22] Les passages du *Protagoras* sont cités d'après la traduction de A. Croiset, *Platon*, Les Belles Lettres, tome III.

[23] W. Schmid, *Geschichte der griechischen Literatur*, III, tome 1, 1940, p. 286.

[24] Mario Untersteiner, *The Sophists* (trad. angl.), Philosophical Library, New York, 1954, p. 62 et suiv.

M. Untersteiner, Protagoras aurait été d'accord avec Eschyle quand il s'agissait de la doctrine de la participation de l'intellect humain à une force rationnelle transcendante, fût-elle d'un ordre inférieur ou, suivant la dialectique du réel, d'un ordre supérieur ; les moyens artistiques par lesquels le sophiste avait concrétisé sa pensée, les contes mythiques, tiennent de l'art des sophistes, qui ont souvent transfiguré leur doctrine par la richesse des mythes.

L'interférence entre la pensée du grand poète tragique et les théories des sophistes ont été souvent signalées et discutées dans les études de spécialité. L'influence de la pensée sophistique sur la littérature dramatique et historique des Ve et IVe siècles a été non seulement fertile, mais aussi stimulante, dans la meilleure acception du terme[25].

Malgré les certitudes, vu le manque d'information directe sur les écrits des sophistes, nous devons, le cas échéant, avoir des réserves quand il s'agit du problème des parallélismes ou de celui de l'interdépendance des thèmes. Dans la théorie de la civilisation élaborée par Protagoras, ce qui nous paraît le plus important à mettre en évidence ne sont pas ses tentatives d'expliquer l'évolution de la « participation » humaine à la *moira* divine, mais sa manière de reprendre et de mettre en valeur certains côtés de la pensée hésiodique. Certainement, cette reprise doit être considérée dans l'ensemble des vues théoriques du sophiste, qui convergent vers un but suprême, l'éducation de l'homme en tant que citoyen, en tant que membre d'une organisation politique. Il faut observer que, si le sophiste dans la description de la première phase de la civilisation humaine, patronnée par Hephaïstos et Athéna, a utilisé des aspects tirés des *Erga*, il a déplacé sciemment l'influence directe de Zeus et de ses acolytes, Aidô et Dikê, dans la deuxième phase, où abondent les aspects d'une civilisation de la *polis*, de l'Etat, la seule digne de correspondre aux intentions du Cronide. Cette transposition par rapport à Hésiode, qui ne connaissait que les aspects d'une civilisation agraire, nous paraît digne d'attention. Si l'on adopte le critère de Martin Nilsson, on ne peut qualifier que cette dernière phase du schéma protagorien comme celle de la légalité. M. Untersteiner a souligné avec raison la continuité des deux phases (*op. cit.*, p. 63), mais d'un point de vue spécial ; il n'en est pas moins vrai que cette continuité enferme une opposition des essences, marquée par un saut brusque (l'intervention de Zeus équivalant à la transition vers les formes de vie plus évoluées). En quelle mesure l'allégorie entrait en jeu dans les contes mythiques de Protagoras, on ne le saura jamais avec certitude.

Protagoras n'a pas été le seul sophiste a reprendre le fil de la pensée hésiodique. Un autre écrit, connu seulement à travers des comptes rendus tardifs, les Ὧραι de Prodicos (Diels, II[4], p. 270), bien que dominé par une vision différente de celle de Protagoras, contenait lui aussi une histoire de l'humanité depuis la création (chez Prodicos l'homme est toujours

---

[25] Même pour les œuvres des comédiographes qui raillaient les interminables discussions des sophistes sur les εὑρήματα. Voilà quelques exemples dans ce sens : Cratinos, Πανόπται ; Eupolis, Αἶγες ; Δῆμοι surtout *Frg.* 91 Kock = Protagoras, *Frg.* 3, Diels[4] ; Kokalos, Αὐτόλυκος. Une mention à part mérite la comédie de Platon le Comique, Σοφισταί, où Prométhée est appelé Νοῦς. Voir A. Garzya, *Le Tragique du « Prométhée Enchaîné » d'Eschyle*, Mnemosyne, XVIII, p. 122–123.

créé de boue) jusqu'à la vie organisée dans les cités et le respect des normes établies par convention [26].

Pour Prodicos, l'homme primitif pareil à une feuille d'arbre (cf. *Iliade*, VI, 146 ; Mimnerm., Diehl[3], 2) est doué par la nature (φύσει) de tous les sens nécessaires à la perception et au développement de la raison. Les débuts de toute civilisation correspondent au moment où les hommes, quittant les cavernes, commencent à labourer la terre[27]. Les récoltes deviennent le produit de leurs efforts conjugués. Grâce à Xenophon (*Oeconom.*, V, 5, 17), nous savons que Prodicos conditionnait l'apparition des autres arts (les *téchnai*) de la culture de la terre : τὴν γεωργίαν τῶν ἄλλων τεχνῶν μητέρα καὶ τροφὸν εἶναι. Dans leur lutte pour se procurer la nourriture, les hommes, en butte aux bêtes sauvages et aux calamités naturelles, ont adoré les aspects et les forces de la nature, le Soleil, les Vents, les Eaux, etc. En Egypte, précisait Prodicos, les habitants de la région du Nil ont adoré le grand fleuve qui leur assurait la vie ; en Grèce on adorait Déméter (les cultures agricoles), Dionysos (la culture des vignobles), les Hôrai, c'est-à-dire, les Saisons. Le schéma de Prodicos peut être considéré comme une préfiguration de la théorie rationaliste d'Evhémère sur la naissance de la religion. D'accord avec Démocrite, pour Prodicos la religion n'est qu'on produit du sentiment de la peur, auquel s'ajoute, selon le cas, celui de la reconnaissance. Cette explication, d'ordre psychologique, a eu plus tard une grande résonance dans les œuvres de souche épicurienne. On reconnaît son influence dans le fragment du *Sisyphe* de Critias (*Frg.* 25 Diels, II[4]) qui, en allant encore plus loin que Prodicos, considérait la religion comme une véritable εὕρημα, une « invention » nécessaire dans le contexte de la vie sociale [28].

En s'engageant lui aussi sur les traces d'Hésiode, Prodicos considérait les efforts des humains, les πόνοι, comme la condition même du progrès. L'importance qu'il accordait au travail est primordiale car, par le travail, l'humanité s'élève à la vie des cités, en partant des cultures agricoles. Les εὑρόντες énumérés par Prodicos (chez Philodème, *De Piet.*, IX, 7) parmi lesquels se trouvaient Triptolème, Orphée, Mousaios, sont des personnages exceptionnels, divinisés, qui ont compris la portée du travail en tant que générateur de valeurs. Loin de considérer cette conception comme un symptôme tardif du soi-disant pessimisme hésiodique[29] qui opposait l'homme, éreinté de fatigue, aux autres espèces animales, il nous semble plutôt que Prodicos a impliqué dans son schéma de la civilisation une théorie personnelle de la *paideia*, car, chez le sophiste de Céos la nature elle-même offre une excellente source pour aiguiser les esprits et, par conséquent, pour préparer le terrain propice aux inven-

---

[26] M. Untersteiner, *op. cit.*, chap. XI.

[27] Pour nous faire une idée de la manière dont les Grecs s'imaginaient le monde des cavernes il suffit de lire la description des sites des Cyclopes, *Odys.*, IX, 106 et suiv., ou Euripide, *Hiket.*, 202 et suiv., imité par Diodore, I, 8 (7).

[28] K. Reinhardt, *op. cit.*, p. 510 ; M. Untersteiner, *op. cit.*, p. 90.

[29] Voir M. Untersteiner, *op. cit.*, p. 211, qui cite Q. Cataudella, *Intorno a Prodico di Ceos*, Studi di antichità classica offerti... a E. Ciaceri, Genève, 1940, p. 211 et W. K. C. Guthrie, *A History of Greek Philosophy*, vol. 1, Cambridge, University Press, 1962, p. 472.

tions. Chez Hésiode le rôle de διδάσκαλος était réservé à Zeus et à sa progéniture. Quand on commence à attribuer ce rôle à la Nature, on peut en déduire que l'influence de la philosophie de la nature est présente aussi dans certains compartiments de la *paideia*.

★

La distance qui sépare les concepts hésiodiques de ceux des philosophes et des sophistes qui appartiennent aux siècles suivants est assez grande si on la considère dans la perspective des trois modalités de transformation sociale, admises dans la pensée de l'antiquité, c'est-à-dire le progrès, le regrès et l'évolution cyclique[30]. Pour la mesurer il suffit de prendre comme termes de comparaison la théorie de Xénophane, qu'on pourrait qualifier comme anthropologique, ou celle d'Anaxagore, que W. Uxkull-Gyllenbach appelle anthropocentrique (*op. cit.*, p. 14), à la suite du fait que le philosophe regarde chaque phase, chaque aspect de la civilisation, comme un phénomène cosmique, subordonné à l'harmonie universelle[31].

En réalité, le rayonnement de l'œuvre hésiodique a été si puissant qu'il a continué sans arrêt à éclairer les écrits des successeurs, malgré les différences de conception. Les théories sophistiques sur les étapes de la civilisation humaine ont recueilli chacune à part, selon leur structure générale, les enseignements et préceptes des *Travaux et des Jours*, dont la vitalité est la meilleure preuve du bon sens qu'ils contiennent.

Dès la fin du VIe siècle l'intérêt porté par les Grecs aux peuples étrangers et aux régions lointaines a suscité l'attention des penseurs sur un autre problème, non moins passionnant : où se trouve sur la terre le berceau de la civilisation humaine, sinon en Grèce, et, comme un pendant à ce problème, quel est le rapport entre la civilisation des Grecs et celle des « barbares »[32]. Le sophiste qui a envisagé pour la première fois cette question a été Antiphon, en suivant peut-être Hippias[33]. En fin de compte, les recherches sur les conditions de l'état naturel ont abouti à des tentatives encore plus ambitieuses, qui visaient à définir le stade des civilisations contemporaines par rapport aux stades antérieurs.

---

[30] J. B. Bury, *The Idea of Progress. An Inquiry into its Origin and Growth*, New York, 1955, p. 17 et suiv.

[31] « In dem System des Anaxagoras, für den ja das Urelement der νοῦς war, lag die anthropozentrische Anschauung notwendig begründet und musste, sobald sein Denken, wie es traditionsmässig nicht anders sein konnte, sich vom Makrokosmos zum Mikrokosmos wandte, sichtbar werden », Uxkull-Gyllenbach, *op. cit.*, p. 14.

[32] K. Reinhardt, *art. cit.*, Hermes, 47, 1912, *passim*, surtout p. 499.

[33] « [Hippias]... seinen Forschungen ist offenbar Antiphon gefolgt. Sein Staatsideal hat er vermutlich an den nicht griechischen Völkern demonstriert, deren Sitten er durch die Historiker kennen lernte und vielleicht schon miteinander verglichen hat ». Uxkull-Gyllenbach, *op. cit.*, p. 21—22. Cf. W. Jaeger, *Paideia*, trad. ital., La nuova Italia, Florence, 1936, p. 483.

Sur le plan de la conscience sociale ces essais ont eu un résultat concret : au Ve siècle les Grecs ont acquis un profond sentiment de leur supériorité culturelle et politique, qu'ils expliquaient par la supériorité de leur *paideia*. Il suffit de lire le discours que Thucydide attribue à Périclès pour saisir toute la fierté avec laquelle les Athéniens considéraient leur apport à la civilisation humaine.

L'apport idéologique des concepts concernant les débuts et l'évolution de la civilisation dans le domaine de la littérature a été beaucoup discuté, surtout en ce qui concerne *Prométhée Enchaîné* et le *Sisyphe* de Critias. Mais, l'intégration de ces concepts dans les thèmes littéraires, surtout quand il s'agit d'une comparaison avec Hésiode, représente un sujet à part, qui mérite une attention spéciale, comparable à celle accordée par Fr. Solmsen à Hésiode et à Eschyle.

ПИФАГОР В ЕГИПТЕ

В. Г. БОРУХОВИЧ
(Saratov)

Традиция о путешествии Пифагора в Египет носит в значительной степени легендарный характер, как и вообще все, что рассказывают античные источники о жизни этого философа. В подавляющем большинстве эти источники очень позднего происхождения. Наиболее детализированный рассказ мы находим в известном сочинении Диогена Лаертского, а также в биографиях Пифагора, составленных Порфирием и Ямвлихом.

Умерший где-то в промежутке между 301 и 304 гг. н.э. Порфирий из Тира оставил нам жизнеописание Пифагора, представляющее собой часть написанной им, но не сохранившейся «Истории философов»[1]. Порфирий был самым видным представителем основанной его учителем Плотином школы неоплатоников, в которой идеи платоновско-пифагорейской школы сочетались с учением перипатетиков и стоиков. Значительное влияние на неоплатонизм оказал и Филон Александрийский, в учении которого с особой силой проявился мистический элемент. Всепроникающий мистицизм неоплатоников обусловил повышенный интерес философов этой школы к личности Пифагора, очень рано окутанной дымкой легенды и даже обожествленной.

И Порфирий, и Ямвлих, и Диоген Лаертский в своих жизнеописаниях Пифагора основывались на традиции, сложившейся в эллинистическую эпоху и нашедшей свое дальнейшее развитие в эпоху императорского Рима. Традиция эта постепенно принимала форму романа с сильнейшей мистической окраской, снабженного всеми аксессуарами чудес, обычно рассказывавшихся в этой связи. Эти чудеса вряд ли содержались в написанной Гермиппом биографии Пифагора, на которую ссылается Диоген Лаертский (ср. VIII, 1, где приводится анекдот из Гермиппа, в котором Пифагор выступает в роли заурядного обманщика). Непосредственными источниками Порфирия, на которых он в ряде случаев ссылается

---

[1] Отрывки из биографии Пифагора, составленной Порфирием, собраны у H. Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*, B. I, 1956, стр. 96 сл.

StCl, XIV, 1972, p. 41–48, Bucureşti

сам, явились сочинения Антония Диогена (его роман « О чудесах по ту сторону Туле »), а также сочинения Дионисофана, Гераклида Понтийского, Аристоксена — на которые ссылается и Диоген Лаертский в своей биографии Пифагора, и некоторые другие авторы.[2]

Ученик Порфирия Ямвлих написал объемистое сочинение в 10 книгах (иногда называемое Συναγωγὴ τῶν Πυθαγορείων δογμάτων), где содержалась история пифагорейской школы. Этот труд должен был служить введением к изучению философии Платона. Из него сохранилось всего пять книг, каждая из которых имеет свое название. Первая книга обычно называется Περὶ τοῦ Πυθαγορικοῦ βίου и содержит, наряду с фактами биографии Пифагора, некоторые данные из истории его школы, некритически заимствованные из самых различных источников. [3]

Хотя труд Ямвлиха представляет собой компиляцию, иногда весьма небрежно сделанную[4], некоторые сообщаемые им детали биографии Пифагора восходят к древней и распространенной традиции.[5]

Сложным представляется вопрос об отношении биографии, составленной Ямвлихом, к биографии Пифагора, составленной Порфирием. Трудно допустить, чтобы Ямвлих не знал о ее существовании, и исследователи отмечают ряд совпадающих деталей. На этом основании возникло мнение, что Ямвлих многое позаимствовал у Порфирия; другие, напротив, отрицают это.[6] Но не может быть сомнения в том, что и Ямвлих и Порфирий пользовались часто одними и теми же источниками и основывались на распространенной традиции пифагорейской литературы.

Как биография Ямвлиха, так и биография Порфирия, описывающие жизнь и учение Пифагора, являются источниками, которыми надлежит пользоваться с осторожностью.[7]

Ямвлих начинает свой рассказ с легенды о происхождении Пифагора и сообщает о том, как Пифагор получил свое имя. Легенда эта представляет собой типичный этиологический миф. После этого Ямвлих описывает, как Пифагор, находясь в возрасте эфеба, отправился в Милет к философам Анаксимандру и Фалесу. Фалес порекомендовал Пифагору отправиться в Египет к жрецам Мемфиса и Диосполя, добавив при этом, что от этих жрецов он сам получил все то, что дало повод людям считать его мудрецом.[8]

---

[2] Об источниках труда Порфирия см. обстоятельный экскурс Эрвина Роде (E. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, B., 1960), стр. 272, прим. 2.

[3] Жизнеописание Пифагора, составленное Ямвлихом, обычно цитируется по латинскому переводу А. Наука (Jamblichus, *De vita Pythagorica, rec.* A. Nauck, Petropoli, 1884). Об источниках Ямвлиха см. также работы Э. Роде (Rhein. Mus. XXVI, 554 ff.; Rhein. Mus. XXVII, 23 = Kl. Schriften, II, 102 ff.), доказывавшего, что труд Ямвлиха восходит к Никомаху из Герасы и Аполлонию Тианскому. Более поздние исследования подтвердили правильность выводов Роде (Bertermann, *De Jamblichi vitae Pythagoricae fontibus*, Königsberg, 1913, где подчеркнута зависимость Ямвлиха от Андрокида и Тимея).

[4] « Neglegentiam ostendit uix credibilem », — пишет А. Наук в предисловии к указанному изданию.

[5] « Der Verfasser benutzt ganz kritiklos gute und minderwertige Quellen nebeneinander und schreibt sie aus... » (*RE*, XVII Hbd., 645 *s.u.* Jamblichus).

[6] « Certum tamen est Porphyriana uita Pythagorae non esse usum Iamblichum », А. Наук, ук. соч. стр. 54.

[7] Эти биографии Моррисон называет « The garbled hotch-potch » (J. S. Morrison, *Pythagoras of Samos*, Cl. Quarterly, N.S., VI, 1956).

[8] Iambl. *V.P.* II.

В сообщении традиции о поездке Пифагора в Милет, самом по себе, нет ничего невероятного: родина Пифагора, остров Самос, расположенный близ Милета, поддерживал с этим центром ионийской культуры самые тесные отношения. Самос и Милет были ведущими полисами среди ионийских государств. Точно так же и рекомендация Фалеса не заключала в себе ничего необычного: путешествие в Египет в те времена, как и в последующие, совершали греки по самым различным мотивам. Во времена фараонов Саисской династии греко-египетские контакты приводят к созданию греческих поселений в Дельте, а также смешанного греко-египетского населения. Совершили поездки в Египет Солон, Фалес, позднее Демокрит, Евдокс с Книда, Платон и многие другие.

Пифагор отплыл сначала в Сидон, так как оттуда было легче всего переправиться в Египет. Путь этот был традиционным, и мы читаем о нем уже в « Одиссее » (IV, 83 сл.). Побывав у финикийских жрецов Библа и Тира и совершив там различные религиозные церемонии [9], Пифагор затем отправился в Египет. В течение трех дней и двух ночей, которые заняло путешествие, Пифагор молча сидел на корабельной скамье, в одной и той же позе, не принимая ни воды, ни питья, не заснув ни на мгновение[10]. По сообщению Диогена Лаертского, Пифагора рекомендовал египетскому фараону Амасису тиран Самоса Поликрат (VIII, 3). Напротив, Страбон сообщает (XIV, 1, 16), что Пифагор покинул свой родной Самос по причине усиления тирании Поликрата. По-видимому, в основе рассказа об отношениях Пифагора и Поликрата лежит какая-то синхронистическая комбинация поздних эллинистических писателей.

В Египте Пифагор провел 22 года, занимаясь астрономией, изучая религию, язык и культуру страны.[11] Жрецы посвятили Пифагора в таинственные обряды египетских культов.

Когда Камбиз вторгся и захватил Египет, то в числе пленных, которых он оттуда увез, оказался и Пифагор. Его поселили в Вавилоне, и там Пифагор с большой охотой стал общаться с вавилонским жречеством. Проведя здесь 12 лет, он в возрасте 56 лет вернулся на Самос.[12]

---

[9] О том, что Пифагор общался с финикийскими жрецами, сообщает и Порфирий (*D Pyth.* A 9 = Porphyr. *V.P.* 6).

[10] Iambl. *V.P.* III. Здесь и в дальнейшем мы излагаем основные данные о путешествии Пифагора в Египет по Ямвлиху.

[11] Традиция сообщает, что именно здесь Пифагор усвоил таинственную науку чисел и геометрию, создателями которой греки всегда считали египтян. См. Apuleius, *Florid.* II, 15, p. 129 : « Ibi a sacerdotibus caeremoniarum incredendas potentias, numerorum admirandas uices, geometriae sollertissimas formulas didicisse... ». Автор статьи о Пифагоре в *RE*, Фриц считает поездку Пифагора в Египет весьма вероятной (« Daß Pythagoras Reisen nach Ägypten und Babylon unternommen hat, ist durchaus möglich... »).

[12] Таким образом, Пифагор был увезен из Египта в возрасте 44 лет. Между тем, из сообщения Диогена Лаертского (VIII, 45) вытекает, что « акмэ » Пифагора относится к 540-537 гг. до н.э. Последняя дата является общепринятой (см. W. Capelle, *Die Vorsokratiker*, Berlin, 1961, стр. 98). Сопоставление данных Ямвлиха и Диогена Лаертского о времени жизни Пифагора ясно говорит о том, что античная традиция расходится здесь примерно на 10 лет. Эти расхождения, однако, не могут явиться основанием для гиперкритической позиции Моррисона в ук. статье (« this requirement of a long stay in Egypt and Babylon creates such great difficulties that it must be rejected », p. 142). Более конструктивную позицию в этом вопросе занимает Фриц — *RE*, Hbd. 47, S. 180.

Всё то, что Ямвлих далее рассказывает о Пифагоре, напоминает приключенческий роман, какие были популярны в эпоху поздней античности. Но вся предшествующая часть заключает в себе историческое зерно: как мы увидим ниже, в обычаях пифагорейцев и в их учении можно найти немало черт, связывающих пифагорейцев с Египтом.[13] Ямвлих далее (XXIII) указывает, что Пифагор усвоил метод преподавания при помощи символов, применявшийся египтянами. Но из скупого упоминания об этом трудно что-либо извлечь.[14] В другом месте (XXIX) Ямвлих упоминает о том, что Пифагор более всего занимался геометрией, добавив при этом: « У египтян многие вопросы геометрии получили большое развитие, ибо издревле и от богов вела свое начало необходимость измерять землю, которую они возделывают. Этим и занимаются египетские мудрецы, вследствие периодических увеличений и уменьшений уровня Нила. Но не забыта у них и наука о небесных светилах, в которой также приобрел большие знания Пифагор ».[15]

Идея о магических свойствах чисел, характерная для пифагорейцев, могла возникнуть под влиянием египетской науки: в Египте наукой занималось жречество.

Сведения о пребывании Пифагора в Египте и о том, как это отразилось на пифагорейском учении, можно пополнить на основании других источников, прежде всего, труда Геродота. Последний сообщает, что египтяне первыми из людей создали учение о том, что душа бессмертна, и после смерти человека переходит в другое тело. « ... Когда же она пройдет через тела всевозможных сухопутных и морских животных, а также птиц, она вновь возвращается в тело родившегося человека. Весь этот круговорот длится 3 тысячи лет. И из эллинов есть такие, которые восприняли это учение, одни в более ранние, другие в более поздние времена, и выдают это учение за свое. Имена их я знаю, но не назову » (II, 123).

Этот характерный отрывок Дильс в своем собрании с полным основанием помещает в качестве первого по времени свидетельства о жизни Пифагора, которого, несомненно, имеет здесь в виду Геродот. О причинах, помешавших последнему назвать имя философа, можно только догадываться. Здесь мог сыграть роль тот пиетет, который питал к Пифагору Геродот, познакомившийся, вероятно, с его учением тогда, когда он, будучи изгнан из Галикарнасса, удалился на остров Самос. Имя Пифагора ко времени Геродота уже было окружено легендами, а учение стало таинством, не подлежащим разглашению.[16] Как видно из многих страниц

---

[13] В свое время известный историк античной философии Э. Целлер (*Philosophie der Griechen*, I, 1, 1892, S. 304, anm. 1) утверждал, что факт пребывания Пифагора в Египте доказать невозможно. Однако, Целлер сам же указывает в своем труде (стр. 282), что следует сомневаться только в тех сведениях, которые сообщают поздние писатели. Но о путешествии Пифагора в Египет упоминают и ранние (Isocr. *Busiris*, 28) и поздние писатели — Cic. *Fin.* V, 29, 87 (« Aegyptum lustrauit »); Strabo, XVI, 1, 16; Iustin. *Histor.* XX, 4; Plut. *Quaest. conuiu.* VIII, 8, 2.

[14] Плутарх (*De Is.* 10, 354) также возводит пифагорейскую символику к Египту.

[15] Диодор (I. 98) сообщает, что Пифагор, согласно « Золотому слову », перенял у египтян начала геометрии, науку чисел и учение о палингенесии.

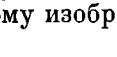
[16] Диоген Лаертский (VIII, 42) цитирует письмо пифагорейца Лисиса, который упрекал своего коллегу Гиппарха за то, что тот разгласил основы пифагорейского учения.

труда Геродота, отец истории был суеверным человеком. К Пифагору он питал особое почтение (ср. IV, 95, где он называет его « виднейшим мудрецом »).

В цитированном выше отрывке из сочинения Геродота излагается пифагорейское учение о палингенесии, к которому нам предстоит еще вернуться. Но обращает на себя внимание и тот факт, что Геродот подметил существование ряда обычаев, общих для пифагорейцев с египетскими жрецами. Так, говоря об одежде, в которой ходят египтяне, Геродот добавляет: « В шерстяных одеждах запрещается входить в храм, и в них также запрещается хоронить... В этом они сходятся с так называемыми орфиками и вакхиками, а также пифагорейцами » (II, 81). Действительно, находимые в Египте мумии всегда завернуты в льняные пелены.

Запрет употреблять для культовых целей шерстяную одежду объясняется, вероятно, стремлением к особой чистоте, вообще характерное для египетских жрецов. Оба высказывания Геродота взаимосвязаны, и это отмечает Моррисон.[17]

Посещавшие Египет греки прежде всего обращали внимание на обрядовую сторону египетской религии. Описывая египетских жрецов и их образ жизни, Геродот отмечает следующую характерную особенность: « Жрецы каждый третий день бреют все свое тело, чтобы не завелось вшей или другой какой нечисти у них, совершающих обряды почитания богов. Одежду же носят жрецы только льняную, и сандалии, сделанные из папируса: надевать другую одежду и сандалии им запрещено. Дважды в день и дважды в ночь они обмываются холодной водой » (II,37)[18]. Далее Геродот сообщает, что у египетских жрецов тысячи обрядов, и обращает внимание читателя на запрет есть рыбу и бобы.

О необычайном внимании, которое египетские жрецы уделяли чистоте своего тела, говорит название низшего класса жрецов Египта жрецов-уабов, или « чистых ».[19] Иероглиф, которым пишется это слово, состоит из кувшина с льющейся из него водой, лежащего на человеческой ноге: к этому изображению присоединяются детерминатив « вода » и детерминатив « человек » () :

Чем более сложной становилась система египетской религии, тем более замкнутой и отдаленной от народа становилась жреческая каста. Она тесно срослась с аристократией. Когда Тутанхамон восстановил религию Амуна и соответственно влияние могущественного фиванского жречества, он восстановил и прежний порядок вещей, при котором жрецы и пророки заняли свое место среди аристократии (как мы узнаем из стелы Тутанхамона, открытой в 1905 г. Легреном) [20].

---

[17] *Ук. статья*, стр. 137.

[18] A. Erman, *Die Religion der Ägypter*, Berlin, 1934, S. 200 : « Den Grund für diese eigentümliche Sitte wird man wohl da suchen müssen, wo ihn die späteren Ägypter suchten, in dem Streben nach größter Reinlichkeit ».

[19] В жреческом титуле i b ḥ мы также находим детерминатив « вода » (W. Spiegelberg, *Der Priestertitel ibḥ*, *Recueil de Travaux*, XXIII, 1901, p. 7).

[20] J. Capart, *Bulletin critique des religions de l'Égypte*, 1906—1907, p. 194 : « Il a nommé des prêtres et des prophètes parmi les enfants des grands de leurs villes, parmi les fils d'hommes connus... ».

Сообщаемые Геродотом и другими источниками правила, регулировавшие быт и жизнь замкнутой касты египетских жрецов, удивительно походят на те установления, которыми руководились члены пифагорейских религиозно-философских общин.

Пифагорейцы придавали необыкновенное значение чистоте своего тела, своей одежды, всего образа жизни, и это шло еще от основателя школы (Diog. Laert. VIII, 19 : « στολὴ δὲ αὐτῷ λευκή, καθαρά . . . »). Египетским жрецам было запрещено есть рыбу и ее нельзя было приносить в жертву богам. Такое же « табу » мы находим и у пифагорейцев.[21] Другое « табу » пифагорейцев — запрет есть бобы — также находит свою параллель в обычаях египетских жрецов [22]. Подобные « табу » — запреты на определенные виды пищи — мы находим у многих первобытных племен Африки и Полинезии, но грекам они совершенно не были свойственны. Поэтому у греков позднейшей эпохи они вызывали удивление: попытки объяснения этого « табу », которые мы находим у Диогена Лаертского, носят совершенно фантастический характер, и можно только удивляться, когда некоторые современные исследователи принимают их всерьез [23].

Учение о переселении душ является древнейшей и наиболее известной частью пифагорейской доктрины, его знает уже Ксенофан, иронически о нем отзывавшийся.[24] Можно ли указать нечто подобное этой палингенесии, как называли это учение, в верованиях древнего Египта? Целлер категорически утверждал, что « учение о переселении душ, которое Пифагор мог узнать в Египте, греки уже знали до него, а египетской религии оно было, вопреки утверждению Геродота (II, 123) совершенно чуждо ».[25] Эта точка зрения была поддержана многими учеными, в том числе и К. Фрицем.[26]

Однако, утверждение, что человек умирает и воскресает несколько раз, встречается в египетской эсхатологии.[27] Представление о том, что египтяне верят в возможность переселения человеческой души в тело животного, могло возникнуть у приехавшего в Египет грека, когда он видел, как египтяне мумифицируют трупы священных животных и совершают над ними обряд захоронения подобный тому, какой совершается над умершими людьми. Характерно, что из всего греческого мира только в орфико-пифагорейских общинах развилось представление о необходимости снабдить покойника специальными священными текстами для путешествия в загробный мир: в этом справедливо усматривают связь между орфическими учениями и Египтом.[28] Не следует думать, что все это было заимствовано Пифагором сразу: он положил начало, а последователи его продолжали заимствования восточных, прежде всего, египетских обрядов. Недостаточность источников не дает нам возможности

---

[21] W. How, J. Wells, *A Commentary on Herodotus*, Oxford. 1957, p. 183. Cf. Plut. *Quaest. conuiu.* VIII, 8.

[22] Diog. Laert., VIII, 19, 24. Cf. How-Wells, *ук. соч.*, p. 183.

[23] K. v. Fritz, *ук. соч.*, c. 193.

[24] Diog. Laert. VIII, 36.

[25] Э. Целлер, *Очерк истории греческой философии*, Москва, 1913, с. 41.

[26] K. v. Fritz, *ук. соч.*, c. 188.

[27] S. Luria, *Demokrit, Orphiker und Ägypten*, EOS, 1961, v. LI, p. 25.

[28] S. Morenz, *Ägypten und die altorphische Kosmogonie*, Festschrift Schubart, Leipzig, 1950, S. 65.

проследить, как и когда было произведено то или иное заимствование, так как вся традиция пифагорейцев является очень поздней.

Чтобы понять, как египетская «книга мертвых» могла повлиять на орфико-пифагорейскую идеологию, надо представить себе конкретные пути, по которым происходило это заимствование. Известно, что греки легко перенимали чужеземные обычаи и культы: в этом отношении препятствий быть не могло. Труднее объяснить, как могла проникнуть египетская письменность в греческую среду, конкретно — в орфико-пифагорейскую.

Все то, что рассказывают греки о египетской письменности, говорит о том, что она была для них книгой за семью печатями. Правда, Диоген Лаертский сообщает о Пифагоре, что он выучил египетский язык (φωνήν — VIII, 3), а поздняя традиция в лице Валерия Максима сообщает даже о том, что он выучил даже письмо, но все же это довольно редкий случай.[29]

Довод С. Я. Лурье, полагавшего, вслед за Моренцом, что факт находки «книги мертвых» в захоронениях нубийцев или сирийцев говорит о доступности этого текста для иностранцев (не-египтян) все же не представляется полностью убедительным. Этот текст был обычным талисманом, который должен был помочь покойнику в его трудном пути. Как отмечают Лейпольдт и Моренц, примеры переводов священных книг Египта на языки соседних народов отсутствуют:[30] первые переводы с египетского на греческий указанные исследователи склонны отнести ко временам Птолемеев.[31] М. А. Коростовцев справедливо подчеркивает, что сведения, сообщаемые античными авторами об египетском письме, говорят о наличии у них весьма смутных представлений об этом предмете[32]. Все это может служить доводом в пользу того, что члены пифагорейских и орфических общин не использовали переводы египетской «книги мертвых» в своих культовых целях. Тем не менее, влияние египетских представлений о загробной жизни на орфико-пифагорейские учения могло осуществляться иным путем.

В руки греков попадали отрывки из «книги мертвых» или другой подобной книги, называвшейся «О том, что в потустороннем мире». Они состояли в основном из иллюстраций, и язык рисунка оказывался более доступным, чем иератическая и демотическая письменность. Изображения на стенах египетских заупокойных сооружений и храмов, легенды, складывавшиеся в местной греко-египетской среде, сочинения побывавших в Египте греков, описывавших поразивший их воображение похоронный обряд египтян — все это могло оказать влияние на орфико-пифагорейскую среду. Почва могла быть подготовлена установлениями, исходившими от основателя школы Пифагора.

До нас дошло известие о существовании пифагорейской легенды, где описывалось, как Пифагор совершил путешествие в Аид и увидел там

---

[29] Val. Max. 7, 2. Ср. также Porphyr. *V.P.* 11, где есть сообщение о том, что Пифагор изучил все три вида египетской письменности. Известный греческий ученый, Евдокс с Книда, составил свое сочинение, как сообщает Диоген Лаертский (VIII, 89), на египетском языке, и лишь потом перевел его на греческий.

[30] J. Leipoldt, S. Morenz, *Heilige Schriften*, Leipzig, 1953, S. 66.

[31] *Там же*, стр. 69.

[32] М. А. Коростовцев, *Писцы Древнего Египта*, Москва, 1962, стр. 116.

души Гомера и Гесиода, подвергнутые наказанию за то, что они дурно отзывались о богах в своих сочинениях (как сообщает Диоген Лаертский — VIII, 21). Против таких верований выступил Демокрит, который мог это сделать с полным знанием дела — он сам побывал в Египте. К тому же пифагорейство было распространено на родине Демокрита, в Абдерах (на одной из абдерских монет мы находим даже изображение Пифагора). По поводу нелепых представлений о возмездии в загробной жизни Демокрит писал: « Некоторые люди, сознавая, что за время своей жизни они совершили много грехов, проводят свою жизнь в страхе и смятении, выдумывая себе сказки по поводу того, что ждет их после смерти »[33]. Этот отрывок С. Я. Лурье справедливо связывал с выступлением Демокрита против орфико-пифагорейских учений о загробной жизни. По предположению С. Я. Лурье, эта критика составила предмет книги Демокрита « О том, что в Аиде »: книга эта была пародией на сочинения, которые излагали этот предмет со всей серьезностью педантично разработанной эсхатологии[34]. Но критика Демокрита могла быть направлена и против источника орфико-пифагорейских верований — египетской религии, и об этом говорит сходство названия книги Демокрита с соответствующей книгой египтян — « О том, что в потустороннем мире ».

На пифагорейские верования оказал влияние не только Египет, но и Вавилон — как отмечает Уэст в своей статье « Алкман и Пифагор ».[35]

Итак, материалы античных источников о жизни Пифагора и его путешествиях на Восток, в частности Египет, находят отчетливое подтверждение в тех установлениях, которыми регламентировался быт пифагорейских общин: весь Πυθαγόρειος τρόπος τοῦ βίου (Plato, *Rep.* X, 600 B) дает основание утверждать, что Пифагор заимствовал и перенес в основанный им религиозно-философский союз некоторые обряды и особенности быта жрецов Египта, с которыми он познакомился во время своего пребывания в этой стране. Замкнутость и глубокая враждебность к народу, характерная для этого союза, дала даже повод некоторым склонным к модернизации исторического процесса исследователям говорить об « античном фашизме », существовавшем в виде пифагорейских общин на юге Италии.[36]

---

[33] D D, B. 199.

[34] S. Luria, *ук. соч.*, с. 22.

[35] M. L. West, *Alkman and Pythagoras*, Cl. Quarterly, XVII, 1, 1967, p. 15 : « If some Pythagorean ideas can be traced to Sparta, others can be traced to Babylon... ».

[36] *La Storiografia italiana negli ultimi vent'anni*, V. I, Milano, 1970, p. 5 (Arn. Momigliano, *Storia greca*) : «Per me è indicativo che uno studioso competente come Emanuele Ciaceri arrivasse a scoprire del fascismo antico nel Mezzogiorno d'Italia fra i Pitagorici... ».

UN PROLOG PINDARIC

DE

SIMINA NOICA

S-ar părea că, odată cu apariţia fenomenului Pindar, sectorul liricii corale a înregistrat forme de poezie dintre cele mai enigmatice şi mai greu de înţeles. Totuşi, adevărata dificultate nu se află, poate, acolo unde ne înverşunăm de obicei s-o arătăm. Nu în interpretarea de ansamblu a fiecărei ode stă ea şi nici măcar în ceea ce înţelegem sub comoda formulă a unei „stricte interpretări literale". Am fi ispitiţi, mai degrabă, să mutăm nedumeririle noastre de la întregul cîte unei ode, clare totuşi ca atare, asupra altor aspecte de creaţie, mai stinse întrucîtva, mai puţin hotărîtoare pentru exegeza întregului. Ne-am putea întreba, de pildă, dacă nu cumva Pindar, ori de cîte ori invocă elemente şi aspecte aparent de sine stătătoare, nu urmăreşte în fapt desprinderea acestora din realitatea lor şi totodată prinderea lor într-un nou ordin, stăpînit de cu totul alte legi. Cu alte cuvinte, dacă poetul nu ar urmări cumva o anulare a vechilor însuşiri ale elementelor la propriu (pămînt, apă, foc) în chiar momentul integrării lor într-o altă structură, deţinătoare de alte valori.

Astfel, printr-o asemenea strămutare într-o configuraţie nouă şi dătătoare de sensuri noi, anumite înserieri de imagini puse în joc de poet, şi aparent fără legătură, şi-ar putea găsi o justificare.

Vom încerca, în cele ce urmează, să precizăm şi să dezvoltăm aceste afirmaţii ilustrîndu-le cu cele cîteva versuri de început ale primei Olimpice. Oda, în întregul ei, consacrată lui Hieron, tiranul Siracuzei, e nu numai una din cele mai desăvîrşite piese ale repertoriului pindaric, dar ea oferă totodată avantajul de a întruni poate cele mai caracteristice din temele abordate de poet.

Preludiul pe care-l vom discuta, ca orice alt preludiu deschizător de ode triumfale, înregistrează — odată cu elogiul Olimpiei — şi o extraordinară proliferare de imagini.

Lamura firii[1] e apa. Dar aurul
e ca un foc aprins în noapte:

[1] Pentru ἄριστον μὲν ὕδωρ.

Stud. cl. XIV, 1972, p. 49–58, Bucureşti

nimic nu-i ţine-n cumpănă lumina.
Nici bogăţiile-n trufia lor.
O, dacă-ntrecerile, suflete al meu,
te ispitesc să cînţi,
atunci, doar soarele cu ochii aţinteşte-l!
Mai arzător alt astru nu-i să dea lumini,
sub înălţimile pustii, la miez de ziuă.
Nu, lupte mai presus de cele din Olimpia
Nu ţi-a fost dat să cînţi.
De-acolo s-a iscat slăvitul imn... [2]

Vrînd să concretizeze imagistic primatul Olimpiei şi aşezarea de frunte a jocurilor olimpice, poetul pleacă de la intuiţia apropiată a unor elemente ale naturii. Ca atare, el foloseşte o serie de imagini paratactice, dezvoltînd în fapt o unică familie de metafore.

Iată-l inaugurîndu-şi spectaculoasa serie de elemente ale naturii: mai întîi, cîteva enigmatice cuvinte asupra valorii apei, la care e raportată cea a aurului; apoi, după o strînsă succesiune de viziuni scăpărătoare iscate unele dintr-altele — un foc aprins în noapte, soarele şi astrele — destinate să sugereze dominaţia supremă a Olimpiei, poetul încheie prima strofă prin evocarea auditivă a unui imn de slavă.

Tabloul se înlănţuie, prin urmare, pe un dublu registru: cel al evocării vizuale, şi cel al evocării sonore, ponderea căzînd evident pe elementul vizual. E demnă de remarcat succesiunea alternată a planurilor, care se desfăşoară după o schemă clară (a b a b) elementul vizual fiind preponderent. Se obţine astfel, ca în atîtea alte pasaje (preludiul primei pythice), o perfectă corespondenţă între două ordine senzoriale diferite.

Chiar în această simplă enumerare de elemente, aproape lipsite de ornamentul metaforic, sînt indicate unele din temele predilecte ale poetului. Iar felul în care le aboardează ne face să presimţim încă de pe acum valoarea pe care le-o va da, net orientată către simbol.

Dar deocamdată să încercăm să desluşim numai simplele valori consacrate ale fiecăruia din aceste elemente, încadrat în ordinea lui reală. Totodată vom observa aşezarea lor în conştiinţa poetică a lui Pindar, de fapt modul în care s-au repercutat ele asupra formelor de gîndire şi structurii mentale specifice poetului.

Pornind, aşadar, de la tradiţiile cele mai vechi, vom căuta să punem în lumină în primul rînd cîteva din semnificaţiile simbolice dominante ale *apei*.

Printr-o formulă sumară, apele simbolizează totalitatea virtualităţilor [3]. Ele sînt *fons* şi *origo*, matricea tuturor posibilităţilor de existenţă. Multiplele semnificaţii simbolice pe care le-a dobîndit apa, începînd cu mitologia egipto-babiloniană, ar putea fi reduse la trei teme dominante. Apa e în primul rînd *germinativă*, prin urmare izvor al vieţii pe toate planurile şi închizînd în ea orice promisiune de dezvoltare. Apoi, apa reprezintă un mijloc de *purificare* [4]. Într-adevăr, cultul apelor întreprins

[2] Din volumul „Pindar" aflat în pregătire la Ed. Albatros.
[3] J. Chevalier, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, 1969, p. 303.
[4] Vezi şi E. Rohde, *Psyche*, Paris, Payot, 1928, p. 605.

în sensul acesta a existat în Grecia încă înainte de invaziile indo-europene şi înainte de orice valorificare mitologică a experienţei religioase. În al treilea rînd, apa constituie un centru de *regenerare* trupească şi spirituală, asigurînd viaţa lungă, forţa creatoare, ori pur şi simplu vindecarea.

Dar ce anume ar putea trezi asemenea semnificaţii generice ale apei într-o conştiinţă poetică?

„Lamura firii e apa" [5]. De ce tocmai apa? E greu de presupus că Pindar ar emite aici vreo teorie filozofică. Poetul nu era un discipol al lui Thales [6], şi e foarte puţin probabil ca el să fi cunoscut scrierile filozofului. De altfel Thales nu a fost primul care să sublinieze rolul esenţial al apei ca principiu; înaintea lui babilonienii, egiptienii, Homer[7] chiar, au acordat o mare importanţă apei, în „mitologiile" lor [8].

Ar fi posibil mai degrabă ca lumea greacă din epoca lui Pindar să fi păstrat amintirea mitologiei acvatice egipto-babiloniene, iar poetul s-o fi preluat pe această cale. În orice caz ar fi greu de crezut ca Pindar să nu fi cunoscut versurile lui Homer.

Trebuie să ţinem însă în permanenţă seama de faptul că spiritul ionian al zilelor lui pare cu totul străin de Pindar, cu toate încercările unui Werner Jaeger de a găsi „un întreg sistem de filozofie" în remarcile poetului privind strămoşii şi succesiunea familiilor nobile. Gilbert Norwood [9] vede în Pindar chiar „un întîrziat", atît în domeniul ştiinţei cît şi în cel al politicii. Cu greu s-ar putea crede că poetul a trăit şi scris cu un secol mai tîrziu decît Solon şi Thales. Mai mult, el pare să se întoarcă cu dispreţ în faţa gîndirii ştiinţifice contemporane lui. Stobaios (în *Flor.* II i 21) declară că fraza aceea prin care Pindar arată că τοὺς φυσιολογοῦντας ... ἀτελῆ καρπὸν δρέπειν („naturaliştii culeg fructul înţelepciunii încă necopt"), ar fi fost îndreptată împotriva cercetătorilor naturii. Din al 9-lea pean reiese că Pindar nu ştia absolut nimic despre cauzele eclipselor solare, deşi acestea fuseseră explicate de Thales. Iar într-unul din fragmente (294 b), poetul afirmă că revărsarea Nilului e prilejuită de o statuie înaltă de 600 de picioare, care-şi mişcă picioarele.

Pindar părea aşadar adesea incapabil să facă ceea ce avea să devină uşor două generaţii mai tîrziu, şi anume să pună în mişcare un ansamblu coerent de idei politice, sociale, religioase, etice, ori legate de ştiinţă. Marele său rival, Simonide, dovedeşte o putere intelectuală mai mare, punînd în joc o anume structură logică şi mai multă claritate în exprimarea unor probleme ce ar ţine de cercetarea naturii, susţine acelaşi G. Norwood.

În asemenea condiţii, o afirmare ca aceea a lui H. Fränkel [10], după care în multe locuri pindarice stau la bază idei heracliteice, ne pare nu îndeajuns de bine fundamentată. Autorul cărţii *Dichtung und Philosophie des Frühen Griechentums* oferă ca exemplu chiar prologul de care ne ocupăm,

---

[5] Poetul reia ideea în termeni aproape identici: εἰ δ'ἀριστεύει μὲν ὕδωρ ... (*Ol.* III.42).

[6] G. Méautis, *Pindare le dorien*, Neuchâtel, 1962, p. 111 şi J. Duchemin, *Pindare poète et prophète*, Paris, Les Belles Lettres, 1955, p. 195.

[7] *Il.* 14, 201, 246.

[8] J. Brun, *Les présocratiques*, PUF, 1969, p. 17 şi WKC Guthrie, *A History of Greek Philosophy*, vol. I, Cambridge, 1962, p. 58.

[9] G. Norwood, *Pindar*, Univ. of California Press, 1945, p. 44.

[10] *Dichtung und Philosophie des Frühen Griechentums*, München, 1962, p. 538.

confruntîndu-l cu acel loc din fragmentele heracliteice în care filozoful afirmă că apa e elementul vieţii vegetative. Ceea ce ar fi prea puţin.

Ar putea fi puse în joc şi alte fragmente ale filozofului. De pildă: „sufletele sînt exalaţii ale umezelii" (12) sau „apa totuşi ia naştere din pămînt, iar sufletul din apă" (36), dar sînt puţini sorţi ca poetul să fi avut cunoştinţă de ele. Iar în privinţa unui fragment ca (61): „Marea: iată o apă pură şi foarte impură; bună de băut pentru peşti, ea le asigură viaţa; de nebăut pentru oameni ea îi ucide", am fi ispitiţi mai degrabă să facem o comparaţie cu Bacchylides (3,85), ori chiar cu Eschil, *Perşii*, 578.

Dacă Pindar, în versurile acestea ale prologului, dă apei un loc de frunte, el nu o face de bună seamă în virtutea faptului că Heraclit acordă apei valoare de element primordial, („gegenüber der toten und trägen Erde"...). Viziunea poetului asupra lumii nu prezenta un contur precis şi nici nu era una dimensionată ştiinţific. Şi ar fi fost greu să fie aşa, de vreme ce nici măcar „fizica" ioniană nu ar avea prea multe în comun cu ceea ce numim astăzi ştiinţă [11].

Îndărătul „elementelor" ionienilor se profilează încă figura vechilor divinităţi mitologice [12]. Cosmologiile filozofilor nu fac decît să reia şi să prelungească vechile mituri cosmogonice. La milesieni, remarcă Cornford după W. Jaeger (*The Theology of the Early Greek Philosophers*, Oxford, 1947 p. 20—21), elementele nu mai sînt personaje mitice sub aspect antropomorfic, ca Okeanos sau Gaia de pildă, dar nu sînt încă nici realităţi concrete ca pămîntul şi apa. Inovaţia mentală ar consta în aceea că asemenea „puteri", etern active ajung să fie strict delimitate şi abstract concepute, mărginindu-se de a produce un efect fizic determinat, iar acest efect e o calitate generală abstractă. O asemenea natură progresiv desprinsă de vechiul fundal mitic, devine în epoca lui Pindar adevărată „problemă" şi obiect de discuţie raţională. În domeniul intelectual grec îşi face loc în secolul al VI-lea o gîndire pozitivă, abstractă, ce exclude orice formă de supranatural, înlăturînd acea asimilare implicită stabilită de mit între fenomenele fizice şi agenţii divini. Iar o asemenea mutaţie de gîndire de la religios la raţional a putut fi realizată din plin în condiţiile transformărilor concrete, pe planul formelor sociale şi politice, ori ale progresului tehnic din secolul lui Pindar.

Dar în privinţa valorii pe care o acordă apei poetul, să ne îndepărtăm o clipă de teoriile primilor fizicieni şi încercările lor de a abstractiza elementele mitice, spre a privi mai degrabă pămîntul arid al Greciei, atît de adesea ameninţat de secetă. Norii lui Aristofan făgăduiesc ploaia roditoare judecătorilor, dacă le vor da ajutor: acele învăluiri dese de stropi calzi şi grei, ce astîmpără praful şi fac să înmugurească migdalii, măslinii şi viţa de vie. Apa alină ogoarele însetate, ea dă rodnicia pămîntului. Iat-o principiu al fecundităţii, al vieţii.

Aşa a înţeles-o şi Eschil, poetul care se înrudeşte poate cel mai mult pe linie spirituală cu Pindar. Sînt cîteva versuri de mare frumuseţe în *Agamemnon*-ul lui Eschil asupra cărora atrage atenţia Méautis în mono-

---

[11] După afirmaţia lui F. M. Cornford (*Principium Sapientiae. The Origins of Greek Philosophical Thought*, London, 1952), care-l combate pe Burnet atunci cînd acesta din urmă vedea naşterea filozofiei şi începutul gîndirii ştiinţifice în şcoala din Milet.

[12] J. P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, ed. a II-a, 1966, p. 287.

grafia sa despre Pindar [13]. Anume, acelea în care Clitemnestra, după ce-l doboară pe rege, sub picurii de sînge ce şiroiau din rana-i se înviora „nu mai puţin decît ogorul / Udat de ploaia ce-l înspică şi-i măreşte sporul [14]" (1356—1357). Încă din timpul lui Alcman apa era socotită de prim ordin printre lucrurile „naturale" (fr. 5, 2 col. 11, 15 P) şi chiar izvor al lor [15].

Aşezarea de frunte a apei în versurile lui Pindar se explică prin urmare în mod natural. „Uneori oamenii au nevoie de apele cerului, fiicele ploioase ale norilor" [16]. Fără ea nimic nu ar creşte şi viaţa nu ar fi cu putinţă pe pămînt. Pentru Pindar apa are mai degrabă un rol elementar cosmic, iar nu unul metafizic. Ea dobîndeşte un înţeles direct (*Ol.* VI, 85, *Nem.* VII, 62), e un izvor de viaţă în sensul evident (*Py.* IX, 88). Poetul nu o izolează, nu o face „principiu".

E posibil ca Pindar să fi păstrat şi amintirea acelor vechi transhumanţe care au prilejuit vaste migraţii umane. Nesfîrşitele turme conduse de zeii păstori, pe care oamenii le însoţeau din păşune în păşune, către locurile unde răcoarea apelor de munte le făgăduia iarba deasă şi umbra indispensabilă vieţii, ştiinţa aceea a păstorilor lumii mediteraneene de a descoperi miracolul apei vii ţîşnind din solul uscat, cu stînci dure, fusese transmisă de bună seamă peste veacuri. Se întîmpla ca păstorii aceia, pentru a păstra preţioasele picături de apă să le acopere cu pietre plate. Şi era din partea lor o dovadă de prietenie ori de cîte ori încredinţau un asemenea secret, spre a veni în ajutorul vreunui însetat, la orele calde de amiază.

Dar uneori, Pindar nu înregistrează decît intensa senzaţie de relaxare, de reconfortare fizică pe care o produce apa caldă după osteneala luptelor sportive [17].

Am ilustrat pînă aici cîteva din valorile esenţiale ale apei şi totodată răsfrîngerea lor în conştiinţa poetului. Vom încerca în continuare să desprindem cîteva semnificaţii dominante din bogatul registru al simbolisticii aurului.

Apropierea făcută între apă şi aur marchează continuarea unei străvechi tradiţii, privind caracterul sacru al acestui din urmă element.

Aurul, considerat în tradiţie ca cel mai preţios dintre metale, e metalul desăvîrşit. În chineză, acelaşi cuvînt *kin* înseamnă şi aur şi metal deopotrivă. Aurul are strălucirea luminii şi în India era socotit drept „lumină minerală". Icoanele reprezentîndu-l pe Buddha sînt aurite, semn al iluminaţiei şi al perfecţiei absolute, reflex al luminii cosmice. Aurul = lumină e în general simbolul cunoaşterii, iar brahmanii spun că aurul înseamnă nemurire.

În tradiţia greacă, aurul evocă soarele cu toată simbolistica sa: fecunditate, bogăţie, dominaţie, centru de căldură, dar şi focar de lumină, strălucire, cunoaştere [18]. Cuvîntul grec χρυσός pare să fi desemnat la origine o noţiune vizuală, fără a fi uşor de deosebit dacă era de ordinul strălucirii

---

[13] G. Méautis, *op. cit.*, p. 112.
[14] Versiunea Murnu.
[15] Cf. C. M. Bowra, *Pindar*, Oxford, 1964, p. 204.
[16] Prologul Olimpicei a XI-a.
[17] *Nem.* IV, 1—5.
[18] În consonanţă cu perfecţia absolută redată de simbolistica aurului, se cere amintită şi primordialitatea vîrstei de aur.

sau al culorii. Rădăcina cuvîntului de origine semitică a desemnat, poate, la început culoarea galbenă. În tot cazul Pindar însoţeşte foarte adesea cuvîntul şi compuşii săi cu alţi termeni, desemnînd fie o culoare caldă (roşul şi galbenul), fie strălucirea luminii [19].

Dar alături de caracterul luminos atît de important, Pindar atribuie aurului o formă de sacralitate datorită naturii sale incoruptibile. El nu e prins de rugină şi nici alterat de scurgerea timpului [20]. Ideea apare în frg. 97 dar şi la Bacchylides (3) şi Theognis (451). Uneori aurul are pentru Pindar o semnificaţie aproape religioasă (I. 7, 49 ; O. 13,8 ; I. 8,5 ; I. 2,26 ; N.5,7). Gestul Atenei oferind lui Bellerofon pentru a-l îmblînzi pe Pegas o zăbală de aur (*Ol.* XXII), sau cel al lui Poseidon (*Ol.* I), care a dăruit lui Pelops carul de aur cu care avea să fie învingător, transcend, atît unul cît şi celălalt, simpla aparenţă. Ele trebuie interpretate ca un dar care-l face pe muritor să participe la forţă, poate la nemurirea divină [21].

Aurul nu apare la Pindar ca o valoare socială cu aspect economic. Cu totul accidental primeşte el o valoare de schimb [22], iar atunci aurul nu este cîtuşi de puţin esenţial pentru poet, cum o spune în termeni foarte clari în versul 37 şi urm. din *Nemeana* a VIII-a. Iar în *Istmica* a II-a realizează chiar un violent rechizitoriu împotriva venalităţii poeţilor. Sensul acesta de valoare de schimb îl primeşte aurul într-unul din fragmentele heracliteice (90) în care filozoful introduce o comparaţie a aurului, ca etalon, ca substanţă specifică a valorii materiale, cu focul privit ca măsurător al valorii metafizice. Dar apropierea între aur şi element strălucitor (*Nem.* IV, 83) e atît de puternică în ochii lui Pindar încît, chiar şi în rarele pasaje unde pare să se gîndească la valoarea de schimb a aurului, noţiunea de strălucire nu e niciodată absentă.

Ca şi apa, *focul* — al treilea element invocat — apare din cea mai îndepărtată tradiţie drept simbol al purificării şi regenerării. În Grecia însă acţiunea purificatoare a focului ia naştere tîrziu, după Homer[23]. Dar nu asemenea valori vor fi găsite la Pindar şi nici idei heracliteice, în care să fie susţinut primatul focului ca element suprem al vieţii, dincolo de pămînt şi apă.

Funcţiile date de Pindar focului sînt departe de cuvintele acelea întunecate, apocaliptice, prin care vorbeşte filozoful de supremaţia focului (66) „Căci pe toate, focul, la venirea sa le va judeca şi le va mistui". S-ar putea face o apropiere cu acelaşi fragment 90 în care Heraclit pune accentul asupra indestructibilităţii focului de-a lungul nenumăratelor sale transformări. Focul îşi păstrează una şi aceeaşi substanţă în toate schimbările sale, aşa cum aurul (o aceeaşi monedă) poate prilejui nenumărate shimburi de mărfuri.

Poate fi vorba la Pindar mai curînd de o funcţie tehnică a focului, privind artele focului : metalurgia şi olăria [24]. Descoperirea focului, datorită fără-ndoială foarte îndepărtatei ei antichităţi, n-a lăsat decît relativ

---

[19] J. Duchemin, *op. cit.*, p. 195.
[20] Vezi H. Fraenkel, *op. cit.*, p. 530.
[21] Cf. C. M. Bowra, *op. cit.*, p. 202.
[22] *Pyth.* III, 55.
[23] Apud E. Rohde, *Psyché*, Paris, Payot, 1928, p. 26.
[24] *Nem.* X, 35.

puţine urme în povestirile mitice greceşti, în vreme ce tehnici mult mai recente, cum ar fi agricultura, cultivarea pomilor etc. ţin un loc important în legendele zeilor şi eroilor. În epoca clasică apare însă o strînsă legătură între cele trei divinităţi asociate : Athena, Hefaistos, Prometeu şi meşteşugurile focului. Această grupare a zeilor, aşa cum e atestată în reprezentările figurate, ajunge să simbolizeze la Atena funcţia tehnică a focului şi totodată o categorie socială, cea a meşteşugarilor [25]. Prometeul lui Eschil pune în lumină tocmai o asemenea valoare. Mitul lui Prometeu, zeu al tehnicilor focului, dă seama de crearea omului printr-o separare a oamenilor şi a zeilor care trăiau înainte laolaltă. Furtul focului a exprimat prin urmare noua condiţie umană sub dublul ei aspect pozitiv şi negativ.

Mai degrabă în sensul acesta civilizator putea concepe Pindar valoarea focului. Dar la Pindar focul ar mai avea şi înţelesul pe care i-l acordă un Hesiod. Focul prometeic, înainte de a deveni graţie geniului lui Eschil „focul civilizator", sau „focul animator", a fost pur şi simplu ceea ce e încă la Hesiod, adică „le feu qui cuit", arată G. Dumézil[26]. Adică focul privit sub aspect alimentar [27].

După ce îşi încheie înşiruirea elementelor, Pindar introduce în acelaşi prolog o invocare a *soarelui* — adevărată chintesenţă a însuşirilor de luminozitate proprii tuturor celorlalte astre. „Mai arzător alt astru nu-i să dea lumini / sub înălţimile pustii la miez de ziuă". Prin urmare, soarele reprezintă unica lumină a zilei. Nici un alt astru nu poate fi văzut pe bolta cerului sub strălucirea soarelui. Gîndul lui Pindar reia aici aproape întocmai pe cel al lui Heraclit din frg. 99 : „Dacă n-ar exista soarele ar fi noapte, cu toată existenţa celorlalţi aştri"[28].

E esenţială la Pindar ideea soarelui ca izvor de lumină, de bucurie şi frumuseţe. Atunci cînd poetul vrea să exprime necesitatea luminii exterioare pentru percepţia vizuală, el merge pînă la a numi lumina strălucitoare a soarelui „mamă a ochilor" (μᾶτερ ὀμμάτων). *Istmica* a V-a se deschide cu evocarea unei neobişnuite zeiţe întîlnite o singură dată în literatura greacă şi anume în *Theogonia* lui Hesiod : Theia [29], mama soarelui. La Pindar ea devine lumina primordială „the primal source of the world of beauty and splendour"[30].

O concepţie asemănătoare, după care frumosul reprezintă esenţa unei naturi în primul rînd luminoase, e de regăsit la Platon. În dialogul *Fedon* (250 b) el stabileşte un raport între cele două noţiuni *lumină* şi *frumos*. Iar la sfîrşitul cărţii a VI-a a *Statului* binele şi lumea inteligibilă se află articulate în aceeaşi relaţie ca cea între soare şi lumea sensibilă [31]. Asemenea analogii, surprinzătoare la Pindar, în ce priveşte raportul dintre lumină şi frumuseţe (*Statul* 614a, *Fed.* 110b) sînt explicate de J. Duchemin [32] ca fiind împrumuturi dintr-un fond oriental depărtat.

---

[25] Cf. J. P. Vernant, *op. cit.*, p. 185—187.
[26] *Le festin d'immortalité*, Thèse... Paris, 1921, p. 93.
[27] *Ol.* I. 49.
[28] Versiunea I. Banu.
[29] Vezi *Thg.*, 371.
[30] Apud A. Lesky, *Greek Literature*, Londra, 1966, p. 201.
[31] *Op. cit.*, p. 221.
[32] Se afirmă aici (*Rep.* VI, 508) superioritatea văzului asupra celorlalte simţuri, întrucît văzul e o emanaţie a soarelui.

La Pindar apare şi un soare al lumii de dincolo, un soare al morţilor. E semnificativ threnosul acela în care poetul lasă să cadă promisiunea existenţei soarelui şi după moarte. „Cînd soarele strălumină spre ei (e vorba de cei de dincolo), la noi s-aşază-n-cumpănă-nserarea".

Dar în fragmentul acesta anume, Pindar reflectă soarele ca pe un soi de receptacol, în care se pot cuprinde manifestările luminoase ale oricărui fenomen. În registrul luminos, al soarelui se pot închide în primul rînd însuşirile de scînteiere ale aurului. Într-adevăr, în Pythica a IV-a, el vorbeşte despre o ciudată „putere de aur" a soarelui. (σθένος ἀελίου· χρυσέον).

Apă, aur, foc. În încheiere soarele. Iată funcţiile lor reale, iar dintre ele, cele care s-au răsfrînt asupra structurii mentale specifice a poetului.

Dar ce sens poate avea această enumerare de elemente primordiale ale naturii într-un prolog menit să redea supremaţia Olimpiei? Oare Pindar a intenţionat să o compare cu fiecare element în parte? Ori cu imaginea lor globală? Exegeza pindarică (de la cele mai vechi interpretări şi pînă la recentele monografii ale unui C. M. Bowra sau G. Méautis) nu şi-a pus această întrebare. A fost înregistrat în schimb — e adevărat ocazional şi deseori schematic — fiecare element în parte şi trimis apoi către ideea de *ariston*, în sensul preeminenţei Olimpiei. S-a afirmat că Pindar a gîndit fiecare element separat, în realitatea lui şi s-a sugerat valoarea de primordialitate a fiecăruia din ele, făcîndu-se raportări — aşa cum am văzut — la un fond filozofic sau pur şi simplu practic, fie energetic fie tehnic.

În contextul de faţă însă nu poate fi vorba numai de atît. O totalizare a acestor elemente, scoase din realitatea lor, în virtutea unei însuşiri unice şi atotcuprinzătoare, ne-ar putea da măsura unui gînd mai adînc. Căci uneori, poeţii invocă pur şi simplu spre a anula. Alteori ei se dezmint spre a se depăşi, spre a trimite mai departe. Ei pot pune în joc anumite înlănţuiri de imagini, dar pot percepe şi altceva. În prologul acesta poetul avea nevoie de un echivalent pentru desăvîrşire. Iată-l, aşadar, punînd în joc realităţi originare dintre cele mai active sau spectaculoase. Totuşi, apa singură însemna prea puţin, focul nu era de ajuns, aurul la fel. Trebuia găsit ceva care să le cuprindă şi care la rîndul său să se cuprindă în fiecare. Şi-atunci, Pindar, eliberînd fantezia sa poetică, va reţine din mănunchiul de funcţii al fiecărui element doar o însuşire : cea a *luminozităţii*. Aşadar, cuvintele apă, aur, foc, soare, încetează de a mai reda pur şi simplu vechea semnificaţie a unor elemente de sine stătătoare. Ele se auto-anulează, îşi pierd valorile reale — vechile funcţii — şi, desprinzîndu-se de înţelesul lor originar, devin altceva. Apa nu mai e apă, focul nu mai e foc. Pindar pune într-un fel stăpînire pe aceste elemente, şi le preschimbă în funcţie de intenţiile sale. Pentru o clipă el le prinde într-un soi de captivitate şi se joacă cu ele întocmai unui vrăjitor. Iar ele se prind în joaca aceea şi se lasă preschimbate, contopite.

Lumina va reprezenta prin urmare numitorul comun al tuturor acestor elemente. Din risipa lor de înţelesuri, Pindar va reţine pretutindeni doar unul singur : elementul luminos. De fapt în toate imaginile sale (apă, aur, foc, soare) e implicată strălucirea, frumuseţea care scapără lumini. Şi era firesc să fie aşa. Atenţia noastră e atrasă mai degrabă de dinamica unui proces decît de lucrul în sine. Ceea ce admirăm în apă e de fapt lucirea.

Vedem curgerea, scînteierea apei, apoi rîul. Ne trezește atenția pîlpîirea flăcării, înainte de a percepe focul. Aurul e frumos cînd dă lumini.

De la planul senzațiilor la cel al cugetului, ne solicită mai degrabă procesul decît o stare definită; surprindem mai degrabă dinamismul decît lucrul în sine. Acționînd pe calea văzului, prin perceperea directă a străfulgerărilor de lumini a acestor elemente și nu prin alte însușiri trecute prin filtrul gîndirii, Pindar va obține o dinamică mai rapidă și o mai spectaculoasă echivalare a ideii de frumos, de desăvîrșire. Era firesc să folosească (o și face de obicei) o motivație incantatorie, de vrajă, iar nu una rațională; la urma urmelor perfect justificată prin așezarea ei în prolog, care cere de obicei imagini spectaculoase, legate de senzorial mai degrabă iar nu de rațional. Și era cu neputință ca Pindar să nu fi fost sensibil la ceea ce se înțelege de obicei prin „gold and glitter". Se știe doar că lumina a acționat întotdeauna și pretutindeni asupra spiritului uman. Admirația pentru lumină apare în toate mitologiile și cosmologiile Orientului, Persiei, Egiptului; ea este de regăsit în literatura evreilor și arabilor și constituie unul din elementele principale ale frumosului grec.

Pentru greci, care n-au recunoscut decît în parte importanța atmosferei pentru viața omului și a animalelor superioare, elementul vital nu era aerul ci lumina [33]. A chema o ființă la viață, însemna a o aduce la lumină și soare. Adesea termenii „a trăi" și „a vedea lumina" sînt articulați de Homer în aceeași formulă. A muri nu însemna încetarea respirației, ci a înceta de a mai vedea lumina. Ultimul gînd trimis de eroii tragediei unei lumi pe care stau s-o părăsească se îndreaptă către lumina zilei. O clipă înainte de moarte, Polyxenia nu mai simte apropierea omului, nu mai are nevoie de ea. Ființa ei mai vibrează doar la lumina soarelui [34].

În lumea greacă a existat întotdeauna o predominare a percepției luminozității asupra celei a culorii [35]. La Homer apare un număr minim de termeni de culoare. În schimb sînt foarte numeroase cuvintele care exprimă o strălucire acromatică: ἀγλαός, λαμπρός, φαεινός etc. În literatura greacă timpurie predomină lumina asupra culorii, prin prioritatea senzației luminoase asupra celei colorate. Cerul nu e niciodată albastru la Homer și nici vegetația verde. Lumina e desemnată prin termeni ca αἴγλη, αἴθρη ,ἀκτίς, αὐγή, σέλας, φάος. Lista se amplifică la Pindar ἄσβεστος, θαητός, θαλπνός, παμπόρφυρος, φαιδρός etc.

Extraordinara importanță pe care o dobîndise lumina în literatura greacă mai timpurie a fost păstrată și sporită de Pindar.

Dar să revenim la „procedeul" său, în virtutea căruia elementele acestui prolog au fost scoase din realitatea lor, din rostul lor originar, spre a fi concentrate și resorbite într-o unică sferă: cea a *luminii*. Deși inerentă unor realități (focului, apei), lumina a fost desprinsă din fixitatea elementelor acestora. Gîndul poetului a făcut-o să iasă din planul static al substanței, din condiția de element, spre a o trimite către o altă modalitate, activă de astă dată, cea de funcție. Dar nici lumina devenită o adevărată structură funcțională nu va dura ca atare decît o clipă, ca o simplă însumare a feluritelor aspecte luminoase ale elementelor. Intrată în modalitatea aparenței, lumina se va anula la rîndul ei și, devenind o *dynamis*

[33] Vezi Ch. Mugler, *La lumière et la vision dans la poésie grecque*, REG, 1960, p. 40—72.
[34] Eur., *Troienele*.
[35] Vezi J. André, *Étude sur les termes de couleur dans la langue latine*. Thèse... 1949, p. 12.

incantatorie, va da pe cale senzorială, directă, echivalentul desăvîrşirii — concretizat aici prin supremaţia Olimpiei.

Ceea ce este sugestiv în procedeul lui Pindar e faptul că aspectele permanente ale „elementelor" care păreau să le dea valoarea ultimă, au fost înlocuite de aspecte evanescente (cele luminoase). Şi totuşi, abia prin trecerea permanentului în disparent s-a putut obţine ridicarea elementelor invocate — apă, aur, foc, — la demnitatea lor estetică.

Întrucît acest ultim demers al gîndului, ajuns la ultima treaptă, cea care dă echivalentul ideii de desăvîrşite, rămîne deschis, sfîrşind în nelimitare, poetul simte nevoia să se întoarcă înapoi la prima treaptă de la care pornise, cea a poziţiei reale a elementelor. Ar fi fost totuşi de necrezut ca îndărătul conştiinţei sale să nu fi rămas şi celelalte funcţii ale elementelor, cele stabile (de „principiu" sau tehnice etc.). Şi iată-le acum pe ele, care sînt permanente, acţionînd cu întîrziere, în urma celor senzoriale, momentane; căci asemenea funcţii cu caracter stabil sînt legate de procesele gîndirii şi ale judecăţii.

De data aceasta poetul poate să-şi „regîndească" elementele ca elemente, fără a mai pune în joc procedeul transfigurării prin luminozitate, graţie căruia obţinuse prima oară perfecţiunea, treapta supremă. Şi o regăseşte de-a dreptul, în fiecare element. Gîndul poetului, „îmbogăţit" prin experienţa senzorială, e apt acum să se întoarcă înapoi asupra primei trepte a elementelor, în rostul lor originar, şi să stăruie nemijlocit asupra fiecăruia în parte, cu sporul de gînd obţinut.

«Ἄριστον ὕδωρ ...»

Pe toate le cuprinsese cu mintea pentru o clipă, operase asupra lor cu o adevărată schemă funcţională, în înţelesul de astăzi, ajungînd astfel la sensul ultim, al valorii supreme.

Iată-l deci regîndindu-le unul cîte unul, şi abia de astă dată reuşind, sub proaspăta experienţă a procedeului folosit, să le trimită pe fiecare în parte — apă, aur, foc, soare — către desăvîrşirea pe care o dăduse în prima clipă numai acumularea lor.

UN PROLOGUE DE PINDARE

(RÉSUMÉ)

Il s'agit du prologue à la première Olympique, où l'on trouve un admirable rassemblement d'images, sans que l'on puisse en donner au premier moment la justification complète. L'eau, le feu, l'or, le soleil sont invoqués d'une façon plutôt disparate. Chacun de ces éléments possède un symbolisme à lui; mais tout en ouvrant vers leur symbolisme particulier, Pindare met en jeu une technique dont il fera usage maintes fois : il annule le symbolisme particulier en faveur du *symbolisme de la lumière*, dont l'importance, dans la spiritualité grecque n'est jamais assez soulignée. Toutefois la lumière elle-même ne sera qu'un élément fonctionnel et s'annulera également tout en devenant une force d'incantation qui suggérera, dans le registre sensible, l'équivalent de l'accomplissement suprême (cette fois la suprématie des jeux olympiques).

De même que l'auteur semble revenir sur les images pour les doter d'une nouvelle force d'incantation, le lecteur aura lui aussi à revenir sur le prologue, pour surprendre l'unité dans la diversité des images pindariques et le jeu souverain du créateur.

DINAMICA FENOMENULUI LITERAR-ARTISTIC ÎN POETICA LUI ARISTOTEL

DE

IGNAT BOCIORT

Cea mai veche referire la problema devenită atît de actuală în zilele noastre, aceea a dinamicii fenomenului literar-artistic, în special a dezvoltării sale ascendente, o întîlnim la Aristotel. Marele filozof antic nu abordează direct întrebarea dacă există sau nu o linie ascendentă în artă, un progres literar-artistic. Ca problemă teoretică, progresul aparţine epocii moderne. Dar *Poetica* este fundamental construită pe ideea dezvoltării ascendente a teatrului grec şi oferă în sprijinul ideii de progres literar argumente esenţiale. Totodată modul concret în care Aristotel cercetează structurile artistice cuprinde sugestii metodice dintre cele mai fructuoase pentru discutarea problematicii progresului literar în cadrul praxiologiei contemporane.

Aristotel îşi îndreaptă atenţia spre obiect, spre opera de artă, pe care o descompune în constituenţi, şi apoi cercetează funcţionalitatea sistemului global, prin căutarea regimului optim de funcţionare a constituenţilor şi a legăturilor lor în cadrul ansamblului. În felul acesta, marele filozof punea bazele unei orientări raţionale în cercetarea dinamicii fenomenului, a unei orientări care priveşte diferitele forme de activitate umană ca sisteme teleologice, în deplină concordanţă cu caracterul autoperfectibil al acestui sistem de înaltă organizare funcţională care este fiinţa umană. O a doua orientare, întîlnită la Seneca[1], va aduce pe primul plan nu operele, ci individualitatea autorilor lor, forţa talentelor acestora, şi va privi *valoarea estetică* mai mult sau mai puţin independent de categoria funcţionalităţii sociale a operei. Această a doua orientare va pierde din vedere *modelul* activităţii creatoare a omului, va ignora existenţa invariantelor artei, va respinge ideea unor reguli ale creaţiei, va nega existenţa unei metode artistice, — concluzii care reflectă neputinţa concepţiilor agnostice în faţa fenomenului artistic.

---

[1] Seneca, *Scrisori către Lucilius*, IX, 79.

StCl. XIV, 1972, p. 59–66, Bucureşti

Desigur, talentul sau genialitatea joacă un rol esențial în creație, indiferent dacă este vorba de creația artistică, științifică, militară etc., dar de fiecare dată însușirile personale ale creatorilor se aplică unui model general de epocă, moștenit de la generația anterioară, model pe care viitorul artist sau om de știință au exersat în perioada lor de formație și pe care caută să-l potențeze, în limitele constantelor sale, să-l optimeze prin dezvoltarea acestora. Valorile estetice create de-a lungul veacurilor sînt rezultatele interferenței unor modele, istoric determinate, cu genialitatea creatoare; specificitatea operelor de artă provine din faptul că individualități distincte, cu alt orizont cultural, cu altă experiență de viață, cu alte date temperamentale etc., prelucrează modele abstracte diferite între ele mai ales pe planul diacroniei.

Aristotel nu pierde din vedere talentul autorilor, ci dimpotrivă îl relevă într-un mod foarte convingător prin aceea că nu-l apreciază în mod abstract, prin capacitatea artistului de a crea „valoarea estetică" în general, ci îl demonstrează prin capacitatea acestuia de a da soluții funcționale optime problemelor ridicate de căutarea regimului optim de funcționare a întregii ierarhii de sisteme care alcătuiesc opera de artă.

Datorită caracterului mimetic, reflectoriu, al artei, va trebui să deducem că, pe de o parte, dezvoltarea acesteia are loc ca urmare a dezvoltării realității înseși. Nu acesta este însă aspectul esențial al problemei, căci vorbim de un progres artistic nu în sensul că operele de artă reflectă un nivel tot mai ridicat al dezvoltării sociale sau al condiției biologice și psihologice a individului: în acest caz am avea în vedere nu progresul estetic, ci reflectarea în artă a progresului biologic sau social. Cine vorbește de progresul lingvisticii, al psihologiei sau al oricărei alte științe are în vedere dezvoltarea concepțiilor și perfecționarea metodelor de investigație, capacitatea de a elabora modele abstracte tot mai adecvate structurii realului, și nu faptul că aceste științe reflectă realități în dezvoltare. Or, *Poetica* este concepută pe ideea dinamicii fenomenului văzută ca dezvoltare parțială, treptată, inegală și nesimultană a sistemelor parțiale, datorată activității generațiilor de poeți talentați. Însăși nașterea poeziei a fost un asemenea proces: „Cei dintru început înzestrați pentru așa ceva, desăvîrșindu-și puțin cîte puțin improvizațiile, au dat naștere poeziei" (IV, 1448, b, 20) [2]. Dezvoltarea modelului abstract al poeziei dramatice, trecerea de la simplu la complex, de la inferior la superior, de la omogen la eterogen, reprezintă un lanț de cuceriri, a căror origine Aristotel găsește necesar s-o noteze cu aceeași grijă cu care mai tîrziu se vor arăta treptele achizițiilor științifice, numele celor ce au promovat știința și tehnica, — regretînd că „evoluția comediei, dacă n-a fost luată în seamă de la început, a căzut în uitare" (V, 1459 b). Așa, de pildă, cu faptul de a fi creat anumite genuri sau specii se mîndresc anumite cetăți: dorienii își însușesc tragedia și comedia, dar cu născocirea comediei se fălesc și megarienii, iar cu a tragediei — și unii dorieni din Peloponez (III, 1448 a, 30); născocitorul parodiilor este Hegemon Thasianul: „dintre atenieni, cel dintîi care, părăsind invectiva iambică, a prins să trateze teme cu caracter general și să închege subiecte, a fost Crates" (V, 1449 b, 5); Homer

[2] Toate citatele sînt după: Aristotel, *Poetica*, studiu introductiv, traducere și comentarii de D. M. Pippidi, Editura Academiei R.P.R., București, 1965.

a fost „cel dintîi care a făcut să se întrevadă aspectul viitor al comediei, turnînd în forme dramatice nu invectiva, ci comicul" (IV, 1448 b, 35). Un exemplu caracteristic pentru modul în care vede Aristotel dezvoltarea ascendentă a tragediei greceşti ni se oferă în cap. IV al *Poeticii* : „Cel ce, pentru întîia oară, a sporit numărul actorilor de la unul la doi, a redus partea corului şi a dat dialogului rolul de căpetenie, a fost Eschil; Sofocle a ridicat numărul actorilor la trei şi a introdus decorul scenic. În ce priveşte întinderea, pornită de la subiecte mărunte şi de la stil hazliu, explicabil prin obîrşia ei satirică, într-un tîrziu a cîştigat gravitate, iar metrul, din tetrametru trohaic, a ajuns trimetru iambic. La început se folosea tetrametrul trohaic, pentru că poezia tragică era un simplu cor de satiri (...). Cînd dialogul şi-a făcut apariţia, natura singură a găsit metrul potrivit" (1449 a, 15—25).

Dezvoltarea părţilor sub raportul numărului, al complexităţii şi podoabelor, a avut loc treptat, datorită faptului că descoperirea şi potenţarea funcţionalităţii componentelor a prezentat pentru autori dificultăţi de grad diferit. Începătorii ajung mai uşor la stăpînirea expresiei decît la îmbinarea fericită a întîmplărilor, „stîngăcie aproape generală la vechii autori" (VI, 1449 b, 40); mulţi se pricep să înnoade intriga unui subiect, dar nu se pricep s-o dezlege etc.

Demn de relevat este însă faptul că, în concepţia lui Aristotel, evoluţiile constituenţilor artei nu au loc în mod anarhic, ci sînt subordonate finalităţii sistemului; dacă ţelul unei opere a avut sau nu suficientă înălţime şi în ce măsură a fost atins ţelul propus, aceasta o hotărăşte în ultimă instanţă nu autorul, ci publicul, căruia îi revine astfel rolul de reglator al sistemului, influenţînd prin reacţiile sale de aprobare sau dezaprobare comportarea viitoare a sistemului eficient, determinînd prin retroacţiune optimarea structurii, ridicarea capacităţii ei funcţionale prin corectări sau completări ale concepţiei şi metodei autorului. După ce şi-au făcut apariţia comedia şi tragedia, privite ca modele superioare faţă de versurile satirice şi, respectiv, faţă de epopee, poeţii înclinaţi din fire spre una sau alta din cele două atitudini au început să scrie „unii comedii în loc de versuri iambice, alţii tragedii în loc de epopei, ca unele ce erau mai ample şi mai preţuite decît manifestările anterioare" (IV, 1449 a, 5). Este de la sine înţeles că publicul va cere poeţilor să-şi optimizeze multilateral modelul, de îndată ce diferitele laturi ale acestuia au cunoscut soluţii optimale în cadrul experienţei artistice anterioare sau contemporane. Aristotel găseşte justificată această cerinţă, — pe care societatea a formulat-o de-a lungul existenţei ei faţă de întreaga activitate umană, fie ea materială sau spirituală. După ce arată cîteva realizări de seamă în construcţia subiectelor tragediei, filozoful stagirit adaugă : „Datoria celui ce scrie este să încerce să realizeze toate aceste elemente, sau, dacă nu, măcar pe cele mai multe şi mai importante, mai cu seamă faţă de chipul cum sînt clevetiţi poeţii astăzi, cînd, pentru că s-au găsit scriitori excelenţi într-un gen sau altul, se cere unuia să-i întreacă în ce avea fiecare mai bun" (XVIII, 1456 a, 10).

Aceasta este o concepţie evident „progresivistă" (cu un termen creat de Tudor Vianu) şi ar trebui să ne surprindă faptul că René Wellek, un cercetător atît de informat al istoriei şi teoriei criticii literare premarxiste, nu se poate pronunţa asupra faptului dacă *Poetica* lui Aristotel admite sau

respinge ideea progresului literar-artistic. Explicația acestui fapt constă în aceea că din concepția lui Wellek lipsește ideea de *model abstract al activității umane*, lacună care se simte atît în *Grundbegriffe der Literaturkritik* [3], cît și în *Theory of Literature*, scrisă în colaborare cu Austin Warren [4]. Ceea ce îl derutează pe Wellek, făcîndu-l să încline spre o concluzie șovăielnică cu privire la posibilitatea progresului artistic în cadrul esteticii aristotelice [5], sînt următoarele cuvinte (citate de Wellek), prin care Aristotel descrie situația tragediei grecești din perioada imediat următoare marilor ei clasici. „Ivită din capul locului pe calea improvizărilor (...), tragedia s-a desăvîrșit puțin cîte puțin, pe măsura dezvoltării fiecărui nou element dezvăluit în ea, pînă cînd, după multe prefaceri, găsindu-și firea adevărată, a încetat să se transforme" (IX, 1449 a, 15). Avem aci de a face cu una din observațiile cele mai pătrunzătoare ale marelui filozof, observație care nu cuprinde nici un dubiu cu privire la posibilitatea dezvoltării ascendente a literaturii. Ideea desăvîrșirii „puțin cîte puțin, pe măsura dezvoltării fiecărui nou element", este calea progresului în oricare domeniu, a progresului tuturor sistemelor, fie ele biologice, fizice sau sociale. Constatarea lui Aristotel că tragedia greacă a încetat să se mai transforme nu contrazice de fel ideea dezvoltării ascendente, pe care o relevase anterior, ca dezvoltare treptată a subsistemelor, ci dă expresie unei situații caracteristice pentru dezvoltarea oricărui sistem real; dezvoltarea nu are loc în mod linear, ci prin alterarea fazelor, mai vaste sau mai restrînse, de continuitate și discontinuitate. Dezvoltarea unui sistem este un proces de adecvare funcțională a structurii sale la finalități tot mai înalte ce revin acestui sistem. Dar în acest proces nu pot fi depășite *limitele de toleranță* îngăduite de *condițiile de stabilitate* ale sistemului. Acesta poate face acumulări treptate, poate primi sau pierde anumite calități, parțial s au total, dar amplitudinea variațiilor este limitată. În caz de depășire a limitei de toleranță, sistemul se transformă în alteeva, apare un salt calitativ, care poate duce sistemul pe o treaptă nouă, superioară, sau îl poate distruge. Organismul uman, o plantă, un cazan etc., au anumiți parametri de funcționare, anumite mărimi constante, specifice structurii lor, de pildă o anumită temperatură, — să zicem 36,6° pentru om, 10° pentru plantă și 150° pentru cazan. Aceste sisteme au însă o anumită toleranță la fluctuațiile de temperatură : organismul uman suportă și o temperatură ceva mai mică de 36,6° și una mai mare, pînă în jur de 40°, dar, dincolo de aceste limite specifice moare, după cum în condiții improprii planta se ofilește, cazanul nu funcționează sau face explozie. În ceea ce privește *evoluția ascendentă* în cadrul acestor limite de toleranță — caz particular al fluctuației —, ne-am putea gîndi la plante și animale, a căror evoluție, la nivelul individualului, atinge o limită inerentă, peste care nu se poate trece : ajuns la această limită exemplarul biologic încetează să se mai dezvolte. Teoria unui *progressus in infinitum* se dovedește numaidecît falsă, la scara individualului și concretului. Acesta este sensul tezei potrivit căria evoluția unui sistem este limitată de condițiile sale de

[3] René Wellek, *Grundbegriffe der Literaturkritik*, Stuttgart—Berlin—Köln—Mainz, 1965.
[4] René Wellek și Austin Warren, *Teoria literaturii*, trad. rom. de Rodica Tiniș; studiu introductiv și note de Sorin Alexandrescu, ELU, București, 1967.
[5] René Wellek, *Grundbegriffe...*, p. 35.

stabilitate, de parametrii sistemului respectiv, care îl menţin ca organizare — substanţială, energetică sau informaţională — specifică. Faptul că exemplarul individual, şi în general fenomenele privite din perspectiva individualului nu evoluează decît pînă la o anumită limită nu infirmă însă evoluţia, în continuare, a *speciei*. Dacă tragedia clasică greacă a ajuns, „după multe prefaceri", la firea sa adevărată, aceasta nu înseamnă că tragedia în general nu va mai cunoaşte o dezvoltare, şi cu atît mai puţin s-ar putea deduce de aici împietrirea sistemelor supraordonate tragediei : dramaturgia, literatura, arta, ideologia. Tragedia shakespeareană se află la un nivel superior faţă de tragedia antică cel puţin prin intensificarea funcţiilor acţiunii, prin renunţarea la factorul *destin*, ceea ce va accentua cauzalitatea reală a structurii artistice, apoi prin renunţarea la unitatea de loc şi de timp ceea ce va da o mai mare amploare şi generalitate imaginii artistice ; temele devin mai variate, personajele mai umane, dialogurile mai scînteietoare, simbolurile mai complexe şi mai rafinate, ca să nu mai vorbim de faptul că, începînd cu epoca elisabetană, tragedia cedează dramei funcţiile şi apoi locul, dovedindu-se prea unilaterală faţă de bogata experienţă de viaţă a omului modern, iar, prin leitmotivul înfrîngerii, în contradicţie cu spiritul activ al epocii mai noi.

Trebuie să arătăm însă că Aristotel n-a încercat nicăieri să fundamenteze ideea imposibilităţii principiale a dezvoltării viitoare a tragediei, n-a făcut vreo afirmaţie care ar conduce spre o asemenea concluzie — de altfel în totală contradicţie cu dinamica obiectivă, schiţată de el, a fenomenului. Mai mult — fapt care i-a scăpat lui Wellek — Aristotel îşi punea, în alt moment al cercetării sale, întrebarea dacă tragedia, ca specie, a atins sau nu, prin forma luată în literatura clasică greacă, natura ei deplină, configuraţia ultimă : „Cît priveşte faptul de a şti dacă pînă astăzi tragedia şi-a dobîndit ori ba pe de-a întregul caracterele-i proprii — fie judecată în sine, fie prin prisma reprezentărilor în teatru, — asta e altă întrebare" (IV, 1449 a, 5). Rezerva filozofului este explicabilă : n-avea elementele necesare pentru a elabora, pe cale inductivă, un răspuns, iar speculaţiile asupra fenomenului artistic nu intră în metoda sa de lucru.

Este necesar să observăm că tratatul lui Aristotel are o alcătuire cu totul diferită de majoritatea istoriilor literare de mai tîrziu. Pentru istoricul literar din epoca modernă, istoria fenomenului artistic este o suită de studii asupra unor individualităţi creatoare. Urmărind evoluţia literaturii şi a artei de-a lungul veacurilor şi încercînd să ajungă la o concluzie cu privire la progresul estetic al omenirii, cercetătorii literari şi esteticienii au săvîrşit două tipuri de erori, care i-au făcut să pună la îndoială sau chiar să nege existenţa unui progres în artă : 1. prin faptul că marii artişti nu pot fi comparaţi între ei „în general", i-au declarat *în general* incomparabili, ceea ce ar face ca progresul artistic să nu poată fi demonstrat ; 2. prin faptul că operele marilor artişti cuprind „valori eterne", aceştia au fost declaraţi modele eterne de perfecţiune sub toate aspectele, sau constatîndu-se în creaţiile lor imperfecţiuni ori laturi caduce, au fost negaţi integral. Ambele alternative puteau să ducă doar la negarea progresului estetic. Aristotel, datorită viziunii sale funcţionaliste, nu săvîrşeşte nici una din aceste erori. Pentru el, opera poetică este un complex de elemente, fiecare fiind, potenţial, sursa uneia sau mai multor valori, respectiv materia sau modul lor de exprimare. Funcţionalitatea fiecărei

componente şi a legăturilor lor în cadrul ansamblului ridică în faţa scriitorului numeroase probleme, cărora el le poate da soluţii geniale, soluţii obişnuite în epoca sa ori soluţii sub nivelul acestei epoci, soluţii false, absurde etc., ceea ce face ca opera să fie o îmbinare de succese şi insuccese. Valoarea ei rezultă din numărul şi importanţa constituenţilor a căror funcţionalitate a primit soluţii optime. Perspectiva diacronică îl va ajuta pe Aristotel să arate nu numai trecerea de la omogen la eterogen (apariţia diferitelor genuri, specii, forme, viziuni artistice etc.), ceea ce ar putea să nu reprezinte încă decît semnul exterior al unei funcţionalităţi perfectibile, ci şi dezvoltarea priceperii umane de a da soluţii tot mai înalte problemelor ridicate de alcătuirea unei structuri artistice optimale. Istoria poeziei (dramatice etc.) nu este pentru el decît istoria dezvoltării, pe verticală şi orizontală, a unor structuri funcţionale complexe, este o istorie *internă*, istoria dezvoltării *modelului* acestei forme de activitate umană care se numeşte *creaţia artistică*. Recurge la perspectiva diacronică sau sincronică pentru a putea ilustra falsitatea sau justeţea soluţiilor oferite de diferiţi scriitori, care sînt astfel alăturaţi pe planuri concrete, priviţi de fiecare dată dintr-un *anumit punct de vedere*, dintr-o perspectivă *comparabilă*. Măreţia lui Homer nu e proclamată *a priori*, ci e atestată de faptul că, în cele mai multe cazuri, soluţia dată de el se dovedeşte a fi cea mai bună sub raport logic, psihologic, sociologic etc. În felul acesta, discuţia nu alunecă în lumea unor date inefabile şi imponderabile ale psihologiei scriitorilor, ci se menţine pe planul obiectiv al modelelor comparabile. Analizînd coerenţa logică a momentelor subiectului şi a întîmplărilor pe care acesta le cuprinde, Aristotel arată că în artă întîmplările se leagă unele de altele după legile verosimilului şi ale necesarului, spre deosebire de istorie, unde două evenimente alăturate pot fi, cauzal şi intenţional, nelegate; mulţi poeţi fac această confuzie — nu însă şi Homer: „Iată de ce,(...) comparat cu ceilalţi, Homer se arată meşter desăvîrşit şi în această privinţă" (XXIII, 1459 a, 35 n.s.n.). La Homer întîmplările sînt de regulă atît de coerente, încît el strecoară şi raporturi cauzale false, pe care cititorul nu le observă, fiind deprins ca, atunci cînd o întîmplare urmează după alta, să le ia împreună, uitînd că nu e suficient ca un lucru să vină după altul pentru a decurge din el (X, 1452 a 20); dar la Homer „pînă şi minciuna e cu socoteală". Iată şi alte aprecieri la adresa lui Homer, toate reflectînd un punct de vedere concret al comparaţiilor: „Demn de laudă în atîtea alte privinţe, Homer mai trebuie lăudat şi pentru că, mai bine decît oricare alt poet, ştie care trebuie să-i fie rolul în economia operei" (XXIV, 1460 a, 5) sau: „Homer, care excelează în atîtea alte privinţe, pare a fi văzut bine şi aici (e vorba de unitatea subiectului, n.n.), ajutat fie de practica sa artistică, fie de talentul său natural" (VIII, 1451 a, 20). *Iliada* e simplă şi patetică, *Odiseea* e complexă şi de caracter, „fără a mai aminti că în materie de limbă şi cugetare, autorul lor îi întrece pe toţi" (XXIV, 1459 b, 10). Numeroase elemente care dau valoare tragediei şi-au găsit ilustrarea în epopeile homerice: răsturnări, recunoaşteri, suferinţe, gînduri alese şi exprimare frumoasă — " toate însuşiri puse în valoare pentru întîia oară de Homer" (ibid.). Dar Aristotel nu-l zeifică pe marele şi legendarul rapsod, cum vor face mai tîrziu unii cercetători, introducînd astfel în datele problemei o premisă falsă. Unele episoade din *Iliada*, ca şi intervenţiile divine sau numeroasele amănunte iraţionale

din epopeile homerice, sînt respinse de Aristotel. Tratate de un alt poet, asemenea elemente ar fi inacceptabile, dar „mulțumită atîtor alte daruri,[6] Homer izbutește totuși să le ascundă, făcînd plăcut pînă și absurdul" (XXIV, 1460 b). *Odiseea* are un subiect riscant, arată filozoful, dar Homer a evitat cît a putut mai mult lipsa de unitate a acțiunii, lăsînd nepomenite episoadele străine de călătoria lui Odiseu, — cum sînt rătăcirea în Parnas ori simularea nebuniei la adunarea oștilor.

Cu atît mai puțin sînt idealizați alți clasici ai literaturii grecești. În *Oreste*, Menelau este „josnic fără trebuință", în *Ifigenia în Aulis* eroina nu-și păstrează unitatea de caracter de la început pînă la sfîrșit (XV, 1454 a, 30), în *Medeea* au loc abateri de la cerințele verosimilului și ale necesarului. Euripide, deși știe să aleagă subiecte legate de evenimente cumplite și astfel se arată a fi „cel mai tragic dintre poeți", totuși multe amănunte „nu le ticluiește bine" (XIII, 1453 a, 25).

Desigur, modelul literar abstract cu care a operat Aristotel și idealurile sale estetice nu mai sînt ale noastre. Componentele artei s-au dezvoltat și diferențiat foarte mult în epoca ce ne desparte de marele gînditor grec. Printre multe altele, structura dramatică a renunțat la cor, încă de la latinul Accius, întrucît acest element, explicabil prin originea reprezentărilor teatrale și necesar, un timp, pentru a comenta sau accentua în fața unui public încă insuficient format anumite momente ale piesei, devenise nenecesar mai tîrziu. Încă în timpul lui Aristotel, și chiar mai devreme, corul nu mai avea în mod necesar o legătură organică cu subiectul și cînta „bucăți de umplutură", simple interludii care, după opinia lui Aristotel nu făceau decît să împiedice desfășurarea firească a acțiunii, — eroare nu mai puțin condamnabilă decît trecerea dintr-o tragedie în alta a unor tirade izolate.

Ni s-ar părea astăzi natural ca Aristotel să fi preconizat înlăturarea corului din spectacolul dramatic. Filozoful antic însă — în contradicție cu interpretările obișnuite pe care le-a suferit mai tîrziu *Poetica* — nu dă directive abstracte, ci analizează și compară structurile artistice care apăreau în fața publicului și opinează pentru cele complexe (e vorba de un *anumit grad* de complexitate, astfel încît opera să poată fi concepută ca întreg), deoarece publicul însuși considera formele artistice complexe drept superioare celor simple. În numele unității și complexității operei, Aristotel cere reintroducerea corului în desfășurarea acțiunii, „așa ca în piesele lui Sofocle, nu ca în ale lui Euripide". Totodată filozoful cerea păstrarea obiceiului de a se lua subiecte din întîmplări cumplite, atribuite prin tradiție cîtorva familii, precum și păstrarea subiectelor legendare, cum ar fi uciderea Clitemnestrei de către Oreste. Unitatea de loc și de timp nu mai intră azi în modelul artistic al reprezentării dramatice. Personajul literar este incomparabil mai complex decît în celebrul tratat aristotelic, care cerea ca în construcția personajelor să se țină seama de patru elemente: caracterul ales, unitatea, asemănarea și consecvența. Multe din observațiile lui Aristotel prezintă azi doar un interes istoric. În schimb,

[6] „... mulțumită atîtor alte daruri" — o idee care izvorăște din concepția aristotelică despre opera de artă ca un complex de valori.

demne de toată atenţia noastră sînt concepţia şi metoda aplicate de el în cercetarea fenomenului literar-artistic, viziunea care l-a condus spre o înţelegere raţională a dinamicii acestuia.

DIE DYNAMIK DES LITERARISCHEN PHÄNOMENS IN ARISTOTELES' *POETIK*

(ZUSAMMENFASSUNG)

Es handelt sich um das umstrittene Problem des Fortschritts in der Literatur und Kunst, ein Problem das hier von systemtheoretischer Sicht in der aristotelischen *Poetik* verfolgt wird. Aristoteles erörtert nicht direkt die Frage, ob es in der Kunst eine aufsteigende Entwicklung gibt oder nicht. Doch ist die *Poetik* grundsätzlich auf der Idee des Vorhandenseins einer solchen Entwicklung aufgebaut und bietet wesentliche Argumente zugunsten des literarisch-künstlerischen Fortschritts. Die Bedeutung der in der *Poetik* enthaltenen theoretischen Schlußfolgerungen ist im allgemeinen darauf zurückzuführen, daß sich Aristoteles im Unterschied zu vielen späteren Versuchen, auf rein spekulativem Weg das künstlerische Phänomen zu untersuchen, eng an die künstlerische Praxis hält, deren Erfolge und Mißerfolge er theoretisch erklärt. Aristoteles nimmt sich nicht vor, die literarischen Werke und Schriftsteller nebeneinanderzustellen und sie „im allgemeinen" zu vergleichen, sondern er betrachtet die Literatur im Zusammenhang mit ihrer Funktion und berücksichtigt ihre Wirksamkeit auf das Publikum. Er untersucht die Elemente durch welche das literarische Kunstwerk die ihm innewohnende Funktion ausübt. Im Verlaufe ihres Entwicklungsprozesses haben die künstlerischen Schöpfungen Eigenschaften errungen, die bewirkten, daß sich die Kunst in immer größerem Maße ihrer Zweckbestimmtheit näherte. Er vergleicht die Gültigkeit verschiedener Lösungen und Modelle, die von den Künstlern angewandt wurden. Das abstrakte künstlerische Modell hat sich allmählich entwickelt. Aristoteles betrachtet die aufsteigende Entwicklung der Dichtung als evident; nirgends in der *Poetik* ist zu spüren, daß er das bezweifelte. Die Frage, ob sich die Tragödie im allgemeinen weiterentwickeln wird, hat Aristoteles bewußt bei Seite gelassen, denn diese Frage konnte auf induktivem Wege nicht beantwortet werden. Die Meinung René Welleks (*Grundbegriffe der Literaturkritik*), in der aristotelischen *Poetik* wäre die Bestätigung des künstlerischen Fortschritts nicht ablesbar, ist nicht gerechtfertigt.

'ET' IN ARSI AFTER ELIDABLE SYLLABLES IN THE VERGILIAN HEXAMETER

BY

E. D. KOLLMANN

(Tel Aviv University)

Summary: One of the difficulties experienced in the Vergilian hexameter is presented by the fact that in a comparatively large number of verses the conjunction *et*, apparently bearing the ictus but not the word accent, follows immediately upon a word ending in a vowel or in *-m* preceded by a vowel. Elision of the final vowel which is usually assumed, even if understood (as it is done now) as an amalgamation of the vowels so that both are heard, leads to three unpleasant and illogical phenomena: (1) mutilation of the word preceding *et*; (2) undue stress on *et*; (3) break in the chain of intonation. Attempts have been made to solve this problem by assuming elision of the *e* of *et* instead of the final syllable preceding *et*, but so far no cogent proofs for this theory have been given. It is demonstrated in this paper that the vowel of *et* has indeed been weakened. The first matter dealt with is the pronunciation of *-am*, *-em*, *-um* which was proved already by Quintilian to be entirely different from that of *m* in other positions. There is hardly any doubt that the vowel before final *m* was nasalized in compensation for the loss of the consonantal articulation of the final *m*. The weakening of the vowel of *et* is proved by the word *identidem*, which Priscian explains as *idem et idem*. After it has been shown that *et* after *-am*, *-em*, etc. became *ᵉt*, the behaviour of *et* after vowels is examined. The expressive value of the vowels in Latin poetry is well known. Any break in the chain of vowels by weakening the final syllable of the preceding word instead of the vowel of *et* seriously harms the verse. This difficulty is felt especially in Proper Names.

An additional proof in favour of our assumption is educed by the fact that word-groups in 'clash' or in 'coincidence' (between verse ictus and prose accent) are more clearly distinguished, the word preceding *et* and in most cases the word following it, being in clash.

Verses of the types *et genus inuisum et rapti Ganymedis honores* [1] or *uela dabant laeti et spumas salis aere ruebant* [2] are rather frequent in Vergil's *Aeneid*. These types essentially belong together, as in both

[1] Verg. *Aen. I* 28.
[2] Verg. *Aen. I* 35.

StCl. XIV, 1972, p. 67–84, Bucureşti

cases the weak monosyllable *et* is preceded by a word whose final syllable should be elided [3], whereas the vowel of *et* should remain unchanged. This results in the monosyllable *et*, phonetically the weakest word of all in Latin, bearing the ictus and being unduly stressed; on the other hand, the word preceding *et* is impaired, thus unbalancing the verse.

This difficulty has been observed, but so far no reasonable explanation has been offered. Shipley [4], who dwelt on this problem as early as 1924, has pointed out and correctly summed up some of the difficulties arising out of the common procedure, stating briefly that he had studied the problem, but could not, for reasons of brevity, give details. He contented himself, therefore, with a short explanation based on his known view that the metrical ictus is of no importance whatsoever in the hexametric line. His statements are most interesting and it is much to be regretted that he did not return to this subject later.

As we are dealing here with the problem of elision of words preceding *et*, I should like to state his words in this connection in full [5]:

> "All the evidence goes to show that in the cases of elision it was the *et* which in most cases suffered, and not the preceding syllable: e.g. A III 40 *auditur tumul' t uox reddita fertur ad auris*. The final *o* of *tumulo* was pronounced with practically its full value, while *et* was reduced — much as our *and* is often reduced to *'nd* — without losing its vowel completely as was the case with *est*. The fact that *et* comes after the main caesura at the beginning of the second colon, would make the sound less noticeable in the verse, even if it amounted to a slight anacrusis.
>
> This explanation which, I am convinced, is the only conclusion possible in the light of the evidence, enables us to read: (A II 774) *obstipui steteruntque comae 't uox faucibus haesit*, and many other lines with difficulties of the same sort without sacrificing sense to conventional metrical ictus".

This hypothesis has remained so far without explanation; Shipley's view seems to me the only possible solution to the problem. In this study an attempt will be made to confirm it by facts and to explain this phenomenon not the way Shipley might have done, but with the aid of metrical ictus and its connection with word accent.

As shown in a previous paper [6], there appear to be convincing reasons for the conclusion that in the hexametric line, at least in Vergil's *Aeneid*, both prose accent and metrical ictus are active and, together with the quantities of the vowels, are the governing factors for the expressive value of the verse. All three of these factors have, therefore, to be taken into consideration when analyzing or when reading verse.

---

[3] 'Elision' does not mean disappearance of one of the two vowels, but an amalgamation of both, so that both are heard. See J. Soubiran, *L'Elision dans la poésie latine*, Paris, 1966, especially pp. 55—91.

[4] F. W. Shipley, *Hiatus, Elision, Caesura in Vergil's Hexameter*, Transactions of the Amer. Philol. Association, Vol. LV (1924), pp. 137/58.

[5] *l.c.*, p. 154.

[6] *Remarks on the Structure of the Latin Hexameter*, Glotta, Vol. XLVI (1968), pp. 293—316, where the principles of the method have been explained.

Furthermore, clash and coincidence of intonations (i.e. prose accent and verse ictus) are the main elements in the verse; and we have been able to demonstrate that the Latin hexameter is composed of verse groups both in clash and in coincidence, as well as mixed and intertwined groups, where sound-form and sound-strength, the Sound-Level [7], correspond to syntactic structure.

I should like to mention the attempt of Hellegouarc'h to solve the problem: like Shipley he does not believe that the ictus may influence the accent; he does not accept Shipley's theory and tries to overcome the difficulty with the aid of the caesura [8].

Shipley's theory is mentioned again by J. Soubiran in his exhaustive book on elision in Latin poetry [9], and extended to words ending in *-m* before a vowel. We shall return to his opinion later.

Before we proceed, some facts shall be educed: [10]
The number of verses showing *et* in arsi:

	(1) *-am, -em, -im, -um* (%)		(2) Vowels	(%)	No. of Verses
Eclogae	9	(1.13%)	8	(1%)	829
Georgica I–IV	51	(2.5%)	80	(4 %)	2188
Aeneid I–XII	240	(2.4%)	305	(3.05%)	9896
for comparison:					
Catull c. 64	1	(0.25%)	2	(0.5%)	408
Lucretius l.I	5	(0.5%)	13	(1.3%)	1117
Horace					
Sat. l.I	5	(0.5%)	12	(1.2%)	1030
l.II [11]	14	(1.4%)	27	(2.7%)	1083
Epist. l.I	14	(1.4%)	28	(2.8%)	1002
Ovid					
Met. l. I	3	(0.5%)	8	(1%)	779

From this summary it can be seen that the feature we are dealing with is frequent in Vergil, but is by no means confined to the verses of the Mantuan poet.

---

[7] cp. *Remarks*, Glotta, Vol. XLVI (1968).

[8] J. Hellegouarc'h, *Sur un type de vers Virgilien — uela dabant laeti et spumas salis aere ruebant*, R.E.L. XL (1962) p. 236 ss. especially p. 240 ss. where previous literature is quoted. The essence of his explanation is that a monosyllable *before* a caesura (which, as we shall see later, is a wrong assumption in the case of *ét*) comes to stress the word following immediately after it.

[9] J. Soubiran, *op. c.*, p. 181 ss. and p. 132/3 (finals in *-m*).

[10] The values in brackets represent percentages of the phenomenon out of the total number of verses in the respective poems. In order to make the statistics more readable, even if they are somewhat less accurate, the following approximate values have been used: *Eclogae*: 800 verses (actual number of verses: 829), *Georgica*: 2000 (2188), *Aeneid*: 10 000 (9896). Catull, c. 64: 400 (408), Lucretius I: 1000 (1117), Horace: *Saturae* l. I: 1000 (1030), *Saturae* l.II: 1000 (1083), *Epistulae* l. I: 1000 (1002), Ovid, *Metamorphoses* l.I: 800 (779).

[11] Surprising is the difference between the first and the second book of the *Saturae*, and the fact that the second book of the *Saturae* is quite close to the *Epistulae*. I dare not comment on this.

We shall now try to look into the nature of the word preceding *et* according to the following groups [12]:

(1) *-am, -em, -im, -um*				(2) Vowels			
(a) Nouns	*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*		*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*
-am	3	9	25	-ă	—	13	41
(gen. plur.) -um	—	4	15	-ĕ	—	1	4
(gen. plur.) -arum, -orum	—	1	4	-ī	—	4	27
-um	3	9	46	-ā	—	—	3
-em	—	10	35	ē	—	1	1
-im	—	1	—	ō	—	14	41
				-ū	—	1	4
				-ae	—	7	15
Total	6	34	125		—	41	136
	(ca.0,75%)	(1.7%)	(1.25%)			(ca. 2%)	(1.36%)
(b) Adjectives	*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*		*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*
-am	—	1	7	-ă	—	1	5
-em	—	1	5	-ā	—	1	1
-um	—	1	21	-ī	—	2	7
				-ō	—	1	7
				-ae	—	3	1
Total	—	3	33		—	8	21
		(0.15%)	(0.33%)			(0.4%)	(0.2%)

(1) *-am, -em, -im, -um*				(2) Vowels			
(c) Pronouns	*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*		*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*
-um	—	1	1	-ă	—	—	2
-cum	—	—	3	-ĕ	—	—	1
-dem	—	—	2	-ē	—	—	3
				-ī	—	2	4
				-ō	—	2	—
				-ae	—	1	—
Total	—	1	6		—	5	10
		(0.05%)	(0.06%)			(0.4%)	(0.1%)
(d) Verbs	*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*		*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*
-am	1	1	5	-ă	—	—	—
-em	—	—	3	-ā	—	1	4
-bam	—	—	2	-ĕ	1	1	6
				-ē	—	1	2
				-ĕre+ĕre+re	1	8+0+1	19+2+2
				I inf. +	1	2	7
				I pf. 1st ps.+	2	0	5
				I pf. 2nd ps.+	1	0	4
				I imp.	0	1	0
				I ō	1	—	22
Total	1	1	10		7	15	73
	(0.13%)	(0.05%)	(0.01%)		(0.9%)	(0.75%)	(0.73%)

[12] For details see the *Appendices*.

(1) *-am, -em, -im, -um*				(2) Vowels			
(e) Participles	*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*		*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*
-am	—	—	5	-ă	—	1	2
-em	—	2	8	-ĕ	—	—	1
-um	—	3	3	-ĭ	—	—	6
Total	—	5	16		—	1	9
		(0.25 %)	(0.16 %)			(0.05 %)	(0.05 %)
(f) Adverbs	*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*		*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*
-um	—	1	10	-ă	—	—	2
-im	—	1	2	-ĕ	—	1	4
nequiquam	—	—	1	ubi	—	—	4
quondam	—	—	1	modo	1	1	3
				-ō	—	—	3
				-ū	—	1	—
Total	—	2	14		1	3	16
		(0.1 %)	(0.14 %)		(0.13 %)	(0.15 %)	(0.16 %)
(g) Conjunctions	*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*		*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*
etiam	—	2	—	quoque	—	—	1
equidem	—	—	1	noun+			
				-que	—	2	5
quamquam	—	—	1				
Total	—	2	2		—	2	6
		(0.1 %)	(0.02 %)			(0.1 %)	(0.06 %)
(h) Proper Names	*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*		*Ecl.*	*Georg.*	*Aen.*
-am	1	1	6	-ă	—	3	4
-em	—	1	3	-ĕ	—	1	1
-im	—	1	4	-ĭ	—	1	8
-um	1	—	20	-ō	—	—	17
				-ae	—	—	5
Total	2	3	33		—	5	35
	(0.25 %)	(0.15 %)	(0.33 %)			(0.25 %)	(0.35 %)

The most important testimony on the pronunciation remains that of Quintilian [13] who states clearly that final *-m* after vowel before another vowel was pronounced in a way entirely different from its pronunciation in other positions. The conclusion drawn by modern grammarians is that such endings were pronounced as something very close to a nasalized vowel [14], whereas Soubiran [15] assumes a consonant like *w*.

The vowel preceding *-m* is expressly stated by ancient grammarians to be short, [16] which may contradict the usual assumption that a vowel

[13] *Inst. or.* IX, 4, 40; cf. also Priscian II 29, 15 s.K and Velius Longus VII 54 13—15 K.

[14] M. Leumann, *Lat. Grammatik*, I. Bd., München 1963, par. 155. E. H. Sturtevant, *The Pronunciation of Greek and Latin*, 2nd ed., Philadelphia, 1940, par. 174 c, 174 d, 175, W. S. Allen, *Vox Latina*, Cambridge, 1965, pp. 30—31.

[15] *Op. c.*, p. 132.

[16] Priscian, II 23, 13 ss. K; cf. Allen, *op. c.*, p. 30.

before a nasal becomes long, as in the case of vowels before *nf*, *ns* [17]. This problem is important for the verse, its structure and its reading, but we disregard it, because it has no immediate connection with the subject of this paper. The assumption of a replacement of consonantal *-m* by the nasalization of the preceding vowel does, however, explain why *-m* in such positions was felt to be equal to a vocalic ending.

Since Soubiran's book [18] appeared there can be no doubt that elision does not mean disappearance of either vowel; our problem will, therefore, be formulated like this:

In the verses A I_{26-28}: *manet alta mente repostum*
iudicium Paridis spretaeque iniuria formae
ét genus inuisum ét rapti Ganymédis honóres

[17] Cicero, *Orator* 159 and Gellius, *Noctes Atticae* II 17; cf. Allen *op. c.*, p. 31: "It is of interest that preferences regarding the elision of vowel + *m* are the same as for long vowels or diphthongs — a further indication that the vowel was in fact not only nasalized but lengthened."

In note 1, p. 31, Allen states that the behaviour of final short elidable vowels in Vergil, *Aen.* I is different from that of final long vowels (including diphthongs) and of final *m*, the statistical data of the latter two groups being very close. The same result is obtained by examining all hexameters, from Ennius to Ovid, which show elision before light syllables. The data as given by Allen are: 3947 for short vowels, 416 for long vowels and diphthongs, and 514 for syllables with final *m*.

I should like to mention in the following the results obtained by examination of a limited number of cases in the course of the present study, *i.e.* cases where the heavy syllable *et* before a consonant is preceded by elidable syllables ending in short or long vowels (including diphthongs) and in final *m*.

	Catull c. 64	Lucretius I		Horace *Sat.* I	Horace *Sat.* II	Horace *Ep.* I
short vowels	0	10		4	13	14
long vowels	2	3		8	14	14
final *m*	1	5		5	14	14

	Ovid, *Met.* I		*Ecl.*	Verg. *Georg.*	*Aen.*
short vowels	5		3	36	99
long vowels	3		5	44	206
final *m*	3		9	51	240

This examination seems to prove in general terms that Allen's statement is correct. The data of the *Aeneid* where the number of cases examined permits the drawing of conclusions, may be of special interest: 99 elidable short vowels against 206 long vowels and 240 cases of final *m*.

We may conclude that words ending in final *m* before a vowel were indeed regarded as though they ended in a long nasalized vowel.

I have to add, however, that in this study we are dealing with elidable syllables before a stop consonant (*t*) and a distinction should be drawn between such consonants and fricatives; this fact does not seem to have been taken into consideration in the statistics quoted by Allen, although he points out that "a final *m* followed by a closely connected word beginning with a stop (plosive or nasal) consonant seems to have been treated rather as in the interior of the word" (p. 31).

[18] See note 3. On p. 71 S. draws attention to the known opinion of Probus, quoted by Gellius *N.A.* (XIII, 21, 6) that there is a difference between *turrim* and *turrem* and that the form required in Vergil's verse *A.* II 460 *turrim in praecipiti stantem* is *turrim*. This would have been senseless, had the difference not been heard. By the way, Charisius, I 39, K. p. 45 12—13 Barwick quotes the verse as: *turrem in praecipiti stantem*.

the question is not whether we should read :

ét genus ínuis' ét or *ét genus ínuisúm 't'* ;

but the alternatives are :

ét genus ínuis" ét or *ét genus ínuisú 't.*

The first alternative impairs the word *inuis(um)*, robbing it of its ictus, and shifts the main intonation on to the weak *et* without any reason whatsoever, except tradition, which is not borne out by ancient testimonies, but is contrary to Quintilian's statement.

The second alternative gets rid of the 'little upstart', in Shipley's terms, leaves the word *inuisum* intact with ictus on its first and third syllables, and prose accent on its second syllable, strongly intonated indeed, as becomes its sense.

At this stage, a few words should be said about the caesura. The verse : *et genus inuisum et rapti Ganymedis honores* undoubtedly has a caesura, a penthemimeres, before *rapti*. That is all we can state, and express by the traditional metrical analysis.

Again Shipley is right in my opinion when considering *'et'* preceded by the caesura [19]. If we divide :

et genus inuisum et || rapti Ganymedis honores,

it will be seen and heard that *et* is lagging behind *inuisum*, although its main function is to join *genus inuisum* and *rapti Ganymedis honores*. It is sufficient that the verse starts with *et* which clearly belongs to the following, because the foregoing verse has also two parts separated by a caesura : *iudicium Paridis || spretaeque iniuria formae*, joined by *-que* [20].

There can be no doubt that we have to divide this verse, and practically all of those we are dealing with, in such a manner that *et* belongs to the second part of the verse, i.e. stands a f t e r the caesura.

If this is so, then the word before the caesura, being complete and intact, shows clash of ictus and accent, and it can be seen that in most of the verses under discussion a word group in clash is formed.

Our assumption that the vowel of *et* is glossed over and that the word before it remains unimpaired, actually implies that this word has clash, which is a regular feature before a caesura [21]. Now it is interesting to note that in the majority of verses the word after *et*, i.e. the word after the caesura, also has clash. In many of the verses concerned a continuous group of words in clash is formed [22]. Elision of the word preceding *et* leaves it in a kind of suspension and breaks the chain of clash [23].

The next verse, showing the phenomenon we are dealing with, is I 41. On regarding its content we see :

Pallasne	*Argiuum atque ipsos potuit*	(clash) [24]
exurere classem	*submergere ponto*	(coincidence)
ob noxam 't furias		(clash)
unius	*Aiacis Oilei*	(coincidence)

[19] By caesura I understand with Drexler and others a syntactic incision, dividing the verse into syntactic units.

[20] In this respect too, Hellegouarc'h's solution is altogether insufficient.

[21] See H. Drexler, *Einführung in die Römische Metrik*, Darmstadt, 1967, p. 19 ss. and especially p. 86 ss.

[22] For details see *Appendix* 3.

[23] This will be still more apparent in the case of words ending in vowels, see p. 75 ss.

[24] It will be observed that syntactic structure and intonation are parallel : *Pallasne... ... Argiuum atque ipsos potuit* against : *exurere classem* and *submergere ponto.*

This fine and certainly not unintentional texture is broken if we read: *unius ob nox*^{e} *ét furias Aiacis Oilei*, the *et* being utterly meaningless, whereas the group *unius ob noxam* ^{e}*t furias Aiacis Oilei* shows the offender at the beginning and at the end of the verse, in genitive, in coincidence [25], whereas the guilt lies in the middle of the verse, in clash: *noxam* ^{e}*t furias.*

The third verse (I 117) presents essentially the same picture. Here is the group in full:

I 115—117	*magister uoluitur*	(coincidence)
excutitur [26]	*pronusque* [27] *in caput*	(clash)
ter fluctus ibidem torquet	*uorat aequore uortex*	(coincidence)
ast illam	*agens circum* ^{e}*t rapidus*	(clash)

Again, it can be seen how syntactic structure and intonation correspond:

magister, uoluitur
against: *excutitúr pronúsque, ín caput;*
ter fluctus torquet uorat aequore uortex
against: *illám, agéns, circúm, rapidús.*

These three examples are sufficiently representative of this feature; most, if not all verses quoted in the Appendix, can be analyzed with similar results [28].

To sum up, *et* comes a f t e r and not b e f o r e the caesura, so that a syntactic as well as an intonation group is formed; furthermore, *genus inuisum* refers to *iudicium Paridis*, *unius ob noxam* is continued by *furias Aiacis Oilei*, and the wonderful onomatopoetic verse 117 with its *r*, especially *or*, and its *t*, and its many short vowels (all but 2 out of 16) requires that *circum* should be left intact.

The arguments adduced so far seem to be convincing, although those who do not believe in a dynamic or mainly dynamic ictus in Latin will not accept them, but our assumption of the weakening of the vowel of *et* can be proved by one instance of a group of words connected by *et*:

The word *identidem* [29] is explained by Priscian as *idem et idem* [30]. If this is right [31], then it means that *idem et idem* was pronounced as

---

[25] I assume that *unīus*, *illīus*, etc. were not felt as clashes but as parallel forms to be used just as *unius*, *illius*.

[26] *excutitur*, *rapidus* are in clash, but on account of their structure they cannot be in coincidence. I prefer to distinguish between such cases and cases of clash where the poet had the alternative to use the same word in clash or in coincidence, and chose clash. The former cases I call 'structural clash' as opposed to 'voluntary clash'.

[27] It has been explained in my article in Glotta, why I regard words joined by *-que* and other enclitics as being in clash, although the prose accent is on the penult.

[28] It should, however, be borne in mind that no method can give results without any exceptions, or give an explanation fitting all cases.

[29] To be sure, *identidem* does not appear in Vergil.

[30] Priscian II 598, 22 K cf. *Th. L.L.* s.v. and Soubiran, *op. c.*, p. 59 and note 2.

[31] cp. W. Corssen, *Über Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, Leipzig, 1859/9, vol. II, p. 270, who maintains that Priscian's explanation is untenable, because *idem et idem* would have become *id-et-idem*, as did *animaduerto* and *ueneo* from *animum aduerto* and *uenum eo*. In his opinion, the final *-m* in old Latin was so weak that it was elided before a vowel. Corssen's explanation of *identidem* as *idem-ti-dem* is much less probable than that of Priscian.

idem't idem. This may well show the way to a reappreciation of *et* after *-em*, etc., even in prose.

We now have to turn to *et* after words ending in vowels and shall see, on the whole, the same picture.

Here 4 groups can be distinguished:

(1) long vowel (other than *ē*) or diphthong : *laetī ét*
(2) *-ē* : *longē ét*
(3) short vowel (other than *ĕ*) : *res dură ét*
(4) *-ĕ* : *illĕ ét*

Obviously there is the least difficulty, when *ét* follows upon a word ending in *-ĕ*, so that we may safely disregard this group; for the purpose of our examination we shall include group (2) in group (1), and have, therefore, to deal with two groups only.

We shall again take two lines at random, in the order of their appearance:

(a) I 35 *uela dabant laeti ét spumas salis aere ruebant*
(b) I 48 *bella gero. ét quisquam numen Iunonis adorat*

We have already seen that the traditional reading causes

(a) a change more or less substantial in a strong word fully necessary in the context,
(b) an illogical strengthening of *ét*,
(c) avoidance of clash,
(d) assumption of an illogical caesura.

Reading *laet'ét* would cause another difficulty: the long vowel *i* has to be shortened[32] and glossed over on account of the vowel of *ét*. A glance at the whole passage (v. 34—37) shows the following vowel-structure:

34	$i_{\bar{e}}$	$\bar{o}_{e}$	$\bar{u}_{l\,u}$	ae_{e}	$\bar{u}_{ll}$	a_{u}
35	$\bar{e}_{a\,a}$	$\bar{a}_{ae}$	$\bar{i}_{\bar{u}}$	$\bar{a}_{a\,l}$	$ae_{e\,u}$	$\bar{e}_{a}$
36	$u_{\bar{u}}$	ae_{e}	u_{e}	$\bar{a}_{u}$	$e_{o\,e}$	u_{u}
37	$ae_{\bar{e}}$	u				

It is difficult not to hear the *u*-vowels, both long and short, intonated and unintonated, which characterize Iuno, especially in verse 36:

cum Iuno aeternum seruans sub pectore uulnus

and in the following verse: *secum.*

There are only two bright spots in this terrible foreboding: *uix*, at the beginning of the paragraph, and *laeti*, although in verse 34 there are also three faint bright vowels, three additional *i*-s, but they are not strongly stressed; on the other hand, there are three long ictus-bearing dark vowels (*ō*, *ū*, *ū*).

To impair *laeti*, the only hope in this gloomy picture, and shift the centre of gravity of the verse to the meaningless *ét*, would mean to break the texture of these verses; *laeti* has to remain intact; if it does, *ét* cannot remain so.

[32] The procedure of shortening a long vowel before another vowel is quite frequent, but in such cases nothing is to be gained and everything to be lost by applying it.

It should be stressed again that we do mean to say that the verse was read *laetí 't*, so that the vowel of *et* was faintly heard, but not recorded on the metrical scheme[33].

It seems unnecessary to point out that assumption of the caesura after *et* is illogical here just as in the verses with *et* after *-am* etc.[34] Furthermore, there is no reason to assume that *spumás* following immediately on *ét* is intended to be stressed [35].

Our second example is I 46—49 : [36]

I 46 ss *ast ego, quae diuum incedo regina Iouisque*
et soror et coniunx, una cum gente tot annos
bella gero. et quisquam numen Iunonis adorat
praeterea aut supplex aris imponet honorem?

The *o*-sound here is characteristic for Iuno, queen of the gods, who has been hurt [37]. This cannot be incidental.

There is also a parallelism between *incedo* and *gero* (both in clash), which is lost, when we assume the colorless *et* as remaining intact, and read : *bella ger° et.*

ást ego quáe diuum incedó	*Iouísque ét soror ét coniún x*	(clash)
regina		(coincidence)
unā	*geró. 't quisquám numén*	(clash)
cum gente tot annos bella	*Iunonis adorat*	(coincidence)
praéterea aút supplex aris [38]		(clash)
	imponet honorem	(coincidence)

These examples should suffice to prove that ictus-bearing *et* after vowels had its vowel weakened, whereas the final vowel of the preceding word, being essential, remained unimpaired.

As a last example, I should like to mention Proper Names, which of all words bear mutilation least; they are relatively frequent in the *Aeneid* in this position [39].

No proper names in elidable syllables before *et* in arsi appear in the first book of Lucretius' *De rerum natura*, and in Catull's c. 64; there are 4 in Horace's *Sat.* I, II; 3 in Horace's *Epist.* I; 1 in Ovid's *Metam.* I, whereas in Vergil's *Eclogae* there are 2 (1 in *-am*, 1 in *-um*), in *Georg.* 8 (3 in *-ă*, 1 in *-ĕ*, 1 in *-ī*, 1 in *-am*, 1 in *-em*, 1 in *-im*).

The bulk of these features appears in the *Aeneid*:
35 ending in vowels (17 in *-ō*, 8 in *-ī*, 4 in *-ă*, 1 in *-ĕ*, 5 in *-ae*)

---

[33] It may well be that *et* after vowels was pronounced differently from *et* after *-em*, *-am*, etc.; while its vowel was still heard after a vowel, it may have vanished more or less after *-em*, *-am*, as can be concluded from *identidem*.

[34] See above, p. 7.

[35] Such is the opinion of Hellegouarc'h, see N.8.

[36] As we are not content with metrical analysis alone, but take into consideration vowel structure, syntax and sense, we cannot, of course, operate with single verses, unless they are self-contained units. We shall, therefore, have to regard the broader context.

[37] It may well be that the same vowel is intended to raise some sentiment in one verse, and a different one in another verse.

[38] I have attempted to show in Glotta, *l.c.*, p. 309, that words having coincidence on long-vowelled syllables are key words in the verse. *Iunonis adorat — imponet honorem* are metrically equal; in both of them the *o*-vowel is stressed by accent and by ictus.

[39] See details in *Appendix* 2. To take one interesting example: II 573 *praemetuens Troiae et patriae communis Erinys*. There are three feet beginning with *-ae*. I would not cut out one of them by reading *Troi^ae ét*. By the way, all ictus-bearing syllables in this verse are natura longae.

33 ending in *-m* (21 in *-um*, 6 in *-am*, 4 in *-im*, 2 in *-em*).

So far we have been dealing with *et* after long vowels; a certain difficulty is raised by words ending in short vowels, e.g. *A* I 111:

in breuia et syrtis urget miserabile uisu

should be read *in breuiá ˈt syrtis* with the ictus on the short final syllable.

There are not many examples in Latin verse of short finals bearing the ictus, but they can be found, e.g. Cat. c. 4, 9 *Propontidá trucemue*, Cat. c. 64, 186 *nullá spes*, and in Vergil:

A I 341 *longá (e)st iniuria*, VI 32 *fatá (e)st*

XII 161 *magná spes* VIII 600 *famá (e)st*[40]

and especially *A* III 464: *Dona dehinc auro grauiá sectoque elephanto.*

I do admit that this is a difficulty, but if a choice is offered between *breuiá ˈt* and *breuiá ˈt*, we should, in my opinion, choose the former, because it corresponds to the behavior of long vowels and of final *-m* after vowels.

There are, however, some other difficulties which should be mentioned, although none of them is confined to the phenomenon we are dealing with.

(a) Lack of euphony in the following, for instance:

A II 576 *ulcisci patriam ˈt sceleratas sumere poenas*,

where the consonant group *t—s—c* would be stressed further by the weakening of *ˈt*; but such cases are found in Vergil, *e.g.*

A X 259 *parent se* and others.

(b) Weakening of the vowel of *et* leaves the consonant *t* before dentals, thereby creating a difficulty in hearing the remainder of *ˈt*, but this certainly was felt less by the Romans who were accustomed to gemination of consonants, than by us.

e.g. A II 568 *seruantem ˈt tacitam secreta in sede latentur*

620 *nusquam abero ˈt tutum patrio te in limine sistam.*

This phenomenon also exists in verses where no elision of the vowel of *et* can be assumed, e.g. VII 616 *hoc et t(um) Aeneadis* and others.

(c) *ét* . . . . . *ˈt*; there the first of the corresponding conjunctions stands at the beginning of the verse in arsi, bears the ictus, and the second, after *-m* or after vowel, is weakened.

e.g. V 747 *et Iouis imperium ˈt cari praecepta parentis.*

This raises the question of correspondence between words in the same or in neighbouring verses; many instances show that such a correspondence is real, even if one of the corresponding words is in clash and the other in coincidence. According to our opinion, the correspondence is stronger when both parts are either in clash or in coincidence[41].

The evidence and the conclusions may be summarized as follows:

(a) After words ending in *-m* or in a vowel *et* does not bear the ictus, but its vowel is weakened and the final syllable of the preceding word bears the ictus, remains intact and in clash.

(b) Thereby the chain of intonation (continued clash) or the chain of vowels, or both, are left intact.

(c) Proper Names remain unimpaired and fully expressive.

(d) The verse is syntactically divided by the caesura b e f o r e and not after *ˈt*.

(e) The structure of the word *identidem* confirms the solution proposed, which removes the illogical stress of the weak *et*.

[40] But: *A* XI 309 *ponite. spes sibi quisque.*

[41] IX 467 *Eúryalt ˈt Nysl* against
III 425 (*ora*) *exsértantém ˈt nauis* (*in saxa trahentem*).

APPENDICES:

Appendix 1: Elidable Finals before *et* in arsi, according to Frequency. *Appendix 2*: *et* in arsi after elidable Syllables, according to Verse Foot. *Appendix 3*: Verses with *et* in arsi showing Word Groups in Continuous Clash. *Appendix 4*: List of Proper Names with Elidable Finals before *et* in arsi. *Appendix 5*: *et* in arsi and *et* in thesi in Vergil's Poems.

Data presented in these Appendices have been collected from the following poems, except where stated otherwise:

(1) Catull, *c. 64*
(2) Lucretius, *De rerum natura*, l. I
(3) Horace, *Saturae* ll. I, II
Epistulae, l. I
(4) Ovid, *Metamorphoses*, l. I
(5) Vergil: *Eclogae, Georgica, Aeneid*

Appendix 1

Elidable Finals before *et* in arsi, according to Frequency

(Percentages of totals in brackets; see Note 10)

(1) Catull, *c.* 64	(2) Lucretius I	(3) Horace		
		Sat. I	*Sat.* II	*Epist.* I
(1) -ĭ 2	(1) -ĕ 7	-am 3	-em 6	-ō 13
(2) -um 1	(2) -ă 3	-ī 3	-ĕ 6	-ĕ 12
3	(3) -um 2	-ū 3	-ō 6	-um 8
(0.75 %)	(4) -am 1	-um 2	-am 5	-am 3
	(5) -em 1	-ă 2	-ă 5	-em 3
	(6) -im 1	-ā 2	-ī 5	-ă 2
	(7) -ē 1	-ĕ 2	-um 3	-ae 1
	(8) -ō 1	17	-ā 2	42
	(9) -ae 1	(0.17 %)	-ŏ 2	(0.42 %)
	18		-ae 1	
			41	
	(0.18 %)		(0.41 %)	

(4) Ovid, *Met.* I	(5) Vergil		
	Ecl.	*Georg.*	*Aen.*
-ĕ 5	-am 5	-um 20	-um 123
-um 2	-um 4	-ă 18	-ō 90
-em 1	-ī 4	-am 14	-ī 71
-ā 1	-ĕ 2	-em 14	-em 57
-ō 1	-ŏ 1	-ĕ 14	-am 54
-ū 1	-ū 1	-ō 14	-ă 54
11	17	-ī 12	-ĕ 42
(ca. 1.5 %)	(ca. 2.13 %)	-ae 11	-ae 21
		-ŏ 4	-ā 10
		-im 3	-ē 10
		-ē 3	-im 6
		-ă 2	-ū 4
		-ū 2	-ŏ 3
		131	545
		(6.5 %)	(5.45 %)

Appendix 2

***et* in arsi after Elidable Syllables according to Verse Foot**

	Foot					Total
	2	3	4	5	6	
(1) Catull, c. 64	2	1	—	—	—	3
(2) Lucretius, l. I	6	10	2	—	—	18
(3) Horace :						
Sat. l. I	7	4	6	—	—	17
l. II	14	20	5	1	1	41
Epist. l. I	10	21	8	1	2	42
(4) Ovid, *Met.* l.I	6	2	3	—	—	11
(5) Vergil						
(a) *Eclogae*	10	5	2	—	—	17
(b) *Georgica* I	10	12	9	—	—	31
II	16	13	4	—	—	33
III	7	18	4	—	—	29
IV	12	22	4	—	—	38
(c) *Aeneid* I	23	23	5	—	—	51
II	18	27	12	—	—	57
III	16	23	11	—	—	50
IV	9	11	11	—	—	31
V	10	16	6	—	—	32
VI	7	23	10	—	—	40
VII	13	29	6	—	—	48
VIII	13	24	8	—	—	45
IX	17	30	5	—	—	52
X	7	28	4	1	—	40
XI	14	28	8	—	—	50
XII	16	20	13	—	—	49

Appendix 3

Word Groups in Continuous Clash

a) This Appendix contains all verses where words with elidable syllables before *et* in arsi participate in clash groups. Only 'voluntary clash' (see note 26) has been included. Words having 'structural clash' have not been considered ; if such words are also included, the list becomes much longer.

(b) Words and word groups in coincidence are put in brackets ( ).

(1) Catull, c. 64 :

273 *procedunt, leni ᵉt resonant (plangore cachinni)*

385 *heroum ᵉt sese (mortali ostendere coetu)*

(2) Lucretius, 1. I :

125 *coepisse ᵉt rerum (naturam expandere dictis)*

139 *(propter) egestatem linguae ᵉt rerum (nouitatem)*

333 *de summa rerum ᵉt nostris (diffidere dictis)*

351 *(crescunt) arbusta ᵉt fetus (in tempore fingunt)*

801 *(ordine) mutato ᵉt motu (facere aeris auras)*

(3) Horace, *Sat.*

I 2 99 *ad talos stola demissa (et circumdata palla)*
5 36 *praetextam et latum clauum prunaeque (uatillum)*
7 3 *(omnibus) et lippis notum (et tonsoribus esse)*
9 5 *(suauiter) ut nunc est, inquam (et cupio omnia quae uis)*
9 76 *inclamant uoce (et licet antestari? ego uero)*
10 19 *nil praeter Catuum et doctus (cantare Catullum)*
II 1 71 *quin ubi se a uulgo et scaena in (secreta remorant)*
73 *nugari cum illo (et discincti ludere donec)*
2 85 *accedent anni (et tractari mollius aetas)*
3 106 *si scalpra et formas (non sutor, nautica uela)*
203 *uxore et gnato; (mala multa precatus)*
5 44 *(plures) adnabunt thynni (et cetaria crescent)*
6 29 *quid uis insane (et quas res agis? improbus urget)*
7 23 *fortunam et mores (antiquae plebis, et idem)*
67 *committes rem omnem et uitam (et cum corpore famam)*

Epist. I

1 34 *sunt uerba et uoces (quibus hunc lenire dolorem*
35 *possis)*
2 8 *stultorum regum (et populorum continet aestus)*
6 3 *hunc solem et stellas (et decedentia certis)*
26 *(porticus) Agrippae et uia (te conspexerit Appi)*
7 53 *(accipiebat) abi. quaere (et refer unde) domo (quis)*
10 8 *quid quaeris? uiuo et regno (simul ista reliqui)*
11 4 *(cunctane) prae Campo (et Tiberino flumine sordent)*
12 22 *(utere) Pompeio Grospho (et si quid petet ultro*
23 *defer)*
14 1 *(uilice) siluarum et mihi (me reddentis agelli)*
16 40 *quem nisi mendosum (et medicandum uir bonus) est (quis)?*
43 *quo res sponsore (et quo causae teste tenentur)*
17 54 *aut cistam effractam (et subducta uiatica plorat)*
18 27 *plus quam se sapere (et uirtutibus esse priorem)*
50 *(uitaeque) et membris (praesertim) cum ualeas et*
109 *sit bona, librorum (et prouisae frugis in annum*
110 *copia)*
19 46 *formido (et luctantis acuto ne secer ungui)*
47 *(displicet iste) locus, clamo (et diludia posco)*

(4) Ovid, *Met.* I

(5) Vergil

(a) *Ecl.*

II 48 *narcissum et florem iungit (bene olentis anethi)*
V 54 *et uos, o lauri, carpam (et te, proxima myrte)*

(b) *Georg.*

I 26 *terrarumque uelis curam (et te maximus orbis)*
160 *dicendum et quae sint duris (agrestibus arma)*
326 *(diluit); implentur fossae (et caua flumina crescunt)*
II 218 *et bibit umorem (et cum uult ex se ipsa remittit)*
360 *uitibus enitl quarum (et contemnere uentos)*
409 *sarmenta et uallos primus (sub tecta referto)*
414 *(uimina) per siluam et ripis (fluuialis harundo)*

III 136 *(sit genitali) aruo ^et sulcos (oblimet inertis)*
171 *per terram ^et summo (uestigia puluere signent)*
438 *(arduus) ad solem ^et linguis (micat ore trisulcis)*
467 *pascentem ^et serae solam (decedere nocti)*
477 *pastorum ^et longe saltus latique (uacantis)*
541 *iam maris immensi prolem (^et genus omne natantum)*

IV
214 *(diripuere) ipsae ^et cratis (soluere fauorum)*
266 *hortantem ^et fessas (ad pabula laeta uocantem)*
375 *peruentum ^et nati fletus (cognouit inanis)*
395 *armenta ^et turpis pascit (sub gurgite phocas)*

(c) *Aeneid*

I
244 *(regna) Liburnorum ^et fontem (superare Timaui)*
248 *Teucrorum ^et genti nomen (dedit armaque fixit)*
293 *(iura) dabunt; dirae ferro (^et compagibus artis)*
294 *claudentur Belli portae (Furor impius isitus)*
424 *molirique arcem ^et manibus (sobuoluere saxa)*
425 *(pars optare) locum tecto (^et concludere sulco.)*
520 *postquam introgressi ^et coram (data copia fandi)*

II
109 *moliri ^et longo fessi (discedere bello.)*
194 *uenturam ^et nostros (ea fata manere nepotes)*
277 *squalentem barbam (^et concretos sanguine crines)*
517 *condensae ^et diuum amplexae (simulacra sedebant.)*
771 *quaerenti ^et tectis urbis (sine fine ruenti)*
775 *tum sic adfari ^et curas (his demere dictis)*

III
142 *arebant herbae ^et uictum (seges aegra negabat)*
244 *semesam praedam (^et uestigia foeda relinquunt.)*
320 *deiecit uultum (^et demissa uoce locuta est.)*
349 *procedo ^et paruam Troiam (simulataque magnis*
350 *Pergama) ^et arentem Xanthi (cognomine riuum)*
351 *agnosco.*
649 *uictum infelicem, bacas (lapidosaque corna),*
650 *dant rami ^et uulsis pascunt (radicibus herbae).*

IV
166 *deueniunt. prima ^et Tellus (et pronuba Iuno)*
167 *dant signum.*
509 *stant arae circum ^et crinis (effusa sacerdos)*

V
27 *iamdudum ^et frustra cerno (te tendere contra)*

VI
267 *(pandere res) alta terra (^et caligine mersas)*
519 *ingentem ^et summa Danaos (ex arce uocabant.)*
643 *contendunt ludo ^et fulua (luctantur harena.)*
799 *responsis horrent diuum (^et Maeotia tellus)*

VII
16 *(uincla) recusantum ^et sera (sub nocte rudentum)*
70 *(partibus) ex isdem ^et summa (dominarier arce.)*

293 *heu stirpem inuisam ᵉt fatis (contraria nostris).*
539 *armenta ᵉt terram centum (uertebat aratris.)*
745 *(Vfens) insignem fama (ᵉt felicibus armis)*

VIII

347 *hinc ad Tarpeiam sedem (ᵉt Capitolia ducit)*
463 *(hospitis) Aeneae sedem (ᵉt secreta petebat)*
645 *per siluam ᵉt sparsi (rorabant sanguine uepres.)*

IX

165 *indulgent uino ᵉt uertunt (crateras aenos.)*
327 *rex idem ᵉt regi Turno (gratissimus augur.)*
453 *exsangui ᵉt primis una (tot caede peremptis)*
489 *urgebam ᵉt tela curas (solabar anilis.)*
524 *rescindit uallum ᵉt scalas (in moenia poscit.)*

X

121 *nequiquam ᵉt rara muros (cinxere corona.)*
759 *amborum ᵉt tantos (mortalibus esse labores.)*

XI

144 *(ordine) flammarum ᵉt late (discriminat agros.)*
223 *pro Turno, ᵉt magnum (reginae nomen obumbrat.)*
295 *audisti ᵉt quae sit magno (sententia bello)*
414 *oremus pacem ᵉt dextras (tendamus inertis.)*
536 *o uirgo, ᵉt nostris (nequiquam cingitur armis.)*
634 *(armaque corporaque) (ᵉt permixti caede uirorum)*
748 *defringit ferrum ᵉt partis (rimatur apertas.)*

XII

120 *uelati limo (ᵉt uerbena tempora uincti)*
223 *sermonem ᵉt uulgi (uariare labentia corda.)*
376 *loricam ᵉt summum (degustat uulnere corpus.)*
522 *arentem in siluam (ᵉt uirgulta sonantia lauro.)*
757 *responsant circa ᵉt caelum (tonat omne tumultu)*
769 *Laurenti diuo ᵉt uotas (suspendere uestis.)*
799 *ereptum reddi Turno (ᵉt uim crescere uictis.)*
841 *(adnuit) his Iuno ᵉt mentem (laetata retorsit.)*

Appendix 4

List of Proper Names with Elidable Finals before *et* in arsi

(1) Catull, c. 64
(2) Lucretius, I :
} no proper names in this position.

(3) Horace, *Sat.* I : *Rupili* (7_{19})
Caluum (10_{19})
Bibule (10_{66})
Sat. II : *Scipiadae* (1_{72})
Epist. I : *Agrippae* (6_{26})
Pompeio Grospho (12_{23})

(4) Ovid, *Met.* I : *Iouem* (623)

(5) Vergil : *Eclogae* : *Scythiam* (I 65) *Elysium* (VI 744)
Georgica : *Neptune* (I 14) *Nomentum* (VI 773)
Austri (I 333) *Torquatum* (VI 825)
Emathiam (I 492) *Fauno* (VII 47)
Tiberim (I 499) *Oceano* (VII 226)
Rhodia (II 102) *Thybrim* (VII 242)
Capua (II 224) *Troiano* (VII 319)
Venerem (III 210) *Latium* (VII 342)
Pangaea (IV 462) *Hesperiam* (VII 543)
Aeneid : *Liburnorum* (I 244) *Dardanio* (VIII 14)
Teucrorum (I 248) *Ausonia* (VIII 328, XI 58)
Phoenicum (I 344) *Chalybum* (VIII 421)
Cyprum (I 622) *Tarcho* (VIII 603)
Iuno (I 662, XII 841) *Romam* (VIII 635)
Phoenissa (I 714) *Neptunum* (VIII 699)
Danaum (II 162, 433, 572) *Dahae* (VIII 728)
Priami (II 484) *Messapi* (IX 458)
Danai (II 495, 757) *Euryali* (IX 467)
Hecuba (II 515) *Sagarim* (IX 575)
Troiae (II 573, X 214) *Phalerim* (IX 762)
Troiam (II 751) *Cinyre* (X 186)
Antandro (III 6) *Antaeum* (X 561)
Teucrum (III 53) *Ausonidum* (X 564)
Phoebo (III 188) *Rapo* (X 748)
Harpyiae (III 293) *Italiae* (XI 219)
Trinacriam (III 582, V 393) *Turno* (XI 223, XII 799)
Ausoniam (IV 236) *Latio* (XI 431, XII 24)
Teucri (V 181, 450) *Orsilochum* (XI 690)
Roma (V 601) *Martem* (XII 108)
Xanthum (V 634, X 60) *Turnum* (XII 148, 809)
Phoebo (VI 69) *Iouem* (XII 496)
Leucaspim (VI 334) *Rutuli* (XII 694)

Appendix 5

et in arsi and *et* in thesi in Vergil's Poems

(1) *Statistics*

	ét	*ét* after elid. syll.	Total	*et*	*et* after elid. syll.	Total	Grand total
Eclogae							
I	8	2	(10)	4	—	(4)	
II	7	2	(9)	2	—	(2)	
III	15	1	(16)	9	1	(10)	
IV	4	1 (1 — ĕ)	(5)	5	1	(6)	
V	5	3 (1 — ĕ)	(8)	7	—	(7)	
VI	6	1	(7)	5	1	(6)	
VII	6	1	(7)	7	—	(7)	
VIII	3	4	(7)	5	—	(5)	
IX	4	2	(6)	3	1 (1 — ĕ)	(4)	
X	5	—	(5)	5	—	(5)	
	63	17 (2 — ĕ)	(80)	52	4 (1 — ĕ)	(56)	(136)

	ét	*ét* after elid. syll.	Total	*et*	*et* after elid. syll.	Total	Grand total
Georgica I	45	31 (5 — ĕ)	(76)	40	10 (7 —)	(48)	
II	55	33 (2 — ĕ)	(88)	39	12 (8 — ĕ)	(50)	
III	56	29 (2 — ĕ)	(85)	49	5 (5 — ĕ)	(54)	
IV	45	38 (5 — ĕ)	(83)	45	7 (5 — ĕ)	(52)	
	201	131 (14 — ĕ)	(332)	173	34 (25 — ĕ)	(207)	(541)
Aeneid							
I	41	51 (9 — ĕ)	(92)	39	7 (5 — ĕ)	(46)	
II	48	57 (2 — ĕ)	(105)	58	16 (5 — ĕ)	(74)	
III	64	50 (3 — ĕ)	(114)	45	19 (8 — ĕ)	(64)	
IV	41	31 (2 — ĕ)	(72)	45	13 (5 — ĕ)	(58)	
V	64	32 (3 — ĕ)	(96)	55	12 (7 — ĕ)	(67)	
VI	55	40 (0 — ĕ)	(95)	60	13 (6 — ĕ)	(73)	
VII	53	48 (2 — ĕ)	(101)	39	14 (8 — ĕ)	(53)	
VIII	57	45 (5 — ĕ)	(102)	57	7 (4 — ĕ)	(64)	
IX	59	52 (2 — ĕ)	(111)	59	10 (1 — ĕ)	(69)	
X	63	40 (8 — ĕ)	(103)	48	11 (6 — ĕ)	(59)	
XI	54	50 (3 — ĕ)	(104)	75	15 (6 — ĕ)	(90)	
XII	56	49 (3 — ĕ)	(105)	74	13 (6 — ĕ)	(87)	
	655	545 (42 — ĕ)	(1200)	654	150 (67 — ĕ)	(804)	(2004)

(2) Remarks

(1) All cases of *et* have been taken into consideration, irrespective of its meaning.

(2) The statistics show the following:

(a) The relation of number of verses between *Eclogae*, *Georgica* and *Aeneid* is approximately 1 : 3 : 12; the total number of occurrences of *et* in arsi is 83 : 324 : 1200, i.e. approximately 1 : 4 : 15; *et* in thesi 56 : 204 : 804, i.e. approximately 1 : 4 : 16.

(b) Whereas the number of cases of *et* in arsi after elidable syllables is about 1/3 of the number of *et* in arsi in the *Eclogae* and about 1/2 in the *Georgica*, it becomes almost equal to the number of *et* in arsi in the *Aeneid* (*Ecl.* 63 : 20, *Georg.* 201 : 123, *Aen.* 655 : 545).

(c) The total number of *et* in thesi is about 3/4 of the total number of *et* in arsi and its average is fairly constant. (*Ecl.* 56 : 83, *Georg.* 204 : 324, *Aen.* 804 : 1200).

(d) The number of cases of *et* in thesi after elidable syllables is in the *Eclogae* about 1/13 of the total number of *et* in thesi, in the *Georgica* 1/6, in the *Aeneid* about 1/4.

(e) The total number of *et* in thesi after elidable syllables is 1/5 of the corresponding number of *et* in arsi in the *Eclogae* (4 : 18), about 1/4 in the *Georgica* (33 : 123) and about the same percentage in the *Aeneid* (150 : 545).

(f) The relations mentioned differ in the several poems and may do so even in the several books of the same poem.

L'IMAGE DU RENOUVELLEMENT HISTORIQUE CHEZ VELLEIUS PATERCULUS

PAR

EUGEN CIZEK

On peut déceler, à notre avis, dans la structure de l'œuvre de Velleius Paterculus l'image du renouvellement des forces historiques à partir d'un certain modèle d'évolution. Il ne s'agit point, à proprement parler, d'une doctrine globale de Velleius sur un tel renouvellement, quoique au moins l'une des théories énoncées par l'historiographe se rattache aux opinions qu'il émet quant à ce renouvellement. Plus pertinent nous semble le concept d'image, qui, bien que vague, nous renvoie aux sens originaires du mot latin *imago* et aux implications modernes, rattachées à la notion de métaphore, de comparaison abrégée, et à bien d'autres, encore plus nouvelles. Nous sommes d'avis qu'on pourrait ainsi rendre plus aisément l'obsession du renouveau vital, de la mutation suivant les mêmes matrices, obsession qui traverse la pensée de Velleius tout entière, bien qu'une certaine timidité et, peut-être, une relative incapacité de systématiser l'aient empêché de définir une doctrine nettement articulée.

Nous pensons qu'en admettant la démarche d'une telle image, avec toutes ses conséquences, on peut plus facilement comprendre certains côtés controversés de la recherche historiographique relativement réduite de Velleius. En effet, on peut aisément déceler dans l'exégèse moderne des optiques différentes sur certains problèmes soulevés par les idées de Velleius, bien qu'on ait écrit et qu'on écrive assez peu à propos de cet historien [1]. Mais si l'on ne peut guère considérer Velleius comme un grand artiste ou un grand penseur, son œuvre comporte néanmoins quelques côtés intéressants, qui font de lui le principal prosateur latin à l'époque de Tibère.

Dans un ouvrage publié au début des années 50, Italo Lana s'est efforcé de défendre, d'anoblir la mémoire de Velleius, en affirmant que l'écrivain ne se souciait nullement de forger une œuvre vraiment histo-

[1] Cf. Jean Hellegouarc'h, *Les buts de l'œuvre historique de Velleius Paterculus*, Latomus, XXIII, 1964, p. 669 : *on ne lui accorde que peu d'importance sur le plan littéraire et surtout sur le plan historique* ...

StCl, XIV, 1972, p. 85–93, Bucureşti.

rique, mais plutôt un important instrument de propagande [2]. Velleius aurait appuyé fermement l'effort social, politique et idéologique d'Auguste et de Tibère. En fait, un tel effort aurait visé à la création d'une nouvelle élite formée par des *homines noui* et aurait encouragé d'ailleurs l'attitude de Velleius, qui glorifiait une telle élite et faisait l'éloge de Séjan, qui n'était en réalité qu'un *eques Romanus* [3]. De sorte que l'œuvre de Velleius aurait témoigné de la mentalité des nouvelles couches sociales dirigeantes. Paul Petit, qui semble accepter l'interprétation d'Italo Lana, croit que Velleius aurait pu contrecarrer Tacite, s'il avait atteint la pénétration psychologique, l'ampleur et la force expressive du grand historien-artiste [4].

Mais Jean Hellegouarc'h a judicieusement démontré qu'on ne doit pas interpréter la promotion des *homines noui* comme le facteur essentiel de la politique de Tibère [5]. Il nous fait remarquer fort à propos une certaine indépendance *relative* de Velleius à l'égard de la famille impériale, indépendance relative qui perce dans certaines réticences manifestées par l'historien à l'adresse de César et d'Auguste et il tient à nous signaler le jugement des personnalités historiques, suivant leur propension à la vertu et au vice : *c'est essentiellement un jugement moral et non un jugement politique qu'il prononce sur les personnages de l'histoire romaine* [6]. Velleius serait donc surtout un rhéteur et un écrivain de cour [7].

Le moralisme de Velleius et ses rapports multiples avec la rhétorique nous semblent incontestables. Au demeurant, c'était justement le moment historique de la moralisation exacerbée, intensément favorisée par les rhéteurs. D'autre part, le fait d'affirmer son autonomie envers la maison impériale était devenu presque un cliché, tandis que le moralisme de Velleius, tout sincère qu'il fût, se rapproche des desseins politiques et éthiques proclamés par Tibère. Cependant, Velleius Paterculus n'a jamais été le petit scribe de Séjan et de Tibère et sa dépendance à l'égard de la politique officielle ne rend pas toute la portée de son œuvre. Pourtant, répétons-le , il pouvait être à la fois un rhéteur moraliste et un partisan fervent de la politique impériale et des intérêts de Séjan. A notre avis, la contradiction entre le monarchisme du rhéteur-historiographe et l'optique évidemment conservatrice dont témoignent chez Velleius les événements et les personnages de l'ancienne République, contradiction du reste rencontrée aussi chez d'autres écrivains au premier siècle de notre ère, peut être plus facilement écartée si l'on tient compte du renouvellement vital de l'histoire, que nous tâchons de déceler dans son œuvre.

Cette image du renouvellement vital de l'histoire a conduit Velleius vers une théorie de la mutation des genres littéraires, les fameux *genera dicendi*.

---

[2] Italo Lana, *Velleio Patercolo o della propaganda*, Turin, 1952, p. 164.

[3] Lana, *op. cit.*, p. 21 ; 127—128, etc.

[4] Paul Petit, *Le premier siècle de notre ère*, Paris, 1968, p. 303.

[5] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 670.

[6] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 673. La même thèse se trouve chez Jean-Marie André, *L'otium chez Valère Maxime et Velleius Paterculus ou la réaction morale au début du Principat*, REL, XLIII, 1965, p. 309 : « ... les lignes de force, les coupures dans cette histoire continue, sont morales ».

[7] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 679—684.

Velleius Paterculus estime que dans chaque métier, et surtout dans les arts, les talents véritables se rassemblent pendant un bref laps de temps, car ils se réunissent par espèces, tout comme les animaux, et se séparent d'autres artistes afin d'atteindre un haut degré du succès[8]. Velleius nous donne aussi des exemples jugés par lui révélateurs : chez les Grecs, dans l'évolution de la tragédie — puisque Eschyle, Sophocle et Euripide auraient vécu pendant un bref laps de temps [9] — ou dans les mutations subies par l'ancienne et la nouvelle comédie, qu'il juge toutes deux des *genera* tout à fait différents, dans l'histoire de l'art oratoire, de la philosophie et de la poésie [10]. On peut également faire valoir ce phénomène dans l'évolution de l'art latin : *neque hoc in Graecis, quam in Romanis, euenit magis* [11]. En ce sens, la tragédie et la comédie romaines, l'historiographie, l'art oratoire [12], la grammaire, la peinture et la sculpture livreraient, selon Velleius, des preuves décisives, qui lui permettent de tirer la conclusion suivante : *Hoc idem euenisse grammaticis, plastis, pictoribus, sculptoribus, quisquis temporum institerit notis, reperiet, et eminentia cuiusque operis artissimis temporum claustris circumdata*[13]. Sans doute, l'historien est-il obligé d'admettre que certains écrivains sont des exceptions, qu'ils sortent de la ligne, qu'ils ne se soucient pas de la tendance supposée au rassemblement des talents pendant une brève phase culminante : Homère lui-même, Hésiode, quelques orateurs romains sont parfois traités par Velleius comme de telles exceptions [14], bien qu'il ne les mentionne pas dans le passage où il développe sa fameuse théorie sur l'évolution des genres. D'autre part, puisque Velleius considère que l'Empire avait suscité un essor généralisé, il estime qu'il faut bien rechercher les causes de cette concentration des génies, quoique l'opération soit fort difficile et que tout jugement porté sur les contemporains lui semble délicat[15]. En devançant quelques considérations de Sénèque le Rhéteur, qui faisait remarquer combien il est difficile de préserver l'apogée [16], mais en allant vers des options esthétiques totalement différentes, Velleius pense que l'évolution de chaque *genus* se déroule en vertu d'une mécanique dirigée par des matrices bien déterminées. Après l'ascension suit l'apogée et, puis, la décadence irréversible. Il y a ici un certain processus psychologique, qui condamne à l'imitation de qualité inférieure. L'*aemulatio* aurait suscité

---

[8] Vell., 1, 16, 2 : *Quis enim abunde mirari potest, quod eminentissima cuiusque professionis ingenia, in eamdem formam et in idem aetati temporis congruens spatium ; et, quemadmodum clausa capso, alioque septo diuersi generis animalia, nihilo minus separata alienis, in unum quoque corpus congregantur, ita cuiusque clari operis capacia ingenia in similitudinem et temporum et profectuum semetipsa ab aliis separauerunt* ? De tels talents s'amasseraient aussi dans les espaces réservés par exemple à Athènes, la cité des arts (*id.* 1, 18, 1—3).

[9] Vell., 1, 16, 3.

[10] Vell., 1, 16, 4 et 2, 36, 2—3.

[11] Vell., 1, 16, 5. Mais ailleurs il affirme la différence entre les deux peuples : *in illis* (les Grecs) *limae, in hoc* (l'auteur romain Accius) *paene plus ... sanguinis* (*id.*, 2, 9, 3).

[12] Vell., 1, 17, 1—3.

[13] Vell., 1, 17, 4.

[14] À savoir Vell., 1, 5, 1—3 ; 1, 7, 1 ; 2, 9, 1, etc.

[15] Vell., 1, 17, 5 : *causas cum semper requiro, numquam reperio, quas esse ueras confidam, sed fortasse ueri similes : inter quas has maxime ...* ; mais également 2, 36, 3 : *nam uiuorum ut magna admiratio, ita censura difficilis est.*

[16] Sénèque, *Controu.*, 1, *praef.*, 6—7 : *maligna perpetuaque in rebus omnibus lex est, ut ad summum perducta rursus ad infimum, uelocius quidem quam ascenderat, relabantur.*

l'épanouissement du genre, tandis que l'*imitatio* ne saurait pas fournir le succès à longue échéance. Voilà justement le passage d'où se dégage l'essentiel d'une telle interprétation : *Alit aemulatio ingenia : et nunc inuidia, nunc admiratio imitationem accendit : matureque, quod summo studio petitum est, ascendit in summum, difficilisque in perfecto mora est ; naturaliterque, quod procedere non potest, recedit. Et, ut primo ad consequendos, quos priores ducimus, accendimur, ita, ubi aut praeteriri, aut aequari eos posse desperauimus, studium cum spe senescit, et, quod adsequi non potest, sequi desinit et, uelut occupatam relinquens materiam, quaerit nouam : praeteritoque eo, in quo eminere non possumus, aliquid, in quo nitamur, conquirimus* [17]. En tenant compte de toutes ces remarques concernant l'évolution inéluctable des structures artistiques, remarques qui devancent des notations similaires, énoncées plus tard par Sénèque dans la lettre 114, on peut constater, outre une certaine méfiance vis-à-vis de l'*imitatio*, signalée déjà dans l'exégèse moderne [18], le souci de légitimer théoriquement le nouveau style, qui s'est développé au premier siècle de notre ère.

Même s'il n'ignore pas certains canons traditionnels dans ses quatre digressions d'histoire littéraire (1, 5—7 ; 1, 16—18 ; 2, 9 ; 2, 36), comme on a pu l'affirmer jadis [19], Velleius n'a pas été toutefois un atticiste modéré, ainsi que le jugeait M. Francesco Della Corte [20]. Si le brillant savant italien nous a convaincu que Velleius s'était rattaché au cercle littéraire dirigé par la *gens* Vinicia, nous ne pouvons oublier — et M. Della Corte l'a fait aussi remarquer — que Publius Vinicius avait admiré Ovide [21], poète ordinairement estimé comme le grand devancier du style nouveau. Cependant, pour en rester uniquement à Velleius et même en ignorant un instant la théorie des genres, bien des passages de son *Historia*, ainsi que la structure même de son écriture, mettent au jour ses rapports avec les Théodoriens et avec le style nouveau. Son faible pour Ovide [22] en témoigne d'ailleurs, ainsi que le silence dont il entoure à dessein le nom d'Horace, poète classique et philoclassique par excellence dans le catalogue des poètes [23]. L'éloge outré que Velleius se plaît à accorder à Rabirius, considéré comme l'égal de Virgile [24] — ce qui provoque l'impatience de tous les critiques modernes — nous semble également significatif. Rabirius avait, de même que Lucain plus tard, rédigé un poème épique sur la guerre civile et il s'était révélé un prédécesseur du style nouveau ; les quelques vers qui nous restent de ce poète font ressortir également des attaches avec le néo-asianisme.

---

[17] Vell., 1, 17, 6—7.

[18] Cf. A. D. Leeman, *Orationis ratio. The Stylistic Theories and Practice of the Roman Orators, Historians and Philosophers*, Amsterdam, 1963, tome I, p. 249.

[19] Francesco Della Corte, *I giudizi letterari di Velleio Patercolo*, Rivista di filologia e di istruzione classica, N. S., XV, 1937, p. 154, qui va sur les traces de Schoeb, *Velleius Paterculus und seine literar-historischen Abschnitte*, diss., Tubingue, 1908, p. 11.

[20] Della Corte, *op. cit.*, p. 154—159.

[21] Della Corte, *op. cit.*, p. 156, qui cite en ce sens un passage de Sénèque, *Controu.*, 10, 4, 25.

[22] Vell., 2, 36, 3.

[23] Mais Horace était bien moins repoussé par les atticistes que par les néo-asianistes. Sénèque, le chef de file du style nouveau sous le règne de Néron, le mentionne avec des réticences vraiment suggestives. Cette omission d'Horace chez Velleius, à côté de celles de Gallus et de Properce, est relevée même par Della Corte, *op. cit.*, p. 157—158.

[24] Vell., 2, 36, 3.

Mais revenons au passage qui concerne le développement des genres littéraires. En effet, Velleius y estime — ainsi que nous l'avons démontré dans un autre ouvrage [25] — que le processus imaginé par lui aboutit nécessairement à un autre genre et à un autre style (car il prend le *genus* pour le moment stylistique particulier, pour la phase évolutive du genre, en distinguant, comme nous l'avons déjà dit, des *genera* dans le développement de la comédie. Velleius conseille donc franchement l'innovation : il ne croit pouvoir préserver ce qu'il juge comme l'essor artistique de l'époque de Tibère qu'en abordant de nouveaux genres et styles littéraires. Au demeurant, la littérature du premier siècle confirme en partie la théorie de Velleius, car on voit surgir de nouvelles espèces, comme le roman et l'épître philosophique, tandis que d'autres se sont transformées en profondeur. Pour notre recherche, il suffit de retenir tout particulièrement l'image de l'évolution littéraire *per genera*, par genres et par phases structurées, selon le modèle des trois étapes de la vie humaine et en fonction d'une loi rigoureusement appliquée.

★

Cependant, cette interprétation des phénomènes par *genera* agit chez Velleius comme une image de l'évolution historique aussi dans des domaines autres que la littérature, tout particulièrement dans le développement des événements politiques. C'est que l'essentiel de notre contribution réside justement dans l'analyse de cette interprétation qui part du facteur esthétique pour aboutir au politique et au social.

L'histoire de Rome comporte, suivant Velleius, deux genres fondamentaux : celui de la République et celui de l'Empire. À notre avis, on peut ainsi expliquer pourquoi Velleius se conduit comme un traditionaliste républicain vis-à-vis du premier *genus* et comme un monarchiste fervent vis-à-vis du second. Certes, l'opposition entre les deux optiques se réduit sensiblement si nous nous souvenons que Tibère lui-même avait une mentalité conservatrice, dominée par l'admiration du passé. Mais ce qui nous semble essentiel c'est que de la mentalité de Velleius découle la légitimité des optiques particulières à chaque *genus*, qui possède chacun des styles et des traits propres et exige des points de vue différents. Nous allons remarquer que, pour l'Empire, même les matrices générales, communes à toute évolution, agissent d'une façon particulière.

Par ailleurs, la République elle-même s'insère dans l'histoire universelle à côté d'autres *genera*. Comme le fait remarquer M. Ettore Paratore, Velleius se rapporte brièvement à l'évolution de la Grèce et de Carthage, dépasse les limites de l'Italie, et place la diachronie de Rome dans le contexte de l'histoire universelle, où elle ne représente qu'un épisode, bien que le plus important[26]. Velleius fait structurer son récit par synchronismes et poursuit, presque à la manière des auteurs d'annales, plusieurs types de civilisation, encore que les matrices de l'évolution demeurent les mêmes.

---

[25] Eugen Cizek, *Lupta de idei a epocii lui Nero în izvoarele literare antice*, thèse de doctorat, 1968 (sous presse).

[26] Ettore Paratore, *Storia della letteratura latina*, 8e édition, Florence, 1967, p. 540 : ... *tende a considerare la storia di Roma solo come un episodio, sia pure il più importante, della storia universale.*

Quoi qu'il en soit, l'historiographe réprouve sévèrement les partisans des *populares*, comme le souligne aussi M. Jean Hellegouarc'h [27]. Velleius condamne la conduite politique des Gracques, bien qu'il ait loué leurs qualités personnelles [28], rejette Glaucia et Saturninus [29], critique Cinna et Marius [30], Valerius Flaccus [31], Spartacus [32], le premier triumvirat [33], et Clodius [34]. En échange, il fait l'éloge de Scipion Nasica [35], des desseins de Drusus [36], des exploits de Pompée (quoiqu'il critique ses ambitions [37]), de la conduite de Caton [38] et, en général, de tous les représentants des tendances plutôt conservatrices, même s'il reconnaît la justesse de la cause des *socii* (*causa fuit iustissima*) [39].

Il n'en est pas moins vrai que l'écroulement de ce *rei publicae genus* ne s'est pas réalisé, dans la conception de Velleius, à travers la contestation des anciennes institutions et des hommes politiques conservateurs, mais en vertu d'une mécanique sensible aussi dans l'évolution des arts. La dégringolade serait survenue soudainement (*non gradu, sed praecipiti cursu*), après l'apogée qui a suivi la seconde guerre punique, car l'étape historique antérieure au troisième siècle avant notre ère aurait constitué un début plein de vitalité, mais pénible encore. En reprenant une idée de Salluste, mais en la plaçant dans un contexte forgé par des interprétations surtout différentes, Velleius est porté à croire que la décadence de la République s'était produite d'une manière spectaculaire après la chute de Carthage, impliquant, à coup sûr, une crise aigüe des mœurs, de la pratique des vertus [40]. Néanmoins, cette dégringolade éthique est un épiphénomène, un corollaire de l'évolution naturelle du genre et, d'autre part, elle touche uniquement la *uirtus* et non aussi la *fortuna* du peuple romain : car après la crise, Rome ne meurt pas, mais se renouvelle dans un nouveau *genus*, à savoir celui de l'Empire, où la *uirtus* et la *fortuna* se redressent et se développent de concert [41]. La République a donc connu, comme tout *genus* littéraire (la tragédie, l'art oratoire, etc.), une ascension, un sommet et une décadence irréversible.

A son tour, l'Empire est un *genus* qui renouvelle le pouvoir romain et lui fait atteindre des cimes éblouissantes. Par le truchement d'Auguste, le destin décida de sauvegarder et de conserver Rome : *sed asserebant*

---

[27] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 671–672.

[28] Vell., 2, 2, 2–3 ; 2, 6, 1–3 ; 2, 7, 1, etc.

[29] Vell., 2, 12, 6.

[30] Vell., 2, 20, 4 ; 2, 24, 5 (pour Cinna). Quant à Marius, Vell., 2, 18, 4–6 ; 2, 22, 1 ; 2, 23, 1 (*uir in bello hostibus, in otio ciuibus infestissimus*).

[31] Vell., 2, 23, 2.

[32] Vell., 2, 30, 5–6.

[33] Vell., 2, 44, 1.

[34] Vell., 2, 45 ; 2, 47, 4. Il réprouve aussi la conjuration de Catilina (*id.*, 2, 34, 3).

[35] Vell., 2, 3, 1.

[36] Vell., 2, 13.

[37] Vell., 2, 29 ; 2, 33, 3 ; 2, 53, 2, etc.

[38] Vell., 2, 35.

[39] Vell., 2, 15, 3. Sans doute, Cicéron est aussi célébré (*id.*, 2, 34, 3 ; 2, 45, 2 ; 2, 65, 1–5, etc.)

[40] Vell., 2, 1, 1 : *potentiae Romanorum prior Scipio uiam aperuerat, luxuriae posterior aperuit : quippe remoto Carthaginis metu, sublataque imperii aemula, non gradu, sed praecipiti cursu, a uirtute desitum, ad uitia transcursum ; uetus disciplina deserta, noua inducta ...*

[41] A propos de la conjonction de la *fortuna* et de la *uirtus* chez Velleius, lors de l'avènement de l'Empire, cf. aussi Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 678–680 et André, *op. cit.*, p. 310.

salutaria rei publicae terrarum orbis fata conditorem conseruatoremque Romani nominis [42]. La loyauté de Velleius à l'égard de l'Empire et des Julio-Claudiens ne semble guère conventionnelle. Velleius fait valoir les qualités de Brutus et croit que cet illustre personnage aurait pu honorer sa tâche, s'il était devenu le dirigeant d'une république triomphante [43], mais, d'autre part, il pense que toutes les vertus de celui-ci ont été soudainement emportées par l'assassinat de César [44]. Il avait glorifié Cneius Pompée, mais il condamna sévèrement le fils de celui-ci, qui s'était opposé à Auguste [45]. Par ailleurs, il relève fièrement la loyauté de son grand-père, C. Velleius, vis-à-vis de T. Claudius Nero, le père de Tibère [46].

Sans aucun doute, l'historiographe préfère le modèle de monarchie traditionaliste, respectueuse des anciennes institutions, modèle préconisé par Auguste et par Tibère [47]. Néanmoins, comme nous l'avons déjà souligné, un autre problème nous intéresse dans cet article, c'est-à-dire le fait que l'Empire agit comme un *genus*, qui réclame de la part de l'historien une optique différente de celle abordée à l'égard de la République. Tous les grands personnages sont célébrés avec une ferveur plus intense que celle témoignée aux héros de la République. Certes, la flagornerie de rigueur et les matrices rhétoriques avaient leur mot à dire, mais, répétons-le, l'admiration fondamentale de l'écrivain est sincère. Il vante, non sans quelques réticences, les exploits et les qualités de César, le fondateur de la dynastie Julia-Claudia [48] et notamment la *fortuna*, les vertus divines et la gloire d'Auguste [49]. Sans doute, les accents hagiographiques s'accroissent dans les éloges répétés adressés à Tibère lui-même, en commençant avec les vertus de la première jeunesse [50]. Tibère possède toutes les qualités du monarque parfait : l'adresse militaire, politique, diplomatique, la générosité, la prudence, etc.[51]. Autrement dit, Tibère est l'homme providentiel, consacré par les dieux au gouvernement de Rome, à savoir l'*optimus princeps*, car il avait livré à ses sujets le modèle de la perfection absolue et les avait dominés, grâce au pouvoir de l'exemple et non par la force brutale [52]. Velleius consacre le même éloge, évidemment démesuré, à

---

[42] Vell., 2, 60, 1.

[43] Vell., 2, 72, 2.

[44] Vell., 2, 72, 1 : *incorrupto animo eius in diem, quae illi omnes uirtutes unius temeritate facti abstulit.*

[45] Vell., 2, 73.

[46] Vell., 2, 76, 1.

[47] Cf. D. M. Pippidi, *Autour de Tibère*, Bucarest, 1944, p. 50—87 ; Alain Michel, *La philosophie politique à Rome d'Auguste à Marc Aurèle*, Paris, 1969, p. 27—46 ; 74—75 ; P. Petit, *op. cit.*, p. 13—14.

[48] Vell., 2, 41—43 ; 2, 46, 1 (les qualités militaires) ; 2, 52, 4—6 (sa générosité après Pharsale) ; 2, 55, 2 et 56, 1 ou 57, 1 (*clementia Caesaris*) ; il hésite lorsqu'il juge la justesse des actions de César, pendant la guerre civile (*id.*, 2, 49, 3—5) et semble le réprouver pour avoir repoussé assez tard la couronne offerte par Antoine (*id.*, 2, 56, 4).

[49] Vell., 2, 36, 1 ; 2, 59, 6 et 60, 1—2 : 2, 61, 1 ; 2, 68, 3 ; 2, 70, 1 ; 2, 74, 4 ; 2, 80, 3 ; 2, 82, 1 ; 2, 85, 5 ; 2, 86, 1—2 ; 2, 89, 2 ; 2, 90—91, etc. Velleius cherche à disculper Auguste des abus perpétrés pendant les proscriptions : *repugnante Caesare, sed frustra aduersus duos ...* ; (*id.*, 2, 66, 1).

[50] Vell., 2, 94, 2.

[51] Vell., 2, 94, 3—4 et 95, 1—2 ; 2, 97, 4 ; 2, 99, 1—5 ; 2, 103, 1—4 ; 2, 104, 3—6 ; 2, 107, 2—3 ; 2, 110, 6 ; 2, 111, 3 et 4, etc.

[52] Vell., 2, 126, 5 : *nam facere recte ciues suos princeps optimus faciendo oportet et cumque sit imperio maximus, exemplo maior est.*

Séjan [53], mais il célèbre aussi d'autres personnages de l'entourage des Césars comme Mécène, Agrippa, Marcellus, etc. [54]. Par contre, il réprouve sévèrement les adversaires des Césars—Lepidus, Marc-Antoine et même Agrippa Postumus, membre de la famille impériale, mais rival de Tibère[55]. Il est donc clair que Velleius place le sommet du nouveau *genus* et également celui de la paix romaine sous le règne de Tibère ; l'époque de César et les débuts d'Auguste valent non seulement la fin de l'ancien *genus* de la République, mais aussi l'ascension vigoureuse et encore difficile du nouveau genre représenté par le principat.

Il nous semble important de relever aussi que Velleius n'envisage pas la fin de la phase culminante, agencée à l'époque de Tibère et il ne croit pas possible et ne désire pas non plus la décadence inéluctable imposée par les matrices des mutations à l'intérieur de tout autre *genus*. A coup sûr, la prudence élémentaire et les clichés de l'adulation l'empêchaient d'insister sur un thème semblable. Il croyait sincèrement toutefois et, comme nous l'avons déjà dit, il espérait que la poussée diachronique s'arrêterait. En ce sens, il adresse aux dieux un vœu pathétique, où il leur demande de préserver la félicité actuelle, dans la vie sociale comme dans l'essor des arts [56]. Son espoir repose justement sur l'alliance supposée entre la *fortuna* et la *uirtus* [57]. Selon lui, la solution serait de prolonger le règne de Tibère et de faire surgir des successeurs dignes. Il implore toujours l'appui de la Providence : *eique functo longissima statione mortali destinate successores quam serissimos* (donc à Tibère), *sed eos, quorum ceruices tam fortiter sustinendo terrarum orbis imperio sufficiant, quam huius suffecisse sensimus* [58]. De cette manière, le cycle de l'évolution pourrait s'achever définitivement.

★

On peut toujours se demander quelle est l'origine de cette vision, de cette image de l'évolution historique et de son renouvellement *per genera*. En laissant de côté les analogies entre la théorie du développement de la littérature et certains avis de Sénèque le Père, ci-dessus mentionnés, on peut chercher cette origine dans l'arsenal des rhéteurs. Au demeurant, M. Hellegouarc'h vient de rattacher les méditations de Velleius à propos de la *fortuna* aux lieux communs de la rhétorique [59]. Les réflexions de Velleius sur les mutations de l'histoire, arrêtées sous un *optimus princeps*, ne pouvaient que plaire aux rhéteurs. En même temps, l'image d'un renouveau sans cesse réaffirmé en fonction de matrices invariables nous ramène aussi aux idées stoïciennes sur l'évolution cyclique de l'histoire. Sans doute, la palingénésie de Velleius, avec son passage obligatoire d'un

---

[53] Vell., 2, 127, 4 : *uirum seueritatis laetissimae, hilaritatis priscae, actu otiosis simillimum* ; aussi 2, 128, 4.

[54] Vell., 2, 88, 2 ; 2, 79, 1 ; 2, 93, 1, etc. ; cf. aussi Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 673—674.

[55] Vell., 2, 80, 1 ; 2, 60, 2 et 61, 1, etc. ; 2, 112, 7.

[56] Vell., 2, 131, 1 ; aussi 1, 17, 5.

[57] Vell., 2, 79, 5 : ... *sed ancipitis fortuna temporis matura uirtute correcta.* L'historien se rapporte aux premiers heurts militaires entre Octave et Sextus Pompée, malheureusement favorables à ce dernier. Cependant, Octave et sa vertu ont réussi finalement à surmonter et à dompter la fortune capricieuse.

[58] Vell., 2, 131, 1.

[59] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 680—683.

genus à un autre, se distingue sensiblement de la théorie cyclique du Portique ; cependant, elle ne rejette pas une certaine teinte stoïcienne, normale à une époque tant influencée par les successeurs de Zénon.

Velleius Paterculus ne fut cependant pas l'écrivain des options philosophiques spectaculaires. Dans son œuvre, il forge une image, une donnée directe et non pas une doctrine cohérente et médiate du renouvellement historique. Toutefois, cette image de rhéteur agit fortement dans tous les secteurs de l'histoire — politique et culturelle — traitée par Velleius. Cette image se décante notamment dans le domaine des arts parce que le terrain était moins glissant.

Voilà donc, à notre avis, la raison des *excursus* de Velleius sur la littérature. On s'est souvent demandé pourquoi précisément ce militaire assez fruste a été le premier historien latin à se soucier de la littérature. Mais c'est qu'il voulait se donner ainsi un terrain d'exercices pour expérimenter sa conception à propos de l'évolution historique *per genera*.

En guise de conclusion, nous en restons à l'idée que Velleius croyait dans le renouveau des forces historiques *per genera*. Chaque *genus* se développerait dans une voie prédestinée, ayant un début véhément, un apogée éclatant et une chute irréversible. Dans la littérature il ramenait parfois le concept de *genus* à celui de phase évolutive du genre. Voilà pourquoi nous sommes d'avis que pour Velleius l'histoire de Rome s'est déroulée en deux étapes opposées — la République et l'Empire, — chacune marquée par une destinée propre, qui suggérait à l'historien la sympathie pour les formes de l'Etat oligarchique dans le premier cas et la ferveur monarchiste dans le second. L'Empire se trouverait à la convergence heureuse entre la *uirtus* et la *fortuna*, convergence arrivée à son aboutissement sous le règne de Tibère, en permettant ainsi à l'historien d'espérer la fin de l'évolution *per genera*.

ZUM ÜBERLIEFERUNGSWERT DES TACITUS-CODEX LEID. BPL 16 B

VON

ARNO SEEL

(Erlangen)

Seit einiger Zeit wird die Frage nach dem Wert dieser Handschrift für die Tacitusforschung immer wieder neu gestellt und in den gegensätzlichsten Richtungen beantwortet. Für die These der Eigenständigkeit dieses Codex sind dabei besonders C. W. Mendell, E. Koestermann und K. Wellesley eingetreten [1]. Gerade die Arbeit des Letztgenannten wird hier einen wesentlichen Beitrag dazu leisten, daß diese Frage nun vielleicht endgültig entschieden werden kann; denn Wellesley hat sich in dankenswerter Weise darum bemüht, auch die bisher fast unberücksichtigt gebliebenen sogenannten *codices recentiores* (vgl. hierzu auch Koe., Komm. III 20) in die Diskussion mit einzubeziehen: Gerade durch den Vergleich mit diesen anderen Handschriften ergeben sich nämlich z. T. völlig neue Gesichtspunkte, die vor allem die herkömmliche Argumentation derer, die sich g e g e n den Leidensis stellen, fast ausnahmslos als nicht ausreichend

---

[1] Der Vollständigkeit halber seien hier die wichtigsten Publikationen zu diesem Thema in chronologischer Reihenfolge genannt:

C. W. Mendell, *Leidensis BPL 16 B*, AJPh 75 (1954), 250–270; E. Koestermann, *Codex Leidensis BPL 16 B — Ein vom Mediceus unabhängiger Textzeuge des Tacitus*, Philologus 104 (1960), 92–115; H. Heubner. (zu E. Koestermann. P. Cornelii Taciti libri qui supersunt 2, 1: Historiarum libri, Leipzig, 1961), Gnomon 34 (1962), 159–163; R. H. Martin, *The Leiden Manuscript of Tacitus*, Cl. Q. N. S. XIV (1964), 109–119; H. Drexler, *Die Praefatio der Historien des Tacitus*, Helikon 5 (1965), 148–156; F. R. D. Goodyear, *The Readings of the Leiden Manuscript of Tacitus*, Cl. Q. N. S. XV (1965), 299–322; C. W. Mendell ,Praef. zur Faksimileausgabe des Cod. Leid. BPL 16 B, Leiden, 1966; E. Koestermann, Cornelius Tacitus *Annalen*. Band III Buch 11–13, erläutert und mit einer Einleitung versehen, Heidelberg, 1967; K. Wellesley, *In Defence of the Leiden Tacitus*, Rh. M. 110 (1967), 210–224; St. Borzsák, RE Suppl. XI, 1968, 506 ff.; K. Wellesley, *Was the Leiden MS of Tacitus Copied from the editio princeps?* AJPh 89 (1968), 302–320. Daneben dürfen selbstverständlich die Textausgaben E. Koestermanns zu den Annalen und Historien, Leipzig 1960/61/65 (Hist. ^{3}1969) nicht unerwähnt bleiben, wobei für das hier angesprochene Problem vor allem die Praefactiones von besonderer Wichtigkeit sind.

Zu den im folgenden verwendeten Handschriftensiglen — vor allem der codd. rec. — vgl. den Schlüssel bei Wellesley, AJPh 89, 303.

StCl, XIV, 1972, p. 95–110, Bucureşti

erscheinen lassen, wobei allerdings auch kein gültiger Gegenbeweis erbracht wird:

Waren etwa bisher Beispiele, die eine Parallele zwischen L und einer Korrektur in der ed. pr. aufwiesen, bereits als hinreichender Beweis für eine enge Beziehung zwischen Korrektor und Schreiber gewertet worden, so konnte W. nun zeigen, daß in einer Vielzahl von etwas älteren Codices die gleichen Parallelen zu finden sind, wodurch selbstverständlich diese Beispiele für eine Beweisführung untauglich wurden (vgl. Wellesley, a.O. 309).

Auf Grund einiger weniger Stellen, die eine Parallele zwischen den Korrekturen der Stuttgarter ed. pr. und L aufzeigen, ohne daß diese auch in einem anderen der codd. rec. nachgewiesen werden können, kann W. nun dennoch und endgültig eine Beziehung zwischen L und der editio nachweisen (W. a.O. 309) [2].

I.

Doch zunächst sei auf die beiden Vorkämpfer der Eigenständigkeitsthese eingegangen, wobei es freilich nicht das Ziel dieses Aufsatzes sein kann, alle Argumentationsteile von Mendell und Koestermann zu durchleuchten; vielmehr sollen nur die wichtigsten Beispiele herausgegriffen werden:

1. Ann. 11,4, 1 schreibt M *nesteris* [3], L dagegen *ualerii*. Koestermann übernimmt in seinen Text *Mnesteris*, was an sich seiner hohen Meinung von L widerspricht, weshalb er im App. ein „nescio an rectius" neben die L-Variante stellt. Immerhin wagt er es in diesem Falle offenbar nicht, die M-Version fallen zu lassen (in Komm. III z. St. sagt er dann selbst, daß die L-Variante „anscheinend auf Interpolation zurückzuführen" sei).
   Mendell dagegen schreibt klar und deutlich: „Sine dubio ... lectio Leidensis accipienda est" [4], mit der Begründung, daß im Vorhergehenden gerade von Valerius Asiaticus die Rede gewesen sei und daß daher L unbedingt vorgezogen werden müsse.
   An sich ist beides möglich, doch ist ein Ersatz des zuvor nicht genannten und ungewöhnlichen Namens *Mnester* durch den im Vorhergehenden mehrfach genannten *Valerius Asiaticus* (11,1 ff.) wahrscheinlicher als das Umgekehrte. *Mnester* ist also lectio difficilior und daher vorzuziehen. Zumindest kann diese Stelle nicht als Beweis für die bessere Qualität und für die Eigenständigkeit des Leidensis angeführt werden
2. Ann. 11, 10, 1: Mendell führt diese Stelle wiederum an, um zu zeigen, daß nur L hier einen Sinn biete: M *habeat*, L *in animo habebat*. Ohne Zweifel ist die L-Version hier besser. Mendell müßte aber korrekterweise die Konjektur danebenstellen, die schon Lipsius (nach Koe. *Komm.* III „ohne hinreichenden Grund") bietet (*auebat*) und die ohne Zweifel sachlich auch dem Leidensis überlegen ist;

[2] Diese Meinung bestand zwar schon bisher, doch mußte sie auf Grund der Tatsache, daß die codd. rec. unberücksichtigt geblieben waren, eher als nicht voll bewiesene Hypothese betrachtet werden.

[3] Das *m* ist wohl einer Haplographie (voraus geht *suam*) zum Opfer gefallen.

[4] Mendell, Praefatio p. XVI.

denn nur so hat das Imperfekt, das man wohl als 'Impf. de conatu' verstehen muß, einen echten Sinn und kommt zur Wirkung. Daß es sich bei L um eine weder schwierige noch sehr glückliche Konjektur handelt, ist wohl kaum zu bestreiten.

3. Ann. 11, 16, 1 : M *Caesar Augustus pecunia*, L *Caesar aggesta pecunia*. Nur diese beiden Varianten stellt Mendell nebeneinander, und wenn sie tatsächlich die einzigen wären, ließe sich hier der von L gebotene Verbesserungsvorschlag nicht von der Hand weisen. Dabei versäumt es jedoch Mendell, darauf hinzuweisen, daß der Fehler in M so offensichtlicht ist, daß andere Codices (vgl. Koe. App. z.St.) diese Stelle ebenfalls zu emendieren versucht hatten, nämlich in *Caesar auctum pecunia*. Diese Lösung ist nun dem Leidensis so sehr überlegen, daß nichteinmal Koe. es wagt, das *aggesta* von L aufzunehmen und er übernimmt daher *auctum* in seinen Text; L bietet also eine oberflächliche Korrektur eines Fehlers in M.

4. Ann. 13, 57, 3; L fügt das Verbum *perfunderentur* hinzu, was Mendell und Koestermann (Philologus 1960, 104 und im Komm.) billigen. Mendell schreibt p. XVI seiner Praefatio: „Med. uerbum omittit *perfunderentur*, quod praebet Leidensis, recte ut uidetur". Beide beachten dabei offenbar nicht, daß es im Zusammenhang mit einem Ablativus instrumentalis stünde, der dieses Zusatzes nicht bedarf, ja der im Gegenteil sogar im normalen Sprachgebrauch diese Ergänzung vermeidet [5].

5. Koestermann führt in seiner Praefatio zu den Annalen (p. XV) eine ganze Reihe von Stellen auf, die „quamuis non semper ad perpendiculum exacti sint, tamen ueritatem quodam modo pronuntiare uideantur". Diese Beispiele nun sind, wie sich zeigen wird, die am wenigsten stichhaltigen Argumente der Beweisführung, denn offenbar sind diese Lösungen alle von einem Humanisten bei einiger Aufmerksamkeit selbst zu finden, und ihre Existenz muß sicherlich nicht mit der These einer selbständigen Tradition erklärt werden:
   a) Ann. 13, 22, 1 : M *senio*, L *fenio*, Koe. *Faenio*.
      Das Beispiel stimmt allein für diese Stelle, denn es wird der Hinweis versäumt, daß in M an den Stellen 14, 57, 1; 15, 50, 3. 53,3. 66,2. 68,1; 16, 12, 1 *faenio* (sogar der in der Schreibung am unteren Bogen des Buchstaben *e* angehängte Haken ist mehrfach zu erkennen) bzw. *faenius* oder *faenium* zu lesen ist. In 15, 61, 3 läßt sich nicht genau entscheiden ob *f* oder ſ geschrieben ist. Ganz klar dagegen ist in M die Stelle 15,58, 3, wo eindeutig ein Maiuskel *F* zu lesen ist. L schließt also für 13, 22, 1 auf *f*, weil er im folgenden immer wieder so liest. Ja es sieht sogar so aus, als ob L zuerst *ſenio* geschrieben und erst nachträglich ſ zu *f* verbessert hat!
   b) Ann. 14, 7, 6 : M *agerrimum*, L *agerinum*, Koe. *Agermum*. So, wie Koestermann diese drei Versionen nebeneinanderstellt, ist vielleicht zuzugeben, daß L dem Richtigen etwas näher kommt. Und es ist durchaus korrekt, daß M an dieser Stelle wahrscheinlich

[5] Auch die Tatsache, daß Tac. einmal in Agr. 45, 1 dieses Verbum metaphorisch verwendet (vgl. Koe. Komm. III z. St.) ist wohl kaum Grund genug, um es auch hier unbedingt zu fordern.

als *agerrimum* zu lesen ist. Doch unterbleibt bei Koe. wiederum der Hinweis, daß kurz vorher (14, 6, 2) M eindeutig *agermum* schreibt, was bei dem gesamten Schriftduktus von M durchaus fälschlicherweise als *agerinum* gelesen werden kann, so, wie L auch an dieser Stelle geschrieben hat. Genau das Gleiche ergibt sich wenig später (14, 8, 3), wo M nur *agerm* schreibt, L dagegen sinngemäß *agerinus*. Es ergibt sich also folgendes: Bei der ersten Nennung des Namens schreibt M eindeutig *agermum*, was L als *agerinum* liest. An der zweiten und dritten Stelle führt L diesen Lesefehler nur konsequent fort, indem er auch da seine Lesung der ersten Stelle wiederholt. Leider kann der Leser des textkritischen Apparates der Teubnerausgabe diese Zusammenhänge nicht nachvollziehen, da Koestermann diese Parallelstellen sowohl im App. als auch bei der Beweisführung in seiner Praefatio übergeht: Er nennt nur 14, 7, 6, während 6,2 und 8,3 nicht erwähnt werden.

6. In 14, 32, 1 glaubt nun wiederum Mendell einen überzeugenden Beleg für seine These gefunden zu haben:

M *uisamque speciem inaestuario tam ese subuersae coloniae*, L *uisamque speciem noctu motam esse subuersae coloniae*. Diese Stelle sei ein sicherer Beweis für die Selbständigkeit des Leidensis gegenüber der M-Überlieferung (Mendell, Praef. p. XIII). Richtig ist in Mendells Argumentation dabei, daß eine falsche Auflösung der scriptio continua [6] im Spiele ist, indem nämlich der nur hier bei Tac. begegnende Name der Themse von M nicht erkannt wurde: ein ganz einfacher Fehler, der von den Humanisten ohne Schwierigkeit behoben wurde. Dagegen hat die Veränderung des *inaestuario tam* zu *noctu motam* mit der scriptio continua garnichts zu tun, sondern beruht auf einer vom Schreiber des Leidensis, bzw. von dessen Vorlage herrührenden Verständnisschwierigkeit und stellt so eine falsche Sinnkonjektur dar, die allerdings z. T. durch das Mißverständnis des *tam* von *tam ese* mit veranlaßt ist, vor allem aber dadurch, daß der Schreiber mit *aestuario* nichts anzufangen wußte, wohl aber bei einer solchen Vision auf den Gedanken kam, daß diese in der Nacht erfolgt sein müsse: *speciem noctu motam*. Auch hierin hatte der Leidensis bereits Vorläufer, indem nämlich nach Angabe von Mendell auch andere codd. die Lesart *maestu motam esse* bieten [7].

Daß in diesem Falle der Codex Mediceus II die Archetypuslesart getreuer bewahrt als der Leidensis, kann unmöglich dazu dienen, ein spezielles enges Verhältnis L's zu diesem Archetypus zu statuieren, sondern deutet geradezu auf das Gegenteil, und Mendell hat dies auch offenbar selbst empfunden, indem er in sehr widersprüchlicher Weise zuerst feststellt: „in archetypo sine dubio scriptum erat INESTUARIOTAMESE", dann aber völlig unmotiviert hinzufügt: „scriba Medicei aut retinebat lectionem archetypi aut per felicem interpolationem restituit". Es wird also die richtige Lesart zur glücklichen Interpolation — was es ohnehin keinesfalls ist —,

[6] Dazu, daß die Auflösungen der scriptio continua in M und L zuweilen divergieren, vgl. Borzsák, a.O. 508.

[7] Vgl. zu dieser Stelle auch H. Drexler, Helikon V (1965), 148 f.

dagegen die sekundär verderbte Lesart von L zum Beweis der Traditionstreue gemacht.

7. Nun wären noch einige weitere Stellen zu nennen, in denen L tatsächlich einen im Verhältnis zu M bereinigten und offensichtlich richtigeren Text bietet; so etwa Ann. 11, 30, 2 [8] und Hist. IV 46 [9]: All diese Belege werden in ihrer Beweiskraft aber dadurch geschwächt, daß entsprechende Korrekturvermerke entweder im Stuttgarter Exemplar der ed. pr. [10] oder in M als Marginalie zu finden sind. Aus diesem Grunde dürfen sie nicht als Beweis für eine eigenständige Überlieferung herangezogen werden, sondern sie stützen viel eher die Vermutung, daß es sich bei L um eine Humanistenhandschrift handelt (bzw. um die Abschrift einer Humanistenhs.), in welcher textkritische Anstöße nicht nur, wie in älteren Hss. üblich, durch Randbemerkungen festgestellt, aber im Kontext beibehalten werden, sondern gleich folgerichtig für die Textgestaltung ohne Marginalie vollzogen werden.

8. Eine allgemeinere Überlegung soll die Besprechung der Mendell-Koestermann-Beweisführung abschließen:

Koestermann (Praef. p. XVI) legt großes Gewicht auf die Hypothese, daß der Tacitus-Archetypus selbst bereits Doppellesarten geboten habe. Darauf deuten nach Koestermann einige variae lectiones, die bereits im Mediceus II selbst als Marginalien mit dem Vermerk *al.* oder *alii* eingeführt sind. Nun glaubt er, daß einzelne Sonderlesarten von L auf solche Doppellesarten des Archetypus selbst zurückzuführen seien, daß also von zwei im Archetypus vorhandenen Varianten der Mediceus II nur die eine, der Leidensis dagegen nur die andere aufbewahrt habe (Beispiele bei Koe. p. XVI Mitte). Die Möglichkeit einer solchen Aufspaltung eines Varianten-Archetypus ist grundsätzlich nicht zu bestreiten. Andererseits ist noch viel weniger zu bestreiten, daß eine solche Variantenbildung ja in jedem Falle irgendwann, und das heißt: jederzeit, möglich ist und daß man nicht aus solchen rein methodischen Erwägungen heraus unbesehen jede varia lectio als Doppellesart des Archetypus oder gar des Autors selbst erklären darf. Im Gegenteil sind echte Archetypus- oder Autorenvarianten zweifellos die Ausnahme von der Regel der später immer zahlreicher werdenden Handschriftenvarianten, die im zunehmenden Maße in der Humanistenzeit eingeführt werden. Wenn ein späterer Codex aber so viele eindeutig falsche Lesarten bietet wie der Leidensis, dann können ein paar wenige, allenfalls auch sinnvolle Varianten, die an und für sich nicht von der Hand zu weisen wären, als Zufallstreffer in einem im übrigen recht verwilderten Text gelten und jedenfalls nicht den weitreichenden Schluß auf Tradidionsselbständigkeit begründen, wo alles andere dagegenspricht.

---

[8] Mendell, Praef. p. XIII und Koestermann, Praef. XIV.

[9] Mendell, Praef. p. XII, die textkritischen Apparate und Borzsák a.O. 508.

[10] Zu Ann. 11 30, 2 vgl. E. Hulshoff Pol, Addenda ad Praefationem p. XXII (im Anschluß an die Praef. d. Faksimileausgabe des Leidensis).

II.

Stellen, an denen L angeblich einwandfrei überlegene und nicht durch Konjektur zu findende Lesarten bietet, halten der Kritik in keinem Falle stand. Auf der anderen Seite steht immerhin eine Anzahl von schlagenden Beispielen dafür, daß Fehler in L nur verständlich sind, wenn dieser Codex direkt auf den Mediceus II oder eine diesem ähnliche Textvorlage zurückgeht [11]:

1. Ann. 11, 23, 4: M. *moreretur*, L *moreretur*, Koe. nach Bach *oreretur*. (Koe. *Komm*: „vorhergeht *eorum*"). L hat offensichtlich zunächst von M abgeschrieben und dann erst nachträglich korrigiert. Das Gleiche gilt für

2. Ann. 11, 26, 1; M *adulterorum*, L *adulterorum*, Koe. *adulter⟨i⟩orum*.
3. Ann. 12. 32. 1: M *inde cangos*, L *inde cauchos*, Koe. nach Bezzenberger in *Decangos*. M bietet hier offensichtlich wieder eine falsche Trennung der scriptio continua. L übernimmt diese Falschtrennung und da er mit *inde cangos* nichts anzufangen weiß, versucht er zu *inde cauchos* (zur Not könnte man auch *canchos* lesen) zu verbessern, wobei er zugleich der an sich häufigen *u/n* Falschlesung zum Opfer fällt. Erst nachdem er diese Falschtrennung von M übernommen hatte, wurde er unsicher und verbesserte durch den Bindebogen zu *in decauchos* (Koestermann bietet im App. und im Komm. für L nur die kontrahierte Form, so daß dem Leser diese Entwicklung verborgen bleiben muß).
4. Ann. 12, 35, 1: M *intendebant*, L *incendebant*.
   Wie so oft wurden hier *c* und *t* verwechselt: es handelt sich also um einen klaren Abschreibefehler oder allenfalls um eine bewußte Konjektur von L (sollte *incend* ... tatsächlich aus einer Konjektur von L entstanden sein, so mag dabei durchaus eine Reminiszenz des Schreibers an das wenig zuvor —34,1—stehende *accend* ... eine Rolle gespielt haben).
5. Ann. 12, 54, 3: Hier liegt ein typischer Fall von nachträglicher Korrektur der ersten Hand vor:
   M *interiecissent*, L *interiecissent* von M übernommen und zu *intercesissent* korrigiert.
6. Ann. 13, 25, 2: M *inulti propriis*, L *multi propriis*.
   Die L-Variante ist aus einer falschen Zusammenziehung der drei Anfangshasten von *in* zu *m* entstanden (vgl. unten Nr. 11).
7. Ann. 13, 58: Daß gerade die Zahlen *septingentos et quadraginta* in L und M übereinstimmen, während schon cod. Vat. 1958 *octingentos et triginta* bot, spricht für sich (vgl. Koe. Komm. III z. St.).
8. Ann. 14, 31, 4: M *ara* (corr. ex *arae*), L *ara*, Koe. *arx*. Koestermann gibt für L *arx* an, was tatsächlich ein Beweis für die bessere Textüber-

[11] Auch hier kann wiederum nur eine Auswahl der wichtigsten Beispiele geboten werden; nicht erwähnt wird z. B. auch die Vielzahl derjenigen Stellen, wo M und L sich decken, die Herausgeber aber etwas anderes in den Text aufnehmen. An sich sprechen diese Stellen für sich selbst, aber es kann nur zu leicht der weder beweisbare noch widerlegbare Einwand gemacht werden, daß diese gemeinsamen Fehler der beiden Codices bereits aus dem Archetypus, wann immer er existiert haben mag, übernommen worden seien.

lieferung in L wäre; tatsächlich ist aber in L genauso eindeutig wie in M nur *ara* zu lesen, womit wiederum die Verbindung zwischen den beiden Codices hergestellt ist.

9. Ann. 15, 17, 3 : M + L *diruta quaeque*, Koe. für L und im eigenen Text *dirutaque quae*. Nach der Meinung Koestermanns unterscheiden sich also M und L und letzterer würde damit die bessere Lesart bieten; tatsächlich schreiben aber M und L gemeinsam *diruta quaeque*.
10. Ann. 15, 34, 1 : M *celere* (corr. ex *celebre*), L *celebre* (Koe. für L *celebre*). Durch das expunktierte *b* in L findet sich in beiden Hss. die gleiche Korrektur (*celebre* zu *celere*), was dafür spricht, daß der Schreiber des Leidensis die Korrektur in M zunächst übersehen, dann aber nachvollzogen hat.
11. Ann. 15, 58, 3 : M *uincta*, L *iuncta*. Diese Variante kann wiederum nur aus einer falschen Zusammenziehung der ersten drei Hasten (*ui* zu *iu*) entstanden sein.
12. Ann. 16, 24, 2 : Hier wird die Abhängigkeit L's von M ganz deutlich durch eine gemeinsame Falschlesung : Die Vorlage des cod. M dürfte geschrieben haben *quodubinonuenit*; M trennt falsch zu *quo dubie non uenit*, L schreibt zunächst genau dieses ab und verbessert erst sekundär zu *quo*^{d} *dubie non uenit*. Auf die zweite Möglichkeit (Rhenanus) der Trennung, so wie sie dann auch Koe. im Text bietet, ist der Schreiber von L offenbar nicht gekommen : *quod ubi non ‹e›uenit*.

Grundsätzlich bleibt nun zu sagen, daß weitaus die meisten Unterschiede zwischen L und M rein dem Klang oder der äußeren Form nach eine eindeutige Verbindung und Abhängigkeit aufweisen; die Zahl dieser Parallelitäten ist dabei so groß, daß nicht mehr mit Zufall gerechnet werden kann : Vielmehr muß man hier von den Teilen auf's Ganze schließen, so daß eine eigenständige Tradition des Codex Leidensis schon damit aus dem Bereich der Möglichkeit gerückt wird.

III.

Bevor nun auf die jüngste Publikation zu diesem Thema eingegangen sei, soll die Antwort auf eine Frage gesucht werden, von der man sich zwar kein absolutes Urteil über Wert oder Unwert des Codex erwarten darf, von deren Beantwortung aber immerhin einige Rückschlüsse auf den Charakter der Hs. gerade im Hinblick auf eventuelle eigenmächtige Emendationsversuche abhängig sein können : Die Frage nach dem Schreiber dieses Codex Leidensis.

Den Weg zu dieser Identifizierung hat weitgehend die Bibliothekarin E. Hulshoff Pol [12] geebnet, die hier die Handschrift Agricolas zu erkennen glaubt und die sich an die fast vermessen klingende These heranwagt, der Leidensis sei eine nachträgliche Abschrift der ed. pr. durch Agricola.

[12] E. Hulshoff Pol, Addenda ad praefationem (s.o. Anm. 10).

Ließe sich diese These beweisen, so wäre der Stab über den Codex endgültig gebrochen und deshalb soll die Argumentation von Frau Hulshoff Pol eingehender referiert werden:

Zur besseren Übersicht über die zeitliche Reihenfolge der hier interessierenden Fakten seien an den Anfang die folgenden Daten gestellt:
1469—1474 hält sich Agricola in Pavia auf; anschließend weilt er bis 1479 in Ferrara, von wo er nach Deutschland zurückkehrt;
ca. 1470 Druck der editio princeps von Vindelin de Spira in Venedig.
ca. 1475 Druck der Puteolanus-Ausgabe
1478 Plinius-Codex (von Agr. in Ferrara? [13]) geschrieben, wie aus dem Subscript des Cod. Voss. Lat. 4°80, f. 132 v (Plin. Epp. Lib. IX finis) hervorgeht.

Auch in geographischer Hinsicht ist die These von Hulshoff Pol einwandfrei, da die Wasserzeichen des für den Codex verwendeten Papiers zwischen 1475 und 1481 in Norditalien begegnen, also dort, wo sich Agricola um diese Zeit aufgehalten hat [14].

Den eigentlichen Beweis sucht Hulshoff Pol aus dem Schriftduktus zu gewinnen:

Daß Agricola das Stuttgarter Exemplar der ed. pr. in Händen gehabt und überarbeitet hat, geht schon allein aus dem am Ende stehenden, in roter Farbe geschriebenen Zusatz hervor: *Rodolphus Agricola recognouit.*

Da es Hulshoff Pol nach ihrer Angabe nicht gelungen ist, irgendeine eindeutige primäre Handschriftenprobe des Agricola zu finden, ist sie zu einer indirekten Beweisführung gezwungen, die sie auf dem Umweg über eine vergleichende Nebeneinanderstellung verschiedener Adnotationen durchführt; dabei stellt sie folgendes fest:

Manche Korrekturen in der ed. pr. und der Text des Leidensis sind von der gleichen Hand geschrieben.

Der Codex Leidensis stammt von der gleichen Hand wie der Plinius-Codex Voss. Lat. 4° 80. Letzterer bietet am Ende den Zusatz *Rodolphus Agricola Phrisius Ferrariae absoluit Anno Christi MccccLxxviii° kl. Dezembr. Lector perpetuum uale*" (zitiert nach Hulshoff Pol).

Nun besteht natürlich durchaus die Möglichkeit, daß Agricola zwar einen Plinius-Codex geschrieben hat, daß die vorliegende Hs. jedoch bereits wiederum eine Abschrift davon ist, die den Zusatz am Ende nur getreulich mit abgeschrieben hat. Hulshoff Pol glaubt allerdings und sicher zu Recht diese Möglichkeit ausklammern zu dürfen.

Trotzdem führt sie sicherheitshalber den Vergleich weiter: Die gleiche Handschrift findet sich bei Korrekturen des Plinius-Codex Stuttgardiensis poet. et philol. 4° 30 und im Zusatz am Ende dieser Handschrift: *C. Plinii Secundi nouicomensis uiri consularis et oratoris clarissimi epistolarum liber, diligenter per Rodolphum Agricolam frisum* (so bei H. -P. p. XX), *recognitus, exscriptus pro Theodorico Plinio germano tunc Ferrariae scholastico anno 1478, 26 februarii, Hercule duce estensi imperante feliciter.*

---

[13] Die hier wie auch von Hulshoff Pol an den Anfang gestellte Vermutung wird im folgenden ihre Bestätigung finden.

[14] Diese Angabe über die Wasserzeichen wurde unüberprüft aus den Angaben Hulshoff Pols übernommen, da sich zeigen wird, daß diese Beobachtung für die eigentliche Beweisführung von untergeordneter Bedeutung ist.

Diese Beispiele führt Hulshoff Pol an und sie behauptet, daß daher die Wahrscheinlichkeit doch sehr groß sei, daß es sich hier tatsächlich um die Handschrift Agricolas handle; der letzte und eigentlich doch so offen auf der Hand liegende Schritt des Beweises wird von ihr nun allerdings nicht getan:

Vorausgesetzt, daß diese Handschriftenvergleiche wirklich eine Übereinstimmung ergeben haben — und bisher ist von keiner Seite widersprochen worden —, ist es nicht nur sehr wahrscheinlich, sondern absolut sicher, daß der Leidensis von Rudolph Agricola geschrieben worden ist: Gerade durch das letzte Beispiel nämlich, durch die Stuttgarter Plinius-handschrift, wird die Schreibweise Agricolas eindeutig bestimmt und festgelegt, denn die Vermutung einer nachträglichen Abschrift ist hier gewiß auszuschließen, da ja ein späterer Schreiber die Korrekturen und den Zusatz am Ende in seiner eigenen, also in der gleichen Handschrift wie den Text selbst, geschrieben hätte. Da es sich hier aber eindeutig um zwei verschiedene Handschriften handelt, kann die Korrekturen und den Zusatz am Ende nur Agricola geschrieben haben.

Da nun feststeht, daß die Agricola-Handschrift im Stuttgarter Plinius-Codex fixiert werden kann, ergibt sich — eventuell noch auf dem Umweg über den Plinius-Codex Voss. Lat. 4°80 —: Der Codex Leidensis BPL 16 B ist von Rudolph Agricola bei seinem Aufenthalt in Ferrara geschrieben worden.

IV.

Hier setzt nun die Kritik von K. Wellesley ein, der zwar — und dies wurde schon am Anfang gesagt — eine direkte Beziehung zwischen der ed. pr. und dem Leidensis nachgewiesen hat (Wellesley a.O. 309), der aber energisch bestreitet, daß die editio primär gewesen sei. Zunächst stellt er die drei grundsätzlichen Möglichkeiten einer solchen Beziehung vor (a. O. 310):

„1. L is copied from the corrected ed. pr.
2. The corrections derive from L (or a similar MS).
3. The corrections and L draw upon a common source".

Die dritte Möglichkeit scheidet er mit Recht von Anfang an aus, da sie weder nachgeprüft noch widerlegt werden kann, und er entscheidet sich für die zweite Lösung. Zu diesem Zwecke wendet er sich zunächst mit zwei allgemeinen Überlegungen gegen Hulshoff Pol: Eine nachträgliche Abschrift der Editio sei in L schon deswegen nicht zu sehen, weil solche handschriftlichen Wiedergaben wohl nur noch als Luxusexemplare für fürstliche Bibliotheken o.ä. hergestellt worden seien. So sei aber L keineswegs zu verstehen, da er nur ein sehr anspruchsloses Äußeres habe.

Wenn man aber die geringen Auflageziffern eines solchen Druckes bedenkt, so dürfte doch die Möglichkeit einer nachträglichen Abschrift aus wissenschaftlichem Interesse nicht so ohne weiteres von der Hand zu weisen sein, zumal wir wissen, daß dieses Vorgehen selbst noch zur Goethezeit durchaus üblich war[15].

[15] Die folgende Briefstelle ist bei Ernst Grumach, „Goethe und die Antike", Berlin 1949, p. 243 zitiert (F. L. zu Stolberg, 2. 6. 1791 = Gespräche 1,121): „Goethe hat mich gebeten, ihm ein Stück aus dem Äschylos zu zeigen ... Lassen sie doch die Eumeniden abschreiben".

Auch der Einwand Wellesleys, Agricola hätte im Wissen um die Existenz von Tacitus-Hss. in Norditalien das aufwendige Abschreiben scheuen müssen, reicht wohl für eine Widerlegung kaum aus, da es immerhin möglich ist, daß Agricola keine käufliche Handschrift finden konnte und daß er es vorzog, einen solchen Text abzuschreiben, zumal ihm hierfür genügend Zeit zur Verfügung stand.

Aber abgesehen davon, daß die von Hulshoff Pol aufgestellte These der Identität Agricolas mit dem Schreiber des Leidensis als bewiesen angesehen werden darf, sprechen auch mehrere Einzelstellen, die Wellesley eigentlich gegen eine Abhängigkeit des Leidensis von der ed. pr. anführt, eher für das Gegenteil; wichtig sind für Wellesley dabei besonders diejenigen Beispiele, bei denen die ed. pr. und L divergieren:

1. Ann. 11, 31, 1 *praetorianas* ed. pr. (corr.), Vin, N 23, Ven
praetorias N 22, V 63, L
praetoria P

Wenn man diese Varianten isoliert und ohne sich zu überlegen, wie sie entstanden sein können, betrachtet, so mögen sie als echte Divergenz verstanden werden. Um gerecht zu urteilen muß man aber diese Stelle in Beziehung setzten zu dem, was wenige Zeilen vorher zu lesen ist;

praetorianis in posterum ed. pr.
praetorianis impositum L

Die ed. pr. bietet hier offensichtlich einen verderbten Text, der in L richtig gestellt ist. In dieser Tatsache den Beweis für einen eigenen Überlieferungszweig des Leidensis sehen zu wollen, wäre wohl kaum haltbar, da die ed. pr. hier geradezu zu einer Emendation herausfordert. Gleichzeitig zeigt diese Stelle, daß der Schreiber von L den Text kritisch betrachtet, und so ist durchaus denkbar, daß er den Unterschied zwischen „Praetorianer" im ersten und „praetorianisch" im zweiten Falle durch die fast äquivalenten Worte *praetorianus* und *praetorius* ausdrücken will (gleichzeitig mag der Schreiber vor der genauen Wiederholung zweier kurz aufeinander folgender Worte aus stilistischen Gründen zurückgeschreckt sein). Es ist also durchaus denkbar, daß die von Wellesley angeführte Variante nicht auf verschiedener Überlieferung, sondern auf dem bewußten Versuch einer Textverbesserung beruht.

2. Ann. 11, 31, 1 *pauore* ed. pr., N 22, P, Vin, N 23, Ven, V 63
pauoris corr. ed. pr., L (sed. *is* in ras.)

Da auch in der ed. pr. zu *pauoris* korrigiert wurde, ist anzunehmen, daß L zunächst *pauore* geschrieben hatte — so wie es in der ed. pr. gedruckt ist —, dann aber durch Rasur zu *pauoris* verbesserte und so die Korrektur aus der ed. pr. übernahm. Daß der Schreiber erst nachträglich die Emendation selbst in die ed. pr. einfügte ist unwahrscheinlich, da so die Rasur in L nicht zu erklären wäre[16].

3. Ann. 11, 31, 2 *celebrat* ed. pr. (corr.), Vin
celebrabat N 22, P, N 23, Ven, V 63, L

[16] Der Einwand, daß der Schreiber die Verbesserung erst in der Hs. und dann in der ed. pr. eingetragen haben könnte, ist wohl kaum stichhaltig, da sich zeigen wird, daß manche sekundäre Korrekturen in der ed. pr. in L primär im fortlaufenden Text geboten werden (s.u. Nr. 6 und S. 107 u.).

Ein Vergleich mit den nachstehenden Verben legt die Emendation *celebrabat* so nahe[17], daß sie durchaus selbständig entstanden sein mag. Aber auch wenn man dies bestreiten wollte, schließt die Variante die These, daß L von der ed. pr. abgeschrieben wurde, nicht aus, da es dann immer noch möglich wäre, daß zusätzlich irgendeiner der codd. rec. mit herangezogen worden ist. Letzteres Argument muß immer mit berücksichtigt werden, so daß die Aufzählung der Divergenzen zwischen L und der ed. pr. für sich alleine niemals ausreichen kann, um diese These zu widerlegen. Dennoch seien einige weitere Beispiele Wellesleys überprüft:

4. Hist. IV, 44,3 *etiam* ed. pr., N 22, P, Vin, N 23, Ven, V, 63, L
et iam corr. ed. pr.
Die gleiche unsinnige Korrektur — d.h. die durch einen kommaähnlichen Trennungsstrich kenntlich gemachte Aufteilung — findet sich auch in L.

5. Die nächsten Beispiele Wellesleys seien übergangen, da es sich durchwegs um Varianten in L handelt, die entweder keine echte Divergenz aufzeigen (Hist. IV 45, 1), oder aus einer übersehenen Korrektur in der ed. pr. resultieren (Hist. IV 45, 2), oder aber äußerst leicht zu findende Sinnkonjekturen darstellen (Hist. IV 46, 2; 52,2 und auch 54,2).

6. Dagegen sei Hist. IV 53,3 ausdrücklich erwähnt, da auch diese Stelle im Grunde eher gegen Wellesley spricht:
lustratas ed. pr., N 22, P, Vin, N 23, Ven, V 63, L
lustratis corr. ed. pr.
lustrata L^1 (späte Ursinus und Lipsius)
Auch hier schreibt L zunächst das Gleiche wie die ed. pr. und streicht erst nachträglich das *s*, wohl angeregt durch die Korrektur in der ed. pr., welche sinnlos ist, durch die aber selbst ein unaufmerksamer Schreiber auf die Verderbtheit der Stelle hingewiesen worden sein dürfte. Gerade diese Variante zeigt deutlich, daß die Korrektur in der ed. pr. unmöglich aus L abgeleitet sein kann.

7. Die zweite Beispielgruppe bei Wellesley (L „in conflict with all other members of II, but correct") darf übergangen werden, da es auf Grund der Tatsache, daß hier keine Parallele für L in anderen Hss. gefunden werden kann, klar auf der Hand liegt, daß der Schreiber von L zu sinngemäßen Verbesserungen des Textes in der Lage war (Wellesley a.O. 311 f.).

8. In der dritten Gruppe schließlich bietet Wellesley drei Beispiele, die „in conflict with all other MSS. probably interpolated and incorrect" seien:

a) Ann. 11. 31. 1

quibus tacentibus certatim	ed. pr. (corr.), P, Vin
quibus fatentibus titum	(*l' tacen* superscr.) N 22
quid tacentibus certatim	(*bus* super *d* add) N 23
quid tacentibus certatim	Ven

[17] Die beiden Verben sind aneinander gebunden durch die Parallelität:
celebrabat ... urgeri ... fluere
adsultabant ... gerere ... iacere.

quis tacentibus certatim V 63 (*d* super *quis* add)
quibus dubitantibus et incertis L

Die angeführten Varianten zeigen, wie unsicher schon den Schreibern der übrigen Hss. diese Stelle war. Ebenso dürfte sie auch dem Schreiber von L suspekt erschienen sein. Wie der Text ursprünglich gelautet haben mag, ist unsicher, doch scheint *quis fatentibus certatim* den Sinn am ehesten zu treffen, zumal *fatentibus* in den Hss. leicht zu *tacentibus* verlesen werden kann.

Die Variante in L läßt sich nur aus einem Mißverständnis des Textes *quibus tacentibus certatim* erklären: Offenbar hat der Schreiber *certatim* direkt auf *tacentibus* — und nicht, wie es richtig gewesen wäre, auf das folgende *ceteri circumstrepunt* — bezogen. Auf Grund des daraus entstandenen Widersinns der „um die Wette Schweigenden" sah er sich dann veranlaßt, eine sinngemäße Konjektur anzubringen, in der auch für *certatim* ein Ersatz gefunden werden konnte: *certatim — incertis*.

b) Hist. IV 50, 4 *offensum* ed. pr., N 22, Vin, N 23, Ven
offensā P
offensium M, V 63
ruspensium corr. ed. pr.
aspensium L in ras.

Alle Codices sowie die ed. pr. und ihre Korrektur bieten hier offensichtlich einen verderbten Text. Eine Argumentation in dieser oder jener Richtung ist daher nicht möglich. Umgekehrt scheint das *a* der L-Variante — soweit man dies im Faksimiledruck erkennen kann — von der 1. Hand aus einem *r* korrigiert worden zu sein; ließe sich dies mit Hilfe der Originalhs. bestätigen, wäre darin ein erneuter Hinweis auf die Beziehung zwischen L und M zu sehen.

c) Hist. IV 52,1 *ad inuictissimos* ed. pr., P, Vin, Ven, V 63
adininctissimos N 23
ad iunctissimos M, N 22, corr. ed. pr.
ad coniunctissimos L

inuictissimos ist in der ed. pr. durch die Korrektur so verzeichnet, daß es kaum zu lesen ist. Durch zwei Querhasten über den ersten vier Buchstaben und durch Verränderung des *n* zu einem Buchstaben, der als *o* gelesen werden könnte, kann durchaus ein *coniunctissimos* (*cōiūctissimos*) gelesen werden.

V.

Die bisherigen Ergebnisse seien kurz zusammengefaßt:

1. Der zunächst sehr einleuchtende Einwand Wellesleys, daß L nicht von der ed. pr. abgeschrieben sein könne, da sonst die zahlreichen Divergenzen zwischen beiden Texten unerklärlich wären, ist nicht stichhaltig; vielmehr zeigt die erste Gruppe der Beispiele (oben S. 104 f., Nr. 1—6), daß es sich fast durchweg um naheliegende und überlegte Konjekturen handelt, die für einen Humanisten von keiner-

lei Schwierigkeit sind und die auch den Text tatsächlich mehrfach verbessern.

Selbst wenn man aber bezweifeln wollte, daß es sich um freie Verbesserungsversuche des Schreibers selbst handelt und daß gleiche Lesarten in den recentiores unabhängig voneinander mehrfach zustande gekommen sein können, bleibt natürlich gerade bei Humanistenhandschriften immer der Ausweg der Querkollation von subsidiär, nämlich an unleserlichen Stellen oder bei Unverständlichkeit der Hauptvorlage herangezogenen Zweithandschriften grundsätzlich möglich. Das Argument der Möglichkeit von sinngerechten Konjekturen wird gestützt durch die Beispiele, die Wellesley in seiner zweiten Gruppe bietet (o. S. 105, Nr. 7 kurz angesprochen), da es sich hier eindeutig und auch zugestandenermaßen um Konjekturen bzw. echte Emendationen handelt, die aus der ed. pr. ohne allzu großen Aufwand abgeleitet werden konnten. Genau das Gleiche gilt auch für die dritte Gruppe Wellesleys (o. S., 105—106, Nr. 8 a—c), bei der es sich ebenfalls nur um Konjekturen handelt, die durch die unklare oder offenkundig falsche Textgestalt der ed. pr. angeregt worden sein dürften.

2. Wenn die Korrekturen in der ed. pr. erst nachträglich auf Grund des Textes von L eingesetzt worden sein sollen, so bleibt es völlig unverständlich, weshalb dann nicht alle Verbesserungen des Leidensi- (man denke vor allem an die Beispiele der zweiten Gruppe bei Wellesley) in die ed. pr. übertragen wurden. Im umgekehrten Falle wäre die größere Zahl der Korrekturen in L durchaus verständlich.
3. Allein die Einteilung Wellesleys in Stellen bei L, die entweder mit den Codices der Gruppe II identisch sind oder diesen und sogar zum Teil allen anderen Hss. widersprechen, zeigt, daß eine strenge Einordnung des Leidensis in eine der drei Gruppen trotz den genannten Argumenten (W. a.O. 305) kaum möglich ist.

Neben den von Wellesley angeführten Stellen, die, wie sich hier gezeigt hat, im Grunde eher gegen als für die von ihm verfochtene These sprechen, lassen sich jedoch noch einige weitere Beispiele anführen, die das bisher Gesagte unterstreichen; das wichtigste davon dürfte in Hist. IV 46 bzw. IV 52/53 zu sehen sein (vgl. hierzu auch Hulshoff Pol, a.O. XXI f. und Borzsák a.O. 508).

Die ed. pr. schiebt am Anfang des Kapitels 46 ein Stück aus den Kapiteln 52/53 ein. Genauso findet sich auch die Stellung im Codex Mediceus II, so daß eine Zugehörigkeit der ed. pr. zum Überlieferungszweig des Mediceus kaum zu bestreiten ist.

Auf dreierlei verschiedene Arten ist nun in der ed. pr. auf diese Verwechselung hingewiesen und durch Setzung verschiedener Zeichen eine korrigierende Umstellung vorgenommen. Das heißt also, daß diese Emendation bereits hier als notwendig erkannt und korrigiert worden ist. Im Leidensis ist diese Verwechslung ohne irgendeinen Hinweis richtig gestellt. Damit wird nun endgültig deutlich, daß die ed. pr. unmöglich mit Hilfe von L entstanden sein kann, da sonst das Problem dieser Umstellung garnicht zur Sprache gekommen wäre. Ähnlich ist es an anderen Stellen, wo in M Einzelworte fehlen, die in der ed. pr. am Rande ergänzt sind und in L im fortlaufenden Text stehen (etwa Ann. 11, 7, 4 *statuit*; 11, 31, 1 *quemque* u.ä.).

Da nun aber Wellesley selbst durch die Berücksichtigung der codd. rec. endgültig geklärt hat, daß die ed. pr. und L in einer bestimmten Weise voneinander abhängig sind, ist schließlich gegen die Meinung Wellesleys nur der eine Schluß zulässig, daß der Leidensis von der ed. pr. abgeschrieben wurde, zumal die Identifizierung des Schreibers mit Agricola (s. o. S. 101 ff.) eine Priorität des Leidensis schon aus chronologischen Gründen unmöglich erscheinen läßt.

Um das Bild abzurunden, sei noch ein letztes Beispiel (vgl. Wellesley a.O. 319) erwähnt:

Hist. III 6, 1

bello quam gloriam	M, V 58, H, Mal, J, G, BO5
bello quam gloriam	(*cui* superscr.) B72
bello quam gloriam	(at *quam gloriam* in ras. m. post). K
bello magis quam gloria honestus	I b, II ,I II exc. L, ed. pr.
bello magis quam gloriam	L

Mit Recht bemerkt Wellesley, daß L ursprünglich *quam gloria et dux* geschrieben hatte. Dann wurde *et* eradiert (das *t* ist noch leicht erkennbar) und *m* eingefügt (dabei wurde auch das *a* aus *gloria*, nocheinmal nachgezogen). Im Gegensatz zu Wellesley, der vermutet, daß diese Korrektur mit dunklerer Tinte geschrieben sei als der übrige Codex, läßt sich jedoch sagen: Der weitere Verlauf der Schrift zeigt, daß die Farbintensität der Tinte von *-am* bis *corbulo* kontinuierlich abnimmt, so als ob der Schreiber bei der Korrektur die Feder frisch eingetaucht und dann *-am dux corbulo* in einem Zuge geschrieben hätte [18]. Daraus folgt, daß diese Korrektur nicht nachträglich eingefügt worden ist, sondern daß sie der Schreiber des Leidensis selbst unmittelbar während des Schreibens vorgenommen hat.

Da aber die Marginalie in der ed. pr. nach Hulshoff Pol (und W. widerspricht hier nicht) eindeutig von einer anderen Hand als der des Leidensis geschrieben ist, kann die autographe Korrektur in L nur daraus erklärt werden, daß der Schreiber zunächst die im fortlaufenden Text der ed. pr. gebotene Variante *bello magis quam gloria* abgeschrieben und dann erst die Marginalie bemerkt und übernommen hat, wobei er dann die von ihm als Konjektur erkannte Lesart *bonus* durch das zweifellos bessere *honestus* ersetzte.

Der u.a. von Wellesley (a.O.319) gegen Hulshoff Pol erhobene Einwand, daß *honestus* erst von einer jüngeren Hand stamme, ist wohl kaum zutreffend: Zum einen sollte man — so wie es selbst Wellesley trotz seiner im Ganzen ablehnenden Haltung tut — Hulshoff Pol die bessere Ausgangsposition zu einer solchen Beurteilung auf Grund der ihr zur Verfügung stehenden Originale zubilligen; zum anderen läßt sich gerade der Einwand Wellesleys widerlegen: Die von ihm als Beweis dafür, daß *honestus* von einer anderen Hand nachgetragen sei, angeführte Ligatur von *-est-* in *honestus* findet sich genauso auch im fortlaufenden Text des Leidensis, wo an der Identität des Schreibers nicht gezweifelt werden kann [19]. Gegen eine autographe Korrektur spricht auch nicht, daß *honestus*

[18] Diese Abschwächung der Farbintensität läßt sich in L allerorts feststellen (am deutlichsten jeweils am Anfang eines Abschnittes).

[19] Vgl. z. B. *honesta* in L f. 86 r (Hist. I 5,1).

dünner und etwas dunkler geschrieben erscheint, da der Schreiber sich bei Korrekturen immer darum bemüht, möglichst wenig Platz zu beanspruchen; zu diesem Zweck kann er entweder eine spitzere Feder benutzen oder aber die dünneren Linien durch Verkanten der sonst benutzten Feder erreichen (die dunklere Tönung folgt wiederum aus dem frischen Eintauchen der Feder). Auch hier ist also eine nachträgliche Korrektur der ed. pr. aus L nicht möglich; vielmehr ist die Korrektur in L nur zu verstehen, wenn man diejenige in der ed. pr. bereits voraussetzen darf.

Damit dürfte nun der Nachweis einer Abhängigkeit des Leidensis von der ed. pr. und damit sekundär auch vom Überlieferungszweig des Mediceus II erbracht worden sein. In diesem Bewußtsein aber treffen wir uns fast wieder mit Koestermann, der im Nachtrag zur Praefatio seiner Annalenausgabe ²1965 p. XX f. sich zu dem Bekenntnis veranlaßt sieht: Leidensis „quoque pendet quidem ab ipso Mediceo, sed ita, ut lectionibus ab alio fonte deriuatis ditatus sit"[20]. Die 'andere Quelle' ist nur nicht in einem querkollationierten Codex mit eigenständigem Überlieferungswert zu sehen, sondern in einem kaum mehr entwirrbaren Gemisch aus Falschlesungen, aus guten und schlechten Emendationsversuchen, aus in der ed. pr. bereits vorgefundenen Korrekturen und schließlich vielleicht sogar aus Varianten, die aus dem einen oder anderen parallel kollationierten cod. rec. übernommen wurden. Daß die Textverbesserungen, die L bietet, zum größten Teil keineswegs so überragend sind, wie man bei einseitiger Betrachtung zunächst annehmen mag, zeigt im Grunde schon die Annalenausgabe Koestermanns selbst: wenn man nämlich versucht, ein Verhältnis zu bilden zwischen Stellen, die Koestermann aus L oder aus M oder aus anderen Quellen bzw. eigener Kombination in seinen Text übernommen hat, so ergibt sich etwa folgendes Bild:

1.	L verschieden von M, Koe. übernimmt M	63%
2.	L „ „ M, Koe. „ L	12,5%
3.	L deckt sich mit M, Koe. verschieden von M + L	16%
4.	L verschieden von M, Koe. „ „ M + L	8,5%

Koestermann entscheidet sich also in fast zwei Dritteln aller Fälle für die M-Lesart und nur in etwas mehr als einem Zehntel für die L-Variante. Das heißt aber, daß Koestermann dem Codex L zwar einen großen Wert beimißt, aber praktisch doch nicht darum herumkommt, ihn als schlecht zu behandeln [21].

Da nun der geringe Wert des Codex Leidensis gezeigt werden konnte, bleibt an sich für ihn nur noch eine mögliche Konsequenz: ihn bei einer neuen textkritischen Ausgabe der Annalen XI—XVI und der Historien weitgehend unberücksichtigt zu lassen. Eine Bedeutung, wenngleich auch

---

[20] Ähnliches sagt Koestermann auch in der Praefatio seines Annalenkommentars III, p. 21, wo er auch zum Ausdruck bringt, welch große Hoffnung er auf eine Gesamtkollation der codd. rec. setzt. Daß diese Hoffnung, soweit sie sich auf die Eigenständigkeitstheorie erstreckt, trügerisch war, zeigt die Untersuchung Wellesleys, denn obgleich hier kein geschlossener textkritischer Apparat vorliegt, darf wohl schon jetzt behauptet werden, daß schlüssigere Argumente wohl kaum mehr erwartet werden dürfen, da Wellesley sicherlich die wichtigsten Punkte in seinem Aufsatz herausgegriffen hat.

[21] Diese Verhältnisbildung wurde zwar nur für die Annalenbücher XI—XVI durchgeführt, doch ist kaum anzunehmen, daß es sich bei einer Einbeziehung der Historien bedeutend ändern würde.

diese nicht sehr groß ist, hat der Leidensis lediglich für die Überlieferungsgeschichte, für die Textkritik jedoch sicher nicht.

Gerade dieses Ergebnis verdankt seine wichtigsten Stützen mittelbar und ungewollt dem Aufsatz von K. Wellesley, der auf der einen Seite durch die Einarbeitung der codd. rec. tatsächlich zeigen konnte, daß die Beweisführung Hulshoff Pols keineswegs ganz so stichhaltig ist, wie sie zunächst erscheinen konnte, da ein großer Teil ihrer Argumente durch Parallelen in den codd. rec. entwertet wurde. Umgekehrt hat er aber dann doch — gerade durch die Bestätigung, daß ed. pr. und Leidensis zusammenhängen — der hier vertretenen Gegenmeinung zu einer zusätzlichen Sicherung verholfen. Insbesondere hat die Überprüfung verläßlich ergeben, daß auch von seiten der bisher vernachlässigten codices recentiores ein Gegenargument gegen diese Auffassung nicht erwartet werden kann. Einige der von Wellesley erörterten Beispiele dürfen im Gegenteil als schlüssiger Beweis dafür gelten, daß der Codex Leidensis auch an den Stellen, an denen er von der editio princeps abweicht und eigene Wege geht, durchaus keinen selbständigen Überlieferungswert in Anspruch nehmen kann und darum bei der Textkonstitution so wenig oder auch so viel wie die übrigen recentiores in Betracht zu ziehen ist [22].

Dezember 1970

[22] Etwa ein Jahr nach Drucklegung des vorl. Aufsatzes ist erschienen: Tacitus Hist. II, ed. Schinzel, Beiheft 3 WSt 1971. Dieses Werk bietet eine hervorragende Bestätigung des hier Gesagten, da eine Kollation sämtlicher Humanisten-Hss. ebenfalls zu dem Ergebnis führt, daß der Leidensis höchstens wegen seiner Konjekturen interessant sein könne.

Zum Leidensis nimmt auch nochmals Stellung: Brunhölzl, *Zum Problem der Casinenser Klassikerüberlieferung*, München 1971, 126 ff.

GETICA LUI STATILIUS CRITO

DE

I. I. RUSSU

PARTEA I

IZVOARELE ISTORICE ALE EPOCII LUI TRAIANUS. „GETICA"

Este de multă vreme cunoscută și îndeobște regretată în istoriografia Imperiului roman starea lacunoasă a materialului documentar scris cu privire la anii domniei lui Marcus Ulpius Traianus (98—117), a celor două decenii în care imperiul și romanitatea ajunseră la apogeul puterii, expansiunii, strălucirii lor sub prestigioasa conducere a marelui ostaș-împărat hispano-roman[1]. S-a relevat (mai ales de către eminentul istoric-biograf italian citat) faptul că n-a rămas aproape nimic sau numai mizere fragmente din materialul imens al arhivelor imperiale, ale magistraților, guvernatorilor, colegiilor, municipalităților, comandamentelor militare etc., pierdute aproape integral — lucru de altfel obișnuit, firesc în cea mai mare parte pentru epoca imperială în general—, în timp ce materialul epigrafic și gliptic respectiv arheologic, mai abundent cantitativ, cunoscut pînă acum, rămîne (prin însăși natura lui) adesea laconic și de semnificație echivocă. Dar ceea ce constituie (față de alți împărați romani) o pierdere ireparabilă pentru cunoașterea epocii lui Ulpius Traianus este faptul că operele istorice-literare (bazate în primul rînd pe documente directe ori tradiții orale) încetează chiar înainte de venirea lui „la tron"

[1] Despre istoria lui Marcus Ulpius Traianus și a vremii lui: monografia lui Roberto Paribeni, *Optimus Princeps. Saggio sulla storia e sui tempi dell'imperatore Traiano*, vol. I—II (Messina, 1926), 662 pagini, lucrare de doctrină solidă și vastă erudiție istorică, remarcabilă prin măreția concepției, eleganța de stil a unui mare umanist al secolului XX (despre persoana și activitatea științifică a lui R. Paribeni: *Studi in onore di Aristide Calderini e Roberto Paribeni*, Milano, 1956, p. LXIII—LXXXV); N. Lascu, *Preabunul împărat*, în Transilvania, Sibiu, 1941, p. 185—191; D. Tudor, *Traianus*, București, Ed. științifică, 1966 [broșură de popularizare]; *RE*, S. X (1965), 1032—1102 *M. Ulpius Traianus* (R. Hanslik).

Despre politica romană la Dunăre și în sud-estul Europei în această vreme, v. și C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan* (Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa, V/2, Sitzungsberichte der Akad. Wien, 217, 1, 1937); T. Sauciuc-Săveanu, *Împăratul Traian și Marea Neagră*, în Revista istorică română, București, XVI, 1946, p. 119—127.

St Cl, XIV, 1972, p. 111—128, București

şi continuă firul abia după moartea lui, aproape fără excepţii : biografiile imperiale de Suetonius Tranquillus se opresc la Flavius Domitianus (a. 96), biografiile scrise de Marius Maximus, începînd cu Cocceius Nerva (96—98) şi terminînd cu Elagabalus, s-au pierdut fără urmă, iar *Historia Augusta* începe cu viaţa lui Aelius Hadrianus (117—138); *Istoria Romei* de Cassius Dio Cocceianus s-a păstrat în rezumate fragmentare cu largi goluri; *Dacica* lui Appianus s-a pierdut integral, la fel ca istoria lui Ammianus Marcellinus în partea privind perioada respectivă[2]. Încît (precum remarcă biograful italian al lui Optimus Princeps) „se pare că de fapt faima acestei mari figuri de împărat a fost urmărită de un destin vrăjmaş".

De altă parte, mult mai fărîmiţat şi lacunos este materialul documentar privitor la D a c i a în epoca lui Traianus : campaniile de cucerire a ţării şi organizarea noii provincii la nordul Dunării inferioare (care constituie una din cele mai grandioase acţiuni militare şi politice ale împărăţiei) se cunosc foarte lacunos, defectuos, chiar incorect sub multe aspecte. Numai în linii mari şi în etapele principale a putut fi reconstituită istoria externă şi desfăşurarea războaielor în legătură cu marea luptă dramatică de rezistenţă a geto-dacilor în faţa pătrunderii celei mai redutabile forţe armate organizate în epoca antichităţii. Dacă asupra politicii generale, a pregătirilor, a formaţiilor armate şi a multora din personajele mai de seamă participante, ca şi asupra desfăşurării acţiunii militare-politice a romanilor în Dacia carpatică există numeroase date în texte, inscripţii, monede şi medalii, reliefuri sculpturale etc. (lacunoase şi laconice, este adevărat, dar există), în schimb asupra daco-geţilor sîntem foarte puţin şi destul de rău informaţi : se cunosc cu totul neîndestulător condiţiile interne din Dacia, starea, aşezările, felul de viaţă (în bună parte ilustrate de rezultatele abundente ale săpăturilor arheologice, mai ales din ultimele trei decenii)[3], atitudinea populaţiei autohtone geto-dace în cursul ostilităţilor şi soarta ei după încetarea acestora, pacificarea ţării şi anexarea Daciei lui Decebalus la imperiu[4]. Cunoaşterea incompletă, adesea eronată a populaţiei băştinaşe (care rămîne de fundamentală importanţă pentru problema romanismului în Dacia traianee şi pentru etnogeneza românilor) vine din faptul că materialul documentar greco-roman privind direct şi integral campaniile romane în Dacia şi realităţile populare de aici în timpul războaielor se prezintă azi într-o formă încă mult mai deplorabilă : între documente, singură columna lui Ulpius Traianus la Roma (înfăţişînd schematic, dar integral desfăşurarea ambelor războaie) s-a păstrat întreagă; dar caracterul exclusiv figurat în imagini al acestui minunat şi bogat repertoriu artistic, „mutismul" lui prin lipsa oricăror explicaţii scrise

[2] Izvoarele documentare asupra lui Ulpius Traianus : Paribeni, *op. cit.*, I, p. III şi 5—44; IzvIstRom, I, p. 467—556.

[3] Vasile Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucureşti, 1926; C. Daicoviciu — Al. Ferenczi, *Aşezările dacice din Munţii Orăştiei*, Bucureşti, 1951, 116 p.; rapoartele de săpături ale şantierului arheologic „Grădiştea Muncelului — Costeşti (jud. Hunedoara)", condus de C. Daicoviciu, în SCIV, 1950—1956, MatArh, IV—VIII; C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie. Monografie arheologică*, Bucureşti, 1954, 167 p., cu ample ilustraţii şi bibliografie; IstRom, I, p. 216—341; H. Daicoviciu, *Dacii*, Bucureşti, Edit. ştiinţifică, 1965, şi alte publicaţii consemnate în *Limba traco-dacilor*, ed. II, Bucureşti, 1967, p. 33—36 (*Sprache der Thrako-Daker*, 1969, p. 40—43).

[4] I. I. Russu, *Daco-geţii în Dacia romană*, în *Contribuţii la cunoaşterea regiunii Hunedoara* (Sargetia, III, 1956), Deva, p. 39—56.

echivalente, aspectul enigmatic al multor scene şi echivocul lor îi scad foarte mult din valoarea şi semnificaţia documentară, uneori reduse la rostul de simple tablouri ale căror loc, împrejurări şi implicaţii rămîn total neînţelese[5]. De nepreţuită valoare informativă ar fi fost (natural) operele i s t o r i c e -narative, tratînd campaniile din Dacia; dar, cum s-a spus, textul părţii respective (cartea LXVIII) din Istoria lui Cassius Dio este păstrat în rezumate foarte scurte, fragmente mizere în compilaţia unui călugăr bizantin; celelalte izvoare (Ammianus, Maximus, Appianus ş.a.) au dispărut cu desăvîrşire în uitare prin negura epocii de recesiune materială şi culturală a feudalismului. Despre campaniile dacice ale lui Ulpius Traianus au existat două scrieri de mare valoare documentară, una în limba latină, alta în greceşte, a doi martori oculari şi părtaşi de frunte la aceste acţiuni: împăratul Traianus şi medicul său T. Statilius Crito. Dispariţia acestor scrieri preţioase — care ar fi fost totodată un limpede şi autentic „text" de comentariu pentru „volumul de planşe" al scenelor de pe columna lui Traianus — constituie una din cele mai grave lacune iremediabile în materialul documentar al istoriei Imperiului roman în sec. II, al teritoriului României şi al romanităţii carpato-dunărene[6].

Comentariile lui Ulpius Traianus, memorii sau jurnal de operaţii scris de însuşi împăratul biruitor al geto-dacilor, în cel puţin două „cărţi" (sau părţi), intitulate *De bello Dacico* ori mai curînd simplu *Dacica*, vor fi fost o naraţiune similară lui *De bello Gallico* al înaintaşului său Iulius Caesar; dar cu siguranţă de valoare literară inferioară, cum era de aşteptat de la un mare ostaş pe care nu-l preocupa literatura, şi care nu avea pretenţii şi resurse de scriitor; ceea ce ar explica eventual mai uşor dispariţia scrierii sale, din care a rămas un singur rînd, 5 cuvinte citate de gramaticul Priscianus din sec. VI: „Traianus in I Dacicorum: i n d e B e r z o b i m d e i n d e A i z i p r o c e s s i m u s"[7], din capitolul cărţii I în care era

---

[5] Conrad Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, II—III (vol. I n-a apărut; Berlin, 1896, 1900; text şi planşe); critici şi completări: E. Petersen, *Trajans dakische Kriege nach dem Säulenrelief erzählt*, Leipzig, 1899, 1903; K. Lehmann-Hartleben, *Die Trajanssäule*, Berlin-Leipzig, 1926; Paribeni, *op. cit.*, I, p. 215—265, 278—308; Patsch, *op. cit.*, p. 66—128; P. G. Hamberg, *Studies in Roman Imperial Art*, Uppsala, 1945, p. 104—159; C. şi H. Daicoviciu, *Columna lui Traian*, Editura Meridiane, Bucureşti, 1966, 36 p., 74 pl. Ultima monografie, F. B. Florescu, *Die Trajanssäule*, (vol.) I, *Grundfragen und Tafeln*, Bucureşti Editura Academiei — Bonn, 1969, 160 p., 78 figuri în text, 130 pl., cu date şi schiţe tehnice utile, dar cu interpretarea greşită (tendenţioasă şi chiar diletantică) — interpretare dată şi scenelor pe metope şi creneluri ale monumentului triumfal de la Adamclissi (cf. StCl, V, 1963, p. 430—437; Acta Musei Napocensis, III, 1966, p. 423—426; VII, 1970, p. 110—124) — a tuturor „barbarilor" duşmani ai romanilor, ca ... daco-geţi, adică nu numai cei care apar evident ca atare, dar şi iazigii, sarmaţii, germanii etc. care luptă contra romanilor în scenele de pe „columnă". I. Miclea, *Columna* (Cuvînt înainte de Z. Stancu — H. Stancu, studiu şi comentariu R. Florescu), Cluj, 1971.

[6] Poema în greceşte pe care se pregătea să o scrie poetul roman Caninius Rufus, prieten al lui Plinius cel Tînăr (*Epist.*, VIII, 4 „optime facis, quod bellum Dacicum scribere paras. Nam quae tam recens, tam copiosa, tam lata, quae denique tam poetica et quamquam in uerissimis rebus tam fabulosa materia? ... Una, sed maxima difficultas, quod haec aequare dicendo arduum, immensum etiam tuo ingenio, quamquam altissime adsurgat et amplissimis operibus increscat. Non nullus et in illo labor, ut barbara et fera nomina, in primis regis ipsius, Graecis uersibus non resultent. Sed nihil est quod non arte curaque, si non potest uinci, mitigetur ..."; IzvIstRom, I, p. 476—8), nu e sigur dacă — cu toate insistentele îmbărbătări şi stimulente pliniene — a fost scrisă; dar azi nu se ştie nimic despre acea poemă în afară de menţiunea făcută de Plinius.

[7] Priscianus, *Institutiones grammaticae*, VI 13, ed. Martin Hertz, în *Grammatici Latini*, H. Keil, Leipzig, 1855, vol. II, p. 205 (= *Historicorum Romanorum reliquiae*, ed. Herm. Peter,

descrisă înaintarea forţelor romane în prima campanie, prin Banat „de la Berzobis la Aizis" spre capitala Daciei. Din acest crîmpei (dacă este posibil a trage vreo concluzie din numai 5 cuvinte ale unei scrieri istorice) se vede că scrisul lui Traianus (eventual în colaborare cu generalul Licinius Sura?) va fi fost „admodum simpliciter et militariter", cum bine-l caracteriza un istoric şi critic literar german la începutul sec. al XX-lea [8].

Getica (Γετικά) medicului T. Statilius Crito, a doua lucrare-memorial — de asemenea cu valoare documentară de primul rang, ca operă a unui martor ocular, foarte bine informat din surse oficiale (de la comandamentul suprem roman) —, pare a fi lăsat ceva mai multe fragmente decît se admite îndeobşte. Despre Crito există unele informaţii biografice şi din opera lui s-au păstrat cîteva preţioase fragmente, în parte cunoscute şi utilizate de cercetătorii moderni, în parte însă nerelevate ori total ignorate pînă azi, din simpla cauză că nu li s-a căutat şi stabilit paternitatea literară; aceste fragmente ignorate vor fi relevate şi examinate împreună cu cele recunoscute mai demult, ca o contribuţie la istoriografia greco-romană şi la cunoaşterea societăţii daco-getice la începutul sec. II e.n., în anii de cotitură în destinul ei istoric.

Titus Statilius Crito, de origine greco-asian din Heraclea Cariei, libert probabil al vreunui membru al marii familii romane a Statiliilor (de la care şi-a luat cetăţenia romană, praenomen şi gentilicium „Titus Statilius", păstrîndu-şi numele „naţional" grecesc *Crito* drept cognomen), a fost medic practician în capitala imperiului, unde era cunoscut în ultimii ani ai sec. I e.n. [9]; a scris în specialitatea sa tratate cu titlul *Kosmetika*, *Pharmakitides bibloi*. Faima şi prestigiul de terapeut i-au hărăzit înaltele funcţii de „medic oficial la curtea imperială, archiatros [10], procurator (epitropos) şi prieten" al împăratului Traianus; ca atare a participat în statul major imperial la campaniile dacice, pe care le-a descris în cartea ce s-a bucurat de o remarcabilă celebritate în vremea sa, *Getica*, dar care a avut neşansa de a se pierde, cu excepţia cîtorva fragmente.

O dedicaţie lui Aesculapius şi împăraţilor, pusă de corporaţia medicilor din Efes, cinsteşte T. Στατίλιον Κρίτωνα τὸν ἀρχίατρον καὶ ἐπίτροπον αὐτοκράτορος Νέρουα Τραιανοῦ, JÖAI, XXIII, 1926, Bbl. 263 (= SEG, IV, nr. 521 = *AnnÉp*, 1928, nr. 94 = L. Robert, *La Carie*, I, 1954, p. 179); o altă inscripţie grecească onorară din Heraclea Salbace (Caria), întregită de Buckler, este pusă ἐ]κ διαθήκη[ς T.] Στατι[λίου Κρίτωνος το]ῦ γενομένου ἀρχιατ[ροῦ καὶ ἐπιτρόπου κα]ὶ φ[ί]λου τοῦ κυρίου Κ[αίσαρος], JÖAI, XXX,

---

II, Leipzig, 1906, p. 117; *IzvIstRom*, I, p. 484); Paribeni, *op. cit.*, I, p. 6; Patsch, *op. cit.*, p. 63. Localizarea pe teren în Banat a celor două toponime dace *Berzobis* şi *Aizis* s-a făcut plecînd de la consonanţa între *Berzob-* şi slavo-românul *Bîrzava* (curs de apă, lîngă care se află localitatea Jidovin, cu castrul legiunii IV Flavia), de ex. Pârvan, *Getica*, p. 270 „*Berzovia* (ItinRom, p. 544; Tomaschek, *Thraker*, II/2, p. 59). La Jidovin. Păstrat în denumirea r(îului) Berzava (Bârzava). De tradus ca etimologie getică 'Mestecănişul' "; total neverosimil. Despre *Berzobis* (Berzovia — Jidovin) bibliografia în *Tabula Imperii Romani*, L 34, Budapest, 1968, p. 36; *Aizis ibid.*, p. 26.

[8] H. Peter, *op. cit.*, p. CLXXVI.

[9] Martialis, *Epigramm.*, XI, 60, 6 (a. 96): *ulcus habet quod habere suam uult quisque puellam, / quod sanare Criton, non quod Hygia potest.*

[10] Despre funcţia de „archiatros": M. Wellmann, RE, II, 464—466; J. Keil, JÖAI, VIII, 1905, p. 128—138, P. Wolters, *ibid.*, IX, 1906, p. 295—297. Un Ἀσκληπιάδης Ἀπελλᾶ τοῦ Δημητρίου ἀρχιατρὸς καὶ δημοφίλητος καὶ ἱερεὺς Θεοῦ Μεγάλου (etc.), la Odessos-Varna (Bulgaria, la Marea Neagră), *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae* (ed. G. Mihailov, Sofia, 1956), vol. I, nr. 150 (= Bullet. Instit. arch. bulg., VIII, 1934, p. 458).

1936, Bbl. 5—8 (=*AnnÉp*, 1937, 85 =Robert, *La Carie*, p. 167); dedicaţia pusă de fiul său Statilius Marcianus şi de soţia sa Statilia Critonis, Robert, *La Carie*, p. 178.

În ştirile literare despre Criton (adunate de Jacoby, *FGrHist*, II, p. 931) este amintit: Steph. Byz. s. v. *Getia*: Γετικός, ἀφ'οὗ Κρίτωνος Γετικά. Ioan Lydus (mai jos, fr. *1*), Galenus, *Synth. pharm.* I (XII 445 K.): Κρίτωνι... κατὰ τὴν αὐτοκρατορικὴν οἰκίαν ἰατρεύσαντι. Suid. s. v. *Rufos Ephesios*. Martial, XI, 60.

C. Müller, *FHG*, IV p. 373; *Prosopographia Imperii Romani*, ed. I, vol. I Berlin, 1897, p. 484, nr. 1307; Jacoby, *RE*, XI, 1934, nr. 5, Kind, *ibid.*, 1935, 7; Buckler — Keil, JÖAI, XXX, Bbl. 5—8; Patsch, *op. cit.*, p. 64; L. Robert, *Hellenica*, III (1946), p. 8—10.

Un personaj cu numele *Statilius Critonianus* pe la a. 160 e.n. (*RE*, III A, 2192, nr. 18, Stein) ar putea să fie considerat ca descendent ori libert al medicului Statilius Crito.

Fragmentele din *Getica* lui Crito, ce fuseseră mai demult identificate ca atare prin menţiunea directă „cum spune Criton în *Getica*", au fost parţial colectate şi grupate mai întîi de C. Müller, în *FHG*, IV, p. 374 (6 fragmente; mai jos, nr. *3—8*); apoi toate fragmentele din aceeaşi categorie (adică sigur ale lui Criton), în număr de 8 (mai jos, nr. *1—8*), au fost reeditate de Jacoby, *FGrHist*, II, p. 931—932; aceleaşi texte sînt reproduse cu traducere românească în *Izvoare privind Istoria României*, I, p. 506—509. Dar în textul lexiconului Suidas, în afară de cele 5 fragmente identificate pînă acum (mai jos, nr *3*, *4*, *5*, *6*, *8*), se află alte cîteva „pasaje" conţinînd informaţii despre *Getae* şi *Getia* (Dacia), cu evidentă referinţă la fapte din cursul unor acţiuni militare contra dacilor care nu pot fi decît campaniile lui Ulpius Traianus din anii 101—102, 105—106. Apartenenţa acestor fragmente „adespota" (fără stăpîn, „ale nimănui"), reproduse în cîteva locuri de lexicograf (după alte lexicoane, cum face Suidas în majoritatea cazurilor, nu direct din opera istorică originală), nu este indicată, lipsind (prin neglijenţa compilatorului sau lacuna în colecţia din care copia) precizarea necesară „cum spune Criton (ori alt autor?) în *Getica*"; dar conţinutul fragmentelor arată în chip peremptoriu că sînt pasaje din vreo „Getică" tratînd luptele şi evenimentele din timpul cuceririi Daciei. Ca atare, majoritatea din ele ar putea să aparţină, deci, oricăreia dintre scrierile istorice greceşti cu asemenea „tematică" ce se cunosc, cum ar fi Cassius Dio cartea LXVIII, Appianus, Criton ori eventual alt scriitor[11]. O scurtă cercetare şi comparare a cîtorva fragmente va arăta cine poate să fie autorul lucrării istorice *Getica* de unde sînt luate fragmentele „adespota" care vorbesc de geţi în lexiconul lui Suidas.

Opera lexicografică a lui S u i d a s (Sudas, care a trăit pe la a. 1000) este o imensă compilaţie erudită (2 785 de pagini de tipar) conţinînd un abundent material documentar literar, gramatical, istoric, geografic, etnografic, filozofic, ştiinţific etc., în care există multe inversări de autori, lacune, confuzii de nume ş.a.; ultima ediţie critică, de A. Adler, a adus

[11] Dio Chrysostomus (Prusaensis), care în scrierea pierdută *Getica* (utilizată ca sursă de Cassiodorus şi prin acesta de Iordanes, sec. VI) vorbeşte de daci numindu-i „Getai", nu poate fi luat în considerare din cauză că el umblase în Dacia lui Decebalus şi a descris fapte şi stări anterioare războaielor de cucerire, la sfîrşitul sec. I e.n. (W. Schmid, *RE*, V, 873—874; Patsch, *op. cit.*, p. 48—50).

o sistematizare şi limpezire a enormului material de date şi citate, adesea încîlcit, confuz [12]. Analiza întregii opere şi a izvoarelor, a structurii şi conţinutului a fost făcută în *RE*, IV A (1931), 675—717 (A. Adler). În ce priveşte izvoarele istorice pentru epoca imperială, s-a stabilit (C. De Boor) că enorma compilaţie a lui Suidas conţine fragmente luate din lexicoane, scholii ori excerptele constantiniene („de uirtutibus", „de legationibus" ale împăratului bizantin Constantinus Porphyrogenetos, din sec. X), nu direct din autorii respectivi. Citatele din Cassius Dio sînt aproape toate luate din lexica (precum şi din Ioan Antiocheanul, care copiază pe Dio); din Appianus utiliza aceleaşi cărţi ca şi excerptele şi dă cîteva citate din lexica. Despre cele 4 citate din „Criton în *Getica*" s-a spus că „din cauza titlului cărţii, ar putea să fie luate nu din excerpte direct. Este greu de admis că Suidas însuşi ar fi văzut această carte (*Getica* lui Criton) aproape dispărută de multă vreme. Locurile sînt desigur citate dintr-un istoric utilizat în excerpte, iar de obicei excerptele suprimă (omit) asemenea indicaţii ale izvoarelor", *RE*, IV A, 705 (Adler).

În ce priveşte apartenenţa fragmentelor „adespota", în număr de 10, vorbind despre geţi în Suidas, se poate spune că dintre cei trei autori amintiţi: Cassius Dio, Appianus, Criton, numai cel din urmă poate să fie luat cu maximă probabilitate ca izvor primar al lor. Lui Cassius Dio i s-au atribuit cu oarecare probabilitate fragmentele *10* şi *12* (chiar şi *13*, în *IzvIstRom*), improbabil însă fr. *15*; dar acest istoriograf se exclude sau este prea puţin probabil din cauză că (bun cunoscător al popoarelor din spaţiul carpato-balcanic şi al izvoarelor istorice romane) el nu foloseşte etniconul „Geta" decît pentru traco-geţii din Moesia (Cass. Dio, LI, 24,6; 26,1; 2,7; 7,2; LXVII, 6,2), iar spre a designa pe traco-dacii din nord-vest (din Dacia carpatică) utilizează numele de „Daci" (LI, 22, 6 — 7; 23,2; LIV, 36, 2; LV, 30,4; LXVII, 6,1—2,5; 7,1—3; LXVIII, 6,1; 8, 1, 3; 14,1; LXXII, 3,3; LXXVIII, 27,5), nefăcînd confuzii şi fiind în această privinţă de o consecvenţă remarcabilă [13]. Acelaşi lucru s-ar putea spune în bună parte despre al doilea autor, Appianus, a cărui carte XXIII din *Istoria romană* trata războaiele dacice intitulîndu-se *Dacica* (Δακική), nu *Getica* [14], iar pentru a designa pe dacii din Carpaţi se pare că prefera termenul de „daci" (*Illyr.* 22 şi fr. 18 din Zonaras XI, 21); în *Prooem.* 4 Appianus spune: „Geţii de peste Istru, pe care scriitorii îi numesc daci"; dar alteori foloseşte numirea de „Getae" pentru traco-dacii din nordul Dunării (de ex. *Maced.* 18,1 etc.).

Rămîne deci ca sursă foarte probabilă (dacă nu în totalitate, cel puţin în majoritatea din cele 10 fragmente „getice" fără stăpîn din lexiconul lui Suidas) scrierea lui Criton *Getica*, mult mai potrivită cu conţi-

---

[12] *Suidae Lexicon* edidit Ada Adler, Lipsiae, Teubner, vol. I, 1928, II, 1931, III, 1933, IV, 1935, V, 1938 (index). Dintre ediţiile anterioare am avut la îndemînă: *Suidae Lexicon graece et latine*, post Thomam Gaisfordum rec. et annotatione critica instruxit Godofredus Bernhardy, Halis et Brunsvigae, vol. I—II, 1853.

[13] Despre valoarea geografică a termenilor etnografici *Getae* şi *Daci*: *RE*, VIII (1910), 1330 (Weiss); AISC, V, 1949, p. 64—65; *supra*, nota 3.

[14] Appianus, *Historia Romana*, vol. I, ed. Viereck — Roos (Leipzig, Teubner, 1939), p. V, observă: „XXIII Dakiké, — Appianus historiae Dacicae in historiae suae Romanae ea parte, quae hodie superest, mentionem omnino non fecit, faciunt soli Photius et Schweighaeuseri Anonymus prior"; cf. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 30.

nutul fragmentelor şi cu natura operei istorice a medicului personal al lui Ulpius Traianus, operă ce cuprindea (mai mult decît oricare din scrierile privitoare la Dacia) elemente anecdotice şi de lectură interesantă despre stările interioare şi desfăşurarea campaniilor din anii 101—102, 105—106 în ţara dacilor; ceea ce ne face să le considerăm de origine critoniană (cu excepţia poate a fr. *10*, *12* şi *18*), copiate de Suidas din alte colecţii lexicografice sau din excerpte, unde se pare că n-a găsit ori a omis la transcriere menţiunea despre autorul original. Cele 10 fragmente istorice de mărime şi importanţă documentară variată, privind lucruri din Getia (Dacia), identificate în marea compilaţie lexicografică a lui Suidas, sînt o serie de pasaje în majoritate trunchiate, laconice şi obscure, decupate cu stîngăcie meschină dintr-un interesant text de proză, scoase pentru a ilustra forme gramaticale de cuvinte (participii, infinitive etc.). Din asemenea mizere crîmpeie (de atribuit în majoritate lui Criton) se vede că această *Getica* relata multe amănunte de interes şi chiar „senzaţionale" pentru publicul cititor, cu episoade anecdotice căutate pentru efectul literar, cu unele exagerări şi poate denaturări intenţionate ale autorului sau ale informatorilor lui (fr. *1* şi *2*).

Dacă nu se poate stabili cu absolută certitudine paternitatea pasajelor „adespota" (cu conţinut geto-dacic) din marea compilaţie lexicografică a lui Suidas — vor fi din Criton sau din alt autor? (unul sau două eventual din Cassius Dio?) —, important şi semnificativ rămîne faptul că ele se referă (cum s-a spus) la campaniile dacice ale lui Ulpius Traianus din anii 101—102, 105—106, aducînd în cîteva cazuri unele valoroase informaţii documentare (în parte neutilizate şi nici măcar observate pînă azi, unele complet ignorate de către erudiţii care s-au ocupat cu Dacia şi poporul daco-getic) cu privire la eroica luptă de rezistenţă contra invaziei romane şi la stările interne din Dacia carpatică în perioada anexării ei la imperiu.

Sînt prezentate în continuare toate cele 18 fragmente din *Getica*, dintre care 8 atribuite clar lui Statilius Crito (*1—8* figurează şi în repertoriul *Izvoare privind istoria României*, I, p. 506—508), 10 cu probabilitate mai mare sau mai redusă, în text şi traducere, cu comentarii strict necesare şi posibile, urmînd, natural, ca, în părţile unde persistă ceva neclar ori echivoc, să se aducă eventuale precizări şi completări în cercetările viitoare.

PARTEA A II-A

TEXT. TRADUCERE. COMENTARII

1. — Ioannes Lydus, *De magistratibus*, II 28 (=*FGrHist*, II, p.931, fr. 1; *IzvIstRom*, I, p. 506, fr. 1; Sargetia, IV, 1966, p. 98)

σοφὸς γὰρ ὢν καὶ διὰ βιβλίων εὑρών, ὡς εὐδαίμων μὲν ἡ χώρα τοῖς χρήμασι, ἰσχυρὰ δὲ τοῖς ὅπλοις ἐστί τε νῦν καὶ πάλαι γέγονεν, ἣν πρῶτος ἐλὼν σὺν Δεκεβάλῳ τῷ Γετῶν ἡγησαμένῳ Τραιανὸς ὁ πολὺς πεντακοσίας μυριάδας χρυσίου [λι]τρῶν, διπλασίας δὲ

Fiind (împăratul Iustinian I) om înţelept şi aflînd din cărţi cît de bogată este în avuţii, tare prin arme acum ca şi odinioară ţara aceasta („Scythia"), pe care cel dintîi a cucerit-o marele Traian, punînd mîna şi pe căpetenia geţilor Decebalus şi a capturat aur în greutate

ἀργύρου ἐκπομάτων ἄνευ καὶ σκε[υῶν] τιμῆς ὅρον ἐκβεβηκότων ἀγελῶν τε καὶ ὅπλων, καὶ ἀνδρῶν μαχιμοτάτων ὑπὲρ πεντήκοντα μυριάδας σὺν τοῖς ὅπλοις Ῥωμαίοις εἰσήγαγεν, ὡς Κρίτων παρὼν τῷ πολέμῳ διισχυρίσατο.

de 5 000 000 libre şi dublu de argint, în afară de paharele şi vasele de valoare nepreţuită, turmele de vite şi armament, ca şi bărbaţi luptători excelenţi, în număr de peste 500 000 cu arme cu tot, pentru statul roman, cum adevereşte Criton care a fost părtaş la război.

Precum s-a recunoscut mai demult, aceste cifre considerabile sînt mult exagerate, cu siguranţă ireale („fantastice" le numea francezul De La Berge în 1877), poate de cîteva zeci (ori sute?) de ori mai mari decît vor fi fost în realitate capturile romane în Dacia. Nu se poate şti de la cine provin astfel de sume enorme în textul lui Lydus; nu este însă imposibil ca ele să fi fost date chiar în manuscrisul original de însuşi medicul Crito, cu scopul evident de a impresiona publicul cititor, contîndu-se pe lipsa de critică, pe naivitatea anticilor (ca şi notiţa despre „exterminarea" dacilor pînă la ... 40 de inşi, fr. 2), indiferent dacă le califică cineva ca scornituri „ale unui creier în delir", cum spunea eminentul istoric parizian J. Carcopino [15], care a încercat o explicare spre a identifica ce se poate ascunde real în dosul cifrelor astronomice date de Ioan Lydianul; după el [16], din cauza transcrierii cifrelor în manuscrisul „Lydianului" pentru „chiliade" 1 000 ca „myriade" 10 000, au rezultat sume înzecite faţă de cele existente în original: astfel, 500 000 de oameni este în loc de 50 000, iar 5 000 000 libre aur în loc de 500 000, adică „numai" 165 000 kg aur, argint cam 331 000 kg; totul s-ar reduce deci la 1/10. Dacă prin reducerea astfel practicată cifra prizonierilor de 50 000 devine oarecum plauzibilă [17], cea a metalelor preţioase reduse la 10% prin calculul paleografic al savantului parizian rămîne totuşi exagerată: din capul locului este cam greu de închipuit ca — oricît ar fi „abundat filoanele prin noutatea lor acum 18 veacuri" în această „Californie" carpatică — în condiţiile rudimentare de muncă din Dacia preromană să se fi putut obţine şi să se stocheze aurul cu sutele de tone, 10—15 vagoane, sau chiar mai mult (!), cîtă vreme întreaga producţie de aur a României în anul 1937 (cu toate mijloacele tehnice moderne) era de 5 465 kg [18]. Dispus a admite cifrele lui Carcopino,

[15] Jérôme Carcopino (1881—1970), mare istoric francez de origine corsican, profesor la Sorbona, membru al Academiei Franceze; cf. *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à Jérôme Carcopino*, Paris, Hachette, 1966, p. 1—23.

[16] J. Carcopino, *Les richesses des Daces et le redressement de l'Empire Romain*, în Dacia, I, 1924, p. 28—34; studiu ingenios, temeinic şi elegant refăcut sub titlul „Un retour à l'impérialisme de conquête: l'or des Daces" în cartea aceluiaşi eminent istoriograf: *Points de vue sur l'impérialisme romain*, Paris, 1934, p. 73—86. Rezervele formulate de R. Syme, *The Imperial Finances under Domitian, Nerva and Trajan*, în The Journal of Roman Studies, XX, 1930, p. 55—70; F. Heichelheim, *Zu Papyrus Baden 37, ein Beitrag zur römischen Geldgeschichte unter Trajan*, în Klio, XXV, 1932, p. 124—131. Cercetări mai recente arată că tezaurele dacice au adus o scădere mult mai mare la preţul aurului (decît credea Heichelheim), J. Guey, *De „l'or des Daces" (1924) au livre de Sture Bolin (1958)*, în *Mélanges — J. Carcopino*, 1966, p. 445—475.

[17] Asupra numărului populaţiei în Dacia preromană (ca şi asupra limitelor acesteia) lipsesc date utile; singura indicaţie de oarecare valabilitate este informaţia că „regatul-imperiu" geto-dacic al lui Burebista ar fi putut ridica o armată de 200 000 de ostaşi, după o tradiţie literară (Strabo, VII, p. 395; Pârvan, *Getica*, p. 91). Despre numărul probabil al populaţiei dacogetice: C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'Antiquité*, 1945, p. 71.

[18] Cf. de ex. L. Báthory, *Dezvoltarea industriei extractive a metalelor preţioase după unirea Transilvaniei cu România*, în Anuarul Institutului de istorie, Cluj, XI, 1968, p. 7—13.

V. Pârvan (*Getica*, 1926, p. 595) presupune pentru justificarea lor că geto-dacii ar fi acumulat mari tezaure nu numai din extracţia metalelor în patria carpatică (mult inferioară în antichitate), ci încă din vremea lui Burebista (?80—44 î.e.n.) prin expediţii de jaf şi din soldele primite de mercenari [19]. Chiar dacă în chip absolut arbitrar am mai tăia „un zero" din cifrele rotunde adoptate de Carcopino, se obţin sume cam mari, destul de greu acceptabile: 16 000 kg aur, 33 100 kg argint. Rămîne oricum foarte îndoielnic dacă din capul locului se poate vorbi cu seriozitate de zeci ori sute de „tone aur şi argint" la un popor (uniune tribală) de plugari şi păstori, trăind majoritatea în condiţiile patriarhale de „comună primitivă" (sau „democraţie militară"). Adevărat că descoperirile de obiecte din aur, bijuterii preistorice (din epoca preromană): inele spirale, brăţări, butoni, cercei, plăci ornamentale, mărgele, falere, monede-anulare, aplice, fire, fibule, ca şi vase, topoare, bare, apar destul de numeroase în Ardeal şi Banat [20]; ele sînt însă toate dintr-o epocă mai veche (Bronz, Hallstatt) decît cea de cultură propriu-zis dacică (La Tène), la sfîrşitul căreia Dacia este cucerită de romani; iar nişte bijuterii în greutate totală de vreo 25—30 kg aur (la cît s-ar ridica suma descoperirilor, toate fortuite, de pînă acum) nu par a constitui indicii pozitive despre existenţa unor comori fabuloase la regii geto-daci, mai ales că s-a remarcat (de Pârvan), pe baza descoperirilor arheologice, dispariţia sau raritatea aurului la geto-daci tocmai în perioada a doua a fierului (La Tène) pînă la cucerirea romană. Pentru justificarea acestei semnificative şi ciudate lipse, au fost căutate explicaţii de către cei doi arheologi bucureşteni [21], ce rămîn însă ipotetice şi destul de puţin convingătoare. Nici tezaurele monetare de „aurei" ai regilor macedoneni (Filip II, Alexandru cel Mare, Lysimachos etc.) — 40 000 descoperiţi (? !) în albia rîului Strei (jud. Hunedoara) în anul 1540, după o tradiţie foarte suspectă [22] — ori „Kosoni" aflaţi ici-colo prin Ardeal nu pot constitui dovezi ori indicii despre existenţa unor mari tezaure în stăpînirea regilor daci.

Mai importante trebuie să fi fost capturile de vite (turme, ἀγέλαι) şi de produse agrare din Dacia preromană. Jaful roman pare să fi fost

[19] Despre comorile şi capturile luate de romani în Dacia, v. şi Paribeni, *op. cit.*, I, p. 309—311; Pârvan, *Getica*, p. 141.

[20] Dorin O. Popescu, *Prelucrarea aurului în Transilvania înainte de cucerirea romană*, în MatArh, vol. II, 1956, p. 196—250. Punctele cu descoperiri de obiecte din aur şi exploatări (mine, spălătorii de aur) din epoca preistorică, pînă la cucerirea romană, în Dacia intracarpatică (Ardeal, Banat), sînt ilustrate, cu indicaţii exacte, la M. Roska, *Erdély régészeti repertoriuma*, I, 1942, p. 360—361.

[21] Reproducem numai ultima ipoteză din concluzia lui D. Popescu (*op. cit.*, p. 246): „După cucerirea Daciei, minele de aur din această provincie au trecut direct în proprietatea împăratului (Christescu, *Viaţa economică*, p. 23). Se poate presupune că înainte de cucerire ele formau proprietatea regelui dac. Amintind aceasta, ni se oferă încă o posibilitate de a ne explica lipsa aurului în descoperirile arheologice ale epocii La Tène şi, în acelaşi timp, bogata pradă de război luată de Traian de la daci. În adevăr, dacă presupunem că minele şi nu numai minele, şi producţia auriferă din Dacia constituiau un fel de monopol regal, atunci găsim o ipoteză care să împace atît datele arheologice, cît şi informaţiile istorice. După această ipoteză aurul intra integral în tezaurul regal — să se ţină cont şi de ospăţul oferit de Dromihete, care dispunea de felurite obiecte de preţ, dar nu le întrebuinţa decît la anumite ocazii — el fiind (ca să întrebuinţăm termeni tehnici moderni) retras din circulaţie şi formînd un fel de tezaur, cum ar fi în zilele noastre aurul băncilor de stat".

[22] Roska, *op. cit.*, p. 278, nr. 262; Mitrea, Ephemeris Dacoromana, X, 1945, p. 49. Alte descoperiri de „aurei" (sec. XVIII—a. 1803): Acta Musei Napocensis, III, 1966, p. 103—119. Descoperirile monetare romane republicane şi imperiale anterioare anului 100 e.n. sînt foarte numeroase, sporind mereu.

radical, necruțător, de mari proporții: trupele invadatoare au făcut în teritoriul ocupat capturi masive de bunuri și oameni (ostași, oameni liberi, civili luați în robie), chiar dacă ele nu vor fi atins nivelul admis de cercetătorii citați, adică la valori imense, care să fi determinat chiar refacerea echilibrului bugetar al imperiului secătuit de eforturile militare (în războaiele dacice) și de risipa lui Flavius Domitianus și să aducă o nemaipomenită înflorire materială în toată lumea romană — cum și-a imaginat lucrurile istoricul parizian[23], iar după el, ca și mai înainte, alții. Sînt cunoscute „liberalitățile" făcute de împăratul biruitor față de ostașii combatanți și de populație, dar mai ales față de mareșalii săi, de ofițerii și generalii armatei cuceritoare, dintre care unii au organizat mari lucrări de construcții la Roma și în alte localități ale imperiului[24], după cum Traianus însuși a pus să se facă lucrări publice (șosele, porturi, apeducte etc.) și mari construcții care-i poartă numele (forul, bazilica, columna de marmură din Roma ș.a.), în Italia și provincii[25] și chiar în noua provincie Dacia. Artele — în primul rînd arhitectura și sculptura — au cunoscut un deosebit avînt[26]. Nu se poate spune însă (din lipsă de date concrete, veridice), care a fost aportul propriu-zis al „comorilor" și capturilor din Dacia carpatică la această remarcabilă înflorire economică-materială și cultural-artistică a lumii romane în al doilea deceniu al domniei lui Ulpius Traianus.

Partea principală a capturilor romane în Dacia par să fi fost „tezaurele" ascunse de regele dac în momentele panicii și desperării din ultimele zile ale domniei sale agitate, sfîrșite atît de dramatic, catastrofal: abătînd cursul rîului Sargetia (de lîngă capitala sa), punînd să fie săpată o groapă în patul rîului, a așezat aici obiectele de metal prețios peste care s-au îngrămădit pietre și pămînt, iar apa rîului a fost readusă la vechea albie; obiectele ce nu suportă umezeala au fost ascunse într-o peșteră; pe prizonierii (romani) care au executat lucrările de sapă și transport i-a ucis spre a nu divulga secretul. Dar unul din fruntașii daci, intim al lui Decebalus, Bicilis, capturat de romani, a dezvăluit întreaga taină (Cass. Dio, LXVIII, 14, 4). Precum s-a recunoscut mai demult, scena nr. CXXXVIII (Sargetia, IV, p. 104/5, pl. I) din relieful columnei lui Traianus de la Roma reprezintă o coloană de animale (catîri) cu samare încărcate cu lucruri de preț, ce sînt capturi de valoare deosebită, „comorile" lui Decebalus, care au fost transportate la Roma. Din aceste scumpeturi, niște „vase de argint și un corn de bison lucrat artistic și aurit" au fost trimise ca ofrandă lui Zeus Casios în Syria cu o epigramă grecească a împăratului (de mai tîrziu, 117—138) Aelius Hadrianus (care a participat activ la campaniile de cucerire a Daciei, înfruptîndu-se cu îmbelșugare din capturile de război), *Anthologia Palatina*, VI, 332; Suidas, s.v. *Kasion oros* (ἀκροθίνια τῆς κατὰ Γετων νίκης). — *RE*, X, 2265 (Adler); Patsch, *op. cit.*, p. 111 cu bibliografie; Sc. Lambrino, *Rîul Sargetias și tezaurele lui Decebal*, în *Închinare lui N. Iorga* (Cluj, 1931), p. 223—228; I. I. Russu, Revista istorică română, XIV, 1944, p. 394.

[23] „L'énorme trésor où les rois daces, héritiers des mineurs agathyrses dont parle Hérodote, avaient accumulé le produit des exploitations d'argent et d'or auxquelles, de la préhistoire à nos jours, n'ont cessé de fournir les sites les plus grandioses des monts de Transylvanie; et c'est ce trésor dont l'opulence, soudain, ruissela comme un Pactole sur l'Empire entier; ... conquises avec la Dacie, son royaume, les „réserves" de Décébale ont, pour un temps, redoré l'Empire et son éclat", Carcopino, Dacia I, p. 32, 34; cf. Victor Stanciu, *Aurul Daciei și Imperiul roman*, Timișoara, 1942, 95 p., cu recenzia lui C. Daicoviciu, AISC, IV, 1944, p. 301—302.

[24] De ex. cazul hispano-romanului Lucius Licinius Sura, compatriot și intim prieten al împăratului Ulpius Traianus; cf. Groag, *RE*, XIII, 481 etc.; Patsch, *op. cit.*, p. 136.

[25] Lucrările și construcțiile organizate de Ulpius Traianus în Peninsula Balcanică: Patsch, *op. cit.*, p. 231—233.

[26] Paribeni, *op. cit.*, II, p. 23—149.

Mult mai mare trebuie să fi fost producţia de aur obţinută de ocupantul roman în zona auriferă din masivul Munţilor Apuseni, a căror stăpînire a fost desigur unul din obiectivele principale economice ale ocupării unei părţi a Daciei carpatice, ale războaielor de cotropire. Condiţiile de lucru aduse de romani : braţe de muncă, tehnicieni, unelte, metode, organizare, transporturi etc. erau mult superioare celor existente în Dacia liberă, cum rezultă din numeroasele vestigii ale exploatării din rocă sau prin spălare în apa riurilor aurifere, materiale arheologice, inscripţii etc. [27], iar produsele acestei exploatări intensive şi mai raţionale n-au întîrziat a se face simţite asupra economiei Imperiului roman în general *.

2. — Scholia in Lucianum, p. 10, 19 (ed. H. Rabe), (*FGrHist*, II p. 931, fr. 2 ; *IzvIstRom*, I, p. 506, nr. 2)

οἱ δὲ Γέται ἔθνος βάρβαρον καὶ ἰσχυρόν, ὃ Ρωμαίων κατεξαναστὰν καὶ μέχρι φόρου ἀπαγωγῆς ταπεινῶσαν Ῥωμαίους ὑπὸ Τραιανοῦ ὕστερον οὕτως ἐξωλοθρεύθη Δεκεβάλῳ χρώμενον βασιλεῖ ὥστε τὸ πᾶν ἔθνος εἰς τεσσαράκοντα περιστῆναι ἄνδρας. ὡς ἱστορεῖ Κρίτων ἐν τοῖς Γετικοῖς.

Geţii, un popor barbar şi viguros, care ridicîndu-se împotriva romanilor şi umilindu-i într-atît încît să-i constrîngă la plata unui tribut, mai tîrziu, în timpul regelui Decebalus, au fost distruşi de Traianus în aşa măsură, încît întreg neamul lor a fost redus la 40 de bărbaţi, precum povesteşte Criton în *Getica*.

Caracterul retoric şi „de senzaţie" al acestui pasaj (care s-ar putea referi la vreun episod anecdotic necunoscut) este evident : cei „40 de bărbaţi" ce ar fi supravieţuit „măcelului apocaliptic" organizat de trupele romane biruitoare în Dacia proaspăt cucerită este o exagerare absurdă, ridicolă, poate plasată intenţionat în naraţiunea despre faptele de arme ale romanilor, sau vreo greşeală de copist? În orice caz, „extirparea" sistematică şi fără cruţare a populaţiei geto-dace este o aserţiune contrazisă nu numai de realităţile umane social-economice, dar în primul rînd de toate mărturiile documentare şi contemporane (texte, inscripţii, reliefuri etc. ; *supra*, nota 4), ca şi de celelalte fragmente ale lui Criton, chiar dacă fr. *18* care vorbeşte de supunerea unui mare grup de geţi nu este din opera acestuia.

3. — Scholia Cod. A Strabo, VII, 3,3 (Poseidonios, fr. 105 în *FGrHist*, II, 284 = *FHG*, IV, p. 372, fr. 3 = *FGrHist*, II, p. 931, fr. 3 ; *IzvIstRom*, p. 506, nr. 3)

τοὺς πιλοφόρους Γετας, ὡς ἄλλοι τέ φασι καὶ Κρίτων ἐν τοῖς Γετικοῖς.

pe geţii căciulari (pilofori, nobili), cum, între alţii, spune Crito în *Getica*.

Pasajul trunchiat conţine o informaţie despre nobilimea dacilor „pilofori" sau *tarabostes*, în legătură cu împărţirea socială cunoscută a

[27] Despre minele de aur şi exploatarea metalelor preţioase în Dacia sub ocupaţie romană : V. Christescu, *Viaţa economică a Daciei romane*, Piteşti, 1929, p. 11—30. O cercetare mai amplă şi temeinică asupra acestui important capitol al vieţii economice a Daciei intracarpatice care este exploatarea auriferă pregăteşte arheologul V. Wollmann (Cluj).

* Comentariul la acest fragment *1* din *Getica* lui Criton este o formă scurtată a studiului *Comorile regelui Decebal*, în Sargetia, IV, p. 97—106.

populației geto-dace în nobili ce purtau căciuli (bonete, tiare) și oameni de rînd (liberi) care umblau cu capul descoperit („comati, kometai").

4. — Suid. I, p. 368 Ad. = I/1, p. 758 Bern. (*FHG*, IV, 374, fr. 3 = *FGrHist*, II, p. 931, fr. 4; *IzvIstRom*, I, p. 506, nr. 4)

s.v. ἄρτι τοῦ ἀρτίως διαφέρει παρὰ τοῖς Ἀττικοῖς (κτλ.). Ἔτι περαιουμένοις καὶ ἀρτίως ἀποβαίνουσιν ἐπιτίθεσθαι. Κρίτων ἐν Γετικοῖς.

„arti" se deosebește de „artios" la (scriitorii) atici (etc.). Încă pe cînd traversau (un rîu) și abia apucînd să debarce, (dacii) îi atacau. Crito în *Getica*.

Fragment dintr-un pasaj în care se descria una din numeroasele acțiuni executate cu energie tenace de trupele romane în Dacia: traversarea unui curs de apă și debarcarea pe malul opus, unde dacii atacau cu rapiditate, prin surprindere, pe puternicul dușman care înainta.

5. — Suid. I, p. 480 Ad. = I, p. 1008 Bern. (*FHG*, IV, p. 374, fr. 3 = *FGrHist*, II, fr. 5; *IzvIstRom*, I, p. 506, 5)

s.v. Βοωτίαις, καί τινων βοωτίαις ἐφεστώτων, τῶν δὲ ἄλλων τῶν περὶ βασιλέα τοῖς ἐρύμασι νενεμημένων. Κρίτων ἐν τοῖς Γετικοῖς.

La plugărie. Unii fiind puși să conducă (supravegheze) lucrarea pămîntului, iar alții dintre cei din jurul regelui fiind repartizați la fortificații. Crito în *Getica*.

Pasajul mai apare în Suidas, II, p. 277 Ad. (= II/2, p. 248 Bern.) s.v. Ἐνεμημένων și se referă la repartizarea muncilor de răspundere între membrii clasei conducătoare a nobililor daci (tarabostes; *supra*, fr. *3*) în timpul marelui război de apărare a patriei, cînd era nevoie de organizarea producției agricole, pe de o parte, a lucrărilor de fortificații, de altă parte. Din acest pasaj prețios al lui Criton s-a tras concluzia „că în Dacia existau întinse latifundii ale regelui" (Patsch, *op. cit.*, p. 175).

6. — Suid. I, p. 521 Ad. (= I/1, p. 1097 Bern.), (*FHG*, IV, p. 374, fr. 1 = *FGrHist*, II, p. 932, fr. 6; *IzvIstRom*, I, p. 508, nr. 6)

s.v. Γεσοί. Οἱ Ῥωμαῖοι πήξαντες τοὺς γεσοὺς καὶ τοὺς περικεφαλαίας τούτοις ἐπιθέντες, φαντασίας παρέσχοντο τοῖς ἐκ διαστήματος ὡς μένοντες ἐπὶ τοῦ λόφου. Ἔστι δὲ ὅπλον [ὅτι ὁ γέσος ἐστὶν μακροκέντης ἢ κοντός· ὅτι Κρίτων ἔγραψεν ἐν τοῖς Γετικοῖς].

Gaesa. Romanii, înfigînd în pămînt lăncile și punîndu-și în vîrfurile lor căștile, lăsau privitorului de la distanță impresia că ei s-ar afla chiar pe colină. Este o armă [că gaesum e o suliță lungă sau lance. Ceea ce Criton a scris în *Getica*].

Este una din stratagemele cunoscute și desigur reușite pe care le vor fi întrebuințat trupele romane în campaniile din Dacia. Despre arma ofensivă numită „gaesum", de origine celtică: R. Heuberger, *Gaesati*, în Klio (Leipzig), XXXI, 1938, p. 60—80.

7. — Suid. II, p. 35 Ad. = I/1, p. 1234 Bern. (*FHG*, IV, p. 374, fr. 2 = *FGrHist*, II, p. 932, fr. 7; *IzvIstRom*, I, p. 508, nr. 7)

s.v. δεισιδαιμονία. εὐλάβεια περὶ τὸ θεῖον, δειλία, ἀμφιβολία περὶ τὴν πίστιν. καὶ Κρίτων ἐν τοῖς Γετικοῖς φησιν· Οἱ δὲ βασιλεῖς τῶν Γετῶν ἀπάτῃ καὶ γοητείᾳ δεισιδαιμονίαν καὶ ὁμόνοιαν αὐτοῖς ἐνεργασάμενοι μεγάλων ἤδη ἐφίενται.

Superstiţie: cucernicie faţă de zeitate, îndoială în legătură cu credinţa. Şi Criton în *Getica* spune: iar regii geţilor inspirînd supuşilor pietate şi concordie prin înşelătorie şi vrăjitorii aspirau încă de acum la lucruri mari.

Este un pasaj demult cunoscut, citat şi utilizat pentru religia geto-dacilor, în faza caracteristică a formelor de viaţă „spirituală" primitivă, cu magia şi practicile superstiţioase în plină înflorire (V. Pârvan, *Getica*, p. 163; I. I. Russu, *Religia geto-dacilor*, în AISC, V, 1949, p. 101).

8. — Suid. III, p. 10 Ad. = II, p. 25 Bern. (*FHG*, IV, p. 374, fr. 2 = *FGrHist*, II, p. 932, fr. 8; *IzvIstRom*, I, p. 508, nr. 6)

s.v. καθιστάμενος, πρὸς τὸ βέλτιον μετάγων. Ὁ δὲ Καῖσαρ εἰς τὴν Ἀσίαν ἦλθε τὰ τῶν ὑπηκόων καὶ τῶν Πάρθων ἅμα καθιστάμενος. καὶ αὖθις· πολεμοῦντί τε αὐτῷ καὶ περὶ τὴν ἀρχὴν καθισταμένῳ συγγενόμενος· φησὶ Κρίτων ἐν Γετικοῖς.

Reglementînd, schimbînd în mai bine. Împăratul (Traianus), mergînd în Asia, a orînduit treburile supuşilor şi totodată raporturile cu parţii. Apoi iarăşi: fiind împreună cu el (cu împăratul), în timp ce acesta purta război şi punea rînduială în treburile statului. Spune Crito în *Getica*.

Fraza critoniană se referă la vreun personaj roman marcant (cum ar fi Aelius Hadrianus, Licinius Sura ori altul), relatînd vreo acţiune remarcabilă a acestui personaj aflător la cartierul general, unde energicul împărat conducea direct operaţiile militare şi lua simultan măsurile de ordin administrativ-economic privind nevoile populaţiei şi ale statului, ca şi relaţiile cu parţii în Asia.

9. — Suid. I, p. 264 Ad. = I, p. 529 Bern.

s.v. ἀπαριθμησόμενος· ἀποδώσων, καταβαλούμενος. Ὁ δὲ Γέτης ἀφίκετο, ὡς ἀπαριθμησόμενός τι τῶν ἐνιαυσίων χρημάτων πρὸς τὸν στρατηγὸν τῶν Ῥωμαίων.

Care va achita; care va restitui, va plăti. Iar getul a venit la comandantul romanilor pentru a (i se?) plăti o parte din banii anuali (tributul).

Pasajul este obscur, iar data evenimentelor echivocă; trebuie să fie din perioada Domitianus—Traianus, fiind vorba de „achitarea unui tribut". Dar mai confuză apare chestiunea „tributului" însuşi, căci achitarea unui tribut anual c ă t r e romani din partea „getului" întîmpină serioase dificultăţi: precum se ştie, dacii erau cei care primeau subsidii anuale de la statul roman, după războiul cu Domitianus, fiind astfel mai uşor de admis că getul din pasajul nostru primea, nu plătea banii, potrivit obligaţiei contractuale. Mai greu ar fi de acceptat că verbul ἀπαριθμησό-

μενος să aibă sensul „a număra, a lua", ca şi cînd getul ar fi fost primitorul, nu debitorul; ori întreagă construcţia gramaticală este greşit copiată sau înţeleasă tocmai invers de compilatorul bizantin? Ori nu se referă la Dacia sec. I/II e.n.? *Plus adhuc non liquet.*

10. — Suid. II, p. 337 Ad. = I/2, p. 366 Bern.

s.v. Ἐπεκηρυκεύετο, διὰ κήρυκος ἔλεγεν. ἐπεὶ μηδὲ εἷς ἐπεκηρυκεύετο ὑπὲρ Λευκίου, διελέγετο αὐτῷ ὁ Δεκεβαλος.

Trata prin (negocia); a negociat prin mesager; de vreme ce nu s-a prezentat nici un mesager pentru Lucius, a tratat cu el Decebalus.

Este un episod neobservat (se pare) pînă acum de eruditi, cu privire la tratativele diplomatice încercate de beligeranţi în al doilea an al primului război daco-roman; „Leukios" fiind foarte probabil chiar Lucius Licinius Sura, pasajul se referă la ambasada condusă de acest înalt demnitar şi om de încredere al lui Ulpius Traianus şi de praefectus praetorio Claudius Livianus (Cass. Dio, LXVIII, 9, 2, 3 = *Exc. de legat.* 46, p. 426 Boor). Sura şi Livianus trebuiau să întîlnească pe regele Decebalus care trimisese o delegaţie de fruntaşi daci la Traianus cerîndu-i numirea unor împuterniciţi în vederea tratativelor de pace (a. 102). Din pasajul lui Cassius Dio (Exc. legat.) rezultă că regele dac nu s-a prezentat la întîlnirea proiectată[28]; dar din fragmentul cu semnificaţie nu tocmai limpede al lui Suidas (poate din Criton; sau din Exc. legat. scoase din Cassius Dio? — cum preconizează editorii lui Suidas) ar rezulta că Decebalus a tratat cu Licinius Sura (?), ceea ce însă nu se confirmă prin alte indicaţii documentare şi rămîne deocamdată echivoc.

11. — Suid. II, p. 322 Ad. = I/2, p. 336 Bern.

s.v. ἐξυβρίζοντα. παρασπονδοῦντα, παραβαίνοντα τὰς συνθήκας, ἀδικοῦντα. τὰ ἐκδικήματα τοῦ Δεκεβάλου ἐς τοσόνδε προσεληλύθει, ὥστε ἀναγκαῖον εἶναι πολέμῳ καταπαύσαι ἐξυβρίζοντα.

Pe cel insolent, pe cel care încalcă tratatele (convenţiile). Încălcările din partea lui Decebalus au mers atît de departe, încît a fost necesar a se pune capăt prin război insolenţei lui.

Pasajul se referă la acţiunile lui Decebalus în intervalul dintre anii 102 şi 105, contrare tratatului impus de romani în anul 102, acţiuni care au provocat marile preparative militare romane (inclusiv construirea podului peste Dunăre la Drobeta — Turnu Severin) şi apoi al doilea război de cucerire a Daciei (a. 105—106). Fragmentul de mai sus este după toate aparenţele din Crito (sau Cassius Dio?, dar A. Adler, fără a observa mai atent conţinutul textului, adaugă notiţa ciudată, cu totul nejustificată: „fort. Arr. Parth. p. 31, 106 R.", presupunînd deci că ar fi din Arrianus (?); *IstRom*, I, p. 308).

12. — Suid. II, p. 331 Ad. = I, p. 355 Bern.

s.v. ἐπανέσχετο. ἐπανελάβετο. ὁ δὲ τὸν πρὸς Γετας πόλεμον ὡς μάλιστ' ἐπείγοντα ἐπανέσχετο.

Reîncepu. Reluă. Iar acela (Traianus) reîncepu războiul cu geţii ce era cu deosebire iminent.

[28] Patsch, *op. cit.*, p. 72; Groag, *RE*, XIII, 477.

Se referă la începutul celui de-al doilea război dacic (105—106), fiind după toate aparențele (în primul rînd utilizarea etnicului „Geta") din *Getica* lui Crito.

13. — Suid. IV, p. 569 Ad. = II/2, p. 1361 Bern. (*IzvIstRom*, I, p. 706, atribuit lui Cass. Dio)

s.v. ὑπόδικοι, κατάκριτοι. στρατιῶται ὑπόδικοι ἐπὶ κακουργίᾳ, δρασμὸν βουλεύοντες παρὰ Δεκεβαλον θανάτῳ κολάζονται.

Dovediți; condamnați. Soldații dovediți (vinovați) de o fărădelege, pe cînd se pregătesc să dezerteze la Decebalus, sînt pedepsiți cu moartea.

Pasajul (atribuit de Thomas Reinesius, în sec. XVII, lui Cassius Dio, poate cu oarecare dreptate; admis în *IstRom*, I, p. 307) redă un episod ilustrînd fenomenul frecvent prin armata romană în cursul ostilităților la Dunăre: d e z e r t ă r i l e masive ale ostașilor (desigur mai mult dintre auxiliari, din *alae* și *cohortes*, eventual traci și moesi danubieni, ca și din formațiile barbarizante de „foederati", *numeri* de mai tîrziu) la regele Decebalus; oferă totodată o prețioasă lămurire pentru politica regelui geto-dac și starea de spirit („moralul") în rîndul trupelor romane la Dunărea de Jos, în perioada marelui efort militar făcut de imperiu pentru cucerirea Daciei carpatice. Este cunoscut că între condițiile păcii impuse de Ulpius Traianus după primul război regelui dac (a. 102) era și restituirea armelor, mașinilor și instrumentelor militare, a meșterilor și dezertorilor (romani), care se vede că erau destul de numeroși la daci, ca și obligația de a n u m a i p r i m i nici un transfug din armata romană și a nu mai recruta soldați din provinciile imperiului, de unde regele Decebalus „își angaja și cîștiga pe foarte mulți și din cei mai buni militari" (Cass. Dio, LXVIII, 9, 10) [29]. Din același motiv (dezertările masive din armata romană) se simțise nevoia de măsuri drastice și în timpul campaniilor contra dacilor sub Domitianus, cînd comandantul-șef al corpului expeditionar Tettius Iulianus „ordonase ca ostașii să-și scrie pe scuturi numele ca și numele centurionilor spre a se vedea mai ușor cei care au făcut fapte bune ori rele" (Cass. Dio, LXVII, 10, 1).

14. — Suid. II, p. 218 Ad. = I, p. 121 Bern.

s.v. ἐκείνῃ. ἐπίρρημα. ἀντὶ τοῦ τὰς αὐτόθι. τὰς ἐκείνῃ νάπας διεξελθών· καὶ αὖθις· τοῖς τε Γεταις καὶ τοῖς ἐκείνῃ βαρβάροις.

„Ekeine(i)", adverb, în loc de „autothi". Traversînd văile (pădurile?) din acea zonă. Și iarăși: geților (cu geții?) și barbarilor din acea parte.

Întregul pasaj pare a se referi la expedițiile din Dacia, la operațiunile trupelor romane, poate chiar la marșul lui Ulpius Traianus prin teritoriile carpatice. „Geții și barbarii de aici" este o specificare semnificativă și interesantă pentru stările etnice din Dacia, referindu-se desigur la unele triburi alogene (iazigi, bastarni, celți?) în Dacia ori în preajma teritoriului anexat de romani la nordul Dunării de Jos.

[29] Patsch, *op. cit.*, p. 55—56, 85. În scena LXXV de pe columna lui Traianus apar dezertori romani legați.

15. — Suid. II, p. 721 Ad. = I, p. 1193 Bern.

s.v. θορυβούντων. ταραττομένων. θορυβούντων δὲ τῶν Γετων καὶ αὐτίκα τιμωρεῖσθαι δεομένων, ἐπικρατῆσαι Δουρὰν ὄνομα, ὑποθέμενον τῷ βασιλεῖ τοῦτον φυλαχθῆναι.

Agitîndu-se, tulburîndu-se. Agitîndu-se geţii şi cerînd ca (acela) să fie deîndată pedepsit, a biruit (părerea unuia) numit Duras, care propuse regelui ca acesta să fie ţinut sub pază.

Conţinînd preţioase elemente documentare, pasajul a fost atribuit „fort. — Cass. Dio" de Adler, ceea ce nu este verosimil din cauza utilizării etnicului „Getai" (*supra*, p. 116); se pare că singur W. Tomaschek (*Thraker*, II/2, 1894, p. 35, recunoscînd în el un fragment din *Getica* lui Crito) [30] îl citează numai pentru atestarea documentară a numelui dacic *Duras*; acest personaj poate fi identic cu fruntaşul-rege daco-get omonim care a cedat de bunăvoie „domnia" asupra dacilor energicului Decebalus, socotindu-l mai capabil şi potrivit la conducerea statului (alcătuit din uniunea triburilor trace din Dacia carpatică) în condiţiile grele din faţa marii primejdii romane (Cass. Dio, LXVII, 6, 1, vol. III, p. 170 ed. Boiss.; Duras ar fi identic cu *Diurpaneus* menţionat de Orosius, VII, 10, 4, *Dorpaneus* la Iordanes, *Getica*, 13, 76, 77; cf. Brandis, *RE*, IV, 2250). Pasajul din Suidas-Crito relatează o încercare (început) de revoltă a geţilor care cerură să fie pedepsit pe loc probabil un roman prizonier, militar sau demnitar mai de seamă; intervenţia lui Duras (fruntaş daco-get cu mare influenţă asupra mulţimii) a determinat pe rege (Decebalus) să pună sub pază pe acel personaj despre care nu se poate presupune mai nimic. „Turburarea" geţilor şi nemulţumirea lor faţă de puterea „regală" centralistă a lui Decebalus sînt semnificative totodată şi pentru stările sociale în Dacia carpatică, pentru orînduirea social-politică a „democraţiei militare"

16. — Suid. I, p. 280 Ad. = I, p. 563 Bern.

s.v. ἀπεῖδεν. Ὁ δὲ στρατηγὸς ἐπεὶ ἀπεῖδεν εἰς αὐτὸν ὀργῇ διακεκαυμένος, θανάτῳ τὸν Γετην ἐκόλασεν. ἀντὶ τοῦ μετὰ δριμύτητος ἐθεάσατο.

A privit. Comandantul (roman), după ce s-a uitat la el arzînd de furie, l-a pedepsit pe get cu moartea. În loc de (a spune) „l-a privit cu încruntare".

Episodul se va fi petrecut în cursul campaniei în Dacia; „Getes" era un prizonier dac, vinovat faţă de romani, vreo culpă gravă pentru care a fost condamnat la moarte din ordinul „strategului" roman, al cărui nume ca şi al getului executat erau desigur menţionate în frazele anterioare, pierdute.

17. — Suid. IV, p. 617 Ad. (din lexicon Ambrosinum 139, cf. 144)

s.v. οἰκετία· ἐν ταύτῃ τῇ πόλει τὰς τῶν Γετων ἐπιφανεστάτας οἰκετίας ἠθροῖσθαι ἔφασκον.

„Familia"(?). În acest oraş (cetate) se spunea că s-au fost adunat cele mai de seamă „familiae" ale geţilor.

[30] După Tomaschek, textul e reprodus de D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, p. 154; C. Daicoviciu, *Dacica* (1970), p. 60 (= SCIV, VI, 1955, p. 56).

Interpretarea acestui interesant, dar confuz pasaj din lexicon (de atribuit foarte probabil lui Crito) rămîne deocamdată, cel puţin în parte, obscură din cauza echivocului ce-l are semnificaţia cuvîntului „oiketia" : în greceşte poate să însemne : *a*) „familii, ceea ce ţine de o casă, din casă", ori *b*) în sens mai restrîns, dar mai frecvent (cf. οἰκέτης „sclav, rob din casă") „servitorime" în sensul anticilor, „grupă mare de sclavi, totalitatea sclavilor" [31]; nu ştim ce a vrut să înţeleagă autorul prin „oiketia" vorbind de geţi, ce element sau formă social-politică indigenă este indicată prin acest termen echivoc ; oricum, epitetul „cele mai de seamă, strălucite" nu poate arăta aici însemnarea de „sclavi, grupe de sclavi" pentru „oiketia" [32]. Pare a fi o propoziţie decupată din descrierea unui centru „orăşenesc", o cetate getică unde se adunaseră cele mai strălucite „familiae" (fruntaşi, nobilime?) şi pe care au pus stăpînire trupele romane invadatoare.

18. — Suid. IV, p. 647 Ad. = II, p. 1320 Bern.

s.v. ὑπεδέξαντο. καὶ ὑπεδέχοντο. πολλοὶ δὲ τῶν Γετῶν μεθίσταντο καὶ τρισχίλιοι κατεκομίσθησαν. ἐντυχόντες δὲ τοῖς στρατηγοῖς εὐνοί τε ἔσεσθαι ὑπεδέχοντο καὶ ὑπακούειν τοῖς ἐπιτάγμασιν.

„Se angajară" ; şi „se angajau" ; iar mulţi dintre geţi se deplasară (din locurile lor) şi trei mii reveniră (acasă). Întîlnind pe comandanţii (romani), se angajară să fie leali şi să execute poruncile (lor).

Acest pasaj valoros (referindu-se tot la nişte campanii getice) prezintă o deosebită semnificaţie documentară pentru atitudinea trupelor şi comandamentelor romane faţă de geţi. Dacă ar putea fi referit la Dacogetia carpatică, episodul (pe care mizera compilaţie lexicografică a lui Suidas o relatează pentru „exemplificarea" formei de aorist, resp. imperfect medio-pasiv al verbului ὑποδέχομαι) ar constitui un document în plus pentru supunerea de bunăvoie a populaţiei getice şi lealitatea ei faţă de ocupantul roman (cf. Cass. Dio, LXVIII, 11, 1 ; scenele de pe columna lui Traianus în care sînt ilustrate acte de predare şi capitulare, în primul război XXVII, XXVIII, XXIX, XLVI, LII, LXI, LXVI, LXXV, LXXVI, în al doilea XC, XCI, C, CXVIII, CXXIII, CXXX, CXLI, CLV). Mai probabil este însă că pasajul nu se referă la Dacia nord-danubiană, ci la Moesia (Muntenia?), cum s-a recunoscut cu un deceniu în urmă [33].

[31] Liddell-Scott-Jones, *Greek-Engl. Lex.*, s.v. ; în inscripţii apare numai cu sensul de „sclavi, familia de sclavi", de ex. : *Sylloge* (Dittenberger), ed. III, nr. 495, r. 112 = Latyšev, *Inscr. orae septentrionalis Ponti Euxini*, ed. II, vol. I, nr. 32 (Olbia, a. 230 î.e.n.) ; *Sylloge*, nr. 694, r. 55, nr. 656, r. 59 (Pergam, a. 129 î.e.n.) ; cf. E. Zibarth, *Aus dem griechischen Schulwesen*, ed. II (1914), p. 149, 153. Despre sclavajul la daci, înainte de cucerirea romană a Daciei carpatice : SCIV, IV, 1953, p. 785 ; cf. D. Tudor, *Istoria sclavajului în Dacia romană*, Bucureşti, 1957.

[32] D. M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României*, Bucureşti, 1958, p. 95 (ed. II, 1967, p. 146) : „un text citat în lexiconul Suda, potrivit căruia, în momentul atacului roman, ar fi existat la daci o categorie de οἰκέται caracterizaţi cu epitetul de 'cei mai de seamă' : ἐπιφανέστατοι. Un examen oricît de superficial al pasajului arată că, în acest caz, οἰκετία nu poate avea înţelesul 'masă de sclavi' şi că, mai curînd decît o stare de robie, pare să indice un raport de dependenţă în felul raporturilor existente la celţii apuseni în zilele lui Caesar, care le înregistrează înglobîndu-le în noţiunea romană de clientelă" ; p. 267—270.

[33] *IstRom*, I (1960), p. 292 (Daicoviciu), din vremea lui Augustus, în legătură cu „o *lărgire* a zonei de *influenţă* şi a zonei de *apărare* a imperiului şi nu neapărat o lărgire a hotarelor provinciei Moesia la nordul Dunării, cum au crezut unii cercetători. Nu e însă de exclus aşezarea unor puncte de pază, menite să controleze respectarea măsurilor, pe malul sting al Dunării. Tot la aceste evenimente se referă ştirea din Suidas (s.v. ὑπεδέξαντο) despre cei 3 000 de geţi care se supun ordinelor generalilor romani".

LES *GETICA* DE STATILIUS CRITO

(RÉSUMÉ)

En relevant tout d'abord le caractère fragmentaire, avec de grosses lacunes, du matériel documentaire écrit (historique, épigraphique, etc.) concernant le règne de Trajan (98—117) et notamment ses campagnes de conquête et l'organisation de la Dacie, donc tout ce qui avait trait à la vie, aux structures sociales et économiques et même aux destinées historiques de la population géto-dace, on déplore la disparition intégrale — à l'exception des cinq mots devenus célèbres *inde Berzobim deinde Aizi processimus* (du Ier livre; Priscianus) — des « *Dacica* (*de bello Dacico*) » de l'empereur et des *Getica* du médecin grec Statilius Crito. Ce dernier, ἀρχιατρός et compagnon de Trajan dans les campagnes de Dacie (101/2, 105/6), donc très bien renseigné sur les événements et les situations dans ce pays, était l'un des mieux placés pour écrire une œuvre de « mémorialiste » sur les Daces et leur lutte héroïque pour l'indépendance politique et nationale; aussi la valeur documentaire (peut-être littéraire) des *Getica* doit-elle avoir été assez grande. Malheureusement, ce recueil de « notes et souvenirs de campagne » ne nous est connu aujourd'hui que par les quelques fragments conservés, l'un dans l'œuvre de Ioh. Lydus, le deuxième dans les *Scholia* de Strabon, et les six autres dans la grande « encyclopédie (lexique) » de Suidas; on a reconnu donc jusqu'ici comme fragments critoniens les huit textes qui portent l'indicatif « selon Criton ». Mais un examen plus poussé des « articles » de Suidas ayant une référence aux Gètes (Daces) a permis de trouver encore une dizaine de passages que l'on peut attribuer avec plus ou moins de certitude ou de probabilité aux *Getica* de Criton, tout en observant que deux ou trois d'entre eux pourraient être considérés également comme provenant d'un texte de Cassius Dio, d'Appien ou même d'une autre source historiographique du IIe, du IIIe et aussi(?) du Ier siècle de n.è.

Sans nous départir d'une certaine réserve bien naturelle imposée par cette dernière éventualité, on a donné le texte grec des 18 fragments « critoniens » et leur traduction en roumain, suivis de brefs commentaires historiques.

OBSERVAȚII DESPRE RAPORTAREA ROMANULUI GREC LA RETORICA ANTICĂ

DE

MARTA GUȚU

Problema „romanului" antic, care, după unii cercetători [1], apare ca producție literară autonomă încă din sec. I î.e.n. și durează pînă în sec. IV e.n., rămîne deschisă sub cel puțin două aspecte : cel al momentului apariției, de care se leagă și problema cronologiei ulterioare, și cel al delimitării lui ca gen, deci implicit al încadrării lui într-una din categoriile teoriei literare. Dacă, după informațiile ce ne-au stat la îndemînă[2], primul aspect a fost dezbătut cu o bogată argumentație de către filologii care, începînd cu E. Rohde, s-au preocupat de romanul antic, cel de-al doilea aspect — discutarea romanului ca gen literar cu trăsături specifice și încercarea de a-l încadra într-o categorie teoretică — a stat mai puțin în atenția cercetătorilor [3]. Bogata literatură ce ni s-a transmis sub numele real sau presupus al autorilor — Chariton, Xenofon din Efes, Heliodor, Achilleus Tatios, Longos — păstrată integral sau în excerptele unor comentatori tîrzii — Antonius Diogenes, Iamblichos — , reconstituită din fragmentele descoperite pe papiri — Ninopedia, Romanul Chionei, Romanul Parthenopei — , constituie o unitate de netăgăduit, dar nu poate fi

---

[1] A. Cataudella, *Il romanzo classico*, Roma, 1958 (p. XIX).

[2] E. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, ed. a 4-a, Berlin, 1960 ; A. Chassang, *Histoire du roman et ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*, Paris, 1862 ; R. Reitzenstein, *Hellenistische Wundererzählungen*, Leipzig, 1907 ; C. Balmuș, prefață la Longos, *Dafnis și Hloe*, București, 1922 ; C. Galavotti, *Frammento di Antonio Diogene*, Studi Italiani di Filologia Classica, N. S. VIII, 1930 (p. 247—257) ; B. Lavagnini, *Studi sul romanzo greco*, Messina, 1950 ; A. Cataudella, *op. cit.* ; P. Grimal, introducerea la *Romans grecs et latins*, Paris, 1958 ; P. Creția, prefață la Longos, *Dafnis și Cloe*, București, 1964 ; B. E. Perry, *The Ancient Romances. A. Literary Historical Account of their Origins*, Berkeley, 1967 ; E. Cizek, *Evoluția romanului antic*, București, 1970 ; M. Marinescu-Himu, *Longos. Heliodor*, București, 1970 (p. 4—21).

[3] În afara unor observații cu caracter general existente la autorii citați mai sus, raportul între roman și categoriile teoriei literare antice este discutat de către : R. Heinze, *Hermes* 34, 1899 (p. 509 sq.), K. Barwick, *Hermes* 63, 1928 (p. 260 sq.), K. Kerényi, *Die griechisch-orientalische Romanliteratur in religionsgeschichtlicher Beleuchtung*, Tübingen, 1927 (p. 1—23).

StCl. XIV, 1972, p. 129—140, București

definită ca „roman" în accepția modernă a termenului. I s-a dat această denumire printr-o analogie tîrzie cu „romanul" medieval, căci, prin conținut, romanul grec poate fi socotit o formă hipertrofiată a novellei. De aceea, analizarea genului cu criteriile oferite de teoria literară antică, contemporană sau imediat ulterioară apariției lui, ni se pare mai exactă și mai utilă în măsura în care ne poate da o imagine despre felul în care autorii înșiși aveau conștiința „noutății" operei lor și despre receptarea romanului ca gen „nou" de către canoanele artistice ale epocii [4].

S-a făcut, pe bună dreptate, observația că, în ciuda tendinței de cercetare cît mai riguroasă, specializată și minuțioasă a operelor literare, tendință manifestată de retorii antici, contemporani cu apariția și înflorirea romanului, nu există nici o referire exactă la acest gen, ba mai mult, nu există un termen care să-l definească [5]. S-a explicat această neglijare sistematică prin faptul că romanul, aparținînd genurilor umile, nu interesa o analiză ce viza doar genurile mari, tradiționale — epopeea, istoria, tragedia. Am adăuga că, fiind un gen nou și extrem de compozit, situîndu-se între narativ și dramatic, între livresc și popular, între fictiv și real, era greu să fie caracterizat și clasat de către o școală retorică, care se ghida după tipare tradiționale pe care le propunea ca idealuri de educație, care avea o foarte bună cunoaștere a textelor, dar nu cunoștea originalitatea criticii, care copia, mai mult sau mai puțin exact, îmbogățind prin exemple sau făcînd variații pe aceeași temă, manualele retorilor precedenți. Totuși o cercetare mai atentă a pasajelor din textele de retorică [6] — referitoare la narația literară, în care poate fi încadrat și romanul, cît și a felului în care înșiși autorii romanelor [7] se raportează la genurile literare tradiționale, poate aduce explicații suplimentare la cea deja formulată și poate atenua ipoteza destul de categorică a lui E. Rohde cu privire la originea romanului grec. Din parcurgerea capitolelor privitoare la narația literară care începe cu Προγυμνάσματα lui Theon, — cea mai veche și erudită mărturie de asemenea precepte — și se încheie cu Nikolaos Sofistul, luînd în considerare și texte din literatura neretorică [8], se pot face mai multe observații. Aprecierile despre literatură în genere, analizele sau exemplificările din textele marilor autori, precum și minuțioasele observații despre mijloacele de expresie nu sînt făcute dintr-un punct de vedere al teoriei literare sau estetice, ci vizează literatura ca auxiliar al retoricii, ca izvor de τόποι, ca îndreptar pentru o perfectă mînuire a cuvîntului în τὸ πολιτικὸν γένος. De aceea, în afara unor referiri mai largi existente la Nikolaos Sofistul sau în literatura neretorică la Sextus Empiricus, ceilalți autori de asemenea τέχναι ῥητορικαί sau προγυμνάσματα se ocupă pe

---

[4] E. Rohde și-a formulat ipoteza asupra originii romanului grec bazîndu-se doar pe mărturia din Nikolaos Sofistul, sec. V e.n. Cf. E. Rohde, *op. cit.* (p. 376 sq.).

[5] Termenul *historia* în sensul de „narație romanescă" apare la Apuleius, *Met.*, VI 29, VIII, 1, și este analizat de R. Reitzenstein în *Das Märchen von Amor und Psyche* (p. 68 sq.). Corespondentele grecești, așa cum apar la autorii de romane sînt διήγημα și μῦθος. *Mythistoria și mythistorica volumina*, desemnează, probabil, povestiri miraculoase, neadevărate (ψευδεῖς ἱστορίαι). Cf. K. Kerényi, *op. cit.* (p. 19).

[6] Am folosit ediția L. Spengel—C. Hammer, *Rhetores Graeci*, Leipzig, 1894.

[7] Citatele urmează ediția lui R. Hercher, *Erotici scriptores Graeci*, vol. I—II, Leipzig, 1858—1859.

[8] Sextus Empiricus, Πρὸς γραμματικούς, I, 263, Ed. J. Mau, Leipzig, 1954.

scurt de naraţia literară, limitîndu-se la o definiţie concisă şi la prezentarea categoriilor de naraţie determinate de genurile mari în care ea apare : istoric, dramatic, oratoric. Această tendinţă pragmatică de raportare la literatură este mai accentuată la retorii sec. I—II e.n. decît la cei ulteriori. Criteriul esenţial de definire a naraţiei, cu distincţia care se face între διήγημα/διήγησις după modelul ποίημα/ποίησις[9] este verisimilitatea[10], iar calitatea ei fundamentală este τὸ πιθανόν — credibilul[11]. Naraţia care ne înfăţişează faptele reale sau verisimile trebuie să fie explicit diferenţiată, conform tendinţei practice şi didactice de care vorbeam, de cea neverisimilă[12]. Ca urmare paradigmele narative vor fi furnizate cu precădere de poezia didactică, de istorie şi oratorie, de poezia epică şi de tragedie, în măsura în care ele prezintă legenda şi nu introduc elementele monstruoase, nefireşti. Opoziţia fundamentală se realizează între conceptele ψευδής — ἀληθής, în timp ce πλάσμα ocupă un loc intermediar, mai aproape de categoria αληθής, ca fiind un ὡς αληθής, o realitate posibilă.

Trebuie precizat că πλάσμα în concepţia retorică din primele secole ale e.n. nu înseamnă inventarea, excogitarea unui subiect, a unei acţiuni, ci alcătuirea lui ca versiune dramatică a unei povestiri mitice sau legendare bine cunoscute. Prin urmare, πλάσμα este identic cu δρᾶμα, incluzîndu-se aici doar tragedia ; comedia nu intră, cel puţin în această perioadă, în vreuna din categoriile stabilite. Excluzînd naraţia proprie oratoriei politice sau judiciare, care este pe larg tratată, retorii repartizează naraţia literară astfel : cea care apare în fabule — διήγημα μυθικόν — şi care este caracterizată ca ψευδής, cea istorică — διήγημα ἱστορικόν, clar verídică, dar înfăţişînd evenimente străvechi, cea dramatică, διήγημα δραματικόν, care este alcătuire — πεπλασμένον, dar care nu apare aşa de riguros definită ca primele două[13].

Tratarea seacă şi limitată la stabilirea unor categorii teoretice este departe de a fi lărgită şi hrănită apoi cu aprecieri asupra literaturii în sine ; nu există o curiozitate pentru fenomenul literar, o receptare a lui — fie ea şi livrescă, ca la majoritatea alexandrinilor — , există însă preocuparea

---

[9] Cf. Hermogenes, Προγυμνάσματα Sp. Rhet. II, 2 (p. 4) : Καὶ πάλιν διήγησις μὲν ἡ ἱστορία Ἡροδότου, ἡ συγγραφὴ Θουκυδίδου, διήγημα δὲ τὸ κατὰ Ἀρίονα, τὸ κατὰ Ἀλκμαίωνα. Aceeaşi distincţie la Aphthonios în Προγυμνάσματα εἰς τὴν Ἑρμογένους τέχνην, *ed. cit.*, 2 (p. 22).

[10] Cf. Theon, Προγυμνάσματα, *ed. cit.*, 4 (p. 78) : Διήγημα ἐστι λόγος ἐκθετικὸς πραγμάτων γεγονότων ἢ ὡς γεγονότων. Aceeaşi definiţie la Aphthonios, *op. cit.*, 2 (p. 22).

[11] Cf. Theon, *op. cit.* (p. 79) : Δεῖ γὰρ ἔχεσθαι ἀεὶ τοῦ πιθανοῦ ἐν τῇ διηγήσει.

[12] Cf. Theon, *op. cit.* (p. 94) : Ἐὰν τοίνυν ἀνασκευάζωμεν τὴν διήγησιν ἐκ τοῦ ἀπιτανοῦ, οὕτως ἐπεξελευσόμεθα, δεικνύντες ὅτι καὶ τὸ πρόσωπον ἀπίθανον ἐστι καὶ τὸ πραχθὲν καὶ ὁ τόπος, ἐν ᾧ ἡ πράξις ὁμοίως δὲ καὶ ὁ χρόνος καὶ ὁ τρόπος καὶ ἡ αἰτία τῆς πράξεως, κ.τ.λ. ...

[13] Cf. Hermogenes, *op. cit.*, 2 (p. 4) : Εἴδη διηγήματος βούλονται εἶναι τέσσαρα· τὸ μὲν γὰρ εἶναι μυθικόν, τὸ δὲ πλασματικὸν ὃ καὶ δραματικὸν καλοῦσιν, οἷα τὰ τῶν τραγικῶν, τὸ δὲ ἱστορικόν, τὸ δὲ πολιτικόν. Cf. şi Aphthonios, *op. cit.*, care — după ce s-a ocupat mai amănunţit în cap. 1 de μῦθος, caracterizîndu-l drept λόγος ψευδής εἰκονίζων ἀλήθειαν şi după ce stabileşte înăuntrul fabulei trei specii : μῦθος λογικός, ἠθικός, μικτός — exclude din definirea generală a naraţiei categoria διήγημα μυθικόν şi distinge : Τοῦ δὲ διηγήματος τὸ μὲν ἐστι δραματικόν, τὸ δὲ ἱστορικόν, τὸ δὲ πολιτικόν· καὶ δραματικὸν μὲν πεπλασμένον, ἱστορικὸν δὲ τὸ παλαιὰν ἔχον ἀφήγησιν, πολιτικὸν δέ ᾧ παρὰ τοὺς ἀγῶνας οἱ ῥήτορες κέχρηνται.

definită ca „roman" în accepția modernă a termenului. I s-a dat această denumire printr-o analogie tîrzie cu „romanul" medieval, căci, prin conținut, romanul grec poate fi socotit o formă hipertrofiată a novellei. De aceea, analizarea genului cu criteriile oferite de teoria literară antică, contemporană sau imediat ulterioară apariției lui, ni se pare mai exactă și mai utilă în măsura în care ne poate da o imagine despre felul în care autorii înșiși aveau conștiința „noutății" operei lor și despre receptarea romanului ca gen „nou" de către canoanele artistice ale epocii [4].

S-a făcut, pe bună dreptate, observația că, în ciuda tendinței de cercetare cît mai riguroasă, specializată și minuțioasă a operelor literare, tendință manifestată de retorii antici, contemporani cu apariția și înflorirea romanului, nu există nici o referire exactă la acest gen, ba mai mult, nu există un termen care să-l definească [5]. S-a explicat această neglijare sistematică prin faptul că romanul, aparținînd genurilor umile, nu interesa o analiză ce viza doar genurile mari, tradiționale — epopeea, istoria, tragedia. Am adăuga că, fiind un gen nou și extrem de compozit, situîndu-se între narativ și dramatic, între livresc și popular, între fictiv și real, era greu să fie caracterizat și clasat de către o școală retorică, care se ghida după tipare tradiționale pe care le propunea ca idealuri de educație, care avea o foarte bună cunoaștere a textelor, dar nu cunoștea originalitatea criticii, care copia, mai mult sau mai puțin exact, îmbogățind prin exemple sau făcînd variații pe aceeași temă, manualele retorilor precedenți. Totuși o cercetare mai atentă a pasajelor din textele de retorică [6] — referitoare la narația literară, în care poate fi încadrat și romanul, cît și a felului în care înșiși autorii romanelor [7] se raportează la genurile literare tradiționale, poate aduce explicații suplimentare la cea deja formulată și poate atenua ipoteza destul de categorică a lui E. Rohde cu privire la originea romanului grec. Din parcurgerea capitolelor privitoare la narația literară care începe cu Προγυμνάσματα lui Theon, — cea mai veche și erudită mărturie de asemenea precepte — și se încheie cu Nikolaos Sofistul, luînd în considerare și texte din literatura neretorică [8], se pot face mai multe observații. Aprecierile despre literatură în genere, analizele sau exemplificările din textele marilor autori, precum și minuțioasele observații despre mijloacele de expresie nu sînt făcute dintr-un punct de vedere al teoriei literare sau estetice, ci vizează literatura ca auxiliar al retoricii, ca izvor de τόποι, ca îndreptar pentru o perfectă mînuire a cuvîntului în τὸ πολιτικὸν γένος. De aceea, în afara unor referiri mai largi existente la Nikolaos Sofistul sau în literatura neretorică la Sextus Empiricus, ceilalți autori de asemenea τέχναι ῥητορικαί sau προγυμνάσματα se ocupă pe

---

[4] E. Rohde și-a formulat ipoteza asupra originii romanului grec bazîndu-se doar pe mărturia din Nikolaos Sofistul, sec. V e.n. Cf. E. Rohde, *op. cit.* (p. 376 sq.).

[5] Termenul *historia* în sensul de „narație romanescă" apare la Apuleius, *Met.*, VI 29, VIII, 1, și este analizat de R. Reitzenstein în *Das Märchen von Amor und Psyche* (p. 68 sq.). Corespondentele grecești, așa cum apar la autorii de romane sînt διήγημα și μῦθος. *Mythistoria și mythistorica volumina*, desemnează, probabil, povestiri miraculoase, neadevărate (ψευδεῖς ἱστορίαι). Cf. K. Kerényi, *op. cit.* (p. 19).

[6] Am folosit ediția L. Spengel—C. Hammer, *Rhetores Graeci*, Leipzig, 1894.

[7] Citatele urmează ediția lui R. Hercher, *Erotici scriptores Graeci*, vol. I—II, Leipzig, 1858—1859.

[8] Sextus Empiricus, Πρὸς γραμματικούς, I, 263, Ed. J. Mau, Leipzig, 1954.

scurt de naraţia literară, limitîndu-se la o definiţie concisă şi la prezentarea categoriilor de naraţie determinate de genurile mari în care ea apare : istoric, dramatic, oratoric. Această tendinţă pragmatică de raportare la literatură este mai accentuată la retorii sec. I—II e.n. decît la cei ulteriori. Criteriul esenţial de definire a naraţiei, cu distincţia care se face între διήγημα/διήγησις după modelul ποίημα/ποίησις[9] este verisimilitatea[10], iar calitatea ei fundamentală este τὸ πιθανόν — credibilul[11]. Naraţia care ne înfăţişează faptele reale sau verisimile trebuie să fie explicit diferenţiată, conform tendinţei practice şi didactice de care vorbeam, de cea neverisimilă[12]. Ca urmare paradigmele narative vor fi furnizate cu precădere de poezia didactică, de istorie şi oratorie, de poezia epică şi de tragedie, în măsura în care ele prezintă legenda şi nu introduc elementele monstruoase, nefireşti. Opoziţia fundamentală se realizează între conceptele ψευδής — ἀληθής, în timp ce πλάσμα ocupă un loc intermediar, mai aproape de categoria αληθής, ca fiind un ὡς αληθής, o realitate posibilă.

Trebuie precizat că πλάσμα în concepţia retorică din primele secole ale e.n. nu înseamnă inventarea, excogitarea unui subiect, a unei acţiuni, ci alcătuirea lui ca versiune dramatică a unei povestiri mitice sau legendare bine cunoscute. Prin urmare, πλάσμα este identic cu δρᾶμα, incluzîndu-se aici doar tragedia ; comedia nu intră, cel puţin în această perioadă, în vreuna din categoriile stabilite. Excluzînd naraţia proprie oratoriei politice sau judiciare, care este pe larg tratată, retorii repartizează naraţia literară astfel : cea care apare în fabule — διήγημα μυθικόν — şi care este caracterizată ca ψευδής, cea istorică — διήγημα ἱστορικόν, clar veridică, dar înfăţişînd evenimente străvechi, cea dramatică, διήγημα δραματικόν, care este alcătuire — πεπλασμένον, dar care nu apare aşa de riguros definită ca primele două[13].

Tratarea seacă şi limitată la stabilirea unor categorii teoretice este departe de a fi lărgită şi hrănită apoi cu aprecieri asupra literaturii în sine ; nu există o curiozitate pentru fenomenul literar, o receptare a lui — fie ea şi livrescă, ca la majoritatea alexandrinilor — , există însă preocuparea

---

[9] Cf. Hermogenes, Προγυμνάσματα Sp. Rhet. II, 2 (p. 4): Καὶ πάλιν διήγησις μὲν ἡ ἱστορία Ἡροδότου, ἡ συγγραφὴ Θουκυδίδου, διήγημα δὲ τὸ κατὰ Ἀρίονα, τὸ κατὰ Ἀλκμαίωνα. Aceeaşi distincţie la Aphthonios în Προγυμνάσματα εἰς τὴν Ἑρμογένους τέχνην, *ed. cit.*, 2 (p. 22).

[10] Cf. Theon, Προγυμνάσματα, *ed. cit.*, 4 (p. 78): Διήγημα ἐστι λόγος ἐκθετικὸς πραγμάτων γεγονότων ἢ ὡς γεγονότων. Aceeaşi definiţie la Aphthonios, *op. cit.*, 2 (p. 22).

[11] Cf. Theon, *op. cit.* (p. 79) : Δεῖ γὰρ ἔχεσθαι ἀεὶ τοῦ πιθανοῦ ἐν τῇ διηγήσει.

[12] Cf. Theon, *op. cit.* (p. 94) : Ἐὰν τοίνυν ἀνασκευάζωμεν τὴν διήγησιν ἐκ τοῦ ἀπιτανοῦ, οὕτως ἐπεξελευσόμεθα, δεικνύντες ὅτι καὶ τὸ πρόσωπον ἀπίθανον ἐστι καὶ τὸ πραχθὲν καὶ ὁ τόπος, ἐν ᾧ ἡ πράξις ὁμοίως δὲ καὶ ὁ χρόνος καὶ ὁ τρόπος καὶ ἡ αἰτία τῆς πράξεως, κ.τ.λ. ...

[13] Cf. Hermogenes, *op. cit.*, 2 (p. 4) : Εἴδη διηγήματος βούλονται εἶναι τέσσαρα· τὸ μὲν γὰρ εἶναι μυθικόν, τὸ δὲ πλασματικὸν ὃ καὶ δραματικὸν καλοῦσιν, οἷα τὰ τῶν τραγικῶν, τὸ δὲ ἱστορικόν, τὸ δὲ πολιτικόν. Cf. şi Aphthonios, *op. cit.*, care — după ce s-a ocupat mai amănunţit în cap. 1 de μῦθος, caracterizîndu-l drept λόγος ψευδής εἰκονίζων ἀλήθειαν şi după ce stabileşte înăuntrul fabulei trei specii : μῦθος λογικός, ἠθικός, μικτός — exclude din definirea generală a naraţiei categoria διήγημα μυθικόν şi distinge : Τοῦ δὲ διηγήματος τὸ μὲν ἐστι δραματικόν, τὸ δὲ ἱστορικόν, τὸ δὲ πολιτικόν· καὶ δραματικὸν μὲν πεπλασμένον, ἱστορικὸν δὲ τὸ παλαιὰν ἔχον ἀφήγησιν, πολιτικὸν δέ ᾧ παρὰ τοὺς ἀγῶνας οἱ ῥήτορες κέχρηνται.

pentru formă, strădania, aproape chinuitoare, de a rămîne la înălțimea marilor modele [14].

Romanul, literatură proaspătă și oarecum frivolă, nu interesa și nu putea constitui un model demn de imitat. O cercetare a textului care nu aparține literaturii retorice, cum este cel al lui Sextus Empiricus [15], sau a mărturiilor retorilor tîrzii, cum este Nikolaos Sofistul, dovedește o modificare și o precizare a conceptelor de μῦθος, πλάσμα, ἱστορία și o lărgire a criteriilor de tratare a narației literare. Constanta la care ea este raportată este realul, acceptat ca atare — κατ'ἀλήθειαν sau κατὰ φύσιν—, prin μῦθος se înțeleg povestirile mitologice al căror conținut se situează în afara realității, ca neveridice și imposibile, ἱστορία este nararea unor fapte întîmplate, însă aparținînd trecutului — ca urmare tragedia, în cea mai mare parte a ei, intră în această categorie — , iar πλάσμα este înfățișarea unor fapte din viața cotidiană, neîntîmplate dar verisimile. În această accepție comedia este cea care devine reprezentativă pentru πλάσμα, termenul devenind sinonim cu δρᾶμα sau περιπέτεια [16].

Textul lui Nikolaos ne oferă cea mai cuprinzătoare definire a narației literare adăugînd criteriului delimitării ei după conținut și pe cel al caracterizării ei după ponderea pe care o are intervenția directă a autorului în discursul narativ[17]. Astfel narația literară este împărțită în seria deja cunoscută — μυθικά, ἱστορικά, πλασματικά — dar este și ἀφηγηματικά

---

[14] Cf. Theon, *op. cit.*, 2 (p. 72), unde recomandă ca imitarea „celor vechi" să se facă în scris : Πολὺ δ'ὠφελιμώτερον καὶ τὸ προστάττειν τοῖς νέοις γράφειν εἰς τινὰ προβλήματα τῶν ἤδη τοῖς παλαιοῖς ἐξειργασμένων, οἷον τόπον ἢ διήμησιν ἢ ἔκφρασιν ἢ ἐγκώμιον ἢ θέσιν ἤ τι ἄλλο τῶν τοιούτων, μετὰ δὲ ταῦτα ποιῆσαι τοῖς ἐκείνων αὐτοὺς ἐντυγχάνειν, ἵνα εἰ μὲν ὁμοίως εἶεν γεγραφότες, πεισθῶσιν· εἰ δὴ μὴ ἀλλὰ διορθωτὰς ἔχοιεν αὐτοὺς τοὺς παλαιούς. Tot Theon recomandă ca însișisi profesorii să alcătuiască, ca model, anumite tipuri de tratări și dezvoltări de teme, cu condiția ca ele să nu fie originale, ci compuse după locuri literare bine cunoscute : „ἐκ τῶν παλαιῶν συγγραμμάτων". Cînd trimite la asemenea paradigme, el pomenește de διηγήματα μυθικά și ἱστορικά, dar nu se referă niciodată la διηγήματα πλασματικά, ceea ce dovedește că, cel puțin în timpul lui, asemenea tipuri de narație nu au jucat vreun rol în προγυμνάσματα. Cf. Theon, *op. cit.*, 2 (p. 65 sq.) și 2 (p. 70 sq.).

[15] Sextus Emipiricus, *op. cit.* : Πρὸς τούτοις ἐπεὶ τῶν ἱστορουμένων τὸ μὲν ἐστιν ἱστορία τὸ δὲ μῦθος τὸ δὲ πλάσμα· ὧν ἡ μὲν ἱστορία ἀληθῶν τινῶν ἐστιν καὶ γεγονότων ἔκθεσις, ὡς ὅτι Ἀλέξανδρος ἐν Βαβυλῶνι δι'ἐπιβούλων φαρμακευθεὶς ἐτέλευτα· πλάσμα δὲ πραγμάτων μὴ γενομένων μὲν ὁμοίως δὲ τοῖς γενομένοις λεγομένων, ὡς αἱ κωμικαὶ ὑποθέσεις καὶ οἱ μῖμοι, μῦθος δὲ πραγμάτων ἀγενήτων καὶ ψευδῶν ἔκθεσις, ὡς ὅτι τὸ μὲν τῶν φαλαγγίων καὶ ὄψεων γένος Τιτήνων ἐνέπουσιν ἀφ'αἵματος ἐξωγονῆσθαι, τὸν δὲ Πήγασον λαιμοτομεθείσης τῆς Γοργόνος ἀπὸ τῆς κεφαλῆς ἐκθορεῖν, καὶ οἱ μὲν Διομήδους ἑταῖροι εἰς θαλασσίους μετέβαλεν ὄρνις, ὁ δὲ Ὀδυσσεὺς εἰς ἵππον, ἡ δὲ Ἑκάβη εἰς κύνα, κ.τ.λ....

[16] Cf. definirea narației literare la Anonymus Seguerianus în *Sp. Rhet.* I, 53 (p. 363) și discutarea acestei definiții la K. Barwick, *op. cit.*

[17] Nikolaos Sofistul, în Προγυμνάσματα *Sp. Rhet.* III, 2 (p. 455, sq.) : Τῶν διηγημάτων τρεῖς τὰς πάσας πρὸς ἀλήθειαν φασιν εἶναι διαφοράς· τὰ μὲν γάρ ἐστιν ἀφηγηματικά, τὰ δὲ δραματικά, τὰ δὲ μικτά· ἀφηγηματικὰ μέν, ὅσα ἀπὸ μόνου τοῦ ἀπαγγέλλοντος προσώπου εἰσιν, οἷα τὰ παρὰ Πινδάρῳ· δραματικὰ δέ, ὅσα ἀπ' αὐτῶν τῶν ὑποκειμένων προσώπων ἐστι μόνον, μὴ παρεμφαινομένου τοῦ συντιθέντος προσώπου, εἶτα τὰ κωμικὰ πάντα καὶ τραγικά· μικτὰ δὲ τὰ ἐξ ἀμφοῖν τοῦ δὲ συντιθέντος καὶ τῶν ὑποκειμένων συγκείμενα προσώπων, οἷα τὰ Ἡροδότου καὶ Ὁμήρου· ταῦτα γὰρ πῇ μὲν ἀπ' αὐτοῦ τοῦ ἀπαγγέλλοντος ἐκφέρεται, πῇ δὲ ἐξ ἑτέρου προσώπου· ἔτι τῶν διηγημάτων τὰ μέν ἐστι μυθικά, τὰ δὲ ἱστορικά, τὰ δὲ πραγματικά, ἃ καὶ δικανικὰ καλλοῦνται, τὰ δὲ πλασματικά. Μυθικὰ μὲν τὰ οὐκ ἀμφισβητήτως πιστευόμενα, ἀλλ' ἔχοντα καὶ ψεύδους ὑπόνοιαν, οἷα περὶ Κυκλώπων καὶ Κενταύρων· ἱστορικὰ δὲ τὰ τῶν ὁμολογουμένως γενομένων παλαιῶν πραγμάτων, οἷα τύχον τὰ περὶ Ἐπιδάμνου· πραγματικὰ δὲ ἤτοι δικανικὰ τὰ ἐν τοῖς πολιτικοῖς ἀγῶσι λεγόμενα· πλασματικὰ δὲ τὰ ἐν ταῖς κωμῳδίαις καὶ τοῖς ἄλλοις δράμασιν.

atunci cînd expunerea este făcută de autorul însuşi, δραματικά — atunci cînd ea este transmisă prin intermediul unor personaje — , μικτά — atunci cînd cele două forme apar combinate. Pe lîngă sursele retorice deja citate, textul lui Nikolaos reprezintă cea mai clară mărturie a felului în care conceptul de πλάσμα s-a precizat faţă de μῦθος, care este ψευδής, şi ἱστορία, care este ἀληθής. Conceperea, măcar teoretică, a lui πλάσμα ca o reprezentare ὡς ἀληθής — verisimilă — şi preferinţa pentru acest fel de reprezentare în raport cu ψεῦδος, este rezultatul acelui spirit ştiinţific care se dezvoltă odată cu epoca elenistică şi care, urmărind să stabilească cît mai exact adevărul — ἀλήθεια — în orice domeniu, respinge sau ia în derîdere orice i se pare a fi în afara acestuia, acceptîndu-l doar în opere prea cunoscute sau de prestigioasă tradiţie, cum sînt epopeea şi tragedia, în limitele deja menţionate. Ψεῦδος desemnează orice producţie παρὰ φύσιν şi atitudinea ironică sau revoltată a lui Lucian este caracteristică pentru spiritul epocii [18]; el desconsideră pe de o parte astfel de Wundererzählungen, dar, pe de alta, le acceptă şi le gustă ca mijloc de desfătare.

Teoria estetică clasică nu cunoştea o diferenţiere atît de precisă între πλάσμα şi ψεῦδος, aşa cum apare ea în teoria elenistică. Cînd Aristotel vorbeşte în *Poetica* sa de raportul între poezie — referindu-se doar la epopee şi tragedie — şi realitate, între imitaţie şi obiectul ei, cînd afirmă că datoria poetului este să creeze „lucruri putînd să se întîmple în marginile verosimilului şi ale necesarului" [19], el consideră că opera rezultată nu trebuie să fie copia fidelă a lumii, ci copia ei ideală, înfrumuseţată şi exemplară.

Deci nu ἀλήθεια ci πλάσμα este propriu creaţiei poetice. Dar, în alte două locuri [20], tot el spune că sînt preferabile întîmplări imposibile, dar credibile, unor întîmplări posibile, dar incredibile.

Deci, din punct de vedere poetic, are mai mare valoare un πιθανὸν ψεῦδος decît un ἀπίθανον πλάσμα. Mai mult decît atît, Aristotel recomandă autorilor de tragedii să caute elementul miraculos [21] — τὸ δὲ θαυμαστὸν ἡδύ — acceptă chiar şi pe cel teratologic — τὸ τέρας — [22], dacă prin introducerea lor se declanşează starea de milă şi groază urmărită de tragedie, dacă se realizează συμπάθεια spectatorilor. Toate aceste elemente care, după Aristotel, pot fi incluse în actul de creaţie literară, dacă se respectă limitele verisimilului şi ale necesarului — κατὰ τὸ εἰκὸς καὶ ἀναγκαῖον — sînt mult mai puţin acceptate de teoria şi retorica tîrzie, fiind considerate ca pure fabulaţii, ca făcînd parte din ψεῦδος; ele sînt respinse, măcar în principiu, de autorii înşişi; Lucian le consideră povestiri miraculoase şi le include în areatologii. Pentru cercurile literare

---

[18] Lucian, *Philopseudes*, 37 : Οὐ παύσεσθε τὰ τοιαῦτα τερατολογοῦντες γέροντες ἄνδρες; εἰ δὲ μή, ἀλλὰ κἂν τῶν μειρακίων τούτων ἕνεκα εἰς ἄλλον καιρὸν ὑπερβάλλεσθε τὰς παραδόξους, ταύτας καὶ φοβερὰς διηγήσεις, μὴ πῶς λάθωσιν ἐμπλεσθέντες δειμάτων καὶ ἀλλοκότων μυθολογημάτων ...

[19] Aristotel, Poetica, ed. A. Rostagni, Torino, 1945, 1451 b.: Οὐ τὰ γενόμενα λέγειν, τοῦτο ποιητοῦ ἔργον ἐστίν, ἀλλ' οἷα ἂν γένοιτο καὶ τὰ δυνατά. Traducerea citatului aparţine prof. D. M. Pippidi (Aristotel, *Poetica*, Bucureşti, 1965, p. 64).

[20] Aristotel, *op. cit.*, 1460 a 27 : Προαιρεῖσθαι τε δεῖ ἀδύνατα· εἰκότα μᾶλλον ἢ δυνατὰ ἀπίθανα. 1461 b : Πρὸς τὲ γὰρ τὴν ποίησιν αἱρετώτερον πιθανὸν ἀδύνατον ἢ ἀπίθανον καὶ δυνατόν.

[21] Aristotel, *op. cit.*, 1460 a.

[22] Id. 1456 a.

aversiunea pentru ψεῦδος și τερατῶδες — cu excepția genurilor clasice — devine aproape o obligație. Este de presupus deci că și autorii de romane nu se considerau altceva decît creatori de πλάσματα sau de δράματα, deși ei nu par a fi cunoscut un nume specific pentru genul în care compuneau. Termenul de δρᾶμα, ca referire explicită la romanele grecești, apare la cititori foarte tîrzii, cum e Photios, care le denumește fie σύνταγμα δραματικόν, fie ἐρωτικῶν δραμάτων ὑποθέσεις, spre deosebire de Suda, care consideră că autorii romanelor erotice sînt „istorici" — ἱστορικοί —.

Din cele expuse pînă aici se poate conchide că, pe de o parte, teoria retorică contemporană cu momentul apariției și răspîndirii romanelor grecești nu s-a preocupat de noul gen și nu i-a găsit un nume caracteristic și definitoriu, iar pe de alta că însăși autorii de romane par a nu fi cunoscut un nume anumit pentru literatura lor. Aceste observații ni se par în același timp și obiecții destul de importante la ipoteza emisă de E. Rohde [23], care consideră că genul romanesc a stat în atenția retorilor care l-au perceput ca δρᾶμα. Argumentația savantului german este făcută pe o unică mărturie, aceea a lui Nikolaos Sofistul, retor de epocă destul de tîrzie [24], care, la sfîrșitul textului său despre categoriile narației literare dă ca exemplu de διηγήματα πλασματικά comedia și alte „drame" [25]. Ipoteza lui E. Rohde ni se pare posibilă, dar nu convingătoare, așa cum o dorește autorul, pentru că ea izvorăște dintr-un singur citat analizat în sine, necomparat cu alte texte retorice de factură similară, pentru că însuși Nikolaos nu face altceva decît să compileze, cu oarecari modificări, tratate de προγυμνάσματα ale predecesorilor, modelele sale fundamentale fiind Theon și Hermogenes. Ipoteza lui E. Rohde este consecința spiritului general în care este concepută teoria sa despre „nașterea" și „evoluția" romanelor grecești [26]. După el, al doilea element constitutiv al acestora, în afara poeziei erotice și al prozei istorice tîrzii, a fost educația retorică, nu numai ca sursă de locuri comune și de virtuozități stilistice, dar folosind și ea, în exercițiile de școală, teme din literatura romanescă. Dar dacă această literatură ar fi avut atîta importanță în instrucția progymnastică, de ce nu apare pomenită sub nici un nume la retorii anteriori și în special la Theon care, contemporan cu autorii cei mai reprezentativi ai genului, nu îi numește niciodată printre numeroasele citate pe care le oferă drept paradigme progymnastice? În măsura în care retorii și-au lărgit de la un moment dat cîmpul de investigare al operelor literare și au introdus în categoria διηγήματα πλασματικά comedia, s-ar putea emite ipoteza că prin ἄλλα δράματα Nikolaos putea să înțeleagă mimul sau orice formă de poezie dramatică. Ținînd seama însă că acest sofist este un compilator, ni se pare mai probabilă o altă ipoteză

---

[23] E. Rohde, *op. cit.* (p. 376 sq.).

[24] Probabil sec. V e.n. Cf. W. von Christ-W. Schmid-O. Stählin, *Geschichte der Griechischen Literatur*, München, 1924, VII, II, 2 (p. 1102).

[25] Cf. Nikolaos, *op. cit.*

[26] Această problemă constituie și astăzi obiect de discuție pentru cercetătorii romanului antic. Printre recentele ipoteze formulate se numără și cea a lui Thomas Hägg, *Narrative Technique in Ancient Greek Romances*, Stockholm, 1971. Autorul împărtășește părerea lui B. E. Perry, *op. cit.*, care consideră că romanul grec este creația deliberată a unui autor, a unui „inventor", și că nu se poate vorbi de o evoluție a genului, ci de variațiile celorlalți autori pe o formulă deja stabilită.

pe care o oferă comparaţia cu textul lui Hermogenes [27], una din sursele sale. La Hermogenes διήγημα πλασματικόν este identic cu διήγημα δραματικόν, iar genul care le reprezintă este tragedia.

La Nikolaos tragedia nu apare menţionată la nici una dintre categoriile naraţiei literare, dar ea nu poate fi inclusă printre διηγήματα μυθικά, — căci din exemplul dat reiese clar că sofistul încadrează aici povestiri fabuloase — , dar nici printre διηγήματα ἱστορικά, despre care el menţionează că reprezintă faptele reale neintrate în legendă. S-ar putea deci ca ἄλλα δράματα să desemneze şi tragedia şi orice altă formă de discurs dramatic, dar nu în mod deosebit romanul.

O altă ipoteză care ni se pare că merită a fi discutată este cea propusă de Karl Kerényi [28], care consideră, ca şi Reitzenstein [29], că pasajele din *Rhetorica ad Herennium*, I 12, 13 [30] şi Cicero, *De inuentione* I, 19 [31], referitoare la categoriile naraţiei literare sînt inspirate dintr-un manual de gramatică din epoca elenistică şi că ele constituie referiri exacte la romanele greceşti. Ambele texte fac distincţia între o naraţie care pune accentul pe expunerea de fapte, de acţiuni — *in negotiis uersatur* care ar corespunde grecescului περὶ πράξεις — şi una care se realizează prin personaje —

---

[27] E. Rohde, *op. cit.*, loc. cit. supra, propune chiar următoarea modificare a textului lui Hermogenes, în sprijinul argumentaţiei sale; el consideră că τὰ τῶν τραγικῶν din textul retorului ar trebui corectat prin τὰ τῶν κωμικῶν, ca un caz frecvent de confuzie a copiştilor între antonime de tipul ἀγαθός—κακός, εὖ—δύς, δεξιός—ἀριστερός.

[28] K. Kerényi, *op. cit.* (p. 2).

[29] R. Reitzenstein, *op. cit.* (p. 84 sq.).

[30] *Rhet. ad Herennium*, I, 12, 13 : Narrationum tria sunt genera : ... tertium genus est id, quod a causa ciuili remotum est, in quo tamen exerceri conuenit, quo commodius illas superiores narrationes in causis tractare possimus. Eius narrationis duo sunt genera : unum quod in negotiis, alterum quod in personis positum est. Id, quod in negotiorum expositione positum est, tres habet partes : fabulam, historiam, argumentum. Fabula est, quae neque ueras neque ueri similes continet res, ut eae sunt, quae tragoedis traditae sunt. Historia est gesta res, sed ab aetatis nostrae memoria remota. Argumentum est ficta res, quae tamen fieri potuit, uelut argumenta comoediarum. Illud genus narrationis, quod in personis positum est, debet habere sermonis festiuitatem, animorum dissimilitudinem, grauitatem, lenitatem, spem, metum, suspicionem, desiderium, dissimulationem, misericordiam, rerum uarietates, fortunae commutationem, insperatum incommodum, subitam laetitiam, iucundum, exitum rerum.

[31] Narratio est rerum gestarum, aut ut gestarum expositio. Narrationum tria sunt genera ... ; tertium genus est remotum a ciuilibus causis, quod delectationis causa, non inutili cum exercitatione, dicitur et scribitur. Eius partes sunt duae, quarum altera in negotiis, altera in personis maxime uersatur. Ea, quae in negotiorum expositione posita est, tres habet partes, fabulam, historiam, argumentum. Fabula est, in qua nec ueae, nec uerisimiles res continentur; cuius modi est :

Angues ingentes alites, iuncti iugo.

Historia est gesta res, ab aetatis nostrae memoria remota ; quod genus : „Appius indixit Carthaginiensibus bellum". Argumentum est ficta res, quae tamen fieri potuit. Huiusmodi apud Terentium :

Nam is postquam excessit ex ephebis, Sosia.

Illa autem narratio, quae uersatur in personis, eiusmodi est, ut in ea simul cum rebus ipsis personarum sermonem et animi perspici possint, hoc modo :

Venit ad me saepe clamitans, Quid agis, Micio?
Cur perdis adolescentem nobis? Cur amat?
Cur potat? cur tu his rebus sumtum suggeris?
Vestitu nimio indulges, nimium ineptus es.
Nimium ipse durus est praeter aequmque et bonum.

Hoc in genere narrationis multa inesse debet festiuitas, confecta ex rerum uarietate, animorum dissimilitudine, grauitate, lenitate, spe, metu, suspicione, desiderio, dissimulatione, errore, misericordia, fortunae commutatione, insperato incommodo, subita laetitia, iucundo exitu rerum.

in personis uersatur, respectiv περὶ πρόσωπα. Narația propriu-zisă — cultivată pentru a desfăta (*delectationis causa*) și necesară pentru formarea oricărui orator (*exercitatio*) — se împarte și ea în trei subgenuri; *fabula*, — ce corespunde grecescului ψεῦδος, iar Cicero dă aici un exemplu clar de τέρας, de ἀδύνατον — ; *historia* — care înfățișează evenimente reale petrecute într-un trecut îndepărtat, care ar acoperi grecescul γενόμενον —, și *argumentum* — povestirea plăsmuită, dar verisimilă și posibilă — în grecește πλάσμα. Exemplul dat în acest caz este comedia.

Cele două categorii ale romanilor — *genus in negotiis positum* și *genus in personis positum* — și raportarea lor la echivalente grecești au suscitat interpretări variate [32] dintre care reținem pe cea a lui E. Rohde [33] care consideră că atît autorul *Retoricii* cît și Cicero au preluat fără prea mare rigurozitate termeni greceșți și au redat prin *narratio in negotiis posita* — διηγήματα ἀφηγηματικά — iar prin *narratio in personis posita* — διηγήματα δραματικά și μικτά. Observația ni se pare justă în măsura în care textele latine oferă o tratare diferită a ceea ce am numi narație propriu-zisă, primul enunț, față de narația „dramatică", cel de al doilea. Atunci cînd se vorbește de *narratio in negotiis posita* se face o clasificare, dar cînd se trece la *narratio in personis posita* se face o caracterizare, care probabil se referă la un anume gen literar, poate chiar la roman, dar presupunerea rămîne deschisă atîta timp cît autorul *Retoricii* nu vine cu un citat care să limpezească textul, așa cum o făcuse mai înainte. Cicero se referă la comedie, iar sursele greceșți, din cîte știm, nu oferă un loc similar spre comparație. De aceea, singurele indicii mai precise asupra felului în care romanele greceșți s-ar putea raporta la categoriile teoretice înfățișate credem că le oferă termenii cu care înșiși autorii de romane își denumesc parțial opera, deși nici acești termeni nu sînt totdeauna foarte clari sau univoci. Este de presupus că, în general, autorii se considerau creatori de πλάσματα, dar adesea norma verisimilului, pe care o implică astfel de scrieri, este încălcată conștient, dintr-o dorință evidentă a autorului ca, prin aluzia sau similitudinea literară, să treacă drept bun cunoscător sau continuator al unui gen tradițional, să capteze astfel publicul încîntat de recunoașterea locului. Este cazul frecventelor asemănări de situații sau chiar de limbaj cu epopeea sau tragedia care însă, puse în contextul unei literaturi „umile" — cum este romanul — creează efecte comice și parodice; singurul care face excepție este, poate, Heliodor, la care se simte și o oarecare detașare ironică față de τόποι.

Pentru a exemplifica această tendință a autorilor de romane de a trimite la literatura „bună", aș începe cu cîteva locuri din Chariton: Chaireas, despre care se credea că este mort, apare în fața tribunalului instituit de regele Artaxerxes în Babylon. Mithridates folosește acest ἀπροσδόκητον pentru a-și face pledoaria credibilă și se folosește, pentru invocarea pretinsei fantome, de formula obișnuită în apariția umbrelor celor morți [34]. Este limpede din această introducere că va urma un episod fabulos, care

---

[32] Cf. o expunere amănunțită la K. Barwick, *op. cit.*

[33] E. Rohde, *Kleine Schriften* (p. 36 sq.), apud K. Barwick.

[34] Chariton, *op. cit.*, V, 8: Φωνὴν ἐπῆρε καὶ ὥσπερ ἐπὶ θειασμὸν „Θεοί, φησί, βασιλεῖοι ἐπουράνιοί τε καὶ ὑποχθόνιοι, βοηθήσατε ἀνδρὶ ἀγαθῷ, πολλάκις ὑμῖν εὐξαμένῳ δικαίως καὶ θύσαντι μεγαλοπρεπῶς... Φάνηθι, δαῖμον ἀγαθέ. Καλεῖ σε ἡ σὴ Καλλιρρόη.

nu mai ţine de πλάσμα, ci devine ψεῦδος, cu atît mai mult cu cît scena capătă un caracter de spectacol desfăşurat în faţa întregii mulţimi dominată de ἀπιστία. Autorul însuşi precizează că ceea ce el narează este un παράδοξος μῦθος [35]. Efectul este răsturnarea bruscă de situaţie, similară cu cea din dramă şi schimbarea neaşteptată a psihologiei mulţimii, care, neîncrezătoare la început, este cuprinsă ulterior de panică ca în faţa unui eveniment real şi tulburător. O situaţie similară întîlnim şi în c.III, în scena în care Chaireas descoperă dispariţia iubitei din mormînt [36]. Chaireas se află în faţa unui παράδοξον pe care nu are curajul, pătrunzînd înăuntru, să-l recunoască. „Fama" este cea care răspîndeşte vestea în tot oraşul, iar cel ce intră în mormînt din porunca lui Hermokrates vesteşte întîmplarea, ἄπιστον, care modifică starea de spirit a mulţimii [37]. Ne aflăm deci în faţa unor scene fabuloase, ce au caracter de spectacol (ἐπὶ σκηνῆς, ἐν θεάτρῳ), şi care trimit la παράδοξοι μῦθοι din tragedie [38]. De altminteri termenii παράδοξον şi ἄπιστον sînt destul de frecvenţi la Chariton [39], în timp ce δρᾶμα, sau un alt cuvînt din acelaşi cîmp semantic în sensul de „piesă cu intrigă", care ar trimite la comedia nouă sau chiar la mim, apare rar întrebuinţat. Nici Achilleus Tatios care foloseşte mult mai des termenul δρᾶμα[40], nu îl întrebuinţează spre a desemna romanul sub un nume generic, ci se simte aceeaşi referinţă la comedia nouă, δρᾶμα fiind sinonim cu περιπέτεια care modifică firul acţiunii sau starea personajelor, iar uneori chiar cu πάθος, cu pătimirea relatată de unul dintre eroi. Termenul mai larg prin care se desemnează povestirea, nararea unor întîmplări, este μῦθος, mai precis ἐρωτικοὶ μῦθοι, ca o mărturie a influenţei poeziei erotice asupra autorului, de care el este nu numai conştient, dar vrea să o scoată în evidenţă [41]. Dacă Chariton sau Achilleus Tatios estompează culoarea scenică a cuvîntului δρᾶμα, dîndu-i mai degrabă înţelesul de „pătimire şi povestire patetică", la Xenofon din Efes [42] sau la Longos el nu apare deloc. Cel care redă semnificaţia teatrală a termenului [43], întrebuinţînd şi alte expresii scenice [44], este Heliodor, dar o face nu ca referire la comedie, ci la tragedie [45]; dar acţiunea pe care o concepe

---

[35] Chariton, idem : Τὶς ἂν φράσοι κατ' ἀξίαν ἐκεῖνο τὸ σχῆμα τοῦ δικαστηρίου; ποῖος ποιητὴς ἐπὶ σκηνῆς παράδοξον μῦθον οὕτως εἰσήγαγεν; ἔδοξας ἂν ἐν θεάτρῳ παρεῖναι μυρίων παθῶν πλήρει. Πάντα ἦν ὁμοῦ· δάκρυα, χαρά, θάμβος, ἔλεος, ἀπιστία, εὐχαί.

[36] Idem, III, 3 : Χαιρέας δὲ, φυλάξας αὐτὸ τὸ περίορθρον ἦκεν ἐπὶ τὸν τάφον προφάσει μὲν στεφάνους καὶ χοὰς ἐπιφέρων... Παραγενόμενος δὲ εὗρε τοὺς λίθους κεκινημένους καὶ φανερὰν τὴν εἴσοδον. Ὁ μὲν οὖν ἰδὼν ἐξεπλάγη καὶ ὑπὸ δεινῆς ἀπορίας κατείχετο τοῦ γεγονότος χάριν.

[37] Idem : Ἄγγελος δὲ φήμη ταχεῖα Συρακοσίοις ἐμήνυσθε τὸ παράδοξον... Πολλοὶ μὲν αὐτὸν εἰσῆλθον ὑπ'ἀπιστίας ἀμηχανία δὲ κατέλαβε πάντας.

[38] Cf. Eur., *Herakles*, 494 ; Esch., *Perşii*, 620 sq.

[39] παράδοξον, *ed. cit.* (p. 3, 9, 21, 40, 48, 51, 53, 54, 71, 99, 102, 136, 137, 151); ἄπιστον (p. 35, 40, 51, 109, 147, 150).

[40] Cf. trimiterile la E. Rohde, *op. cit.* (p. 376, nota 3).

[41] Achilleus Tatios, *ed. cit.*, (p. 40, 208, 210); Cf. şi E. Rohde (p. 480).

[42] Xenofon din Efes, *ed. cit.* (p. 360) — singurul loc în care suferinţele înfăţişate sînt denumite τραγῳδία: Μεγάλα, ἔφη, διηγήματα καὶ πολλὴν ἔχοντα τραγῳδίαν.

[43] Heliodor, *ed. cit.* (p. 62): Ὥρα σοι τὸ δρᾶμα καθάπερ ἐπὶ σκηνῆς τῷ λόγῳ διασκευάζειν.

[44] Cf. E. Rohde (p. 450 nota 2).

[45] Heliodor, *ed. cit.* (p. 48): Σὺ δὲ καὶ διαπόντιος ἥκεις ἑτέραν καθ'ἡμῶν σκηνὴν Ἀττικὴν καὶ ἐν Αἰγύπτῳ τραγῳδήσουσα. Pentru expresii scenice care se referă la povestirea lui Cnemon, idem (p. 44, 45, 48).

ca tragică, sfîrșește, la fel ca la ceilalți autori, printr-un deznodămînt fericit („comic"). Dramatizarea rămîne și la el la fel de exterioară ca și la ceilalți romancieri, procedeul este formal, nu modifică nimic dintr-o acțiune care poate fi extinsă sau curmată arbitrar, după cum se adaugă o nouă serie de aventuri; ea poate să se dezvolte sau poate fi întreruptă brusc prin introducerea unui happy-end, chiar după intervenția divinității, a Afroditei împăcate, care ar atrage după sine un deznodămînt firesc. De asemenea Heliodor, mai mult decît ceilalți autori, abundă în apropieri voite cu epopeea [46], după modelul căreia miraculosul coexistă cu verisimilul. Un exemplu este scena de recunoaștere, VII, 6, în care cei doi frați Petosiris și Thyamis, refac scena urmăririi dintre Achille și Hector în jurul Troiei. Apariția tatălui, a lui Calasiris, și salvarea celor doi frați, nu este altceva decît o minune a zeilor și o împlinire a prezicerilor lor. Reminiscențele epicului și dramaticului se îmbină. Fugărirea în jurul cetății Memphis are loc în fața unui public numeros, care asistă ὥσπερ ἐκ θεάτρου și pentru care tot ceea ce vede este o σκηνογραφικὴ θαυματουργία [47] (VII, 7).

O altă categorie de scene de recunoaștere sînt cele inspirate din noua comedie, pe care doar le menționăm în sensul aceleiași raportări la un gen literar de tradiție, căci în rest ele merită o analiză mai amănunțită, fiind, alături de scena părăsirii copiilor, momente-cheie ale intrigii, declanșare și rezolvare a ei.

Din cele spuse pînă aici s-ar putea conchide că, cu excepția lui Chariton și a lui Xenofon din Efes, Heliodor, Achilleus Tatios, Longos, în mai mică măsură, introduc conștient, cu funcție artistică, o serie de scene fabuloase care depășesc cadrul „plasmatic" al operelor lor și care sînt aluzii voite la o literatură miraculoasă (ψεῦδος), cultivată în marile genuri. Această tendință se răsfrînge și în vocabular: Heliodor cultivă genul tragi-eroic, Achilleus Tatios pe cel erotic, Longos pe cel idilic. Referința comună a acestor romancieri este poezia, pe cînd Chariton și Xenofon din Efes își îndreaptă atenția către istoriografie, din dorința de a da o culoare cît mai veridică subiectelor înfățișate. De aceea expunerea de fapte este denumită de către Chariton διήγημα [48], — termenul apare des folosit —, iar Xenofon din Efes îi dă o accepție aproape tehnică, întrebuințîndu-l în sens de „istorisire" [49] a unor întîmplări petrecute în trecut și care în

---

[46] Theagene își alcătuiește o genealogie asemănătoare cu cea a eroilor din Iliada. Calasiris și Charicleea sînt vegheați de Ulise și Penelopa, care le apar în vis. Charicleea pretinde că unul din strămoșii săi este Memnon. Personajele, fie greci, fie străini, citează versuri din Homer. Referitor la reminiscențe literare în Heliodor cf. E. Feuillatre, *Études sur les Éthiopiques d'Héliodore*, Paris, 1966.

[47] Pentru aluzii la o literatură dramatică cf. și X, 20 sq.: ... ἢ γὰρ οὐκ ἀντικρὺς μανίαν ἡ κόρη νοσεῖ, παρατόλμοις πλάσμασι τὸν θάνατον πειρωμένη διώσασθαι, θυγατέρα ἐμὴν ὥσπερ ἐπὶ σκηνῆς ἐξ ἀπορῶν ἑαυτὴν καὶ οἷον ἐκ μηχανῆς ἀναφαίνουσα.

Pentru referire la μῦθος [=ψευδής] cf. Longos, IV, 19, 3: Ἐνταῦθα ὁ Λάμων, πάντων ἤδη συνερρυηκότων... αἰτήσας λόγον ἤρξατο λέγειν· ἄκουσον, ὦ δέσποτα, παρ' ἀνδρὸς γέροντος ἀληθῆ λόγον· ἐπόμνυμι δὲ τὸν Πᾶνα καὶ τὰς Νύμφας ὡς οὐδὲν ψεύσομαι... Urmează relatarea despre găsirea și creșterea copiilor, iar la sfîrșitul povestirii sale, cînd stăpînul îi poruncește — τἀληθῆ λέγειν μηδὲ ὅμοια πλάττειν μύθοις, Lamon aduce γνωρίσματα ca să fie pe deplin crezut.

[48] Chariton, *ed. cit.* (p. 35, 75, 76, 83, 84, 93, 138, 148, 152, 153).

[49] Xenofon, *ed. cit.* (p. 360, 362, 363, 370, 377, 380, 391, 398).

prezent pot apărea ca incredibile[50]. El este echivalentul lui μῦθος, folosit de ceilalţi autori şi potrivit cu caracterul poetic al romanelor lor.

Chiar dacă termenii μῦθος, δρᾶμα, ἱστορία, διήγημα, πλάσμα (sau forme ale verbului πλάττειν) sînt comuni cu categoriile narative întîlnite în pasajele de teorie retorică, ei nu ne ajută să stabilim o legătură evidentă între această teorie şi naraţia romanescă. Nici unul dintre autori nu lasă să se întrevadă că vreunul din aceşti termeni ar fi caracteristic pentru întreaga sa scriere, ci ei introduc şi definesc anumite capitole narative, marcate de tendinţa artistică a scriitorului. Aşadar, orice denumire generică a romanelor poate fi parţial justificată; ele pot apărea ca δράματα — piese cu intrigă —, asemenea celor din noua comedie, ca δράματα, în sensul tragediei — piese bazate pe πάθος, şi περιπέτεια; pot fi socotite διηγήματα πλασματικά — expunere de fapte verisimile —, sau ἱστορίαι περὶ πρόσωπα (*narratio quae in personis uersatur*), de vreme ce pun în centrul acţiunii un cuplu de personaje şi aventurile lor. Poate că termenul σύνταγμα — pe care K. Kerényi l-a propus[51] ca definitoriu pentru întregul gen şi care i-a fost sugerat, probabil, de ultima frază din romanul lui Heliodor — este cel mai apropiat de structura romanului grec, — în forma în care el ni s-a păstrat —, surprinde trăsătura lui caracteristică: o compoziţie mai mult sau mai puţin artistică, alcătuită dintr-un material divers.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES RAPPORTS ENTRE LE ROMAN GREC ET LA RHÉTORIQUE ANTIQUE

(RÉSUMÉ)

Le problème de la définition du « roman » grec ancien — en tant que genre littéraire — et de ses rapports avec les catégories de la théorie littéraire de l'antiquité constitue un des aspects les moins approfondis par les recherches dans ce domaine.

En étudiant les textes de la littérature rhétorique appartenant aux auteurs contemporains avec l'apparition et le développement de ce genre, on constate que, malgré la tendance générale des rhéteurs de faire une analyse précise et une classification exacte des œuvres littéraires, le roman n'apparaît pas sous un nom caractéristique; on ne le trouve pas digne d'être mentionné d'aucune façon.

On peut expliquer cette attitude par plusieurs données fondamentales, dont quelques-unes ont été formulées déjà et que notre étude essaye de remettre en discussion, en ajoutant quelques observations nouvelles, au moins de notre point de vue :

1. Le roman grec, appartenant aux genres littéraires « humbles », ne présentait aucun intérêt pour la critique et la théorie littéraire des

[50] Idem, (p. 393): Διηγήσομαι διηγήματα ἴσως ἄπιστα, κοινωνὸν ὧν πέποντα οὐκ ἔχον; Chariton, (p. 35): Οὐ θέλω δοκεῖν ἀλαζὼν οὐδὲ λέγειν διηγήματα ἄπιστα τοῖς ἀγνοοῦσιν· οὐ γὰρ μαρτυρεῖ τὰ προτοῦ τοῖς νῦν.

[51] Cf. K. Kerényi, *op. cit.*, (p. 23). Cf. H. Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, München, 1960, unde termenul nu apare niciodată menţionat în această accepţie.

rhéteurs, qui se préoccupaient seulement des genres « majeurs », traditionnels (l'épopée, l'histoire, la tragédie).

2. La structure même du roman, extrêmement composite, dans laquelle il est difficile de faire une distinction précise entre l'élément narratif et l'élément dramatique, entre le fictif et le réel, entre le livresque et le populaire, contribuait à la difficulté de lui trouver un nom et une place caractéristiques parmi les genres littéraires déjà connus.

3. En ce qui concerne les auteurs mêmes de traités rhétoriques, leurs discussions autour des genres littéraires ne dépassent pas, en général, la classification traditionnelle parce qu'ils ne s'occupent pas de littérature d'un point de vue purement esthétique, mais ils la conçoivent comme un auxiliaire de la rhétorique, comme un moyen d'éducation et comme source d'inspiration pour le futur orateur.

4. Les termes par lesquels les auteurs mêmes de romans caractérisent partiellement leurs œuvres sont assez différents et contribuent à nous donner une image claire de l'effort de ces écrivains pour être considérés comme les imitateurs et les continuateurs des genres de prestige.

Notre opinion est que l'apparition et la diffusion de cette prose narrative, désignée plus tard sous le nom de « roman », n'a exercé aucune influence sur les préoccupations de théorie littéraire de la même époque ou d'une époque postérieure et que les textes rhétoriques se rapportant à la *narratio* ne nous donnent aucun renseignement précis sur un nom qui soit particulier et spécifique à ce genre.

ÎN MARGINEA UNEI INSCRIPȚII BILINGVE DIN CALLATIS

DE

D. M. PIPPIDI

În volumul I din *Pontice* [1], anuarul Muzeului arheologic din Constanța, care-și propune să reflecte nu numai munca sîrguitoare a echipei de tineri care asigură bunul mers al instituției dar și descoperirile mai însemnate, arheologice și epigrafice, făcute pe pămîntul încărcat de istorie al Dobrogei, Adrian Rădulescu, directorul noii publicații, în colaborare cu regretatul Theofil Sauciuc-Săveanu, fost profesor la Universitatea din București, publică o inscripție bilingvă din Callatis pe care-și dau osteneala s-o explice în bună măsură, dar despre care e îngăduit să se spună că mai are nevoie de deslușiri [2].

Înainte de a mă ocupa însă de aspectele mai puțin clare ale problemei și întrucît ediția primă a documentului prezintă — nu numai în textul grec, dar chiar și în traducerea de care-i însoțit — greșeli de tipar și de punctuație care-i îngreunează înțelesul, îmi iau îngăduința să dau aici o transcriere corectă a inscripției, așa cum o înțeleg [3].

Pro sal(ute) imp(eratoris) Caes(aris) M(arci Ant(oni) Gord(iani) Aug(usti) et Sabiniae Tranquillinae Aug(ustae)

Ἑρέννιος Ἀπολ(λ)ινάρ(ιος) βενεφ(ικιάριος) ὑπατικ(οῦ)
τὸν ταλαμῶνα σὺν τῇ ἄρκ[υ]
φιλοκυνήγ(οις) ἐκ τῶν ἰδίων
τοῖς ὑποτεταγμέν(οις) δῶρον
τοῖς περὶ Π(όπλιον) Οὐαλέρ(ιον) Χάρητα,
Λ Θεόδωρον Ἡρέων(ος), Ἀσκληπιάδην
Α Ὑγιαίνοντος, Ἡρέων(α) Ἰταλικοῦ,
Μ Μινικίους Ἀθανέων(α) καὶ Τρύφω.α,

[1] Pontica, începînd cu volumul III (1970). Tomul I, unde s-a publicat studiul care ne interesează, a apărut în 1968.

[2] *Inscripția lui Herennios Apollinarios din Callatis*, p. 307—316.

[3] Reeditarea textului mi se pare cu atît mai necesară cu cît fotografia reprodusă la p. 308 e puțin utilizabilă.

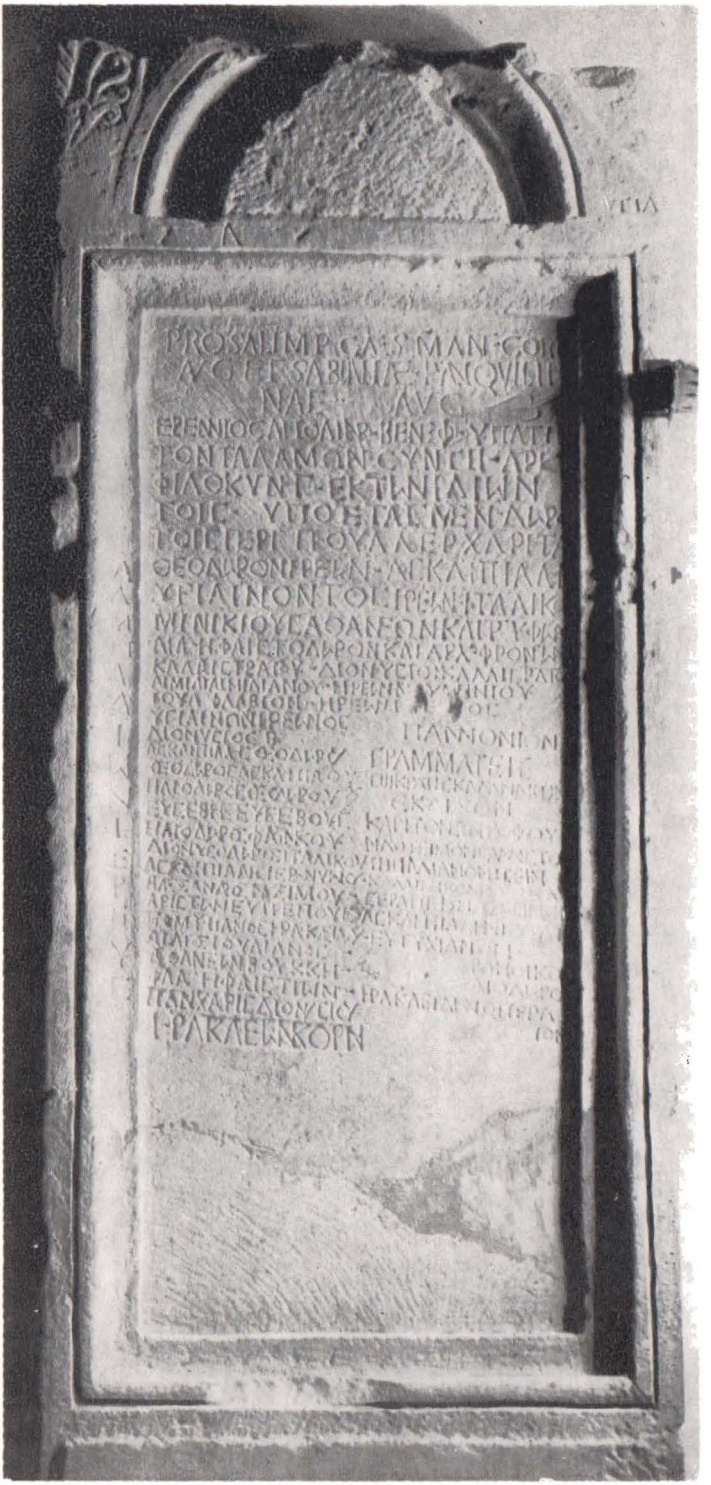
Π Αἰλ(ίους) Ἡφαιστόδωρον καὶ Ἄρχ(ιαν), Φρόντωνα
Α Καλλιστράτου, Διονύσιον Καλλιστράτου,
Δ Αἰμίλ(ιον) Αἰμιλιανοῦ, Ἡρέων(α) Νο[υ]μηνίου,
Ι 15 Ἰούλ(ιον) Φλάβιον, Ἡρέωνα Ἡ[ρ]έωνος
Ω Ὑγιαίνων Ἡρέωνος Παννόνιον,
Ν Διονύσιος β
Ἀσκληπιάδης Θεοδώρου γραμματεῖς
Ι Θεόδωρος Ἀσκληπιάδου Σωκράτης, Καλανδίων,
Ε 20 Ἡλιόδωρος Θεοδώρου ἔκδικον
Ρ Εὐσεβὴς Εὐσεβοῦς Κάρπον Συντρόφου
Ε Ἡλιόδωρος Φαρνάκου Φιλότειμον Κάλλιστον
Υ Διονυσόδωρος Ἰταλικοῦ Ῥηγιλλιανὸν Ῥηγεῖνον
Σ Ἀσκληπιάδης Ἱερωνύμου Καλλίνεικον Βάλεντα
25 Ἀλέξανδρος Μαξίμου Σεραπίωνα Ζώσιμον
Ἀρίστων Εὐπεποῦς Ἀσκληπιάδην Ἰούλ(ιον)
Πομ[π]ειανὸς Ἡρακλείδου Εὐτυχιανόν
Αἴλιος Ἰουλιανός Ῥόνοικον
Ἀθανέων Βουκκη Διόδωρον
30 Φλά(βιος) Ἡφαιστίων Ἡρακλείδην Ὀπεραῖον
Πάνχαρις Διονυσίου
Ἡρακλέων Κορνηλίου

„Întru sănătatea Împăratului Cezar Marcus Antonius Gordianus, Slăvitul, şi a Slăvitei Sabina Tranquillina —

Herennios Apollinarios, beneficiar consular, a oferit din banii săi lespedea şi plasa de vînat, în dar, iubitorilor de vînătoare înşiraţi mai jos, din jurul lui Publius Valerius Chares, Theodor al lui Hereon, Asclepiades al lui Hygiainon, Hereon al lui Italicus, cei doi Minicii Athaneon şi Tryphon, cei doi Aelii Hephaistodoros şi Archias, Fronton al lui Callistratos, Dionysios al lui Callistratos, Aemilius al lui Aemilianus, Hereon al lui Numenios, Iulius Flavius, Hereon al lui Hereon Panonianul:

17 Dionysios al lui Dionysios
Asclepiades al lui Theodoros Secretari
Theodoros al lui Asclepiades Socrates, Kalandion
20 Heliodoros al lui Theodoros consilier juridic
Eusebes al lui Eusebes Karpos al lui Syntrophos
Heliodoros al lui Farnakes ?Filoteimos Kaleistos?
Dionysodoros al lui Italicus Regillianus Reginus
Asclepiades al lui Hieronymus Callinicos Valens
25 Alexandros al lui Maximus Serapion Zosimos
Ariston al lui Euprepes Asclepiades Iulius
Pompeianus al lui Heracleides Eutychianus
Aelius Iulianus Rhonoicos
Athaneon Bukke Diodoros
30 Flavius Hephaistion Heracleides Operaion
Panchares al lui Dionysios
Herakleon al lui Cornelius

Pentru justificarea textului pe care-l supun cititorilor trimit la fotografia reprodusă în pl. I, destul de limpede pentru a permite verificarea



citirilor adoptate. Cu o singură excepţie, mă abţin deci de a marca diferenţele în raport cu ediţia întîia, unde greşelile de tipar sînt anevoie de deosebit de erorile de transcriere. Mă mulţumesc deci să semnalez că în r. 5, acolo unde A. R. şi S.S. transcriu pur şi simplu literele APK, propun să se citească : τὸν ταλαμῶνα σὺν τῇ ἄρκ[υ], ceea ce mi se pare că se potriveşte deopotrivă cu înţelesul frazei şi cu lungimea lacunei, ce nu pare să fi depăşit o literă.

Cu privire la înţeles, e limpede că ἄρκυς („reţea, plasă de vînătoare" şi, la figurat, „cursă, vicleşug") a putut foarte bine indica ofranda pe care evergetul Herennios se mîndreşte de a o fi oferit prietenilor din „clubul" amatorilor de vînătoare, fie că va fi fost vorba de o plasă adevărată, fie, cum mi se pare mai probabil, de o simplă reprezentare a acestei scule cinegetice, — emblemă sau blazon menit să împodobească sediul asociaţiei în discuţie [4].

Oricum ar sta lucrurile în această privinţă, ceea ce mi se pare potrivit să relev, cît vorbim de *album* îndeobşte, e în primul rînd stîngăcia cu care e întocmit şi, mai ales, incoerenţa cu care sînt înşirate numele membrilor asociaţiei : fără nici o luare aminte pentru sintaxa cazurilor, punînd la acuzativ nume care ar fi trebuit să figureze la nominativ şi invers.

Astfel de neglijenţe îngreuiază sarcina de a deosebi după cuviinţă diferitele categorii de φιλοκύνηγοι sau de a identifica între ei pe demnitarii grupului. E evident, bunăoară, că după un prim grup introdus cu expresia οἱ περί, care cu multă probabilitate reprezintă „comitetul" asociaţiei şi ale căror nume sînt la acuzativ [5], avem, începînd cu rîndul 16, un al doilea grup pe care l-am putea numi al „membrilor ordinari", cu numele la nominativ. În coloana a II-a, începînd de sus, se citeşte mai întîi supranumele Παννόνιος, — cu multă probabilitate aparţinînd ultimului dintre notabilii înşiraţi înainte, Ἡρέων Ἡρέωνος, — apoi o rubrică nouă, intitulată γραμματεῖς, unde se citesc singurele nume din întreaga listă (dacă se exceptă numele preotului Λομπαδίων, adăugat în ultima clipă şi, din această pricină, săpat vertical pe chenarul din stînga al stelei) *lipsite de patronimic*. Oricum s-ar explica această particularitate, situaţia se complică şi mai tare în rubrica următoare, care începe cu substantivul ἔκδικον — la acuzativ, în locul nominativului aşteptat — , urmat de o întreagă serie de nume tot la acuzativ, al căror înţeles ne scapă. Relevînd această împrejurare, primii editori se mulţumeau să facă presupunerea că juristul avut în vedere ar fi numitul Κάρπος Συντρόφου, ceea ce e verosimil. Dar de ce acest nume e urmat de o serie de alte nume la acuzativ, neînsoţite de o indicaţie menită să fixeze rostul în asociaţie al celor la care se referă? Să fie oare vorba de mai mulţi ἔκδικοι, citaţi cu acelaşi titlu, şi, prin urmare, în r.20, s-ar impune înlocuirea acuzativului singular printr-un nominativ plural? Ipoteza nu mi se pare acceptabilă pentru că — fie şi în acest caz — ar rămîne de explicat întrebuinţarea

---

[4] De cînd aceste pagini au fost scrise, văd că autorii Buletinului epigrafic propun să se citească în acest loc ἄρκ[η], în înţelesul de „ladă, vistierie" (*RÉG*, LXXXIII, p. 414—15, nr. 399). Amîndouă conjecturile mi se par plauzibile şi nu cred că vreuna s-ar impune cu precădere.

[5] Despre expresia οἱ περί (deseori folosită în inscripţii unde se pomenesc colegii de magistraţi sau conducători de asociaţii), vezi Fr. Poland, *Geschichte des griechischen Vereinswesens*, Leipzig, 1909, p. 76—77, de completat cu lucrările citate în ale mele *Studii de istorie a religiilor antice*, p. 257, p. 98.

acuzativului acolo unde se impunea nominativul. În plus, această rubrică mai pune o problemă ce n-a fost dezlegată de editori, şi anume, în r. 22, semnificaţia cuvintelor Φιλότειμον Κάλλιστον : e vorba cumva de un nume propriu, şi în acest caz păstrarea majusculelor se impune, ori trebuie să credem că cele două cuvinte indică o demnitate colegială [6], un *titlu* atribuit juristului Κάρπος Συντρόφου, în care caz s-ar cuveni scris φιλότειμον κάλλιστον ? — Formulez întrebarea fără să încerc a-i răspunde, cîtă vreme ambele ipoteze trezesc obiecţii anevoie de înlăturat şi nu-mi stă în gînd să rezolv astăzi toate obscurităţile unui text mai anevoie de explicat decît s-ar crede la prima vedere.

Pentru aceleaşi motive nu stărui asupra problemelor de onomastică pe care le pune lista, oricît de mare le-ar fi interesul [7]. Cum voi avea prilejul să revin asupră-le în culegerea inscripţiilor din Callatis, la care lucrez, socot că mă pot opri astăzi exclusiv asupra naturii documentului, aşa cum e înţeleasă de editori, adăugînd la rîndu-mi unele deslușiri menite să-i lămurească noima.

★

În această ordine de idei, relev în primul rînd această frază din comentariul lui A.R. şi S.S. : „Donaţia-fundaţie a lui Herennios Apollinarios implică *întrucîtva* (sublinierea e a mea !) ideea de asociaţie de amatori, în înţeles larg şi restrîns, de vînătoare" [8]. Şi, în continuare : „Asociaţia *va fi avut* un caracter economic-social, cultural-sportiv şi unul politico-religios, căci numai astfel se explică nota marginală de pe chenarul stîng al inscripţiei, cu litere care ne arată prezenţa în această asociaţie a preotului Lampadion" [9].

Acum, dacă inscripţia presupune existenţa în Callatis a unei asociaţii al cărei rost ne propunem să-l examinăm în continuare, e uşor de văzut că nimic în cuprinsul ei nu ne îndreptăţeşte să vorbim de o fundaţie întemeiată (sau numai dotată) de Herennios Apollinarios. Dania acestuia se reduce la cheltuiala prilejuită de gravarea lespezii pe care sînt trecute numele membrilor, cîtă vreme o ctitorie de orice natură implică oferirea de către ctitor a unui bun imobilar sau a unei sume în numerar din venitul cărora se intenţionează a se sprijini activitatea (sau activităţile) preconizate prin actul de întemeiere [10]. Aşa stînd lucrurile, e limpede că modesta liberalitate a lui Herennios nu poate fi cîtuşi de puţin socotită o fundaţie, după cum e limpede că nici asociaţia al cărei *album* îl examinăm n-a fost întemeiată de numitul donator, de vreme ce — în momentul cînd luăm

---

[6] Cu privire la φιλότιμοι în asociaţiile greceşti, e de ajuns să trimit la Poland, *Gesch. des griech. Vereinswesens*, p. 411—413 ; dacă vor fi existat însă, fie şi numai în unele grupări religioase ori profesionale, φιλότιμοι de rang diferit şi, printre ei, unii calificaţi drept κάλλιστοι, n-aş putea spune.

[7] De reţinut, oricum, în r. 24 al coloanei a II-a, citirile Ῥηγιλλιανόν — Ῥηγεῖνον, propuse de J. şi L. Robert, RÉG, LXXXIII, 1970, p. 415, nr. 399.

[8] *Art. cit.*, p. 313.

[9] *Art. cit.*, p. 314.

[10] Despre fundaţii în dreptul grec, vezi, pe lîngă cartea clasică a lui L. Beauchet, *Histoire du droit privé de la République athénienne*, Paris, 1897, III, p. 37, 131, 706, şi articolul lui E. Ziebarth în RE Suppl. VII (1940), lucrările mai ample ale lui B. Laum, *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike*, Leipzig, 1914, şi Anneliese Mannzmann, *Griechische Stiftungsurkunden. Studien zu Inhalt und Rechtsform*, Münster, 1962.

cunoștință de existența ei — ni se înfățișează deplin constituită, cu un număr relativ mare de membri și cu organe de conducere din care nu lipsesc obișnuitul preot (ἱερεύς), mai mulți secretari (γραμματεῖς), un jurist (ἔκδικος), pe lîngă alți fruntași pomeniți ca membri ai consiliului de direcție [11].

Mai puțin lămurite ne apar, la prima vedere, caracterul și țelurile întovărășirii ai cărei părtași își zic φιλοκύνηγοι, termen pe care editorii îl redau, fără multă convingere, prin „iubitori de vînătoare". Fără îndoială traducerea e corectă, cu condiția să ni se spună cu ce anume se îndeletniceau acești cetățeni și dacă trebuie să vedem în ei niște *vînători adevărați*, practicînd un sport îndrăgit cu precădere, sau numai niște *iubitori ai vînatului* (de fiare) — în natură sau în amfiteatru. Într-un caz, φιλοκύνηγος ar fi de considerat ca echivalent al lui κυνηγός. În cel de-al doilea, ca indicînd pe pretuitorii unui exercițiu care, la cei ce-l practică, presupune îndrăzneală și vigoare, dar mai puțină osteneală la cei ce se mulțumesc să-l admire de departe, ca unii pătimași ai jocului de fotbal din zilele noastre.

A pretinde, în aceste condiții, cum fac A.R. și S.S., că asociația iubitorilor de vînătoare callatieni ar fi avut un „caracter economic-social, cultural-sportiv și politic-religios", fără altă precizare, înseamnă, mi se pare, a eschiva mai curînd decît a rezolva problema, dacă ne gîndim că orice întovărășire — de orice fel și din orice timp — prezintă măcar unele din aceste aspecte și că o regulă elementară a cercetărilor de epigrafie impune celor ce le întreprind să lămurească obscuritățile documentelor studiate în lumina cît mai multor texte paralele din aceeași vreme și, dacă se poate, din aceeași parte a lumii antice.

Trebuie deci regretat că, în comentariul lor, editorii listei de nume din Callatis n-au găsit cu cale să se refere decît la două inscripții fragmentare aflate pe teritoriul Bulgariei (unde apar cuvintele φιλοκύνηγος și συνκύν[η]γος [12], fără să încerce a lămuri cu ajutorul lor și al altora mai explicite noima documentului pe care-l discutăm. Dacă această îndatorire le-ar fi apărut limpede și dacă, cu ea în minte, și-ar fi dat osteneala să găsească texte paralele (consultînd fie și numai o parte din literatura subiectului [13]), ar fi înțeles fără greutate că — în general vorbind — o

[11] În aceeași ordine de idei, trebuie respinsă sugestia după care ὑποτεταγμένοι din r. 7 ar indica „pe cei supuși autorității lui Herennios Apollinarios" (p. 312). În realitate, cum se admite în alt loc cu mai multă dreptate, ὑποτεταγμένοι echivalează aci cu ὑπογεγραμμένοι, fără ca participiul să implice în vreun fel ideea de subordonare. Nu numai că Herennios nu ne e prezentat, cum par a crede editorii, ca mai-marele grupului, dar el nu se numără nici măcar printre demnitarii lui obișnuiți : preot, consilier juridic, secretari. În raport cu „iubitorii de vînătoare", poziția lui e aceea a oricărui everget, în care calitate nu uită să sublinieze fără înconjur dania făcută asociației.

[12] IGB II 508 și 702 (Vicus Trullensium și Lesiceri, lîngă Tîrnovo), ambele citate de mine într-o dare de seamă a culegerii lui Mihailov (Dacia, n. s., IV, 1960, p. 598).

[13] Începînd cu articolul Κυνηγοί din RE XI, col. 2528 (Ziebarth), unde sînt pomenite o seamă de asociații vînătorești din lumea greacă a căror amintire s-a păstrat în inscripții, și cu studiul lui P. Roussel, *Les κυνηγοί à l'époque hellénistique et romaine*, RÉG, XLIII, 1930, p. 361—371. Adaugă contribuțiile lui Ch. Edson din Harv. Studies in Class. Philology, XLV, 1934, p. 228—231 și LI, 1941, p. 125—126; L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940 (retipărire 1971), p. 309—331 (*La chasse et les combats de bêtes à l'amphithéâtre*); id., *Nouvelles inscriptions de Sardes*, Paris, 1964, p. 11, n. 4. Pentru lumea romană, J. Aymard, *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins*, Paris, 1951, și bibliografia citată mai departe în notele 15—16.

asociație de „iubitori de vînătoare" se poate explica în legătură fie cu organizațiile de tineret din lumea veche (ἔφηβοι, νέοι, în provinciile de limbă greacă [14]; *iuuenes*, *collegia iuuenum*, în cele de limbă latină [15]), fie cu spectacolele de amfiteatru în programul cărora, în epoca imperială, locul vînătorilor de fiare (mai ales exotice) n-a făcut decît să crească [16].

Din aceste două explicații, cea dintîi mi se pare mai puțin plauzibilă în cazul care ne interesează, pentru simplul motiv că după știrile de care dispunem, la data tîrzie cînd a fost săpată inscripția antrenamentul efebilor nu pare să fi comportat exerciții violente ca vînătoarea [17]. (Altfel se petreceau lucrurile în provinciile occidentale ale imperiului, de unde ni s-au păstrat documente numeroase referitoare la asociații de *iuuenes*-vînători, cîteodată întrecîndu-se în practicarea sportului favorit în sînul naturii, alteori oferind concetățenilor de toate vîrstele spectacolul destoiniciei lor în amfiteatru, cu prilejul celebrării așa-numitelor „concursuri

---

[14] Cu privire la organizațiile de efebi în Attica, e de văzut cartea recentă a lui Chrysis Pélékidis, *Histoire de l'éphébie attique des origines à 31 av. J.-C.*, Paris, 1962; despre νέοι, Clarence W. Forbes, *Neoi. A Contribution to the Study of Greek Associations*, Middletown Conn. 1933. În general, în legătură cu pregătirea intelectuală și sportivă a tineretului antic, cf. H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*[4], Paris, 1947, și M. P. Nilsson, *Die hellenistische Schule*, München, 1955.

[15] Din literatura extrem de bogată privitoare la organizațiile de tineret în lumea romană, mă mulțumesc să citez cartea deschizătoare de drum a lui M. I. Rostovtzev, *Römische Bleitesserae. Ein Beitrag zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte der römischen Kaiserzeit*, Leipzig, 1905 (de același, și *Pinnirapus iuuenum*, în Rhein. Museum, XV, 1906, p. 222 urm.), apoi Matteo Della Corte, *Iuuentus*, Arpino, 1924, Maria Jaczynowska, *Les 'collegia iuuenum' et leurs liaisons avec les cultes religieux au temps du Haut-Empire*, în Zeszyty Naukowe. Nauki Humanistyczno-społeczne, Zeszyt 32, Historia IV (Torun, 1968), în sfîrșit H. W. Pleket, *Collegium iuuenum Nemesiorum. A Note on Ancient Youth-Organisations*, Mnemosyne, s. IV, XXII, 1969, p. 281—298. Tot despre aspectul religios al acestui soi de asociații, și mai ales despre locul ținut de Nemesis printre divinitățile ce le protejau, cf. A. von Premerstein, *Nemesis und ihre Bedeutung für die Agone*, Philologus, LIII, 1894 și H. Volkmann, *Studien zur Nemesiskult*, Arch. f. Religionswissenschaft, XXVI, 1928, p. 286 urm., iar pentru unele monumente sculpturale ilustrînd scene din spectacolele organizate de *iuuenes*, R. Egger, *Eine Darstellung des 'lusus iuuenalis'*, în ÖJh., XVIII, 1915, p. 115 urm., pe lîngă G. Brusin, *Epigrafe votiva bilingue di Aquileia*, în *Hommages à Léon Herrmann*, Bruxelles, 1960, p. 219 urm. În aceeași ordine de idei, nu va fi lipsit de interes să amintesc dedicația pentru Nemesis a unui colegiu de ἄρχοντες callatieni din sec. al III-lea (G. Bordenache, Dacia, n.s., IV, 1960, p. 506, nr. 17), care dovedește, dacă mai era nevoie, existența în cetatea pontică a unui cult public al zeiței, tocmai către vremea de cînd datează inscripția noastră. Cu privire la semnificația acestui omagiu al grupului de magistrați (desigur în legătură cu spectacolele organizate de ei în amfiteatru), cf. J. și L. Robert în RÉG, LXXV, 1962, p. 185, nr. 226.

[16] Pentru o privire de ansamblu asupra dezvoltării luptelor de amfiteatru la romani, ca și pentru locul ținut de vînătorile de fiare în programul acestui soi de spectacole, de la origini pînă la sfîrșitul Imperiului, L. Friedländer, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*[10] (Leipzig, 1922), II, p. 77—92, IV, p. 268—275 (Drexel), J. Aymard, *Essai sur les chasses romaines* (mai sus n. 13), în sfîrșit, și mai ales, L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient hellénique*, p. 309—331.

[17] Altfel la începuturile efebiei, cînd locul vînătorii în antrenamentul sportiv al tinerilor a putut fi deosebit de important: P. Vidal Naquet, *The Black Hunter and the Origin of the Athenian Ephebeia*, Proceedings Cambr. Philol. Society, 1968, p. 49 urm. Într-o vreme mai nouă situația pare să se fi schimbat (Pélékidis, *op. cit.* p. 267 urm.), iar pentru epoca imperială abia de se pot cita rîndurile din *Efesiacele* lui Xenofon unde, în descrierea unei procesiuni la templul Artemidei organizate de fete tinere și efebi, se menționează, alături de echipamentul militar al celor din urmă, ἵπποι καὶ κύνες καὶ σκευὴ κυνηγετικά (I 1—2). Pentru interpretarea pasajului, J. Keil, *Die iuuentus von Virunum und die ephesische Ephebie*, în *Festschrift Rudolf Egger*, Klagenfurt, 1953, II, p. 261 urm., și Pleket, *art. cit.*, p. 292—293.

tinerești" : *ludi iuuenales* [18]). Nu-i greu de văzut, de altă parte, că într-o provincie de tradiții grecești ca Sciția Mică (și nu mai puțin în restul lumii trace, de unde ne vin o seamă de inscripții pomenind și ele colegii de φιλο- sau de συνκυνηγοί [19]), o asociație de felul celei din Callatis își găsește cea mai apropiată analogie într-o întovărășire cu același nume — și, desigur, cu același caracter — pomenită într-un document din Philippi [20]. Așa cum, în orașul pontic, un *beneficiarius consularis* oferă colegilor săi φιλοκύνηγοι o lespede comemorativă și un obiect a cărui natură exactă ne scapă, pentru sănătatea perechii imperiale, în cetatea macedoneană un preot al nebiruitei Nemesis închină, în numele unui grup de „iubitori de vînătoare", statui de marmură (sau de bronz?) unei triade de divinități protectoare ale întrecerilor de forță : Nemesis, Ares, Nike (Μ. Βελλεῖος Ζώσι[μος], ἱερεὺς τῆς ἀνεικήτου Νεμ[έσε]ως, ὑπὲρ φιλοκυνηγῶν τοῦ στέ[μ]ματος τὰ ἀφυδρεύματα τῶν Θεῶν ἐκ τῶν ἰδίων ἐποίησεν) [21].

Dedicația reprodusă e aproximativ contemporană cu inscripția callatiană, iar asemănarea de cuprins ne îndeamnă să credem că în ambele cazuri asociațiile de la care emană răspundeau unor țeluri asemănătoare. Cu multă probabilitate, avem a face cu iubitori de spectacole vînătorești desfășurate în amfiteatru la principalele sărbători civile sau religioase, organizate de magistrați cu sprijinul unor grupuri constituite de *supporteri* locali. De ce natură va fi fost ajutorul oferit de aceștia concetățenilor lor, în împrejurările arătate, e greu de spus cu deplină certitudine, dar presupunerea cea mai verosimilă e că e vorba de un ajutor material. Exclus nu-i, de altă parte, ca măcar unii din ei să fi contribuit nemijlocit la desfășurarea spectacolelor, coborînd în arenă pentru a oferi publicului dovada destoiniciei lor. Frecventă în părțile apusene ale imperiului, unde asemenea exhibiții aveau loc cu regularitate la *ludi iuuenales* [22] (și unde, ocazional, persoane de rangul cel mai înalt nu se sfiau să se producă în arenă ca vînători și gladiatori [23]), participarea vînătorilor-amatori la reușita jocurilor de amfiteatru să nu fi devenit o deprindere și în Răsăritul elenizat, spre

---

[18] Cf. studiile citate *supra*, nr. 15, la care se poate adăuga relieful din Comum descris și interpretat de Paul Veyne în RÉA, LXII, 1960, p. 108 urm.

[19] *Supra*, p. 145, n. 12. Adaugă IGB III 894 (Philippopolis), inscripție pusă de o asociație de vînători (τὸ κυνηγῶν [κο]ιν[όν]) în cinstea) unui necunoscut în care Mihailov încearcă să vadă un [γυμνασι]άρχην καὶ ἀ(γ)[ωνοθέτην]. Cum literele păstrate pe piatră sînt în realitate APXHNKAIAP, ne-am putea gîndi și la citirea [ποντ]άρχην καὶ ἀρ[χιερέα], dacă din context n-ar reieși că e vorba de un demnitar local.

[20] F. Chapouthier, BCH, XLVIII, 1924, p. 289 și 293 (= SEG III 499—500); XLIX, 1925, p. 240 (= SEG III 501).

[21] Pentru înțelesul dedicației, cf. considerațiile lui P. Roussel, *art. cit.*, în special paginile 369—371, și L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, p. 86—90, de completat cu RÉG, LXXIV, 1961, p. 265—266, nr. 847. — Cît pot judeca, στέμμα („cunună, împletitură") nu apare în alt text epigrafic ori literar cu accepția de „grupare, asociație". Transferul de sens e întru totul analog aceluia al substantivului σπεῖρα („spirală, obiect încolăcit") ajuns să însemne „grupare, cohortă" și, în chip special, „asociație de credincioși ai lui Dionysos".

[22] Mai sus p. 146, cu notele 15—16.

[23] E de ajuns să amintesc, în această ordine de idei, pasiunea lui Commodus pentru spectacolele de circ, ale cărui isprăvi vînătorești, în arenă, stîrneau indignarea unui martor ocular ca Dion Cassius (LXXII 10,3). Cf. E. Hohl, *Kaiser Comodus und Herodian*, în Sitzber. Akad. Wiss. Berlin, Kl. f. Gesellschaftswissenschaften, 1954, Nr. 1, p. 23 urm. ; J. Gagé, *L'Hercule impérial et l'amazonisme à Rome. A propos des extravagances religieuses de Commode*, în Rev. d'Hist. et de Philos. religieuses, XXXIV, 1954, p. 342—372 — pe lîngă A. Garzetti, *L'Impero da Tiberio agli Antonini*, Bologna, 1960, p. 573—574.

sfîrşitul secolului al II-lea ori în prima jumătate a celui de-al III-lea? — Ipoteza apare probabilă, dacă nu uităm că principalele porturi de pe coasta de apus a Mării Negre constituiau, sub Imperiu, cînd o Πεντάπολις cînd o Ἑξάπολις, şi că la adunările periodice ale acestei comunităţi de oraşe pontarhul-preşedinte era ţinut să organizeze petreceri în programul cărora vînătorile şi luptele de gladiatori au ajuns să ocupe cu vremea un loc tot mai mare [24].

Dacă presupunerea aceasta are şanse să se adeverească, urmarea nemijlocită ar fi că la Callatis, în secolul al III-lea, a existat cu multă probabilitate un amfiteatru. Faptul că pînă în momentul cînd scriu nu s-a descoperit în săpături nici cea mai mică urmă a lui nu trebuie să ne mire, dacă ne gîndim la modul nesistematic şi la condiţiile cu totul nefavorabile în care s-au desfăşurat aci cercetările, dacă nu uităm nici împrejurarea că situaţia e aceeaşi la Histria şi la Tomis, unde de asemenea nu s-au identificat pe teren ruinele vreunui teatru sau amfiteatru, dar unde astfel de monumente au existat fără îndoială, cum ne lasă s-o înţelegem documente epigrafice de o absolută claritate [25].

SUR UNE INSCRIPTION BILINGUE DE CALLATIS

(RÉSUMÉ)

Dans le tome Ier de Pontice, annuaire du Musée d'archéologie de Constantza, Adrien Rădulescu et feu Sauciuc-Săveanu publient — en l'accompagnant d'un commentaire quelque peu sommaire — une inscription bilingue de Callatis, qui appelle plusieurs observations.

Il s'agit de l'album-dédicace d'une association de φιλοκύνηγοι datant du règne de Gordien III et présentant plus d'une particularité faite pour intéresser — en même temps que la structure démographique de Callatis dans la première moitié du IIIe siècle — la vie religieuse et la place tenue par les chasses et les chasseurs dans les spectacles d'amphithéâtre organisés périodiquement dans cette cité de la périphérie de l'Empire.

[24] P. Roussel, *art. cit.*, p. 370 şi n. 1 ; L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, p. 101—107 (cu completările lui Gh. Ştefan în Bul. Ştiinţific al Acad. R.P.R., I. 1948, p. 29 urm.), apoi ale mele *Contribuţii la istoria veche a României* [2], p. 401—431 şi *I Greci nel Basso Danubio* (Milano, 1971), p. 179—181 şi 297—298 (notele 161—167).

[25] Pentru teatrul din Histria (şi alte teatre din Dobrogea veche), Studii clasice VIII, 1966, p. 231—232 şi SCIV, XIX, 1968, p. 429—430 ; pentru spectacolele de gladiatori (şi de vînători) care presupun existenţa unui amfiteatru la Tomis, lucrările citate în nota precedentă.

„EVOCATIS EXINDE LEGIONIBVS ". ZU JORD. *ROM.* 217

VON

VLADIMIR ILIESCU

Beide Werke [1] des Jordanes, sowohl die *Getica* [2] als auch die *Romana* [3], wurden bekanntlich [4] im Jahre 551 u.Z. vollendet [5]. Das erstere bietet uns — obwohl es bloß einen Auszug darstellt — die älteste Geschichte eines bedeutenden germanischen Stammes [6]. Außerdem findet man darin wertvolle Einzelangaben über den gesamten Raum an der unteren Donau [7] — das spätere Rumänien einbegriffen [8] — woher der Autor stammte [9]. Das letztere hingegen besitzt anscheinend geringen historischen Wert, da fast seine sämtlichen Quellen bekannt sind[10].

Und trotzdem scheint es auch Fälle zu geben, in denen gerade der soeben erwähnte Umstand sich als großer Vorteil erweist. Im folgenden

---

[1] Deren Text und Titel allgemein nach Mommsens Ausgabe (MGH, Auct. Ant. V, 1, 1882) angeführt werden.

[2] Ein Auszug aus der zwölfbändigen (*Get.* praef. 1) verlorenen Gotengeschichte Cassiodors, deren vollständige Überschrift *De origine actibusque Getarum* lautet.

[3] Eigentlich eine nach Rom ausgerichtete Weltchronik, welche als *De summa temporum uel origine actibusque gentis Romanae* überliefert ist. Sie beginnt mit Adam, durchläuft orientalische und ptolemäische Königslisten (1—86), um sich dann über die römische Geschichte bis zum Jahre 551 u.Z. auszulassen (87—388).

[4] Vgl. *Rom.* 363; 383; 386—387 u. *Get.* 314.

[5] Allem Anschein nach hat Jordanes zuerst die *Romana* begonnen und unterbrochen, dann die *Getica* verfaßt und zuletzt beide Werke nahezu gleichzeitig herausgegeben. Vgl. *Rom.* praef. 4 u. *Get.* praef. 1; dazu Mommsen, *Prooem.* XIV—XV u. XXIX; A. Kappelmacher, RE IX (1914), Sp. 1915; A. Momigliano, *Gli Anici e la storiografia latina del VI sec. D. C.*, Entretiens Hardt IV, 1956, S. 262, 266, 268, 271 und letztens N. Wagner, *Getica. Untersuchungen zum Leben des Jordanes und zur frühen Geschichte der Goten*, Berlin, 1967, S. 19—29.

[6] D. h. die gemeinsamen Anfänge der beiden späteren gotischen Zweige, die Geschichte der Ostgoten bis kurz (unter Vitiges im J. 540) vor deren Vernichtung und einen beträchtlichen Teil der westgotischen Geschichte (von Alarich I angefangen).

[7] Nach Mommsen, *Prooem.* S. XLIV: „historia Gothica ... per Jordanem facta est Moesiaca".

[8] Vgl. dazu *Istoria României*, I, Bukarest, 1960, S. L.

[9] Mommsen a.a.O., S. VIII—XII.

[10] Wie z. B. Eusebius-Hieronymus, Florus, Eutropius oder Marcellinus Comes; siehe dazu Mommsen, *Prooem.* XXII—XXX.

BCCI. XIV, 1972, p. 149—160, Bucureşti

möchte ich einen, m.E. äußerst bedeutsamen und folgenschweren, derartigen Fall erörtern.

In Par. 87—210, d.h. von den Anfängen Roms bis zum Jugurthinischen Krieg[11], folgt[12] Jordanes der Epitome des Florus. Von da an verläßt er für einige Zeit[13] seinen Führer, um sich Festus anzuvertrauen, bevor er wieder auf Florus zurückkommt, um in folgendem auch Hieronymus und seine anderen Gewährsmänner heranzuziehen.

In Par. 217 kommt Jordanes auf die Daker zu sprechen, oder besser gesagt, auf die Geschichte der römischen Provinz Dakien, die er folgenderweise zusammenfaßt[14]: „Was die Daker anbelangt, deren Gebiete jenseits der Donau liegen und einen Umkreis von einer Million Schritte aufweisen, sie hat Kaiser Trajan erst nach diesen Ereignissen[15] in eine römische Provinz verwandelt, nachdem er ihren König Decebalus besiegte. Gallienus aber hat sie während seiner Herrschaft verloren und Kaiser Aurelian *hat von dort die Armee abberufen* und sie nach Mösien verlegt, wo er in einem Teil derselben, an den er auch Dardanien anschloß, die (Provinzen) Dacia Mediterranea und Dacia Ripensis errichtete".

Anscheinend bietet uns Jordanes, wie gewöhnlich in den *Romana*, bloß eine treue Wiedergabe seiner Vorlage Festus, bei dem es heißt[16]: „Trajan besiegte die Daker unter König Decebalus und machte, aus dem im Barbarenland des jenseits der Donau gelegenen Dakien, eine römische Provinz, welche im Umkreis eine Million Schritte hatte; aber unter Kaiser Gallienus ging sie verloren und von Aurelian wurden im Gebiete von Mösien und Dardanien zwei (Provinzen) Dakien, *nachdem man die Römer von dort überführt hatte*, gebildet".

Bei einer eingehenden Untersuchung der ganzen Stelle aber wird es augenscheinlich, daß Jordanes sich von Festus in zwei wichtigen Punkten unterscheidet. Erstens ergänzt er die beiden Namen[17] der neugegründeten Provinzen, welche in der Vorlage fehlten[18]. Zweitens — wodurch er uns eine äußerst kostbare Nachricht übermittelt — schränkt er das Ausmaß der Räumung Dakiens durch Aurelian beträchtlich ein. Während in seiner Vorlage stand, daß die römische[19] Bevölkerung Dakiens, ein-

---

[11] Mit Ausnahme von 111—115, welche auf Festus beruhen.

[12] Wie es bereits Mommsen in seiner Ausgabe genau angegeben hat.

[13] In Paragr. 210—235, mit Ausnahme von 224, der ebenfalls auf Florus fußt.

[14] Daces autem post haec iam sub imperio suo Traianus, Decebalo eorum rege deuicto, in terras ultra Danubium, quae habent mille milia spatia, in prouinciam redegit. sed Gallienus eos dum regnaret amisit Aurelianusque imperator *euocatis exinde legionibus* in Mysia conlocauit ibique aliquam partem *Daciam mediterraneam Daciamque ripensem constituit* et Dardaniam iunxit.

[15] D. H. die Eroberung von Noricum und von Mösien.

[16] VIII, ... Traianus Dacos sub rege Decebalo uicit et Daciam trans Danuuium in solo barbariae prouinciam fecit, quae in circuitu habuit decies centena milia passuum; sed sub Gallieno imperatore amissa est et per Aurelianum, *translatis exinde Romanis, duae Daciae in regionibus Moesiae ac Dardaniae factae sunt* (Ausg. J. W. Eadie, London, 1967).

[17] *Dacia Mediterranea* u. *Dacia Ripensis*.

[18] Bloß *duae Daciae*.

[19] Was in Wirklichkeit beinahe die ganze Bevölkerung bedeuten würde, da nach der *Constitutio Antoniniana* bloß die anscheinend nicht sehr zahlreichen *dediticii*, vom römischen Bürgerrecht ausgeschlossen blieben.

schließlich der Armee, verpflanzt wurde [20], korrigiert er dieselbe [21] und behauptet, daß bloß das Militär südlich der Donau verlegt wurde [22].

Angesichts dieser neuen [23] und völlig unerwarteten Feststellungen, gehört es sich vorerst, das Verhältnis zwischen dem Autor und seiner Vorlage im allgemeinen und insbesondere in dem zur Diskussion stehenden Passus zu erörtern.

Die beiden Hauptquellen der *Romana* sind bekanntlich Florus und Hieronymus. Sie bieten schätzungsweise je 35% der Vorlagen für die 388 Paragraphen des Jordanes. Es folgt mit 10% Festus, der aber an die erste Stelle [24] rückt, wenn man das Verhältnis zwischen dem Umfang der Vorlage und dem exzerpierten Material berücksichtigt. Er wurde sozusagen als Spezialwerk [25] für die Bildung der römischen Provinzen [26] und für den Orient [27] herangezogen! Außerdem steuerte er auch etwas zur allgemeinen Chronologie der Königszeit und der Republik bei [28].

Bei der Übernahme verschiedener Nachrichten aus Festus aber hat sich Jordanes nicht begnügt dieselben wiederzugeben, sondern zuweilen ändert er seine Vorlage. Manchmal erklärt er einen Begriff, welcher unverständlich scheint, ein anderes Mal ergänzt er einen Bericht, den er für unvollständig hält, oder widerspricht sogar dem Festus, wenn er dessen Behauptung als falsch betrachtet und ändert letztere um. Auf diese Art verfährt er z.B. auch in „allernächster Nachbarschaft" der Stelle mit welcher wir uns befassen; so erklärt [29] er welche Freunde der Römer in Ägypten geherrscht hatten, oder zählt [30] unter den von Pompejus dem Tigranes abgenommenen [31] Provinzen zusätzlich auch einen Teil [32] Arme-

---

[20] *Translatis exinde Romanis.*

[21] Welche übrigens ihre Nachricht aus Eutrop IX, 15, 1 schöpft und sie kritiklos übernahm. Da hatte nämlich gestanden: „... Daciam intermisit ... abductosque Romanos ... in media Moesia collocauit appelllauitque eam Daciam".

[22] *Euocatis exinde legionibus.*

[23] Bloß W. Enßlin (s.w.u.) ist ebenfalls zu ihr gelangt, konnte sie aber verständlicherweise nicht entsprechend würdigen.

[24] Mit seinen 25 Seiten (Ausg. Eadie, 1967), gegenüber Florus 220 Seiten (Ausg. Malcovati, 1938) und den 250 Seiten des Hieronymus (Ausg. Helm, 1913).

[25] Das im J. 371/2 u.Z. verfaßte und dem Kaiser Valens gewidmete Breviarium ist mit seinen 30 Kap. ein Auszug im wahrsten Sinne des Wortes. Nach einem chronologischen Abriß zur römischen Geschichte (Kap. 2) werden das Wachstum des Römischen Staates, bzw. die Angliederung der verschiedenen Provinzen und ihr damaliger Stand geschildert (Kap. 3—14), worauf Roms Kämpfe im Osten folgen (Kap. 15—29).

[26] Von Numidien bis zur unteren Donau (Par. 210—221) und der Orient bis zur Neuordnung des Pompejus (Par. 222—235).

[27] Für Armenien (Part. 239, 240 u. 261), die Kämpfe mit den Parthern von Trajan bis Alexander Severus (Par. 270, 272, 277, 280) und Palmyra (Par. 290—291).

[28] In den Par. 87 und 111—114.

[29] *Rom.* 229: „... Aegyptus omnis ab amicis Romanorum, *id est Lagidis per Ptholomeos* possessa"; Festus XIII: „... Aegyptus omnis sub amicis regibus fuerat".

[30] *Rom.* 234: „... sed Pompeius ... auferens ab eo Mesopotamiam et Syriam partemque Foenicis *cum Armenia*"; Festus XVI: „... Receptae ab eo sunt Mesopotamia, Syria et aliquanta pars Phoenices".

[31] Weil der König von Armenien dem Mithradates gegen die Römer geholfen hatte.

[32] Es handelt sich um *Sophene*, welche dem Sohn des Königs, der ebenfalls den Namen Tigranes trug, zugewiesen wurde (Cass. Dio 36, 53, 2). Die Nachricht scheint von Eutropius zu stammen (VI, 13), obwohl in den erhaltenen Handschriften des letzteren *Sophanene* zu finden ist.

niens hinzu, und ersetzt [33] schließlich den angeblich alten, aber falschen [34] Namen der Stadt Philippopolis, durch einen anderen, sonst unbekannten, welcher sich aber trotzdem als richtig erweist [35].

Par. 217 befindet sich in der den Provinzen gewidmeten Partie. Sein Wortlaut ist jenem der Vorlage sehr ähnlich [36]. Es werden erwähnt: der Sieg über den Dakerkönig Decebalus, die Errichtung der Provinz Dakien jenseits der Donau und — ein untrüglicher Beweis der Abhängigkeit des Festus von Eutrop — der Umkreis der neuen Provinz. Dem folgen: der Verlust Dakiens unter Gallienus, die Räumung [37] Dakiens durch Aurelian und die Errichtung zweier [38] neuer Provinzen, südlich der Donau auf dem Boden von Mösien und Dardanien.

Auch der Wortschatz und der Satzbau weisen gewisse gemeinsame Merkmale auf, wie das *amisit* [39] für den Verlust Dakiens unter Gallienus und den *Abl. abs.* für die Räumung unter Aurelian.

Mommsen, der letzte und zugleich beste Herausgeber des Jordanes, hat sowohl die Quellen der *Romana* im allgemeinen besprochen [40], als auch jede einzelne am Rande des Textes angegeben. Dabei ist er auch auf Stellen gestoßen deren Unterlage [41] er nicht herausfinden konnte. Außerdem hat auch Jordanes das Seinige [42] dazu beigesteuert [43].

---

[33] *Rom.* 221: „... *Pulpudeva* quae nunc dicitur Philippopolis"; Festus IX: „... Eumolpiadam quae nunc Philippopolis dicitur".

[34] Der griechische Name, den Jordanes durch einen thrakischen ersetzt hat, scheint bloß eine *phyle* der Stadt gewesen zu sein (vgl. RE *s.v.*). Übrigens wiederholt denselben Fehler auch Ammianus Marcellinus 22, 2, 2; 26, 10, 4 u. 27, 4, 12!

[35] Wie es die heutige Namensform der Stadt *Plovdiv* beweist, welche von *Pulpudeva* herzuleiten ist.

[36] Vgl. Anm. 14 u. 16.

[37] Dieser Wiederspruch — Räumung einer bereits verlorenen Provinz — ist der Hauptquelle Eutrop (IX, 8. 2, u. 15) überhaupt nicht aufgefallen. Dafür aber scheint Festus, welcher anhand von Eutrop eine kurze Zusammenfassung der Schicksale dieser Provinz geben mußte, und alle drei Handlungen (Eroberung, Verlust u. Räumung) in einem Atem aufzählte, doch etwas gemerkt zu haben, denn er erwähnt bloß die Zurücknahme der Bevölkerung, ohne sich über die eigentliche Handlung Aurelians, die dazu führte und in seiner Vorlage durch *intermisit* umschrieben wurde, zu äußern. Jordanes hat sich in dieser Hinsicht anscheinend keine weitere Gedanken gemacht, da er, ohne dazu irgendwie Stellung zu nehmen, sich begnügte — wahrscheinlich weil er weder etwas persönlich darüber wußte, noch in seiner möglichen zusätzlichen Vorlage diesbezüglich was zu lesen war — Festus nur abzuschreiben. Diese Haltung ist übrigens nicht verwunderlich, denn es scheint höchst fraglich, ob das römische Reich tatsächlich Dakien unter Gallienus verloren hatte, und ob es sich nicht vielmehr um dieselbe Tendenz der senatsfreundlichen Geschichtsschreibung handelt, die Unglücksfälle des Reiches unter den Nachfolgern des Gallienus, einschließlich Aurelian in die Schuhe des Senatsfeindes zu schieben! (vgl. J. Straub, *Studien zur HA*, Bern, 1952, S. 41).

[38] Hier mag dahingestellt bleiben, ob ursprünglich nur eine einzige — wie es höchstwahrscheinlich der Fall war (dazu letztens A.H.M. Jones, *The Later Roman Empire*, Oxford, 1964, III, S. 386—387) — oder bereits zwei Provinzen konstituiert wurden.

[39] Das übrigens hier auch von Eutrop stammt, von welchem es aber z.B. Orosius (VII, 22, 7) nicht übernommen hat, obwohl er ersteren ebenfalls als Vorlage benutzte.

[40] Vgl. Anm. 10.

[41] Die sogenannten *Ignoti*, welche in Par. 6. 7, 38, 39, 51, 52, 57, 61, 69, 81, 86, 268, 270, 276, 277, 280, 329, 330, 331, 332, 335, 336, 338, 339, 346, 349, 358, 363, 366, 369, 370, 371, 376, 380, 384, 386 u. 387 auftreten.

[42] Völlig uninteressant für uns sind diejenigen Stellen, für welche die früher vollendeten *Getica* als Vorlage dienten, denn sie bieten gewöhnlich bloß eine kürzere Fassung derselben Ereignisse. So z. B. in *Rom.* 367f. = *Get.* 304f.

[43] Die von Mommsen verzeichneten, eigentlichen Beiträge des Jordanes, befinden sich in Par. 49, 84, 87, 105, 108, 211, 216, 217, 221, 225, 227, 228, 229, 234, 241, 256, 261, 265, 271, 274, 280, 283, 299, 307, 309, 315, 318, 319, 323, 325, 353, 355, 360, 363, 388.

Hiemit gibt es im — hinsichtlich seiner Quellen — anscheinend einfachen Text der *Romana* drei mögliche Gewährsmänner für die angeführten Begebenheiten: die Hauptquelle, welche als Vorlage für das betreffende Kapitel dient, ein unbekannter Autor oder Jordanes selbst, welche kurze Ergänzungen zur Hauptquelle liefern oder deren Korrektur vornehmen [44]. Selbstverständlich ist es in manchen Fällen schwierig festzustellen, ob es sich um einen von Jordanes herangezogenen *Ignotus* handelt, oder um seinen persönlichen Beitrag [45].

Auch wenn Mommsen die kleinen Einlagen der *Ignoti* und des Jordanes nicht in allen Fällen wahrnehmen [46] konnte, so hat er immerhin grundsätzlich die Verwendung mehrerer Quellen, welche zu Abweichungen von der Hauptquelle geführt haben, aufgezeigt.

Wie verhält sich aber Mommsen zu den Ausführungen in Par. 217? Er erkennt die Ergänzung [47] des Jordanes und kennzeichnet sie ausdrücklich als solche [48], dafür scheint er [49] aber nicht die vorgenommene Korrektur bemerkt zu haben.

Angesichts dieser Tatsache erhebt sich die Frage, ob es sich wirklich um eine Berichtigung der Vorlage durch den Kompilator und Epitomator — d.h. des Festus durch Jordanes — handelt, oder ob es vielleicht einer Unachtsamkeit, bzw. Zerstreutheit, die zu einem „lapsus calami" geführt hat, zu verdanken ist, daß an Stelle der „*Romanis*" die *legionibus* abgeschrieben wurden? Dadurch aber, daß das Zeitwort *euocatis* für die „Abberufung" der Armee, an Stelle von *translatis* tritt, welches in der Vorlage für die „Überführung" der „Römer" verwendet wurde, schwindet jeder Zweifel. Und außerdem haben es in den letzten Jahrzehnten auch andere Forscher bemerkt, welche es aber nicht richtig verwertet oder über seine große Tragweite sich keine Rechenschaft gegeben haben.

Da die Korrektur an und für sich nicht mehr in Frage gestellt werden kann, kommen wir hiermit auf die Problematik derselben bei Jordanes im allgemeinen und insbesonders in den *Romana* zu sprechen.

---

[44] Der Anteil des Jordanes ist dreierlei: einfache Bemerkungen, wie in Par. 84 u. 105; Ergänzungen jeder Art, wie z. B. in Par. 108 u. 323; Korrek turender Vorlage, wie z. B. in Par. 221 u. 325. Außerdem gibt es noch „unbewußte Beiträge", so oft Jordanes seine Vorlage mißversteht, wie z.B. in Par. 234 u. 299.

[45] Die uneinheitliche Art, in der Mommsen die soeben erwähnten Beiträge des Jordanes anführt, läßt darauf schließen, daß der Herausgeber nicht immer im selben Maße seiner Sache sicher gewesen sei. Völlige Überzeugung scheint nur an den Stellen mit dem Randvermerk „Jordanes" (z. B. 261 u. 307) oder mit „ausdrücklichen Fußnoten", in denen der Autor genannt wird (z. B. 87 u. 108) bestanden zu haben. In anderen zahlreichen Fällen begnügte sich Mommsen mit „erklärenden Fußnoten", welche auf den Unterschied zwischen Vorlage und Text aufmerksam machen (z. B. 241 u. 356), oder bloß mit „andeutenden Fußnoten", bei welchen der Leser selber den Schluß aus dem angestellten Vergleich zwischen Vorlage und Text ziehen muß (z.B. 235 u. 318).

[46] S. w. u.

[47] *Daciam mediterraneam Daciamque ripensem.*

[48] In einer ausdrücklichen Fußnote (S. 28 Anm. 1) in der es heißt: „Daciarum duarum uocabula de suo addidit Iordanes".

[49] Oder im besten Falle hat er ihr keine Aufmerksamkeit geschenkt, denn er führt zwar den Text der Vorlage Festus an, wie in einer „andeutenden Fußnote", letzterer diente aber vielmehr als Unterlage für die ausdrücklich erwähnte Ergänzung der beiden Provinznamen. (Vgl. auch Mommsen, *Prooem.*, S. XII: „deinde de suo addidit cum c. 217 Daciarum duarum uocabula").

Wenn man von den Fehlern und Verwechslungen, — „den unbewußten Beiträgen" — des Jordanes absieht [50], kann man, von unserem Standpunkt aus alle Korrekturen seiner Vorlagen in drei Kategorien einteilen.

In die erste, welche nur in den *Getica* auftritt, fallen alle Entstellungen und Fälschungen, welche der Autor *ad maiorem Gothorum gloriam* und zur Vertuschung ihrer [51] Niederlagen sich zuschulden kommen ließ [52]. Zur zweiten gehören die auf eigenen Kenntnissen und Erfahrungen beruhenden Berichtigungen der Gegebenheiten in den Donauprovinzen [53], aus welchen der Autor stammte und für die er eine besondere Vorliebe zu hegen schien [54]. Die dritte enthält verschiedene andere Korrekturen, welche dem Autor sozusagen gleichgültig waren [55].

Hiermit können wir von *Gothica*, *Moesiaca* und *Varia* bei Jordanes sprechen. Alle haben einen gemeinsamen Zug, und zwar wurden sie sozusagen stillschweigend vorgenommen. Deshalb ist es auch nicht verwunderlich, daß viele von ihnen nicht erkannt wurden, weder von Mommsen noch von anderen Forschern, welche sich bloß zufällig und nur mit einem Teil der Angaben des Jordanes beschäftigt hatten.

Rom. 217 bildet keine Ausnahme und ist ebenfalls eine stillschweigende Korrektur. Auch wurde sie bis vor kurzem als solche nicht erkannt, obwohl sich viele Historiker zwangsläufig — in der vielumstrittenen Frage der Räumung Dakiens — mit der betreffenden Stelle abgeben mußten und einige von ihnen sogar den Unterschied zwischen Jordanes und Festus, oder genauer Eutrop, bemerkt hatten. Sie sahen aber darin eine Ergänzung und nicht eine Berichtigung der Vorlage, weil sie glaubten, unter den *Romani* derselben sei nur die Zivilbevölkerung zu verstehen [56]. Außer-

---

[50] Deren es sowohl in den *Romana*, als auch in den *Getica*, gibt.

[51] Da Jordanes bekanntlich auch die Skythen und die Geto-Daker als Ahnen der Goten betrachtet, erfreuen sich diese ebenfalls derselben „Begünstigung". Für ein Beispiel dieser Art vgl. kürzlich Vl. Iliescu, *Devictis Sarmatis? Zu Jord. Get. 101*, in „Rev. Roum. Ling." XVI (1971), 1, S. 63—65.

[52] Vgl. Mommsen, *Prooem.*, S. VII, VIII, XVIII u. XXII.

[53] Wie z. B. die sonst unbekannten Namen der Städte Philippopolis und Novae, bzw. Pulpudeva (*Rom.* 221 u. 283) und Euscia (*Get.* 101).

[54] Vgl. Anm. 7 u. 9.

[55] So z. B. die Reduzierung der Flotte, mit welcher Heraclianus, Stilichos Mörder und nachmaliger Usurpator im J. 413 u.Z. gegen Rom zog—im Widerspruch zu seiner Quelle Marc. Com. (a. 413)—bloß auf 703 Schiffe (*Rom.* 325). Dies ist um so bemerkenswerter, als Orosius (VII, 42, 13), welcher über dieselbe Begebenheit viel breiter berichtet, sich zwar Rechenschaft über die unerhört große Anzahl der Schiffe gibt, trotzdem aber nicht wagt an der Überlieferung zu rütteln.

Ein anderes Beispiel ist der Bericht über die Perserfeldzüge des Galerius in den Jahren 297/8 (*Rom.* 301). Obwohl seine Vorlage Orosius (VII, 25, 9—10) fälschlicherweise — anhand ihrer eigenen mißverstandenen Vorlage Eutrop IX, 24 — vier Gefechte angibt, erwähnt Jordanes richtigerweise nur zwei Schlachten (ursprüngliche Niederlage bei Carrhae und späterer Sieg in Armenien).

[56] F. Saria, z.B., welcher überzeugt war, daß die Armee ja ohnehin bereits unter Gallienus zurückgezogen wurde, in Anbetracht dessen, daß ein Teil der geschichtlichen Überlieferung (Aur. Vict. u. Eutr.) von einem „Verlust" Dakiens bereits zur damaligen Zeit spricht, gelangte zu folgenden Schlüssen in *Zur Geschichte der Provinz Dacien*, Strena Buliciana, Zagreb, 1924, S. 250: „... während Eutrop und Festus, die beide auf bessere Quellen zurückgehen, nur von einer Zurücknahme der Zivilbevölkerung zu berichten wissen. Da aber die Kaisergeschichte [HA] hier offensichtlich von Eutrop abhängig ist (Dessau), ist auch die von ihr hinzugefügte Nachricht über die Zurücknahme des Heeres wertlos". Dabei gab sich aber Saria keine Rechen-

dem verkannten die betreffenden, wie übrigens auch alle anderen Forscher[57], die wirklichen Verhältnisse und Zusammenhänge zwischen den verschiedenen Hauptquellen[58], welche die Räumung Dakiens unter Aurelian erwähnen.

Der einzige der einigermaßen richtig erkannte, daß in den *Rom.* 217 Jordanes eine Korrektur seiner Vorlage Festus vorgenommen hatte, war W. Enßlin, obwohl er von ganz anderen Erwägungen ausging und sich weder über die große historische Tragweite dieser Tatsache Rechenschaft gegeben hat, noch eine stichhaltige Erklärung dafür geben konnte. Dadurch wird aber der Wert der gemachten Feststellung nicht im geringsten geschmälert, sondern ganz im Gegenteil, es wird der letzteren ein, möchte ich sagen, absoluter Wahrscheinlichtskeitsgrad verliehen.

In seiner i. J. 1949 erschienenen Abhandlung *Des Symmachus Historia Romana als Quelle für Jordanes*[59], erörterte Enßlin eingehend die Quellen der *Romana* und gelangte dabei zu folgenden Schlußfolgerungen: a) Jordanes hat stillschweigende Korrekturen seiner Vorlagen vorgenommen; b) die Anzahl dieser Berichtigungen und im allgemeinen die von Jordanes gelieferten Beiträge übersteigen die von Mommsen angegebenen Unterschiede[60] zwischen dem Texte der *Romana* und den benutzten Quellen; c) die von Jordanes vorgenommenen Änderungen stammen meistens aus der verlorenen *Historia Romana* des Symmachus, welche wahrscheinlich weithin die Hauptquelle für die *Romana* des Jordanes gewesen sei[61].

schaft, daß eine Evakuierung der Zivilbevölkerung — zu allen Zeiten möchte ich sagen — nur solange möglich ist, als die Armee den nötigen Schutz gewährt! Übrigens scheint Saria später — nach den Ausführungen Ritterlings (RE XII, Sp. 1340, 1580 u. 1722) — sein Irrtum erkannt und es stillschweigend berichtigt zu haben (Klio XXX (1937), S. 353 u. Anm. 1).

Noch weiter geht aber A. Alföldi, *A Gol mozgalom és Dacia feladása*, Budapest, 1930 [Die deutsche Ausgabe, *Die Gotenbewegungen unter Gallienus und die Aufgabe von Dacien* scheint leider nicht erschienen zu sein, obwohl W. Hartke bereits 1940 (*Geschichte und Politik im spätantiken Rom*, S. 115) deren Druckfahnen benutzen konnte!] S. 28: „Hiermit können wir mit Saria behaupten, daß, wenn in der *HA* Aurelian auch die Armee neben der zivilen Bevölkerung evakuieren läßt, es sich um eine persönliche Ergänzung der HA handelt, welche später von Jordanes übernommen wird und bei dieser Gelegenheit unterläuft ein Fehler".

Um eine Benutzung der *HA* durch Jordanes zu erhärten, bezieht sich A. Alföldi, sowohl hier als auch später (*Zu den Schicksalen Siebenbürgens im Altertum*, Budapest, 1944, S. 89), auf E. Hohls Rezension in der Phil. Woche 39 (1919) S. 745—754. In Wirklichkeit bespricht aber letzterer bloß den Fall des Maximinus Thrax, dessen falsche germanische Eltern in die *Get.* 83 und auch in die *Rom.* 281 eigentlicht nicht unmittelbar aus der *HA* (*Max.* 1, 5—6), sondern bloß durch die Vermittlung des Symmachus gelangt sind (Vgl. Anm. 61 u. 62).

Übrigens hatte bereits N. Vulić, obwohl er sich über den ganzen Zusammenhang nicht Rechenschaft gab, in „Musée Belge" 27 (1923), S. 245 Anm. 3 u. später in „Bull. Acad. Lettres" Belgrade, 1935, S. 200, darauf aufmerksam gemacht, daß Jordanes nicht von der HA abhängt. Letzten Endes hätte Jordanes keine neue, zusätzliche Vorlage herangezogen, wenn er nicht Zweifel über die Richtigkeit seiner Hauptquelle Festus gehabt hätte!

[57] So z.B., C. Daicoviciu, in AISC, III (1936—1940), Sibiu, 1941, S. 240—246; Derselbe in „Revue de Transylvanie", 1940, Bd. 6 = *Dacica*, Cluj, 1970, S. 474—480 (L'abandon de la Dacie).

[58] Eutrop, Festus, *HA* und Jordanes. Die späteren byzantinischen Autoren sind bloß Sekundärquellen und beruhen meistens auf Eutrop. Vgl. dazu letztens Vl. Iliescu, *Die Räumung Dakiens in den byzantinischen Schriftquellen*, erscheint in den Akten des 14. Byzantinisten-Kongresses, Bukarest, 1970.

[59] In den „Sb. Bayr. Ak. Wiss.", 1948, 3, S. 6—106.

[60] Unabhängig von der Art in welcher Mommsen die Abweichungen von der betreffenden Vorlage eingeschätzt und angeführt hat. Vgl. dazu Anm. 41 u. 45.

[61] A.a.O.S. 104—105: „Bei der Art aber wie Jordanes in den *Getica* einer Hauptquelle folgt, ist es wohl kein Abweg, wenn wir für die *Romana*, weithin eine Hauptquelle voraussetzen, die wir ... mit ... Symmachus gleichsetzen dürfen ... Und nochmals sei gesagt, die Vielheit

Wenn man den beiden ersten aufgestellten Behauptungen unbedingt beipflichten kann und sie als gesicherte wissenschaftliche Erkenntnisse betrachten muß, kann man nicht dasselbe über die letzte von ihnen sagen. Ohne auf Einzelheiten einzugehen, scheint es mir unwahrscheinlich, daß eine nicht angeführte [62] römische Geschichte, als einzige Quelle oder als Hauptquelle für so mannigfaltige und zahlreiche Berichtigungen und Ergänzungen, wie sie in den *Romana* erscheinen, dienen konnte.

Außerdem ist es mehr als fraglich, ob Jordanes überhaupt einer einzigen Hauptquelle in den *Romana* gefolgt ist, angesichts dessen daß Mommsen für die verschiedenen Partien bereits überzeugend die Hauptquellen nachgewiesen hat, und auch er selber im Vorwort das Gegenteil ausdrücklich behauptet [63]. Schließlich, weshalb sollte nicht Jordanes seine einzige Hauptquelle wenigstens erwähnen [64], wie er mit den herangezogenen Vorlagen in den *Getica* verfährt, auch wenn er sie nicht gleich am Anfang[65] ausdrücklich als solche vortsellen wollte.

Um auf *Rom.* 217 zurückzukommen, stellte W. Enßlin auch hier — wie soeben erwähnt — eine Umgestaltung fest, deren Quelle aber angeblich nicht zu ermitteln sei [66]. Hiermit bieten sich zwei Möglichkeiten zur Erklärung der erörterten Berichtigung. Entweder handelt es sich um eine persönliche Korrektur des Jordanes, welcher, ohne einen anderen Gewährsmann heranzuziehen und nur auf Grund seiner umfassenden Kenntnisse und des mehrmals bekundeten Interesse für den Raum an der unteren Donau, seine Vorlage Festus berichtigt, genau wie er sie in der nächsten Zeile auch ergänzt, indem er den Namen der beiden neuen Provinzen angibt, oder aber folgte er neben Festus auch einer anderen (Haupt)Quelle, aus der er in diesem Fall geschöpft und die Behauptung des Festus eingeschränkt hat.

Mit anderen Worten, fällt *Rom.* 217 in die Kategorie der *Moesiaca*, oder bildet es nur eins der vielen *Varia*. Obwohl die Klärung dieser Frage für die geschichtliche Bedeutung der von Jordanes vorgenommenen

---

der einem *Ignotus* zugeschriebenen Stellen, die sich über die ganze Erstreckung der Romana finden, dürfen wir doch wohl einem *Ignotus* zuschreiben, der aber glücklicherweise einmal von Jordanes zitiert ist und bei der Gleichsetzung der Quelle in *Romana* 281 und *Getica* 83 ff. doch wohl nur Symmachus sein kann".

[62] Mag es auch überzeugend klingen (Enßlin a.a.O. S. 12 ff.), daß *Rom.* 281 nicht auf *Get.* 83 fußt, sondern unmittelbar aus Symmachus übernommen wurde (so auch W. Hartke, *Römische Kinderkaiser*, Berlin, 1951, S. 434—435 u.J. Straub, *Studien zur Historia Augusta*, Bern, 1952, S. 95 u. 138—139), immerhin muß man bedenken, daß Symmachus in den *Romana* bloß eine der vielen ungenannten Vorlagen bildete.

[63] *Rom.* 2 : „... ex dictis maiorum floscula carpens breuiter referam ... 6 ... cupio ... ex diuersis uoluminibus praclibans aliqua floscula ... strictim breuiterque collegere".

[64] Obwohl in den *Romana* die Quellen nur ausnahmsweise — so *divinae scripturae*, *Jamblichus*, Eusebius-Hieronymus und *annales consulumque series* — angeführt werden, denn der Verfasser hatte keinen besonderen Grund um absolutes Vertrauen — *ad maiorem Gothorum gloriam* — für seine Behauptungen zu werben.

[65] Wie in den Getica, praef. 1 ... ut nostris uerbis duodecem Senatoris uolumina ... in uno et hoc paruo libello choartem.

[66] A.a.O. S 97 : „Mag Mommsen recht haben, daß Jordanes die Namen der beiden Daciae aus Eigenem zugefügt hat, so dürfte die andere Umgestaltung schwerlich ihm gehören. Wir lesen nämlich bei Eutr. IX 15,1 ... Und die Legionen der Römer können vielleicht eine Reminiszenz an SHA vit. Aurel 39,7 ... sein".

In diesem äußerst schüchternen Erklärungsversuch schimmert der Einfluß von A. Alföldis (s. Anm. 56) unhaltbarer Auffassung durch.

Korrektur nicht von allzu großem Belang ist, denn beide Lösungen führen annähernd zu den gleichen Schlüssen, möchte ich trotzdem meine Stellungnahme für die erstere als die wahrscheinlichere erläutern.

Welche konnte nun die zweite Quelle für *Rom.* 217 gewesen sein? In Frage kämen [67] Dexippos[68], Ammianus[69] und Symmachus [70].

Die beiden ersten und besonders Dexippos konnten wirklich besser über die Räumung Dakiens informiert gewesen sein und ihr einen breiteren Raum gewidmet haben als die Breviarien des 4. Jh. oder die HA und hiermit die Ersetzung der *Romani* durch die *legiones* erklären. Dafür

---

[67] Um mich nur an die Autoren zu halten, welche in den *Getica* benutzt wurden, und deshalb mit größerer Wahrscheinlichkeit auch für die *Romana* herangezogen werden konnten.

Auch sonst ist es schwierig andere Vorlagen zu finden, denn bekanntlich fließen die Quellen zur Räumung Dakiens äußerst spärlich. Nachdem Aurelius Victor, die *Epitome* und Orosius nichts darüber wissen und die *HA, Aur.* 39, 7 auf Eutrop beruht, wie übrigens auch Festus (vgl. darüber Anm. 87), läßt sich in diesem Falle auch die sonst so dankbare — weil man in einen verlorenen und noch dazu fraglichen Autor alles hineinlegen kann — Enmannsche Kaisergeschichte nicht heranziehen und mißbrauchen.

Außerdem scheinen die griechischen Quellen über eine Räumung, weder zur Zeit des Gallienus, noch unter Aurelian etwas wissen zu wollen (so Eunapios-Zosimos). Und Jordanes ist auch kein allzugroßer Freund — besonders in den *Romana* — griechischer Autoren gewesen, trotz seiner gegenteiligen, in der Vorrede der *Getica* (3) gemachten, Beteuerung.

[68] Welcher in seinen verlorenen *Skythika* die Germanenkriege 238—274 u.Z. geschildert hat, nachdem er in den ebenfalls verlorenen, zwölfbändigen, *Chronika* nur bis 269/270 u.Z. gelangt ist. In den *Getica* wird er bloß 113 ausdrücklich und 117 wahrscheinlich, durch die Vermittlung des schattenhaften Ablabius, herangezogen. Außerdem finden wir weder in der HA, welche mindestens aus Dexippos stammende Nachrichten enthielt — wenn sie ihn nicht direkt benutzte — noch in Zosimos — der ihn ohne Zweifel verwendet hat, — eine Spur seiner möglichen Darstellung der Räumung Dakiens!

[69] In den ersten dreizehn verlorenen Büchern seiner *Res gestae*, worin er die Geschichte des römischen Reiches von Nerva bis zum J. 353 u.Z. geschildert hat, mußte er auch die Regierung Aurelians beschreiben. Hiermit ist es wahrscheinlich, daß er auch die Räumung Dakiens erwähnt hat. Wie aber bereits C. Schirren, *De ratione quae inter Iordanem et Cassiodorum intercedat*, Dorpati, 1858, S. 31 (ap. Mommsen, *Prooem.* XXXIII) annimmt, gehen in den *Getica* alle, die Kaiser von Philipp bis auf Konstantin betreffenden Nachrichten auf die verlorenen Bücher des Ammianus, zurück. Folglich hatte Jordanes vielleicht die Gelegenheit noch eine Quelle zur Räumung Dakiens kennenzulernen und womöglich hat er sie auch im gegebenen Falle herangezogen. Da er aber die gotischen Niederlagen unter Claudius II. und Aurelian nicht erwähnen wollte, wissen wir nicht ob er überhaupt die Nachrichten über Aurelian verwendet hat und so bleibt die soeben gemachte Vermutung fraglich.

Andererseits aber läßt die Nichterwähnung Dakiens und die rühmende Darstellung Aurelians — im Exkurs über die schweren gegen Rom gerichteten Schicksalsschläge und insbesondere über die ungeheuren, von den Goten angerichteten Schäden während des 3. Jh.u.Z. (XXXI, 5, 11—17) — einen Zweifel an der Existenz eines derartigen Berichtes bei Ammianus Marcellinus aufkommen.

[70] Seine Verwendung für die Biographie des Maximinus Thrax (vgl. Anm. 65) sowie die Möglichkeit, daß er die Räumung Dakiens in seiner römischen Geschichte erwähnt hat, lassen ihn ebenfalls als mögliche Vorlage erscheinen. Für Enßlin sollte er folgerichtig die ideale Vorlage für *Rom.* 217 sein. Denn erstens würde das zur allgemeinen Theorie über die Abhängigkeit des Jordanes von Symmachus passen und zweitens hat letzterer Nachrichten aus der HA geschöpft oder besser gesagt wiedergegeben. Nachdem Enßlin in den *legiones* des Jordanes eine Reminiszenz an die *HA uti. Aur.* 39, 7 sieht, ergibt sich auf diese Weise die einzige Möglichkeit einer mittelbaren Benutzung der *HA* durch Jordanes, denn für eine unmittelbare gibt es keine Andeutungen.

Auch besteht für Symmachus die Wahrscheinlichkeit, daß er auf weiten Strecken der *HA* gefolgt ist, denn der Wortführer des Senats mußte naturgemäß Vertrauen zu einer hundertjährigen „senatfreundlichen" Kaisergeschichte haben, die aus den Kreisen des berühmten Redners Symmachus, seines Ahnen, stammte!

aber können sie nicht als sichere sondern nur als mögliche Quelle der *Romana* des Jordanes betrachtet werden. Außerdem ist es wahrscheinlich, daß einer besseren Kenntnis der Räumungsumstände Dakiens in einer schriftlichen Quelle, auch eine genauere [71] Information über die Organisation der neuen Provinz Dakien entsprochen hätte. Demzufolge hätte Jordanes womöglich auch die Anzahl der neuen Provinzen [72] korrigiert und sie auf eins heruntergedrückt, wie es in der möglichen Vorlage wahrscheinlich gestanden ist.

Symmachus kann ebenfalls ausscheiden [73], denn die angeblichen *legiones*, welche er hätte bringen können, standen ja in der *Vita Aureliani* nicht allein. Neben ihnen befanden sich die *prouinciales*, die zivile Bevölkerung der Provinz [74]. Was auch nicht verwunderlich ist, denn zusammen entsprechen sie genau den *Romani* des Eutrop [75], welcher ja die Vorlage für die *HA* abgab. Um die letzteren bei der angeblichen Übernahme aus der neuen Quelle — wobei Jordanes mutmaßlich bloß die *Legionen* [76] belassen hätte — auszuschalten, sprach bereits A. Alföldi von einem unterlaufenen Fehler [77] und W. Enßlin scheint sich dieser Unzulänglichkeit ebenfalls bewußt gewesen zu sein, denn er sieht ja in den *legiones* bloß eine Reminiszenz an die *HA*, verschweigt [78] aber gänzlich das Verschwinden der *Romani* aus der Vorlage des Jordanes. Normalerweise hätte eine zusätzliche Vorlage, wie sie die *HA* bot, überhaupt zu keiner Korrektur oder höchstens zu einer Ergänzung der betreffenden Stelle des Festus — durch ein *exercitus* oder sogar durch *legiones* neben den *Romani* -, nicht aber zu deren Umgestaltung und Einschränkung durch Jordanes, führen müssen.

Was würde dagegen für eine Zugehörigkeit von *Rom.* 217 zu den *Moesiaca* sprechen?

1. Das rege Interesse, welches Jordanes für den Balkan und die Donauprovinzen [79] bekundete, sowie seine reichen Kenntnisse diesbezüg-

---

[71] Wahrscheinlich wurde eine einzige neue Provinz Dakien errichtet und nicht zwei, wie es bei Festus, der ersten Vorlage des Jordanes stand. Vgl. dazu Anm. 38.

[72] Im 4. Jh. u. zur Zeit des Festus, waren es wirklich zwei Provinzen, deren Namen Jordanes — weil sie weitbekannt und lange im Gebrauch waren — auch richtig ergänzte.

[73] Erstens ist es unwahrscheinlich, daß Jordanes zur Berichtigung eines Spezialwerkes für die Geschichte der römischen Provinzen, wie Festus, eine allgemeine Geschichte wie Symmachus, herangezogen hat, da er das Nötige zur Geschichte Dakiens in drei verschiedenen Biographien suchen mußte (Trajan, Gallienus u. Aurelian).

Zweitens, scheint es (Enßlin, a.O.S. 12f.), daß Symmachus unter dem starken Einfluß des Eutropius gestanden sei, welchen er des öfteren zur Korrektur anderer Quellen herangezogen hat. Dadurch wäre er abermals in den Kreis derselben Überlieferung geraten, wie sie bereits in der *HA* anzutreffen sei!

[74] *HA, Aur.* 39, 7 : „ ... *sublato exercitu et prouincialibus* ... abductosque ex ea populos in Moesia conlocauit appelauitque suam Daciam, quae nunc duas Moesias diuidit".

[75] Eutr. IX, 15 : „... abductosque Romanos ex urbibus et agris Daciae in media Moesia collocauit appellauitque eam Daciam, quae nunc duas Moesias diuidit ...".

[76] Eigentlich stehen dort keine *legiones*, sondern ein *exercitus*, was in unserem Falle einen nicht unbedeutenden sprachlichen Unterschied ausmacht!

[77] Vgl. Anm. 56. Dabei versuchte er aber nicht zu erklären, wie aus den *Romani* der Hauptvorlage Festus und aus dem *exercitus* und den *prouinciales* der Nebenvorlage *HA*, die *legiones* des Jordanes entstanden sind!

[78] Vgl. Anm. 66.

[79] Einschließlich das römische und nachrömische Dakien. Vgl. Mommsen, *Praeem.* XI.

lich, machten aus ihm sozusagen einen „Besserwisser", der bei Gelegenheit sein Wissen auftischte und etwas ergänzte oder berichtigte.

2. Im selben Satz der *Rom.* 217 wird eine zweifache Umgestaltung der Vorlage vorgenommen und zwar die Einschränkung des Ausmaßes der Räumung Dakiens und die Ergänzung der Namen der neuen dakischen Provinzen. Genau wie Jordanes die Namen der beiden späteren [80] Provinzen aus dem Gedächtnis anführte, weil es sich um eine äußerst bekannte Tatsache [81] für einen Einheimischen handelte, hat er auch den römischen Rückzug aus Dakien ebenfalls aus dem Gedächtnis korrigiert, da es sich um ein bedeutendes Ereignis[82] in der Geschichte der betreffenden Gegenden handelte.

Hiermit hat Jordanes aus Eigenem [83] und nicht aus einer Vorlage die Räumung Dakiens bloß auf die Armee beschränkt, weil er anhand seiner aus den Quellen geschöpften Kenntnisse und wahrscheinlich auch aus der geschichtlichen Überlieferung dieser Gegenden wußte [84], daß nicht die Bevölkerung zurückgezogen wurde, sondern bloß das Militär und die Behörden, welche ebenfalls zu dem ersteren mitgezählt werden konnte.

3. Angesichts der allernächsten Nähe der Berichtigung und der Ergänzung ist es augenscheinlich, daß beide aus derselben Quelle fließen.

---

[80] Ursprünglich wurde nur eine einzige Provinz errichtet (vgl. Anm. 71). Im Laufe der Zeit jedoch hat sich die Existenz zweier Provinzen in der Überlieferung eingebürgert und wurde weitergeführt, weil der verhältnismäßig kurze Zeitraum einer einzigen Provinz längst vergessen war.

[81] Genau so konnte bloß ein Einheimischer wie Jordanes den Namen der Ortschaft, welche mit dem Tod des Kaisers Decius verbunden ist (*Get.* 103 : „... ad Abritto *Moesiae ciuitatem* ... qui locus hodieque Decii ara dicitur"), wissen. Eigentlich scheint auch an dieser Stelle Jordanes seine Vorlage, welche hier ebenfalls seine Hauptquelle ist, aber Cassiodorus heißt, zu berichtigen, wenn man nach dem Text der *Chronik* des letzteren urteilt (ad a. 252 : „Decius cum filio suo in Abritio *Thraciae locus* a Gothis occiditur").

Selbstverständlich hat man aber sogar für eine derartige Stelle oder besser gesagt für eine Nachricht aus der Reihe der *Moesiaca* des Jordanes versucht eine Vorlage zu finden, obwohl dieselbe nicht überliefert wurde. So glaubt R. Hachmann, *Die Goten und Skandinavien*, Berlin, 1970, S. 73. daß Jordanes auch diese Einzelheit aus Ammianus Marcellinus — der übrigens nicht erhalten ist — geschöpft hat und dazu noch durch die Vermittlung des Ablabius, über dessen Leben und Werk man sozusagen nichts weiß.

[82] Das seinesgleichen, in den letzten fünfhundert Jahren, nur in den römischen Eroberungen, einschließlich derjenigen von Dakien, hatte. Deshalb war es für einen gebildeten Einwohner dieser Gegenden eine Selbstverständlichkeit, darüber in groben Umrissen informiert zu sein.

[83] Bei dieser Gelegenheit möchte ich unterstreichen, daß bei aller Genauigkeit der Quellenforschung, man auch einem antiken Autor „seinen Anteil" gönnen muß, denn des öfteren erweisen sich vermeintliche Vorlagen bloß als Eigengut „des Abschreibers" (Vgl. z. B. E. A. Thompson, *The Historical Work of Ammianus Marcellinus*, 1947, S. 20ff.).

Deshalb, glaube ich, sollte man auch Jordanes, solange man nicht eine annehmbare, wahrscheinliche Quelle für ihn finden kann — da ja die in Frage kommenden Autoren aus verschiedenen Gründen ausscheiden —, in diesem Falle die volle Verantwortung für die Berichtigung seiner Vorlage überlassen.

[84] Leider gibt es in den *Romana* keine sprachlichen Anhaltspunkte für die vielen herangezogenen Quellen, wie z. T. in den *Getica* — wo neben den angeführten Autoren auch für ungenannte Vorlagen Redewendungen auftreten, unter welchen aber einige unzweifelhaft sich auf die mündliche Überlieferung beziehen, so z. B. : *suis cantionibus reminiscent* (72), *si maioribus credere fas est* (208), *alii uero dicunt* (209), *maiorum dicta sequens* (246) us.w. —, da ja hier alles stillschweigend geboten wird und weder Gewährsmänner, noch mündliche Überlieferung äußere Merkmale aufweisen. Das will aber nicht besagen, daß Jordanes letztere nicht auch hier verwendet hat, denn z.B. der einheimische Name von Philippopolis stand bestimmt in keinem Buch, sondern wurde mündlich überliefert.

Nun hat aber Jordanes die beiden Provinzen des Festus weiterhin belassen und bloß deren Namen angeführt. Daraus ergibt sich der Mangel einer Vorlage, denn wenn in der letzteren richtig nur die *legiones* gestanden wären, hätte sie höchstwahrscheinlich auch nur eine einzige Provinz enthalten [85]. In diesem Fall hätte Jordanes auch diesbezüglich den Festus berichtigt und ebenfalls bloß eine einzige Provinz angeführt!

Die Schlußfolgerungen, welche sich aus der Korrektur des Jordanes — unabhängig davon ob er sie anhand einer Vorlage oder aus dem eigenen Gedächtnis vorgenommen hat — ergeben, sind folgende:

I. Es gibt eine „gute" oder „richtige" geschichtliche Überlieferung, die nichts von einer Evakuierung der zivilen Bevölkerung aus Dakien unter Aurelian, weiß, sondern bloß von einer Abberufung der Armee.

II. Dieselbe berichtigt zwar stillschweigend aber bewußt die „schlechte" oder „voreingenommene" Schilderung des Eutrop, welcher von einer gänzlichen Räumung — einschließlich der zivilen Bevölkerung — Dakiens spricht [86] und dem sowohl Festus als auch die *HA* gefolgt sind [87].

III. Es ist sehr wahrscheinlich, daß die „gute" Überlieferung [88] aus den in Frage kommenden Gegenden stammt und hiemit gewinnt sie noch mehr an Wahrscheinlichkeit und Glaubwürdigkeit.

---

[85] Aber auch die *HA*, welche A. Alföldi u. W. Enßlin als mögliche Vorlagen betrachten, und Eutrop, den ja anscheinend Symmachus verwendet hat, kennen nur eine einzige neue Provinz. Somit hätte Jordanes auch in diesem Falle eine Korrektur vornehmen müssen.

[86] Über die praktischen Schwierigkeiten der Ausführung einer derartigen Maßnahme — ein von modernen Historikern des öfteren angeführter Einwand — möchte ich mich nicht auslassen, denn sie ist hier nicht am Platz und für den Wert der bespochenen Quellen besagt sie nicht viel.

[87] Darüber s. letztens Vl. Iliescu, *Părăsirea Daciei în lumina izvoarelor literare*, în SCIV XXII (1971), 3, S. 425—442.

[88] Für eine ähnliche „peripherische" Überlieferung, welche der amtlichen. bei Eutrop und in der *HA* auftretenden Auffassung, widerspricht — ohne aber denselben wahrscheinlichen, örtlichen Charakter wie Jordanes aufzuweisen — vgl. S. Mazzarino, *La Historia Augusta e la EKG* in den Atti del colloquio patavino sulla *HA* von März 1963, S. 29—40.

NOTE FILOLOGICE

DE

C. SĂNDULESCU

I. ANTIGONA 804

Corifeul sentimental din tragedie nu-şi poate stăpîni lacrimile („izvoarele, potopul lacrimilor", πηγὰς δακρύων), cînd vede cum Antigona porneşte către lăcaşul pedepsei şi al morţii:

. . . ἴσχεν δ'
οὐκέτι πηγὰς δύναμαι δακρύων
τὸν παγκοίτην δθ' ὁρῶ θάλαμον
τήνδ' Ἀντιγόνην ἀνύτουσαν.

Întreg acest pasaj merită atenţie şi cu deosebire expresia παγκοίτης θάλαμος, care prezintă o accepţie pe cît de sugestivă, pe atît de greu de redat în altă limbă. Paul Mazon traduce: „Quand je vois là Antigone se dirijer vers le séjour où vont tous les humains"; August Oehler: „Denn Antigone geht in das Brautgemach, wo die Toten beisammen liegen"; G. Fotino traduce: „Cînd văd pe Antigona pornită spre al nunţii culcuş: lăcaşul cel veşnic". Nu se poate spune că interpretările de mai sus nu redau sensul general, „atmosfera" ideativă a momentului, dar nici că izbutesc integral să transpună în limbă diferită subtila sarcină afectivă pe care o implică perechea de cuvinte παγκοίτης θάλαμος. Dacă al doilea termen al expresiei este corect tradus prin „culcuşul nunţii", „Brautgemach", (Mazon elimină însă total preţioasa idee), primul termen al sintagmei παγκοίτης este în schimb relativ interpretat; lipseşte nuanţa semantică proprie verbului κεῖμαι, în care este implicată ideea subtilă de „somn al morţii", ca în formula comună a titulilor funerari ἐνθάδε κεῖται „aici zace, stă culcat ... cutare". L. S. J. redă sugestiv şi exact pe παγκοίτης prin: „where all must sleep i.e. the grave", „(locul) unde toţi trebuie să doarmă, adică mormîntul". Fără a fi exageraţi în pretenţia interpretării pasajului analizat, nu putem nici să omitem faptul că versiunile menţionate nu epuizează nuanţele afective complexe ale textului original. Comparaţia poetică a mormîntului cu camera nupţială şi a morţii cu căsătoria este, evident, dificil de tradus corect şi mai ales complet; lucrul

St. Cl. XIV, 1972, p. 161–164, Bucureşti

ar fi posibil doar în termenii metaforici ai neasemuitei balade „Mioriţa", unde tînărul cioban se nunteşte, după cum ştim, de asemenea cu moartea pe care o numeşte „a lumii mireasă". Expresia recunoaşte pe plan transfigurat aceeaşi matrice semantică proprie celor două cuvinte sugestive din *Antigona*: παγκοίτης θάλαμος. Peste veacuri şi milenii fiinţează aşadar motive delicate similare provenite din fondul inspirat originar al Umanităţii.

II. UN POET PLATONIZANT KAT' EXOCHÉN

Fiecare din noi a meditat de o manieră sau alta, citind şi recitind dialogul platonic Simposion, asupra acelui sens subtil, neprihănit al iubirii dezbărate de zgura patimilor trupeşti şi devenită contemplare pură a esenţei binelui şi frumosului, pe care ni-l dezvăluie enigmatica Diotima. Un asemenea fapt este rezervat însă planului exclusiv al gîndirii abstracte şi însuşi enunţul său dezvăluie aspectul anacronic al concepţiei. De aceea noţiunea despre care este vorba în dialogul citat nici nu poate fi cuprinsă în veşmîntul neîncăpător al cuvintelor comune sau analizată cu unelte filozofice savante, ci se intuieşte mai degrabă afectiv.

Că aşa stau lucrurile ne-o dovedeşte creaţia unui poet al nostru care a exprimat după părerea mea în condiţii inegalabile ideea erosului platonic prin excelenţă spiritual. Să ascultăm un fragment din ultimele lui versuri:

„Mă lupt să scap iubirea de pătimaşul trup,
Să n-o mai sorb cu ochii, să n-o mai muşc cu gura,
S-o curăţ de pe carne ca de pe aur zgura,
Din lanţu-mpreunării sălbatice s-o rup,
Să te ador în suflet, doar duhul să-ţi aleg".

Ce putem spune citind aceste versuri, decît că ele ne ajută să înţelegem mai bine ca orice competentă exegeză tîlcul delicat al dialogului platonic despre eros, unde într-adevăr, din tot ce este caduc şi omenesc „se alege doar duhul" neprihănitei iubiri spirituale. De aceea etichetarea de către V. Voiculescu a ultimului său ciclu de poezii drept imaginate sub obrocul sonetelor lui Shakespeare şi ca o continuare a lor, ni se pare un gest de exagerată modestie sau de cochetărie oarecum gratuită, deoarece creaţia poetului român se află vădit la nivelul ideativ al sonetelor marelui brit.

Această apropiere de motive peste veacuri şi ţări ni s-a părut utilă şi pentru motivul că reprezintă o reactualizare prin comparaţie a dialogului despre iubire. Confruntarea în măsura indicată a operelor scriitorilor greci şi romani cu cele moderne sau decelarea a ceea ce se numeşte ecoul postclasic al literaturilor antice („das Nachleben der Antike"), constituie unul din mijloacele de susţinere a umanismului clasic şi a valorilor unei culturi, relegate în prezent — o, quae mutatio rerum! — pe un plan mai puţin important în ce priveşte interesul pentru *paideia* sau deplina formare a omului.

III. CIRCUMPOTATIO

Pentru că am vorbit despre dialogul platonic *Simposion*, se cuvine să amintesc că participanţii la subtila discuţie privind esenţa şi rostul iubirii iau pe rînd cuvîntul ἐπὶ δεξιά, de la stînga „spre dreapta". După cum se ştie, la astfel de reuniuni nu lipseşte licoarea lui Bachus, cupa trecîndu-se şi ea după obiceiul grecesc în jurul mesei, tot de la stînga spre dreapta. Lucrul acesta îl aflăm din cartea lui Athenaios *Banchetul sofiştilor* (XI 463 c), unde un anume Critias arată că locuitorii din Thasos şi Chios obişnuiau să treacă cupa mare cu vin spre dreapta şi că acelaşi lucru îl făceau atenienii cu pocalul mic.

Obiceiul trecerii cupei cu vin în jurul mesei a existat şi la romani, însă el nu e atestat documentar decît la ospăţul funerar. Cicero ne informează că *Legea celor XII Table* interzicea *circumpotatio* (hapax. *De legibus* 2, 60), nu din considerente igienice, ci simultan cu alte ceremonii funebre „pentru ca să nu se amplifice jalea", *ne luctus augeatur*. Aşa ne spune autorul latin de la care aflăm multe lucruri despre trecutul juridic al Romei. Există şi la Salustiu o menţiune privind trecerea paharului în jurul mesei, dar ea are caracter particular şi se cuvine tratată cu rezerve. Este vorba de pasajul din *De coniur. Catilinae* 22, 1, unde mult discutatul răzvrătit ar fi făcut să circule în jur, printre conjuraţi, cupele de vin amestecat cu sînge de om, spre întărirea legămîntului : *humani corporis sanguinem uino permixtum in pateris circumtulisse.*

În sfîrşit, la vechile petreceri consemnate în legendele şi basmele ruseşti, pe care cu atît talent creator şi lirism le-a întruchipat Puşkin, exista de asemenea obiceiul purtării paharului plin în jurul mesei ca la greci, aşa cum au existat şi adevăraţi „aezi", care delectau asistenţa cu povestiri acompaniate de „guslă" sau lăută. În cîntul al V-lea al minunatului poem *Ruslan şi Ludmila* găsim de pildă următoarele versuri :

„Утих весёлый шум гостей,
Не ходит чаша круговая".
„S-a stins zglobiul glas de oaspeţi,
Nu umblă cupa circulară".

Am dat celui de al doilea vers o interpretare prozaică, exactă, mai mult decît una poetică, numai pentru a face să rezulte înţelesul expresiei „cupă circulară" sau „cupă ce trece de la un oaspete la altul în jurul mesei", idee cuprinsă în unicul adjectiv *круговой*. El este folosit şi la începutul poemului *Ruslan şi Ludmila*, în cîntul întîi împreună cu un alt cuvînt, care înseamnă pocal : *кубки круговые*. Vera Strahova, subtilă interpretă a lui Puşkin în franceză, traduce sugestiv expresia prin „le verre de la ronde".

Dicţionarul explicativ al lui Uşakov redă înţelesul astfel : *круговая чаша, чаша вино уз к-рой все пьют по очереди, вкруговую*, adică : „cupă circulară, cupă cu vin din care beau toţi pe rînd, în cerc."

Să consemnăm totuşi, în final şi informaţia pe care o găsim la un vechi autor sas din Mediaş, Laurentius Toppeltinus în cartea sa *Origines et occasus Transsylvanorum* etc., Lyon 1670 (la Bibl. Acad. Române ed. Viena 1762). În capitolul XVI intitulat *Circa ritus conuiuiales*, despre obiceiurile la petreceri, autorul atestă prezenţa vechii datini „circumpo-

tatio" la locuitorii din Ardeal : „Promouetur autem recte a dextris pocula ; ut enim in ueneratione Deorum dextrouorsum circumagi solent ; ita in hac, quasi sacra symposi, moris fuit, pateras olim in dextrum circumferre". Informaţia lui Toppeltinus, însoţită de explicaţia religioasă a datinei şi de referinţa la antichitate („olim"), ar putea fi adevărată în ce priveşte prezenţa acestui obicei la locuitorii transilvăneni, deşi nu precizează la care anume dintre ei. Practica este însă aceeaşi ca la greci, inclusiv trecerea succesivă a paharului către dreapta (dextrouorsum, ἐπὶ δεξιά).

Pe de altă parte, relatarea lui Toppeltinus, autor folosit în mod necritic de către Miron Costin şi care, fără a tăgădui sau mai corect spus a falsifica originea românilor (vezi cap. VI De Valachis siue Olachis) ca alţi conaţionali ai săi, declară totuşi că saşii se trag din romani, mai poate fi de bună seamă discutată.

Am stăruit asupra obiceiului convivial numit „circumpotatio", deoarece faptul atestă că anumite evenimente îşi află expresia comună, independentă din punct de vedere istoric şi literar pe diverse meridiane spiritual-geografice ale lumii.

ÎNSEMNĂRI ARHEOLOGICE

DE

PETRE ALEXANDRESCU

IMPORTURILE GRECEŞTI ÎN BAZINUL NIPRULUI ŞI BUGULUI

Una dintre căile de investigaţie ale istoriei coloniilor greceşti este şi aceea a urmăririi pulsului activităţii acestora în afara zidurilor lor de incintă. Într-o însemnare precedentă atrăgeam atenţia asupra unor descoperiri noi interesînd aria de influenţă a Histriei în regiunile de la nordul Dunării (Studii clasice XII, 1970, p. 149 şi urm.). Iată că acum ni se prezintă o amplă cercetare cu privire la penetraţia importurilor greceşti în regiunea fluviilor Bug şi Nipru, pe care o datorăm unei cercetătoare de la Institutul de arheologie din Moscova. Este vorba de lucrarea lui N. A. Onaiko, *Античный импорт в Приднепровье и Побужье*, apărută în două volume şi tratînd aproape integral perioada de difuziune a mărfurilor greceşti din sec. VII—II î.e.n. [1]

Colecţia din care face parte lucrarea, iniţiată recent de Institutul de arheologie din Moscova, este menită să publice cataloage de documente arheologice, descoperite pe teritoriul URSS şi aflate în colecţiile sovietice, grupate pe categorii de obiecte şi, pe cît posibil, pe regiuni distincte, după concepţia, atît de actuală, a arheologiei geografice. Pentru arheologia clasică importanţa acestor *corpora* începe acum să se dezvăluie în plenitudinea ei. După lucrarea care ne reţine aici atenţia au mai apărut: „Producţia ceramică şi materialele antice de construcţie" *Керамическое производство и античные керамические строительные материалы*, 1966, sub redacţia Iraidei Zeest, „Sarcofagele de lemn" *Античные деревянные саркофаги Северного Причерноморья*, de N. I. Sokolski, „Teracotele de pe litoralul de nord al mării Negre" *Терракоты Северного Причерноморья*, sub redacţia lui M. M. Kobîlina, 1970, lucrări pe care le vom prezenta pe rînd cititorilor Studiilor clasice.

---

[1] N. A. Onaiko, *Античный импорт в Приднепровье и Побужье в VII — V веках до н.э.*, Moscova, 1966, 70 p. + XXV pl. = Onaiko I; eadem, *Античный импорт в Приднепровье и Побужье в IV—II вв. до н.э.*, Moscova, 1970, 128 p. + XLV pl. = Onaiko II. Ambele volume au apărut în colecţia Археология СССР, Свод археологических источников, Δ 1—27.

Lucrarea lui N. A. Onaiko este clar organizată. Ea are la bază un catalog de descoperiri, fiecare obiect purtînd un număr de ordine, cu indicații de descoperire (ușor de identificat pe hărțile anexate), de colocare cu număr de inventar, cu literatura de bază (aproape exclusiv cea sovietică !), cu o descriere sumară (fără dimensiuni și date tehnice însă) și cu indicarea cronologiei și a locului de fabricație — acolo unde este posibil. Fiecare din cele două volume cuprinde un capitol analitic al descoperirilor, grupate pe categorii, amfore, vase ceramice, obiecte și vase de metal, mărgele (regretăm inconsecventa prezentare a monedelor), și un capitol de concluzii. Ilustrația este clară, deși insuficientă [2]. Ancheta este cuprinzătoare și totalizează 1154 de descoperiri [3]. Acest tip de cercetare este fără îndoială exemplar, iar amploarea sa găsește puține paralele în studiile arheologice postbelice.

Încă din veacul trecut acumularea descoperirilor de importuri grecești din Ucraina apuseană a făcut evidentă arheologilor necesitatea cartării lor. În introducerea la primul volum, A. expune istoricul problemei, începînd cu A. S. Lappo-Danilevski, cel care, în 1887, încerca primul să desluşească drumurile de legătură ale Sciției cu lumea exterioară, adică cu civilizația greacă. În preajma primului război mondial a apărut monumentala lucrare a lui E. H. Minns, *Skythians and Greeks*, Cambridge, 1913, și cartea lui B. Farmakovski, *Архаический период в Россиu*, 1914, mai apoi *Skythien und Bosporus* (versiunea rusă în 1925, cea germană în 1931), din care M. Rostovțev nu a apucat să publice decît primul volum. Cercetarea sovietică recentă s-a diversificat considerabil, dirijîndu-se către explorarea specializată a întregii problematici. Pe de o parte s-a procedat la studiul perioadei imediat precedente colonizării grecești și a apariției sciților în Ucraina, concretizat în sinteza lui A. I. Terenojkin, *Предскифский период на днепровском правобережье*, Kiev, 1961. Pe de alta, s-au adîncit cunoștințele despre sciți prin cercetările lui B. Grakov și A. I. Meliukova. De asemenea, grupul de arheologi din colectivul șantierului Olbia a întreprins periegeze de recunoaștere a așezărilor și cimitirelor din jurul Olbiei și de pe coasta de NV a Mării Negre (I. V. Fabritius și F. M. Stitelmann) și au inițiat identificarea atelierelor locale olbiene (V. Skudnova). La această din urmă direcție de cercetare aș adăuga studiile făcute în vederea stabilirii producției bosporane. Iată deci că lucrarea care ne reține atenția este de fapt încununarea unei lungi serii de cercetări. Din acest punct de vedere este un merit al autoarei acela de a ne fi prezentat un text limpede, în care poziția sa personală, deși discretă, este clar afirmată, aș adăuga, cu talentul de a indica, chiar în chestiunile aprig controversate, calea cea mai firească și de aceea cea mai verosimilă.

Catalogul amintește cele mai vechi descoperiri de obiecte grecești din Ucraina apuseană. Este vorba exclusiv de ceramică „rodiană" A, apărută în necropole și așezări din zona de silvo-stepă dintre Nipru și Bug.

---

[2] Lipsa ilustrațiilor se resimte în special la categoria amforelor, unde A. propune o clasificare tipologică, fără a prezenta reproduceri pentru unele dintre capetele de serii. La unele piese importante și neilustrate descrierea și determinările sînt insuficiente. Formulări ca „fragmente atice cu firnis negru", „fragmente de vase decorate cu dungi" nu sînt satisfăcătoare.

[3] Catalogul descoperirilor nu este complet. Se cerea o expunere amănunțită a colecțiilor cercetate și a celor care au rămas neexplorate, inclusiv loturile aflate în muzeele din afara URSS.

Cele mai vechi dintre acestea rămîn doar două fragmente de oinochoe descoperite la Nemirov (Onaiko I, cat. 2, pl. II 5 şi 8), datate de Chr. Kardara, Ῥοδιακὴ ἀγγειογραφία, Atena, 1963, p. 69, în al treilea sfert al s. VII. Celelalte piese aparţin ultimului sfert al secolului. O datare şi mai coborîtă la R. M. Cook, Gnomon 37, 1965, p. 506. Fragmentul de oinochoe din mormîntul de la Boltişca (Onaiko I, cat. 1 : „al doilea sfert al s. VII", pl. I—II) se situează în ultimul sfert al secolului, cf. Chr. Kardara, *op. cit.*, p. 77.

Este interesant de observat că asemenea importuri timpurii, aflate la mare distanţă de litoralul pontic, nu au fost descoperite numai în bazinul Niprului şi Bugului. Un fragment de vas plastic de Chios, datînd din ultimul sfert al veacului al VII-lea, a fost descoperit la Krivoroşie, altul la Şoperskie, localităţi aflate în bazinul Donului, la sute de km depărtare de Marea Azov. Aceste importuri timpurii reprezintă cele mai vechi prezenţe greceşti din interiorul continental, semnalate de jur împrejurul bazinului pontic (evident, excepţie făcînd Anatolia, cu orientarea sa proprie). Niciunde penetraţia greacă nu este atît de timpurie şi atît de profundă, ca pe frontul nord-pontic. Pe coasta vestică, de pildă, primele pătrunderi de mărfuri greceşti în interiorul continental, lăsînd de o parte zonele limitrofe oraşelor elene, nu sînt semnalate înainte de sfîrşitul veacului al VI-lea şi în special în cel următor. Aşadar, dintru început, se schiţează direcţia primordială pe care se va orienta de acum înainte comerţul grecesc în Marea Neagră.

Prezenţa timpurie a produselor greceşti în această parte a lumii a putut chiar sugera unor istorici ideea unui comerţ precolonial. Este adevărat că problemele „precolonizării" sînt astăzi la ordinea zilei, aşa cum o dovedeşte atenţia care le-a fost acordată la colocviul din 1964 de la Taranto. Totodată însă ele sînt supuse — şi pe drept cuvînt — unei acţiuni de „demitizare", de reducere a dezbaterii pe planul strict al documentelor, aşa cum a încercat cu luciditate Jean Paul Morel în problema precolonizării foceene în apusul Mediteranei (La parola del passato, CVIII—CX, 1966, p. 378—420). Nu cred că evidenţa arheologică suportă conjecturarea unui asemenea comerţ în nordul pontic, sugerat de J. Boardman, *Greek Overseas*, Londra, 1964, p. 252, şi de Ia. B. Domanski, Арх Сб, 12, 1970, p. 47 urm. Singurele piese care pot fi sigur datate mai timpuriu, dar nu anterior celei mai vechi colonii nord-pontice, Olbia-Berezan, sînt două fragmente „rodiene" A de la Nemirov, despre care a fost vorba mai sus, şi cana „rodiană" A de la Temir Gora, lîngă Panticapaion, toate din al treilea sfert al veacului al VII-lea î.e.n. Nici una dintre piesele corintice, datînd din veacul al VII-lea, inserate în catalogul lui Payne, *Necrocorynthia*, ca provenind din regiunile nord-pontice, nu au locul lor de descoperire precizat şi provin probabil din comerţul de antichităţi. Situaţia din bazinul Mării Negre este deci de natură a fi dată mai degrabă ca exemplu pentru *lipsa* unui stadiu precolonial în istoria expansiunii greceşti, aşa ca în extremul occident al Mediteranei. Chiar şi încercările care se fac acum pentru a demonstra, pornind de la un fragment din poetul corintian Eumelos, legăturile grecilor cu coastele de NV ale Pontului Euxin încă din veacul al VIII-lea î.e.n. sînt neconvingătoare (W. Blavatski, ZOAO, II, 1967, p. 252 urm.; A. J. Graham, BICS, 1958, p. 35 urm.; G. L. Huxley, *The Early Ionians*, Londra, 1966, p. 64).

Revenind la regiunea care ne reţine atenţia, trebuie să subliniez că prin cartarea punctelor în care au apărut cele mai vechi importuri

greceşti se constată un întins spaţiu gol între centrul lor de difuziune, Olbia-Berezan, şi regiunea unde acestea se grupează. A., care caută explicaţia unei asemenea situaţii (care îşi găseşte analogie în harta răspîndirii mărfurilor greceşti difuzate de Massalia), observă că în veacul al VII-lea şi în prima jumătate a veacului al VI-lea populaţiile scitice din stepă nu se fixaseră încă. Ele erau ocupate cu incursiuni la mare distanţă, unele atingînd Caucazul şi Asia Anterioară. În schimb, în silvo-stepă, deci în zona Bugului şi a Niprului mijlociu, înflorea civilizaţia unei populaţii sedentare, ajunse la un grad mai înalt de organizare socială şi economică, locuind în aşezări întărite, cunoscînd metalurgia fierului şi capabile a atrage interesul grecesc. Este posibil, de asemenea, ca drumul pe care mărfurile greceşti s-au angajat atît de repede, imediat după instalarea coloniştilor pe litoral, să fi fost deja practicat înainte, făcînd legătura dintre Marea Neagră şi Nordul baltic, sursa de chihlimbar a lumii mediteraneene.

Oricum ar sta lucrurile, cartarea acestor descoperiri indică distanţa considerabilă la care se afla cea mai veche piaţă de desfacere a Olbiei. Pe măsură însă ce situaţia politică şi socială a populaţiilor din silvo-stepă şi a acelor din stepă capătă un contur mai clar şi odată cu dezvoltarea forţei lor economice, noi regiuni de absorbţie a mărfii greceşti apar pe harta bazinului Niprului şi al Bugului, din ce în ce mai apropiate de litoral. Fenomenul stă în directă legătură cu organizarea unor formaţiuni politice stabile în stepă şi cu rolul dominant al sciţilor în cadrul unor asemenea formaţiuni. Deschiderea unor noi pieţe de desfacere în Ucraina are un caracter succesiv, se desfăşoară în timp, pe durata a trei secole şi jumătate. Ritmul apariţiei şi stingerii acestora nu a putut să nu afecteze în cel mai înalt grad oraşul furnizor, Olbia, hotărînd avîntul sau regresul lui economic.

Înainte de a examina pe scurt vicisitudinile acestui comerţ, aşa cum reiese el din cercetarea lui N. A. Onaiko, aş vrea să atrag atenţia asupra faptului că în etapa cea mai veche a importurilor din bazinul Niprului şi al Bugului, alături de obiecte de provenienţă greacă, au apărut piese orientale. Acest aspect al problemei pare să fi fost neglijat de autoare. B. B. Piotrovski a amintit cîteva dintre acestea la al VIII-lea Congres de arheologie clasică de la Paris : centura de bronz transcaucaziană descoperită în satul Podgori de lîngă Kiev, vasele din tablă de bronz cu gîtul evazat şi cu toarte în formă de animal apărute tot în regiunea Kievului, lîngă Kanev şi satul Jabotin, identice cu piese din nordul Caucazului, şi din Transcaucazia. Dintre piesele publicate de A., B. B. Piotrovski aminteşte sigiliul asirian descoperit la Smela (Onaiko II, cat. 849 : „centru ionian, sec. V—IV î.e.n."). Nu numai asemenea descoperiri atrag atenţia asupra existenţei unor raporturi directe ale sciţilor din regiunea Niprului cu Caucazul şi Asia Anterioară [4]. S-au putut depista indiciile unui contact mai intim între artele acestor regiuni. Este meritul cercetărilor recente, în special ale orientaliştilor, de a fi pus în valoare importanţa unui curent care lega direct regiunile nord-pontice cu vechile vetre de civilizaţie orientală, curent dezvoltat independent de drumul pe care începeau să circule mărfurile greceşti. Dacă în 1938 K. Schefold, ESA, XII, p. 12, mai putea să afirme că teaca de akinakes de aur din kurganul Melgunov, ca şi toporul

[4] P. Amandry, AA, 1965, p. 895, a atras atenţia de asemenea asupra asemănărilor dintre diadema de aur din kurganul Melgunov (Onaiko I, cat. 226 : „producţie greco-orientală, al doilea sfert al sec. VI"), şi două piese de la Ziwiye şi Altin Tepe.

de aur de la Kelermes sînt opera unor meşteri arhaici ionieni, cercetările făcute de H. Kantor, JNES XIX, 1960, p. 13 urm.; R. D. Barnett, Iranica Antica II, 1962, p. 77 urm.; B. B. Piotrovski, în *Le rayonnement des civilisations grecque et romaine sur les cultures périphériques*, 1963, p. 416 urm.; P. Amandry, JNES XXIV, 1965, p. 149 urm., au determinat pe asemenea piese, dar şi pe altele, prezenţa indiscutabilă a unor elemente de artă urartu sau medică, asociate cu motive scitice. Acest sincretism s-a produs fără, şi probabil înaintea influenţei greceşti. Pe de altă parte, mergînd pe o idee mai veche a lui M. Rostovţev, L. Amandry a descoperit originea unuia dintre elementele specifice artei animaliere scitice, animalul ghemuit prezentat în profil (capriden sau cervideu), identificînd filiaţia lui în artele mesopotamiene ale mileniului al II-lea şi începutul mileniului I î.e.n. Astfel, odată cu începutul unei clarificări a originii artei scitice, s-a putut stabili un alt drum pe care ajungeau, în regiunile nord-pontice, mărfurile exotice venite din Orientul Apropiat, peste Caucaz.

După perioada importurilor sporadice, constînd aproape numai în ceramică de lux, harta Ucrainei apusene înregistrează o bruscă şi masivă intensificare a descoperirilor de obiecte greceşti, grupate în regiunea de silvo-stepă, în special în dreapta Niprului mijlociu (grupele de kurgane Tiasmin şi Jurovka). Importurile se disting nu numai prin cantitate şi densitate, dar şi prin diversitate: amfore, ceramică de lux şi de uz curent, piese metalice, vase de bronz şi de argint, coifuri, cnemide, bijuterii etc. Privind tabloul răspîndirii descoperirilor devine verosimilă ipoteza potrivit căreia asemenea mărfuri au ajuns în bazinul Niprului mijlociu prin intermediul Olbiei (un kylix atic descoperit într-unul din kurganele de la Jurovka poartă un grafit cu o dedicaţie către Apollo ἠητρὸς καὶ δελφίνιος divinitatea eponimă a Olbiei, Onaiko I, cat. 164). Drumul de acces era constituit de Bug şi de afluentul acestuia Siniuha. Aşa cum observase mai demult M. I. Artamonov, *Этнография Скифии*, *Ученые записки* ЛГУ, 1949, 85 p., 149, Bugul a fost pentru greci prima poartă de pătrundere în Ucraina. Acest fenomen reiese şi din relatările lui Herodot, mult mai bine informat despre situaţiile legate de acest fluviu decît de regiunile din preajma Niprului. Axa comerţului olbian, în sec. VI—V î.e.n., se sprijinea pe Bug — Siniuha — bazinul Niprului mijlociu. Cartarea descoperirilor din această etapă, realizată de A., reprezintă aşadar o splendidă ilustrare a razei de difuziune a comerţului olbian, pînă la limitele lui extreme. Olbia, singurul oraş grec important de pe coasta nord-vestică a mării Negre, oferă istoricului posibilitatea de a studia modul în care s-a produs expansiunea comercială a unei colonii elene, într-un spaţiu practic nelimitat, şi neafectat, decît în chip secundar, de concurenţa altor cetăţi mai mult sau mai puţin vecine.

Autoarea încearcă să identifice populaţia care intra acum atît de strîns în sfera economică a coloniei mileziene cu unul din neamurile descrise de Herodot în faimoasa sa etnografie a Sciţiei. În ciuda numeroaselor conjecturi făcute pînă acum, A. susţine punctul de vedere care pare cel mai rezonabil. N. A. Onaiko situează la Niprul mijlociu pe sciţii ἀροτῆρες. Herodot scrisese despre aceştia că „seamănă grîu, nu pentru hrana lor, ci pentru a-l vinde" (IV 17). Este posibil ca istoricul grec să fi fost informat de rolul important pe care această populaţie îndepărtată îl juca în aprovizionarea Olbiei cu grîu. Aşa s-ar putea explica numărul considerabil

de produse greceşti, unele de valoare mare, masate în regiunea Niprului mijlociu. Există şi o indicaţie topografică, furnizată tot de Herodot, care aşază pe sciţii plugari la izvoarele amare (IV, 52), identificate, pe baza unui loc din Vitruviu, VIII, 3, 18, cu izvoarele rîului Siniuha (B. Grakov, SA, 1959, 1).

O coborîre a cronologiei grupelor de descoperiri Tiasmin-Jurovka, în raport cu datele propuse de A., este de natură a apropia perioada de înflorire a regiunii în discuţie de momentul vizitei lui Herodot la Olbia. După piesele prezentate în catalog, în special după cele ilustrate, se observă un oarecare decalaj între importurile din dreapta Niprului, faţă de acelea din stînga lui:

Stînga Niprului	*Dreapta Niprului*
	attic
cat. 141, neckamphora, poate mijlocul sau al treilea sfert s. VI	cat. 144, kylix, sfîrşitul s. VI — începutul s. V
cat. 143 poate amforă, mijlocul sau al treilea sfert s. VI	cat. 145, idem
	cat. 146, lekythos, poate grupa „hoplite leaving home", sfîrşitul s. VI
	cat. 148, cupă florală, sfîrşitul s. VI — începutul s. V
	cat. 149, idem
	cat. 160, skyphos Theseus P., 500—480
	cat. 164, cupă Pithos P., către 500
	cat. 171, cupă grupa Haimon, după 480
	cat. 172, lekythos grupa Beldam, al doilea şi al treilea sfert s. V
	corintic
cat. 138, aryballos MC	—
	Fikellura
cat. 108, a doua jumătate s. VI	—
	Clazomene
cat. 110, a doua jumătate s. VI	—
	Chios
cat. 107, a doua jumătate s. VI	—
	„rodian" B (?)
cat. 111, prima jumătate s. VI	—
	grec oriental
cat. 127, lydion, a doua jumătate s. VI	cat. 120, cat. 121, cat. 122, } lekythos, s. VI — începutul s. V[5]
	cat. 123, cat. 124, cat. 125, cat. 126, } vas-coroană, s. VI-V[6]
	cat. 128, cat. 129, } cupă Villard B 2, s. VI
	cat. 134, farfurioară, s. VI—V

[5] Hesperia, IX, 1940, p. 256, fig. 59, cat. 330.

[6] Acest tip de vas apare la Olbia, în contexte care se datează între jumătatea s. VI şi jumătatea s. VI î.e.n. (colecţia muzeului Ermitaj); în necropola de la Apollonia a fost descoperit chiar în morminte din al doilea sfert al s. IV î.e.n. *Apollonia*, p. 133 urm.

Aşadar, în prima jumătate a veacului al V-lea î.e.n., în această regiune din Ucraina, se deschide o piaţă de desfacere cu o putere de cumpărare cu totul neobişnuită. Cantitatea de marfă greacă descoperită pe acest teritoriu nu este egalată poate decît de aceea apărută în Bospor, în mormintele odrise sau în Iliria. Este dovada închegării în bazinul Niprului mijlociu, pe teritoriul sciţilor plugari, a unei formaţiuni social-politice nesemnalate de izvoarele scrise.

Cercetătoarea sovietică încearcă să deosebească, în masa importurilor greceşti, pe acelea care au fost produse chiar la Olbia şi pe cele fabricate la Panticapaion sau în Cuban. Identificarea produselor olbiene este mai puţin realizată, şi nu din vina autoarei. Lipsesc încă studiile de analiză cu privire la această producţie. Nu ştim, de pildă, caracteristicile şi evoluţia ceramicii olbiene. Aşa se explică incertitudinea în care s-a găsit A. în determinarea centrelor de producţie ale ceramicii greceşti de uz curent [7]. Nu stăm mult mai bine nici cu cunoştinţele asupra producţiei obiectelor de metal. Excelentul studiu al regretatei Varvara M. Skudnova despre oglinzile de bronz a redus considerabil numărul pieselor de fabricaţie certă olbiană (Труды Государственного Эрмитажа, 3, 1962). Provenienţa olbiană a aplicilor cruciforme de bronz decorate în stil animalier este de asemeni contestată în ultima vreme. În schimb s-au făcut unele progrese în cercetările privind producţia bosporană, deşi mult aşteptatul studiu despre metalurgie şi toreutică nu a fost încă publicat. Semnalăm descoperirea unei matrice pentru turnatul medalioanelor decorate în stil animalier, datînd de la sfîrşitul sec. VI, la Panticapaion (I. D. Marcenco, KS 89, 1962, p. 51; cf. N. A. Onaiko, în *Культура античного мира*, Moscova, 1966, p. 159 urm.). Aşadar, atît timp cît nu există o cercetare stilistică completă asupra atelierelor metalurgice din oraşele nord-pontice, nu se poate afirma nimic cert în materie, iar încercarea autoarei de a stabili raporturi cantitative între produsele olbiene şi cele bosporane din sec. VI—V î.e.n. ni se pare prematură.

Aceleiaşi vremi aparţine una dintre cele mai surprinzătoare descoperiri făcute în ultimile decenii în URSS. Este vorba de tezaurul apărut la Pesčanoe, pe malul stîng al Niprului mijlociu, la circa 150 km SSE de Kiev. Descoperirea, făcută de colectivul Muzeului de istorie din Kiev în 1960—1961, nu a fost înregistrată de A. în vol. I, cat. 213, decît într-o formă indicativă, publicaţia, semnată de O. D. Ganina, apărînd doar în 1970 (*Античні бронзи з Пищаного*, Kiev). Depozitul cuprinde 15 vase din bronz de dimensiuni mari (3 amfore, 5 hydrii, 1 stamnos, 2 situle, 3 luterii şi 1 krater), în perfectă stare de conservare, şi a fost găsit într-o turbărie, alături de o luntre şi de un schelet uman. Vasele, unitare din punct de vedere cronologic (cu excepţia uneia dintre situle, de care va fi vorba mai departe), au fost judicios studiate de editoare şi datate în al doilea sfert al veacului al V-lea î.e.n.

După o perioadă de intense acumulări de mărfuri greceşti, harta Ucrainei apusene înregistrează o scădere sensibilă a acestor importuri, începînd de la mijlocul veacului al V-lea î.e.n. Cauzele fenomenului nu sînt cunoscute. A. îl pune în legătură cu o eventuală pierdere a indepen-

---

[7] De ex. cana din argilă cenuşie, cu gîtul canelat (Onaiko I, cat. 114—116), este cunoscută şi din inventarele funerare din necropola Olbiei, păstrate la Ermitaj, şi din alte oraşe nord-pontice (Nymphaeum: KS, 63, 1956, p. 132, fig. 63/6) şi vest-pontice (Histria: *Histria* II, pl. 83, m 5.2, şi Apollonia, *Apollonia*, p. 162, pl. 86 nr. 358, cana tip IV).

denței triburilor agricole din silvo-stepă, și reamintește că în aceeași perioadă se situează și ridicarea incintei de apărare a Olbiei. Perioada de regresiune economică se prelungește aproape un veac, deoarece curba importurilor grecești începe să urce abia către mijlocul veacului următor, de data aceasta însă într-o regiune și mai apropiată de Olbia, multă vreme goală de descoperiri grecești, stepa Niprului inferior.

Cele mai vechi descoperiri aparțin sfîrșitului veacului al VI-lea.

Astfel toarta de crater de bronz de la Martonoșa (Onaiko I, cat. 212: „Ionia, prima jumătate a sec. VI î.e.n.") se datează în ultimele decenii ale aceluiași secol, fiind contemporană cu piese ca cele de la Trebeniște, Vix etc.

Dar înflorirea acestei piețe de desfacere se produce abia în a doua jumătate a secolului al IV-lea. Din acest punct de vedere, studiul A. marchează un considerabil progres față de stadiul cunoștințelor noastre în momentul publicării sintezei lui K. Schefold, ESA, XII, 1938, unde unele dintre principalele complexe arheologice erau încă datate în veacul al V-lea î.e.n. Acum se situează maxima dezvoltare a așezării întărite de la Kamenskoe, una dintre reședințele scitice, în jurul căreia, la distanțe mai mici sau mai mari, gravitează necropolele princiare. În aceeași vreme se datează cele mai bogate morminte tumulare ale Ucrainei, ca acelea de la Soloha, Certomlîk, Bolșaia Beloziorka (Tschmîreva Moghila), Alexandropol etc. Perioada de înflorire a regiunii stepei niproviene este pusă în legătură de către arheologii sovietici cu apogeul formațiunilor politice scitice. A doua jumătate a veacului al IV-lea î.e.n. reprezintă totodată, pentru o bună parte din regiunile est-europene, o vreme de prosperitate, așa cum ne indică ultimele descoperiri arheologice. Ne gîndim la mormintele princiare din apusul bazinului pontic, în Dobrogea (Agighiol) în cîmpia munteană (Peretu), în nordul Bulgariei (Vrața); în Tracia asistăm la perioada de înflorire a culturii odrise și a capitalei de la Seuthopolis. Pe coastele de NE ale mării Negre, în Crimeia și în peninsula Taman, regatul bosporan cunoaște acum epoca sa de strălucire sub dinastia Spartochozilor. Este vremea pe care M. Rostovțev a caracterizat-o atît de potrivit „ballance of powers".

Revenind la regiunea care ne interesează în aceste însemnări, trebuie să arătăm că în aceeași vreme Niprul devine principalul „bulevard" al grecilor. Creșterea traficului grecesc se recunoaște după îndesirea pe hartă a descoperirilor care flanchează fluviul. Bogata piață niproviană a reprezentat un imens debușeu pentru Olbia, principala piață de tranzit a Ucrainei. „Preeminența Olbiei în exportul amforelor, greu de transportat pe uscat — observă A. — este de presupus prin faptul că ea se găsea în condiții geografice mult mai avantajoase decît Bosporul, în raport cu populațiile Niprului și Bugului". Este posibil, presupune A., ca această colonie milesiană să fi jucat în aceeași vreme rolul de punct de tranzit și pentru mărfurile din Bospor, situație care ar explica prezența unei masive cantități de monedă a orașului Panticapaion (cf. A. Zograph Ольвия, I, Kiev, 1940, p. 216). Un asemenea rol a putut fi jucat de Olbia în special pentru negoțul cu amfore și ceramică.

Tot în a doua jumătate a veacului al IV-lea î. e. n. se constată o masivă creștere a importului obiectelor de metal, grupate mai ales în stepa Niprului inferior. Aici s-au descoperit cele mai numeroase vase

de bronz și de argint, piesele de armură din metale prețioase. O bună parte dintre acestea sînt atribuite atelierelor bosporane, care ating acum apogeul realizărilor lor artistice. Drumul pe care asemenea obiecte îl făceau pentru a atinge malurile Niprului trecea direct peste marea Azov prin stepă. Bosporul deținea deci un drum al său de legătură cu bazinul Niprului și Bugului, care nu mai trecea prin Olbia. Această situație l-a făcut pe M. Rostovțev să presupună chiar că Panticapaion era în veacul al IV-lea singurul centru de civilizație și de legătură între Sciția și Grecia, întemeindu-și ideea tocmai pe studiul aurului bosporan.

Aș vrea să atrag atenția asupra unei categorii de obiecte care, după cîte știu, nu a fost încă remarcată printre descoperirile mediteraneene din Ucraina. Este vorba de vasele de proveniență etruscă, asupra cărora ne-a făcut atenți Stéphanie Boucher, cu ocazia unei vizite întreprinse în țara noastră. Astfel, situla de bronz de la Rîjanovka (Onaiko II, cat. 765 : „Mediterana, s. IV"), aparține grupului de situle stamnoide (V. M. Giuliani Pomes, Studi Etruschi, 25, 1957, p. 39 urm.). Într-o scrisoare, St. Boucher a avut amabilitatea de a adăuga unele date suplimentare : „L'appartenance de ces situles à la production étrusque ne fait aucun doute : on en retrouve un nombre relativement important à Bolsena, Chiusi, Todi, San Giuliano, Vulci ou Bomarzo, et il est probable qu'elles proviennent d'un atelier de la région de Bolsena (cf. Beazley, *Etruscan Vase Painting*, pp. 287—288)". Un al doilea vas din aceeași grupă a apărut în tezaurul de la Pesčanoe. Editoarea, O. D. Ganina, *op. cit.*, situla nr. 2, a determinat și ea aceeași proveniență, în urma cercetării muzeelor din Italia. Tot O. D. Ganina semnalează alte piese similare descoperite în Ucraina, nepublicate în catalogul Onaiko : trei situle din kurganul de la Melitopol, păstrate în Muzeul de istorie din Kiev, și una din kurganul de la Bașmačka, din regiunea Dnepropetrovsk. Numărul situlelor etrusce, descoperite în Ucraina, se ridică deci la 6. Ele se înșiră de-a lungul Niprului (cu excepția exemplarelor de la Melitopol), fiind probabil difuzate de Olbia.

Prezența unor asemenea piese în Ucraina recheamă în amintirea noastră descoperiri similare din Bulgaria, considerate de cercetătorii bulgari ca grecești. Cunoaștem 4 exemplare întregi și două atașe izolate : **1.** Ivanski (Zlokucene, Șumen), Izvestiia-Institut, VI (1930—1931), p. 254, fig. 183 — 184 ; **2.** Izgrev (Târgoviște), Izvestiia-Târnovo, III, 1965, 4, p. 41 fig. 10 ; **3.** Staro Selo (Sliven), Izvestiia-Institut, XXVII, 1964, p. 81, fig. 16 ; **4.** Polianskovo (Haskovo), Annuaire du Musée National de Sofia, 1922—1925, p. 149 urm. ; **5—6**, Topolovo (Assenovgrad), Археология, 1965, 4, p. 41 fig. 9—11. În aceeași serie se încadrează splendidul exemplar descoperit la Nikisiani, în Macedonia grecească, într-un tumul din vremea lui Alexandru cel Mare (*Le rayonnement des civilisations grecque et romaine sur les cultures périphériques*, Paris, 1965, pl. LIV, nr. 1). Răspîndirea situlelor etrusce în jumătatea de răsărit a Bulgariei indică destul de limpede direcția de unde au fost difuzate, și anume din cetățile grecești de pe litoralul vest-pontic. [8].

O a doua piesă de proveniență etruscă din catalogul N. A. Onaiko (I cat. 217 : „Mediterana") este sita cu mîner de sîrmă dublă modelată în val, descoperită în kurganul 403 de la Jurovka, împreună cu o cupă atică fără toarte de la începutul veacului al V-lea î.e.n. Pentru acest tip de obiect vezi S. Haynes, *Etruscan Bronze Utensils*, Londra, 1965, pl. 8, și St. Boucher, *Bronzes grecs, hellénistiques et étrusques des Musées de Lyon*, Lyon, 1970, cat. 140. Un mîner izolat este semnalat în țara noastră de I. Nestor, *Der Stand*, p. 119, fig. 22.1 (Transilvania ?), și un exemplar fără toartă a fost găsit în Bulgaria la Rueț (Târgoviște), Izvestiia-Institut, V

[8] Lista obiectelor de bronz de proveniență etruscă, descoperite în România și Bulgaria este sporită cu două oinochoai cu pansa unghiulară, una apărută la Mezek (Izvestiia-Institut IX, 1937, p. 137, fig. 129) alta, încă inedită, descoperită de A. D. Alexandrescu la Zimnicea Ambele piese au fost determinate de St. Boucher.

(1928—1929), p. 41, fig. 52, asociat cu un fragment de vas atic cu figuri roşii de la sfîrşitul veacului al V-lea î.e.n.

Prezenţa unor importuri etrusce, grupate în răsăritul Bulgariei şi în bazinul Niprului conturează imaginea unui comerţ dintre cetăţile nord şi vest-pontice cu regiunile îndepărtate ale Italiei, în veacul al IV-lea î.e.n. Problema unor asemenea piese se cere deci urmărită printr-o cercetare specială, ca un capitol nou al relaţiilor coloniilor pontice cu lumea mediteraneană.

Odată cu sfîrşitul veacului al IV-lea importurile greceşti în Ucraina scad din nou, de data aceasta pentru a nu mai urca niciodată. Punctul de cădere al curbei pare a se situa către sfîrşitul veacului, cu un caracter mult mai brusc decît crezuse M. Rostovţev, SEHHW, p. 599 în special nota 361 de la p. 1457. Aşa cum observă A., acum scade vertiginos numărul obiectelor de metal, rare la Niprul inferior şi absente în silvo-stepa Niprului şi Bugului mijlociu. Ca o ilustrare a slabei puteri de cumpărare a acestor ţinuturi, în veacurile III—II î.e.n., aş atrage atenţia asupra numărului extrem de scăzut de amfore rodiene (5 exemplare). Fenomenul capătă mai mult relief dacă îl punem în paralelă cu statisticile pe care le cunoaştem din oraşele greceşti de pe litoral, unde amforele rodiene deţin, în aceeaşi vreme proporţia majoritară. La Olbia, într-un depozit care cuprindea material din ultimul sfert al secolului al III-lea — a doua jumătate a secolului al II-lea î.e.n., toartele ştampilate rodiene se află în număr covîrşitor : 376 de exemplare, faţă de 16 anse din Cnidos, 6 din Sinope şi 6 din Cos (E. I. Levi, Ольвия, 1964, p. 280). La Tyras toartele rodiene deţin 41,8% (cf. M. Gramatopol şi Gh. Poenaru Bordea, Dacia XIII 1969, p. 137). Relaţiile Olbiei cu Rodosul sînt atestate şi epigrafic (IOSPE I² 30), iar comerţul cu vinul rodian era foarte prosper în toate oraşele nord-pontice, chiar şi la sciţii din Crimeia (M. Rostovţev, SEHHW, p. 675). Tabloul din bazinul Niprului şi Bugului este contrastant şi faţă de acela din Moldova, Muntenia şi Dobrogea, unde, de asemenea, descoperirile de amfore rodiene deţin majoritatea (D. Tudor, Arheologia Moldovei, V, 1967, p. 37 urm.).

Explicaţia exactă a acestei rapide mutaţii nu mi se pare încă dată. Este drept că începînd din veacul al III-lea î.e.n. încep să se simtă în apusul stepelor pontice ecourile mişcărilor celtice şi bastarne, aşa cum reiese din decretul olbian pentru Protogenes. Din răsărit se declanşează presiunea sarmaţilor, care însă se vor aşeza pe malul Niprului nu mai devreme de veacul I î.e.n., aşa cum au dovedit-o recent cercetările sovietice (vezi Gh. Bichir, Peuce, II, 1971, p. 135 urm.). În aceeaşi vreme se produce replierea forţei scitice către Crimeia. Perioada cuprinsă între sfîrşitul veacului al IV-lea (momentul scăderii importurilor greceşti) şi veacul I î.e.n. (apariţia sarmaţilor pe Nipru) este în orice caz o perioadă tulbure asupra căreia însă nu este locul să insistăm aici.

TOPANTA

PAR

EUGEN DOBROIU

Parmi les premières informations que nous recevons, avec Encolpe, sur Fortunata, il y a aussi celle-ci : *Nunc, nec quid nec quare, in caelum abiit et Trimalchionis topanta est* (37,4).

En marge du manuscrit de Josephus Scaliger (Codex Leidensis Q 61) il y a l'annotation τὰ πάντα. C'est la première tentative d'amender le passage ou d'expliquer le mot *topanta*, inconnu par ailleurs.

En partant du mot grec mentionné plus haut et à l'aide du contexte, les commentateurs sont arrivés à la conclusion que *topanta* signifie « le factotum », « le bras droit ». On apporte à l'appui des passages comme celui-ci d'Hérodote : ἦν τε οἱ ἐν τῷ λόγῳ τὰ πάντα ἡ Κυνώ (*Hist.* 1, 122), comparable en latin avec un passage de Tite-Live : *Demetrius iis unus omnia est* (*Ab V. c.* 11, 11,3) [1]. A noter que le texte d'Hérodote laisse comprendre que Cyrus ne parle que de Kyno, et non pas que celle-ci représenterait tout pour lui ou serait son factotum.

Les chercheurs, parmi lesquels il faut mentionner tout spécialement Wilhelm Süss [2], ont essayé de trouver une motivation de l'aspect inattendu du mot. Süss pense à une étymologie populaire : la forme avec *o* serait due à un rapprochement avec τόπος. Mais, dans ce cas-là, on se voit obligé d'imaginer que le mot a reçu la nouvelle forme en grec, déjà où, d'ailleurs, il faut supposer que préalablement s'est produite la soudure entre le substantif et l'article défini : * *tapanta*. Alfred Ernout ne doute pas que le mot latin ne soit une corruption de τὰ πάντα[3].

J. B. Hofmann, qui considère *topanta* comme équivalent de « ein ein und alles », lui trouve comme étymon τὸ πάντα[4], donc deux mots,

[1] Cf. E. V. Marmorale, *Petronii Arbitri Cena Trimalchionis*. Testo critico e commento, IIe éd., Florence, 1962 (réimp.), p. 30.

[2] Une succincte présentation des opinions émises, chez P. Perrochat, *Pétrone. Le Festin de Trimalcion*. Commentaire exégétique et critique, IIIe éd., Paris, 1962, *ad locum*.

[3] A. Meillet — A. Ernout, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, IVe éd., Paris, 1959, *s.u. topanta*.

[4] A. Walde — J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, IVe éd., vol. II, Heidelberg, 1965, *s.u. topanta*.

StCl, XIV, 1972, p. 175–177, Bucureşti

ce qui motiverait aussi l'aspect. Mais le savant allemand ne nous dit pas quel mot (éventuellement un participe) on aurait pu sous-entendre, pour mettre en rapport un article neutre au singulier avec un substantif neutre au pluriel, qu'on ne saurait concevoir qu'en fonction de l'objet.

Le mot *tapantio*, qui se trouve dans une inscription, ne saurait nous aider à établir l'étymon. Le contexte où il se trouve en ferait plutôt un vocable dénommant un vase ou un ustensile : *sequaere me cum oenoforu, cum calice et tapantione* (CIL vol. VI n°. 25861). Admettons que *tapantio*, à cause de son contenu, soit applicable à la personne aussi. Une dérivation inverse d'un féminin en *-a-* à partir d'un masculin au suffixe *-ōn-* (tout comme *copa* : *copo*, *lena* : *leno*, *lea* : *leo*) serait plausible si le suffixe *-i-* existait : *tapantio* : * *tapantia*. Or, le mot *topanta*, sans *i* dans la terminaison et avec *o* dans la première syllabe, apparaît de la même manière dans tous les manuscrits.

Il est possible que l'étymologie populaire supposée par Süss ait suggéré à Giovanni Alessio une nouvelle étymologie à la base τόπος : τοπάειϛ = τοπάρχηϛ « toparca, governatore di un distretto ». Dans le texte de Pétrone il y aurait un « accusatif en -α employé comme nominatif » : τοπᾶντα (< τοπάεντα). Le mot aurait été utilisé péjorativement, ce qui deviendrait clair du passage qui suit la phrase où se trouve notre mot[5]. La conjecture d'Alessio nous oblige à admettre : (1) l'existence d'un mot d'origine participiale non seulement non attesté mais encore difficilement explicable comme formation ; (2) son apparition et sa circulation à une époque éloignée — autrement il ne se serait pas conservé avec phonétisme dorien dans une periode où dans les villes de la Magna Graecia on parlait la κοινή ; (3) le fait que ce terme était compris par des couches plus larges de locuteurs de latin — sinon, l'effet escompté par l'écrivain n'aurait plus eu lieu. Nous nous trouvons sur un terrain tout à fait incertain.

Il existe aussi une leçon, celle de Victor[6], où, avec la modification de la partie finale, on résout le mot du manuscrit par trois mots qui peuvent donner un sens à la phrase sans qu'un appel au commentaire soit nécessaire : *Trimalchionis* τὸ πᾶν *ea est*. Mais dans le texte on n'éprouve pas le besoin d'un anaphorique. Même si l'on en avait mis un, ce ne serait pas *ea*, mais *illa*, tout comme dans la phrase antérieure (*de manu illius*).

A côté des difficultés signalées apparaît une autre, d'ordre technique littéraire. Si *topanta* veut dire « factotum », pourquoi alors Herméros croit-il nécessaire de préciser plus loin : *sed haec lupatria prouidet omnia et ubi non putes* (37,6) ?

Le génitif *Trimalchionis* demande qu'à la place de *topanta* il y ait de toute façon un substantif. Etant donné que dans la phrase antérieure Fortunata a été présentée, pour ce qui est du passé, sur le dernier échelon de la condition humaine (*noluisses de manu illius panem accipere* 37,3), maintenant, par contraste, elle doit être présentée comme égale sinon supérieure à Trimalcion, ou bien comme le pendant ou le complément de

---

[5] G. Alessio, *Hapax legomena ed altre cruces in Petronio*, Naples, 1960—61, p. 374 sq. (Univ. d. Studi di Napoli. Istit. di Glott. Quad. ling. 6—7).

[6] Cf. l'édition d'Ernout, app. crit.

Trimalcion, c'est-à-dire ce qui correspond ou convient parfaitement à celui-ci.

Le seul mot qui s'accorde comme contenu à ce que nous considérons nécessaire, mais qui permette en même temps une motivation paléographique commode de la modification ou de la corruption du texte en cause est *apanta*, la forme latine de ἀπαντή. Les lexicographes ont trouvé le mot grec dans la Septante et ils en ont fait l'équivalent du terme littéraire ἀπάντησις « action d'aller au devant de », « rencontre », « réponse ». Le substantif ἀπαντή est un postverbal de ἀπαντάω « je vais au devant de, je vais à la rencontre de, je m'avance à la rencontre de », « je résiste », « je réponds (avec ou sans idée de réfutation) ». Parmi les composés [7] de ἀντάω (« je me trouve en face de », « je rencontre, je me rencontre avec ») celui au suffixe συν- a également un postverbal du même type, qui apparaît lui aussi dans la Septante : συναντή = συνάντησις « rencontre ». Un mot de la langue κοινή comme ἀπαντή, à cause de son contenu, avait toutes les chances d'être adopté dans le parler familier latin, comme utile. Il est à la portée d'un individu tel qu'Herméros d'indiquer que Fortunata est devenue le complément de Trimalcion, la chose qui lui manquait, sa rime. Herméros emploie assez fréquemment des hellénismes du langage quotidien. Dans ses propres phrases qui suivent on trouve des mots comme : *saplutus*, *lupatria* (37,6), *babae* (37,9), *babaecali* (37,10).

Le fait que tous les manuscrits renferment la forme corrompue *topanta* est un indice d'une ancienne leçon fautive, qui apparaissait dans le modèle se trouvant à la base des premiers manuscrits des familles *L O H* — nous employons les sigles que Konrad Müller emploie dans sa précieuse étude [8].

Dans l'écriture cursive romaine du Ier siècle, la barre horizontale de la lettre T apparaît souvent inclinée à droite, surtout lorsqu'elle n'est pas suivie d'une pause. De cette manière, l'haste de T et la barre horizontale forment une disposition semblable à celle des hastes de la lettre A. Il est fréquent le cas d'un A ayant la barre horizontale dérivée de l'haste de droite. La dérivation peut aussi apparaître comme une griffe ou comme un ovale demeuré ouvert. Dans une situation pareille, la lettre A peut être lue TO. Un exemple se trouve dans CIL, vol. IV, n° 3340, XX, p. 2,l.2 : A dans *IVLIAS*.

---

[7] A remarquer que de tous ces composés se sont conservés jusqu'à présent ἀπαντῶ, προυπαντῶ et ὑπαντῶ. Le premier avec les sens principaux « je vais à la rencontre de » « je réponds », s'emploie seulement dans la langue démotique ; voir Th. Goulas etc., Σύγχρονον ὀρθογραφικὸν-ἑρμηνευτικὸν Λεξικὸν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης (καθαρευούσης-δημοτικῆς), Athènes, 1961.

[8] K. Müller, *Petronii Arbitri Satyricon*, cum apparatu critico edidit —, München, E. Helmeran, 1961, *Praef.*, surtout p. XXXV.

DISCUȚII RECENTE CU PRIVIRE LA *CONSTITUTIO ANTONINIANA*

DE

ALFRED BOILĂ și EMILIA DORUȚIU-BOILĂ

Nici o altă măsură din istoria dreptului public roman n-a egalat interesul pe care Edictul lui Caracalla proclamat în anul 212, cunoscut sub denumirea de *Constitutio Antoniniana*, l-a suscitat printre istorici, romaniști, epigrafiști și papirologi. Acest edict, prin care se acorda dreptul de cetățenie romană tuturor locuitorilor liberi ai imperiului, cu împrejurările istorice, scopul și motivele lui Caracalla, precum și cu implicațiile sale juridice, a preocupat pe savanții cei mai de seamă în studiul antichităților romane, dînd naștere unei literaturi atît de vaste, încît astăzi numai cu greu poate fi cuprinsă.

Izvoarele literare despre *Constitutio Antoniniana* sînt rare și sărace în conținut. Din ele nu reiese altceva decît că împăratul Caracalla a acordat tuturor locuitorilor liberi ai imperiului cetățenia romană.

Două din aceste mărturii ne vin de la contemporani : Ulpian, *Digestae* (*De statu hominum*) 1, 5, 17 : *In Orbe Romano qui sunt ex constitutione imperatoris Antonini ciues Romani effecti sunt*; Cassius Dio, Ῥωμαϊκὴ ἱστορία, 77, 9, 5 (după epitoma lui Ioannes Xiphilinos din sec. XI) : Οὐ ἕνεκα καὶ Ῥωμαίους πάντας τοὺς ἐν τῇ ἀρχῇ αὐτοῦ, λόγῳ μὲν τιμῶν, ἔργῳ δὲ ὅπως πλείω αὐτῷ καὶ ἐκ τοῦ τοιοῦτου προσίῃ διὰ τὸ τοὺς ξένους τὰ πολλὰ αὐτῶν μὴ συντελεῖν, ἀπέδειξεν.

Celelalte mărturii literare antice, și anume S.H.A., *Vita Seueri*, 1, 1 —2, Ioannes Chrysostomus, *Acta apost. homilia*, 4, 5, 1, Augustin, *De ciu. Dei*, 5, 17, Iustinian, *Nouellae*, 78, c. 5, sînt tîrzii și ele păstrează doar ecoul extinderii generale a cetățeniei romane ca urmare a Edictului lui Caracalla.

Acestor surse literare li s-a adăugat în 1910 un document de cea mai mare însemnătate, prin editarea de către P. M. Meyer a unui papir grav avariat, păstrat în col. Giessen, despre care s-a stabilit că este traducerea în limba greacă a Constituției Antoniniene[1]. Dăm mai jos partea

[1] P. M. Meyer, *Griechische Papyri im Museum des Oberhessischen Geschichtsvereins zu Giessen*, I, fasc. 2, Leipzig, 1910, p. 25—45 ; Id., *Juristische Papiri*, Berlin, 1920, p. 1, n. 1.

din text care interesează direct discuţia noastră, astfel cum a fost stabilit mai tîrziu de epigrafistul A. Wilhelm [2]: Τοιγαροῦν νομίζω [ο]ὕτω με[γαλο-μερῶς καὶ θεοπρεπ]ῶς δύ[να]σθαι τῇ μεγαλει[ό]τητι αὐτῶν τὸ ἱκανὸν ποι[εῖν, εἰ τοσάκις μυρίους ὁσ]άκις ἐὰν ὑ[π]εισέλθ[ωσ]ιν εἰς τοὺς ἐμοὺς ἀν[θρ]ώπους, [ὡς Ῥωμαίους εἰς τὰ ἱερὰ τῶ]ν θεῶν συνει[σ]ενέγ[κοι]μι. Δίδωμι τοί[ν]υν ἅπα-[σιν τοῖς κατοικοῦσιν τῆ]ν οἰκουμένην π[ολιτ]είαν Ῥωμαίων [μ]ένοντος [οὐδενὸς ἐκτὸς τῶν πολιτευμ]άτων χωρ[ὶς] τῶν [δε]δειτικίων. Ὀ[φ]είλει [γ]άρ...

În r. 7—9, cele mai importante, dar şi cu cele mai multe lacune, se spune: „Eu acord, prin urmare, tuturor străinilor din imperiu cetăţenia romană, rămînînd în vigoare...” Aici, P. M. Meyer restituia: Δίδωμι τοί[ν]υν ἅπα[σιν ξένοις τοῖς κατὰ τ]ὴν οἰκουμένην π[ολιτ]είαν Ῥωμαίων, [μ]ένοντος παντὸς γένους πολιτευμ]άτων, χωρ[ὶς] τῶν [δε]δειτικίων, exceptîndu-i pe deditici de la principiul acordării cetăţeniei romane expus în propoziţia principală introdusă prin verbul δίδωμι.

Cu toate că documentele literare, ce-i drept puţine la număr şi extrem de laconice în comentarea Constituţiei Antoniniene, nu amintesc despre deditici şi nici despre vreo clauză de rezervă sau de salvaţiune stipulată în edict, exista încă înaintea apariţiei papirului Giessen 40, I o concepţie în care erau incluşi şi dediticii printre cei ce nu beneficiaseră de favoarea acordată. De aceea, restituirea lui P. M. Meyer, care a umplut lacunele suficient de încăpătoare ale documentului cu concepţia dominantă a vremii sale, a fost salutată ca o confirmare prin însuşi textul edictului a rezultatelor la care se ajunsese pînă atunci. Pe papir P. M. Meyer a restituit δεδειτικίων, un termen nemaiîntîlnit în vreun text de limbă greacă, dar, argumenta editorul, fiind vorba de o traducere în limba greacă a unui cuvînt ce denumea o instituţie fără corespondent în lumea greacă, traducătorul a fost nevoit să redea în această formă latinescul *deditīcius*, formă care respectă legile de formare a cuvintelor greceşti din cele latine.

Cu toate îndoielile exprimate mai de mult în legătură cu lectura lui P. M. Meyer şi împotriva criticilor susţinute cu argumente paleografice şi filologice aduse recent, covîrşitoarea majoritate a specialiştilor văd în cuvîntul δεδειτικίων, dacă nu chiar ca Chr. Sasse, singurul element sigur din cele restituite pe papir, o realitate de care trebuie să se ţină seama [3].

În textul transmis de papirul Giessen 40, I, cuvîntul apare în cuprinsul unei clauze limitative la sfîrşitul frazei prin care se proclamă acordarea cetăţeniei romane tuturor peregrinilor din imperiu. Indiferent dacă specialiştii au legat gramatical clauza de excepţie de propoziţia principală sau de propoziţia incidentală introdusă prin μένοντος, într-un caz şi în altul, majoritatea specialiştilor au socotit că dediticii nu au beneficiat de acordarea cetăţeniei romane, fapt ce trebuia să rezulte incontestabil din textul papirului.

Dar cine au fost aceşti deditici? Dacă termenul se referă la o pătură socială, cît de importantă era această pătură socială în anul 212, data promulgării edictului?

---

[2] Adolf Wilhelm, *Die Constitutio Antoniniana*, AJA, 38, 1934, p. 178—180.

[3] Pentru diversele propuneri de întregire a textului pap. Giss. 40, I, v. bibliografia la Chr. Sasse, *Die Constitutio Antoniniana*, Wiesbaden, 1958, p. 12—15.

Definiția clasică pe care o întîlnim în toate tratatele[4] este că dediticii erau indivizi sau comunități care s-au opus poporului roman cu armele și, fiind supuși, au capitulat fără condiții, definiție dată după Gaius, *Inst.* I, 14 : *Vocantur autem peregrini dediticii hi quondam aduersus populum Romanum armis susceptis pugnauerunt, deinde uicti se dediderunt.* Capitulația se transforma într-o relație juridică durabilă, *dediti* devenind în generațiile următoare *dediticii*, în cazul în care situația lor nu era reglementată printr-un tratat.

Condiția lor juridică în cadrul imperiului este prezentată, tot după Gaius (*Inst.* I, 26), drept cea mai de jos categorie a oamenilor liberi : *Pessima itaque libertas eorum qui dediticiorum numero sunt, nec ulla lege aut senatusconsulto aut constitutione principali aditus illis ad ciuitatem Romanam datur*, incapacitatea peregrinilor deditici de a obține cetățenia romană fiind considerată o caracteristică esențială a acestei categorii juridice[5]. Mai mult decît atît, peregrinii deditici, asemuiți de Gaius cu liberții Aeliani (*Inst.* I, 13 și 15) : *eiusdem condicionis liberi fiunt cuius condicionis sunt peregrini dediticii*, nu aparțineau pe drept nici unei *ciuitas* determinate[6] : *Is autem qui dediticiorum numero est, quoniam nec quasi ciues Romani testari potest, cum sit peregrinus, quoniam nullius certae ciuitatis ciuis est* (Ulpian, *Reg.* XX, 14).

Cum însă Gaius este singurul text antic care folosește termenul *peregrini dediticii*, problema a fost de a identifica în cadrul imperiului pătura care să poarte caracteristicile mai sus pomenite ale peregrinilor deditici, adică incapacitatea de a accede la cetățenia romană și non-apartenența la vreo *ciuitas*.

Multă vreme s-a crezut că locuitorii din chora egipteană întruneau cele două caracteristici mai sus citate ale peregrinilor deditici, și anume, non-apartenența la vreo *ciuitas* recunoscută de stăpînirea romană și imposibilitatea de a se ridica la condiția juridică de cetățean roman[7].

---

[4] Th. Mommsen, *Staatsrecht*, III, p. 139; U. von Lübtow, *Das römische Volk*, Frankfurt, 1955, p. 63, definește termenul *peregrini dediticii* ca „Abkömlinge von *dediti*" ; E. Schönbauer, *Reichsrecht gegen Volksrecht?*, ZSS, 51, 1931, p. 308, spune : „Denn *dediticius* bedeutet rechtlich nichts anderes als den Nachkommen eines *deditus*" ; Id., JJP, VI, 1952, p. 27, arată că situația de *peregrinus dediticius* devenea „ein rechtliches Dauerverhältnis".

[5] E. Schönbauer, *Dediticier, Doppelbürgerschaft und Personalitätsprinzip*, JJP, 1952, p. 25 sq. ; A. H. M. Jones, *Studies in Roman Government and Law*, Oxford, 1960, p. 132 ; R. Böhm, *Studien zur Civitas Romana. Zur angeblichen generellen Bürgerschaftsunfähigkeit der Dediticier*, Aegyptus XLIV, 1964, p. 185.

[6] V. expunerea acestei caracteristici a peregrinilor *dediticii* la E. Schönbauer, *Eine neue wichtige Inschrift zum Problem der Constitutio Antoniniana*, Jura, XIV, 1963 1, p. 71—108, în special, p. 82 sq. ; v. si Chr. Sasse, *op. cit.*, p. 11.

[7] Izvorul principal din care s-a dedus neaccesibilitatea pentru egiptenii din chora a cetățeniei romane este corespondența lui Pliniu cu împăratul Traian, scrisorile 5, 6, 7 și 10, prin care Pliniu solicită împăratului cetățenia romană pentru Harpokras, medicul său, libert al unei egiptene. După ce Traian îi satisface cererea, Pliniu revine, rugîndu-l pe împărat să-i acorde lui Harpokras și cetățenia Alexandriei, aceasta fiind, spune Pliniu, o condiție pentru egipteni de a obține în mod legal cetățenia romană. Pasajul din scrisoarea X, 7 : *Admonitus sum a peritioribus debuisse me ante ei Alexandrinam ciuitatem impetrare, deinde Romanam, quoniam esset Aegyptios*, a fost adus drept cea mai sigură mărturie a situației de *peregrini dediticii* a egiptenilor din chora, cărora le era oprită orice cale de acces la *ciuitas Romana*. Chiar și această ocolire a interdicției, prin acordarea prealabilă a cetățeniei Alexandriei, a fost considerată excepțională, întrucît împăratul însuși s-a arătat puțin dispus să dea cetățenia Alexandriei unui egiptean. V. discuția

Astăzi este în general cunoscut faptul că în numeroase documente din epoca preantoniniană egiptenii din chora apar cu gentilicii romane şi că ei au beneficiat de acordarea generală a cetăţeniei romane prin edictul lui Caracalla, ceea ce l-a determinat pe C. B. Welles să afirme : „At all events, the Egyptians were not dediticii, or if they were, they were not excluded from Caracalla's grant" [8].

Asemeni egiptenilor din chora au fost consideraţi, de mulţi cercetători străini şi de majoritatea cercetătorilor români, toţi provincialii locuind la sate, adică cei ce trăiau în colectivităţi fără autonomie recunoscută juridic de stăpînirea romană. Pentru aceştia, singura cale de acces la cetăţenia romană era armata. Aceşti provinciali, gali, germani, pannoni, traci, daci, geţi, erau urmaşii unor duşmani învinşi în luptă şi rămaşi după aceea fără o situaţie definită de drept public, sub puterea Romei. În afară de libertate, ei nu aveau nici o reglementare printr-un tratat a situaţiei lor de drept în cadrul imperiului şi nici o organizare autonomă proprie [9].

Lipsa unei organizări comunale recunoscute, caracteristică dediticilor, a fost transferată asupra tuturor provincialilor de la ţară, caracteristică din care decurgea cealaltă, anume imposibilitatea de a accede la cetăţenia romană, cei mai mulţi dintre ei rămînînd în aceeaşi situaţie şi după promulgarea Constituţiei Antoniniene [10].

Determinării conţinutului noţiunii de *peregrini dediticii* ca fiind *nullius certae ciuitatis ciues* i s-a adus obiecţia de a fi prea largă, iar sfera sa de aplicabilitate incertă. De asemenea, concepţia dominantă despre *peregrini dediticii* conţine o contradicţie. Aşa cum s-a arătat, *dediticiae* erau numite în general populaţii aflate după o capitulaţie armată, în stare de supunere necondiţionată, expuse voinţei discreţionare a învingătorului, o stare în care vechile relaţii politico-juridice din interiorul comunităţii au fost anihilate sau suspendate. Istoria a dovedit însă că această situaţie nu se permanentiza, că ea a fost de fiecare dată una de tranziţie, ducînd

---

acestui loc din Pliniu la Sasse, *op. cit.*, p. 76 şi urm. ; cf. comentariul lui A. N. Sherwin-White, *The letters of Pliny*, Oxford, 1968, p. 566—571 şi 575—576. Pentru Harpokras, se arată în cartea citată, dificultatea provenea şi de la situaţia sa de libert, ştiut fiind că liberţii nu aveau acces la cetăţenia locală în unele oraşe greceşti. A. N. Sherwin-White explică însă incapacitatea egiptenilor de a deveni cetăţeni romani nu prin faptul că erau deditici (pentru situaţia de peregrini *dediticii* a egiptenilor din chora, v. R. Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*, ed. II, 1955, p. 588), ci prin lipsa oricărei tradiţii şi experienţe de autoguvernare. Acordarea prealabilă a cetăţeniei Alexandriei era destinată să-i pună în contact cu viaţa în cadrul unei *ciuitas* şi cu valorile culturale ale lumii greco-romane.

[8] C. Bradford Welles, *Another look at P. Giss. 40, I. A Review Article*, Yale, 1962, p. 11 (non uidi, citat după E. Schönbauer, Jura, XIV, 1963, p. 102). V. la Chr. Sasse, *op. cit.*, p. 79, numeroase exemple de egipteni cetăţeni romani, despre care nu se poate afirma că erau veterani sau cetăţeni ai Alexandriei sau ai vreuneia din celelalte trei *poleis* autonome egiptene.

[9] Principalul reprezentant al acestei opinii este E. Schönbauer, care a expus-o în mai multe studii, cu unele modificări, pe măsura apariţiei unor elemente noi ; v. mai sus, notele 4, 5 şi 6 ; savantul vienez susţine că toate populaţiile din imperiu care nu aveau un *status ciuitatis* erau *dediticii*, dar au beneficiat de acordarea cetăţeniei romane prin *Constitutio Antoniniana* ; V. şi R. Vulpe, *Din istoria Dobrogei*, II, p. 198—199.

[10] E. M. Staerman, *K voprosu o dediticii v edikte Caracalli*, VDI, 1946, 2, p. 81—88 ; E. Condurachi, *La Costituzione Antoniniana*, Dacia, N. S., II, 1958, p. 281—316, susţine că populaţia rurală din întregul imperiu a fost organizată în *ciuitates dediticiae*, excluse de la unificarea juridică realizată prin Constituţia lui Caracalla. Singura cale de acces la *ciuitas Romana* pentru cei ce erau „in numero dediticiorum" era serviciul militar. Asupra acestei chestiuni vom reveni mai jos.

la recunoașterea măcar parțială a relațiilor juridice locale, relații care, după *redactio in prouinciam*, îmbrăcau forme progresiv romanizate [11]. În procesul acesta, dediticii deveneau peregrini și apoi cetățeni romani. Astfel că, pentru a-l cita pe Chr. Sasse, „starea de *deditīcius* înceta acolo unde începea aceea de peregrin" [12].

Cît despre caracteristicile juridice ale dediticilor, așa cum ni le prezintă romaniștii moderni ca fiind incapacitatea de a accede la cetățenia romană, interdicția de a dispune prin testament, non-apartenența la o comunitate juridică recunoscută și obligația de a plăti capitația, analiza fiecăreia în parte și confruntarea cu documentele au arătat că primele se bazează pe interpretări eronate ale textelor din Gaius și Ulpian și că celelalte două nu sînt proprii numai peregrinilor deditici.

Acesta era stadiul cercetărilor în 1958, cînd Chr. Sasse își scria disertația *Die Constitutio Antoniniana* [13], care a rămas, cu toate criticile aduse, un bilanț al discuțiilor purtate pînă atunci, și acest stadiu nu putea fi depășit atîta vreme cît documentele nu au oferit un element nou, susceptibil să sugereze sensul în care trebuia completată lacuna din rîndurile 8—9 ale papirului Giessen 40 I, precum și sensul în care trebuia înțeleasă măsura lui Caracalla.

Un asemenea element nou se pare că a fost oferit cercetării de inscripția cunoscută în literatura de specialitate sub numele de *Tabula Banasitana* [14]. Este, așa cum au comunicat descoperitorii săi, W. Seston și

---

[11] Th. Mommsen, *Le droit public romain*, vol. VI, 1, p. 61—62; M. Lemosse, *Le régime des relations internationales dans le Haut-Empire Romain*. Publ. de l'Inst. de Droit Romain de l'Univ. de Paris, Paris, 1967; la p. 44 autorul spune: „Ainsi tous les royaumes dits clients sont ... dans une situation juridique dont le fondement, la justification et l'explication théorique résident dans le concept romain de la *deditio*. Que celui-ci corresponde bien en fait à une conquête victorieuse ou qu'il soit sorti de son cadre originaire, il n'en forme moins la base des relations que Rome établit avec de tels partenaires, même lorsqu'ils sont pratiquement indépendants" ... „Cette *deditio* constituant la base générale de relations internationales n'était pas génératrice de servitude et d'implacable domination, mais comportait bien souvent l'établissement d'une amitié faite parfois de vassalité, plus fréquemment d'hégémonie; la liberté des partenaires n'était alors pas abolie, mais subsistait dans la mesure où Rome l'acceptait" (p. 210). Pentru relațiile Romei cu statele clientelare, v. J. Klose, *Roms Klientelrandstaaten am Rhein und an der Donau* (1934); B. Paradisi, SHDI 20 (1954), p. 61 (citat după M. Lemosse, *op. cit.*).

[12] Chr. Sasse, *op. cit.*, p. 98—100, subliniază incompatibilitatea termenilor *peregrini* și *dediticii*. El arată că expresia a fost creată de Gaius în scopuri didactice, dar că ea n-a acoperit niciodată o categorie social-juridică: „Die Anwendbarkeit der Bezeichnung *dediticii* endet mit der Peregrinität".

[13] Studiul lui Chr. Sasse, *Die Constitutio Antoniniana*, citat de noi mai sus, apărut în 1958 (concomitent cu studiul lui Em. Condurachi, *La Costituzione Antoniniana*, Dacia N. S., II, 1958, p. 281—316), reprezintă încheierea unui stadiu în discuțiile referitoare la Constituția Antoniniană. El a utilizat într-o analiză minuțioasă întregul material cunoscut pînă atunci în această problemă și a spus tot ce se putea spune la acea dată despre caracterul, scopul și efectele Constituției lui Caracalla. Astfel că, deși adeseori criticat, istoricii și romaniștii moderni consideră studiul lui Sasse drept un punct de plecare. De altfel, Chr. Sasse însuși a revenit cu două *Literaturübersicht zur C. A.* în JJP, XIV, 1962, p. 109—149, și XV, 1965, p. 329—367; adăugăm aici seria de studii ale lui R. Böhm, *Studien zur ciuitas Romana I—V*, Aegyptus, XLII (1962), p. 211—236, XLIII (1963), p. 54—67, XLIV (1964), p. 206—310; E. Schönbauer, *Eine neue wichtige Inschrift zum Problem der Constitutio Antoniniana*, Iura, XIV, 1963, p. 71—108; A. Segrè, *La Costituzione Antoniniana e il diritto dei „nuovi ciues"*, „Iura", XVII, 1966, 1, p. 1—26; F. de Visscher, *La constitution antonine et la dynastie des Sévères*, RIDA, VIII (1961), p. 232; Alvaro D'Ors și H. Gundel, *Zur Constitutio Antoniniana*, Giessen, 1966 (*non uidi*); J. F. Gilliam, *Dura-Rosters and the „Constitutio Antoniniana"*, Historia, XIV, 1965, p. 74—92.

[14] Textul integral al inscripției este încă inedit, descoperitorii W. Seston și M. Euzennat au comunicat însă datele esențiale ale documentului la Academia de inscripții și la Société

M. Euzennat, un text cu 53 de rînduri gravate pe o tablă de bronz, conţinînd trei documente oficiale privind accesul la cetăţenia romană a unei familii berbere, datînd din a doua jumătate a sec. II e.n. Primul document este copia unei scrisori a lui Marcus Aurelius şi L. Verus adresată în anul 167 procuratorului Mauritaniei Tingitane, Coiedius Maximus, ca răspuns la o cerere de acordare a cetăţeniei romane a lui Iulianus, berber din tribul Zegrenses, pentru sine, soţia sa şi patru copii ai săi. Răspunsul împăratului era: „non cunctamur (his) ciuitatem Romanam saluo iure gentis dare". Într-o altă scrisoare, adresată procuratorului Vallius Maximianus în anul 177, Marcus Aurelius şi Commodus acordă soţiei lui Aurelius Iulianus, fiul lui Iulianus de mai sus, calificat drept „princeps gentium Zegrensium", şi copiilor lor cetăţenia romană, „saluo iure gentis". Al treilea document este un „commentarius de ciuitate Romana donatorum", text întocmit la 6 iulie 177 la *Consilium Principis*. Cele trei texte au fost redactate în birourile cancelariei imperiale, denumite *Ab epistulis*.

În toate aceste trei acte, împăraţii spun: „His dedimus ciuitatem Romanam saluo iure gentis", adăugîndu-se în *commentarius*: „sine deminutione tributorum et uectigalium populi et fisci".

Spre deosebire de Seleucos din Rhosos[15], devenit cetăţean roman în a. 42 î.e.n., nici unul din Iulianii pomeniţi în *Tabula Banasitana* nu a fost afectat vreunui trib roman. Ei au primit o dată cu cetăţenia romană privilegii jurisdicţionale, fiind de acum înainte trataţi de magistraţii romani ca nişte romani pe terenul dreptului privat; în acelaşi timp, garantarea drepturilor locale, *ius gentis*, le permitea să trăiască în cadrele societăţii lor berbere conform dreptului local.

Clauza de păstrare a drepturilor locale, „saluo iure gentis", i-a sugerat descoperitorului legătura cu clauza de salvaţiune din papirul Giessen 40 I. Ambele documente fiind redactate în cancelaria imperială, schema utilizată a trebuit să fie aceeaşi, μένοντος traducînd pe *saluo*.

Reamintim că în rîndurile 7—9 ale pap. Giess. 40 I se spune: δίδωμι τοί[ν]υν ἄπα[σιν τοῖς κατοικοῦσιν τὴ]ν οἰκουμένην π[ολι]τείαν Ῥωμαίων [μ]ένοντος .. (=) dau tuturor peregrinilor oikumenei cetăţenia română...), după care urmează un pasaj mutilat din care s-au păstrat numai cîteva cuvinte: -] άτων şi mai departe χωρ[ὶς] τῶν [δε]δειτικίων. Acest pasaj a constituit obiectul a nenumărate discuţii şi, de la *editio princeps* a papirului pînă astăzi, au fost date, după ştiinţa noastră, 26 de soluţii.

În reconstituirea, mai sus prezentată, a lui A. Wilhelm, clauza introdusă prin μένοντος trebuia să fie o clauză de păstrare cu sens nega-

---

d'Histoire de Droit, Paris. Comunicarea prezentată la Academia de inscripţii a fost publicată în CRAI, 1961, p. 317—324, şi ea a constituit baza de discuţii a tuturor celor ce s-au ocupat în ultimii ani de C. A. în lumina acestui important document; cf. W. Seston conferinţa la cel de-al XIII Congres internaţional de ştiinţe istorice, Moscova, 16—23 aug., 1970, *La citoyenneté romaine*. În timp ce acest articol era sub tipar, a fost editat textul integral al inscripţiei în CRAI, 1971, p. 468—490.

[15] P. Roussel, *Un Syrien au service de Rome et d'Octave*, Syria, XV, 1934, p. 33—74; E. Schönbauer, *Die Inschrift von Rhosos und die Constitutio Antoniniana*, Archiv für Papyrforschung, XIII, 1939, p. 177—209; F. de Visscher, *Le statut juridique des nouveaux citoyens romains et l'inscription de Rhosos*, Antiquité Classique, XIII, 1944, p. 11—35, XIV, 1946, p. 29—59; L. Jalabert et R. Mouterde, IGLS, III, 1, Paris, 1950, p. 395—411, text şi comentariu.

tiv față de principiul enunțat la începutul frazei : μένοντος [οὐδενὸς ἐκτὸς τῶν πολιτευμ]άτων χωρ[ὶς] τῶν [δε]δειτικίων (= „nimeni să nu rămînă în afara politeumelor cu excepția dediticilor...").

Chr. Sasse a întreprins în monografia sa asupra Constituției Antoniniene o analiză a poziției sintactice a participiului μένοντος. În papirii datați în sec. I—III e.n. el a găsit 47 de documente în care clauza de salvațiune pozitivă apare sub forma unui genitiv absolut, întotdeauna introdus prin participiul prezent al verbului μένω ; cu alte cuvinte, μένω stă întotdeauna la începutul unei propoziții cînd înseamnă „a se păstra, a rămîne în continuare" („bestehen, gewahrt bleiben") [16].

Aceasta îndreptățește presupunerea că μένω în pap. Giess. 40, I, înseamnă „a păstra", presupunere întărită și de faptul că textul Constituției Antoniniene justifică existența unei clauze pozitive de păstrare situate la finele unei prevederi de schimbare a situației de drept. În continuarea acestui raționament, Chr. Sasse arată că excepția introdusă prin χωρὶς se leagă de clauza propoziției incidentale.

El consideră deci că întregirile propuse pentru rîndul 9, cu μένοντος introducînd o propoziție negativă, sînt în contradicție cu stilul textelor juridice din papiri. Pe lîngă aceasta, restituirea lui A. Wilhelm are și un defect de conținut : rămînerea în afara politeumelor a dediticilor nu merita o subliniere specială în text, întrucît prin acordarea cetățeniei romane prin Constituția Antoniniană nu urma să schimbe nimic în ce privește apartenența indivizilor la comunitățile locale, spune pe bună dreptate Chr. Sasse.

În construcția stabilită de Chr. Sasse, r. 8—9 ale pap. Giess. trebuiau să sune astfel : δίδωμι τοίνυν ἅπασιν τοῖς κατοικοῦσιν τὴν οἰκουμένην πολιτείαν Ῥωμαίων, μένοντος ... introducînd o propoziție prin care se garanta rămînerea în vigoare a unor stări existente, rămînere în vigoare de la care a fost exclusă o categorie juridică — fapt exprimat în text prin χωρὶς τῶν δεδειτικίων.

Dar documentele cunoscute pînă la data la care-și scria Chr. Sasse studiul nu ofereau nici un element nou, susceptibil de a fi completat în continuarea propoziției introduse prin μένοντος. El, ca toți predecesorii săi, pornind de la premisa că dediticii au fost excluși de la acordarea generală a cetățeniei romane, a încercat o soluție de întregire a lacunei, care, împreună cu clauza limitativă, să exprime această idee a excluderii dediticilor de la prevederile constituției. Astfel că el restituie : οὐδενὸς τῶν ἐλασσωμάτων χωρὶς τῶν δεδειτικίων (= „să nu rămînă în vigoare nici o defavorizare — de drept sau de fapt — în afară de aceea a dediticilor"), dînd clauzei de salvațiune un sens negativ, contrar celor stabilite de el însuși din analiza papirilor [17].

Restituirea sa, ca și a înaintașilor săi, suferă în măsura în care contravine chiar principiului gramatical și logic extras și stabilit din documente, dar mai ales prin faptul de a da propoziției introduse prin participiul prezent μένοντος un sens strîns legat de declarația de acordare a cetățeniei romane și de a nu intui că prin μένοντος trebuia să se

---

[16] *Op. cit.*, p. 48 sq.
[17] *Ibid.*, p. 123—124.

introducă un element nou, ce nu este cuprins în propoziţia principală, destinat să-i completeze conţinutul. În propunerea lui Chr. Sasse de completare a lacunei, propoziţia introdusă prin μένοντος putea lipsi, fără ca sensul general al frazei să fi fost sărăcit: „acordăm tuturor din oikumene cetăţenia romană — ca să nu rămînă nici una din defavorizări în afară de cele *dediticiae*" — , ceea ce, spus cu alte cuvinte, ar fi: „dăm tuturor cetăţenia romană în afară de deditici", ideea exprimată de propoziţia secundară introdusă prin μένοντος neaducînd nici un element nou, ci fiind implicit conţinută în propoziţia principală.

Spiritul declarativ propagandistic al acordării cetăţeniei romane tuturor peregrinilor din oikumene impunea ca propoziţia secundară care o completează să conţină un avantaj legat de acordarea acestui drept şi nu să enumere indivizii, categoriile sau condiţiile de excludere de la beneficiul acordat cu atîta generozitate.

Prin urmare, propoziţia incidentală cu genitiv absolut trebuia să conţină o clauză de salvaţiune cu conţinut pozitiv, de păstrare a unor stări sau norme existente. Această concluzie rezultă atît dintr-o necesitate gramaticală, cît şi din practica constatată în redactarea actelor în cancelaria imperială — şi lucrul a fost observat de multă vreme. Schönbauer, Schubart şi alţii susţineau că, gramatical şi logic, propoziţia intercalată trebuia să fie afirmativă, să arate că anume stări rămîneau în vigoare, cu toată acordarea generală a dreptului de cetăţenie romană [18]. H. I. Wolff a făcut un pas înainte, arătînd că păstrarea drepturilor locale ale comunităţilor autonome (el se referea la organismele urbane, în opoziţie cu comunităţile pe care le denumeşte „unmittelbar unter römischer Provinzialverwaltung stehenden Gebiete"), relevată de Schönbauer, de Visscher şi alţii, era în contrast cu „logica juridică" a actului de acordare a cetăţeniei romane şi că acest act trebuia să prevadă printr-o clauză specială rămînerea în vigoare a imunităţilor şi a instituţiilor locale. Cu drept cuvînt, el arată că efectul propagandistic al Constituţiei Antoniniene ar fi fost nul, dacă prin generalizarea cetăţeniei romane comunităţile urbane şi-ar fi pierdut privilegiile anterioare [19].

Această clauză a păstrării drepturilor locale H. I. Wolff o restituia în lacuna introdusă prin μένοντος: [κυρίου παντὸς νόμου ταγμ]άτων χωρ[ὶς] τῶν [δεδ]ειτικίων = „manente ualida omni lege ciuitatium praeter dediticiorum" (= „toate legile comunităţilor autonome rămîn în vigoare cu excepţia celor (adică a legilor) ale dediticilor". H. I. Wolff recunoştea punctul slab al reconstituirii sale, anume, atribuirea de legi dediticilor, dar, explica el, „leges" se refereau la comunităţile libere şi „numai prin atracţie s-ar extinde şi asupra cutumelor dediticilor" („sich ... nur durch Attraktion auf Rechtsbräuche der Deditizier beziehen würden"). Deci, din nou dificultatea de integrare în text a termenului δεδειτίκιοι. Ceea ce aduce nou textul inscripţiei de la Banasa, pe lîngă confirmarea uzanţelor cancelariei imperiale, încă înainte de Constitutio Antoniniana, de a asigura, cu prilejul acordării cetăţeniei romane, păstrarea cutumelor juridice locale printr-o clauză de salvaţiune cu conţinut pozitiv, este că

[18] E. Schönbauer, ZSS, 51, 1931, p. 313; Schubart, Aegyptus, 20, 1940, p. 36.

[19] H. I. Wolff, *Zwei Miszellen. II. Zu Pap. Giess. 40, col. I*, Eos, XLVIII, p. 367—371.

nu numai *ciuitates*, ci și *gentes* constituiau comunități politice legale. Acordîndu-i lui Iulianus și membrilor familiei sale din tribul Zegrenses cetățenia romană, împăratul Marcus Aurelius le garanta păstrarea drepturilor locale, *ius gentis*.

În continuarea raționamentului, W. Seston arată că în papirul Giessen s-a utilizat aceeași schemă, declarația imperială de acordare generală a cetățeniei romane fiind urmată de clauza de salvațiune a drepturilor locale a tuturor categoriilor de colectivități, *poleis* sau *gentes*, pe care le denumește colectiv *ciuitates*. W. Seston propunea deci următoarea restituire a clauzei de salvațiune din r. 9 al pap. Giessen 40, I (a 25-a, după care au urmat altele, el însuși mai propunînd o soluție în 1963): μένοντος [τοῦ δικαίου τῶν πολιτευμ]άτων χωρ[ὶς] τῶν [δε]δειτικίων (= „do omnibus qui sunt in orbe terrarum ciuitatem Romanam, saluo iure ciuitatum, praeter dediticios").

Implicațiile acestei restituiri sînt vaste, și justețea ei a fost parțial confirmată. În primul rînd, sfera de aplicare a Constituției Antoniniene apare mult extinsă, ea cuprinzînd toate categoriile de colectivități din imperiu, urbane sau rurale, *ciuitates* sau *gentes*, cărora nu numai că li se acorda cetățenia romană, dar li se garanta păstrarea drepturilor locale. Aceasta înseamnă că toate categoriile de provinciali din imperiu au devenit cetățeni romani, berberii din Mauritania, țăranii din chora egipteană, galii, germanii, tracii, bessii și geții, ei păstrîndu-și în același timp cadrele vieții locale, cu toate uzanțele juridice pe care le avuseseră înainte.

În ceea ce privește autonomia orașelor după C.A., faptul era de multă vreme recunoscut:

Într-un studiu publicat în 1956 Schönbauer ajungea la concluzia că Edictul lui Caracalla nu a însemnat o cezură în statutele municipale [20]. Descoperirea unui fragment din *Lex municipalis* de la Lauriacum, din care rezulta că orașul a primit statutul de municipiu de la împăratul Caracalla, și anume după celebrul său edict, a arătat că vechea teză, conform căreia, prin acordarea cetățeniei romane elementelor urbane, toate comunitățile orășenești au devenit municipii, trebuie părăsită [21].

Faptul că se mai acordă statute de municipii și după C.A., cînd toți locuitorii deveniseră cetățeni romani, arată că autonomiile municipale

---

[20] E. Schönbauer, *Neue Rechtsquellen zum Constitutio Antoniniana Problem. Neue Fragmente der Munizipalverfassung von Lauriacum*, Eos, XLVIII, 1, p. 480.

[21] E. Schönbauer, *loc. cit.*, p. 482, nota 39, unde citează printre susținătorii acestei teze pe Savigny, L. Mitteis și E. Bickermann. Pornind de la o premisă asemănătoare, și anume că după C. A. „per il fatto stesso che gli abitanti delle città divengono tutti cittadini romani, scompare automaticamente la differenza giuridica tra *coloniae*, *municipia* e *ciuitates foederatae*", E. Condurachi (în studiul citat, Dacia, N. S., II, 1958, p. 314—315) propunea următoarea restituire pentru r. 7—9 ale pap. Giess, 40, I: Δίδωμι τοί[ν]υν ἅπα[σιν ξένοις (sc. *peregrinis*) τοῖς κατὰ τ]ὴν οἰκουμένην π[ολι]τείαν Ῥωμαίων, [μ]ένοντος [δ'οὐδενὸς γένους πολιτευμ]άτων (sc. *constitutionum*) χωρ[ὶς] τῶν [δε]δειτικίων. Dacă documentele continuă să menționeze diverse categorii de orașe „la differenza ... tra *municipium*, *ciuitas* e *colonia* consisteva nel grado di sviluppo urbano di quel centro e nel fatto di avere o no organi rappresentativi dei potere statale" (*ibid.*, p. 314, nota 135). Conform restituirii propuse, singurele *ciuitates* lăsate în afara operei de unificare juridică și administrativă realizată de C. A. au fost *ciuitates dediticiae*. Ele cuprindeau pe cei ce erau „in numero dediticiorum ... nullius certae ciuitatis" și, ca atare, „non fanno parte d'una vera città (*urbs* o *polis*), ma costituiscono quelle *ciuitates dediticiae* le quali, nel 212 non avevano ricevuto in blocco la cittadinanza" (*ibid.*, p. 314 și 316).

au supravieţuit Constituţiei Antoniniene, un municipiu fiind nu numai totalitatea locuitorilor cu drept de cetăţenie romană dintr-un oraş, ci o *respublica* cu constituţie proprie, cu magistraţi şi curie proprii, cu competenţe administrative asupra unui teritoriu determinat şi care conferă drept de cetăţenie (*origo*) locuitorilor săi.

Bineînţeles că tendinţa de nivelare juridică a diverselor categorii de oraşe, *coloniae*, *municipia*, *ciuitates*, începută mult înainte de C.A., a continuat şi după aceea, ea ducînd în cele din urmă, în epoca dominatului, la cuprinderea lor sub termenul general de *ciuitates* — dar această problemă iese din cadrul tratării de faţă.

Garantarea drepturilor locale prin însuşi textul C.A. nu numai diverselor categorii de oraşe, ci şi populaţiilor de la ţară, *gentes*, explică de ce continuă să apară în documentele epigrafice după anul 212 comunităţi rurale, alături şi distinct de *ciues Romani*. Inscripţiile din Dobrogea puse de *ciues Romani et Lai consistentes uico Secundini* în anii 237, 238, 246 au fost considerate drept dovada cea mai sigură că populaţiile satelor din întreg imperiul, considerate *dediticiae*, au fost excluse de la acordarea cetăţeniei romane prin Constituţia lui Caracalla [22]. Dar, dacă încă în timpul lui Marcus Aurelius berberii din tribul Zegrenses devin *ciues Romani*, rămînînd în acelaşi timp berberi prin garantarea lui *ius gentis*, înţelegem de ce laii din *uici* dobrogeni continuă să se numească *lai* şi după ce au fost făcuţi cetăţeni romani prin Constituţia Antoniniană [23]. Lor, ca şi berberilor de la Banasa, ca egiptenilor din chora, o dată cu cetăţenia romană, li s-a garantat păstrarea drepturilor locale, a formelor locale administrative şi juridice. Ca şi statutele oraşelor, organismele locale rămîn neschimbate, comunităţile lor continuînd să se numească întocmai ca înainte *ciues Romani et Lai consistentes uico Secundini* şi continuînd să fie conduse şi administrate de magistraţi aleşi alternativ dintre vechii *ciues Romani* şi *lai*, deveniţi şi ei *ciues Romani*, aşa cum rezultă din numele lor, romanizate toate.

„... Si, en 230, T. Flavius Sanctinus et ses frères peuvent à leur tour se dire *ciues Romani et Taunenses ex origine patris* (Dessau, 7096), c'est que trois mots d'une formule officielle (adică *saluo iure gentis*), que nous lisons pour la première fois à Banasa, ont trouvé pour écho les dimensions du monde", spune W. Seston [24] despre unul din documentele folosite drept un exemplu clasic şi mărturie că după Edictul lui Caracalla legionarii continuau să devină cetăţeni romani numai la încorporarea

---

[22] E. M. Staerman, *K voprosu o dediticii v edikte Karakally*, VDI, 1946 (2), p.81—88, analizînd inscripţiile din Dobrogea referitoare la bessi şi lai, conchide că faptul că ei continuă şi după C. A. să poarte în inscripţii calificativul de *consistentes*, distinct de *ciues Romani*, este o dovadă certă că ei au rămas peregrini după anul 212. „Le tre iscrizioni della Scizia Minore posteriori all'editto di Caracalla, del 237, 238 e 246, nelle quali sono ricordati i *ciues Romani et Lai consistentes* costituiscono così una prova categorica, la sola che possa essere accettata senza riserve perchè si tratta d'una vecchia popolazione tracia trasferita nella Dobrugia ... è rimasta priva di cittadinanza romana anche dopo il 212 e.n. Alle argomentazioni della studiosa sovietica si può aggiungere il fatto che, in rapporto alla popolazione autoctona geto-dacica, la situazione dei Bessi e dei Lai ... era ... una privilegiata nello Stato romano", spune E. Condurachi (*loc. cit.*, p. 291—292).

[23] Cf. A. N. Sherwin-White, *The Roman citizenship*, Oxford, 1939, p. 182.

[24] *Loc. cit.*, p. 324.

în legiune [25]. T. Flavius Sanctinus, *miles legionis XXII Primigeniae Alexandrianae, immunis consularis*, se declară a fi *ciuis Romanus et Taunensis ex origine patris*, tatăl, T. Flavius Maternus, fiind veteran de cohortă pretoriană. Știut fiind că pretorienii erau în mod obligatoriu cetățeni romani la intrarea lor în cohortele pretoriene [26], tatăl era cetățean roman, iar fiul i-a moștenit condiția și numele. Dacă acesta din urmă ar fi primit cetățenia romană numai la intrarea în legiune, numele lui ar fi fost M. Aurelius, după numele împăratului în momentul încorporării, și nu T. Flavius, cum se numea tatăl. El, ca și tatăl și frații săi, erau vechi cetățeni romani, iar *ciues Taunenses* nu înseamnă aici altceva decît că erau originari din *Ciuitas Taunensis*. Din aceste exemple rezultă în mod convingător că nu există nici o incompatibilitate între condiția de *ciuis Romanus* și apartenența la o comunitate etnică. În această ordine de idei menționăm o inscripție importantă, o dedicație din anul 220/221 către împăratul Elagabal descoperită la Lyon. Ea atestă existența unui *conuentus ciuium Romanorum* al celor trei Gallii : *ciues Romani in Tribus Prouinciis Galliis consistentes*, a cărui înființare data probabil din anul 12 î.e.n. și care s-a menținut cu același titlu și după Constituția lui Caracalla, avînd *curatores* proprii și o casă comună [27].

Atestarea acestui *conuentus* interprovincial al cetățenilor romani din cele trei Gallii după proclamarea Constituției Antoniniene a fost explicată nu prin opoziția cu condiția de peregrini a celei mai mari părți a populației celor trei Gallii, ci prin evoluția instituției numite *conuentus* : „Cette inscription de 220, — scrie M. Lemosse — postérieure à la C.A., aurait pu embarasser quiconque ne pense que l'octroi de la citoyenneté romaine à tous les habitants de l'Empire devait abolir un tel particularisme, mais si, comme on l'admet dans des hypothèses couramment soutenues, cette constitution a disposé tout autre statut demeurant ou sauf *(salue)* le droit des communautés, elle devait laisser survivre la collectivité des citoyens d'origine italienne ou natifs d'anciennes colonies, coexistants avec les nouveaux Romains avec lesquels la fusion fut seulement progressive, et les *curatores* aussi bien que le *conuentus* n'ont disparu qu'un peu plus tard, par l'effet moins instantané de la généralisation d'un régime des cités identique pour toutes et uniformément subordonné au gouverneur" [28].

Importanța inscripției de la Banasa pentru înțelegerea instituțiilor provinciale și a evoluției lor la sfîrșitul sec. II și în prima jumătate a sec. III nu poate fi suficient subliniată, iar numeroasele sale implicații n-au fost încă în întregime cuprinse și valorificate. Înțelegem însă în ce măsură unele documente, considerate pînă acum indicii sigure ale carac-

---

[25] Despre condiția juridică a legionarilor, v. G. Forni, *Il reclutamento delle legioni da Augusto a Diocleziano*, Roma, 1953, p. 103 și urm.

[26] Cf. A. Passerini, *Le coorte pretorie*, Roma, 1939, p. 146—159, despre recrutarea pretorienilor în primele două secole ale epocii imperiale ; se știe că Septimiu Sever a introdus o reformă în sistemul de recrutare și completare a efectivelor cohortelor pretoriene, stabilind alegerea noilor pretorieni dintre legiunile din provincii (Id., *ibid.*, p. 173 sq.). Prin urmare, condiția de cetățean roman era obligatorie pentru cei ce intrau în cohortele pretoriene.

[27] P. Wuilleumier, *Inscriptions Latines de Trois Gaules*, XVII-e Suppl. à Gallia, Paris, 1963, p. 82—83, nr. 221, cu literatura esențială.

[28] M. Lemosse, *op. cit.*, p. 183, nota 9.

terului limitat al extinderii cetăţeniei romane prin Edictul lui Caracalla, reflectă politica imperială extrem de nuanţată faţă de provincii şi evoluţia sinuoasă a particularismelor locale, precum şi faptul că generalizarea cetăţeniei romane prin Constituţia Antoniniană n-a însemnat implicit o schimbare bruscă, radicală şi în acelaşi timp uniformă în tot imperiul.

Cetăţenia romană s-a generalizat deci în tot imperiul, Edictul lui Caracalla a acordat drept de cetăţenie romană tuturor locuitorilor liberi din provincii, atît celor de la oraşe, cît şi celor de la „ţară". Consecinţa cea mai evidentă a fost generalizarea numelui Aurelius, pe care l-au primit curînd după proclamarea edictului toţi cei ce nu aveau un nume roman — şi uneori chiar şi cei ce aveau unul. Strînsa legătură dintre apariţia în documente a numelui Aurelius şi Constituţia Antoniniană a fost adeseori subliniată. În Egipt, gentiliciul Aurelius apare foarte frecvent în papirii din sec. III [29] şi aceasta a constituit una din principalele dovezi ale celor ce susţineau că prin Constituţia Antoniniană a fost acordată cetăţenia romană tuturor locuitorilor din chora [30]. Schimbarea numelui după Edictul lui Caracalla este menţionată şi în inscripţii, şi faptul a fost subliniat de L. Robert în legătură cu unele inscripţii din Asia Mică [31].

Răspîndirea gentiliciului Aurelius a fost documentată şi în inscripţiile din oraşele de pe litoralul vest-pontic. Reamintim aici lista de efebi de la Dionysopolis (IGB, I, 14), în care toate persoanele menţionate sînt Aurelii; de asemenea în lista de efebi de la Odessos de la începutul anului 215 (IGB, I, 48), toţi poartă gentiliciul Aurelius, chiar cei ce anterior aveau nume romane (Aur. Flauius Grecinus, Aur. Flauius Crispinus, Aur. Iulius Valens). Cu rare excepţii, persoanele atestate în inscripţiile datate după anul 212 de la Histria şi Tomis poartă nume romane. Între

---

[29] În diversele contracte încheiate după anul 212 se indică adesori şi numele purtat anterior primirii cetăţeniei, cum rezultă din numeroasele exemple citate de L. Robert, Hellenica, XIII, 1965, p. 233: Αὐρ. Σαραπίων πρ[ὸ τ]οῦ καταχαρί(ζεσθαι) τῆς τῶν Ῥωμαίων πολι(τείας) χρημ(ατίζων) Σαραπίων· Αὐρήλιος Ζώσιμος πρὸ μὲν τῆς θίας δωρεᾶς καλούμενος Ζώσιμος [-]νίδου· ὡς δὲ πρὶν λαβεῖν τὴν Ῥωμαίων πολιτείαν ἐχρημάτιζεν. Αὐρήλιος Αἰλουρίων... βουλευτὴς τῆς Ἀθριβιτῶν πόλεως, πρὶν δὲ τυχεῖν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας Αἰλουρίων Ζωΐλου Νεοκόσμος ὁ καὶ Ἀλθαιεύς. Aceste documente datate circa a. 216—217 sînt citate de L. Robert după V. Arangio-Ruiz, *L'application du droit romain en Égypte après la Constitution Antoninienne*, Bulletin de l'Institut d'Égypte, 29, 1946—47, p. 83—130.

[30] R. Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*, ed. II, 1953, p. 22; E. Schönbauer, Iura, XIV, 1963, p. 102.

[31] L. Robert, *op. cit.*, p. 232, atrage atenţia asupra termenilor folosiţi în asemenea cazuri pentru indicarea numelui anterior: Μᾶρ[κος] Αὐρήλιος Πολυχρόνιος πρότερον Πολυχρόνιος Τατιανοῦ τρὶς τοῦ χαρμίδου (MAMA, VIII, 576); Αὐρ. Μειδιανὸς Ἀτταλιανὸς ὁ τάχειον χρηματίζας Ἀτταλιανός (Sagalassos); Αὐρ. Ἀλκιδάμας καὶ Αὐρ. Πυρούλας κὲ Αὐρ. Δούλης οἱ πρὶν Πύρρου Ἀλκιδάμου. Schimbările intervenite în onomastică se datoresc Edictului lui Caracalla. „Le mot (πρότερον) est fort important pour l'onomastique. Les trois fois on souligne le changement apporté par la « Constitutio Antoniniana » de 212; c'est « avant » cet édit que ces personnages portaient les simples noms de Polychronios, Meltinè, Zosimè. On doit data l'inscription, je pense, de peu après 212". Am insistat aici asupra importanţei numelui Aurelius după C.A., întrucît s-a pus la îndoială semnificaţia numelui Aurelius pentru condiţia juridică a purtătorului: „Il semplice fatto che i due contadini portano il nome di Aurelius può costituire una prova — sia pure indiretta — che essi erano cittadini romani?", întreabă E. Condurachi, în studiul citat mai sus, p. 303. „Il est curieux — scrie L. Robert — que des savants qui écrivent sur l'époque de l'Empire romain n'aient pas compris quelle était la valeur juridique du *nomen* Aurelius donné en 212 et sa valeur chronologique pour nos datations..." (Hellenica, XIII, p. 234, nota 1).

acestea, gentiliciul Aurelius este deosebit de frecvent, fapt ce arată că în aceste orașe, ca peste tot în imperiu, locuitorii liberi au primit cetățenia romană datorită Constituției Antoniniene, în măsura în care nu fuseseră dinainte cetățeni romani. La Tomis avem atestați epigrafic peste 50 Aurelii, toți sau aproape toți apărînd în inscripții databile după anul 212. La Histria, demnitarii asociației hymnozilor credincioși ai lui Dionysos au cu toții nume romane în inscripțiile puse în anii 218 și 222/225 [32]. Mai tîrziu, cînd toată lumea devenise cetățean roman, întrebuințarea numelor romane a căzut în desuetudine, chiar și în documentele oficiale. Astfel se explică faptul că în albumul iubitorilor de vînătoare de la Callatis, pus în vremea lui Gordian, Aurelii lipsesc cu totul și că numele grecești predomină[33].

Deși inscripțiile devin mai rare în mediul rural în sec. III, totuși ele arată că numele romane s-au generalizat și la „țară". Amintim aici în primul rînd Aurelii atestați în inscripțiile provenind din teritoriul rural al Histriei, Aurelii din inscripțiile de la Capidava, Ulmetum și Tropaeum Traiani cu teritoriul său rural [34].

★

În continuarea clauzei de salvațiune din lacuna rîndului 9 al pap. Giessen, μένοντος τοῦ δικαίου τῶν πολιτευμάτων, W. Seston citea χωρ[ὶς] τῶν [δε]δειτικίων, în vocabularul latin al cancelariei imperiale : („do omnibus qui sunt in orbe terrarum ciuitatem Romanam) saluo iure ciuitatium praeter dediticios". Această lectură a modificat-o în 1963, propunînd : μένοντος παντὸς δικαίου τῶν πολιτευμάτων χωρὶς τῶν δεδειτικίων = „ saluo omni iure ciuitatium praeter dediticiarum", ceea ce înseamnă că împăratul Caracalla a acordat cetățenie romană peregrinilor din imperiu, garantînd păstrarea drepturilor locale tuturor comunităților cu excepția dediticilor sau în afară de comunitățile *dediticiae*. Clauza de exceptare a dediticilor se lega deci de clauza de păstrare a drepturilor locale, nu de principiul general de acordare a cetățeniei romane. Dediticii au primit și ei cetățenia romană, dar au fost exceptați de la clauza de păstrare a drepturilor locale, pentru simplul fapt că ei nu aveau nici un fel de drepturi locale proprii recunoscute de autoritățile romane, spune W. Seston.

Cine erau acești deditici menționați sau, mai corect spus, restituiți în textul papirului Giessen este o problemă ce nu și-a aflat încă răspunsul.

Reamintim că însușirile esențiale ale peregrinilor deditici au fost definite, după Gaius și Ulpian, ca fiind incapacitatea de a accede la cetă-

---

[32] D. M. Pippidi, *Histria*, I, p. 533, nr. 17 ; Id., *Contribuții la istoria veche a României* [2], 1967, p. 445 sqq.

[33] Th. Sauciuc-Săveanu și A. Rădulescu, *Inscripția lui Herennios Apollinarios din Callatis*, Pontice, I, 1968, p. 307 sqq.

[34] Teritoriul rural al Histriei : familia lui Aurelius Herculanus Seuti (V. Pârvan, Dacia, II, 1925, p. 228—229), Aurelius Fortunatus, magistrat la uicus Secundini (V. Pârvan, Histria, VII, nr. 61), Aurelius Iulius, Aurelius Euxinus Leontisci, Aurelius Victor, Aurelius Castus, amintiți în inscripția pusă de magistrații teritoriului rural al Histriei în timpul împăratului Filip Arabul (Gr. Florescu, SCIV, IX, 2, 1958, p. 343) ; Capidava : Aurelius Hermes (Gr. Florescu și colab., *Capidava*, I, 109, p. 31) ; Ulmetum : Aurelius Sisinus (V. Pârvan, *Ulmetum*, II, 2, p. 4, nr. 3) ; Tropaeum Traiani : membrii familiei tracului Scoris Mucapori poartă toți gentiliciul Aurelius, fiind foarte probabil încetățeniți prin C.A. (CIL, III, 14214/14).

ţenia romană şi non-apartenenţa la vreo *ciuitas* recunoscută de autorităţile romane. La acestea, romaniştii au adăugat obligaţiile de a plăti *tributum capitis* (λαογραφία).

Din documentele descoperite în tot cuprinsul imperiului, s-a constatat că după emiterea Constituţiei Antoniniene cetăţenia romană s-a generalizat în toate provinciile, atît în mediul rural, cît şi în mediul urban. De asemenea, din Tabula Banasitana a reieşit că berberii din tribul Zegrenses aveau un *ius gentis* a cărui păstrare le-a fost garantată membrilor familiei lui Iulianus prin scrisoarea de acordare a cetăţeniei romane. Avem toate motivele să presupunem că celelalte populaţii din imperiu, organizate ca *gentes*, se bucurau de aceeaşi recunoaştere legală a drepturilor lor locale ca berberii din Tabula Banasitana, deci dediticii n-ar fi de căutat printre acestea. S-a mai constatat de asemenea că cea mai mare parte a populaţiilor provinciilor balcano-dunărene erau organizate în *ciuitates* sau erau încadrate în unităţi administrative romane, *territoria*, *uici* sau *pagi*, unităţi de tip superior din punctul de vedere al organizării provinciale comunităţilor tribale numite *gentes*. Tabula Banasitana a adus şi o confirmare a compatibilităţii cetăţeniei romane cu plata tributului, căci la clauza de acordare a cetăţeniei romane lui Iulianus şi familiei sale, împăraţii adaugă în *commentarius*: „sine deminutione tributorum et uectigalium populi et fisci". Plata tributului de către noii cetăţeni a mai fost atestată şi în papiri[35].

Cum se vede, clauza de excludere a dediticilor în contextul Constituţiei Antoniniene a întîmpinat cele mai mari dificultăţi şi ele n-au putut fi încă învinse. Dificultatea începe chiar de la restituirea termenului δεδειτικίων în textul pap. Giess. 40, I. Cu toată analiza minuţioasă întreprinsă de Chr. Sasse, concluzia sa asupra certitudinii existenţei termenului în r. 9 al papirului a fost din nou contestată. În urma unei noi examinări a documentului, R. Böhm [36] a constatat că lectura lacunelor din r. 9 este foarte discutabilă, întrucît îmbinarea fragmentelor, făcută la începutul veacului de un tehnician nespecializat în papirologie şi necunoscător al limbii greceşti, este întîmplătoare şi nu se poate avea certitudinea că dimensiunile paginii sau locul fragmentelor în pagină stabilite de el sînt corecte. Părerea lui R. Böhm este că lacunele ar putea fi mai mari decît cele rezultate din restaurarea papirului, azi general acceptate.

De asemenea, restituirea termenului δεδειτικίων este nejustificată, pe papir putîndu-se citi doar -ειτικιων; apoi, acest termen latin n-a fost atestat niciodată într-un document grecesc.

---

[35] Chr. Sasse, *op. cit.*, p. 101—104, discută amănunţit acest aspect al problemei dediticilor. În acest sens, se aminteşte un chitanţier de plată a laografiei de către un anume Λιβελλᾶρις Πτολεμαίου efectuată la 2.XI.212, la 26.IV.213, iar la 1.V.213 aceeaşi persoană apare ca ὁ αὐτὸς Αὐρήλιος Λιβελλᾶρις, cu omiterea patronimicului Πτολεμαίου.

[36] Pentru seria de *Studien zur Ciuitas Romana* ale lui R. Böhm, trimitem mai sus la nota 13; propunerea sa de restituire a lacunei din r. 8—9 sună astfel: Δίδωμι τοι[-]νυν ἄπα[σιν τοῖς κατὰ τὴν ὑφ'ἡμῖ[ν οἰκουμένην [μ]ένοντος [κυρίου παντὸς νόμου κατ]ὰ τῶν χώρ[ων] τῶν ἀπολ(ε)ιτικίων (cu sensul: „... rămînînd în vigoare toate îngrădirile legale (privind obţinerea cetăţeniei romane) în regiunile nedezvoltate politic"), v. Aegyptus, XLII (1962), p. 234, şi XLIII (1963), p. 66; studiile lui R. Böhm, scrise în ton polemic, au fost primite cu multă rezervă. Cu toate acestea, observaţiile sale despre lipsa lui Δ din faţa literelor -ειτικιων a fost preluată, acceptată şi utilizată. V., de ex., restituirea propusă de Alvaro d'Ors, în aceeaşi cronică a lui Modrzejewski (Iura, XVII, 1966, p. 249—250). Tot aici trimitem pentru critica la studiile lui R. Böhm.

Dar observațiile lui R. Böhm sînt la rîndul lor de considerat cu rezervă, pentru că papirul a suferit stricăciuni în timpul războiului și azi nu mai este lizibil.

Dificultatea cea mai mare de a le face un loc dediticilor în textul Edictului lui Caracalla provine însă de la lipsa oricărei mențiuni privind o clauză de excepție în textele istoricilor și juriștilor antici la care s-a păstrat amintirea acestui eveniment. Dacă interpretarea propusă de W. Seston prezintă vreo fisură, ea se naște în primul rînd din faptul că editorul se străduie să se încadreze în lacunele atît de labile ale r. 8—9 ale pap. Giess. 40, I. Cu toate acestea, socotim că un pas mare a fost făcut, clauza introdusă prin μένοντος fiind soluționată; completarea clauzei limitative, dacă a existat într-adevăr una, este oricum o chestiune secundară, iar rezolvarea ei nu poate veni de la deducții speculative, ci numai de la descoperiri de noi documente.

De aceea, nu împărtășim teama exprimată recent de J. Modrzejewski în cadrul unui congres internațional de papirologie : „Il est à craindre que le problème de la C.A. et celui de la clause μένοντος continuent à capter la curiosité des savants et immobiliser leur talent sur une crux désespérément insoluble" [37].

NEUERE AUSEINANDERSETZUNGEN MIT DER *CONSTITUTIO ANTONINIANA*

(ZUSAMMENFASSUNG)

Die Entdeckung einer unter dem Namen *Tabula Banasitana* nur zum Teil bekannt gewordenen Bürgerrechtsverleihungsurkunde bewirkte, daß die Diskussionen um den Papyrus Giessen 40, I, insbesondere über die Ergänzung der Zeilen 7—9 mit dem Verleihungssatz und der durch μένοντος eingeleiteten Salvationsklausel mit neuem Interesse wiederaufgenommen wurden (W. Seston, M. Euzennat, in CRAI, 1961, S. 317—324). Die in der kaiserlichen Kanzlei verfaßten Verleihungsurkunde der *Tabula Banasitana* enthaltene Formel : *His dedimus ciuitatem Romanam saluo iure gentis* weist darauf hin, daß schon im 2. Jh. zugleich mit der Verleihung des römischen Bürgerrechtes auch die Bewahrung der lokalen Rechte garantiert wurde. In diesem Sinne soll auch die μένοντος-Klausel der griechischen Fassung der *Constitutio Antoniniana* ausgelegt werden : Allen Zugehörigen von *ciuitates* und zugleich den *gentes* wurde die Wahrung ihrer lokalen Rechtseinrichtungen zugesprochen.

Manche Autoren (E.M. Staerman), *K voprosu o deditičii v edikte Karakalli* VDI, 1946 (2), S. 81—88; Em. Condurachi, *La Costituzione Antoniniana*, Dacia, N.S., II, 1958, S. 281—316), die in der μένοντος-Klausel eine restriktive Bestimmung sehen möchten, in dem Sinne, daß die nicht in autonomen Gemeindeverbänden befindlichen *gentes* — die

[37] Vezi mai sus, nota 36.

dediticii — von der Civitätsverleihung ausgeschlossen waren, haben als Hauptbeweis ihrer Anschauung die von den *Ciues Romani et Lai consistentes*, nach 212 gesetzten Inschriften herangezogen. Diese Inschriften sind aber so zu erklären, daß ähnlich den in der *Tabula Banasitana* erwähnten Berberen auch den Laien ihre eigenen Rechte anerkannt worden sind, und daß sie auch nach der allgemeinen Bürgerrechtsverleihung nicht aufgehört haben sich als *Lai* zu nennen.

Mit der *Tabula Banasitana* wurde es augenscheinlich, daß auch die *gentes* zur Erlangung der Civität fähig waren und somit kein Rechtsgrund bestand, sie von der Verleihung auszunehmen. Damit wird die Deutung des Begriffes *dediticii* von neuem aufgeworfen und der Gebrauch dieses Wortes im Text des Ediktes überhaupt in Frage gestellt.

NOTE DE LECTURĂ

DE

D. M. PIPPIDI

35. ÎNSEMNĂRILE LUI ADAM NEALE DESPRE MOLDOVA ŞI DOBROGEA LA SFÎRŞITUL SECOLULUI TRECUT

Ca în atîtea alte domenii ale istoriei vechi şi noi a românilor în care a deschis calea, suscitînd probleme şi dezvăluind direcţii noi de cercetare, Nicolae Iorga a fost un precursor şi în utilizarea pe scară largă a relatărilor de drumeţie în Principate, de la cele dintîi cunoscute pînă-n pragul epocii noastre. Reţinînd cu agerime nota proprie fiecăreia — amănuntul caracteristic ori inedit şi trăsătura definitorie a mentalităţii celui ce le-a scris — , el ne-a dat, în *Istoria românilor prin călători* [1], prelungită şi întregită prin atîtea scrieri speciale, de la *Voyageurs français dans l'Orient européen* [2] pînă la *Aventuriers orientaux en France* [3], o culegere documentară de cel mai viu interes, făcută să ne sporească informaţia în numeroase domenii insuficient oglindite în izvoarele interne. Firește, materia e imensă şi Iorga însuşi nu şi-a închipuit vreodată că ar fi istovit-o. Pentru el, în definitiv, era destul să fi arătat în ce măsură asemenea ştiri se cuvin ţinute în seamă de cercetătorul istoriei naţionale, chiar dacă, aşa cum s-a şi întîmplat, alţii în urmă-i aveau să-i urmeze pilda, descoperind la rîndu-le noi texte de preţ, editîndu-le în graiul original şi comentîndu-le cu amploare [4].

Dar nu pentru a aminti lucruri ştiute îmi iau libertatea să mă opresc astăzi asupra acestui atrăgător aspect al operei înaintaşului. Ceea ce, mai ales, îmi stă la inimă să pun în lumină în această „iscusită zăbavă" e interesul relaţiilor de călătorie pentru studiul antichităţilor din oricare provincie a lumii vechi — de la monumentele de arhitectură la cele epigrafice ori numismatice — sau folosul pe care asemenea scrieri îl prezintă pentru reconstituirea topografiei antice a unei anumite regiuni. În această

[1] Patru volume, Bucureşti, 1922. O a doua ediţie a lucrării s-a tipărit în 1928.
[2] Paris, 1928.
[3] Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine, XVII, 1930, p. 1—22.
[4] Cf. mai departe p. 198 şi n. 21.

ordine de idei, mi s-a întîmplat să semnalez întîmplător nu numai măiestria cu care Louis Robert folosește datele oferite de călători din ultimele veacuri la studiul geografiei istorice a Asiei Mici [5] ori pentru înțelegerea exactă a unor texte clasice [6], dar chiar și mărturiile unor Desjardins sau Netzhammer în legătură cu anume situații din Dobrogea la jumătatea secolului trecut [7] sau într-o vreme mai apropiată [8]. Rapiditatea cu care, sub ochii noștri, se petrec schimbările ai căror martori sîntem și care afectează nu numai instituțiile sau deprinderile de gîndire dar pînă și peisajul țării, ne permit să înțelegem și să apreciem valoarea unor asemenea descrieri, cînd emană de la un observator inteligent ori numai veridic [9].

Ca să nu lungesc aceste observații preliminare, aș vrea să reținastăzi multele amănunte curioase ce se pot spicui în însemnările unui medic englez, Adam Neale, a cărui călătorie din Anglia la Constantinopol și înapoi, prin Germania, Polonia și Moldova, în primii ani ai secolului al XIX-lea [10], se învrednicește de atenția noastră chiar din punctul de vedere care ne interesează cu precădere, și al cărei interes nu știu să fi fost vreodată relevat [11].

---

[5] Cu titlu de exemplu, vezi cartea bine cunoscută *Villes d'Asie Mineure* [2] (1962) și, pentru ulterioare exemplificări ale interesului pe care-l prezintă pentru orice studios al antichității fie explorarea directă a cutărei regiuni din *orbis antiquus*, fie consultarea descrierilor de călătorie ale celor ce ne-au precedat pe aceleași drumuri, din vasta operă a învățatului francez, cuvîntarea de deschidere a celui de-al II-lea Congres internațional de epigrafie greacă și latină (*Actes...*, Paris, 1952, p. 1—20, și mai ales 10 urm.), conferința la cel de-al VIII-lea Congres al Asociației „G. Budé" : *Géographie et philologie ou la Terre et le Papier*, în *Actes...*, Paris, 1969, p. 67—86 ; cf. Studii clasice XIII, p. 205—206), ca și unele extrem de prețioase rezumate de cursuri ținute în ultimii ani la Collège de France și la École Pratique des Hautes Études, publicate în anuarele respective.

[6] Cf., între altele, importantul studiu : *Sur Pline l'Ancien, livre II : Le lac Sannaus ; 2. Hybanda ; 3. Le courrier Philonidès*, în Anatolia, IV, 1959, p. 1—26 (= *Opera Minora Selecta*, III, 1969, p. 1423—1429).

[7] Pentru localizarea Histriei de Desjardins, în cursul călătoriei de studii întreprinse la Gurile Dunării în 1868, cf. *Voyage archéologique et géographique dans la région du Bas-Danube*, Rev. arch., XVII, p. 270, și considerațiile mele în *Contribuții la istoria veche a României* [2], p. 18 urm. ; pentru aspectul satului Gargalic (azi Corbu) către aceeași dată, după aceleași note ale lui Desjardins, St. clasice IX, 1967, p. 231—232.

[8] Nu înseamnă a scădea meritele lui Pârvan în explorarea Histriei, începută în 1914, dacă se amintește că la începutul secolului nostru așezarea exactă a celei mai vechi colonii milesiene pe teritoriul nostru nu lăsa loc nici unei îndoieli. Pentru înfățișarea ruinelor, în general, ca și pentru ușurința cu care se putea distinge traseul incintei tîrzii (inclusiv poziția exactă a porții celei mari, de unde Pârvan avea să-și înceapă cercetările), vezi R. Netzhammer, *Aus Rumänien* [2], p. 235 (pagini scrise în 1907).

[9] E ceea ce conferă un interes suplimentar admirabilelor „reportaje" publicate de Iorga în primii ani ai veacului — *Drumuri și orașe, Sate și mănăstiri, Neamul românesc în Ardeal și Țara Ungurească* — , în ale căror pagini, ca pe o peliculă extrem de sensibilă, sînt înregistrate nu numai imaginile precise ale unor monumente sau aspecte de natură în bună parte dispărute, dar pînă și ecoul unor stări de spirit a căror amintire stă să se piardă și ea.

[10] *Travels through some parts of Germany, Poland, Moldavia and Turkey*, London, 1818. Din același an datează și traducerea în limba franceză a lucrării sub titlul : *Voyage en Allemagne, en Pologne, en Moldavie et en Turquie* par Adam Neale, Docteur en Médecine, traduit de l'anglais par Charles-Auguste Def, singura pe care am avut-o la dispoziție și din care voi cita mai departe (două volume, Paris, chez Gide, libraire, 1818).

[11] Oricum, nu de Iorga (*Istoria Românilor prin călători*, II [2], p. 279), care în puținele rînduri pe care le închină medicului englez relevă numai informațiile de ordin politic privind domnia lui Alexandru Moruzi, — de bună seamă *a doua* domnie a acestuia (1802—1806), nu prima (1792—1793), cum se lasă a se înțelege într-un alt studiu al învățatului : *A History of Anglo-Roumanian Relations*, Bucharest, 1931, p. 46.

Din capul locului vreau să menţionez, împreună cu frumoasa cultură clasică a autorului, care-i permite să citeze texte din autori antici sau să-şi agrementeze paginile cu versuri latineşti de circumstanţă [12], interesul mărturisit pentru geografia istorică a ţinuturilor vizitate, care-l îndeamnă nu o dată să propună identificări ale unor aşezări pomenite de scriitori latini sau greci cu oraşe şi sate întîlnite pe pămîntul ţărilor străbătute. Că de fiecare dată e vorba de localizări fanteziste (ca, de pildă, a Tomisului la Babadag [13], sau a Histriei la Karakirmen, „pe braţul sudic al Deltei [14]) are mai puţină importanţă decît faptul însuşi de a-şi fi pus problema şi de a fi încercat s-o rezolve, uneori cu propriile-i resurse, alteori cu ajutorul altor călători mai vechi sau al unor eruditi cu notorietate [15].

Caracteristic pentru mentalitatea lui Neale e şi interesul său pentru etimologii, cu ajutorul cărora încearcă să explice numeroase toponime antice sau moderne şi care sînt de cele mai multe ori puerile. Fireşte, nu poate fi vorba să mă ocup aci de toate, dar nici nu vreau să las neamintite unele perle ca etimologia numelui Moldovei (făcut să derive din *Mollah-divia* : „ţinutul nemuritorului Mollah" [16]), al Basarabiei (explicat prin *Bess-Arabia* : „Arabia cea plină de apă" [17]) sau al Daciei (deslusit prin *Tais-Ia* : „Ţara umedă" [18]). De o înaltă fantezie e şi indicaţia după care numele unui sat din nordul Moldovei : *Molla-Gast* (Mălăeşti, cu multă probabilitate) s-ar traduce „rege-preot", dovadă sigură pentru autorul nostru că aci şi-ar fi avut cîndva reşedinţa Zalmoxis (de Neale ortografiat Xamolxis [19]).

Mă grăbesc să adaug că nu toate însemnările călătorului britanic fac dovada unei atît de slobode imaginaţii şi că, alături de unele consideraţii de caracter profesional care vor fi apreciate după cuviinţă de istoricii medicinei de la noi şi din ţările balcanice [20], observaţii etnografice cu privire la poloni, moldoveni şi turci (fără a uita pe evrei şi pe ţigani), ori informaţii în legătură cu mediul politic ţarigrădean şi cu Curtea imperială (pe care a avut prilejul s-o cerceteze în calitate de specialist chemat în consultaţie la căpătîiul împărătesei-mame) asigură cărţii o valoare documentară ce nu-i desigur neglijabilă. Încă o dată, nu-mi trece prin gînd să relev astăzi toate indicaţiile făcute să intereseze pe cititorul român. La momentul

---

[12] Astfel, la p. 7 a celui de-al II-lea volum, cinci distihuri elegiace consemnează scîrţîitul carelor ţigăneşti întîlnite pe teritoriul Moldovei. Pentru edificarea cititorului, mă mulţumesc să reproduc primele patru versuri :

„Nec liniunt Ruteni querulos pinguedine currus
Haud picis auxilium stridulus axis habet.
Auditur ueniens longe crepitare colossa :
Sic fragiles currus, Russe, uocare soles..."

[13] Vol. II, p. 53; cf. şi p. 76, pasajul reprodus mai departe p. 199.

[14] Vol. II, p. 63; cf. mai jos p. 198—199.

[15] D'Anville, De Tott, citaţi ocazional, ca să nu mai vorbesc de Vossius, ale cărui consideraţii despre unele monede histriene sînt discutate la p. 64 (mai departe p. 200 şi n. 26).

[16] Cf. mai departe p. 200.

[17] Vol. II, p. 59.

[18] Vol. II, p. 59.

[19] Vol. II, p. 13, n. 1.

[20] Vezi, la p. 115—134, informaţiile despre epidemiile de „ciumă" în Imperiul otoman, în Moldova şi Polonia, ori amănuntele de la p. 95 în legătură cu exercitiul profesiunii de medic la Curtea sultanilor.

potrivit, ele își vor găsi probabil locul în vasta culegere în curs de publicare, sub auspiciile Institutului de istorie „N. Iorga", de un colectiv de editori în frunte cu Maria Holban [21]. Pînă atunci, notez din fuga condeiului măcar acele pasaje care privesc direct studiul antichității, fie că-i vorba de informații de o oarecare însemnătate, fie de speculații ale autorului în legătură cu texte sau monumente întîlnite în drumurile sale și care au avut darul să-i rețină luarea aminte.

Din prima categorie aleg rîndurile de la p. 32—33 unde, în legătură cu ascendența dacă a moldovenilor, ni se oferă cîteva aprecieri măgulitoare despre virtuțile și modul de comportare al acestora : „Les Daces étaient, suivant les historiens romains, les plus braves défenseurs de leur pays, et les Moldaves d'aujourd'hui possèdent plus de vertus qu'il n'en est échu en partage à des nations plus favorisées sous d'autres rapports. Cependant ils sont opprimés par une foule de petits tyrans, et régis par le plus mauvais de tous les gouvernements, un faux système représentatif. Mais la beauté et la fertilité du sol sont toujours les mêmes, et la santé et la longévité semblent être des biens héréditaires parmi les habitants des montagnes de Moldavie" [22].

În aceeași ordine de preocupări, reținafirmația de la p. 46 după care, în vecinătatea Galaților, Neale ar fi identificat crîmpeie dintr-o șosea romană „encore en assez bon état" ; reflecția de la p. 55 în legătură cu locul unde va fi fost construit podul lui Darius peste Dunăre („Isaxi <citește Isaccea>... l'endroit qui, dans tous les siècles, a été choisi par tous les conquérants pour traverser l'Ister"), în sfîrșit, descrierea confuză de la p. 76 în care observații directe se împletesc regretabil cu amintiri livrești și cu unele aventuroase speculații topografice : „La côte n'offre que des terres basses et marécageuses, depuis l'embouchure méridionale du Danube, jusqu'à ce qu'elle rejoigne un promontoire qui s'étend depuis la grande chaîne du mont Hémus, et sur l'extrémité duquel sont quelques arches en ruines, ressemblant à celles d'un aqueduc. Cet endroit répond à la description donnée par d'Anville de la situation de l'ancienne ville de Bizona, engloutie par un tremblement de terre. Non loin de ces ruines est la forteresse de Karakirmen, et à environ dix milles dans les

---

[21] *Călători străini despre Țările Române*, București, Editura științifică, Vol. I (1968), XLIX—587 p. ; vol. II (1970), XXXVIII—688 p.

[22] Vol. II, p. 108—109. Cf., la p. 233, amănuntul abia credibil că în timpul vizitei la Focșani ar fi fost întîmpinat de negustori vorbind *latinește* : „Les habitants de cet endroit parlent latin. *Dominatio uestra aduena est in hac nostra terra*, fut la phrase dont me salua un marchand qui me vendit quelques épices. L'accent et le langage de cet homme, sa taille, son extérieur, tout semblait confirmer la supposition qu'il descendait des légionnaires romains de la Dacie". — Nu va fi fără interes să relev împrejurarea că la scurtă vreme înainte de trecerea lui Neale prin Țările române, un alt călător englez în drum spre Constantinopol, d-rul Dalloway, capelan al Ambasadei britanice pe lîngă Poartă, făcea o observație similară, de data aceasta în Transilvania. „At Mäg — notează el în jurnalul său publicat în 1800 — the mistress of the post addressed us in fluent Latin, and bade us adieu with 'Multos et felices, Domini'. She was an officer's widow... It is asserted that the Latin language is vernacular at this time in no part of Europe, excepting in what was once the colonia Trajana, in which Transylvania is included. People of the lowest degree of education are able to read and probably to speak it, with a certain purity ; but the peasants mix it with Illyric. It would be more accurate to say that, instead of their talking Latin, there were more individuals acquainted with that language than in any other country now existing" (G. F. Cushing, *Dr. Dalloway's Itinerary*, în RESEE, VIII, 1970, p. 461—480 ; pasajul reprodus e la p. 468).

terres, sur un promontoire s'élevant au-dessus d'un lac formé par le Danube, est Baba-Dagh, dont j'ai déjà parlé, l'ancien Tomy d'Ovide. Les ruines de Chiustenza, autrefois Constantina, Kavarna et Bazalchuk, s'élèvent, de distance en distance, le long du rivage..."

Interesantă mi se pare, la p. 87, atestarea folosirii de turci a faclelor la pescuitul nocturn al tonului (*Scomber thynnus*), de care am mai avut prilejul să mă ocup în aceste *Note*, în legătură cu pescarii histrieni şi cu alţi prinzători de păstrăvi în apele Izvarnei: „Les lumières du village de Buiukdère brilloient alors devant nos yeux, et se réfléchissoient en longs rayons sur la surface du courant qui coulait à raison de plusieurs milles par heure. Nous passâmes au milieu d'une foule de barques de pêcheurs, qui avoient chacune une lanterne attachée à la proue. C'était par le moyen de cette lumière que les pêcheurs prenoient les thons, suivant l'ancienne manière grecque dont parle Oppien dans sa *Cynégétique*". Asupra aceluiaşi subiect se revine şi în alt loc al cărţii, într-o mai amplă descriere al cărei interes neobişnuit mă îndeamnă s-o redau în întregime: „Le vent étant resté au nord pendant deux à trois jours, nous fûmes surpris de voir une sorte de bouillonnement au milieu des eaux du Bosphore, formant une sorte de ligne qui s'étendoit en serpentant pendant plus d'un mille et demi. Sur cette ligne et tout à l'entour étoit rassemblé un nombre prodigieux d'oiseaux aquatiques, de cygnes, de cormorans, de pélicans, de pengouins (?!), d'oies sauvages, de canards, de plongeons, etc., qui faisoient entendre un concert de cris peu harmonieux, au milieu des milliers de pélamides qui formoient cette ligne. Pendant que nous examinions des fenêtres du palais ce singulier phénomène, des barques arrivèrent de Constantinople et des villages voisins et nous vîmes commencer cette ancienne pêche qu'Oppien a célébrée dans ses vers. Cette multitude de poissons n'étoit que l'avant-garde de la grande armée de pélamides qui descendoient du *Palus-Méotide*, effrayées par les premières approches des vents glacés du nord et des bourrasques équinoxiales.

Avant midi, plusieurs centaines de barques étant arrivées, il s'étoit déjà pris une quantité prodigieuse de poissons. Ces barques étoient montées par des Turcs, des Albanois et des Grecs, habillés dans les différents costumes de leurs nations respectives, jetant leurs seines, luttant contre le courant, poussant des cris, des acclamations, et cherchant à se dérober mutuellement le produit de leur pêche, qu'ils étoient même forcés de disputer aux oiseaux pêcheurs, qui descendoient effrontément pour saisir le poisson pendant qu'il se débattoit au milieu des mailles du filet. Ils contribuoient à animer le tableau qui, entouré par les sites sublimes du Bosphore, formoit dans son ensemble un des spectacles les plus beaux que j'eusse jamais vus. La pêche continua jour et nuit, sans interruption, jusqu'au quatrième jour, où toute une armée de pélamides avoit fini de défiler devant Terapia" [23].

Mai sus, am notat în treacăt slăbiciunea lui Neale pentru etimologii, ilustrînd-o, între altele, cu explicaţia de el dată numelui Moldovei [24]. Pasajul întreg nu-i lipsit de interes, în măsura în care vădeşte la medicul englez,

[23] Vol. II, p. 108–109.
[24] *Supra*, p. 197, n. 19.

împreună cu gustul speculaţiilor necontrolate, reminiscenţe sigure din Strabon şi din Herodot : „Les circonstances primitives d'après lesquelles la Moldavie a tiré son nom sont fort singulières. Les premiers habitants de la Scythie, croyoient, comme les Hindous, à l'incarnation de la divinité dans la personne d'un homme nommé Xalmoxis, qui, après avoir été esclave en Grèce et en Egypte, étoit revenu dans son pays natal, et étoit resté pendant trois ans dans une caverne, sur le mont Cogoeon [25]. Cet homme essaya de civiliser ses compatriotes, et pour y parvenir plus sûrement et leur persuader qu'il avoit un pouvoir surnaturel, il leur fit croire qu'il possédoit la vie éternelle, et qu'il venoit de ressusciter d'entre les morts. C'était l'usage des rois de Scythie de se retirer sur cette montagne sainte pour consulter ce prêtre éternel, ou Mollah ; et c'est de là que vient l'origine du nom de Moldavie, qui fut primitivement appelée *Mollah-div-ia*, ou territoire de l'éternel Mollah".

Acelaşi amestec de erudiţie şi de fantezie ne izbeşte şi în ultima pagină din *Travels* asupra căreia îmi îngădui să mă opresc şi în care, semnalînd o anume categorie de monede histriene a căror interpretare constituie pînă astăzi un prilej de vrajbă între numismaţi, Neale citează în puţine rînduri principalele explicaţii propuse de experţi, înainte de a se opri la aceea care i se pare plauzibilă : „On découvre souvent dans le Peuce différentes monnoies grecques, entre autres celles d'une ville appelée Istros ou Istropolis, qui, selon d'Anville, occupoit autrefois l'emplacement de Karakirmen, place située sur la branche méridionale du Danube. D'un côté est représenté un oiseau aquatique dévorant un thon, ... sur le revers sont deux têtes tournées en sens contraires, et les antiquaires ont toujours été fort embarrassés pour expliquer ce qu'elles signifioient [26].Isaac Vossius, dans ses notes sur Pomponius Mela, conjecture qu'elles font allusion au Danube, les anciens croyant que ce fleuve communiquoit avec deux mers, le Pont-Euxin et la mer Adriatique. Bégérus pense qu'elles expriment la situation locale de la ville, placée entre l'Europe et l'Asie ; mais la conjecture plus probable, c'est qu'elles représentent les Dioscures, Castor et Pollux, dont les constellations sont favorables aux matelots, l'une se levant à l'orient, lorsque l'autre se couche à l'occident" .

De-a lungul timpului preferinţele specialiştilor au mers către una sau alta din interpretările amintite, fără ca vreuna să se fi impus cu precădere altfel decît pentru o vreme. Caracteristică e numai pendularea, de la epocă la epocă, între prima şi cea de-a treia din explicaţiile înregistrate de Neale, care-şi dispută şi astăzi favoarea cercetătorilor . Numai cu cîţiva ani în urmă, îmi amintesc a fi citit o comunicare la Societatea română de Numismatică în care autorul pleda călduros în favoarea ipotezei după care capetele inversate despre care se discută ar înfăţişa imaginile Dioscurilor. Cît priveşte prima interpretare, asociată de Neale cu numele lui Vossius, dacă prima-i formulare se citeşte într-o scriere din 1658 a umanistului batav [27], cea mai nouă a ei reluare datează din 1968 şi se datoreşte lui

[25] Vol. II, p. 63—64.

[26] Despre cele mai vechi drahme din această categorie, pînă de curînd necunoscute, vezi Oct. Iliescu în Viaţa economică, V, 1967, nr. 4, p. 11, şi propriile mele consideraţii în *I Greci nel Basso Danubio* (Milano, 1971), p. 73.

[27] Isaac Vossius, *Observationes ad Pomponium Melam de situ orbis...*, Hagae, 1658.

Hildebrecht Hommel. Referindu-se la drahmele în discuţie, Vossius scria în ale sale *Observaţii la Geografia lui Pomponius Mela* : „ab aduersa parte duo capita adparent sibi inuicem iuncta, altero tamen inuerso. Quaerunt multi quid sibi uelint aduersa ista capita. Ego Istri fluminis imaginem esse puto. Nam cum alia flumina in idem exeant mare, solus fere Danubius uel Ister in diuersa maria diuersis et contrariis exire capitibus credebatur, nempe in Pontum Euxinum et in mare Adriaticum. Ostia uero fluminum, passim capita appellari a Latinis et Graecis, licet minus proprie, cum potius fontes ita appellari debeant, notissimum est" [28].

Lui Hommel explicaţia pare să i se fi înfăţişat singură, înainte de a descoperi că altul avusese aceeaşi idee cu trei veacuri înainte. „Es wird damit klar geworden sein, — scrie el, în această privinţă — worauf unsere Deutung der beiden divergierenden Köpfe auf dem Stater von Istros hinauswill : wenn ein Jünglingskopf nach verbreitetem und geläufigem Brauch den Flussgott der Stadt und damit den Fluss selber symbolisiert, so konnte der in zwei entgegengesetzte Richtungen auseinander strebende und nach zwei verschiedenen Meeren eilende Strom treffend durch zwei sich in den Gesichtszügen gleichende Köpfe dargestellt werden, deren eigenartige Anordnung auf jene merkwürdige Gegenstrebigkeit hinwies »[29].

Adnotările mele la impresiile de călătorie ale lui Neale se pot opri aci. Alţii, cu alt prilej, vor mai găsi desigur de spicuit în cartea medicului englez. Pentru scopul modest al acestor însemnări mi se pare de ajuns faptul de a fi scos din uitare o figură interesantă de călător prin părţile noastre şi, în legătură cu el, cîteva întrebări al căror răspuns îl căutăm şi astăzi.

36. ΣΤΙΒΑΣ ÎNTR-O INSCRIPŢIE GREACĂ DIN HISTRIA

În Dacia XIV, 1970, p. 397—404, Iorgu Stoian publică şi comentează o inscripţie recent descoperită şi perfect conservată, în care un personaj altminteri necunoscut, Zipas al lui Diocles, se mîndreşte de a fi oferit unui grup de hymnozi „vîrstnici", închinători ai lui Dionysos, ca mulţămită pentru alegerea sa ca preot, ceva care în text e indicat prin termenul στιβάς : Ζίπας Διοκλέους ὑμνωδοῖς πρεσβυτέροις ἱερονείκαις . . . τὴν στιβάδα ἐποίησε ἐκ τῶν ἰδίων.

Cum se ştie, inscripţii în legătură cu activitatea hymnozilor locali s-au mai găsit în ultimii ani la Histria, şi eu însumi am avut prilejul să editez şi să comentez cu oarecare amploare cel puţin două asemenea documente, din păcate fragmentare [1]. Mulţumită lor, cunoaştem cu destulă precizie organizarea internă a acestui soi de asociaţii, titlurile demnitarilor lor obişnuiţi, ba pînă şi o seamă de persoane din societatea histriană de la sfîrşitul secolului al II-lea şi începutul celui de-al III-lea implicate în

---

[28] Vossius, *Obseruationes*, p. 29.

[29] *Das Doppelgesicht auf den Münzen von Istros*, în *Beiträge zur Alten Geschichte und deren Nachleben. Festschrift für Fr. Altheim* (1968), I, p. 261 urm. ; citatul e la p. 270.

[1] *Un nou document despre Comunitatea pontică în sec. II e.n.*, în *Contribuţii la istoria veche a României*[2], p. 401—431 ; *O inscripţie agonală din Histria de la începutul sec. al III-lea*, *ibid.*, p. 445—463.

astfel de activităţi. Din acest punct de vedere, textul acum publicat nu aduce ştiri noi [2], cu excepţia cuvîntului semnalat în titlul acestei note, în legătură cu care aş vrea să adaug cîteva deslușiri.

În comentariul său, editorul, care n-a lipsit firește de a consulta dicţionarele — pînă la cel mai complet din toate : Liddel-Scott-Jones —, relevă cu drept cuvînt faptul că στιβάς prezintă mai multe accepţii, cea mai frecventă fiind acea de „aşternut de trestie sau de verdeaţă", la care se adaugă altele mai puţin banale, cum ar fi „locul de adunare al unei asociaţii dionysiace" ori „gruparea dionysiacă" însăşi (în care caz στιβάς e de interpretat ca Βακχεῖον).

Se mai relevă, în continuare, că „în statutul Iobacchilor στιβάς apare în mai multe rînduri cu înţelesul de sărbătoare în cinstea iniţiaţilor, însoţită de un ospăţ ritual" (p. 404). Nedumerirea pare să se risipească astfel, în privinţa accepţiei de dat termenului în inscripţia abia descoperită, şi nu-i de mirare că în pasajul la care mă refer I. S. se opreşte la următoarea încheiere : „Sans exclure totalement le premier sens, le verbe ποιεῖν ne laissant pas de côté cette acception, nous tenons pour beaucoup plus plausible le fait que Zipas, fils de Dioclès, a tenu, à l'occasion de son élection comme prêtre de l'association, à marquer ce fait par une fête accompagnée du banquet dû. Il aurait été incité à cela, selon qu'il résulte du texte, aussi par la victoire obtenue par ses collègues à l'un des nombreux concours — dans notre cas musical — par lequel les membres de l'association tenaient à montrer leur piété, non seulement envers leur patron divin Dionysos, mais aussi envers son représentant terrestre, l'empereur".

Înainte de a propune la rîndul meu o interpretare a termenului în discuţie, aş vrea să fac observaţia că în consideraţiile pe care le-am redat şi cu ajutorul cărora încearcă să ajungă la un rezultat acceptabil, comentatorul n-a crezut necesar să explice legătura dintre accepţia de bază a substantivului („aşternut de crengi sau de trestie, pat, culcuş"[3]) şi accepţiile derivate, legate de cultul lui Dionysos. O legătură există totuşi şi stă în aceea că — pentru un motiv sau altul — la anumite ceremonii sau la ospeţele periodice ale sectei, credincioşii zăceau pe asemenea aşternuturi, şi nu pe κλίναι de tipul obişnuit [4]. Pornind de-aci, transferul de sens era firesc şi nu-i de mirare că după un timp s-a ajuns să se indice prin acelaşi cuvînt şi *sărbătoarea* în timpul căreia iniţiaţii foloseau aşternuturile de verdeaţă, şi *locul* unde asemenea ceremonii erau celebrate. (În treacăt fie spus, înşirarea de sensuri de pînă aci nu-i totuşi completă. În numeroase inscripţii funerare din Asia Mică στιβάς are accepţia de „pat mortuar" sau de „loc individual într-un mormînt colectiv", cum rezultă fără putinţă de îndoială din textele citate de Jadwiga Kubińska în teza al cărei

---

[2] Demnităţile colegiale menţionate în rîndurile 10—14 ne erau dinainte cunoscute, numele personale nu schimbă nici ele cu nimic informaţiile mai vechi cu privire la prosopografia histriană în sec. al II-lea.

[3] Cf., între alte exemple, Aristof., *Plutus* 540 urm.; Eurip. *Tr.*, 507, *Bacch.*, 384; Appian, *B.C.*, I 61.

[4] O semnificaţie culturală se desprinde limpede din *Rep.*, II 372 b, unde, descriind mesele sobre dar nu lipsite de solemnitate ale locuitorilor Cetăţii ideale, Platon ni-i înfăţişează întinşi pe paturi de verdeaţă şi flori, ospătîndu-se şi cîntînd imnuri de slavă zeilor : κατακλινέντες ἐπὶ στιβάδων ἐστρωμένων μίλακί τε καὶ μυρρίναις, εὐωχήσονται αὐτοί τε καὶ τὰ παίδια, ἐπιπίνοντες τοῦ οἴνου, ἐστεφανωμένοι καὶ ὑμνοῦντες τοὺς θεούς...

interes am avut prilejul să-l semnalez într-un număr mai vechi al acestei reviste [5].

O altă remarcă, în legătură cu exegeza care ne reţine atenţia, e aceea că editorul, care pentru a explica anevoinţa interpretării relevă raritatea termenului στιβάς în inscripţii, nesocoteşte împrejurarea că un diminutiv al acestuia — στιβάδιον sau στιβάδειον — se întîlneşte în texte mai des şi în condiţii care aruncă lumină chiar asupra cuvîntului din care derivă. Spre deosebire de στιβάς, στιβάδιον a sfîrşit prin a intra în vocabularul latin-profan (indicînd la Pliniu [6], de pildă, un soi de canapea semicirculară folosită în sălile de mîncare, uneori numită *sigma* [7]) şi cultual, cu înţelesul de pat destinat anumitor ceremonii, dar şi de *clădire rezervată celebrării anumitor rituri* [8].

În această din urmă accepţie, στιβάδεια s-au identificat în cel puţin două locuri din lumea greacă — la Delos şi la Thasos —, în primul caz între sanctuarul lui Apollo şi porticul lui Antigonos [9], în cel de-al doilea în vecinătatea aşa-zisului „Passage des Théores", astfel numit de exploratorii francezi ai insulei. Aci, în cuprinsul sanctuarului lui Dionysos, un mic edificiu relativ bine conservat, considerat pînă la o vreme ca monument choregic [10], e astăzi socotit de cei mai mulţi ca un στιβάδιον, depinzînd de templu dar fără să se confunde cu el[11]. După un *Ghid* recent, întocmit la Şcoala Franceză din Atena, clădirea (al cărei plan restituit e publicat de autori împreună cu o secţiune axială) ar fi avut următoarea înfăţişare : „Le bâtiment...s'ouvrait en façade par un porche de quatre colonnes doriques ; en arrière de cette colonnade, devant un mur en Π, il abritait, sur une base dessinant en plan un arc de cercle, l'image de Dionysos plus grand que nature, entouré de huit statues plus petites. Nous connaissons le demi-choeur de droite, avec les représentations allégoriques — désignées par des inscriptions — de la Tragédie, de la Comédie, du Dithyrambe et de la Sérénade nocturne (*Nyktérinos*). La tête de Dionysos, chef d'œuvre de la collection hellénistique thasienne, la statue sans tête de la Comédie et sa base inscrite, le masque pathétique qui était l'attribut de la Tragédie, sont conservés au Musée" [12].

Despre monumentul din Delos, n-am la îndemînă o descriere circumstanţiată [13]. Găsesc însă precizarea că şi în el s-ar fi găsit o statuie a zeului —

---

[5] J. Kubińska, *Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*, Warszawa, 1968, cu textele citate la p. 47, 95, 98, 111—112, 114, 161 (despre lucrare, în ansamblu, cf. St. clasice XII, 1970, p. 326—328). De notat că articolul Στιβάς din RE, III A 2482—2484, semnat Poland, nu face vreo aluzie la această semnificaţie, deşi ea se întîlneşte şi la Herodot IV 71 în legătură cu înmormîntările la sciţi. În schimb, înţelesul funerar e semnalat încă din 1935, în legătură cu o inscripţie din Chios, de L. Robert, BCH, 1935, p. 469—470 (= *Opera minora selecta*, I, p. 528—529).

[6] *Epist.*

[7] Mart., X 48, 6 ; SHA, *Hadr.*, XVII 4 ; *Heliog.*, XXV 2.

[8] ILS 3369 : „Pontius daduchus spirarches Liberis patris stibadium restituit loco suo" ; 3370 : „Achilleus spirarch[es Li]beris pa[tris] stibadium [res]tituit loco [suo]". Cf. Fr. Poland, *Gesch. d. griech. Vereinswesens*, Leipzig, 1909, p. 465.

[9] L. Bizard, BCH, XXXI, 1907, p. 502 urm.

[10] Cf. J. Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, I (Paris, 1954), p. 225 şi 346, n. 8.

[11] Ch. Picard, *Un type méconnu de lieu-saint Dionysiaque, le 'stibadium'*, CRAI, 1944, p. 136—141 ; id., BCH, LXVIII—LXIX, 1944/45, p. 240—270.

[12] École Française d'Athènes, *Guide de Thasos*, Paris, 1967, p. 42—43.

[13] Mai sus n. 9.

— nud, aşezat pe tron —, de astă dată însoţit nu de alegorii literare ori muzicale, ci de doi *papposileni* purtînd vase cu vin. O astfel de decoraţie se apropie mai mult de ceea ce se presupune a fi fost destinaţia clădirii — — sală pentru ospeţe rituale —, şi abia dacă dimensiunile-i modeste trezesc nedumeriri cu privire la numărul celor chemaţi să participe la agape.

Oricum ar sta lucrurile în această privinţă, trebuie să reţinem deci că, după o opinie ce tinde să se răspîndească [14], στιβάδειον ar fi constituit un tip anume de edificiu cultual bacchic — alte exemple se vor putea identifica în viitor în ruinele sanctuarelor dionysiace explorate sau în curs de explorare —, şi aceasta mă readuce la pasajul din inscripţia histriană a cărui interpretare ne reţine luarea aminte.

Cum am mai lăsat-o să se înţeleagă, explicaţia la care s-a oprit I.S. mi se pare puţin plauzibilă, nu pentru că în alt context termenul în discuţie n-ar putea însemna şi „ospăţ" sau „petrecere", ci pentru că formularul documentului prezentînd elementele unei inscripţii monumentale (omagiul pentru împăraţii pe tron şi autorităţile locale, indicarea împrejurării care a prilejuit liberalitatea, datarea prin citarea nominală a conducătorilor grupării), iar verbul ἐποίησε convenind în primul rînd consacrării unei clădiri sau statui [15] (ca să nu mai vorbesc de precizarea ἐκ τῶν ἰδίων, firească într-un asemenea caz, dar deplasată şi chiar ridiculă dac-ar fi s-o raportăm la simpla cheltuială a unui banchet), sînt îndemnat să cred că Zipas, fiul lui Diocles, a oferit tovarăşilor de credinţă o zidire destinată cultului (pe greceşte στιβάς sau στιβάδιον), aşa cum, la Callatis, în primul veac al erei noastre, o preoteasă a Athenei al cărei nume s-a pierdut dăruia şi ea închinătorilor lui Dionysos o „peşteră" de caracter sacru, menţionată într-o inscripţie publicată în 1964 [16].

Dacă ipoteza aci formulată are şanse să se adeverească, se poate presupune că edicula a cărei existenţă o postulăm trebuie să se fi înălţat în incinta sanctuarului lui Dionysos — destinat unui cult public, cum rezultă limpede dintr-o serie de documente epigrafice, toate din sec. al II-lea [17]. Exclus nu-i totuşi ca, la fel cu thiasiţii din Callatis, care dispuneau de cel puţin un templu propriu, rezervat iniţiaţilor [18] pentru folosinţa cărora se construise în sec. I e.n. şi grota — ἄντρον — abia pomenită, hymnozii histrieni, recrutaţi dintre adepţi ai cultului bacchic, să fi dispus de un lăcaş de închinare al lor, osebit de sanctuarul obştesc [19]. Într-un caz şi în celălalt, lumini suplimentare sînt de aşteptat, dacă nu de la identificarea puţin probabilă a ruinelor vreuneia din cele două clădiri, de la descoperiri epigrafice pe care sîntem îndreptăţiţi să le aşteptăm şi ale căror date constituie temeiul de nezdruncinat al cunoştinţelor noastre despre viaţa religioasă a Histriei.

[14] Citez la întîmplare M. P. Nilsson, *Gesch. griech. Religion*, II² (1961), p. 363; G. M. Sifakis, *Studies in the History of the Hellenistic Drama*, London, 1967, p. 7—8 şi 29.

[15] Cred că mă pot dispensa de a cita exemple. Spre convingere, se poate consulta indicele oricărei culegeri epigrafice : acel de la *Sylloge*, între altele.

[16] D. M. Pippidi în BCH, LXXXVIII, p. 151—158 (reluat în *Studii de istorie a religiilor antice*, p. 106—115).

[17] *Inscripţii dionysiace din Dobrogea romană*, în *Studii de istorie a religiilor antice*, p. 234—266.

[18] D. M. Pippidi, *Sur un décret des thiasites de Callatis*, St. clasice, VIII, 1966, p. 87—96 (= *Studii de istorie a religiilor*, p. 94—115).

[19] Sigură, oricum, e existenţa la Histria, în vremea Antoninilor şi a Severilor, a unor asociaţii de tip misteric, ca aşa-numita σπεῖρα Διονυσιαστῶν πρεσβυτέρων din zilele lui Elagabal, de la care ne-a rămas o importantă dedicaţie editată şi comentată în *Histria I* (1954), p. 535—538, reluată şi dezvoltată în *Studii de istoria religiilor*, p. 246—266.

37. GÎNDURI DE IERI ŞI DE AZI CU PRIVIRE LA CULTUL LUI ZALMOXIS

Cu mulţi ani în urmă, în legătură cu unele scrieri despre religia dacogeţilor în general şi despre cultul lui Zalmoxis în particular, mi s-a întîmplat să public unele însemnări al căror caracter ocazional nu le împiedica, socot, să fie judicioase şi a căror oportunitate îmi apare şi astăzi întreagă [1]. Observaţiile mele critice se refereau, mai ales, la tendinţa răspîndită în publicistica română din ajunul şi din primii ani ai celui de-al doilea război mondial de a proclama un „neaoşism" sau „autohtonism" ale cărui legături cu unele doctrine politice ale vremii erau uşor de surprins şi care, în cîmpul nostru de cercetare, se manifesta printr-o deşănţată exaltare a „spiritualităţii" gete în contrast cu „meschinul", dacă nu de-a dreptul „decăzutul" raţionalism elenic ori roman [2]. „Semblables aux montagnes volcaniques, rocheuses et hérissées d'arbres desséchés — scria, de pildă, unul din aceşti iluminaţi [3] — , ces 'barbares' du Nord du Danube (e vorba, bineînţeles, de geţi) éclataient en d'innombrables surprises par des créations spirituelles géniales ou par des exploits d'armes dignes d'un souvenir ineffaçable. Sans user les forces vives de leur génie dans des œuvres ininterrompues de civilisation et de culture, les barbares étaient à même de racheter les soi-disant intervalles stériles par des diamants précieux. Ces diamants formaient, ensuite, le roc inébranlable, fondamental, de leurs traditions et de leurs croyances durant des générations".

Dar nu pentru plăcerea îndoielnică de a redeschide o polemică uitată însăilez aceste rînduri. Cu gîndul mai ales la unii confraţi prea tineri sau prea uituci pentru a-şi aminti împrejurări de-acum treizeci de ani, vreau numai să arăt că — într-o dare de seamă despre teza lui Antonian Marinescu-Nour [4], uitată astăzi pînă şi de specialişti — vorbind de unele informaţii din cartea a IV-a a *Istoriilor* lui Herodot greşit înţeles de autor, am fost adus să formulez observaţii a căror justeţe o vor aprecia cititorii [5]. În primul rînd, atrăgeam atenţia asupra faptului că orice încercare de a înţelege religia geto-dacilor (sau numai pe a geţilor !), fără a ţine seamă de ştirile de care dispunem cu privire la religia tracilor îndeobşte, e inevitabil sortită eşecului ; în al doilea rînd, propuneam o interpretare personală a indicaţiilor oferite de Părintele istoriei potrivit căreia, în episodul cunoscut al praznicelor organizate de Zalmoxis pentru unii din prietenii

---

[1] Revista clasică, XV, 1943, p. 117—118; Balcania, VI, 1943, p. 537; Rev. hist. du Sud-Est européen, XXIII, 1946, p. 340—342.

[2] Într-o carte recentă de care va fi vorba mai departe, Mircea Eliade relevă împrejurarea că istoria şi protoistoria Daciei au prins a fi studiate ştiinţific abia după primul război mondial, sub impulsul lui Vasile Pârvan şi al şcolii lui de arheologie. Dar, se adaugă în continuare, „très vite se développe, surtout parmi les écrivains et les amateurs, un courant qui, dans ses expressions les plus extravagantes, a mérité d'être nommé « thracomanie ». On parlait de la 'révolte du fond autochtone', en entendant par là la révolte de l'élément géto-thrace contre les formes de la pensée latine introduites durant la formation du peuple roumain" (p. 79). Observaţia e întemeiată, dar nesocoteşte două amănunte : primul, că unii elevi ai lui Pârvan, în care cu greu s-ar putea vedea nişte „amatori", au contribuit după puteri la întărirea curentului incriminat ; al doilea, că pînă şi într-o revistă altminteri serioasă, condusă de Mircea Eliade, şi-au făcut loc articole de felul celui citat în nota următoare.

[3] Zalmoxis III, 1942, p. 104.

[4] *Cultul lui Zalmoxis*, Bucureşti, 1941.

[5] Balcania, VI, 1943, p. 537—539.

săi, ar fi de văzut *nu banale petreceri profane*, ci *ospeţe rituale* destinate unui grup de iniţiaţi, chemaţi să se împărtăşească periodic, într-un loc consacrat, dintr-o anume băutură sau din anume bucate menite să le chezăşuiască nemurirea. Propriile mele cuvinte, în pagina asupra căreia vreau să atrag atenţia, erau : „... Il me paraît que les paroles d'Hérodote, selon lequel Zalmoxis aurait commencé à prêcher sa doctrine durant les repas auxquels il conviait les premiers de la nation (τῶν ἀστῶν τοὺς πρώτους), pourraient très bien être interprétées comme une allusion à un banquet rituel, et cela d'autant plus que, toujours selon l'historien d'Halicarnasse (dont la formule restrictive n'a pas été jusqu'ici relevée, à ma connaissance) la vie éternelle dont le prophète gète se faisait l'annonciateur n'était pas promise à tout le monde indistinctement, mais *à lui-même*, à ses convives et à leurs descendants (οὔτε αὐτὸς οὔτε οἱ συμπώται αὐτοῦ οὔτε οἱ ἐκ τούτων αἰεὶ γινόμενοι ἀποθανέονται, ἄλλ'ἥξουσι ἐς χῶρον τοῦτον ἵνα αἰεὶ περιεόντες ἔξουσι τὰ πάντα ἀγαθά).

Iar mai departe arătam că, independent de sensul pe care li-l atribuie Herodot, faptele de el raportate ne duc cu gîndul la o religie din cele zise „de mîntuire", dispunînd de o doctrină eshatologică şi — prin ceremonii şi ospeţe de felul celor amintite — întreţinînd în sufletele iniţiaţilor fervoarea credinţei şi nădejdea beatitudinii eterne. Legătura cu alte religii misterice de origine tracă — Bendis, Dionysos, un zeu al războiului al cărui nume ne-a rămas necunoscut — apărea astfel evidentă, şi evidentă îndreptăţirea afirmaţiei după care postularea unei deosebiri esenţiale între religia geţilor şi a celorlalţi traci din sud implică o gravă greşeală metodologică : „Qu'est-ce à dire, sinon que nous nous trouvons en présence d'une communauté de fidèles ? Et qu'est-ce à dire sinon que l'initiation au crédo de cette communauté devait être la condition indispensable pour être admis à en partager l'espérance ?

Au demeurant, des indices comme ceux sur lesquels je viens d'attirer l'attention sont loin d'être les seuls arguments en faveur d'une parenté entre la religion de Zalmoxis et les cultes initiatiques des Thraces du Sud. Sans plus insister sur les faits relevés dans cet ordre d'idées par N. Iorga (dans le I-er volume de son *Istoria românilor*, p. 81, — notamment le passage de Polyen VII 22 qui montre le prêtre-roi Kosingas menaçant de porter plainte contre ses sujets et se préparant à escalader le ciel sur d'immenses piles de bois), il est facile de trouver dans les textes de quoi défendre l'hypothèse qu'entre l'enseignement de Zalmoxis et la doctrine de la métempsychose, telle qu'on la rencontre dans l'orphisme et le pythagorisme, les traits ressemblants n'ont pas dû manquer et que c'est précisément dans cette allure commune qu'il convient de chercher l'explication d'une légende comme celle qui faisait du prophète gète un disciple du philosophe de Samos. Parmi ces textes, je ne rappellerai que pour mémoire les lignes de Strabon, qui, sur l'autorité de Posidonius, nous informe que les Mysiens et les Gètes s'abstenaient de toute nourriture carnée par scrupule religieux (VII 3,3—5). Mais il y a le témoignage d'Hellanicos, conservé par la Suda, selon lequel des adorateurs de Zalmoxis, les Térizes et les Crobyzes, auraient professé la croyance au retour des trépassés ; il y a Pomponius Mela aux dires duquel une partie tout au moins des Gètes aurait cru „... redituras esse animas abeuntium" (II 22) ; et il y a enfin Julien, qui, dans une phrase des *Césars* un peu obscure, il faut

l'avouer, peut bien avoir voulu exprimer la même idée lorsqu'il écrivait, à propos des Gètes : οὐ γὰρ ἀποθνήσκειν, ἀλλὰ μετοικίζεσθαι νομίζοντες ἑτοιμότερον αὐτὸ ποιοῦσιν (327 D Hertlein).

Qu'il n'y ait là, somme toute, que matière à présomptions, je suis le premier à le reconnaître. Du moins offre-t-elle à nos spéculations la seule base raisonnable, et bâtir en dehors d'elle — soit pour arriver à la conclusion d'une séparation absolue entre les religions thrace et gète, soit pour faire de Zalmoxis un dieu du ciel, dont le culte n'attesterait aucun élèment chthonien et l'eschatologie ne ressemblerait à aucune autre eschatologie du monde antique — c'est donner à la fantaisie libre carrière" [6].

Concis formulată în paginile unei reviste unde contribuţiile de istorie a religiilor erau rare, dacă nu inexistente, luarea de poziţie pe care m-am îndemnat s-o înfăţişez a trecut neobservată, cu excepţia adeziunii primite din partea lui I. I. Russu, în importantul său memoriu despre religia daco-geţilor [7]. Abia acum în urmă, într-o carte recentă a lui Mircea Eliade : *De Zalmoxis à Gengis Khan* [8] (al cărei cuprins depăşeşte cu mult domeniul antichităţii şi despre ale cărei încheieri se vor pronunţa desigur alţii, cu mai multă pricepere) [9], regăsesc cu plăcere unele din susţinerile mele de altădată, despre care autorul nu arată să fi avut cunoştinţă, măcar că de unele din ele ar fi putut afla din lucrarea lui Russu, pe care o citează în mai multe rînduri. Oricum ar sta lucrurile în această privinţă, sînt bucuros să relev că, în ce priveşte informaţiile lui Herodot despre Zalmoxis, la care am avut prilejul să mă refer, Eliade apără un punct de vedere apropiat de al meu, atunci cînd scrie : „lorsque Zalmoxis entretenait ses invités (les principaux de ses concitoyens), il leur enseignait que ni lui ni ses convives ni leurs descendants à tout jamais ne mourraient, mais qu'ils iraient en un lieu où ils survivraient toujours et jouiraient d'une complète félicité" (IV 95). *En d'autres termes cette post-existence bienheureuse n'était point générale, mais s'obtenait par le truchement d'une initiation, ce qui rapproche le culte instauré par Zalmoxis des mystères grecs et hellénistiques.* Hellanikos, qui était l'aîné d'Hérodote, mais qui suit son récit, en décrivant le rite de Zalmoxis le nomme avec raison *teletai*, en soulignant le caractère initiatique" [10].

În continuare, ideea ospăţului ritual (altfel spus : a ceremoniilor de iniţiere) e dezvoltată de Eliade cu argumente variate, nu toate convingătoare. E evident, bunăoară, că banchetele funebre reprezentate în atît de mare număr pe stelele funerare din regiunile dunărene, pînă tîrziu în epoca romană şi chiar după triumful creştinismului, n-au o legătură nemijlocită cu cultul lui Zalmoxis, nici cu o anume doctrină misteriosofică

---

[6] *Ibid.*, p. 538—39.

[7] Anuarul Institutului de studii clasice Cluj, V, 1944/48, p. 61—139.

[8] *Études comparatives sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe orientale*, Paris, 1970.

[9] Pînă în clipa cînd scriu, sînt de semnalat observaţiile de metodă prezentate de Miron Constantinescu într-un număr din 1970 al României literare, al cărui apel la o discuţie largă a principalelor teze ale lucrării lui Eliade va fi, nădăjduiesc, urmat şi de unii etnologi şi istorici literari direct interesaţi de subiect.

[10] *Op. cit.*, p. 40. Sublinierile sînt ale mele pentru a înlesni comparaţia cu propriile-mi cuvinte citate înainte.

împărtăşită de defunct sau de supravieţuitori [11]. Împrejurarea că de cele mai multe ori asemenea reprezentări se întîmpină pe pietrele de mormînt ale greco-romanilor din Pontul Stîng, în timp ce — pentru a-şi împodobi mormintele — localnicii recurg mai ades la icoana Zeului călăreţ (aşa-zisul *Cavaler trac*, al cărui tip iconografic nu-i de altminteri trac [12] şi a cărui semnificaţie, de la o vreme, se schimbă, tînărul vînător ajungînd să simbolizeze nu o anumită divinitate, clar conceputâ, ci pe mortul eroizat, înălţat oarecum la condiţia divină [13]), e, sub acest raport, grăitoare. De altă parte, dacă, aşa cum e uşor de înţeles, caracterul tainic al cultului lui Zalmoxis îl apropie „de misteriile greceşti şi elenistice", el aminteşte înainte de toate acele culte orgiastice ale tracilor din sud despre care ne vorbesc izvoare demne de crezare şi din care unele sînt atestate pînă la cucerirea romană [14]. Un zeu al războiului (asimilat de greci cu Ares), dar mai ales Dionysos şi Bendis fac parte din aceste divinităţi dătătoare de nădejdi cu privire la viaţa de apoi, cărora mulţimi de iniţiaţi le aduc un omagiu fervent şi a căror popularitate, în ultimele cazuri citate, avea să treacă cu mult peste hotarele lumii trace [15].

Cît vorbim de paralelismele — împrumutate celor mai felurite religii — cu care Eliade încearcă să explice semnificaţia apostolatului lui Zalmoxis printre geţi, aşa cum ni-l înfăţişează Herodot, nu mi se pare inutil să revin asupra pasajului unde, relatînd vicleşugul cu ajutorul căruia geţii ar fi fost aduşi să creadă mai întîi în moartea, apoi în învierea profetului lor, autorul *Istoriilor* ne informează că, în timp ce continua să-şi primească oaspeţii obişnuiţi în acel ἀνδρεών de care a fost vorba înainte, acesta îşi pregătea pe ascuns locuinţa subpămînteană în care avea să se ascundă timp de trei ani. Ὡς δέ οἱ πκντελέως εἶχε τὸ οἴκημα, ἐκ μὲν τῶν Θρηίκων ἠφανίσθη, καταβὰς δὲ κάτω ἐς τὸ κατάγαιον οἴκημα διαιτᾶτο ἐπ' ἔτεα τρία. Οἱ δέ μιν ἐπόθεόν τε καὶ ἐπένθεον ὡς τεθνεῶτα. Τετάρτῳ δὲ ἔτει ἐφάνη τοῖσι Θρήιξι, καὶ οὕτω πιθανά σφι ἐγένετο τὰ ἔλεγε ὁ Σάλμοξις.

În legătură cu rîndurile reproduse, Eliade face observaţia justă că expunerea lui Herodot echivalează cu o interpretare raţionalistă a faptelor,

---

[11] V. Pârvan, *Gînduri despre lume şi viaţă la greco-romanii din Pontul Stîng*, în culegerea *Memoriale*, Bucureşti, 1923, p. 11 urm., îndeosebi 24—25 şi 31—33.

[12] Ernest Will, *Le relief cultuel gréco-romain. Contribution à l'histoire de l'art de l'Empire romain*, Paris, 1955, p. 79.

[13] Cf. ale mele *Studii de istorie a religiilor antice*, p. 221 şi 295.

[14] Pînă la triumful creştinismului, ar fi mai corect spus, dacă ţinem seama de imensa popularitate a cultului lui Dionysos în primele veacuri ale erei noastre, cu privire la care se pot vedea lucrările citate în nota următoare.

[15] Cum se ştie, încă din sec. al V-lea Bendis avea la Pireu şi la Atena temple şi comunităţi de credincioşi de la care ne-au rămas documente epigrafice de cel mai înalt interes: LGS II 41 şi 42; IG II² 1255—56, 1284, 1317, 1324, 1361, la care se adaugă un regulament publicat de N. G. Pappadakis în Ephem. Archaiologikè 1937, p. 808 (= Fr. Sokolowski, *Lois sacrées des cités grecques*, Paris, 1962, p. 20, nr. 6). Cu privire la marea răspîndire a cultului lui Dionysos în epocile elenistică şi romană, mi se pare de prisos să dau bibliografii amănunţite; cf., oricum, studiile lui Quandt, M. P. Nilsson şi Bruhl citate în *Studii de istorie a religiilor antice*, p. 94 urm. şi 234 urm.

[16] *Istorii*, IV 95. În traducerea română semnată de Piatkowski-Vanţ (Bucureşti, 1961), pasajul are următorul cuprins: „Cînd locuinţa îi fu gata, se făcu nevăzut din mijlocul tracilor, coborînd în adîncul încăperilor subpămîntene, unde stătu ascuns vreme de trei ani. Tracii fură cuprinşi de părere de rău după el şi-l jeliră ca pe un mort. În al patrulea an se ivi iarăşi în faţa tracilor, şi aşa îi făcu Zalmoxis să creadă în toate spusele lui".

şi în primul rînd a ocultaţiei intenţionale atribuite lui Zalmoxis. „Se retirer dans une cachette ou descendre dans une chambre souterraine — scrie el [17] — équivaut, rituellement et symboliquement, à une *katabasis*, à un *descensus ad inferos* entrepris en vue d'une initiation". După care citează exemple de asemenea dispariţii temporare ale unor personaje divine sau semidivine din lumea credinţelor greceşti ori asianice, de la Minos şi Dionysos — trecînd prin Pythagora — pînă la Mani şi Mithra. În fiecare din aceste cazuri, scenariul mitico-ritual de care luăm cunoştinţă implică retragerea într-o peşteră inaccesibilă, de obicei *naturală* [18]. Numai că, în relatarea lui Herodot, coborîrea lui Zalmoxis are loc într-o „locuinţă subpămînteană", *zidită anume*, şi aceasta îndreptăţeşte, cred, ipoteza lui Joseph Wiesner (într-o carte pe care Eliade o citează în legătură cu o perioadă mai nouă din istoria dacilor) cum că aluzia istoricului trebuie să fi fost la o cameră funerară de un tip des întîlnit în lumea tracă şi egeeană, începînd din preistorie. „So spricht — notează arheologul german [19] — die in Herodots Darstellung erwähnte Anlage eines unterirdischen Gemachs, in das Zalmoxis den Augen der Geten für drei Jahre entschwand, um im vierten Jahr wiederzuerscheinen, für ein Kammergrab. Diese in geschichtlicher Zeit häufige Grabform ist im Thrakerland bis in die Frühzeit zurückzuverfolgen und hat ihre ebenfalls frühzeitlich verwurzelte Entstehung im griechisch-ägäischen Bereich". Asemenea hipogee mai simple sau mai împodobite, datînd din secolele VI—IV î.e.n., se întîlnesc în număr mare pe teritoriul actual al Bulgariei şi în Grecia de nord [20], dar nu lipsesc nici în Dobrogea, unde, în aşteptarea surprizelor pe care sîntem îndreptăţiţi să le sperăm de la o explorare mai intensă a tumulilor funerari din preajma cetăţilor de pe litoral, putem de pe acum înregistra mormintele zidite din teritoriul callatian, de la aşa-zisul „mormînt scitic", studiat altădată de Tafrali [21], pînă la recent descoperita „tomba a volta", publicată în 1962 de Constantin Preda [22].

Nu e locul, firește, să stărui aci asupra evoluţiei tipologice a mormintelor trace, de la dolmenul primitiv la mormintele cu cupolă, bogat împodobite, în construcţia şi decorarea cărora se surprinde lesne influenţa greacă [23]. Nu se poate totuşi trece cu vederea faptul că o atît de mare răspîndire a acestui tip de locuinţă veşnică se explică tocmai prin existenţa la traci a unei adînc înrădăcinate nădejdi în viaţa de peste veac. Credinţa

---

[17] *Op. cit.*, p. 35.

[18] *Ibid.*, p. 36—38. În acest context, era poate locul să se amintească rolul însemnat al peşterilor (μυχός, ἄντρον) în celebrarea cultului tainic al lui Dionysos, în epocile elenistică şi romană, chiar dacă din izvoare nu rezultă limpede de cîte ori e vorba de grote naturale sau artificiale. Despre problemă, în general, se poate vedea memoriul deschizător de drum al lui P. Boyancé, *L'antre dans les mistères de Dionysos*, în Rendic. Pontif. Accad. di Archeologia, XXXIII, 1962, p. 107—127, iar despre grotele dionisiace din Callatis (de fiecare dată clădite de credincioşi), studiul meu din BCH, LXXXVIII, 1964 (I), p. 151—158 (acum şi în *Studii de istorie a religiilor*, p. 106—115).

[19] *Die Thraker. Studien zu einem versunkenen Volk des Balkanraumes*, Stuttgart, 1963, p. 85—86.

[20] Cf. harta de la p. 97 şi p. 214, n. 16.

[21] Arta şi arheologia, I, 1927, p. 19—20.

[22] *Una nuova tomba a volta scoperta presso Mangalia-Callatis*, în Dacia, n.s., VI, 1962, p. 157—172.

[23] E de ajuns să amintesc, în această ordine de idei, frumosul şi excepţional de bine păstratul mormînt princiar de la Kazanlîk.

în nemurire, atît de răspîndită la seminţiile din dreapta Dunării — şi îndeosebi la geţi, cărora avea să le aducă din partea grecilor supranumele de ἀθανατίζοντες — , explică, de bună seamă, pe de o parte riturile de înmormîntare descrise de Herodot în cap. 8 al cărţii a V-a, pe de alta, particularităţile cele mai frapante ale mitului lui Zalmoxis, ale cărui pretinse legături cu Pythagora, aşa cum sînt înfăţişate, după Herodot, de o întreagă serie de filozofi, de la Platon la Iamblichos, ne apar ca tot atîtea variante ale aceleiaşi legende etiologice. „Die Überlieferung vom Verschwinden des Zalmoxis und seiner Wiederkehr — notează, în această ordine de idei, Wiesner — ist im Zusammenhang mit dem Unsterblichkeitsglauben nahöstlichen und ägäischen Vorstellungen vom sterbenden und wiedererstehenden Gott vergleichbar, an dessen Beispiel die Jenseitshoffnung der Gläubigen ihre Stütze fand" [24].

Astfel pusă problema, ne putem întreba dacă ne găsim înaintea unei influenţe exercitate asupra tracilor în plină perioadă istorică, începînd cu epoca marii colonizări, sau dacă n-avem cumva a face cu supravieţuiri diferenţiate ale unui fond comun de credinţe datînd din vremea primelor migraţii spre sud ale neamurilor indo-europene? Ultima ipoteză mi se pare mai probabilă, şi spre ea se cade să se îndrepte atenţia cercetătorului religiei geţilor, mai curînd decît spre datinile funerare ale cutărui trib mai mult sau mai puţin evoluat, depărtat în timp şi spaţiu de lumea tracă şi de vremea care ne interesează.

38. 'MUNUS' ÎNTR-O INSCRIPŢIE LATINĂ DIN NISTOREŞTI

Sînt aproape o sută de ani de la descoperirea în satul Nistoreşti (altădată Cuciuc-Chioi), din teritoriul histrian, a unei inscripţii funerare latine de oarecare întindere şi de o interpretare nu întotdeauna lesnicioasă. E vorba de piatra de mormînt a lui Lucius Pompeius Valens, de fel din Fabia Ancyra, venit în Dobrogea nu se ştie în ce împrejurări şi stabilit pe proprietatea sa din locul amintit, unde pare să-l fi ajuns moartea şi unde a şi fost înmormîntat [1].

Din pricina proastei stări de conservare a lespezii (astăzi la MNA, cota L351), textul prezintă dificultăţi de lectură, fără să mai vorbim de unele stîngăcii de exprimare imputabile redactorului, care fac ca sensul ultimelor rînduri ale documentului să apară îndoielnic. De ele am avut prilejul să mă ocup altădată în treacăt [2], dar ceea ce îmi reţine atenţia astăzi e un alt pasaj al epitafului, de citire sigură dar de un înţeles mai puţin evident. Cele cîteva rînduri pe care le am în vedere privesc activitatea „obştească" a lui Pompeius Valens, cetăţean roman după nume, dar şi cetăţean al Histriei, în al cărei teritoriu îşi avea reşedinţa şi la a cărei viaţă publică arată a fi participat statornic: „... *consist(it) r(egione) Hist(ri)* — sună textul — *muneraque fecit Histro in oppido arcontium et aediliciu<m> et sacerdotium at Liber(um)*... (rîndurile 5—11).

---

[24] Wiesner, *op. cit.*, p. 86; cf.n. 17.

[1] Gr. Tocilescu, AEM, XVII, 1894, p. 87, nr. 11; CIL III 12.489; ILS 7182. Data inscripţiei e 157 e.n.

[2] St. clasice, XII, 1970, p. 171—175.

La data cînd se publica inscripţia şi cînd materialul epigrafic histrian se reducea la numai cîteva texte, şi acelea de provenienţă nesigură, aluziile la unele magistraturi locale puteau trezi nedumeriri. Din acest punct de vedere, şi din altele, sîntem astăzi într-o situaţie mai bună şi ar fi desigur fără rost să citez aci dovezi despre existenţa în Histria, încă din epoca elenistică, a unui colegiu de arhonţi ori a agoranomiei, de care se vorbeşte cu atîta insistenţă în decretul pentru Aristagoras fiul lui Apatourios [3]. La fel stau lucrurile şi cu pomenirea, în rîndurile 10—11, a unei preoţii exercitate de defunct la templul lui *Liber*, al cărei sens se lămureşte numai substituind numelui latin al zeului echivalentul său grec : *Dionysos* sau, mai precis, *Dionysos Karpophoros*, despre al cărui cult în cetatea de pe ţărmul lagunei Sinoe dispunem de la un timp de ştiri numeroase şi deosebit de preţioase [4].

Rămîne totuşi de comentat, în pasajul reprodus, un termen al cărui înţeles uşor ne poate înşela, dacă ne mulţumim să-l interpretăm în lumina datelor oferite de textele literare. Mă refer la *munus* (în cazul care ne reţine atenţia la plural), pe care Iorga, ca să citez un exemplu, referindu-se la inscripţia noastră, îl traducea prin „daruri, danii", dîndu-ne a înţelege că în anumite momente ale unei cariere exemplare, Pompeius Valens şi-ar fi ajutat concetăţenii prin liberalităţi a căror natură ne-a rămas necunoscută [5].

În realitate, abia dacă trebuie s-o mai spun, *munera* n-are aci accepţia de „daruri, munificenţe", ci pe aceea de „slujbe, demnităţi, îndatoriri". Ceea ce ţine să consemneze redactorul epitafului e faptul că în timpul petrecut la Histria Pompeius Valens a ocupat — dintre magistraturile civile — pe acelea de arhonte şi de agoranom, iar dintre demnităţile religioase, preoţia lui Dionysos Karpophoros [6]. Aceasta nu trebuie să ne facă să uităm că, în mod normal, exerciţiul fiecăreia din aceste sarcini comporta cheltuieli mai mult sau mai puţin însemnate şi că, din liberalităţi pînă la o vreme liber consimţite, acestea aveau să se transforme sub Imperiu în obligaţii împovărătoare. Fenomenul e cunoscut şi nu aci e locul să mă opresc asupră-i, fie pentru a-l explica, fie numai pentru a-l semnala [7]. Intenţia mea e să zăbovesc mai curînd asupra unei ulterioare lunecări de sens a termenului, la capătul căreia *munus* ajunge să însemne „spectacol de circ sau de amfiteatru" şi, într-un înţeles mai precis, „lupte de gladiatori sau vînători de fiare" organizate de magistraţi ca mulţămită

[3] Mi se va îngădui să trimit, în această privinţă, la studiul meu *Ştiri noi despre organizarea internă a Histriei în perioada autonomiei*, în *Contribuţii la istoria veche a României* [2], p. 68—92. Despre decretul în cinstea lui Aristagoras (AEM, VI, 1882, p. 36, nr. 78 = *Syll.* [3], 708), vezi, în aceleaşi *Contribuţii* [2], p. 270—286.

[4] Documentele referitoare la Dionysos Karpophoros descoperite pînă în 1969, în ale mele *Studii de istorie a religiilor antice*, p. 234—266. Pentru hymnozi şi activitatea lor la Histria, sînt de văzut studiile : *Un nou document despre Comunitatea pontică în sec. al II-lea* şi *O inscripţie agonală din Histria de la începutul sec. al III-lea*, ambele în *Contribuţii* [2], p. 401—431 şi 445—463. De adăugat I. Stoian, *Une nouvelle inscription agonistique d'Histria*, Dacia, n.s. XIV, 1970, p. 397—404 (în legătură cu care v. mai sus p. 201—204).

[5] *Istoria Românilor*, I 2 (Bucureşti, 1936).

[6] Abia dacă trebuie să mai relev, în această ordine de idei, faptul că în pasajul citat pluralul *munera* nu e de sine stătător, ci se acordă logic cu (*munus*) *arcontium* şi (*munus*) *aedilicium*, de care nu poate fi separat.

[7] Pentru o informare rapidă, cf. A. H. M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford, 1940, p. 167—168 şi 175—176, cu notele respective.

pentru cinstea alegerii. Exemplele sînt atît de numeroase în textele literare, dar mai ales în cele epigrafice, încît citaţiile ar fi, cred, de prisos [8]. Mai interesant mi se pare, totuşi, să semnalez o evoluţie similară la termenii greci folosiţi în mod obişnuit pentru redarea lui *munus* : după caz, λιτουργία şi φιλοτιμία. În limba documentelor elenistice şi de epocă romană, cel dintîi îmbracă sensul de „danie oferită de un individ oraşului său de baştină" şi, în special, de „cheltuială suportată de un demnitar pentru binele sau numai pentru plăcerea concetăţenilor săi", cîtă vreme al doilea, pornit de la aceeaşi accepţie, ajunge să însemne în chip specific „cheltuiala prilejuită de organizarea unor lupte de gladiatori sau a unor vînători", la principalele sărbători ale anului.

La capătul atîtor transformări semantice, determinate de schimbări petrecute în viaţa oraşelor de-a lungul epocilor elenistică şi imperială, φιλοτιμία ajunge deci să însemne *munus gladiatorium*, alteori *uenatio*, cînd nu şi una şi alta, deseori în acelaşi text. Două inscripţii din Tomis deseori citate dar nu întotdeauna bine înţelese atribuie celor doi Priscii — Annianus şi Isidorus — , pontarhi şi mari-preoţi ai Comunităţii oraşelor de pe ţărmul de vest al Mării Negre, meritul de a se fi plătit cu zel de obligaţiile decurgînd din înaltele lor demnităţi prin organizarea de spectacole de gladiatori şi de vînători (în amfiteatru !), ambele indicate prin substantivul φιλοτιμία [9]. Întreaga istorie a termenului a fost de altminteri reconstituită în 1928 de Adolf Wilhelm [10] şi, mai de curînd, de Louis Robert în lucrarea *Les gladiateurs dans l'Orient hellénique*, în care transformările de sens evocate aci în grabă sînt urmărite în texte şi ilustrate cu citate asupra cărora ar fi de prisos să stărui [11].

În lumina celor din urmă precizări, o ultimă întrebare s-ar putea pune în legătură cu inscripţia de la Nistoreşti care ne-a prilejuit aceste observaţii. Şi anume, dacă nu cumva, în r. 6—7, expresia *munera fecit* s-ar putea înţelege în sensul că, în calitate de arhonte şi apoi de agoranom (oricum, în calitate de înalt magistrat), Pompeius Valens ar fi organizat *Histro in oppido* spectacole de gladiatori ? — Răspunsul meu e negativ, pentru motive care ţin, pe de o parte, de modul de exprimare al textului, despre al cărui înţeles am spus cîte ceva înainte, pe de alta de condiţiile istorice ale Histriei la jumătatea secolului al II-lea. Informaţiile de care dispunem în această privinţă, epigrafice şi arheologice, ne permit să înţelegem că sub Antonini străvechea colonie milesiană era pe cale să renască, după pustiirea suferită din partea geţilor lui Burebista [12]. Buna-i stare

[8] În această privinţă va fi de ajuns să trimit la lucrarea lui L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940 (ediţie anastatică Amsterdam, 1971), care, împreună cu un Corpus comentat al documentelor greceşti şi latine referitoare la spectacolele de gladiatori în provinciile răsăritene, cuprinde şi un studiu amănunţit al vocabularului propriu „jocurilor" de amfiteatru. Pentru *munus* şi *munerarius*, în special, vezi paginile 75, 140, 268—269, 272 şi 278.

[9] Robert, *Gladiateurs* p. 103 nr. 42: τὴν δι'ὅπλων καὶ κυνηγε[σ]ίων ἐνδόξως φιλοτειμίαν μὴ διαλιπόντα; p. 103, nr. 43: τὴν δι'ὅπλων καὶ κυνηγεσίων φιλοδόξως φιλοτειμίαν ἐφεξῆς ἡμέρων ἓξ μὴ διαλιπόντα . . . Cum remarcă editorul în alt loc al lucrării, „l'expression δι'ὅπλων καὶ κυνηγεσίων φιλοτειμία est l'équivalent précis de *munus gladiatorium et uenatorium*" (p. 278; cf. şi p. 309 urm.).

[10] Anzeiger Akad. Wien, 1928, p. 137—142.

[11] Despre φιλότιμος, φιλοτιμεῖσθαι, φιλοτιμία, în special p. 276 şi urm.

[12] Cf. *Contribuţii*[2], p. 534—546 *(A doua întemeiere a Histriei în lumina unui document inedit); I Greci nel Basso Danubio* (Milano, 1971), p. 146—150 şi 277—280, notele 70—87.

materială avea să crească în a doua jumătate a secolului al II-lea pînă-ntr-atît că, în epoca Severilor, avea să se-nvrednicească de epitetul onorific λαμπροτάτη πόλις [13]. Dar să fi avut oare Histria, încă din prima jumătate a secolului al II-lea, un amfiteatru [14], iar locuitorii ei mijloace suficiente pentru organizarea unor spectacole de gladiatori ? Îndoiala e permisă, poate chiar obligatorie, cîtă vreme documente care astăzi lipsesc nu ne vor fi adus dovada că la principalele sărbători religioase şi civile ale cetăţii singurele „jocuri" puse la cale nu erau numai întrecerile de coruri pomenite de la o vreme în tot mai numeroasele inscripţii referitoare la hymnozi [15].

39. SARMAŢII ŞI REGIUNILE PONTICE ÎNTR-O LUCRARE RECENTĂ

Cu două decenii în urmă (mai exact în 1950), colegul Janos Harmatta, de la Universitatea din Budapesta, publica în Editura Academiei Ungare un volumaş de 63 pagini : *Studies in the History of the Sarmatians*, urmat, doi ani mai tîrziu, de un al doilea memoriu, tipărit în aceleaşi condiţii şi intitulat : *Studies in the Language of the Iranian Tribes in South Russia*. Amîndouă se reeditează acum, fără schimbări de vreun fel, dar cu unele note adiţionale de caracter bibliografic, într-un fascicul special al periodicului Acta Antiqua et Archaeologica, editat de Universitatea Attila Iozsef din Szeged sub conducerea lui S. Szádeczky-Kardoss [1].

Despre răsunetul lucrărilor sale printre istorici şi lingvişti, la data primei publicări, autorul vorbeşte în prefaţa noii ediţii în termeni care exprimă o deplină mulţumire de sine. „Both works — crede el a putea afirma — exerted a *considerable influence* (sublinierea e a mea) on historical, archaeological and linguistic researches dealing with the Sarmatians" ; iar în alt loc, în aceeaşi ordine de idei : „both works became *solid constituents* of scholary research since two decades..." [2]. Atît doar că, dacă în privinţa studiilor despre limba sarmaţilor şi a celorlalte triburi iraniene din sudul Uniunii Sovietice nu cutez să formulez o judecată, cînd e vorba de prima broşură a învăţatului coleg nu numai că mi-am putut face o părere, — nu tocmai entuziastă, trebuie să mărturisesc —, dar mi s-a şi întîmplat s-o exprim în unele lucrări mai vechi.

Dată fiind natura cercetărilor la care mă refer, era firesc ca atenţia mea să fie atrasă îndeosebi de modul cum sînt datate şi utilizate în lucrarea lui H. unele inscripţii aflate în ţara noastră sau în alte locuri de pe ţărmurile de nord şi de vest ale Mării Negre. E vorba, bunăoară, de decretul olbian pentru Protogenes [3], e vorba, mai ales, de decretul pentru Epicrates păstrat la mănăstirea Dragomirna [4], sau de decretul în cinstea lui Arista-

[13] St. clasice XI, 1969, p. 243—245 ; cf. J. şi L. Robert, RÉG, LXXXIII, 1970, p. 416, nr. 407.

[14] În această ordine de idei, nu pot să nu menţionez împrejurarea că — fie şi în mod excepţional — în epoca imperială în numeroase oraşe din lumea greacă teatrele au fost amenajate aşa fel încît să poată adăposti vînători şi lupte de gladiatori : Robert, *Gladiateurs*, p. 34 urm. şi textele citate la p. 159 (Aizanoi) şi 247 (Atena).

[15] Mai sus p. 201 şi lucrările citate în n. 1.

[1] Tomus XIII, 1970, p. 1—131.

[2] *Op. cit.*, p. 5.

[3] IPE I^2 32 = *Syll.*^{3}, 495

[4] AEM, XI, 1887, p. 66, nr. 141 = *Syll.*^{3}, 707.

goras, altădată la Muzeul Național de Antichități, acum în noul Muzeu de istorie din București [5].

În legătură cu toate aceste texte, aduse în sprijinul tezelor sale despre formarea și dăinuirea unui „imperiu" sarmatic la Dunărea-de-jos în secolele II—I î.e.n. și, în subsidiar, la deplasarea triburilor bastarne (și, înaintea lor, scitice) în aceeași perioadă pe mereu primejduitul pămînt al Dobrogei antice, colegul H. emite aprecieri și statorniceşte date care îndreptățesc, la cunoscătorii epigrafiei pontice, nu numai îndoieli, dar puternice rezerve. Cum am mai spus-o, asemenea rezerve mi s-a întîmplat să formulez în ale mele *Contribuții la istoria veche a României* și ele îmi prilejuiesc onoarea de a fi citat și combătut cu fermitate de autor în unele din „notele adiționale" care întregesc noua ediție.

Înainte de a mă angaja însă într-o discuție de amănunt, aș vrea — pentru că problema nu e numai tehnic-epigrafică ci și arheologică și, în sensul cel mai deplin al cuvîntului, istorică — să amintesc pe scurt acele teze ale *Studiilor privitoare la istoria sarmaților* care interesează direct trecutul României și, în chip special, trecutul Dobrogei și al cetăților de pe litoralul vestic al Mării Negre.

În această ordine de idei, ceea ce se cuvine relevat în primul rînd e afirmația după care, la sfîrșitul sec. al II-lea î.e.n., sarmații, în plină expansiune spre vest de mai bine de două veacuri, ar fi ajuns, după dislocarea puterii scite din stepele nord-pontice și supunerea cetăților grecești de pe țărmul septentrional al Mării Negre, la Dunărea-de-jos, pe care ar fi trecut-o, stabilindu-se în anume părți ale Dobrogei și exercitînd asupra coloniilor de-aci, începînd cu Histria, o autoritate politică, ocazional transformată în ocupație directă [6]. Mai mult, — sîntem îndemnați să credem, — pătrunderea sarmaților în sudul Dunării ar fi dus la dispariția micilor „regate" scitice de pe teritoriul dobrogean (ale căror monede încetează la sfîrșitul sec. al II-lea [7]) și la alungarea unor grupuri izolate de sciți departe spre vest pînă-n Oltenia, de unde ulterior — către începutul sec. I î.e.n. — ar fi fost o dată mai mult alungate sau tîrîte de sarmați pe malul drept al Dunării, în locuri dintotdeauna ocupate de tribali [8].

Situația aci înfățișată ar fi durat pînă către anul 60 î.e.n., dată la care, după învățatul maghiar, s-ar fi petrecut „the sudden increase of Boirebistas and the Dacian's power, in the course of which, within a few years, they come to possess not only the Roumanian plain and Dobroudja, but the whole territory as far as Olbia" [9]. Rapida lor expansiune politică și militară — ni se arată — n-ar fi putut avea loc dacă la această dată ar mai fi existat puternica uniune de triburi sarmate, ale cărei isprăvi le-am amintit. De unde concluzia: „we may put the dissolution of the tribal confederacy, brought about by the 'Royal' Sarmatians, at between 75 and 61 B.C." [10].

---

[5] AEM, VI, 1882, p. 36, nr. 78 = *Syll.* [3], 708.

[6] *Op. cit.*, p. 22—23; cf. p. 26.

[7] Alte precizări și bibliografia chestiunii în *Contribuții* [2], p. 151, n. 107. Din sec. al II-lea e și decretul odessitan în cinstea regelui Kanites (CIG II 2056 = IGB I 41), atribuit altădată sec. al III-lea, în legătură cu care trebuie văzut acum comentariul lui Mihailov la IGB I 41.

[8] *Op. cit.*, p. 28—29.

[9] *Ibid.*, p. 30.

[10] *Ibid.*, p. 30.

Mai sînt, firește, și alte susțineri ale colegului nostru care ar merita să ne rețină atenția, dacă întinderea și caracterul acestor *Note* ne-ar îngădui-o [11]. Acestea fiind însă ceea ce sînt, trebuie să mă mărginesc a prezenta cîteva observații numai asupra acelor alegații din lucrarea analizată a căror insuficientă documentare le face imediat contestabile. Din ele fac parte ocuparea neîntreruptă a Dobrogei de sciți, din zilele lui Ateas pînă la sfîrșitul sec. II î.e.n. [12], contrazisă deopotrivă de izvoarele literare [13] și arheologice [14], ca să nu mai vorbim de cele epigrafice [15]; pretinsa așezare statornică a sarmaților în Dobrogea, Muntenia și Moldova încă din epoca

---

[11] Amintesc, între altele, împrejurarea că, după opinia lui H. exprimată într-un studiu mai vechi, ale cărui teze se regăsesc în lucrarea recentă, așezarea sciților în Dobrogea ar fi avut ca efect dispariția localnicilor din acest teritoriu: „Kleinskythien wurde bereits um die Mitte des 4. Jahrhunderts v. Chr. von den Skythen besiedelt. Die dort ansässigen Thraker hatten ihr Gebiet teils von den Skythen verdrängt, teils aber freiwillig wegen der Dürftigkeit des Bodens verlassen" (*Das Volk der Sadagaren*, Analecta Orientalia memoriae Alexandr, Csoma de Körös dicata, Budapestini, 1942—1947, p. 24). Aceasta nu-l împiedica de altfel cai mai departe în aceeași lucrare, să vorbească de o asimilare aproape completă a cuceritorilor nomazi de tracii și geții reapăruți pe locurile lor de baștină nu se știe în ce condiții: „Die skythische Herrschaft in der Dobrudscha hat vermutlich bis zu der römischen Eroberung des Landebestanden. Es ist aber sehr wahrscheinlich, dass die Skythen in dieser Zeit sprachlich und rass sisch schon zum grössten Teil in den Thrakern und Geten aufgegangen waren".

[12] *Das Volk der Sadagaren*, p. 26; *Studies...*, p. 16 și 22. — În această ordine de idei, sînt ținut să relev învinuirea de anti-scitism pe care mi-o aduce H. la p. 98, unde scrie: „With his *well-known aversion against Scythians* (sublinierea e a mea), Pippidi denies the occupation by Atheas of the Dobrudja...". Mai e nevoie să-mi spun părerea despre acest gen de polemică științifică? Și mai e nevoie să arăt că nici unde n-am tăgăduit pătrunderea lui Ateas în Dobrogea, desigur cu intenția de a se așeza aci statornic, dacă nu s-ar fi lovit de rezistența lui Filip al II-lea? Risipiți și izgoniți în sec. al IV-lea, ținuți departe de Dobrogea cîtă vreme acest pămînt a stat sub mîna lui Lysimach (despre care s-a presupus de unii că și-ar fi întins stăpînirea chiar în nordul gurilor Dunării, pînă la Tyras), sciții trebuie să fi revenit în dreapta fluviului abia mai tîrziu, profitînd de anarhia în care se zbătea lumea tracă după distrugerea regatului din Tylis, de vreme ce-i găsim în sec.al II-lea în regiunea dintre Odessos și Callatis. În această privință, vezi și cele scrise mai sus în n. 7.

[13] Sub Filip, sub Alexandru, sub Lysimach, izvoarele vorbesc de pătrunderi temporare, nu de așezări ale sciților în Dobrogea. Oricît de lipsită de precizie ar fi relatarea lui Iustinus despre campania lui Filip din 339, impresia care se desprinde dintr-o lectură neprevenită e că în această împrejurare sciții au fost în parte robiți, în parte puși pe fugă (*Epit. hist. Philippicarum*, IX 2, 1). După același autor, sub Alexandru, Zopyrion e învestit cu un comandament al ținuturilor trace, care îngloba desigur viitoarea Sciție Mică (*praefectus Ponti*: XII 2, 16; cf. Curt. Ruf., X 1, 43: *Thraciae praepositus*). Aceeași încheiere se desprinde din ansamblul știrilor despre prezența lui Lysimach la Dunăre, fie că avem în vedere campaniile împotriva lui Dromichaites (Diod., *B.h.*, XXI 12, 1—6), fie operațiile militare din jurul cetății răsculate Callatis, cînd, ni se spune, pe sciții (și pe geții) chemați în ajutor de greci, satrapul l-a biruit alungîndu-i *dincolo de hotare*: τοὺς δὲ Σκύθας ... νικήσας ... ἐδίωξεν ἐκτὸς τῶν ὅρων (*B.h.*, XIX 73, 1).

[14] Cum e îndeobște știut, descoperirile de acest fel în Dobrogea sînt, pînă astăzi, puține și prea depărtate în timp pentru a se putea postula pe temeiul lor o stăpînire de durată a sciților în dreapta Dunării. O psalie, un cazan, fie și o sabie-emblemă sînt dovezi prea sărace pentru a întemeia pe ele ipoteza unui „stat" scit care ar fi dăinuit din zilele lui Ateas pînă la venirea sarmaților. Cît privește încercarea de a proba existența acestei formații politice cu ajutorul rhytonului de la Poroina („Für die Existenz eines skythischen Staates in der Dobrudscha haben wir auch archäologische Zeugnisse. Wir denken zunächst an das silberne Rhyton, das in Poroina gefunden wurde": *Das Volk der Sadagaren*, p. 25; cf. *Studies...*, p. 28—29), mi se pare atît de hazardată încît se dispensează de alte comentarii.

[15] După cum am încercat să arăt și în alte rînduri, împotriva susținerilor temerare ale unor cercetători români sau străini, inscripțiile — începînd din sec. al III-lea destul de numeroase și nu o dată explicite — nu vorbesc de sciți în regiunea dintre Dunăre și mare nici măcar sub o formă aluzivă. Decretele importante publicate în ultimii douăzeci de ani și care au îmbo-

elenistică, pe temeiul unei vagi afirmații a lui Strabon [16] (care scria în zilele lui August și Tiberiu) și fără o confirmare de vreun fel arheologică ori epigrafică; în sfîrșit, utilizarea arbitrară a unor inscripții grecești ale căror date și a căror semnificație istorică sînt nesocotite fără umbra unei îndoieli. Despre acestea, mai ales, îmi iau libertatea să spun cîteva vorbe, lăsînd în seama altora, mai competenți, tratarea adîncită a problemei sarmaților pe teritoriul României în secolele II—I înainte și în primele veacuri ale erei noastre [17].

Încep cu decretul olbian pentru Protogenes, în legătură cu care J.H. mă mustră, la p. 98 a noii ediții a *Studiilor*, că-l datez în sec. al III-lea, urmînd pe Latîșev, cîtă vreme „we can only think of the end of the 3-rd or the beginning of the 2-nd century B.C." (cum ar fi dovedit-o în mod convingător, într-un studiu din 1966, Tatiana Knipovici [18]). În realitate, și fără a intra în multe amănunte, lucrurile stau așa: pentru datarea documentului în sec. al III-lea — și chiar în prima jumătate a sec. al III-lea — au opinat de-a lungul timpului nu numai Latîșev (a cărui familiaritate cu inscripțiile grecești din nordul Mării Negre anevoie ar putea fi tăgăduită), ci și Rostovtzev (în toate lucrările sale, de la *Iranians and Greeks* pînă la *Social and Economic History of the Hellenistic World*), și W. A. Schmidt, și Dittenberger, și Théodore Reinach, ca să nu mai vorbesc de alții mai mărunți. Pentru sfîrșitul sec. al III-lea sau prima jumătate a sec. al II-lea, tot așa, mai mulți istorici sau epigrafiști, de la Elis J. Minns și Pârvan pînă la Ludwig Schmidt și Fiebiger, la care se adaugă acum Tatiana Knipovici [19], a cărei încercare de a soluționa problema cu argumente paleografice se învrednicește de toată atenția, dar nu poate fi socotită decisivă decît în măsura în care e confirmată de date desprinse din analiza internă a documentului. La rîndul lor, acestea au fost interpretate și solicitate în fel și chip (e vorba, înainte de toate, de numele unor populații pomenite în inscripție și în primul rînd de misterioșii Γαλάται), deseori potrivit cu opinii preconcepute ale comentatorilor, care s-au grăbit să recunoască în Γαλάται cînd celți veniți din Tylis (Camille Jullian, Hubert, Pârvan), cînd bastarni, cum se admite de istoricii triburilor germanice, de la Sehmsdorf la Fiebiger și Schmidt, cînd celți ajunși în Ucraina pe la nordul Carpaților (Rostovtzev, Rosen-Przeworska, la care se adaugă autorul *Studiilor* despre sarmați, care admite undeva ipoteza că bastarnii înșiși ar fi fost în realitate celți [20]).

---

gătit în atît de mare măsură cunoștințele noastre despre Dobrogea în epoca elenistică, nu ne-au adus în această privință mai multe informații decît se pot scoate din izvoarele literare sau arheologice.

[16] *Geogr.*, VII 3, 17: τούτους φασὶ καὶ παρὰ τὸν Ἴστρον οἰκεῖν ἐφ' ἑκατέρων πολλάκις ... În legătură cu acest pasaj, se poate face observația că geograful vorbește aci după informații de a doua mînă (φασὶ) și că, în ce privește malul drept al fluviului, e vorba de incursiuni intermitente (πολλάκις), nu de o așezare neîntreruptă.

[17] Cf. I. Nestor în *Istoria României*, I (1960), p. 671—682, și, de același, raportul prezentat la cel de-al XI-lea Congres internațional de științe istorice (*Rapports II. Antiquité*, Stockholm, 1960, p. 129 urm.). Mai de curînd, Gh. Bichir, *Sarmații și pătrunderea lor la Dunărea-de-jos*, în Peuce, II, 1971, p. 135—144, pe lîngă comunicarea citată mai departe în nota 40.

[18] *Op. cit.*, p. 10 și 98.

[19] VDI, 1966 (2), p. 142—149.

[20] *Op. cit.*, p. 98: „The Galatae of the Protogenes-Inscription may represent the Bastarnae who can be regarded as a Celtic tribe according to the recent investigation by Z. Mady ...". În aceeași problemă sînt de văzut acum, pe lîngă literatura mai veche citată la H.,

În ce mă privește, fără să mă fi angajat vreodată într-o discuție de fond a acestei probleme, am lăsat să se înțeleagă în mai multe rînduri faptul că o confuzie din partea olbienilor între celți și bastarni apare cu atît mai anevoie de admis cu cît, în document, galații sînt pomeniți alături de skiri (popor neîndoios germanic [21]) *ca două semințiі distincte*, ceea ce îndreptățește fără îndoială reflecția lui Minns : „If Γαλάται there meant Germans, we should not have Γαλάται καί Σκύροι, as these latter would be included in the greater denomination" [22]. Asemenea considerații n-au atîrnat însă greu în judecata celor pentru care galații ar fi fost germani (s-a vorbit, în legătură cu prezența bastarnilor la gura Bugului de „prima apariție a germanilor în istoria universală" [23]) și care aveau nevoie de prezența lor în sec. al II-lea sub zidurile Olbiei, pentru ca mai tîrziu în același veac să ni-i înfățișeze atacînd, cucerind și prădînd Histria.

Aceasta ne aduce la decretul pentru Aristagoras al lui Apaturios, care ne-ar fi păstrat, chipurile, amintirea acestor isprăvi. Înainte de a ne ocupa însă de el, aș vrea să spun o vorbă despre decretul în cinstea lui Epicrates de la mănăstirea Dragomirna, care a făcut să curgă destulă cerneală și căruia, cu ani în urmă, i-am închinat un studiu inclus acum în *Contribuții la istoria veche a României* [24]. Cum se știe, problemele pe care le pune acest document sînt în principal două : proveniența și data, dar lunga discuție desfășurată în jurul lui s-a concentrat asupra proveniență, inscripția fiind atribuită pe rînd mai multor cetăți de pe coasta de vest a Mării Negre, și în ultimă instanță Olbiei [25]. În studiul abia pomenit, reluînd o tentativă mai veche a lui Lambrino de a dovedi originea histriană a decretului și supunînd textul unei analize care nu nesocotea instituțiile religioase și civile menționate întîmplător [26], nici vocabularul, nici formularul, am reușit, socot, să fac plauzibilă proveniența histriană — cel puțin pînă la descoperirea unei mărturii potrivnice hotărîtoare. O asemenea mărturie nu mi-a fost însă opusă, după cîte știu [27], iar dacă H. preferă să se mențină la proveniența olbiană a stelei, ar fi trebuit măcar să-mi opună un argument mai serios decît acuzația că n-aș fi cunoscut decretul olbian pentru Apollonios, publicat în 1953 și reeditat de curînd în culegerea *Nadpisi Olvii*, sub nr. 28. Adevărul e că nu numai decretul, dar culegerea întreagă mi-s bine cunoscute, de vreme ce m-am ocupat de ele — propunînd și unele emendări — într-un fascicul recent din Studii

---

studiile informate și precise ale lui Mircea Babeș : *Noi date privind arheologia și istoria bastarnilor*, SCIV, XX, 1969, p. 195—217, și *Der frühesle Latènezeitliche germanische Fund aus der Moldau*, Dacia, n.s., XIII, 1969, p. 285—290 (în colaborare cu I. Untaru).

[21] Cf. E. Petersen, *Die Bastarnen und Skiren*, în H. Reinerth, *Vorgeschichte der deutschen Stämme*, III, 1940), citat la Babeș, SCIV, XX, 1969, p. 214.

[22] *Scythians and Greeks*, Cambridge, 1913, p. 125.

[23] F. Stähelin, *Der Eintritt der Germanen in die Weltgeschichte*, în *Festschrift Th. Plüss*, Basel, 1905, p. 46 urm.

[24] ÖJh, XLIII, 1956, Beibl. 63—76 = *Contribuții* [2], p. 107—119.

[25] Precizări în această privință și întreaga discuție, în lucrarea citată în nota precedentă.

[26] Nu va fi de prisos să amintesc, în această ordine de idei, faptul că în bazinul Mării Negre magistrații financiari cunoscuți sub numele de οἰκονόμοι nu-s pînă în acest moment sigur atestați decît la Istros.

[27] Rezervele exprimate la apariția studiului meu în legătură cu lipsa unei dovezi a deprinderii histrienilor de a încununa pe evergeți în teatru nu-și mai au acum rostul, cînd două decrete publicate în 1960 și 1969 ne-au adus certitudinea că Histria elenistică își avea teatrul ei și obișnuitele spectacole de dramă.

clasice [28]. Nu văd însă, şi desfid pe oricine — fără a exclude pe preopinentul meu — să-mi explice în ce stă asemănarea dintre cele două inscripţii, în afară de faptul că sînt scrise în greceşte şi că în amîndouă cazurile e vorba de decrete onorifice [29].

Dar mai e ceva, şi această particularitate contribuie să caracterizeze rigoarea cu care H. înţelege să poarte o discuţie ştiinţifică. În prima ediţie a *Studiilor*, inscripţia lui Epicrates era făcută să dateze de la sfîrşitul sec. al II-lea, după exemplul lui Fiebiger, urmat de Pârvan şi de Hiller von Gaertringen [30]. Abia în lucrarea mea, în care încercam să dovedesc originea histriană a decretului, se făcea pentru întîia oară observaţia că scrisul nu îngăduie o datare atît de joasă şi că, în realitate, inscripţia trebuie să fie *cu circa 150 de ani mai veche* [31]. Nici această nouă încadrare cronologică — a cărei temeinicie o recunoaşte [32] — n-are însă darul să tulbure încrederea în sine a colegului maghiar, care se mulţumeşte să observe că epoci turburi vor fi fost la Olbia şi în sec. al III-lea, chiar dacă înainte încercase să ne convingă că activitatea arhitectului bizantin se încadra cu stricteţe între 130 şi 106 î.e.n. [33], perioadă în care oraşul nord-pontic ar fi fost supus unor continue presiuni din partea sarmaţilor.

Să venim însă, pentru a nu lungi peste măsură aceste rapide notaţii, la ceea ce se susţine în *Studiile despre sarmaţi* în legătură cu data şi cu noima decretului în cinstea lui Aristagoras. Cum de acest subiect am avut prilejul să mă ocup într-un studiu din 1957, reluat apoi în *Contribuţii* şi folosit şi în alte lucrări mai recente [34], H. socoate necesar să-i consacre o notă adiţională în care, recunoscînd în parte justeţea observaţiilor mele cu privire la caracterele paleografic şi lingvistic ale documentului, îmi face concesia să admită că s-ar putea ca inscripţia să nu fie chiar din a doua jumătate a sec. al II-lea (aşa cum susţinea morţiş în 1950), dar că trebuie atribuită primilor ani sau primei jumătăţi a sec. I î.e.n. — unei vremi, deci, anterioare ridicării lui Burebista şi înaintării geţilor spre coastele pontice. Se ştie că o încercare similară de urcare a datei inscripţiei făcuse în 1911 Fiebiger (şi, înaintea lui, Pick !), deosebirea dintre aceşti doi învăţaţi fiind că unul atribuia pustiirea Histriei scordiscilor, cîtă vreme celălalt o punea în seama bastarnilor. Potrivit punctului de vedere al lui

---

[28] XII, 1970, p. 320—322.

[29] Din acest punct de vedere, e semnificativ faptul că editoarea inscripţiei lui Apollonios, E. Levi, care cunoştea de bună seamă decretul pentru Epicrates, nu s-a gîndit cîtuşi de puţin să le compare şi să tragă din acest examen concluzii privitoare la provenienţa stelei de la Dragomirna.

[30] Fiebiger, ÖJh, XIV, 1911, Beibl. 71 urm.; Pârvan, BSH, X, 1923, p. 44; Hiller von Gaertringen în *Sylt.* [3], II, p. 339, n. 1.

[31] *Epigraphische Beiträge*, p. 59, n. 55 = *Contribuţii* [2], p. 119, n. 59.

[32] *Op. cit.*, p. 99: „Otherwise Pippidi correctly recognized that the Epicrates inscription is to be dated to the 3rd Century B.C....".

[33] *Op. cit.*, p. 21: „It is obvious that the activity of both Epikrates and Nikeratos is unimaginable in Olbia under the reign of Skiluros, that is before about 130 B.C.,but neither is it possible after 106 B.C., when the armies of Mithridates had taken over the defence of the Greek cities in the Pontic region". E curios că acest din urmă argument încetează de a mai fi valabil în cazul Histriei, despre care H. nu şovăie să creadă că a putut fi ocupată şi prădată de sarmaţi la începutul sec. I î.e.n., în ciuda protecţiei asigurate de aceleaşi trupe ale regelui Pontului.

[34] Dacia, n.s., I, 1957, p. 165—177, *Contribuţii* [2], p. 270—286. Cf. *Epigraphische Beiträge*, p. 89—100; *I Greci nel Basso Danubio*, p. 147—150.

H., isprava ar fi făcut-o sarmaţii, chiar dacă de prezenţa acestora în Dobrogea n-avem ştiri precise [35], şi chiar dacă în mai multe locuri ale *Studiilor* se admite că în primele decenii ale sec. I oraşele pontice erau toate controlate de Mithridate Eupator, ale cărui legături cu sarmaţii (şi cu bastarnii) sînt bine cunoscute.

Între susţinerile mai vechi şi mai noi ale învăţatului maghiar se constată astfel o contradicţie ce nu poate fi trecută sub tăcere şi care se explică prin aceea că, dacă la sfîrşitul sec. al II-lea sarmaţii sau bastarnii (ca să nu mai pomenesc de scordisci, a căror prezenţă în Dobrogea la această dată apare cu totul neverosimilă) ar fi putut *eventual* ataca şi prăda Histria, acest lucru încetează de a mai fi admisibil în deceniile cînd mîna protectoare a lui Mithridate se întindea asupra coloniilor greceşti de pe ţărmurile de nord şi de vest ale Mării Negre. Cîtă vreme H. apără punctul de vedere că decretul pentru Aristagoras ar data din sec. al II-lea şi că barbarii nenumiţi din inscripţie ar fi fost sarmaţi, teza lui, chiar neconvingătoare, era măcar coerentă. Cînd e obligat să admită că documentul trebuie atribuit sec. I — fie şi primelor decenii ale acestui veac — , aceeaşi teză, continuînd să apară neconvingătoare, devine incoerentă, pentru că nu se poate susţine în acelaşi timp că decretul e din prima jumătate a sec. I şi că Histria ar fi fost ocupată şi ruinată de sarmaţi, care la această dată erau aliaţii lui Mithridate.

În realitate, lucrurile stau aşa cum le-am înfăţişat în studiul de acum cincisprezece ani, întemeiat pe o riguroasă analiză lingvistică şi paleografică a textului, comparat cu alte inscripţii datate din zilele lui August [36]: decretul lui Aristagoras e din cea de-a doua jumătate a sec. I î.e.n. (aşa cum susţinuseră la sfîrşitul veacului trecut Dittenberger şi Latîşev) [37], iar pustiirea cetăţii de pe ţărmul lacului Sinoe trebuie atribuită geţilor în plină expansiune spre ţărmurile de vest şi de nord ale Mării Negre [38]. Această încheiere, desprinsă din mărturiile lui Strabon şi Dion din Prusa, e întărită de săpăturile din Zona sacră a oraşului, care revelă urme întinse de distrugere în straturile de la jumătatea sec. I. î.e.n., şi de recenta descoperire a unei inscripţii editate în 1967, din care rezultă că spre sfîrşitul erei păgîne sau în primii ani ai erei noastre histrienii înşişi, referindu-se la suferinţele de curînd îndurate, obişnuiau să vorbească de o „a doua întemeiere (sau zidire) a oraşului": δευτέρα κτίσις τῆς πόλεως [39].

Astfel se destramă ipoteza îndrăzneaţă dar fragilă despre o mare uniune de triburi sarmate constituită către 300 î.e.n. în stepele nord-pontice şi care, între 125—60 î.e.n., ar fi stăpînit nemijlocit nu numai Dobrogea şi Muntenia, dar pînă şi Oltenia şi nord-vestul Bulgariei de

---

[35] Cf. mai sus notele 17 şi 33, şi mai departe n. 40.

[36] Hotărîtoare, sub acest raport, e apropierea de inscripţia care ne-a păstrat amintirea templului închinat în Histria *lui August încă în viaţă* de Papas, fiul lui Theopompos: ÖJh, XLVI, 1959, Beibl. 229—238 = *Studii de istorie a religiilor antice* (Bucureşti, 1969), p. 157—163.

[37] Latîşev, AM, XI, 1886, p. 202, n. 1; Dittenberger, *Syll.*[3], 325.

[38] Ca să nu mai stărui asupra pustiirii de către geţi a Olbiei, limpede atestată de Dion Chrysostomul (*Or.*, XXXVI 4), amintesc inscripţiile din Odessos şi Mesambria care ne-au păstrat amintirea încercărilor prin care treceau aceste cetăţi în aceeaşi perioadă: IGB I 46 şi 323.

[39] Studii clasice, IX, 1967, p. 153—166; cf. BCH, XCII, 1968 (I), p. 226—240.

astăzi. Împotriva ei pledează în primul rînd evidența arheologică, așa cum se reflectă în cea mai recentă hartă a descoperirilor sarmatice de pe teritoriul României [40], în care nu figurează vreo așezare sau mormînt izolat *anterior sec. al II-lea e.n.* și care nu vădește *nici o urmă sarmatică la vest de limes-ul transalutan*; împotriva ei pledează și documentele epigrafice, corect datate și interpretate, a căror mărturie nu poate fi nesocotită, nici minimizată, într-o cercetare corectă și lipsită de prejudecăți.

NOTES DE LECTURE *

(RÉSUMÉ)

35. — *Les souvenirs d'Adam Neale sur un voyage à travers la Moldavie et la Dobroudja au début du XIXe siècle.* En allant vers sa destination dans les tout premières années du XIXe siècle, le médecin irlandais Adam Neale, attaché près l'Ambassade britannique de Constantinople, a traversé par deux fois les Principautés roumaines avant de continuer sa route par la Pologne et l'Allemagne. Ses notes de voyage, publiées en 1818 sous le titre : *Travels through some parts of Germany, Poland, Moldavia and Turkey* et aussitôt traduites en français par Charles-Auguste Def, ont paru la même année à Paris, chez le libraire Gide. C'est cette dernière version que nous avons eu à notre disposition et c'est en français que nous reproduisons les passages qui nous ont paru intéressants au point de vue historique et ethnographique. La plupart concernent la Dobroudja, sur le passé de laquelle Neale semble assez bien informé, encore que ses tentatives de localiser Istros ou Tomis n'aboutissent qu'à l'égarer. Il est mieux inspiré quand, pour expliquer le symbole des deux têtes opposées sur les plus anciennes monnaies d'Istros, il suit l'interprétation du vieux Vossius (que vient de ressusciter dernièrement Hildebrecht Hommel dans un article de la *Festschrift* consacrée à Franz Altheim). Avant de le quitter, on s'est plu à relever dans les *Travels* la description d'une pêche au flambeau dans les eaux du Bosphore à l'époque de la migration des thons.

36. — Στιβάς *dans une inscription grecque d'Istros.* Grâce à une inscription d'Istros datant du IIe siècle de notre ère et publiée récemment par I. Stoian (Dacia, n.s., XIV, 1970, p. 397—404), on apprend qu'un évergète par ailleurs inconnu, Zipas fils de Dioclès, s'est signalé en offrant aux hymnodes de cette ville une στιβάς qu'il aurait payée de ses deniers : τὴν στιβάδα ἐποίησε ἐκ τῶν ἰδίων. Pour l'éditeur, qui rapproche à ce propos le statut des Iobacches d'Athènes, ceci signifierait qu'à

[40] Publicată de Gh. Bichir în recenta sa lucrare : *Les Sarmates sur le territoire de la Roumanie*, în Actes du VIIIe Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, Beograd, 1971, p. 275—285.

* Les séries précédentes de ces *Notes de lecture* ont paru dans Studii Clasice VII, 1965, p. 319—333; VIII, 1966, p. 231—246; IX, 1967, p. 223—237; X, 1968, p. 233—243; XI, 1969, p. 233—249; XII, 1970, p. 171—190; XIII, 1971, p. 171—190.

l'occasion de son élection comme prêtre de l'association, Zipas a tenu « à marquer ce fait par une fête accompagnée d'un banquet ». Contre cette interprétation, qui ne tient compte ni des autres acceptions du terme attestées dans les inscriptions, ni du diminutif στιβάδειον (lat. *stibadium*) dont le sens prête beaucoup moins à confusion, on propose d'entendre par στιβάς un édifice sacré dionysiaque que l'évergète histrien a fait construire à l'intention de ses coreligionnaires.

37. — *Réflexions d'hier et d'aujourd'hui sur le culte de Zalmoxis.* A propos d'un livre récent de Mircea Eliade (*De Zalmoxis à Gengis Khan*, Paris, 1970) qui propose une interprétation nouvelle du chapitre IV 95 des *Histoires* d'Hérodote et où le culte instauré par Zalmoxis est rapproché des mystères grecs et hellénistiques, on se plait à rappeler qu'une interprétation semblable du même texte a été avancée par l'auteur de ces *Notes* dès 1943, dans la revue Balcania de Bucarest (VI, p. 537—539). « Il me paraît — peut-on y lire — que les paroles d'Hérodote... pourraient très bien être interprétées comme une allusion à un banquet rituel, et cela d'autant plus que, toujours selon l'historien d'Halicarnasse,... la vie éternelle dont le prophète gète se faisait l'annonciateur n'était pas promise à tout le monde indistinctement, mais à lui-même, à ses convives et à leurs descendants ». Et plus loin : « Qu'est-ce à dire sinon que nous nous trouvons devant une communauté de fidèles ? Et qu'est-ce à dire sinon que l'initiation au crédo de cette communauté devait être la condition indispensable pour être admis à en partager l'espérance ? » La suite de ces réflexions développe le point de vue que la religion des Gètes ne saurait être étudiée si ce n'est dans le cadre de la religion des Thraces, en général, ce qui conduit à la conclusion que — plutôt qu'une grotte inaccessible, comme le suppose Eliade — l'hypogée fait construire par Zalmoxis en vue de son occultation à dû être une chambre funéraire comme on en trouve un peu partout dans la Péninsule des Balkans depuis l'antiquité la plus reculée.

38. — *'Munus' dans une inscription de Nistorești.* Dans l'inscription funéraire de Pompeius Valens (CIL III 12.489 = ILS 7182) un passage a toujours prêté a confusion, où le mot *munus* a été rendu par « don, cadeau », sans égard pour la construction grammaticale qui dans ce cas nous oblige à entendre les lignes 7—11 : *muneraque fecit Histro in oppido arcontium et aedilicium et sacerdotium at Liber(um)* au sens que le défunt avait rempli à Istros les charges d'archonte et d'agoranome, outre la prêtrise de Dionysos Karpophoros. A cette occasion on rappelle les acceptions diverses de *munus* et de ses équivalents grecs λιτουργία et φιλοτιμία, en insistant plus particulièrement sur les cas où (comme il est facile de s'en rendre compte par les textes rassemblés par Louis Robert dans ses *Gladiateurs dans l'Orient hellénique*) le mot latin aussi bien que le dernier terme grec en arrivent à signifier *munus gladiatorium* et même *uenatio*.

39. — *Les Sarmates et les régions pontiques dans un travail récent.* On soumet à un examen rapide le mémoire le J. Harmatta : *Studies in the History and Language of the Sarmatians* (Acta Antiqua et Archaeologica de l'Université de Széged, XIII, 1970, p. 1—130), en faisant ressortir l'absence regrettable d'une documentation archéologique suffisante

dans une étude qui devrait s'appuyer au premier chef sur les données de l'archéologie. En outre, on s'arrête à discuter les dates erronées attribuées par l'auteur à plusieurs documents épigraphiques provenant des villes du Pont (tels les décrets pour Epicratès et pour Aristagoras d'Istros, ou même le décret pour Protogénès d'Olbia), ce qui lui permet d'en tirer des conclusions qu'une étude objective de ces documents n'autorise guère. On saisit l'occasion pour réaffirmer la conviction que jusqu'à nouvel ordre le décret pour Epicratès doit être considéré comme provenant d'Istros et qu'en tout cas il ne saurait être attribué à la fin du IIe mais à la première moitié du IIIe siècle av. notre ère ; de même que le décret pour Aristagoras datant de la seconde moitié du I-er siècle av. notre ère, les renseignements qu'il fournit ne concernent guère les Bastarnes ou les Sarmates, mais bien les Gètes de Byrebistas qui, en détruisant de fond en comble la colonie milésienne des bords du lac Sinoé, ont obligé ses habitants à essayer de la rebâtir dans les conditions indiquées par ce document épigraphique.

"LA GROTTA DI TIBERIO" A SPERLONGA. ALCUNI ASPETTI DI UNA STRAORDINARIA SCOPERTA

DI

GABRIELLA BORDENACHE

Splendet intus umbra signi de nitore lapidis
Ap., *Met.* II, 4

Se si fa un obiettivo bilancio delle scoperte dell'ultimo ventennio nel campo dell'archeologia classica, si può senz'altro affermare che la scoperta della grotta di Sperlonga, sulla costa tirrenica tra Terracina e Gaeta, è indubbiamente la più importante, anzi sensazionale[1]: un sito che la tradizione mitica lega alle peregrinazioni di Ulisse — la terra dei Lestrigoni sul lido di Gaeta, il regno di Circe al promontorio detto appunto Circeo dal nome della maga; una grotta (ai piedi dell'attuale villaggio di Sperlonga, trasparente corruzione del latino *spelunca*) che portava da secoli il nome significativo di "grotta di Tiberio", da identificare realmente con quella ove l'imperatore, durante una cena, rischiò di perdere la vita (Suet.,

[1] La scoperta è avvenuta nel 1957 e, come la maggior parte delle scoperte di eccezionale importanza, è stata fortuita. Lo scavo è stato assunto dalla Soprintendenza di Roma I, allora diretta da G. Iacopi. L'estrema ricchezza e varietà dei reperti, le firme di celebri artisti, i sapienti impianti idraulici hanno provocato una sfrenata pubblicità, nella quale si sono avanzate le ipotesi più assurde e fantasiose. Per questo citeremo una bibliografia selettiva ed essenziale: Helga v. Heintze, *Die neue Funde von Sperlonga*, Gymnasium LXV, 1958, p. 481 ss., primo resoconto scientifico dello scavo e dei ritrovamenti, seguito, dopo qualche anno, dal volume di Giulio Iacopi, *L'antro di Tiberio a Sperlonga* (Monumenti romani IV), Roma, 1963, che si può considerare l'*editio princeps* della grandiosa scoperta, quando però l'opera di restauro delle sculture — tuttora in corso — era poco avanzata (ivi precedente bibliografia). Lo stesso Iacopi ha dato una succinta esposizione della problematica di Sperlonga in EAA VI, 1966, p. 439 ss., (s.v. Sperlonga).
Specialmente sulle sculture vedi: B. Andreae, *Beobachtungen im Museum von Sperlonga*, RM LXXI, 1964, p. 238; H. P. L'Orange, *Osservazioni sui ritrovamenti di Sperlonga*, Acta Inst. Rom. Norvegiae, II, 1965, p. 55 ss.; G. Säflund, *Fynden i Tiberiusgrottan*, Stockholm, 1966; Idem, *Sulla ricostruzione dei gruppi di Polifemo e di Scilla a Sperlonga*, Opuscula Romana (Acta Inst. Romani Regni Sueciae), VII 2, 1967, p. 25 ss.; H. P. L'Orange, *Sperlonga again. Supplementary remarks on the ,,Scylla'' and the ,,Ship''*, Acta Inst. Rom. Norvegiae, IV, 1969, p. 25 ss.; B. Conticello, *Le sculture di Sperlonga: revisioni critiche alla luce dei nuovi restauri*, Palatino, XI 4, 1967, p. 418; Idem, *The one-eyed Giant of Sperlonga*, Apollo Magazine, march 1969, p. 188 ss.; Idem, *I gruppi scultorei di Sperlonga ed i problemi posti dai nuovi restauri*, Colloqui del Sodalizio, I, NS 1969, p. 83 ss.

St Cl, XIV, 1972, p. 223–230, Bucureşti

Tib. 39; Tac., *Ann.* 4, 59) per l'improvvisa frana di parte della roccia; e in questa grotta, artificialmente sistemata da un abile architetto in una grandiosa e spettacolare scenografia (fig. 1), non solo la scoperta di un sapiente sistema di bacini comunicanti, organizzati per l'allevamento dei pesci — a diletto degli occhi e della mensa — ma una delle più ricche e varie raccolte di opere d'arte; vera e propria collezione che suggerisce la collezione di un raffinato conoscitore che va dal vaso greco a figure rosse della prima metà del V sec. prima dell'e.n. [2] a monumentali gruppi marmorei, elemento chiave della fastosa decorazione, basata essenzialmente sul vivo contrasto tra il candore dei marmi, le pareti scure della grotta e gli specchi d'acqua dei bacini che, in quei recessi, dovevano essere cupi.

Non indugeremo sulla sistemazione dei bacini-peschiere, coi rispettivi scomparti per separare le varie qualità di pesci, con le polle d'acqua dolce che si mescolano a quella salata, perché impianti similari ci sono noti da altri scavi delle non rare ville patrizie e imperiali disseminate sul litorale pontino ed aurunco, celeberrime tra tutte quelle di Mecenate e Cicerone a Formia; impianti costosi e poco redditizi, come sottolineava Varrone (R. r. 30), che tuttavia non potevano mancare nei ritiri estivi dei ricchi romani [3].

Indugeremo invece sulle sculture che, per la loro singolarità, permettono di arricchire e precisare un importante capitolo della storia dell'arte ellenistica collegato ai grandi gruppi di carattere paesistico e all'attività di una famiglia di artisti rodî.

Ho detto "sculture". In realtà, al momento della scoperta, non si trattava che di un immenso ed informe ammasso di *disiecta membra* — teste, braccia, mani, gambe — e di "montagne" di schegge marmoree che dimostravano con precisione la feroce e violenta distruzione di tutta la decorazione figurativa della grotta da parte di una comunità cristiana di cui si conservano *in situ* inconfondibili tracce [4].

Due iscrizioni, l'una greca — con le firme di notissimi scultori rodî —, l'altra latina, trovate tra la massa dei frammenti, hanno sin dall'inizio, recato un utile contributo per una preliminare classificazione dei gruppi, soprattutto dal punto di vista esegetico, guidando in certo qual modo la penna dell'archeologo (a volte le sue aberranti speculazioni) e la mano del restauratore. Ma mentre procedeva lenta l'opera di restauro, per l'estrema difficoltà del compito, le due iscrizioni, in stato di conservazione relativamente buono, entravano in rapida circolazione bibliografica, provocando controversie e discussioni a volte utili, ma il più spesso sterili e abbastanza estranee, secondo me, alla problematica del singolare complesso [5].

L'iscrizione latina è stata ed è tuttora la più discussa (fig. 2): si tratta di una tavoletta marmorea (m. 0,56 × 0,50) sulla quale è inciso, in caratteri molto irregolari, un modesto epigramma di dieci esametri d'evidente ispirazione virgiliana; ne è autore un certo Faustino, di assai discussa cronologia (vi ritorneremo), che descrive con un visibile compiacimento le opere scultoree che erano precipua ricchezza e decoro dell'antro: tre complessi gruppi di soggetto omerico, colossali, ben adatti alla grotta, all'insistente ricordo delle avventure di Ulisse in quei paraggi e allo spirito erudito così caratteristico ai romani colti, e precisamente: 1) Polifemo giacente nel pesante sonno dell'ubbriachezza, mentre i compagni di Ulisse tendono verso il

---

[2] Iacopi, *o. c.*, p. 153, fig. 152—156.

[3] Id., *ibid.*, p. 22 ss. con citazione di testi antichi e studi moderni.

[4] Id., *ibid.*, p. 10, 157 ss., figg. 157—170.

[5] Sulle iscrizioni, dopo la prima edizione e il commento di G. Iacopi, *o.c.*, p. 39 ss., figg. 32—35, vedi la seguente bibliografia, *tutta* relativa all'epigramma di Faustino: P. Krarup, *L'iscrizione di Faustino a Sperlonga*, Analecta Rom. Inst. Danici, III, 1965, p. 73 ss.; Idem, *Ancora l'iscrizione di Faustino a Sperlonga*, ibid., IV, 1967, p. 89 ss.; Idem, *Zur Faustinus-Inschrift von Sperlonga*, Acta Inst. Rom. Norv., IV, 1969, p. 19 ss.; K. Kerényi, *Lectiones variae: „ut" oder „ui" bei Faustinus Felix?*, Symb. Osloenses, XLI, 1966, p. 23 ss. (il Kerényi è il primo che da al *felix* dell'ultimo verso il valore di un *cognomen*); G. Säflund, *Das Faustinusepigramm von Sperlonga*, Acta Inst. Rom. Regni Sueciae, VII 1, 1967, p. 9 ss.; G. Bendz, *Vergil in Sperlonga*, ibid., p. 52 ss.

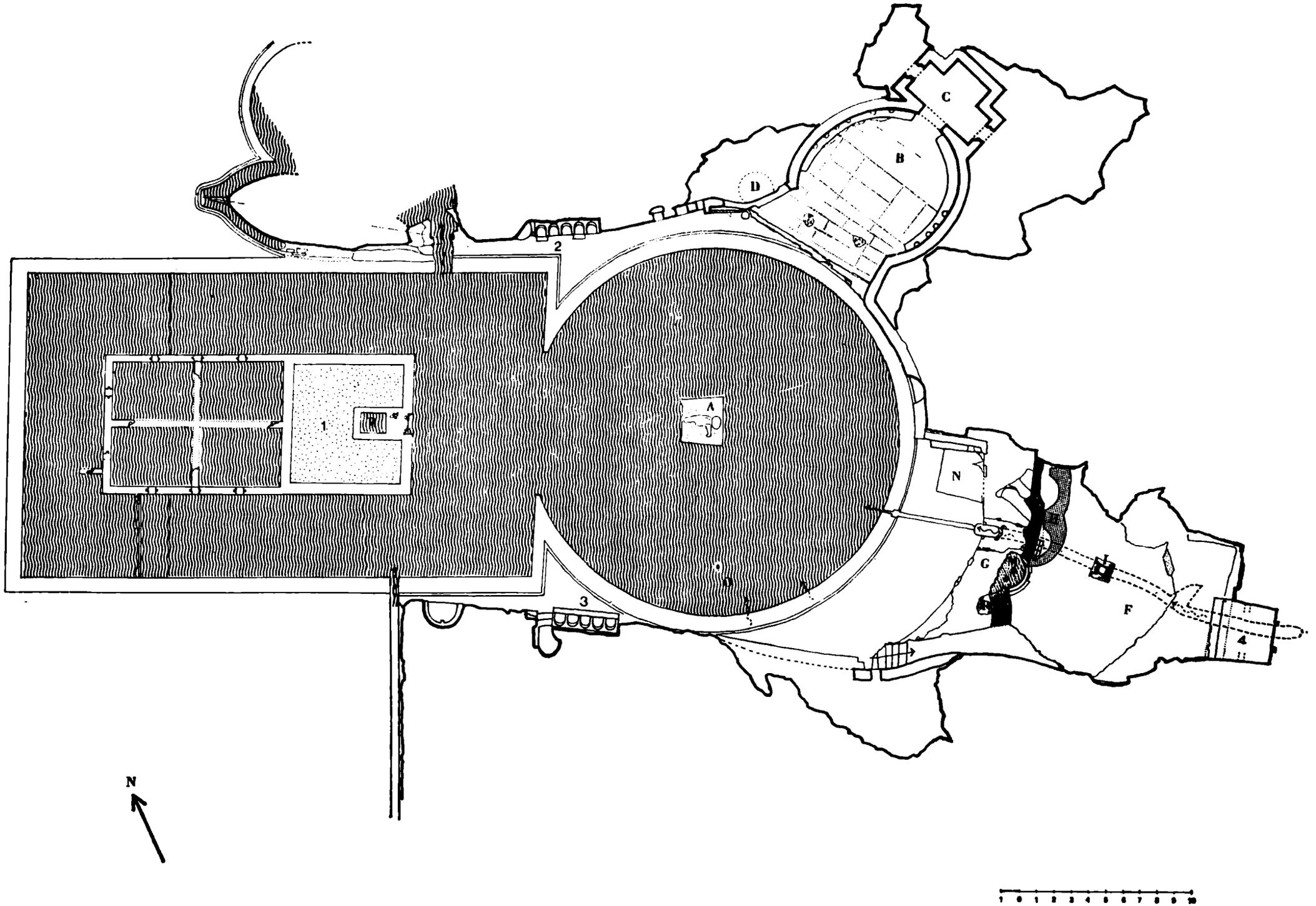


Fig. 1 — Grotta di Sperlonga. Pianta (arch. E. Salza Prina Ricotti). 1. Isolotto tricliniare; 2—3. Sedili ricavati nella roccia ai lati dei bacini. A. Base del gruppo di Scilla al centro del bacino circolare. B Grotta, destinata forse a musici e attori. G. Grande podio per il gruppo di Ulisse e Polifemo, davanti al muretto di sfondo (I.).

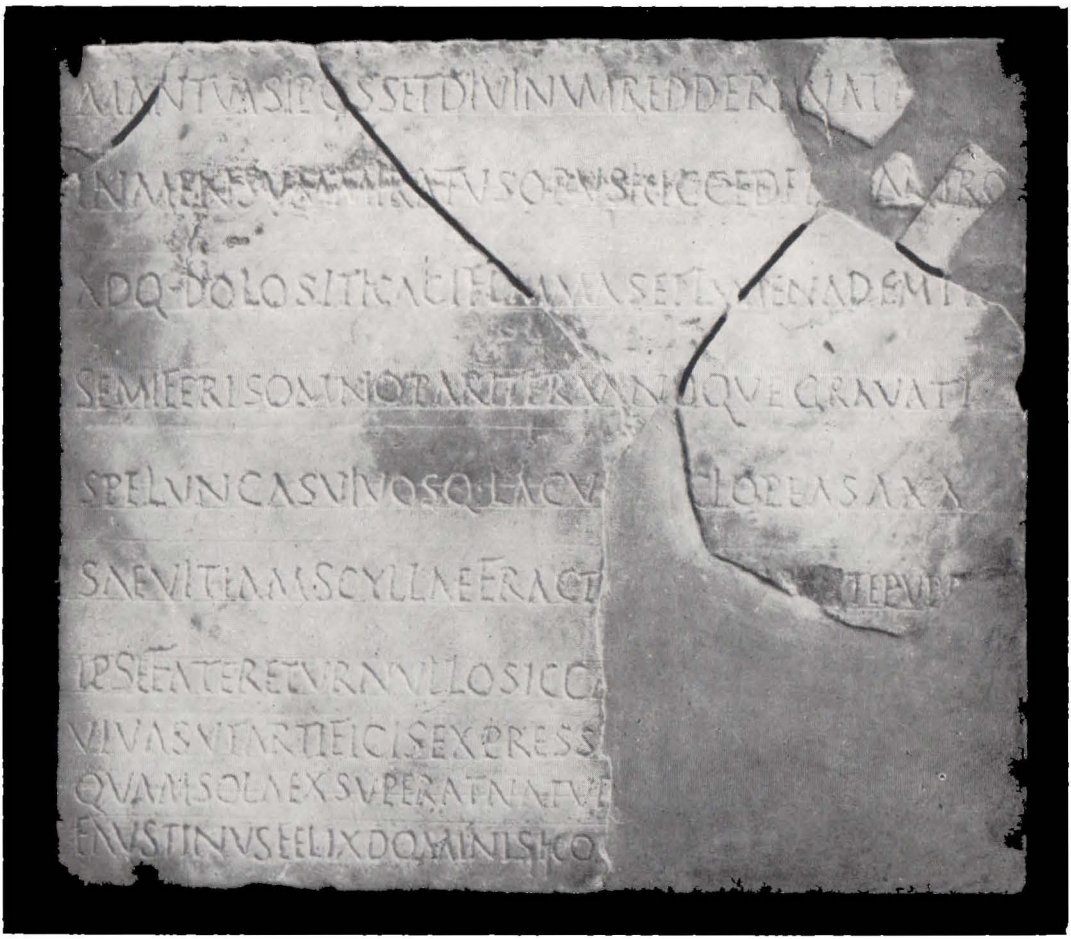


Fig. 2 — L'epigramma di Faustino.

Fig. 3 — La prova di nave col nocchiere di Ulisse e le firme di Agesandros, Athanodoros e Polydoros (Sperlonga, Museo).

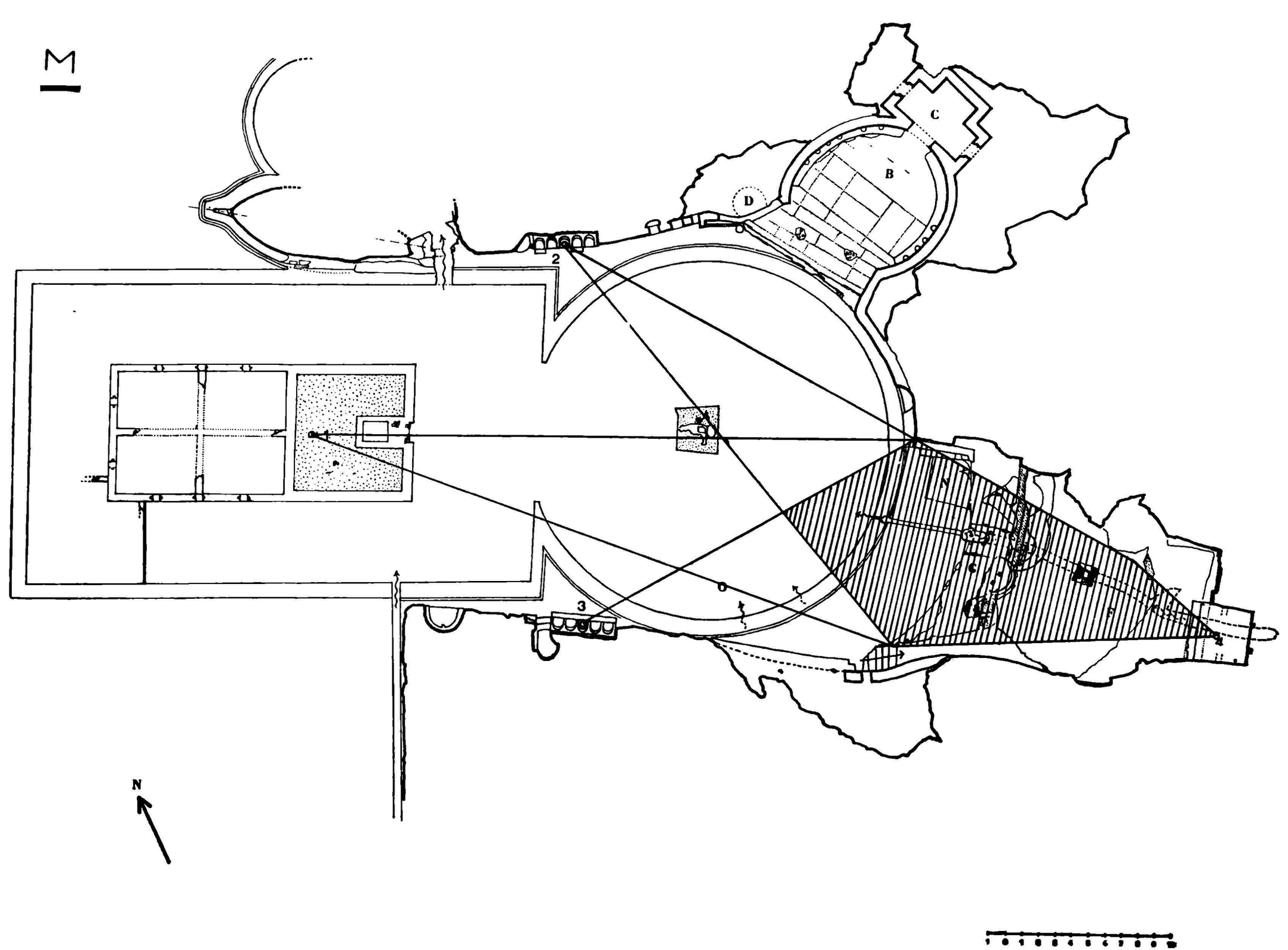


Fig. 4 — Visibilità del gruppo di Ulisse e Polifemo dai principali punti di osservazione della grotta (arch. E. Salza Prina Ricotti).

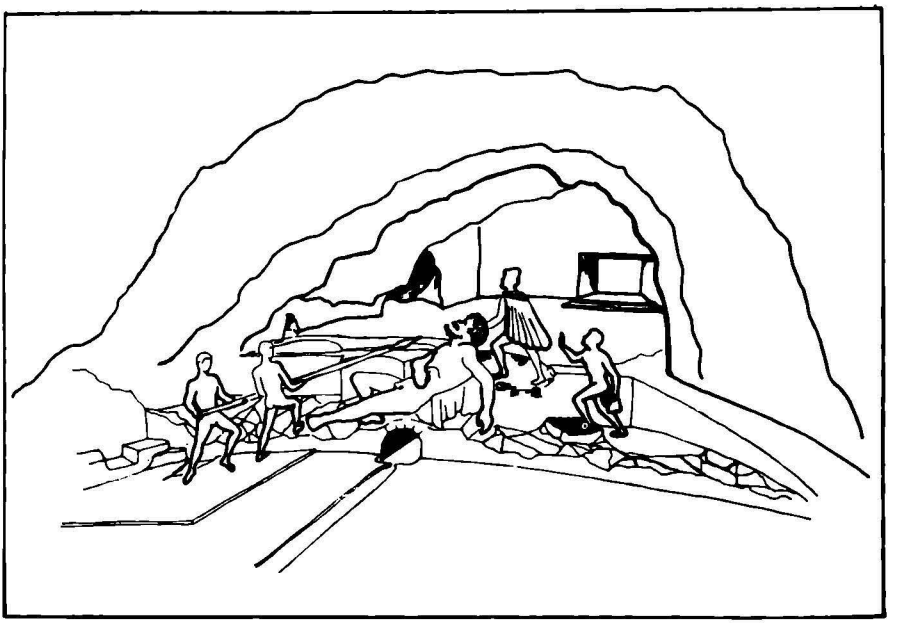


Fig. 5 - Schema compositivo del gruppo di Ulisse e Polifemo (arch. E. Salza Prina Ricotti).

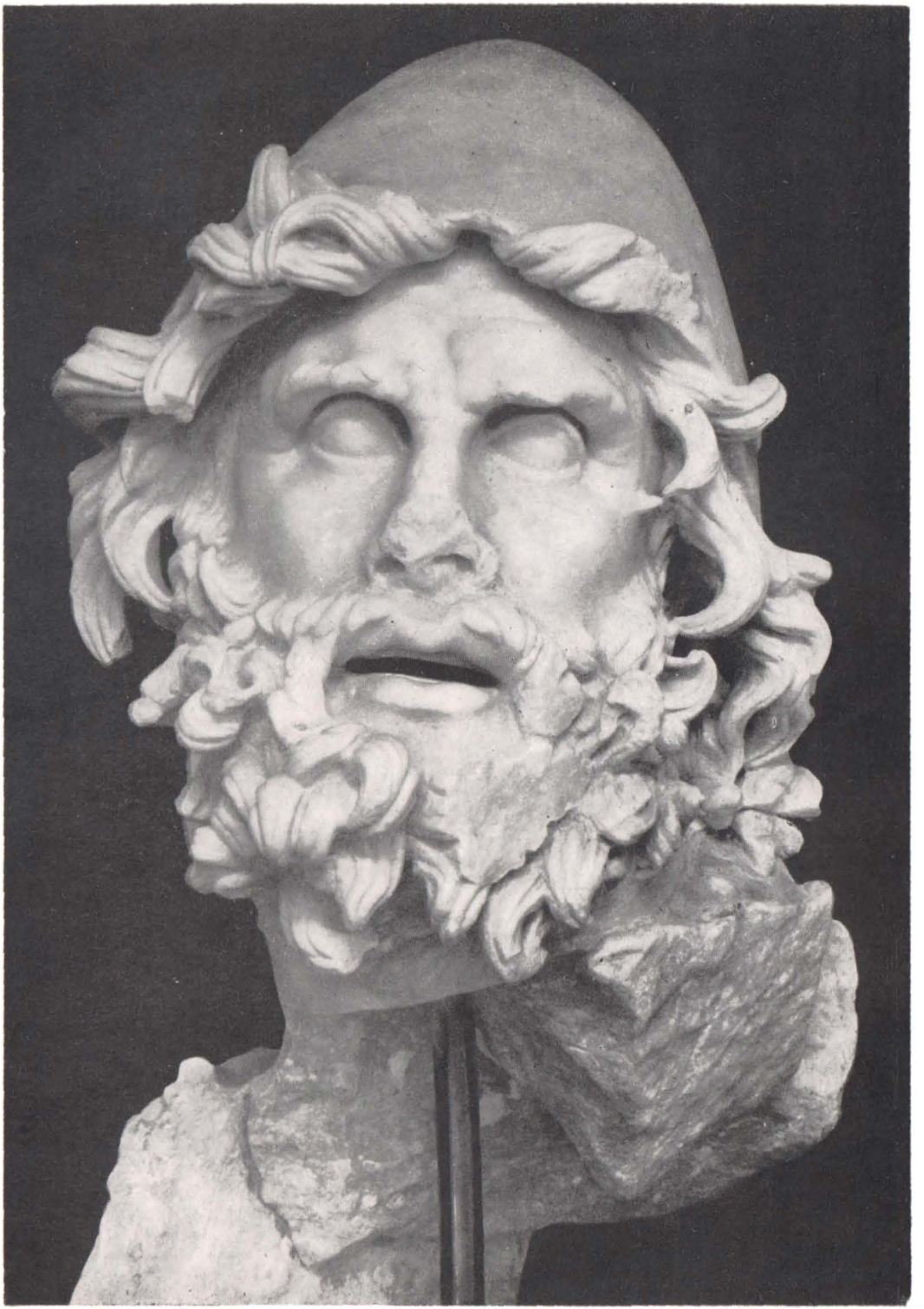


Fig. 6 — Testa di Ulisse del gruppo di Polifemo.

suo occhio il tronco di pino acuminato e rovente; 2) la crudele Scilla nell'atto di distruggere i compagni di Ulisse; 3) il nocchiere dell'Itacense, nell'atto di cadere dalla sua nave infranta (fig. 3).

È sulla paratia della prora di Nave ritrovata, col nocchiere aggrappato ad essa disperatamente, nell'ultimo e vano tentativo di non cadere in mare, che sono tracciate le firme (Fig. 3) di tre artisti rodi della stessa famiglia degli autori del Laocoonte: Αθαν[ό]δωρος Ἀγησάνδρ[ο]υ καὶ Ἀγήσανδρος Πα[ιω]νίου καὶ Π[ο]λύδωρος Πολυ[δ]ώρου Ῥόδιοι[6].

Esistevano nella grotta altri due gruppi omerici, che stanno lentamente emergendo dal restauro, dei quali Faustino non fa cenno: 4) il ratto del Palladio; 5) il noto gruppo di Menelao e Patroclo. Ma dobbiamo aggiungere che, allo stadio attuale della discussione filologica, epigrafica e storica intorno a Faustino non possiamo intravvedere le cause del suo silenzio[7].

Lo scavo ha messo inoltre in luce un notevole numero di sculture, a grandezza naturale o mezzanelle, che potremmo definire "di serie", dando a questa espressione non un senso peggiorativo dal punto di vista qualitativo, ma il valore di una precisa indicazione per un certo tipo di materiale scultoreo, usuale nel decoro di ville urbane e suburbane di buona epoca romana (fine I—II secolo e.n.): sculture di buona qualità, costituite da copie o repliche di opere più o meno famose. Così ritroviamo a Sperlonga rilievi neo-attici (del neo-atticismo adrianeo), statue di divinità (Athena, forse una Musa), erme dionisiache, Amori, un gruppo di marmo colorato di Ganimede rapito dall'aquila (di un gusto un po' pesante), sino a pezzi decorativi quali grandi maschere — lampada, *oscilla*[8]. Due ritratti — uno colossale, forse di Faustina senior — l'altro della fine del III secolo, ci indicano la continuità di una vita ufficiale nella grotta, almeno sino alla tetrarchia[9].

Sembrava, per una volta, una scoperta eccezionalmente fortunata, nella quale la tradizione letteraria e il reperto archeologico concordavano perfettamente: la grotta infatti è certamente quella ove Tiberio rischiò di perdere la vita, dato che nella zona indicata con una certa precisione topografica da Tacito e Suetonio (*l.c.*,) — rispettivamente: *mare Amunclanum inter* <*et*> *Fundanos montes*; *iuxta Terracinam* — non esiste nessun'altra grotta naturale collegata alle vestigia e agli impianti di villa patrizia. E al solitario successore di Augusto, fine conoscitore e appassionato collezionista dei capolavori dell'arte greca[10], ben si addirebbe la scelta di antichissimi vasi greci e di patetici gruppi scultorei ispirati alle vive fonti della tradizione omerica. Di più: i tre gruppi di Polifemo, di Scilla e della Nave sono di marmo rodio (λίθος λάρτιος) e la Nave è firmata da tre artisti di una famiglia di scultori, che, come abbiamo detto sopra, sono ben noti per la loro attività nell'isola. Non poteva naturalmente sfuggire il

---

[6] Iacopi, *o.c.*, p. 39, figg. 32—33.

[7] Vedi oltre, a n. 22, una suggestiva ipotesi di P. H. von Blanckenhagen su tale silenzio.

[8] Vedine la riproduzione in Iacopi, *o.c.*, che, sinora, è l'unico ad aver pubblicato tutte le sculture scoperte nella grotta, con grande ricchezza di illustrazioni, anche se in maniera prematura, per quanto riguarda rischiose restituzioni di statue. Rilievo neo-attico, figg. 112—113; Palladio arcaistico, figg. 62—64; erme e immagini dionisiache, figg. 118—124, 136—137; testa di Athena (tipo Ince Blundel Hall), figg. 125—126; Musa (?), figg. 104—108; Amori e putti, figg. 127—135; Ganimede rapito dall'aquila, figg. 109—111; maschere-lampade, figg. 144—147; oscilla, figg. 148—150.

[9] Iacopi, *o.c.*, figg. 138—143.

[10] Della passione per i capolavori dell'arte greca di un uomo così schivo di pubblicità come Tiberio è rimasta tuttavia traccia nella tradizione letteraria che ricorda una celebre pittura di Parrasio (Plinio, *N.h.*, XXXV 70; Suet., *Tib.*, 44) e il non meno celebre Apoxyomenos di Lisippo (Plinio, *N.h.*, XXXIX 62) che l'imperatore conservava nel suo cubicolo, certo per goderne in pace la bellezza (cfr. J. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, Paris, 1941, p. 126 ss.). Nello stesso ordine di idee si deve inserire la notizia di Dione Cassio (LV 9, 6) su un fatto alquanto contrario all'indole dell'imperatore: l'aver egli costretto i cittadini di Paphos a vendergli una statua di Hestia, che doveva esser famosa, per poterla dedicare nel tempio della Concordia a Roma.

logico nesso tra il lungo soggiorno di Tiberio a Rodi e l'oculata scelta o, forse, l'ordinazione di queste colossali sculture ; già lo Iacopi vi accennava [11], pur senza soverchia insistenza.

Dobbiamo però aggiungere che non si può stabilire una valida conclusione su così fragili elementi : Tacito e Suetonio non ci offrono il minimo elemento per poterne dedurre che la villa fosse di proprietà imperiale e non è escluso che Tiberio, in viaggio verso Capri, abbia sostato nella villa di un amico che alcuni hanno identificato con Lucullo, del quale pure è noto il soggiorno a Rodi.

Comunque stiano le cose però — che si tratti cioé di villa imperiale o privata — una cosa mi sembra certa : che essa dovette suscitare l'ammirazione e, direi, lo stupore, pur in un mondo di lussuosi impianti edilizi come quello romano, per la scenografica sistemazione della grotta, la patetica grandiosità e l'arte delle sculture. Altrimenti non se ne spiegherebbero gli echi che ne ritroviamo nell'epigramma di Marziale (VII, 38) [11a], nell'imitazione del Ninfeo Bergantino (vera e propria replica, a piccola scala, in una villa di Domiziano) [12], nella Scilla che si ergeva nel grande bacino del Canopo di Villa Adriana [13] e, per finire, nell'epigramma del "misterioso" Faustino.

È a tale epigramma che dobbiamo dedicare un breve *excursus* per l'importanza inadeguata che esso ha assunto nella bibliografia dedicata a Sperlonga (vedi n. 1), per liberare il terreno da una problematica secondaria e in parte insolubile e per poterci riavvicinare ai gruppi scultorei che, come abbiamo detto, costituiscono il principale interesse della grotta e lo scopo della presente nota.

Per lo studio attento delle forme paleografiche dell'epigramma di Faustino, per l'analisi dei versi, la restituzione delle lacune, i rapporti linguistici e metrici con la poesia virgiliana, nonché per le strette corrispondenze tra il piccolo componimento poetico e le sculture di soggetto omerico trovate nella grotta, rimando alla bibliografia citata a n. 5. Ma mentre all'inizio tutti sembravano concordi nell'identificare Faustino con un amico di Marziale, pur esso poeta ma schivo di pubblicità — possessore di ville nell'agro tiburtino, a Baia e forse anche a Terracina — oggi la generale tendenza di storici e filologi è di situarlo in epoca tardo romana [14].

Per i sostenitori dell'ipotesi Faustino amico di Marziale, già dal primo editore, si era arrivati all'aberrante ipotesi — più recentemente sostenuta, anzi affermata dal Säflund — che Faustino sarebbe stato non solo il riorganizzatore di una splendida villa abbandonata per un incidente nefasto, bensì l'ideatore dell'eccezionale decoro della grotta, cioé di quanto essa ha di più prezioso : i gruppi di Polifemo, di Scilla e della Nave (che egli unisce, in un gruppo unico, con la Scilla). E il Säflund, basandosi su una serie di affermazioni (non di ipotesi) categoriche,

---

[11] Iacopi, *o.c.*, p. 461.

[11a] A. Hermann, *Sperlonga Notes*, Acta ad Archaeologiam et Artis historiam pertinentia, IV, 1969, p. 277 ss.

[12] Anche su tale Ninfeo le ipotesi sono discordanti : G. Lugli, *Una pianta e due Ninfei di età imperiale romana* (Arte in Europa. Scritto in onore di E. Arslan, 1966, p. 47 ss.) sostiene che la grotta di Sperlonga e il Ninfeo Bergantino di Castelgandolfo sarebbero due "copie", se così può dirsi, di uno stesso Ninfeo a noi ignoto. Invece A. Balland, *Une transposition de la grotte de Tibère à Sperlonga : le Ninfeo Bergantino*, Mél. d'arch. et d'histoire, LXXIX, 1967, p. 421 ss., sostiene in maniera assai convincente che il Ninfeo Bergantino sia una copia a piccola scala e per di più artificiale della grotta naturale — anche se sapientemente organizzata — di Sperlonga. Se, nella sua perspicace restituzione dell'originaria disposizione delle sculture del Ninfeo di Castelgandolfo, il Balland situa il Polifemo a sinistra, nella grotta rotonda, ciò si deve alla tenace ipotesi degli studiosi di Sperlonga che, per molti anni, hanno situato il gruppo di Polifemo a sinistra dell'isolotto tricliniare (vedi oltre p. 228). Più recentemente, F. Magi, *Il Polifemo di Castelgandolfo*, Rend. Pont. Accad., I, 1969, p. 68 ss., ha escluso qualsiasi rapporto tra la grotta di Sperlonga e il Ninfeo Bergantino.

[13] S. Aurigemma, *Villa Adriana*, p. 111, figg. 126—130, tutti i frammenti del gruppo di Scilla che ornava l'euripo del Canopo.

[14] Così il Krarup nel suo ultimo articolo (Acta Inst. Rom. Norvegiae, IV, 1969, p. 21 ss.) e il Bendz (Acta Inst. Rom. Regni Sueciae, VII 3, 1969, p. 52 ss.). Dello stesso parere è la studiosa italiana Margherita Guarducci (gentile comunicazione orale).

arriva alle seguenti conclusioni: 1) ai tempi di Tiberio la grotta era *evidentemente* un semplice triclinio estivo con banale decorazione di personaggi del thiasos dionisiaco. Allora *non poteva* contenere i due gruppi scultorei *di mole troppo vasta*; 2) il letale incidente aveva trasformato il triclinio estivo di carattere idillico-bucolico, in un *dirum antrum*; 3) e proprio Polifemo e Scilla quale *stygia monstra*, con la loro stessa presenza, davano alla grotta il carattere di vestibolo del Tartaro; 4) fu forse Faustino, verso la fine del I secolo e.n., a riorganizzare la grotta e in tal caso fu probabilmente in quell'occasione che egli ordinò una copia del celebre gruppo di Scilla che fu più tardi collocato nell'euripo dell'ippodromo di Costantinopoli.

Di fronte a queste fantasiose affermazioni — tanto più sorprendenti qualora si pensi che sono state formulate da uno studioso quale il Säflund — dobbiamo riprendere per sommi capi i dati di Sperlonga, a rischio di ripeterci: se i dati storici e archeologici permettono di postulare (non di affermare, però) nella grotta ove avvenne la funesta cena la presenza dei tre grandi gruppi marmorei, di marmo e d'arte rodia, comprati o ordinati nell'isola o forse eseguiti a Roma da artisti rodi espressamente chiamati da Tiberio stesso o dall'ignoto proprietario della villa, è assolutamente escluso che abbiano appartenuto alla primitiva decorazione (almeno, come termine *post quem*, all'epoca di Tiberio) le statue di carattere idillico-bucolico menzionate dal Säflund perché si tratta, come abbiamo menzionato sopra, di copie romane, databili tutte tra la fine del I e l'inizio del II sec. e.n., dunque ben posteriori a Tiberio stesso e al famoso incidente della grotta. Sostenere poi che nell'originaria sistemazione non ci sarebbe stato posto per i colossali gruppi, vuol dire ammettere tacitamente che la grotta, in origine, fosse considerevolmente più piccola. Ora è chiaro che si tratta di un antro "naturale" che l'architetto e decoratore ha sistemato abilmente non ampliandola, ma aggiungendo qualche nota di colore con ornamenti in mosaico e conchiglie, organizzandone avvedutamente gli spazi per il triclinio e per i seggi ricavati nelle pareti rocciose in vista di offrire la migliore visibilità dei gruppi che egli stesso aveva montato nei punti più idonei.

Che Scilla e Polifemo poi — personaggi entrati da secoli nel repertorio dell'arte decorativa — possano essere considerati *stygia monstra* in età imperiale romana, mi sembra proprio voler rinnegare tutte le nostre conoscenze sull'arte e la cultura greco-romana![15]

Si deve dunque ridimensionare il personaggio di Faustino e il suo ipotetico intervento: l'iscrizione è troppo modesta — per le proporzioni, il *ductus* delle lettere, la distribuzione degli spazi (i primi sette versi ben spazieggiati, gli ultimi tre serrati in uno spazio minimo) — per poter datare non solo il suo autore verso la fine del I secolo, specialmente nell'ambito di una villa imperiale, ma per potergli addirittura attribuire il gusto e i mezzi dell'*immensum opus*. D'altra parte debbo attirare l'attenzione su un piccolo dettaglio che non sembra aver minimamente preoccupato i commentatori dell'epigramma: e cioè che la pretesa attività di Faustino nella grotta si basa sul verbo molto impegnativo dell'ultimo verso — *Faustinus felix hoc* [*condidit antrum*][16] — che è una semplice restituzione moderna, priva di qualsiasi fondamento che non sia quello metrico. Si potrebbe sostituire a *condidit* un verbo meno impegnativo, in miglior accordo con il carattere più che modesto dell'iscrizione; si potrebbe naturalmente sostituire anche il sostantivo *antrum*. Credo anch'io, sulle orme della più recente critica del testo, che l'epigramma si debba datare in epoca tarda, tra la fine del III e l'inizio del IV secolo e.n.,

---

[15] *Sulla ricostruzione dei gruppi di Polifemo*, citato a n. 1, specialmente p. 50 ss.; aggiungiamo che in questo passo l'A. amplia e conferma quanto aveva già avanzato nel precedente articolo sull'epigramma di Faustino (*Das Faustinusepigramm*, citato a n. 5): "Faustinus hätte also die grossartige Grottenanlage mit den monumentalen, einzigartigen Skulpturgruppen gestiftet".

[16] Che il Säflund si sia ancorato al verbo *condere* è provato dal verso di Sidonio Apollinare (*Carm.*, 22, 142 ss.) che egli così sagacemente cita a dimostrazione e sostegno della pretesa attività di Faustino nella grotta: "*et ne posteritas dubitet quis conditor extet, fixus in introitu lapis est...*"

quando la moda dei centoni virgiliani era dilagante. In tal caso Faustino può aver semplicemente visitato e ammirato il sito, come già Marziale; e ha voluto lasciare memoria di quelle opere mirabili e naturalmente della sua presenza, secondo l'uso prettamente romano. Ma non è mio compito proporre una nuova e più appropriata restituzione dell'ultimo verso; mi sembra tuttavia opportuno, anzi necessario, attirare l'attenzione di epigrafisti e filologi sulla possibilità di altra restituzione, più consone alla modestia dell'iscrizione e della piccola composizione metrica.

Ritornando alle sculture, liberi ormai da problemi secondari e ingombranti, dobbiamo innanzitutto osservare che prima cura — ovvia, direi — di quanti se ne sono occupati è stata da una parte la ricostruzione delle singole figure (lenta e faticosa per la già ricordata distruzione dei pezzi) nonché il loro inserimento nei vari gruppi e, dall'altra, la distribuzione di tali gruppi negli anfratti della grotta.

È apparso chiaro, sin dall'inizio, che Scilla dovesse occupare la grande base del bacino centrale per la sua stessa struttura irradiata; gli infelici compagni di Ulisse, addentati dai molossi e serrati nelle spire del mostro, si dovevano sbattere nell'acqua del bacino stesso. La ricomposizione del gruppo è tuttora in corso, ma non è difficile immaginarlo nelle sue forme originarie, data la grande popolarità di tale composizione nell'arte romana, specialmente nei mosaici [17].

Incerta e discussa rimane ancora la disposizione della Nave, che, secondo alcuni studiosi e anche secondo me, doveva essere un pezzo a parte e non composto con la Scilla [18]; mentre il Polifemo, a lungo collocato nella grotticella rotonda laterale, troppo piccola per le sue colossali proporzioni, ha finalmente ritrovato la sua "scena". Si deve allo studio recente e penetrante di un architetto — Eugenia Salza Prina Ricotti [19] — l'aver precisato in maniera documentata e irrefutabile la sapiente distribuzione degli spazi nella grotta, dal funzionamento del piccolo triclinio nell'isolotto, all'uso della grotta circolare laterale per musici, piccoli spettacoli teatrali o declamazioni poetiche (cfr. fig. 1, B), alla disposizione del gran gruppo del Polifemo (cinque persone) in fondo alla grotta, nel punto di migliore visibilità (fig. 4): al centro, presso un muretto artificiale ricoperto di stucco — non sappiamo se nel colore scuro della grotta o colorato — che costituiva una specie di fondale (fig. 1, L), giaceva il colosso immerso nel suo sonno pesante e tuttora ignaro del pericolo; intorno a lui si muovevano *liberamente* (cioè ben distanziati gli uni dagli altri) Ulisse e i suoi compagni: due di questi si avvicinavano da sinistra, in posizione ascendente, con l'acuminato tronco di pino, pronti al folle gesto, pur di liberarsi dalla prigionia e dalla inevitabile morte, mentre dall'altra parte, un terzo compagno, con l'otre nella sinistra abbassata, sollevava l'altra mano in gesto di paura, spettatore atterrito di quanto stava per accadere — mitico antenato di quegli spettatori che, ormai, non erano più emozionati dal dramma in atto di compiersi, ma dalla forza espressiva e dalla poderosa bellezza dell'opera d'arte. Ulisse, schizzato nella tavola da noi riprodotta di profilo a sinistra (fig. 5), doveva essere un po' girato dietro la testa del Ciclope, col suo bel volto verso quello del mostro dormente, pronto a intervenire nel

---

[17] Vedi ad es. G. Mansuelli, *Ricerche sulla pittura ellenistica*, Bologna, 1950, p. 71 ss., figg. 71—77; per il mosaico di Tor Marancia, cfr. EAA, VII, p. 110, fig. 141 (ivi bibliografia anche per il mosaico di Ostia).

[18] Il Säflund — *Fynden i Tiberiusgrottan* e *Sulla ricostruzione dei gruppi...*, citati a n. 1 —, collegando l'unico frammento del busto femineo di Scilla — una mano grassa e viscida che afferra la calotta ricciuta di un uomo — al nocchiere della nave, che è appunto senza calotta, ha sostenuto strenuamente che la nave facesse un gruppo unico con la Scilla, come appare ad es. nella scena a bassorilievo che orna una patera bronzea del British Museum (*Sulla ricostruzione dei gruppi...*, fig. 116); ipotesi cui sembra aderire anche un fine conoscitore dell'arte antica quale E. Paribeni (EAA, VII, p. 110, s.v. Scilla). Però, dopo la precisa dimostrazione della non appartenenza della calotta alla testa del nocchiere, l'ipotesi sembra insostenibile. In questo senso vedi specialmente H. P. L'Orange, *Osservazioni sui ritrovamenti di Sperlonga* e *Sperlonga again*, citati a nota 1.

[19] *Il gruppo di Polifemo a Sperlonga. Problemi di sistemazione*, Rend. Pontif. Accad. Rom. di Archeologia, XLII, 1969—1970, p. 117 ss.

caso di un inopinato risveglio (fig. 6). Così, quale eroe principale, egli coronava il gruppo, a simbolo dell'eterno trionfo dell'intelligenza sulla forza bruta.

Rimando all'articolo citato di E. Salza Prina Ricotti per tutte le precise osservazioni di dettaglio fatte sul sito stesso della grotta, sino ai fori lasciati dalle solide travi dell'impalcatura, necessaria al sollevamento e alla messa in opera dell'immenso corpo di Polifemo. Attiriamo solo l'attenzione sul fatto che, nel gruppo così ricostituito, i vari personaggi, nella loro disposizione ascendente, si inquadrano perfettamente nell'irregolare arco della grotta e costituiscono un gruppo che aveva, sì, il suo punto di vista principale (cfr. tav. fig. 4) ma era anche plurivisuale dato che, a destra di esso, esiste una scaletta per salire sulla scena del dramma e poter ammirare da presso la espressione di quegli uomini disperati, travagliati da sentimenti discordanti (coraggio e paura); e, tra essi, il volto concentrato e patetico di Ulisse che si può realmente considerare uno dei capolavori del barocco ellenistico.

Trattandosi di una restituzione certa, abbiamo finalmente ricuperato uno di quei gruppi paesistici, creati dal barocco ellenistico, che nella mentalità greca e poi romana erano subordinati a un'architettura, considerati cioè di carattere decorativo. È nell'epoca ellenistica che antiche saghe, che già circolavano nell'alto arcaismo, vennero riprese in versioni di rinnovato e grandioso impegno, nel desiderio di enfatizzarne il carattere drammatico e patetico, e si crearono gruppi numerosi e esagitati che svolgevano davanti allo spettatore il punto culminante di un dramma divino ed umano — compiuto o in atto di compiersi. Così i Niobidi, l'accecamento di Polifemo, il supplizio di Dirce, Ercole che libera Prometeo, Diana e Atteone. Gruppi numerosi, grandi al vero (o più grandi del vero) che richiedevano vasti sfondi naturali di grotte o giardini, articolati e variati da cascate, collinette e recessi ombrosi.

Di tali gruppi ci sono rimaste numerose copie romane; ma trattandosi di immagini libere nella natura, unite solo dal tenue filo del mito, per di più numerose — quindi di altissimo prezzo nel loro complesso —, spesso sono state copiate in modo preferenziale e parziale: ciascuna delle statue infatti può costituire un problema a sé, dato che l'artista creatore, nella molteplicità delle figure e delle situazioni, aveva tentato di colorare efficacemente gli aspetti diversi di un dramma unico. A illustrazione di questo processo basti ricordare le copie isolate dei Niobidi, con preferenza per il gruppo del pedagogo, forse il più patetico dell'insieme.

Ora che conosciamo il gruppo di Sperlonga, tanto più valido e perspicace ci appare il tentativo di ricostruzione del gruppo dei Niobidi di Firenze, recentemente proposto da P. Mingazzini [20]: le statue degli infelici figli di Niobe sono disposte a tutte le altezze, in uno schema compositivo che potrebbe esser racchiuso in un triangolo di circa 11 m. di base per 8 m. di altezza. Il Mingazzini si allontana dal vero soltanto nel considerare le statue di "scarsissimo spessore" (quando è ben noto che si tratta non solo di statue a tutto tondo, ma ben lavorate da tutte le parti) applicate "a una roccia spianata ... a veduta unica ... in modo da formare come un grande altorilievo". I Niobidi invece devono essere immaginati nella libera natura di un parco, forse su un rialzo boscoso (ove si svolse l'inumana punizione), riuniti in un gruppo a visione unica e multipla, come quello di Ulisse e Polifemo — dato che le vere opere d'arte devono essere ammirate da ogni parte, oltre quella principale. Le copie dei Niobidi trovate a Villa Adriana[21] suggeriscono gli spazi verdi del sito quale sfondo ideale di questo gruppo famoso.

Egualmente nei recessi ombrosi di una grotta o nella libera natura dobbiamo immaginare il gruppo di Diana e Atteone che un vivido passaggio di Apuleio (*Met.*, II, 4) ci permette d'intravvedere nella sua viva e ricca realtà, più e meglio di opere correnti dell'arte decorativa quali pitture pompeiane, tavolette votive o sarcofagi.

---

[20] Bollet. d'Arte, LII, 1967, p. 10 ss., fig. 15; vedi anche a fig. 16 lo schema geometrico della composizione.

[21] Per la statua di una Niobide fuggente, oggi al Museo Chiaramonti, vedi S. Aurigemma, *Villa Adriana*, fig. 199.

Nella congerie dei problemi pressanti come quelli della ricomposizione delle statue e del loro aggruppamento, della collocazione dei gruppi ricostituiti (e ricostituibili) nei vari punti della grotta, dello studio delle iscrizioni, sono stati totalmente negletti gli aspetti più propriamente artistici delle sculture, quale il loro inserimento tra i gruppi paesistici, cui sopra abbiamo accennato, e quello del loro stile — quindi della loro cronologia — che è unitario, nonostante sensibili differenze qualitative tra i vari pezzi. Tale studio è in preparazione, per uno dei prossimi fascicoli della *Antike Plastik*, a cura di B. Conticello, che da sette anni si occupa con assiduità di Sperlonga, e di B. Andreae.

Intanto, attiriamo l'attenzione su uno studio recente di Peter H. von Blanckenhagen [32] che mi sembra il più valoroso contributo addotto sinora ai complessi aspetti delle sculture di Sperlonga, anche quelli artistici : mettendo in rapporto i gruppi omerici della grotta con il Laocoonte (per le firme degli artisti e lo stile) e basandosi sull'originalità e indipendenza degli scultori di età romana verso gli originali ellenistici, egli considera gli artisti rodi dell'iscrizione della Nave quale i più grandi del tardo ellenismo (verso il 50 prima dell'e.n.), ricreatori di prototipi famosi del barocco ellenistico (l'altare di Pergamo, per intenderci) e così fedeli al gusto e all'arte dei loro modelli, da poter essere essi stessi considerati veri e propri maestri creatori. Virgilio, secondo il Blanckenhagen, avrebbe ispirato tanto i maestri del Laocoonte quanto quelli di Polifemo e Scilla[33] — che il poeta nomina e descrive sempre insieme, dettagliatamente, infondendo loro vita nuova ; ridando soprattutto a Polifemo, che già da Teocrito era divenuto l'infelice e un po' ridicolo amante della bella Galatea, le sue tragiche dimensioni di accecato dall'insidia di Ulisse. Poeta ed artisti naturalmente, attingono alla viva fonte di prototipi greci, ampliati, arricchiti di nuovi accenti e realmente rinnovati.

È un'interessante ipotesi di lavoro : ma possiamo tuttora concludere che, dopo tredici anni dalla scoperta, la ricerca sui complessi problemi della grotta di Sperlonga è ancora ai suoi inizi.

---

[32] *Laokoon, Sperlonga und Vergil*, AA, 1969, p. 267 ss.

[33] E sempre in rapporto a Virgilio, del quale è pedissequo imitatore, Faustino — di qualunque epoca esso sia — avrebbe menzionato, secondo una sottile ipotesi del Blanckenhagen *l.s.c.*), soltanto i tre gruppi di Polifemo, di Scilla e del nocchiero di Ulisse.

CONTROVERSE RECENTE CU PRIVIRE LA CRONOLOGIA LUI MACROBIUS

DE

RODICA CRISTESCU-OCHEȘANU

Cu privire la Macrobius discuțiile în contradictoriu au ca subiect atît identitatea personajului cît și data și tendința politică și filozofică a operei. Pentru o oferi discuției un cadru mai precis, vom începe cu expunerea datelor materiale ale problemei :

1. Numele. În manuscrisele operelor, scriitorul apare menționat cu trei, cu două sau cu un singur nume. Ordinea în care se succed aceste nume diferă de la un manuscris la altul. Astfel, apare cu trei nume :

Macrobius Ambrosius Theodosius [1]

Ambrosius Theodosius Macrobius [2]

Ambrosius Macrobius Theodosius [3] ;

numai cu două nume :

Macrobius Ambrosius [4]

Macrobius Theodosius [5]

Theodosius Macrobius [6] ;

cu un singur nume se întîlnește aproape totdeauna *Macrobius* [7] ; cu numele *Theodosius* apare în tratatul de gramatică, în dedicația către Symmachus[8] și în dedicația din epistola care precede fabulele lui Avianus, unde acesta i se adresează : *Theodosi optime*. (Aceasta în cazul că sîntem de acord în a recunoaște pe scriitorul nostru în acel Theodosius, o autoritate în literatură, atît în proză cît și în versuri, căruia fabulistul roman i-a dedicat opera sa [9].)

---

[1] *Commentarii in Somnium Scipionis* de 3 ori, în Codicele Cottonianus Faustin C. I, de 2 ori în Bambergensis M IV 15 și de 2 ori în Parisinus.

[2] *Commentarii* la sfîrșitul operei în Parisinus și *Saturnalia*, la începutul operei în Parisinus.

[3] *Saturnalia* ms. Vaticanus Reginensis 2043 R.

[4] *Commentarii* la începutul operei în Bodleianus D o dată, la sfîrșit în Parisinus o dată, în tratatul de gramatică Parisinus Regius 7186 o dată.

[5] *Saturnalia* aproape totdeauna în mss. din tradiția B, în tratatul de gramatică în inscripția : *pauca excerpta de libro Macrobii Theodosii* în Vindobonensis 16 olim Bobiensis.

[6] Într-un alt extras din cap. III al lucrării de gramatică Codex Vindobonensis 16.

[7] *Saturnalia* mss. din tradiția α.

[8] *Theodosius Symmacho suo salutem dicit*, ms Vindobonensis 16 olim Bobiensis.

[9] Identificare propusă în secolul XVI de P. Pithou, cf. O. Unrein, *De Auiani aetate*, 1885, Jena (diss.), acceptată de M. Schanz, P. Courcelle etc. și, recent, de A. Cameron, *Macrobius, Avienus and Avianus*, The Classical Quarterly, XVI, 1967, p. 385 — 389.

St Cl, XIV, 1972, p. 231–237, București

2. Datele biografice rezultate din operă : n-a fost roman prin naştere : *nos sub alio orlos caelo*, a avut un fiu Eustathius, căruia i-a dedicat cele două lucrări importante : *Commentarii* şi *Saturnalia*, a fost în relaţii de prietenie cu un Symmachus căruia i-a consacrat un tratat de gramatică privitor la deosebirile şi trăsăturile comune ale verbului în greacă şi latină (*De differentiis et societatibus Graeci Latinique uerbi*).

3. O indicaţie prosopografică constituită de calificarea de *uir clarissimus et illustris*, atribuită scriitorului în manuscrisele operelor principale.

Eforturile cercetătorilor s-au concentrat pentru a completa aceste date sumare şi pentru a identifica pe scriitorul Macrobius cu unul din personajele istorice din perioada imperiului tîrziu. Astfel, pe baza acestor date s-au făcut diferite propuneri de identificare cu persoane din alte documente şi în special din Codex Theodosianus.

Acest codex menţionează trei persoane cu numele de Macrobius care deţin funcţii importante în această perioadă :

1. un *uicarius Hispaniarum* [10], Codex XVI, 10, 15 din 2 august 399 la Ravenna şi VIII, 5, 61 din 9 decembrie 400 la Milan.

2. un *proconsul Africae*, Codex XI, 28, 6 din 25 iunie 410 la Ravenna.

3. un *praepositus sacri cubiculi*, Codex VI, 8, 1 din 6 noiembrie 422 la Constantinopol.

Istoriografia literară a identificat pe scriitor fie cu unul din aceştia, fie cu primii doi sau i-a asimilat pe toţi trei şi rezultatul l-a identificat cu Macrobius scriitorul. Recent aceste propuneri de identificare au fost puse sub semnul îndoielii de către Alan Cameron [11] la care se alătură Nino Marinone, autorul celei mai recente ediţii a Saturnaliilor lui Macrobius [12].

A. Cameron găseşte un al patrulea personaj cu care trebuie identificat scriitorul nostru şi anume : *Theodosius praefectus praetorio Italiae* în 430 e.n.[13] Aceasta ar implica o dată mult mai tîrzie decît cea susţinută pînă acum pentru activitatea literară a lui Macrobius. Argumentele aduse de A. Cameron în sprijinul tezei lui sînt :

1. Ordinea corectă a celor trei nume ale scriitorului nostru este incontestabil : *Macrobius Ambrosius Theodosius*, aşa apare menţionat în subscriptio la c.I a lucrării *Comentarii in Somnium Scipionis*, ediţie alcătuită la sfîrşitul secolului al V-lea de către un Aurelius Memmius Symmachus, cos. în 485 în colaborare cu un Macrobius Plotinus Eudoxius, un descendent al lui Macrobius, probabil chiar nepotul de fiu al scriitorului. Deoarece numele lui Symmachus sînt în ordine corectă e de presupus că şi ale lui Macrobius sînt la fel.

2. În aproape toate cărţile Saturnaliilor şi în cele mai multe din extrasele tratatului de gramatică apare cu numele *Macrobius Theodosius*. La fel este citat în secolul al VI-lea de Cassiodorus [14] şi Boethius [15].

3. Prin urmare Theodosius a fost ultimul dintre cele trei nume şi deci acesta este numele lui principal, cu care a fost cunoscut de contemporani (lucru dovedit şi de dedicaţia la

---

[10] Funcţia de *uicarius* a fost greşit denumită cu termenul de *praefectus praetorio Hispaniarum*, post inexistent în Spania ; inadvertenţa începe cu ediţia lui Gronovius 1670 şi trece apoi în mai toate ediţiile, în majoritatea istoriilor literare şi în studii : Jan, *Proleg.*, p. IV, Teuffel, Schanz, Wessner RE XIV, 170 Cf. Rostagni, III, 472 şi A. Cameron, JRS, 1966, p. 25, nota 2.

[11] *The date and identity of Macrobius*, The Journal of Roman Studies, LV, 1966, p. 25 — 38.

[12] *I Saturnali di Macrobio Theodosio*, a cura di Nino Marinone, UTET, Classici Latini, Torino, 1967 ; vezi şi mai jos, p. 307 ş.u.

[13] Identificarea a mai fost de altfel sugerată mai întîi de S. Mazzarino, *La politica religiosa di Stilicone*, Rendiconti dell Istituto Lombardo di Scienze e Lettere (lettere) LXXI, 1938, p. 235 ş.u. (mai ales 255 — 258), care propune datarea *Saturnaliilor* între 405 — 420 şi crede că autorul s-ar fi convertit apoi la creştinism.

[14] *Expositio psalmorum*, 30, 116, citat de Cameron JRS, p. 26, nota 16.

[15] *In isagogen Porphyrii* I.

tratatul de gramatică şi de epistula cu dedicaţie la fabulele lui Avianus). Trebuie deci identificat cu *Theodosius* care deţine calitatea de uir illustris în această perioadă în care ar trebui să cadă activitatea literară a lui Macrobius şi aceasta e *praefectus praetorio Italiae din 430.*

4. *Macrobius* ar putea în cel mai bun caz să fie un signum.

În continuare Cameron consideră că :

5. Identificarea cu praepositus din 422 trebuie exclusă deoarece Macrobius nu îndeplinea condiţiile necesare unei asemenea funcţii la curtea orientală :

a) nu era eunuc, deoarece se ştie că avea un fiu, el însuşi face aluzie explicit în prefaţa Saturnaliilor la afecţiunea pentru aceia *qui e nobis essent procreati.*

b) nu era grec : cunoaşterea temeinică a literaturii latine ca şi ocazionalele sale traduceri din limba greacă sugerează că nu a fost grec. (Probabil trebuie acceptată sugestia că *alium caelum* e cerul Africei.)

6. *uicarius Hispaniarum* din 399 — 400 şi proconsulul din 410 ar putea fi aceeaşi persoană cu scriitorul. Se pare însă că vicarius ar fi fost identificat prosopografic cu un *Flauius Macrobius Maximianus,* atestat de o inscripţie ca vicar al Africei pe la 390 [16].

După părerea noastră argumentele lui Cameron nu rezistă unei analize mai atente :

1. După cum am arătat, indicaţiile manuscriselor nu sînt hotărîtoare în ceea ce priveşte secvenţa exactă a numelor lui Macrobius.

2. În imperiul tîrziu o persoană nu era cunoscută în mod obligator prin ultimul nume, aşa încît chiar dacă Theodosius ar fi fost ultimul nu înseamnă că era numele principal.

3. Faptul că e numit de Cassiodorus şi de Boethius cu amîndouă numele *Macrobius Theodosius* nu e un argument pentru Theodosius, ci ne sugerează că ar fi putut fi numit cu amîndouă numele fără vreo distincţie între ele.

4. În imperiul tîrziu o persoană era cunoscută fie printr-unul din cognomina, fie printr-un signum ; acest obicei ne face să ne gîndim la posibilitatea ca *Theodosius,* poate numele preferat de scriitor[17], de vreme ce cu el i se adresează în dedicaţia lui Symmachus (tratatul de gramatică), să fi fost un *signum* (şi el îndeplinea condiţiile necesare unui signum : se termina în *-ius,* avea o semnificaţie, era cuvînt de origine greacă), iar numele o f i c i a l să fi fost *Macrobius,* nume cu care e cunoscut apoi în tot evul mediu.

5. Scriitorul poate fi deci identificat cu un Macrobius care la sfîrşitul secolului IV ar fi ocupat o sarcină căreia să-i fie conexat titlul de *uir clarissimus et illustris,* titlu atribuit lui Macrobius în mss. operelor principale.

Se prezintă următoarele posibilităţi :

A. Cum titlul de *uir illustris*[18] se cuvine numai celui de al treilea Macrobius, *praepositus sacri cubiculi din 422,* scriitorul ar putea să fie identificat cu el avînd în vedere că :

1. Condiţia de eunuc nu pare absolut indispensabilă pentru ocuparea acestui post. Sub împăratul Magnus Maximus se citează un praepositus neeunuc (v. Zosimus, 4, 37, 2). S-ar putea ca şi lui Macrobius, deşi nu era eunuc, să i se fi acordat această sarcină, poate onorifică — cum sugerează N. Marinone. De altfel, Jan, în prefaţa ediţiei sale, nu reţine obiecţia ca serioasă [19].

2. Afirmaţia că nu a fost grec nu poate fi susţinută numai prin ocazionalele sale traduceri greşite din limba greacă [20], aceste greşeli ar putea fi explicate prin graba sau neglijenţa în

---

[16] Cf. W. Ensslin, RE XIV, 2533.

[17] Cf. Wessner, RE XIV, 170.

[18] Titlul de *uir illustris* era rezervat în această perioadă următoarelor sarcini : magister militum, praefectus praetorio, praefectus urbi, praepositus sacri cubiculi, celor 4 comites consistoriani.

[19] Jan, Proleg., p. IV.

[20] Wissowa, Diss., p. 15.

munca de compilare [21]. Ceea ce se poate afirma cu certitudine e că n-a fost roman din Italia și că dovedește o familiaritate cu aristocrația senatorială romană, după cum rezultă din operele sale.

3. Faptul că rescriptul imperial emană de la curtea orientală din Constantinopol s-ar putea explica prin păstrarea preeminenței de către această curte în tratarea afacerilor generale; s-ar putea presupune că existența unui asemenea mare funcționar era posibilă și pe lîngă curtea din Ravenna și că la el s-ar referi măsura legislativă menționată[22] („ca începînd cu Macrobius să se acorde calitatea de *uir illustris* tuturor deținătorilor funcției de *praepositus*" [23]).

4. Faptul că funcțiile aulice nu se acordau decît creștinilor permite presupunerea unei convertiri formale și tîrzii la creștinism [24].

B. Macrobius ar putea fi identificat cu primii doi: *uicarius* din 399 și proconsulul din 410 ar putea fi aceeași persoană, cu atît mai mult cu cît era normal de a avansa de la un vicariat la un proconsulat. La această identificare s-ar opune numai faptul că acestor două funcții nu li se conferă titlul de *uir illustris*, pe care știm că-l deținea Macrobius.

E foarte posibil ca Macrobius, urmîndu-și cariera, să fi obținut o funcție datorită căreia i s-ar fi atribuit calitatea de *uir illustris*. Pentru această identificare pledează de altfel și calificarea din Codex Theodosianus XVI, 10,15 care subliniază că acest Macrobius „căuta să conserve templele păgîne pentru valoarea lor artistică", probabil o aluzie la interesul pe care scriitorul l-ar fi arătat revendicărilor din 384 privitoare la altarul Victoriei [25].

În ce ne privește, considerăm mai plauzibilă identificarea scriitorului cu deținătorul acestor două demnități din urmă (deși după cum am arătat, nici identificarea cu *praepositus* nu pare exclusă).

II. A doua problemă în dezbatere este cronologia lui Macrobius și în special datarea operei principale.

Avînd în vedere datele materiale foarte incerte, cronologia lui Macrobius s-a bazat numai pe ipoteze: Cronologia propusă de Georg [26], stabilită în funcție de epoca în care a trăit și și-a desfășurat activitatea Servius fixa următoarele date: a. Servius, unul din personajele Saturnaliilor, s-a născut către 370, b. Macrobius către 360, c. data fictivă a Simposionului nu mult înainte de 384, d. compunerea acestei opere probabil către 395 (Commentarii in Somnium Scipionis 385), e. Comentariul lui Servius între 395 și 410. Această cronologie a fost apoi adoptată, cu unele variante, de majoritatea cercetătorilor. Variantele nu au înregistrat însă niciodată diferențe prea mari [27]. În orice caz menționăm că în general au existat unele tentative de a situa mai devreme data operei lui Macrobius, dar nu de a o fixa într-o perioadă mai tîrzie.

Astfel, P. Courcelle, încercînd să demonstreze că Macrobius (*Commentarii*) a fost o sursă de inspirație pentru Ambrosius [28] în *Hexameron* (scris în 386) și pentru Hieronim [29] într-o scrisoare din 395 și în Comentariul *In Amos* din 406, propune implicit un nou *terminus ante quem* înainte de 386 pentru scrierile lui Macrobius [30].

---

[21] Cf. Wessner, RE XIV, 171.

[22] Cf. N. Marinone, *lucr. cit.*, p. 17.

[23] Codex Theodosianus VI, 8, 1.

[24] Cf. Wessner, RE XIV, 170.

[25] Cf. Jan, proleg. p. VI și M. Fuhrman, *Macrobius und Ambrosius*, Philologus, 107, 1963, p. 308 și nota 1.

[26] *Zur Bestimmung der Zeit des Servius*, Philologus LXXXI, 1912, 4, p. 518.

[27] Schanz fixează data nașterii lui Servius în jurul 360, Teuffel în 355, E. Thomas (*Essai sur Servius et son commentaire sur Virgile*, Paris, 1880) în 350.

[28] REL XXXIV, 1956, p. 232 ș.u.

[29] REL XXXVI, 1958, p. 205 ș.u.

[30] Printr-o demonstrație temeinică și convingătoare M. Fuhrman, *art. cit.*, arată că nu e o explicație satisfăcătoare a paralelelor dintre Ambrosius (Hexameron) și Macrobius (Comentarii). El respinge astfel teza lui Courcelle și implicit *terminus ante quem* propus pentru Comentarii.

De asemenea, un cercetător mai recent, Engelbert Türk [31], plasează compoziția Saturnaliilor chiar în anii 384 — 387, deci aproape contemporană cu data fictivă a Simposionului. Se deduce deci ca dată a nașterii 350 sau chiar mai înainte, de vreme ce operele principale au fost scrise pînă în 387.

Am menționat în treacăt unele cronologii care situează la o dată mai veche opera lui Macrobius. Chiar dacă le-am reține drept exacte, ele nu au o importanță deosebită pentru interpretarea operei scriitorului latin, în timp ce ipoteza lui A. Cameron pentru o datare mai tîrzie are implicații importante în interpretarea de ansamblu a Saturnaliilor. Argumentele din articolul menționat mai înainte le vom grupa astfel :

1. argumente privitoare la realitatea și cronologia personajelor din Saturnalii :

Toți interlocutorii din simpozionul lui Macrobius sînt persoane reale. Servius și Avienus, cei doi interlocutori introduși în cercul lui Praetextatus cu prețul unui anacronism (menționat de Macrobius), deoarece în 384 nu aveau încă vîrsta pentru a discuta în contradictoriu *de rebus arduis*, au trăit de fapt — spune A. Cameron — nu numai cu cîțiva ani mai tîrziu, ci într-un secol diferit de al lui Praetextatus (*matura aetas posterior saeculo Praetextati fuit*), ceea ce înseamnă că Macrobius a scris la o întreagă generație după Praetextatus, cînd Servius și Avienus erau figuri recunoscute în lumea erudită a Romei.

2. Rolul lui Servius în Saturnalii și raportul Saturnaliilor cu Comentariul lui Servius :

Servius nu trădează prin nimic că s-ar fi folosit în Comentariul său de Macrobius ; date fiind părerile diferite ale lui Servius și Macrobius cu privire la unele pasaje din Vergilius, era natural să-l fi menționat chiar numai pentru a-l respinge, dacă *Saturnaliile* ar fi fi apărut înainte. Macrobius însă cu siguranță că l-a cunoscut pe Servius, ceea ce rezultă chiar din faptul că pentru a-l introduce ca interlocutor n-a ezitat să comită un anacronism.

Saturnaliile au fost scrise deci după Comentariul lui Servius, care nu poate să fi apărut înainte de 410 sau ceva mai tîrziu.

3. Argumente privitoare la genul literar abordat :

Făcînd o analogie cu structura dialogurilor lui Cicero [32] și mai ales cu *De Republica* — care l-a influențat cu siguranță pe Macrobius —, A. Cameron susține că toți interlocutorii din *Saturnalia* nu mai erau în viață atunci cînd a fost scris acest simpozion. Cum ultima dată sigură la care un interlocutor mai trăia e 416 [33], acesta e un *terminus post quem* pentru compunerea Saturnaliilor.

4. Relațiile dintre Macrobius și Symmachus :

Nemenționarea lui Macrobius în vasta corespondență a lui Symmachus îl determină pe Alan Cameron să deducă că acesta nu l-a cunoscut pe Macrobius și că *Saturnaliile* nu au fost publicate și nici chiar proiectate în timpul vieții lui Symmachus (mort în 402).

5. Aspecte subiective în prezentarea secolului lui Praetextatus :

Zugrăvirea tendențioasă și idealizatoare a secolului lui Praetextatus, așa cum apare în *Saturnaliile* lui Macrobius, în comparație cu prezentarea făcută aristocrației romane de la sfîrșitul secolului al IV-lea de către Ammianus Marcellinus, este încă o dovadă că Saturnaliile ar fi fost compuse aproape cu o jumătate de veac după moartea lui Praetextatus, acest reprezentant de seamă al epocii sale.

6. Argumente privitoare la doctrina păgînă și raportul cu creștinismul :

Saturnaliile nu sînt o operă de propagandă păgînă, susține Cameron : a) prin subiecte abordate (etimologii, limbă, știință, izvoarele lui Vergilius, drept pontifical, umor, hrană etc.).

---

[31] *Les Saturnales de Macrobe, source de Servius Danielis* REL XLI, 1963, p. 327 — 249, și id. *Macrobius und die Quellen seiner Saturnalien* (Eine Untersuchung über Bildungsbestrebungen im Symmachuskreis) (Diss.), Freiburg im Breisgau, 1961.

[32] „neminem includere in dialogos eorum qui uiuerent". At. XIII, 193.

[33] E vorba de Ceionius Rufus Albinus.

b) prin lipsa de polemică cu creștinismul. Dimpotrivă, mai degrabă păginii sînt jigniți, semnificativă fiind aluzia la omorul copiilor de către Irod, *Sat.* II, 4, 11, care ar constitui o greșeală tactică pentru un păgin.

c) prin atmosfera nemilitantă și sentimental păgînă, trecutul păgin e idealizat pentru că e trecut, nu pentru că e păgin, interlocutorii sînt aleși pentru erudiția lor și nu pentru apartenența lor la o anumită religie.

d) Popularitatea Saturnaliilor în evul mediu nu s-ar putea explica dacă ar fi fost vorba de o operă cu tendință păgînă clară.

În concluzie, Alan Cameron consideră că: dacă admitem identificarea cu Theodosius *praefectus praetorio Italiae* din 430, *Saturnalia* și *Commentarii în Somnium Scipionis* au fost publicate după 430, pentru că atunci obține această calitate de uir illustris și mai precis după 431, cînd bătrînul Nicomachus Flavianus a obținut reabilitarea oficială, la cererea fiului său către Valentinian III.

Prezentăm în continuare contraargumentele care pot fi aduse considerațiilor lui Cameron:

1. Datarea mai tîrzie a Saturnaliilor în funcție de epoca în care au trăit Servius și Avienus, ei înșiși obiect de discuție atît în ceea ce privește cronologia cît și persoana lor [34], nu ni se pare concludentă. Cronologia lui Servius depinde esențial de indicațiile din Saturnalii. Studiile de pînă acum au propus diferite date pentru nașterea lui Servius între 350 și 370. Plasarea însă într-o altă generație trebuie serios argumentată, neputîndu-se baza numai pe conjecturi foarte aproximative sau exclusiv pe folosirea de către Macrobius a expresiei *saeculum Praetextati*.

2. Faptul că Servius nu-l citează pe Macrobius nu înseamnă neapărat că *Saturnaliile* au apărut după comentariul lui Servius. O scrupuloasă citare a surselor nu era de altfel de așteptat de la comentatorii din antichitate, cu atît mai mult cu cît în cazul de față părerile lor privitoare la Vergilius se deosebesc, iar luări de poziție polemice nu sînt prea obișnuite în operele gramaticilor antici. Este însă sigur că Macrobius nu a cunoscut comentariul lui Servius. Nu era posibil să i se atribuie acestuia în *Saturnalii* opinii cu totul contrare celor susținute de Servius în propria lui lucrare, dacă comentariul lui Servius ar fi fost publicat în acea vreme [35]. Nu putem crede că Macrobius a denaturat cu totul părerile interlocutorilor săi; chiar dacă unele din ideile din simpozion nu ar reprezenta decît aproximativ opiniile personajelor puse în scenă, totuși ele nu pot fi în contradicție totală cu ele. Citez de exemplu discursul lui Praetextatus (*Sat.* I 17—24) despre care Herbert Bloch [36] susține că-l reprezintă întocmai pe acesta.

3. Comparația cu dialogurile lui Cicero nu e suficientă pentru a conchide că toți interlocutorii din Saturnalii muriseră cînd a fost scrisă lucrarea. Procedeul de a introduce în simpozioane persoane care nu mai erau în viață nu este o regulă la Cicero. Chiar în *De Republica*, îndemnat (de Sallustiu) să renunțe la personaje de mult defuncte, Cicero a avut intenția ca, la o nouă redactare, dialogul să aibă loc între el și fratele său Quintus. De asemenea, scrie pentru a doua oară *Academica* pentru a-l introduce pe Varro căruia îi dedică lucrarea. Și în alte dialoguri au fost folosite ca interlocutori personaje în viață.

Termenul *post quem* 416, propus de Cameron, nu poate fi deci reținut.

4. Faptul că Macrobius nu figurează printre corespondenții lui Symmachus nu este o dovadă că Saturnaliile nu au fost publicate în timpul vieții lui Symmachus — chiar dacă acesta

---

[34] Mă refer în special la *Avienus*, identificat de unii cu fiul poetului Rufius Festus Avienus, autor al Arateelor, de alții cu fabulistul Avianus (v. Ellis, prefața ediției din 1887 și apoi recent A. Cameron, *Macrobius, Avienus and Avianus*, The Classical Quarterly, XVII, 2, 1967, p. 385 — 395). A. Cameron distinge pe autorul Arateelor Rufius Festus *Avienius* (nu Avienus) cum e atestat pe o inscripție de curînd descoperită de R.P. Duncan Jones la Bulla Regia, de fabulistul *Avienus* (nu Avianus), același, după părerea sa, cu personajul din Saturnaliile lui Macrobius. În sfîrșit, alți cercetători cred că Avienus, a cărui contribuție la discuțiile din simpozionul lui Macrobius e de altfel minoră, e un personaj fără nici o bază istorică.

[35] Cf. H. Georg, *art. cit.*, p. 524 — 525.

[36] *The Pagan Revival in the West at the end of the fourth Century*, în *The Conflict between Paganism and Christianity in the fourth Century*, ed. by A. Momigliano, Oxford, 1963, p. 209.

i-ar fi scris lui Macrobius, ceea ce nu era obligator, scrisoarea putea fi pierdută sau distrusă. Se ştie de altfel că întreaga corespondenţă a lui Symmachus a fost revăzută de fiul său, care a eliminat, cînd a editat-o, tot ceea ce ar fi putut să întunece faima tatălui său şi în special scrisorile referitoare la perioada anilor 393—394 (înfrîngerea cauzei păgîne la Frigidus unde Flavianus conducea armata uzurpatorului Eugenius).

5. Ammianus Marcellinus critică lipsa de cultură adevărată, aroganţa, vanitatea exponenţilor aristocraţiei romane tîrzii; el vorbeşte însă cu respect şi deosebită admiraţie despre aceşti lideri ai aristocraţiei păgîne (v. în special capitolul privitor la Praetextatus şi Symmachus [37]). Macrobius cunoaşte acuzaţiile lui Ammianus, pe care desigur le citise (393), dar considera probabil că ele se adresează altor compartimente[38] ale societăţii romane, cercul lui Symmachus fiind o excepţie.

Lipsa de concordanţă între cele două tablouri nu e o dovadă că Macrobius nu cunoscuse acest secol şi că-l descrie „prin ochelarii trandafirii ai unuia care auzise numai de el". Şi dacă există o idealizare a perioadei respective, aceasta e făcută conştient în sprijinul cauzei păgîne.

6. *Saturnaliile* sînt o operă de propagandă păgînă:

a) prin subiectele abordate, legate de tradiţiile trecutului păgîn şi în special prin exegeza lui Vergilius, „doctus orator", un simbol al păgînismului, iar poezia vergiliană un „sacrum poema". Scopul *Saturnaliilor* e acela de a prezenta Eneida lui Vergilius ca o biblie păgînă, spune H. Bloch în articolul citat.

b) Nu este desigur o operă de polemică cu creştinismul. Arma lui Macrobius împotriva creştinismului victorios este tăcerea [39], o tăcere elocventă dacă ne gîndim la perioada ultimilor ani ai secolului al IV-lea. Macrobius evită orice aluzie la creştinism pentru că nu voia să se compromită, o luare de poziţie clară era cu totul nepotrivită. La sfîrşitul secolului al IV-lea, astfel poate fi explicată această tăcere deliberată faţă de creştinism. Relatarea episodului copiilor omoriţi de Irod, în cadrul unei glume făcută de împăratul August la adresa unui despot oriental — de care romanii păgîni se distanţau — nu poate fi considerată o jignire adusă păgînilor şi nu poate constitui încă o dovadă a indiferenţei scriitorului pentru cauza păgînă.

c) Dacă interlocutorii au fost aleşi numai pentru erudiţia lor, am fi putut afla printre ei poate pe Ambrosius, membru al înaltei aristocraţii romane, văr cu Symmachus (guvernator al Aemiliei şi Liguriei), contemporan cu toţi cei din cercul lui Symmachus (moare în 397). Interlocutorii au fost aleşi îndeosebi ca ultimii apărători îndîrjiţi ai păgînismului şi apoi ca mari exponenţi ai unei culturi pe cale de dispariţie (Vettius Agonius Praetextatus, Quintus Aurelius Symmachus, Virius Nicomachus Flavianus sînt toţi păgîni fanatici).

d) Saturnaliile — deşi operă păgînă — sînt populare în tot evul mediu pentru că Macrobius reprezenta o autoritate filozofică şi ştiinţifică, iar lucrarea sa, dedicată în mare parte exegezei lui Vergilius, a constituit pentru evul mediu un compendiu al poeticei antice tîrzii, un model pentru concepţia medievală a poeziei [40].

În concluzie, producţia literară a lui Macrobius trebuie situată înaintea carierei sale politice, deci la sfîrşitul secolului IV, pînă în 399.

Diferenţa de 30 de ani, aparent neînsemnată, între data propusă de A. Cameron şi cea pe care o susţinem, înseamnă o divergenţă majoră. Ea constă în faptul că această perioadă reprezintă pentru imperiul tîrziu tranziţia de la o perioadă de ezitare între păgînism şi creştinism la perioada unui creştinism oficial şi stabilizat.

O operă păgînă ca *Saturnaliile* lui Macrobius devenea de neconceput pentru un înalt funcţionar al lui Honorius [41].

---

[37] Am. Marcellinus c. XXVIII, 9 şi XXII, 7.

[38] Cf. F. Holmes Dudden, *Life and Times of Ambrose*, I, 1935, p. 28.

[39] Cf. Glover, in *Life and Letters in the fourth Century*, Cambridge, 1901.

[40] Cf. Ernest Robert Curtius, *Literatura europeană şi evul mediu latin*, trad. rom., Bucureşti, 1970, p. 512.

[41] Cf. H. Georg, *op. cit*, p. 521.

DOUĂ STUDII PETRONIENE

DE

EUGEN DOBROIU

După succinta sinteză a informațiilor privind tradiția manuscrisă a *Satiriconului* publicată la 1862 de primul lui editor modern, F. Bücheler, știința filologică din primul pătrar al secolului nostru a beneficiat în acest domeniu de contribuțiile unor cercetători de talia lui R. Sabbadini, A. C. Clark, St. Gaselee, A. Ernout. Dar progrese mai mari se lăsau așteptate. O nouă perioadă în reconstituirea tradiției manuscrise a operei lui Petroniu a deschis Konrad Müller, care, în 1961, în prefața ediției sale, a expus parțial valoroasele rezultate la care l-au dus studiile cuprinzînd, pentru prima dată, toate manuscrisele cunoscute ale *Satiriconului*.

Pornindu-se de la nevoile de explicare a unora din lecțiunile eronate, s-a presupus, uneori, existența unui manuscris intermediar în cursivă carolingiană. Începînd din 1966, în diverse articole, am încercat explicarea unora din lecțiuni prin scrierea cursivă majusculă romană din secolul I. La 30 ianuarie 1967, într-o comunicare la Cercul științific al cadrelor didactice din Institutul de limbi și literaturi străine, am susținut că arhetipul (nedefinitivat al) *Satiriconului* a fost în această cursivă. Există, însă, erori care nu se pot reduce la neînțelegeri sau confuzii în citirea și copierea din cursiva carolingiană sau din cea romană veche. Iată că Manuel C. Díaz y Díaz găsește în cursiva irlandeză nu numai noi argumente pentru lămurirea raporturilor dintre manuscrisele principale ale *Satiriconului*[1], ci și motivarea unor trăsături specifice care stau la baza unei lungi serii de erori. Constatările sale le-a consemnat într-un studiu de relativ mari dimensiuni (36 de pagini).

Profesorul de la Salamanca începe prin a sprijini părerea lui Konrad Müller că manuscrisul găsit de Poggio în anul 1420 în Anglia conținea excerpte din *Satiricon*, iar cel descoperit tot de el peste trei ani la Colonia cuprindea *Cena*. Pornind de la erorile de transcriere și de la adnotațiile manuscrisului traguriens H, copie umanistică a aprografului lui Poggio, autorul caută elemente pentru cunoașterea modelului. El ia în considerare trei categorii de erori: (1) cuvinte sau forme neînțelese de copist în text (T) și repetate pe margine (M); (2) cuvinte fals divizate; (3) cuvinte cu particularități inexplicabile prin sistemul ortografic al secolului al XV-lea.

Din prima categorie fac parte erori motivabile prin confuzia unor litere (*o—u*, *o—a*, *ū—a*, *i—e*, *c—g*, *c—p*, *p—t*), ca și prin alte fenomene. Exemple: *embulum* (TM)=*embolum* 30,1; *causa polectice* (T)—*gausapa lectice* (M) 28,4; *defacta* (T)—*defūcta* (=defuncta M) 69,9 (credem că aici

[1] M.C. Díaz y Díaz, *La tradición textual de Petronio. Observaciones en torno a algunos manuscritos*. Euphrosyne, vol. I, Lisabona, Centro de Estudos Clássicos, 1967, p. 71 — 106.

St Cl. XIV, 1972, p. 239–244, București

nu s-a pierdut nici un cuvînt, ci e o reticență) ; *genisim* (T) — *genesim* (M) 39,8 ; *pirrata* (T) — *pirata* (M) = *cirrata* 58,2 ; *parentini* (TM) = *tarentini* 59,4 ; *pittratia* (T) — *pittracia* (M) 34,6 (*r* abundant) ; *exortauit* (cu *t* ras în T) — *al. exhortauit* (M) 76,10 (sigla *al.* corespunde la o corectare ulterioară în urma unei conjecturi editoriale). Atragem atenția asupra faptului că *o* — *u* și *c* — *p* se pot confunda ușor în scrierea cursivă majusculă romană din secolul I. Reconstituirea unui *Tarentini* nu e necesară (Trimalchio nu putea confunda *Tarentul*) ; *parentini* evocă pe *parentare*.

Din categoria a doua fac parte erori motivabile prin geminare incorectă, confuzie de litere în scrierea minusculă (*m* — *n*, *ii* — *u*, *n* — *r*, *s* — *n*), ca și prin alte cauze. Exemple : *ut tribus* 34,4 ; *abbas secrcuit* 43,2 ; *anathimia is si* 47,6 ; *pugnasset* 52,3 ; *dignilosso* 57,10 (credem că aici, unde nici nu există diviziune, geminarea e pentru redarea unei pronunțări afectate a cuvîntului) ; *delaserpiciariomino* 35,7, *infumus* 42,2 ; *ex sobrtissa* 67,6 ; *frunis canis* 75,3 ; *me misit* 74,13 ; *turdes* 58,2 (*ri* în nex neperceput de copist) ; *perna emissionem* 66,7 (păstrarea diftongului). Toate erorile se explică prin scrierea irlandeză.

Trecînd la a treia categorie de erori, autorul începe cu constatarea că codicele tip al modelului folosit de H avea o scriere majusculă, lucru care rezultă din confuzia *i* — *l* (*plus* 71,12 ; *fleri* 44,16). În schimb, modelul era în minusculă irlandeză, ceea ce explică confuzia *cl* — *d* (*clamat* 41,10 ; *diuo* 47,8). Prin scrierea irlandeză s-ar explica și alte lecturi greșite : *periculum* = *ferculum* 60,7 (socotim că mai ușor s-ar explica prin cursiva majusculă romană) ; *cornicipes* = *cornicines* 78,5 ; *uerterentur* = *flecterentur* 34,8 ; *uices* = *uires* 66,2. Există erori explicabile prin sistemul de abreviații : *n* neînțeles ca fiind pentru *non* : *nolunt* 50,7 ; *c* interpretat ca *est* : *hey est hey* 42,4, *est carbunculis* 55, 6, 14, *esset* 56,6 ; *aut* = *at* 58,3 ; *aut* = *autem* 73,4. Prin neînțelegerea literei suprapuse echivalente cu *ra ri er* etc., se pot explica erori ca : *stagulis* 42,6 ; *tiditur* = *truditur* 45,2 ; *tribacca* = *tibi* (*t* cu *i* suprapus) *bacca* 55,6 ; *libertinarii* = *libitinarii* 78,6.

Díaz y Díaz studiază și manuscrise din familia λ (autorul adoptă siglele utilizate de Konrad Müller). În manuscrisele subgrupului L găsește erori datorate acelorași fenomene : geminată inutilă (*caussam* 108,10) ; simplă în loc de geminată (*spina* 33,1) ; confuzie de litere : *cl* — *d* (*odopetam* 35,4), *s* — *f* (*future* 13,1), *p* — *s* (*penitentiam* corectat din *sententiam* 91,2), *a* — *o* și *r* — *n* (*larga* = *longa* 22,1) ; falsă rezolvare de grup cu *r* (*sparsina* = *prasina* 27,2) ; oscilație de pe urma greșitei rezolvări a abreviației : *nam*/*nostra* 14,7 (la origine *nā*), *tantum*/*tamen* 20,6, *tum*/*tamen* 31,8, *in*/*inter* 32,1 (la origine *I*), *ergo*/*ego* 9,3 și 10,1 (*g* cu *o* suprapus), *ergo*/*igitur* 13,3 și 21,5 (*g* cu *o* sau *i* suprapus), *persequitur*/*pro*— 90,4, *prodet*/*per*- 100, 1, *deinde* (pe drept, autorul propune *dein*)/*demum*/*dum* 92,3, *dein*/*demum* 79,11, *hunc*/*haec* 6,1, *haec*/*hoc* 24,7.

Din subgrupul O, autorul examinează separat codicele B (Bernensis), care e anterior anului 850 și care stă la baza manuscrisului de la Auxerre (codex Autissiodurensis) folosit de editorul Pithou. Diverse erori din B au la bază confuzie de litere : *l* — *d* (*nuda*/*nulla* 14,2), *s* — *r* (*suasura*/*sua rura* 131, 8, 8), *t* — *e* (*et eu*/*et tu* 122, 156), *u* — *o* (*coria*/*culine*, poate prin *corina* 2, 1), *t* — *r* (*spitare*/*spirare* emendat *spectare* 122, 129), *d* — *p* (*docoris*/*pecoris* 133, 3, 14) ; geminație incorectă : *damna*/*danae* 126, 18, 5 ; păstrare de arhaism : *regumen* (*regum* P)/*regimen* 123, 235 (nu credem că trebuie acceptată corectarea, căci avem a face cu un arhaism al lui Eumolpus).

Din erorile care apar și în alte manuscrise ale subgrupului O, autorul se oprește la cîteva, motivabile prin : confuzie de litere : *fulgentibus* = *surgentibus* 126, 16, *obsedebat* = *obsidebat* și *notis* = *uatis* 89,2 ; geminație inutilă : *polleat* = *poliat* 5, 3, *remissaeque* = *reclusaeque* 16,2 ; rezolvare greșită de abreviație : *tantum*/*tamen* 127, 2, *antescholanus*/*autscholanus*/*aut scholarius* 81,1 (*an* = *ante*, citit fals *au*, care pe continent e abreviația pentru *autem*) ; neînțelegerea abreviației pentru *—ur* : *ludil* = *luditur* 95,1 ș.a. ; formă specială : *uinctus* = *uictus* 119, 45.

Pentru a se înțelege noutatea și importanța descoperirii lui Díaz y Díaz, e bine să amintim concluziile la care au ajuns cercetătorii anteriori. După Bücheler, opera lui Petroniu a fost rezumată în vremea lui Teodosiu, iar din secolul VII nu s-a cunoscut un text mai complet decît cel care ne-a parvenit. După Konrad Müller, excerptele și interpolările corespund perioadei carolingiene. Rezumarea s-a făcut după un manuscris din secolul al IX-lea, mai vechi de anul 850, și

care cuprindea mai multe cărți, dar trunchiate și corupte, partea centrală fiind *Cena Trimalchionis*, care s-a păstrat aproape întreagă. După Díaz y Díaz, specificul lecțiunilor greșite din manuscrisul H, ca și faptul că modelul acestuia a fost găsit la Colonia (localitate din zona de misiune insulară), postulează un manuscris executat în Irlanda sau în mediu net insular. Manuscrisele din subgrupele L și O prezintă la fel simptome insulare. Din O făcea parte codicele copiat de Poggio în Anglia. (De notat că la concluzie nu diferită esențial a ajuns și K. Müller, care socoate că între O și acest manuscris existau doi intermediari, cei care au stat la baza manuscriselor pariziene R și P, acesta din urmă fiind „frate geamăn" cu codicele găsit de Poggio în Britania.) Tot spre mediul insular ne îndreaptă atenția și manuscrisul de la Auxerre. Heiric de Auxerre, care a studiat în Irlanda, și-a terminat înainte de 872 poemul *Vita S. Germani*, în care imită pe Petroniu, folosind chiar, cu ușoare modificări, unele din versurile întîlnite în opera acestuia. Același mediu îl amintește și filozoful scolastic, episcop de Chartres, Ioan de Salisbury (sec. XII), unul din cei mai buni cunoscători ai lui Petroniu în Evul mediu. (Credem util să menționăm aici că el a cunoscut din *Cena* și capitolele care nu apar în manuscrisele O.) Excerptele subgrupului O par să depindă în ultimă instanță de cele, mai extinse, ale subgrupului L. Confirmarea acestei bănuieli ar putea duce la importante modificări în arborele genealogic al manuscriselor *Satiriconului*. După Konrad Müller, L și O sînt cele două ramuri ale ipoteticului λ, care împreună cu ψ (cel din care derivă succesiv κ și H) sînt ramurile presupusului ω, „sursa întregii tradiții" manuscrise petroniene.

Ultima concluzie a autorului este că textul petronian a fost manipulat în Irlanda în epoca de strălucire a școlilor sale, sec. VII-VIII, și că acolo s-au făcut excerptele. Așadar, Irlanda, ai cărei învățați au contribuit substanțial la înviorarea și înălțarea culturii latine de pe continent în perioada carolingiană, are meritul de a fi păstrat pentru umanitate o parte din opera celui pe care cercetările noi îl vor dovedi drept cel mai mare scriitor al Romei.

★

John P. Sullivan este profesor de filologie clasică la universitatea din Buffalo a statului New York. Excelentele sale studii de literatură latină l-au făcut cunoscut și prețuit în lumea savanților și editorilor de specialitate.

Calitățile de cercetător al dificilului Petroniu și o parte din ideile expuse în prezentul volum au apărut încă mai de mult : în considerațiile psihanalitice privind *Satiriconul* publicate în 1961, în studiul asupra realismului petronian din volumul colectiv despre satira romană publicat în 1963, ca și în introducerea și notele la traducerea în engleză publicată în 1965. De aceea, era de așteptat ca noua monografie, așa cum în mod absolut necesar indică și subtitlul, să fie un studiu literar (în buna accepțiune a cuvîntului) și, ca atare, să-l considere pe Petroniu ca pe un adevărat artist [2]. Adesea, Petroniu servește ca pretext pentru considerațiuni mai mult sau mai puțin originale asupra romanului în antichitate, iar valoarea lui ieșită din comun, care-l face apt să stea la loc de cinste în istoria literaturii latine, este expediată în cîteva afirmații. La o analiză superficială, Petroniu dezamăgește. De aceea, unii istorici literari sînt dispuși să-i găsească motivarea pentru înregistrarea în rîndul scriitorilor romani mai ales în valoarea documentară a operei sale. Au existat savanți care, cu experiența lor vastă, au recunoscut în *Satiricon* o operă de artă. Întîmplarea, însă, a făcut ca aprecierile lor să se concretizeze doar în niște teze, pe care nu au mai avut timp să le adîncească. De dorit ar fi ca observațiile unora din ei — să nu lipsească de aici Otto Ribbeck și Concetto Marchesi — , ca și sugestiile ce derivă, să fie reexaminate și duse mai departe în viziune și cu mijloace moderne.

În loc de o descriere a organizării materialului credem că e mai utilă — ca mai instructivă pentru cunoașterea felului în care înțelege Sullivan să cuprindă subiectul — reproducerea titlu-

[2] J. P. Sullivan, *The Satyricon of Petronius. A Literary Study*, Londra, Faber and Faber, 1968, 302 p.

rilor de capitole, iar la capitolele mai importante, și a titlurilor de subcapitole : I *Data și paternitatea Satiriconului* ; II *O reconstituire a Satiriconului* ; III *Alegerea formei* (Fundalul literar ; Alegerea satirei menippee ; Parodie și imitație ; Structură epică sau de roman ? ; Realismul lui Petroniu ; Limitele realismului ; Petroniu : artist sau moralist ?) ; IV *Satiră în Satiricon* (Petroniu ca satiric ; Vehiculul satiric : Encolpius ; Quartilla, Circe și alții ; Trimalchio : izvoarele literare ; Trimalchio : izvoarele neliterare ; Trimalchio ca figură comică) ; V *Critică și parodie în Satiricon* (Vehiculele criticii ; Critica retoricii contemporane ; Critica epicii istorice contemporane ; Scopurile poemului Bellum ciuile ; Cît e de întemeiată critica lui Petroniu la adresa lui Lucan ? ; Troiae Halosis ; Alte aluzii și imitații ; Morala în Satiricon și proza lui Seneca) ; VI *Umorul lui Petroniu* ; VII *Temele sexuale ale Satiriconului* ; VIII *Concluzie*.

Autorul face un „studiu general" asupra lui Petroniu, neajungînd la chestiuni de mic amănunt, care ar încărca lucrarea și, poate, ar împiedica observarea clarității expunerii ; totuși, el nu omite principalele probleme pe care le ridică opera în sine, precum și încadrarea ei în tipologia literară și în epocă. Nu avem posibilitatea să ne ocupăm decît cu cîteva probleme.

Reluînd principalele argumente pentru datarea *Satiriconului*, Sullivan se fixează la părerea că acesta a fost scris în perioada neroniană. Scopul lucrării era satira contemporană sau literară, nu reînvierea unei epoci trecute. Autorul trece în revistă principalale argumente : 1) de ordin istoric, în studierea cărora s-au făcut mari progrese în ultimii ani, îndeosebi în ce privește amănuntele specifice de realitate social-economică ; 2) de ordin lingvistic ; 3) de ordin literar, unde cea mai mare importanță se dă faptului că Petroniu a scris *Bellum ciuile* în timp ce Lucan publica a sa *Pharsalia*. Sullivan admite vechea identificare a scriitorului cu curteanul lui Nero, „elegantiae arbiter" al aceluia. Deci, rămînem mai departe să socotim că *Arbiter* nu e un cognomen. În cazul acesta, e nevoie să se aleagă vreunul din personajele consulare din perioadă. Sullivan adoptă, ca mai potrivită și pentru prenume și pentru datare, identificarea cu Titus Petronius Niger, consul sufect în jurul anului 62. Ca atare, el crede că o mare parte din Satiricon a fost scrisă în scurtul răstimp de afirmare a acestuia ca proconsul al Bithyniei și de deținere a consulatului (60—62), iar cartea care conține *Bellum ciuile* trebuie datată nu cu mult înainte sau după moartea lui Lucan (30 aprilie 65). Chiar cînd nu ești de acord cu datarea — în mare, epoca nu poate fi decît aceeași, indiferent de argumente —, seriozitatea cu care tratează Sullivan chestiunea ei te îndeamnă să relei fiecare argument în parte. Credem că la argumentele ce se utilizează în stabilirea autorului și a perioadei cînd el a redactat *Satiriconul*, e necesar să se adauge și cele care privesc documentarea lui, caracterul aluziv al unor amănunte, tehnica literară etc. Unele din acestea le-am sugerat în lucrările noastre.

Cît privește textul transmis din *Satiricon*, Sullivan, acceptînd o precizare din manuscrisul A, crede că ceea ce s-a păstrat făcea parte din cartea XIV (cap. 12 sau 16 — 26, 6, episodul Quartillei fiind greșit așezat aici), cartea XV (cap. 1 — 11, 26, 7 — 99) și cartea XVI (cap. 100 ad finem). După un calcul aproximativ, el ajunge la părerea că fiecare carte avea circa 20 000 de cuvinte, ceea ce înmulțit cu un număr rotund de capitole, 20, duce la 400 000 de cuvinte. *Satiriconul* ar fi, deci, de opt ori mai lung decît *Metamorfozele* lui Apuleius (51 000 de cuvinte). Ca să citățm doar unul din romanele puse în comparație, *Război și pace* al lui Tolstoi e chiar mai mare, avînd 650 000 de cuvinte. Dacă se pornește de la teza lui Sullivan că *Satiriconul* a fost plănuit pentru recitare în fața cercului de curte al lui Nero, ne dăm seama că lectura *Cenei* (12 000 de cuvinte) va fi durat cu puțin mai mult de o oră.

Tocmai în destinația pe care i-o presupune *Satiriconului* de a fi citit în cercul literar de la curte — destinație asupra căreia urmează să ne mai convingem —, e dispus autorul să găsească rațiunea alegerii formei de satiră menippee. Opinia unei destinații de lectură în public—în vremea aceasta toate genurile de creație literară se declamă — merită toată atenția, dar ea trebuie examinată împreună cu alte posibilități de explicare a utilizării versurilor în expunerea naratorului Encolpius. Acesta, la vîrsta amintirilor, povestind detașat, face asocieri glumețe cu motive literare cunoscute, pe care le pune în versuri create ad-hoc, în cazul în care nu-l servesc versurile unor cîn-

tece la modă. Totodată, el reproduce şi versuri aparţinînd momentului relatat : propriile poezii compuse sub impresia unui eveniment, păstrate pentru sine sau recitate (de exemplu, inspiratoarei Circe), poeziile ocazionale ale lui Eumolpus etc. Oricum, credem că o cercetare poate ar arăta că versurile nu apar, în relatare, în simplul scop de varietate — alternanţă propriu-zisă nu există —, ci sînt aşteptate.

Foarte judicioasă ne pare atitudinea lui Sullivan în ce priveşte rezolvarea problemelor legate de structura *Satiriconului*. El examinează critic diversele păreri că acesta ar fi o parodie : a *Odiseei* (E. Klebs), a romanului convenţional grec (R. Heinze), a romanului avînd, în acelaşi timp, în subordine parodii de origini diverse (E. Courtney). Concluzia la care ajunge este că coincidenţele cu romanul grec se datoresc influenţei directe a acestuia sub diversele sale variante. Cît priveşte romanul de călătorii, el optează pentru strămoşul acestuia, *Odiseea*. Desigur că nu înţelegem aicea o îndeaproape urmărire, ci ecoul ei în mentalitatea oamenilor cu cultură rămasă la rudimente. În acest sens putem aduce nu nou argument. Printre izvoarele epigrafice folosite de Petroniu se aflau şi epitafe ca acela al unui negustor de obîrşie asiatică (*C.I.L.* VI 30109) care a cunoscut neamurile de la răsăritul pînă la apusul Soarelui, înfruntînd primejdii ca Ulise. Cu acest erou al învăţămîntului primar doreşte şi Trimalchio să fie comparat. Sullivan dă importanţă „elementelor picareşti" din *Satiricon*, pe care le bănuim că ar putea deriva şi din epica populară latină. Dar, dintre speciile literare a căror influenţă sub forma de elemente se regăseşte în roman, el se opreşte, pe bună dreptate, la mim. Îl interesează de aici naturalismul şi caracterul licenţios, concentrarea asupra aspectelor vulgare ale vieţii, observarea treburilor mărunte cotidiene, folosirea limbajului de conversaţie. După Sullivan, mimul corespunde principiilor literare ale lui Petroniu, prin subiecte şi situaţii, prin trăsăturile specifice, din care impostura şi decepţia sînt cele care mai bine îl leagă de *Satiricon*. De situaţii de comedie e plin acest roman. Am adăuga aici că, dacă-l privim cu ochi de spectator, constatăm că scriitorul are abilitate de comediograf în schimbarea scenelor, în evitarea trenării acţiunii ; că, mai adesea, acolo unde se presupune o lacună în text, ea nu există în fapt, pentru simplul motiv că Petroniu căuta să dozeze, să nu dea mai mult decît este necesar pentru o colaborare cu cititorul.

Dacă adăugăm la toate acestea şi consideraţiile referitoare la umorul lui Petroniu, înţelegem că Sullivan are marele merit de a ne ajuta să-l vedem pe scriitor ca perfect integrat mediului literar din vremea sa, aşa cum perfect este integrat mediului social. Capitolul despre umor fixează jaloanele şi criteriile pentru viitoare cercetări de amănunt. Iată, într-o formulare concisă, o judecată a autorului : „The basic humour of the *Satyricon* consists in the application of a refined, literary, and stylistically sophisticated narrative medium to the disreputable low-life adventures and sexual escapades of a number of unprincipled and generally worthless characters". Sullivan ajunge la concluzia că Petroniu are preferinţă pentru umorul de contrast şi incongruitate. Dar, acestea sînt trăsături obligatorii ale umorului folcloric. Autorul are în vedere şi speciile literare populare, dar numai cît priveşte comedia. Ne întrebăm dacă la rezolvarea problemelor relative la strucura şi modelele *Satiriconului*, la diversitatea de manifestare a satirei şi comicului, ca şi la caracterul limitat al realismului — lucruri fin surprinse de Sullivan — nu ar servi şi admiterea posibilităţii că unul din modele l-au constituit ciclurile de anecdote populare cu erou satiric comun. Encolpius — credem noi — este un astfel de erou, care, ca şi aceia, este permanent păcălit — cum bine rezultă din demonstraţia lui Sullivan. Encolpius nu poate să se ferească de defectele inerente categoriei sociale şi epocii sale. Dar, el le descoperă şi le arată. Iar, în calitatea sa de intelectual (calitate pe care nu o au eroii principali de snoave şi de povestiri lungi), e capabil să le pătrundă mai bine, aşa cum pătrunde toate fenomenele sociale pe care le sesizează. Desigur că noi studii ale lui Sullivan, făcute cu aceeaşi sagacitate şi competenţă cu care ne-a obişnuit, ne vor oferi şi bucu-

ria de a ne apropia de identificarea unor izvoare literare latine ale *Satiriconului*, una din cele mai latine opere beletristice.

Nu ne ocupăm acum de capitolul referitor la temele sexuale. După cîte ştim, Sullivan este primul (încă din 1961) care a aplicat — cu moderaţie, ar trebui să o recunoască şi cei care resping din capul locului atari cercetări — metodele psihanalizei. El caută o justificare şi în tradiţia literară. Pentru noi principalul este că studiile de felul acesta ajută, cu timpul, să înţelegem mai bine calităţile de scriitor ale lui Petroniu, întărite de pregătirea sa intelectuală.

Toate capitolele cărţii lui John Sullivan în esenţă servesc scopului punerii într-o nouă lumină a *Satiriconului* şi a autorului ei.

TREI REVISTE NOI DE ISTORIE VECHE, EPIGRAFIE ŞI PAPIROLOGIE

DE

D. M. PIPPIDI

Comisia de istorie veche şi epigrafie, cu sediul în München, e astăzi o secţie specializată a marelui Institut arheologic german, fondat, cum se ştie, în 1837, o dată cu instalarea în Berlin a lui Eduard Gerhard, venit aci de la Roma, unde participase la întemeierea (şi, o vreme, la conducerea) aşa-zisului *Istituto di Corrispondenza Archeologica*. Înainte de a fi căpătat această „investitură", în 1967, Comisia a funcţionat timp de 16 ani ca instituţie independentă, cu ţeluri şi activităţi care nu se deosebeau în esenţă de cele pe care le desfăşoară astăzi. E vorba, în primul rînd, de încurajarea studiilor de epigrafie greacă şi latină, de un veac şi mai bine unul din titlurile de glorie cele mai certe ale ştiinţei germane, dar şi de unele domenii de cercetare înrudite, ca papirologia, numismatica şi topografia istorică.

În alcătuirea-i de acum, Comisia de istorie veche şi epigrafie dispune de un număr restrîns de colaboratori interni dar de mijloace materiale considerabile, care i-au permis să-şi constituie în scurt timp o bună bibliotecă de specialitate şi să întreprindă o serie de publicaţii importante — unele de o valoare excepţională. Mă gîndesc în primul rînd la seria de „Beiträge zur Alten Geschichte", editată sub denumirea comună de *Vestigia* şi ajunsă în 1970 la al 15-lea volum. Din numărul acestora nu va fi, cred, inutil să citez, în ordinea apariţiei, lucrările de prosopografie ale lui Hans-Georg Kolbe : *Die Statthalter Numidiens von Gallien bis Konstantin* şi Werner Eck, *Senatoren von Augustus bis Hadrian*, cercetările de drept public roman ale lui Jürgen Deininger (*Die Provinziallandtage der römischen Kaiserzeit von Augustus bis zum Ende des 3. Jahrhunderts n. Chr.*), Werner Dahlheim (*Struktur und Entwicklung des römischen Völkerrechts im 3. u. 2. Jahrh. v. Chr.*), Jürgen Baron Ungern-Sternberg von Pürkel (*Untersuchungen zum spätrepublikanischen Notstandsrecht*), pe lîngă culegerea de documente epigrafice *Attische Pachturkunden*, întocmită de Diederich Behrend, şi de studiile de istorie politică şi literară : *Lakonien und Sparta*, de Franz Kiechle, *Olynth und die Chalkidier*, de Michael Zahrnt, şi *Zur Metode des Polybios und zu ihrer historischen Auswertung*, de Karl-Ernst Petzold.

Paralel cu această preţioasă serie de lucrări variate, Comisia de istorie veche s-a angajat, începînd din 1962, în editarea unui Corpus al tratatelor din lumea veche (fără a exclude Orientul dar privind în chip special lumea greco-romană) îngrijit de Hermann Bengtson, din care au apărut două volume. Despre această importantă culegere, sortită să devină în scurt timp un instrument de lucru indispensabil oricărui istoric al antichităţii, am avut prilejul să scriu de curînd în Revista de Referate şi Recenzii a Centrului de Documentare al Academiei (VIII, 1971, p. 387—392).

StCl, XIV, 1972, p. 245—249, Bucureşti

Fără să repet astăzi deslușirile date acolo în legătură cu planul de ansamblu al lucrării și cu modul cum e pe cale de a fi realizată, precizez că — în așteptarea volumului privitor la Orient, încredințat lui Einar von Schuler — Hermann Bengtson a publicat volumul II : *Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 700 bis 338 v. Chr.* (München-Berlin, 1962) și Hatto H. Schmitt volumul următor : *Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 338 bis 200 v. Chr.* (München, 1969).

Oricît de susținută și de bine orientată, activitatea editorială a Comisiei pentru istorie veche și epigrafie se cerea completată printr-un periodic propriu, menit să oglindească în primul rînd activitatea colaboratorilor săi imediați, dar deschis tuturor specialiștilor din Germania Federală și din alte state. Acest periodic stă acum înaintea noastră, editat în admirabile condiții tehnice și purtînd titlul : CHIRON. MITTEILUNGEN DER KOMMISSION FÜR ALTE GESCHICHTE UND EPIGRAPHIK DES DEUTSCHEN ARCHÄOLOGISCHEN INSTITUTS. Volumul I (1971), cuprinzînd 484 pagini și 13 planșe afară din text, strînge laolaltă 34 studii de mărimi diferite și e închinat lui Helmut Berve la împlinirea a 75 de ani. Poate pentru acest motiv, colaboratorii sînt toți germani din cele două republici. Cît privește tematica, e foarte variată, mergînd de la probleme de istorie socială și politică pînă la istoria literară, istoria religiilor și istoria științelor, fără a nesocoti epigrafia ori numismatica. O analiză amănunțită a sumarului e, în aceste condiții, cu neputință, și trebuie să mă mulțumesc a semnala aici numai cîteva din contribuțiile al căror subiect le impune oarecum atenției.

Din domeniul istoriei sociale, socot util să relev studiile lui Fritz Gschnitzer : *Stadt und Stamm bei Homer*, Heinrich Chantraine : *Kaiserliche Sklaven im römischen Flottendienst*, Siegfried Lauffer : *Ein Sklavenkapitel im Diokletians Preisedikt* ; din acel al istoriei politice, mai bogat reprezentată, pe cele ale lui Hans Rudolph : *Die ältere Tyrannis in Sikyon*, Hermann Bengtson : *Zur Vorgeschichte der Schlacht bei Salamis*, Gerhard Wirth : *Dareios und Alexander*, Joseph Vogt : *Kleomenes von Naukratis — Herr von Ägypten*, Joseph Seibert : *Ptolemaios I und Milet*, Horst Callies : *Zur Vorstellung der Römer von den Cimbern und Teutonen seit dem Ausgang der Republik. Ein Beitrag zur Behandlung aussenpolitischer Ideologie in Rom.*

De istoria drepturilor antice se leagă lungul memoriu al lui Robert Werner : *Probleme der Rechtsbeziehungen zwischen Metropolis und Apoikie* și acel al lui Fr. Vittinghoff : *Die rechtliche Stellung der 'canabae legionis' und die Herkunftsangabe 'castris'* ; de istoria religiilor, ancheta lui Werner Eck : *Das Eindringen des Christentums in den Senatorenstand bis zu Konstantin der Grosse.*

Numismatica e reprezentată prin articolele *Die Quadranten des Caligula als Propagandamünzen*, de Armin U. Stylow, *Die Gussformen und gegossenen 'Fälschungen' kaiserzeitlicher Münzen*, de Maria R.-Alföldi, *Ein Schatzfund von Folles aus Bulgarien*, de Bernhard Overbeck ; epigrafia prin studii de Günther Klaffenbach : *Eine neue Ehrenstatue für Titus Quinctius Flamininus*, Günther Dunst : Κερσης, Hartmut Galsteter, *Die 'lex Osca Tabulae Bantinae'. Eine Bestandsaufnahme*, Michael Wörrle : *Ägyptisches Getreide für Ephesos*, Peter Herrmann : *Athena Polias in Milet.*

Numeroase sînt, de altă parte, și contribuțiile la istoria literaturilor latină și greacă semnate de Max Treu (*Der Euripideische Erechtheus als Zeugnis seiner Zeit*), Hans Ulrich Instinski (*Zur Echtheitsfrage der Brieffragmente der Cornelia, Mutter der Gracchen*), Karl-Ernst Petzold (*Der politische Standort des Sallust*), Dietmar Kienast (*Horaz und die erste Krise des Prinzipats. Die Ode 'Herculis ritu'*), Heinz Heinen (*Zur Tendenz der Caracalla-Vita in der Historia Augusta*), fără a uita interesanta cercetare a lui Edmund Buchner : *Antike Reiseuhren*, închinată unui subiect îndeobște puțin cunoscut și cu care se încheie culegerea.

Titlurile aci înșirate, grupate pe specialități, dau o idee suficient de precisă despre gama largă de preocupări a contributorilor la primul volum al anuarului CHIRON. Dacă nu uităm autoritatea bine întemeiată a celor mai mulți colaboratori, nici condițiile tehnice excepționale în care ni se înfățișează noua publicație, trebuie să conchidem că organul Comisiei pentru istorie veche și epigrafie a Institutului arheologic german se situează din capul locului printre cele mai promițătoare reviste de specialitate nu numai din Germania, dar din lumea întreagă.

Se poate exprima doar regretul că anuarul nu comportă cronici, nici recenzii. Dar poate că această particularitate se explică prin caracterul festiv al primului fascicul.

★

Tot un periodic nou de istorie veche şi epigrafie e RIVISTA STORICA DELL 'ANTICHITÀ, care ne vine din Bologna, întemeiată şi condusă de doi distinşi profesori ai acelei universităţi, Giancarlo Susini şi Maria Sordi. Revista apare ca organ al Institutului de istorie veche de pe lîngă Facultatea de litere şi comportă, în principiu, două fascicule pe an. Din motive pe care nu le cunoaştem dar le putem ghici, ca început ni se oferă un fascicul dublu, reprezentativ pentru ţelurile şi posibilităţile noii publicaţii, scoasă de casa de editură Riccardo Pàtron în condiţii onorabile, chiar dacă nu atît de fastuoase ca ale anuarului CHIRON.

Ca multe din periodicele ştiinţifice ale zilelor noastre, RIVISTA STORICA DELL 'ANTICHITÀ e concepută ca un organ internaţional (în sensul că-şi recrutează colaboratorii din toate ţările unde există o tradiţie a studiilor despre antichitate) şi, ca multe, dacă nu chiar toate periodicele închinate lumii vechi, îşi propune să cultive în egală măsură domeniul grec şi domeniul latin. Din ambele puncte de vedere, fasciculul de care mă ocup mi se pare reprezentativ, de vreme ce din 23 de articole şi note, cîte cuprinde, aproape jumătate tratează probleme de istorie greacă, restul împărţindu-se între istoria tracilor, preocupări de metodologie istorică şi două cronici de actualitate (nu vorbesc de recenzii, care nu lipsesc nici din acest număr, dar vor deveni probabil mai numeroase cu trecerea timpului) ; cît priveşte pe colaboratori, recrutaţi din vreo zece ţări, numele şi calitatea lor vor rezulta limpede din înşirarea ce urmează.

La rubrica *Articoli*, Alexandre Fol, din Sofia, semnează studiul *La diaspora thracc*, în care urmăreşte migraţiile şi răspîndirea tracilor în Europa şi Asia, de la apariţia lor în istorie pînă la venirea slavilor ; Joseph Vogt, ducînd mai departe preocupări cărora le-a închinat în ultimii ani mai multe cărţi, cercetează *Die Sklaverei im utopischen Denken der Griechen*, Marta Sordi examinează „cronologia biruinţei de la Eurimedon şi a celor două expediţii ale lui Cimon în Cipru", Moshe Amit scrie despre „Confederaţia beoţiană în timpul Pentekontaetiei", în timp ce Benjamin Dean Meritt, revenind asupra tratatului dintre Atena şi Colofon din anul 447/6, reeditat de curînd de Russel Meiggs şi D.M. Lewis, propune citiri noi la rîndurile 37–46 ale textului. Lorenzo Braccesi adaugă argumente în sprijinul datării tradiţionale a Procesului pentru coroană (330 î.e.n.), David Asheri se opreşte asupra condiţiei juridice a pămînturilor atribuite „valurilor" succesive de imigranţi în cetăţile greceşti coloniale (*Supplementi coloniari e condizione giuridica della terra nel mondo greco*), David Golan scrie despre „ prezenţa Romei în conştiinţa politică a grecilor înainte de 229 î.e.n.". Seria contribuţiilor referitoare la istoria romană e deschisă de Jacques Harmand cu studiul *Des Gaulois autour de César*, urmat de o seamă de articole de caracter precumpănitor epigrafic : *Municipium Augustum Veiens*, de Irma Bitto ; *Colonia Concordia Brixellum*, de Giancarlo Susini ; *Ricerche su M. Gavio Massimo*, de Angela Donati ; *Le iscrizioni del Capitolium di Gorsium*, de Jenő Fitz ; *The Roman Emperor Valerian and Sapor I, King of Persia*, de B. H. Stolte ; *Semirutarum urbium cadauera* (*Ambros., Ep., 39, 3*), de Maria Bollini ; *Inschriften als Hilfsmittel der Geschichtsforschung*, de Anthony E. Raubitschek.

Rubrica *Note e Discussioni* se deschide cu o dare de seamă circumstanţiată a dezbaterilor dintr-un seminar condus de Marta Sordi : *La propaganda del mondo greco: i falsi epigrafici nel IV secolo a. C.* Textele în jurul cărora s-a organizat discuţia sînt bine cunoscute şi au făcut să curgă multă cerneală în ultimele decenii : e vorba de stela din Acharnai pe care sînt gravate jurămîntul luptătorilor de la Platea şi acel al efebilor din Attica, stela din Trezena, cu pretinsul decret al lui Temistocle, şi pacea lui Callias, ale cărei clauze, în lipsa originalului, se pot reconstitui cu ajutorul indicaţiilor oferite de cîţiva istorici mai noi. Tema e, de bună seamă, deosebit de interesantă şi modul cum s-a desfăşurat discuţia mi se pare revelator pentru serioasa pregătire a participanţilor, ca şi pentru genul de lucrări încurajate de conducătoarea Seminarului.

În continuarea aceleiași rubrici, relev o notă a Valeriei Righini : *Sul commercio romano nella Cispadana*, alta a lui James H. Oliver : *On the Edict of Germanicus declining Divine Acclamations* și o a treia, de Antonio Garcia y Bellido : *Un mosaico de conchas marinas de Italica*. Angela Donati semnează nota epigrafică *Sull'iscrizione lanuvina della Curia mulierum*.

La *Cronici*, Christo M. Danov prezintă o succintă evocare a lucrărilor celui de-al V-lea Congres de Studii clasice (Bonn, 1969), iar Giancarlo Susini o dare de seamă entuziastă despre expoziția *Civiltà romana in Romania*, organizată în primăvara 1970 la Roma. Dintre aprecierile învățatului italian asupra însemnătății științifice a acestei manifestări, mă mulțumesc să reproduc constatatarea : "in fondo, pur avendo dimensioni maggiori, nemmeno la Mostra Augustea dela Romanità, divenuta poi il Museo della Civiltà Romana dell'EUR, riesce a dare un quadro così persuasivo — perchè ampio, richissimo, esauriente — della civiltà romana, pur qui limitata ad un ambito provinciale" — și rîndurile finale : "I promotori e i realizzatori della mostra meritano quin di il più ampio elogio, pari solo alla riconoscenza degli studiosi del mondo antico".

★

Cu cea de-a treia revistă de studii ale antichității a cărei apariție vreau s-o semnalez cititorilor noștri, ne transportăm într-un domeniu al lumii vechi delimitat cu strictețe — dacă nu în privința subiectelor abordate, cel puțin sub raportul documentelor folosite. E vorba de ZEITSCHRIFT FÜR PAPYROLOGIE UND EPIGRAPHIK, care apare din 1967 la editorul Habelt din Bonn, sub conducerea profesorilor Ludwig Koenen și Reinhold Merkelbach de la Universitatea din Köln, conducătorii Institutului de studii antice de pe lîngă Facultatea de litere a metropolei renane.

Țelurile și modul de prezentare al acestei publicații sînt deopotrivă remarcabile și se explică prin împrejurarea că Institutul posedă un lot important de papiri achiziționați de Ludwig Koenen cu prilejul mai multor călătorii în Valea Nilului. Aceste prețioase documente, al căror număr e în continuă creștere, sînt pregătite pentru tipar de o mînă de colaboratori aleși și se cereau publicate într-un ritm corespunzător sîrguinții cu care sînt prelucrate. De-aci ideea de a le edita (împreună cu studii consacrate și altor papiri decît celor din colecția locală și fără a nesocoti nici contribuțiile de epigrafie greacă sau latină) în caiete trimestriale, multiplicate la rotaprint și difuzate cu repeziciune. Formula s-a dovedit fericită, revista figurează astăzi în toate bibliotecile importante, iar numărul textelor editate (sau numai emendate) întrece așteptările cele mai optimiste.

În aceste condiții, e de la sine înțeles că nu-mi pot propune să dau o listă completă a contribuțiilor din cele șapte volume ale revistei și că trebuie să mă mulțumesc cu menționarea cîtorva din documentele mai importante — istorice, literare sau religioase — editate fie de cei doi directori, fie de colaboratorii lor apropiați, în ordinea apariției și fără a încerca o clasare a lor după conținut.

Din fasciculul I 1, reții astfel considerațiile lui R. Merkelbach asupra papirului orfic de la Derveni, un fragment necunoscut al lui Epicur la Didymos cel Orb (Binder-Koenen-Liesenborghs), două fragmente ale lui Antisthenes asupra educației (A. Henrichs) și jurămîntul cerut credincioșilor Isidei la intrarea în sectă, reconstituit de Merkelbach din două fragmente magice publicate în 1932 și 1938 de regretatul Bartoletti. În fasciculul II 1, notez lungul studiu al lui D. Klamp asupra unui document juridic, testamentul egiptencei Taharpaesis cu data 24 august 134 e.n. ; în fasciculul II 3, pe lîngă numeroase fragmente literare (Hesiod, Menandru, Aelius Aristides, Achilleus Tatios), o nouă ediție a așa-zisei „Profeții a olarului", pregătită de L. Koenen. Din fasciculul III 1, comunicarea lui A. Henrichs : *Vespasian's Visit to Alexandria* ; din fasciculul III 2, o nouă recoltă de papiri literari (Pindar, Hesiod, Demostene, Menandru, Porfiriu) ; din III 3, îndeosebi două contribuții epigrafice : H. Müller, *Marcus Aurelius Olympiodorus* (studiu prosopografic) și I. M. Hackethal, *Studien zur Mithraskult in Rom* (atitudinea lui Septi-

mius Severus faţă de cultul lui Mithra ; Suovetaurilia şi Parilia ; inscripţii mithriace din Roma de la sfîrşitul sec. al IV-lea).

Din fasciculul IV 1 se impune atenţiei un decret onorific din Erythrai pentru un rege Antiochos (I-ul sau al II-lea), editat şi comentat de H. Engelmann ; din IV 2, fragmentele unui nou roman grec : *Phoinikika*, de Lollianos, editate de A. Henrichs (împreună cu alte texte literare) ; din IV 3, alături de mai multe crîmpeie literare şi epigrafice, studiul lui A. Henrichs, *Die Maenaden von Milet*, şi însemnările lui B. Lifshitz, *Les inscriptions grecques d'Olbia*.

În fasciculul V 2 semnalez un document de excepţională însemnătate : *Ein griechischer Mani-Codex*, editat de A. Henrichs şi L. Koenen, în fasciculul V 3, alt text pe cît de important pe atît de neaşteptat : un fragment din traducerea greacă a cuvîntării funebre rostite de August la căpătîiul lui Agrippa, editat şi comentat de L. Koenen (cf. şi completările aceluiaşi în VI 3). În fasciculul VII 1, diverse texte epigrafice noi sau emendaţii la texte publicate ; în VII 2, scholii la Homer (Henrichs) şi inscripţii din Sinai şi Palestina (B. Lifshitz) ; în VII 3 : *Milesische Versinschriften*, de W. Peek, alte scholii la Homer editate de A. Henrichs şi frînturi dintr-un nou papirus astronomic : *On a Fragment from a Planetary Table*, de O. Neugebauer.

Lunga mea listă, care nu cuprinde decît o parte din comorile tăinuite în paginile Revistei de Papirologie şi Epigrafie, poate da o idee corectă despre numărul şi varietatea papirilor păstraţi la Institutul de studii antice din Köln, ca şi despre înalta competenţă şi hărnicia exemplară a cercetătorilor care lucrează acolo. Încheind această rapidă semnalare, nu pot decît să le urez să-şi continue munca în aceleaşi condiţii şi cu acelaşi succes, spre mai marea faimă a Universităţii pe care o slujesc cu atîta rîvnă.

ÎN JURUL CORESPONDENȚEI LUI PÂRVAN

Au trecut aproape cincizeci de ani de la moartea lui Vasile Pârvan și, dacă opera științifică a întemeietorului școlii române de arheologie e astăzi mai prețuită decît oricînd, continuînd să ofere învățăminte și să stîrnească vocații[1], omul care a realizat această operă ne rămîne necunoscut în sensul că prea puțin din firea-i intimă ni se relevă în scrierile proprii și în cele ce i-au fost închinate postum, — cîteodată de critici fără directă legătură cu el, de cele mai multe ori de discipoli cu totul devotați memoriei maestrului dar tocmai din această pricină mai puțin indicați să-l judece cu obiectivitate.

Ceea ce a contribuit și contribuie mai departe la taina în care rămîne învăluită personalitatea autorului *Geticelor* e, de bună seamă, raritatea documentelor făcute să-i revele structura sufletească, fie că ne gîndim la destăinuiri autobiografice ori la scrisori altfel decît oficiale, primite sau trimise de neuitatul învățat. În această privință, o explicație poate fi desigur găsită în dispozițiile de ultimă oră ale lui Pârvan, prin care executorul său testamentar, Marin Simionescu-Rîmniceanu, era rugat să-i ardă hîrtiile personale, iar deținătorii cu orice titlu ai unor scrisori de-ale lui erau și ei somați să le distrugă fără să le facă cunoscute[2]. Cum s-a scris în această privință cu dreptate, „cel ce fusese în viață de o discreție desăvîrșită impunea posterității aceeași atitudine față de propria lui existență"[3].

Și totuși, în ciuda opreliștii testamentare răspicate, ultimii treizeci de ani au văzut publicîndu-se loturi mai mult sau mai puțin bogate de scrisori din epoci diferite ale vieții regretatului învățat. În primul rînd, o seamă de misive adresate lui Nicolae Iorga între anii 1903—1913, editate în 1940 de I. T. Torouțiu[4] ; mai aproape de noi, alte cîteva piese destinate redactorilor *Vieții românești* curînd după apariția revistei ieșene, publicate de Gr. Botez și M. Bordeianu[5] ; în sfîrșit, în 1968, un important mănunchi de scrisori din vremea studiilor (1904—1909),—cele mai multe din Berlin, dar și cîteva din Breslau ori Roma, — trimise unora din foștii dascăli bucureșteni, ca Bianu și Onciul, dar mai ales *commilitonului* Traian Bratu, pînă la un timp tovarăș de studii la Berlin, mai tîrziu profesor la Facultatea de litere din Iași, înainte de a deveni, în împrejurări din cele mai turburi, rector al Universității moldovene[6].

---

[1] Semnificativ, din acest punct de vedere, e succesul mereu reînnoit al *Daciei*, în traducerea română a lui Radu Vulpe, tipărită în 1937 din inițiativa și sub auspiciile Asociației „V. Pârvan" a foștilor membri ai Școlii din Roma, iar în ultima vreme reeditată, de trei ori în zece ani.

[2] An. Acad. Române, Dezbateri, XLVIII, 1927, p. 39 — 40.

[3] Al. Zub, *Vasile Pârvan. Corespondență inedită din vremea studiilor (1904 — 1909)*, în Carpica, I, 1968, p. 281.

[4] *Studii și Documente literare* XII (București, 1940), p. 2 — 23.

[5] Viața românească, 1963 (6 — 7), p. 27 — 32.

[6] *Supra*, n. 3.

Succesivele publicaţii amintite ne-au adus, firește, informaţii de preţ asupra sentimentelor lui Pârvan faţă de Iorga, Bianu şi Onciul ; admiraţie pentru cel dintîi, stîrnită de o lectură recentă[7], recunoştinţă pentru toţi trei, sprijinitori ai săi în timpul studiilor şi mai ales cu prilejul numirii la catedra de istorie veche din Bucureşti, devenită vacantă prin moartea lui Tocilescu. În această din urmă împrejurare, ne lasă să înţelegem o lungă epistulă către Bratu, din 21 octombrie 1909, succesul lui Pârvan s-a produs după o „luptă crîncenă" cu unii membri ai Consiliului Facultăţii, care-i preferau pe elenistul Burileanu. „La reuşita mea — scrie el textual — au contribuit mai ales istoricii, cu Iorga în frunte, care m-au susţinut cu aşa energie încît chiar rectorul şi alţi „nehotărîţi" au trecut de partea mea : de-aci numărul voturilor"[8].

Alte amănunte pe care le-am putea spicui din ultimul lot de corespondenţă publicată nu-s nici ele lipsite de interes, fie pentru cunoaşterea greutăţilor cu care — ca mulţi alţi tineri de aceeaşi vîrstă — a avut de luptat în anii petrecuţi la studii, fie pentru aprecierea reacţiilor lui faţă de mediul ştiinţific în care se afla strămutat. Din acest punct de vedere, surprinde lipsa oricărei aluzii fie la lucrurile văzute şi învăţate în cei aproape cinci ani petrecuţi în capitala Prusiei, fie la dascălii săi berlinezi, cei mai mulţi de talie excepţională : arheologul Kekule von Stradonitz, istoricul creştinismului Adolf Harnack, papyrologul Paul M. Meyer, epigrafistul Otto Hirschfeld, elenistul Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff.

Oricum ar fi să interpretăm această atitudine, aproape inexplicabilă la o natură exultantă ca a viitorului autor al *Memorialelor*, la care emfaza verbală izvora dintr-o înclinare lesne perceptibilă spre confesiunea lirică, e limpede că pentru eventualul biograf al lui Pârvan corespondenţa editată la noi permite puţine priviri în profunzime. Dincolo de banalul schimb de informaţii sau de amabilităţi cu unul sau altul din corespondenţii amintiţi, abia de se poate percepe o notă mai caldă în exprimarea sentimentelor faţă de doi prieteni încercaţi, ca Traian Bratu şi Marin Simionescu Rîmniceanu. Cu acesta din urmă, de altfel, legăturile aveau să continue şi după întoarcerea în ţară şi numirea la Universitate şi la direcţia Muzeului Naţional de Antichităţi, întărite mai tîrziu de vremelnica muncă împreună la editura Cultura Naţională, întemeiată de bancherul Blank, unde Pârvan avea să fie numit din capul locului director general, iar Simionescu Rîmniceanu, administrator delegat[9]. Tot ca o dovadă de afecţiune pentru „prietenul Marin" trebuie, de altă parte, înţeleasă şi numirea acestuia ca executor testamentar, prin dispoziţiile de ultimă oră amintite înainte.

Revenind însă la lipsa oricărei vibraţii mai intime în corespondenţa cu prietenii şi dascălii bucureşteni, nu pot să nu relev împrejurarea că, din 1966, dispunem de un lot de scrisori ale lui Pârvan din anii 1922—1926 adresate scriitoarei Martha Bibescu, deosebit de importante tocmai prin posibilitatea pe care ne-o oferă de a ne apropia de sufletul profund al celui

---

[7] Scrisoare către Bratu, din 19 iulie 1907 : „...Şi acasă am cetit cîte ceva. Între altele, *Istoria Imperiului bizantin*, pe englezeşte, de Iorga : e scrisă aşa cum chiar Iorga rar scrie de bine. Desigur va fi foarte preţuită de străini şi n-ar fi peste putinţă să i se dea, în urma acestei dovezi de pricepere, tot lui să scrie istoria cea mare a Imperiului bizantin în colecţia Heeren-Uckert-Lamprecht" (Carpica, I, p. 296 — 297).

[8] Carpica I, p. 323 — 324.

[9] Aceste relaţii de strînsă colaborare şi de deplină încredere se oglindesc nemijlocit într-o scrisoare a ultimului din 15 august 1924, către Pârvan, aflat în acel moment la Techirghiol pentru îngrijirea sănătăţii. Documentul, în arhiva Institutului de arheologie, se ocupă îndelung de greutăţile financiare ale întreprinderii şi de unele măsuri menite să îndrepte situaţia. Pentru a nu lungi prea mult prezenta notă, mă mulţumesc să reproduc din el un pasaj elocvent :"...Bani ţi-am trimis azi, lei zece mii, la Banca Blank Constanţa, aceasta din precauţie, să nu-ţi rămîn prea mult dator. De altfel, 20.000 i-am angajat dar nu pentru păcatele mele, ci pentru pacostea de „Cultura". Sîmbătă cînd trebuie să adun banii pentru lucrători, e să iau cîmpii, nu altceva. Sînt aproape 4 milioane de încasat şi nimeni nu-mi plăteşte leţcae, iar Banca, de acum două săptămîni, mi-a declarat că e în imposibilitate de a-mi mai da chiar şi numai 50.000 lei, aşa încît să mă îngrijesc de alte surse, ori...să închid ! Are să vină şi asta, cînd acrobaţia de azi în mînuirea banilor are să se înfunde".

ce le-a scris. E vorba de dovezile unui sentiment pe care nu l-aș putea numi altfel decît „amitié amoureuse", mărturisit cu complezență de-a lungul unei serii de misive surprinzătoare prin stil și prin conținut, și unul și altul vizibil influențate de personalitatea destinatarei [10]. Nu-i locul și nu intră în intenția mea să zăbovesc asupra scrisului castelanei de la Mogoșoaia, nici asupra locului de ea ocupat în societatea românească dintre cele două războaie. Cine nu-i totuși străin de opera-i de romancieră, ori de cea memorialistică (personal găsesc portretele și amintirile autoarei mai interesante și mai durabile decît literatura-i de imaginație), nu ignoră, de bună seamă, că oricare ar fi celelalte caracteristici ale unor cărți ca *Isvor, pays des saules* sau *Le perroquet vert*, acestea nu strălucesc desigur prin simplitate. O afectare abia suportabilă pentru cititorul îndrăgit de o simțire mai autentică și de o exprimare mai directă face ca permanenta căutare de efecte din paginile aristocraticei scriitoare să-l îndepărteze pînă și de laturile pozitive ale unui talent ce nu poate fi pus la îndoială. Exemple de acestea nu sînt rare între literați și analiza lor n-ar trebui să ne ocupe, dacă în cazul care ne interesează emfaza cronică a corespondentei sale n-ar fi avut asupra lui Pârvan efecte curioase și neașteptate.

Vreau să spun că, din dorința firească de a oferi nobilei interlocutoare ceea ce desigur ea aștepta de la el, Magistrul (cum îl numeam noi, membrii Seminarului de istorie veche din anii de cînd datează corespondența) literaturizează și el, și nu numai în forma care consună cu a altor compuneri solemne din aceeași perioadă (al căror stil vaticinant avea să-i atragă sarcasmele lui Zarifopol [11]), dar pînă și în conținut, în sensul că despre oamenii și stările de lucruri din România abia ieșită din primul război mondial profesorul de Universitate admirat și ascultat, directorul Muzeului Național de Antichități, conducătorul recent înființatei Școli române din Roma, secretarul general al Academiei Române (uitam să adaug : directorul puternicei edituri „Cultura Națională" !) se exprimă ca un stingher și un oropsit, ca un neînțeles împiedicat să dea măsura capacităților sale ieșite din comun. Sentimentul acesta, care-și face loc într-o scrisoare din Roma cu data de 17 ianuarie 1925 („Ce n'est pas des fatalités *d'une vie manquée* que je vais vous entretenir aujourd'hui" ![12]), găsește un ecou puternic în nota introductivă semnată de destinatara scrisorilor apărute în *Revue archéologique* : „C'était à l'époque où, méconnu, malheureux, il avait à lutter contre les pouvoirs publics qui lui étaient hostiles. Le Professeur Pârvan commença de m'écrire du temps que j'étais presque seule à le comprendre et à vouloir l'aider..." [13]

Las pe cititor să aprecieze singur seriozitatea și chiar modestia acestor declarații, care, după deslușirile date înainte în treacăt, se dispensează de comentariu. Prefer — înainte de a reveni la preocuparea de căpetenie a acestor note — să mă opresc la două informații de un ordin mai obiectiv spicuite în corespondență și care privesc, una, demersurile — pînă la urmă eșuate — întreprinse de autoritățile române în vederea obținerii din partea Vaticanului a unui local pentru Școala nou întemeiată, în cuprinsul mănăstirii Santa Susanna [14], cealaltă publicarea, începînd din 1925, a revistei *Dacia*, a cărei apropiată apariție întemeietorul ei o anunță

---

[10] *Lettres de Vasile Pârvan à la Princesse Bibesco*, Rev. archéologique, 1966 (2), p. 343—356.

[11] Paul Zarifopol, *Plicticoase fantome*, Convorbiri literare, februarie 1934, p. 107 — 114.

[12] Rev. arch., 1966 (2), p. 334.

[13] *Ibid.*, p. 343 — 344.

[14] *Ibid*, p. 347, 349, 350. Cum se știe, pînă la urmă tînăra Accademia di Romania în Roma avea să fie instalată într-un apartament încăpător din Via Emilio del Cavaliere 11, în așteptarea palatului pe care — cedînd stăruințelor lui Pârvan și ale ministrului de atunci la Roma, Al.-Em. Lahovary — Banca Națională a României avea să consimtă a-l construi, cu cheltuiala ei, pe terenul obținut în acest scop de la Primăria Romei, în cartierul numit Valle Giulia. Inaugurarea noului local, înălțat după planurile arhitectului Petre Antonescu, a avut loc în 1933.

în termenii următori : „je vais commencer ce printemps (j'ai déjà reçu les fonds nécessaires) : *Dacia* ... sera faite uniquement et exclusivement en français. Il y aura des cris et des blasphèmes, mais depuis vingt ans que je fais de l'archéologie en roumain, j'ai acquis quelque expérience en ce qui concerne le peu d'utilité de ce mode de diffusion de mes efforts. Je me trouve aujourd'hui dans la situation d'être moins connu à l'étranger que mes propres élèves, ce qui renverse encore plus une situation morale déjà par elle-même assez instable..." [15],

Orice ar trebui să credem despre motivele care l-au determinat pe Pârvan să înceapă publicarea *Daciei* în forma pe care i-o cunoaștem, e neîndoios că inițiativa era fericită și că după aproape patruzeci de ani de apariție mai mult sau mai puțin regulată, acest periodic — în forma nouă pe care-o îmbracă din 1957 — continuă să fie una din publicațiile științifice românești cele mai prestigioase. Să ne întoarcem însă la celelalte aspecte ale scrisorilor de care mă ocup și în special asupra luminilor pe care le proiectează asupra personalității celui ce le-a scris, într-o vreme ce trebuie socotită ca o culminare a activității omului de știință și a literatului. În ce privește talentul de scriitor al lui Pârvan, nu mi-aș ierta dac-aș trece sub tăcere pagina din 1923 în care, împletind amintiri mai vechi cu impresiile proaspete stîrnite în el de călătoria spre Roma, învățatul înalță un adevărat imn frumuseții Peninsulei italice : „... J'étais depuis des heures, dans le frais matin lumineux, à l'aguet de mes souvenirs de jeunesse. L'air fendu par la vitesse joyeuse du train, qui filait à bon rythme vers le Sud, me grisait. Je me sentais prêt à reprendre mes visions d'il y a quatorze ans. Une grande clarté inondait mon coeur. La Toscane me faisait sortir du „moi-même" nuageux et me redonnait l'intérêt exclusif pour le grand „être" environnant qui envahissait tout de sa puissante présence.

O, terre âpre et solennelle d'Italie ! Tu ne permets pas aux mortels les jeux simples de l'esprit. Tu es tout en pierre, en lave, en cendre, pays de grands volcans à peine apaisés. Tu es tourmentée comme les rêves, tu es aride, tu demandes beaucoup d'amour pour être féconde. Tes vallées sont étroites, tes montagnes sont larges. L'homme cultive la vallée et habite la montagne. Il apprend ainsi à vivre comme les aigles : il est rapace, majestueux et cruel. Il bâtit ses bourgs comme ses fermes, ses cimetières comme ses châteaux, ses granges comme ses villes, sur des rochers escarpés, en nids de vautour. Et ses cathédrales sont aussi là-haut, pour qu'il ait, avant de descendre en bas, l'autel à combler de proies, le Dieu avec lequel justement partager et garder le fruit de la bataille. Comme tu m'es apparue aujourd'hui, ô toi, résidence formidable des „capitaines" d'Orvieto, féroce et sublime, sur ta montagne sans abords, dans la lumière contraire du soleil levant, qui te faisait auréole, sûre de toi-même, méprisante du temps et des passions humaines.

Et quand Rome est apparue à l'œil qui la guettait de loin, ce ne fut pas l'hymne, ce fut la prière, qui chercha les pensées : par-dessus les collines divines, la coupole de Saint-Pierre faisait par ses lignes conjointes le geste de l'élévation du ciboire : Michel-Ange priait, portant au ciel le saint Calice dans lequel brûlait son cœur à jamais inassouvi" [16].

Interesante și revelatoare, deși pe un alt plan, sînt și mărturisirile dintr-o a doua scrisoare română, expediată mai tîrziu : „Vous dites : l'inscription grecque que j'aime davantage ? Difficile à préciser ; car j'ai deux âmes : celle du „Maître Erasme", philologique, épigraphique, etc., et l'autre du simple mortel. Or ce que j'aime comme érudit, je ne l'aime pas comme „votre ami". Donc j'ai laissé de côté (c'est-à-dire pas totalement, car je vous en envoie la photographie) la grande inscription de Trajan dont je raffole comme archéologue, et je vous envoie en reproduction et commentaires ... allemands, deux choses : le relief apollinien, tellement mutilé et toutefois si beau, avec la femme agenouillée et priante près de l'autel, et l'inscription de Callicratès, avec le relief des Dioscures, qui me paraît *humainement*

---

[15] Rev. arch., 1966 (2), p. 354.
[16] *Ibid.*, p. 345.

la plus belle de toutes les choses d'Histria, parce qu'elle représente l'idéalisme pur : Callicratès et ses soldats sont allés au secours d'Apollonie, la colonie soeur d'Histria, ont combattu pour elle, et, avec l'aide des deux Frères Célestes, qui gardent les voies de la Mort en guerre et de la Mer orageuse, revenus sains et saufs dans leur patrie, ils dédient ce modeste monument en témoignage (martyr) aux deux Sauveurs"[17].

Aci, înregistrînd preferința descoperitorului pentru Hotărnicia lui Laberius Maximus („la grande inscription de Trajan dont je raffole"), ori pentru relieful „apollinic" editat în AA din 1915, cronicarul are dreptul să se întrebe în ce măsură dedicația lui Callicrates, închinată Dioscurilor după întoarcerea din expediția apolloniată, reprezintă sau a reprezentat vreodată „idealismul pur"? — Fie și în traducerea meșteșugită pe care am reprodus-o și care amplifică dincolo de orice limită îngăduită sobrele cuvinte ale originalului, o intenție filozofică a inscripției mi se pare exclusă. Dar poate mă înșel. Ori nu pot înțelege noima ascunsă a unui text pe care mi s-a întîmplat să-l comentez nu o dată dintr-un cu totul alt punct de vedere decît al unei profesiuni de credință.

În realitate, oricît de stingherit m-aș simți făcînd o astfel de afirmație, mi se pare că tîlcul „idealist" al dedicației e născocit pentru nevoile cauzei : vreau să zic pentru a conferi textului banal o oarecare adîncime și corespondenței dintre doi oameni „subțiri" un parfum intelectual de care se dispensează scrisorile către alți destinatari de rînd. Nu degeaba unele din misivele pe care le invoc sînt semnate „Frère François" sau „Le Seigneur de la Cité Morte", nu degeaba un mesaj inedit de care va fi vorba mai departe e iscălit „Soeur Claire", ceea ce — în treacăt fie spus — ne permite să intuim ambianța serafică în care se desfășurau contactele sufletești ale celor doi prieteni [18].

Particularitatea abia pomenită ne permite să înțelegem o declarație altminteri surprinzătoare a cuiva despre care — tocmai în anii de care vorbim — s-a spus și s-a repetat, nu știu cu cît temei, că ar fi fost solicitat sau numai ispitit să ocupe scaunul patriarhal al Bisericii românești, în acel moment vacant. Întrebat de prietena sa care-i sînt sentimentele față de catolicism și de împrejurarea că ea însăși fusese crescută în religia Romei, la 18 februarie 1922 Pârvan răspundea : „Vous me demandez quels sont mes sentiments à l'égard de votre situation confessionnelle occidentale et non orientale. Je vous répondrai indirectement : je n'ai pas d'ami dans le clergé orthodoxe. J'en ai plusieurs dans les ordres religieux catholiques : l'un est bénédictin (archevêque [19]). Un autre est jésuite-bollandiste : c'est le Révérend Père Hippolyte Delehaye, de l'Académie Royale de Belgique, qui est peut-être le seul homme qui jusqu'à présent ait pu vaincre, par sa bonté enveloppante, le mépris de moi-même que je ressens chaque fois qu'un étranger trouve quelque chose de bon en moi, — un troisième est nonce apostolique. Deux de mes livres d'il y a douze ans, qui traitent de l'histoire du christianisme, ont été considérés de leur temps par les catholiques comme des œuvres inspirées par le Saint-Esprit (!), parce que, dans le plus volumineux, je soutenais notre apostolisation occidentale par le saint évêque Nicétas de Rémésiane, „maître" et ami fraternel du suave poète chrétien de l'Italie méridionale, saint Paulin de Nole, vers l'an 400. Cette mienne théorie

---

[17] *Ibid.*, p. 346.

[18] În aceeași ordine de idei, se poate vedea și sfîrșitul scrisorii din 5 martie 1923, unde, împreună cu alte exaltate aprecieri cu privire la romanul *Isvor*, citim : „Vous avez chanté notre frère le Soleil, en notre frère le cérisier et notre peuple du pays des saules, avec l'amour du très saint frère François, dont celui qui vous écrit, très humblement, a pris le nom. Pour Monseigneur notre Frère François, pour Madame notre Soeur Claire, pour nous aussi, lisez lorsque vous recevrez ces lignes, à la quatre-vingt-huitième page du tome II de votre livre, si vous daignez et si vous m'en croyez digne, le miracle de la Rose".

[19] Cu multă probabilitate Raymund Netzhammer, autorul cărții *Die christlichen Altertümer der Dobrudscha* (1918), o vreme arhiepiscop catolic în București, mai tîrziu retras în sihăstrie la Einsiedeln.

est d'ailleurs admise maintenant même par de bons orthodoxes comme Iorga [20] et par tous les historiens de Transylvanie (indifféremment de leur confession), mais elle est traitée avec mépris par nos théologiens et quelques autres historiens de Bucarest"[21].

Dincolo de constatarea că răspunsul eschivează problema, deplasînd-o de pe planul confesional pe acel al relaţiilor personale, măgulitoare pentru amorul propriu al semnatarului scrisorii, rîndurile reproduse exprimă o totală desconsiderare pentru clerul ortodox, altfel spus pentru acele feţe bisericeşti pe care — dacă zvonul înregistrat înainte va fi fost întemeiat — Pârvan ar fi avut să le păstorească. Oricare ar fi însă adevărul în această privinţă, ceea ce nu suferă îndoială e faptul că în confesiunile reciproce ale celor doi corespondenţi nu numai contemporanii lor români, dar parcă întreg neamul omenesc — cu prea puţine excepţii: *the happy few* — e tratat cu un dispreţ abia învăluit. Tonul superior cu care se vorbeşte de unii şi de ceilalţi, îndeobşte folosit de-a lungul corespondenţei [22], lasă loc, în cel puţin două misive, unor învinuiri severe, chiar dacă lipsite de precizie: „J'espère que notre ami rentrant à Bucarest ne se laissera pas tout à fait entraîner par l'hystérie collective de là-bas, que je nommerais très volontiers l'hystérie des impuissants: littérateurs, artistes, hommes politiques, tous sont pris de la folie des grandeurs à l'envers: ils sont les seuls super-hommes, parce qu'ils sentent en eux, toute-puissante, la négation enragée de tout ce qui, dans les anciens temps, faisait la grandeur d'un peuple ... La sereine contemplation des éternités, infiniment petites et banales, ou infiniment sublimes, leur est interdite: et c'est pour cela qu'ils ne possèdent ni le mépris de soi-même, ni l'adoration du divin"[23]. Iar mai tîrziu, de data aceasta din Bucureşti [24]: „... Entre-temps, nous continuons à rester aussi stupides qu'auparavant et nous essayons de cacher notre incapacité sous des formules, en premier lieu celle de la raison d'État, ou encore celle du salut public, périclité par l'actuel gouvernement et garanti par un autre qui nous promet la descente des cieux sur la terre: comme je suis invité à faire partie du gouvernement qui accomplira ce miracle [25], j'ai essayé de voir les moyens

[20] Nu fără rezerve, de bună seamă, judecînd după modul cum se exprimă în această privinţă în *Istoria Românilor*, unde, în legătură cu apostolatul lui Niceta în nordul Dunării, se relevă că rolul acestuia a fost „mălestrit exagerat de Pârvan, pentru a învedera activitatea misionarilor într-o Biserică a Daciei fără organisaţie şi ierarhie" (II, 1936, p. 104 — 105). În acelaşi sens, vezi şi capitolul *Niceta din Remesiana şi originile creştinismului daco-roman*, în *Contribuţii la istoria veche a Românieі*, p. 497 — 516.

[21] Rev. arch. 1966 (2), p. 348 — 349. De vreo manifestare de „dispreţ" faţă de teza în chestiune, din partea oricui ar fi venit, n-am cunoştinţă. Aş zice mai curînd că adeziunile entuziaste la o încheiere care nu rezistă criticii n-au fost decît prea numeroase, pînă la studiul meu din 1944, citat în nota precedentă.

[22] În acest sens, cf. şi cele scrise la p. 346: „Vous voyez, Princesse, dès que j'arrive à parler de mes contemporains, je deviens *spleenish. I beg your pardon*, mais la vie est ordonnée par les Parques de telle manière que les quelques hommes qui pourraient, mis ensemble, faire jaloux les Dieux de leur vie sereine, doivent rester tourmentés et renonçants".

[23] Rev. arch., 1966 (2), p. 354 — 355.

[24] *Ibid.*, p. 355.

[25] Aluzia e obscură, dar poate că s-ar putea lămuri în lumina unei informaţii primite cu aproape patruzeci de ani în urmă de la o persoană direct implicată în tratativele la care se referă Pârvan. La începutul toamnei 1933, aflîndu-mă la Roma ca membru al Şcolii din Valle Giulia, am avut prilejul să stau de vorbă în mai multe rînduri cu Octavian Goga, în acel moment şi el oaspete al Şcolii, în calitate de membru al Academiei Române. Evocînd amintiri despre autorul *Geticelor*, pe care pretindea a-l fi cunoscut bine, poetul-politician mi-a povestit că, în preajma guvernării averescane din 1926, doritor să asigure Mareşalului un adept de marcă şi Cabinetului în pregătire concursul unui om cu capacităţi excepţionale, ar fi solicitat colaborarea lui Pârvan, oferindu-i un protofoliu la alegere. După propria-i mărturisire, Goga se aştepta ca Pârvan să solicite Ministerul Şcolilor sau pe al Artelor, dar mare i-a fost mirarea cînd i s-a cerut... Ministerul Afacerilor Externe. De acesta, firește, Goga nu putea dispune (era rezervat, pare-se, lui Titulescu), şi astfel negocierile n-au mers mai departe. În 1933, sub impresia încă proaspătă a dispariţiei lui Pârvan, veracitatea relatării mi s-a părut contestabilă. Astăzi, în lumina corespondenţei al cărei interes am încercat să-l semnalez, sînt înclinat să-i acord mai multă crezare.

dont les prophètes disposent pour convaincre le Bon Dieu de prendre domicile en Roumanie. Je ne vous donne ces détails que pour vous rendre encore plus agréable votre séjour là-bas... Car, en ce qui me concerne, je n'ai pas de désillusions, vu que jamais je n'ai compté sur personne et que mon ataraxie sceptique est universelle. Je ne me plains donc pas et je ne plains personne; les Esquimaux vivent sous 50° sous zéro et s'en trouvent très bien; ils font même des vers et du lyrisme démographique en assez grand nombre; nos compatriotes vivent à 1000 m sous le niveau de l'air respirable et s'en trouvent très bien..."

Ar fi de prisos să stărui și e dificil să mă opresc. Totul ar fi de citat din paginile încredințate *Revistei arheologice* și fiece rînd contribuie la întregirea unei imagini a semnatarului lor pe care simplele noastre amintiri, ale celor ce-i urmam cursurile de-a lungul anilor de cînd datează scrisorile, n-ar fi izbutit în nici un caz s-o recompună atît de clar și cu atîtea detalii. Pace sufletului lui zbuciumat! A duce mai departe analiza începută e o treabă pe care prefer s-o las unui critic viitor, mai liber ca mine să-și exercite acuitatea față de maestrul al cărui ascendent personal l-am resimțit poate mai mult decît pe al oricărui alt dascăl al meu, român sau străin. Pentru a încheia totuși aceste glose marginale cu o nouă contribuție la definirea raporturilor dintre Pârvan și Martha Bibescu, reproduc în continuare, fără comentarii, o scrisoare inedită a celei din urmă către cel dintîi și răspunsul autorului *Geticelor*, în brouillon, ambele păstrate împreună cu alte manuscrise ale acestuia, în arhiva Institutului de Arheologie al Academiei de Științe Sociale și Politice din București.

★

Posada
par Comarnic ce 17 août 1923
Prahova

Mon cher ami franciscain, tout est pour le mieux, dans ce monde illusoire sur lequel se lève le soleil (que Galilée me pardonne cette expression!)

Nous voila rassurés, vous et moi, pour les mêmes raisons empiriques.

J'aimerai vous revoir ici et que vous m'apportiez le livre où vous parlez de mon pâtre de Thrace.

Il se ventait de n'avoir pas été envié. N'être pas envié, c'est encore le plus sûr moyen de n'être pas à plaindre.

Nous nous reverrons, avec ce souci en moins, de devoir dire la vérité à qui la connait, et peut la changer, s'il le veut assez longtemps.

Votre amie et

Sœur Claire.

P. S. Un article touchant, avec des caresses infinies, le peuple d'*Isvor* dans la Revue anthropologique! Inattendu, n'est-ce-pas?

★

Bucarest, ce 6 sept., 1923

Très chère amie,

J'ai cru chaque fin de semaine pouvoir venir à Posada. Et chaque fois j'ai été empêché. Car les deux dernières semaines j'ai dû accélérer mes fouilles et recherches dans la plaine valaque, afin de ne pas être forcé de les interrompre trop mal à propos quand les pluies commenceront, c'est-à-dire bientôt.

Si vous avez une carte chez vous, mettez deux croix bleues pour mes chers Grecs : l'une à Crăsani-Copuzu, sur la Jalomitza, et l'autre à Coconi, sur la rive occidentale de la Mostishtea : c'étaient des Rhodiens et des Cnidiens qui venaient ici : les traces ont été définitivement fixées cet été dans les deux points annoncés.

J'ai lu dans la *Revue archéologique* dernièrement parue un compte rendu signé par M. Salomon Reinach sur votre *Isvor*. Très sobre et toutefois très flatteur.

Je pense à vous aussi souvent qu'à mes Grecs. Et de la même manière. Je suis parfois tenté de vous attribuer une existence mythique, en considérant votre vie contemporaine seulement comme une de ces métamorphoses dont parle Ovide.

Vous vous imaginez donc combien mon amitié pour vous est constante et sereine. Vous existez, comme mes Grecs, et ça me suffit.

Je ne vous demande rien que d'exister, et c'est pour ça que je reste votre très dévoué

Seigneur des Iles lointaines.

BIBLIOGRAFIA CLASICĂ ROMÂNEASCĂ (1971)*

DE

I. FISCHER

I. BIBLIOGRAFII, GENERALITĂȚI

1. D. Berindei, Tr. Lungu, *Cel de-al XIII-lea Congres internațional de științe istorice și contribuția delegației române la lucrările sale.* Studii, XXIII, 1970, 6, p. 1229 — 1235.
2. D. Berindei, Tr. Lungu, *Le XIIIe Congrès international des sciences historiques et la contribution de la délégation roumaine à ses travaux.* RRH, X, 1971, 1, p. 193 —200.
3. V. Bogrea, *Pagini istorico-filologice.* Cu o prefață de C. Daicoviciu. Ediție îngrijită de M. Borcilă și I. Mării. [Filologie clasică, p. 363 — 404.] Cluj, Dacia, 1971, XVII + 557 p.
4. V. Bulgaru, *La conférence anglo-roumaine à participation internationale sur les mathématiques dans les sciences archéologiques et historiques.* RRH, X, 1971, 1, p. 202 — 207.

---

* Prezenta bibliografie a luat în considerare lucrările autorilor din România, tipărite în țară sau străinătate, lăsînd la o parte lucrările savanților străini publicate la noi. Dintre recenzii, au fost înregistrate, la lucrarea recenzată, numai cele privind volumele românești (despărțite de indicațiile bibliografice ale acestora printr-o linie verticală). Lucrările litografiate și manuscrise (dactilografiate) nu figurează în repertoriu. Au fost incluse și unele lucrări mai vechi, omise din bibliografia anilor precedenți. La articolele de revistă am dat, unde a fost cazul, între croșete, indicații asupra cuprinsului. La capitolul *Arheologie*, am înregistrat șantierele consacrate altor civilizații decît celei greco-romane, numai în cazul în care a fost găsit material grecesc sau roman (am semnalat sumar, între croșete, natura acestui material) sau se pot detecta influențe grecești sau romane; același principiu ne-a călăuzit și în redactarea paragrafului consacrat lingvisticii indo-europene: am înregistrat numai lucrările care au un raport direct cu cele două limbi clasice sau care folosesc material (surse literare, epigrafice, onomastică) din aceste limbi. La capitolul *Texte, traduceri*, ordinea este cea alfabetică a scriitorilor antici; în cadrul celorlalte capitole s-a ținut seama de ordinea alfabetică a autorilor moderni.

Deoarece strîngerea documentării din publicațiile puțin accesibile întîmpină dificultăți, rugăm pe autorii lucrărilor publicate în străinătate, în volume izolate sau în culegeri care nu au ca obiect principal Antichitatea, să ne semnaleze contribuțiile de acest fel.

Dăm mai jos abrevierile publicațiilor despuiate:

Acta log. = *Analele Universității din București, Acta logica.*

Actes X Congr. Ling. = vezi nr. 348.

Acte XII Congr. Rom. = vezi nr. 347.

StCl, XIV, 1972, p. 259—261, București

5. E. Cizek, *Le Congrès de Bucarest. Conuentus omnium gentium Latinis litteris linguaeque fouendis.* Les ét. class. (Namur), XXXIX, 1971, 1, p. 3 — 5.
6. Tr. Costa, *Primul Congres al limbii latine.* StCl, XIII, 1971, p. 241—243.
7. Ioachim Crăciun, Gh. Hristodol, M. Ştirban, L. Báthony, Gh. Iancu, G. Neamţu, Gh. Dumitraşcu, *Bibliografia istorică a României. I. 1949 — 1969.* Bucureşti, Ed. Academiei, 1970, XL + 386 p. | AIIC, XIV, 1971, p. 317 — 319, L. Váczy.
8. C. Daicoviciu, *Dacica. Studii şi articole privind istoria veche a pământului românesc.* Cluj, Muzeul de istorie, 1970, 609 p.+ 3 pl. | FVL, XIV, 1971, 1, p. 118 — 121, N. Lupu.
9. C. Daicoviciu, *Pe marginea cărţilor.* [Din nou problema Malva; Darius şi campania lui împotriva sciţilor (514 î. e. n.); Inscripţii funerare greceşti de la Ulpia Traiana; Avariţia lui Domiţian; S. Aurelius Victor, *De Caesaribus*, c. XIII.] AMN, VII, 1970, p. 125 — 134.
10. C. Daicoviciu, *Profesor Rudolf Egger.* AMN, VI, 1969, p. 657.
11. L. Donat-Stoianovici, *Imre Trencsényi-Waldapfel.* StCl, XIII, 1971, p. 387 — 388.
12. A. Duţu, *Deuxième Congrès international d'études du sud-est européen.* RRH, X, 1971, 1, p. 200 — 202.

AIIC = *Anuarul Institutului de istorie*, Cluj, Ed. Academiei.
AMN = *Acta Musei Napocensis.* Cluj, Muzeul de istorie.
Apulum = *Apulum. Arheologie, istorie, etnografie. Acta Musei Apulensis.* Alba Iulia.
AUB = *Analele Universităţii din Bucureşti, Seria ştiinţe sociale.*
AUI = *Analele ştiinţifice ale Universităţii „Al. I. Cuza" din Iaşi. Secţiunea III (ştiinţe sociale).*
AUT = *Analele Universităţii din Timişoara. Seria ştiinţe filologice.*
Carpica = *Carpica.* Bacău, Muzeul de istorie.
CL = *Cercetări de lingvistică.* Cluj. Ed. Academiei.
Dacia = *Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne.* Bucureşti, Ed. Academiei.
Danubius = *Danubius, Istorie-etnografie.* Galaţi, Muzeul de istorie.
FVL = *Forschungen zur Volks- und Landeskunde.* Sibiu, Ed. Academiei.
Historica = *Historica.* Craiova, Ed. Academiei.
LL = *Limbă şi literatură.* Bucureşti. Societatea de ştiinţe filologice.
LR = *Limba română.* Bucureşti, Ed. Academiei.
MA = *Materiale şi cercetări arheologice.* Bucureşti, Ed. Academiei.
Ortodoxia = *Ortodoxia, Revista Patriarhiei române.* Bucureşti, Institutul biblic.
PL = *Probleme de logică.* Bucureşti, Ed. Academiei.
Pontica = *Pontica.* Constanţa, Muzeul de arheologie (Continuă publicaţia *Pontice*).
RESEE = *Revue des études sud-est européennes.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RF = *Revista de filozofie*, Bucureşti, Ed. Academiei.
RL = *Revue roumaine de linguistique.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RM = *Revista muzeelor.* Bucureşti, Comitetul de stat pentru cultură şi artă.
RRH = *Revue roumaine d'histoire.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RRHA = *Revue roumaine d'histoire de l'art.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RSS = *Revue roumaine des sciences sociales.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RITL = *Revista de istorie şi teorie literară.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SACE = vezi nr. 350.
SAI = *Studii şi articole de istorie.* Bucureşti, Societatea de ştiinţe istorice.
Sargetia = *Acta Musei Deuensis. Sargetia.*
SCIA = *Studii şi cercetări de istorie a artei.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SCIV = *Studii şi cercetări de istorie veche.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SCL = *Studii şi cercetări lingvistice.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SCN = *Studii şi cercetări numismatice.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SLU = *Studii de literatură universală.* Bucureşti, Societatea de ştiinţe istorice.
SLUC = vezi nr. 351.
ST = *Studii teologice.* Bucureşti, Institutul biblic.
StCl = *Studii clasice.* Bucureşti, Ed. Academiei.
Studii = *Studii. Revistă de istorie.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SUC = *Studia Vniuersitatis Babeş-Bolyai.* Cluj.

13. Al. Duțu, *Cel de-al II-lea Congres internațional de studii sud-est europene (Atena, 7 — 13 mai 1970).* Studii, XXIV, 1971, 1, p. 160 — 163.
14. D. Fălticeanu, *În legătură cu conservarea și valorificarea monumentelor istorice din județul Constanța.* Pontica, III, 1970, p. 9 — 15.
15. I. Fischer, *Bibliografia clasică românească (1970).* StCl, XIII, 1971, p. 245 — 261.
16. O. Floca, *Le musée du département de Hunedoara — Deva.* RRH, X, 1971, 1, p. 129 — 139.
17. Al. Graur, *Scrieri de ieri și de azi.* [Vezi bibl. 1970, nr. 20.] București, Ed. științifică, 1970, 280 p. | SCL, XXII, 1971, 3, p. 331, M. Popescu-Marin; LR, XX, 1971, 4, p. 347— 351, I. Roșianu, E. Beltechi.
18. M. Irimia, *Unele probleme ale cercetărilor subacvatice de pe litoralul dobrogean al Mării Negre.* Pontica, III, 1970, p. 17 — 21.
19. D. Macrea, *Congresul internațional pentru promovarea limbii și literaturii latine (București, 28 august — 2 sept. 1970).* CL, XVI, 1971, 1, p. 205 — 209.
20. I. Micu, *Constantin Brătescu și cercetarea trecutului Dobrogei.* Pontica, IV, 1971, p. 9 — 20.
21. B. Mitrea, *Bibliografia numismaticii românești 1968 — 1969.* SCN, V, 1971, p. 399 — 421.
22. B. Mitrea, *Vasile Canarache. 2 februarie 1896 — 4 august 1969.* SCN, V, 1971, p. 425 — 426.
23. C. Papacostea-Danielopolu, *Le IIe Congrès international des études sud-est européennes.* RESEE, IX, 1971, 1, p. 153 — 159, 2, p. 281 — 287.
24. M. Petrescu-Dîmbovița, *Cercetările arheologice din Moldova și principalele lor rezultate.* Danubius, I, 1967, p. 5 — 18.
25. A. Piatkowski, *D. Marmeluc.* StCl, XIII, 1971, p. 383 — 386.
26. D. M. Pippidi, *Note de lectură.* [Ceva despre data tratatului de artă militară al lui Mauricius ; Un document și trei interpreți ; Halmyris și Ozolimne ; Amintirile lui Jérôme Carcopino din Roma și Macedonia.] StCl, XIII, 1971, p. 171 — 190.
27. D. M. Pippidi, *Al VIII-lea Congres al Asociației „Guillaume Budé".* StCl, XIII, 1971, p. 201 — 206.
28. C. Poghirc, *B. P. Hasdeu, lingvist și filolog.* București, Ed. științifică, 1968, 247 p. | AUI (Lingvistică), XVII, 1971, p. 131 — 136, A. Vraciu.
29. E. Popa, I. Dănăilă, *Bibliografia românească de lingvistică (BRL, 13, 1970/1971).* LR, XX, 1971, 4, p. 351 — 469.
30. E. Stănescu, *Le XIIIe Congrès international des sciences historiques.* RESEE, IX, 1971, 2, p. 287 — 289.
31. Iorgu Stoian, *Cercetările de epigrafie greacă și latină în țara noastră în ultimii 25 de ani.* AUB (Istorie), XIX, 1970, p. 9 — 16.
32. A. Ștefan, *Application des méthodes mathématiques à l'épigraphie.* StCl, XIII, 1971, p. 29— 45.
33. Gr. Tănăsescu, *Congresul internațional al umanismului latin.* RITL, XX, 1971, 1, p. 195 — 197.
34. L. Wald, *Josif Mojseevič Tronskij. 1897 — 1970.* StCl, XIII, 1971, p. 389 — 390.
35. E. Zaharia, B. Mitrea, *Sur le développement de l'archéologie et de la numismatique en Roumanie.* RRH, X, 1971, 1, p. 101 — 127.

II. LINGVISTICĂ

A. Limba greacă

36. G. Ivănescu, *Originea vechilor cuvinte grecești* κόρος *(κοῦρος)* κόρη *(κούρη).* Apulum, IX, 1971, p. 293 — 295.

37. N. Lascu, *Daos, Davos (Davus) — sclavi daci?* [Nu există dovezi că *Daos* ar fi forma mai veche a numelui *Dakos*; în schimb numele apare pe o arie vastă în Asia Mică.] AMN, VII, 1970, p. 79 — 91.
38. L. Lupaș, *Les signes démarcatifs du dialecte attique.* Actes X Congr. ling., IV, p. 45 — 49.
39. I. I. Russu, *Despre toponimele în* De aedificiis *(în legătură cu monografia lui V. Beševliev).* CL, XVI, 1971, 1, p. 99 — 107.
40. A. F. Ștef, *Perioada condițională a limbii grecești ca unitate a protazei și a apodozei.* StCl, XIII, 1971, p. 47 — 57.

B. Limba latină

41. *Istoria limbii române. Volumul II.* [Vezi bibl. 1969, nr. 34.] București, Ed. Academiei, 1969, 464 p. | RL, XVI, 1971, p. 69 — 71, I. Vintilă-Rădulescu.
42. N. I. Barbu, *Pour une étude du vocabulaire latin.* Actes X Congr. ling, IV, p. 529 — 533.
43. N. I. Barbu, *Remarques sur les propositions conditionnelles à l'indicatif en latin, roumain, italien, français.* Acte XII Congr. Rom., II, p. 927 — 932.
44. I. Coteanu, *Urme de declinarea a IV-a latină în limba română.* Acte XII Congr. Rom., II, p. 1425 — 1428.
45. F. Edelstein, *Despre funcțiile sintactice ale nominativului cu infinitivul în limba latină.* StCl, XIII, 1971, p. 149 — 155.
46. I. Fischer, *Lat.* super « *vers* ». RL, XVI, 1971, 1, p. 67 — 68.
47. I. Fischer, *Encore sur le caractère de la langue de Plaute.* [Limbă poetică, nu reproducerea limbii curente.] StCl, XIII, 1971, p. 59 — 78.
48. M. Iliescu, *Gibt es einen „casus generalis"?* [În latina tîrzie.] RL, XVI, 1971, 4, p. 327 — 331.
49. H. Mihăescu, *La diffusion de la langue latine dans le sud-est de l'Europe.* RESEE, IX, 1971, 3, p. 497 — 519, 4, p. 659 — 676.
50. A. Niculescu, *De nouveau à propos des descendants dacoroumains du* [sic] *lat.* ille. [Discută P. Skårup, *Revue romane*, 1970, 4.] RL, XVI, 1971, 2, p. 149 — 153.
51. M. Sala, *Contribuții la fonetica istorică a limbii române* [Vezi bibl. 1970, nr. 53.] București, Ed. Academiei, 1970, 193 p. | FVL, XIII, 1970, 2, p. 134 — 135, E.S.
52. S. Sanie, *L'onomastique orientale de la Dacie romaine.* Dacia, XIV, 1970, p. 233 — 241.

III. CRITICĂ ȘI EXPLICAȚII DE TEXT

53. Gh. Cosoi, *Interpretări, note, discuții (D. Iunius Iuvenalis, I, 102 — 109). Pe marginea versiunilor moderne.* AUI (Lingvistică), XVII, 1971, p. 121 — 129.
54. C. Daicoviciu, *Rubobostes = Burebistas?* [Discută articolul Vl. Iliescu, StCl, X, 1968, privind Trog. Pomp. *Prol.* XXXII: Rubobostes a existat realmente, cu 100 de ani înaintea lui Burebista.] AMN, VI, 1969, p. 459 — 463.
55. C. Daicoviciu, *„Romeii" lui Maurikios* [IX, 4, 31, nu este vorba de români, ci de slavi, intrați în serviciul Bizanțului.] Apulum, IX, 1971, p. 731 — 733.
56. N. Gostar, *Caspios Aegisos. Ovidiu,* Pontica, *I, 8, 13.* [Primul antroponim fiind de origine celtică, se poate include vechiul nume al Tulcei, *Aegyssus,* în lista toponimelor de origine celtică.] Danubius, IV, 1970, p. 113 — 121.
57. VL. Iliescu, Deuictis Sarmatis *? Zu Iord.,* Get., *101.* [Iordanes ar fi înlocuit numele sciților sau al dacilor din modelul său cu *Sarmatis.*] RL, XVI, 1971, 1, p.. 63 — 65.
58. N. Lascu, *Hic ego qui iaceo... (Epigrafie și poezie).* [Ovidiu, *Trist.*, III, 3, 73 — 76, se inspiră din formulele epigrafice, nu invers (cf., mai jos, nr. 256).] Pontica, IV, 1971, p. 211 — 219.

59. C. Poghirc, *Două contribuții ale lui B. P. Hasdeu la emendarea textelor unor scriitori latini* [Rezumat.] StCl, XII, 1970, p. 373.

IV. POETICĂ, METRICĂ

60. M. Nasta, *Stihomitia „recunoașterii" și ultimul stasimon din Oedip rege* [Rezumat.] StCl, XII, 1970, p. 375 — 376.
61. M. Nasta, *Textura unui poem coral: Dionis din Halicarnas și exegeza modernă.* [Rezumat.] StCl, XIII, 1971, p. 373.

V. ISTORIE LITERARĂ

62. N. I. Barbu, *Ierarhia valorilor umane la Lucrețiu* [Rezumat.] StCl, XII, 1970, p. 371 — 372.
63. E. Cizek, *Evoluția romanului antic.* București, Univers, 1970, IX + 222 p.
64. E. Cizek, *Czy 'Satyryki' Petroniusza są nowoczesnym dziełem literackim.* Filomata (Cracovia), 327, 1969, p. 349 — 355.
65. E. Cizek, *Stosunnek Tacyta do filozofii.* Filomata (Cracovia), 244, 1971, p. 213 — 217.
66. E. Cizek, *Imaginea înnoirii istorice la Velleius Paterculus.* [Rezumat.] StCl, XIII, 1971, p. 366.
67. I. G. Coman, *Prosopopeea Romei la Simah, sfîntul Ambrozie și Prudențiu. Elemente istorice și literare.* ST, XXII, 1970, 7 — 8, p. 493 — 508.
68. I. G. Coman, *Trăsăturile titanului Prometeu la Eschil și evoluția mitului său de-a lungul timpului.* [Rezumat.] StCl, XII, 1970, p. 378.
69. Ioana Dinischiotu-Popescu, *Sursele onomasticii troiene în Eneida.* [Pe lîngă numele tradiționale, Vergiliu folosește elemente din bazinul mediteranean, fără a ține seama de localizarea precisă a fiecărui nume; simbolizează astfel unitatea lumii romane, descendentă a Troiei și unificatoare a Mediteranei.] AUB (Literatura comparată), XIX, 1970, 1, p. 55 — 68.
70. G. Guțu, *Publius Vergilius Maro. Studiu literar.* București, Univers, 1970, 323 p. | StCl. XIII, 1971, p. 325 — 326, D. M. Pippidi.
71. N. Lascu, *Ovidiu, omul și poetul.* Cluj, Dacia, 1971, 475 p.
72. Gh. Mușu, *Izvoare și motive necunoscute în episodul Nisus-Euryalus* [Rezumat.] StCl, XIII, 1971, p. 371 — 372.
73. M. Nasta, *Discursurile din Iliada și problema unității de redactare.* [Discută pe D. Lohmann, *Die Komposition der Reden in der Ilias*, Berlin, 1970.] StCl, XIII, 1971, p. 191 — 200.
74. Z. Petre, *Thèmes dominants et attitudes politiques dans les Sept contre Thèbes d'Eschyle.* StCl, XIII, 1971, p. 15 — 28.
75. Gh. Sălceanu, *De la „Metamorfoze" la „Triste" și „Pontice".* Pontica, IV, 1971, p. 221 — 233.
76. D. Slușanschi, *Al doilea discurs al lui Curiatius Maternus în Dialogus de oratoribus* [Rezumat.] StCl, XII, 1970, p. 377.
77. C. Váczy, *Nomenclatura dacică a plantelor la Dioscorides și Pseudo-Apuleius (Partea a II-a).* [Dacă identitatea autorului primei lucrări rămîne îndoielnică, există argumente pentru a atribui lui Apuleius însuși paternitatea celei de a doua; lista a putut fi culeasă din Dacia Traiană.] AMN, VI, 1969, p. 115 — 129.

VI. ISTORIA FILOZOFIEI ŞI A ŞTIINŢELOR

78. *Istoria medicinei universale.* Sub îngrijirea prof. V. L. **Bologa.** Redactori: C.I.Bercuş, G. Brătescu, N. Vătămanu. [C. Săndulescu: Medicina greacă şi romană, p. 145 — 188; N. Vătămanu: Arta medicală după Galen, p. 200 — 203.] Bucureşti, Ed. medicală, 1970, 802 p.
79. N. I. Barbu, *De gloria summo bono Ciceronis temporibus.* Latinitas (Vatican), XVIII, 1970, p. 93 — 100.
80. I. G. Coman, *Spirit umanist şi elemente de antropologie în gîndirea patristică.* ST, XXII, 1970, 5 — 6, p. 356 — 367.
81. Mircea Constantinescu, *Aristote et la nature des structures prédicatives.* RSS (Philosophie et logique), XV, 1971, 2, p. 135 — 145.
82. C. I. Cornicescu, Ὁ ἀνθρωπισμὸς κατὰ τὸν ἱερὸν Χρυσόστομον. Salonic, 1971.
83. I. Didilescu, *Sur la quatrième figure syllogistique.* [Discută doctrina lui Lukasiewicz privind absenţa la Aristotel a acestei figuri.] Acta log., XIII, 1970, p. 23 — 29.
84. A. Dumitriu, *Axiomatica teoriilor deductive.* [Axiomatica la Aristotel, p. 113 — 116.] PL, II, 1970, p. 113 — 137.
85. D. Isac, *Frumosul în filozofia clasică greacă.* Cluj, Dacia, 1970, 238 p.
86. Ath. Joja, *Essai sur la modalité du jugement.* Acta log., XI, 1968, p. 5 — 74.
87. Ath. Joja, *Modalitatea judecăţii.* PL, II, 1970, p. 7 — 78.
88. Ath. Joja, *Le fondement de la prédication dans les* Secondes Analytiques. RSS (Philosophie et logique), XV, 1971, 2, p. 113 — 133.
89. Ath. Joja, *La modalité dans la cosmologie d'Aristote.* RSS (Philosophie et logique), XV, 1971, 3, p. 191 — 204.
90. Ath. Joja, *Modalitatea în cosmologia aristotelică.* RF, XVIII, 1971, p. 829 — 842.
91. Crizantema Joja, *Studii de filozofia ştiinţei* [Gîndirea logică şi abstracţiile ştiinţifice în teoria aristotelică a ştiinţei, p. 7 — 34.] Bucureşti, Ed. Academiei, 1968, 192 p. | RSS (Philosophie et logique), XIII, 1969, 2, p. 271 — 273, A. Dumitriu.
92. C. Noica, *Comentarii moderne la „Despre interpretare".* PL, II, 1970, p. 139 — 151.
93. A. Piatkowski, *Concepţia despre civilizaţie şi civilizatori la vechii greci.* [Rezumat.] StCl, XIII, 1971, p. 370.
93a. Al. Posescu, *Platon. Filozofia dialogurilor.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1971, 381 p.
94. C. Săndulescu, Ἐρδοί τις ... *Sull'idea di competenza nei classici.* Atene e Roma (Florenţa), XIII, 1968, 1, p. 26 — 29.
95. A. Surdu, *Judecata ca principiu formal.* [Antistene, Platon, Aristotel.] PL, II, 1970, p. 269 — 301.
96. A. Surdu, *Interprétation symbolique des premiers chapitres des „Catégories" d'Aristote.* RSS (Philosophie et logique), XV, 1971, 3, p. 235 — 248.
97. S. Vieru, *Theophrastus' Syllogistic and Predicate Logic.* RSS (Philosophie et logique), XV, 1971, 3, p. 205 — 211.
98. Gh. Vlăduţescu, *Experienţă — inducţie — ştiinţă la Aristotel. II.* AUB (Filozofie), XIX, 1970, 1, p. 155 — 164,

VII. ISTORIA RELIGIILOR

99. E. Braniştе, *Explicarea botezului în „Catehezele baptismale" ale sfîntului Ioan Gură de Aur.* ST, XVII, 1970, 7 — 8, p. 509 — 527.
100. C. Daniel *„Irodieni" — denumire a esenienilor în Noul Testament?* ST, XXII, 1970, 7 — 8, p. 528 — 546.

101. N. Fer, *Cunoașterea lui Dumnezeu și ideea de epectază la sfîntul Grigorie de Nisa.* Ortodoxia, XXIII, 1971, 1, p. 82 — 96.
102. Dan Isac, *Iuppiter Sarapis la Potaissa.* AMN, VII, 1970, p. 549 — 553.
103. Dan Isac, *Deus aeternus în provincia Dacia* [16 inscripții referitoare la un cult care face parte din cultul lui Mithra și era răspîndit în occidentul Imperiului.] Apulum, IX, 1971, p. 537 — 546.
104. I. Mircea, *Apostolatul după Noul Testament.* ST, XXII, 1970, 7 — 8, p. 547 — 564.
105. Al. Moisiu, *Fericitul Augustin, păstor și îndrumător al vieții creștine.* ST, XXII, 1970, 9 — 10, p. 637 — 648.
106. Gh. Mușu, *Zei, eroi, personaje.* București, Ed. științifică, 1971, 212 p.
107. Gh. Mușu, *Ritul nudității magice pe meleagurile țării noastre și la alte popoare.* StCl, XIII, 1971, p. 159 — 170.
108. C. Petolescu, *Les cultes orientaux dans la Dacie inféricure.* Apulum, IX, 1971, p. 643 — 658.
109. D. M. Pippidi, *Studii de istorie a religiilor antice.* București, 1969, 355 p. | ST, XXII, 1970, 5 — 6, p. 468 — 470, P. I. David.
110. D. Protase, *Riturile funerare la daci și daco-romani.* București, Ed. Academiei, 1971, 221 p.
111. D. Protase, *A existat la geto-daci concepția greco-romană despre „obolul lui Charon"?* [Inventarul mormintelor dă un răspuns negativ pentru perioada dinaintea cuceririi romane, afirmativ după cucerire.] SCIV, XXII, 1971, 3, p. 495 — 500.
112. C. Stănuleț, *Concepția despre biserică în opera sfîntului Ciprian.* ST, XXII, 1970, 7 — 8, p. 565 — 574.

VIII. ISTORIE ECONOMICĂ ȘI SOCIALĂ

113. E. Condurachi, *L'expérience pontique.* SACE, p. 183 — 193.
114. C. Daicoviciu, *Orașe, tîrguri și sate în Dacia romană.* [Discută lucrarea lui D. Tudor, cu acest titlu, București, 1968.] AMN, VI, 1969, p. 537 — 544.
115. E. Doruțiu-Boilă, *Discuții recente cu privire la Constituția antoniniană* [Rezumat.] StCl, XIII, 1971, p. 368 — 369.
116. M. Macrea, *Viața în Dacia romană,* București, Ed. științifică, 1969, 523 p. | FVL, XIII, 1970, 1, p. 123, Th. N.
117. N. Maghiar, St. Olteanu, *Din istoria mineritului în România.* [Mineritul în Dacia în timpul stăpînirii romane, p. 47—52.] București, Ed. științifică, 1970, 332 p. + 3 pl. | SCIV,XXII, 1971, 3, p. 538 — 540, R. Popa.
118. E. Molcuț, *Proprietatea în vremea lui Iustinian.* AUB (Științe juridice), XIX, 1970, 2, p. 119 — 124.
119. Al. Popa, *Nivelul dezvoltării economiei dacice în lumina descoperirilor de la Piatra Craivii și Căpîlna.* [Importuri din sudul greco-roman : ceramică, harnașamente etc.; monede grecești și romane.] Apulum, IX, 1971, p. 271 — 282.
120. E. Stănescu, Gh. Zbuchea, *Structura socială a Imperiului bizantin (secolele IV — XV).* SAI, XVI, 1970, p. 65 — 91.
121. E. Zah, *Exploatarea fierului în Dobrogea veche.* Pontica, IV, 1971, p. 191 — 207.

IX. ISTORIE POLITICĂ

122. Gh. Bichir, *Carpii în istoriografia română și străină.* SCIV, XXII, 1971, 2, p. 179 — 197.
123. L. Bîrzu, *Romani și daco-romani în sec. IV e.n.* [Cimitirul de la Brătei prezintă un caracter roman tardiv cu elemente barbare.] AUB (Istorie), XIX, 1970, 2, p. 19 — 33.
124. I. Bogdan-Cătăniciu, *Despre sud-estul Transilvaniei în epoca romană.* [Organizare administrativă.] AMN, VI, 1969, p. 477 — 481.

125. E. Condurachi, G. Ştefan, *La romanité orientale.* NEH, IV, 1970, p. 7 — 22.
126. Miron Constantinescu, C. Daicoviciu, H. Daicoviciu, *Istoria României, compendiu* [Vezi bibl. 1970, nr. 104.] Bucureşti, Ed. didactică şi pedagogică, 1969, 728 p. | AIIC, XIV, 1971, p. 315 — 317, M. Ştirban; Studii, XXIV, 1971, 1, p. 167 — 174, R. Manolescu, D. Berindei; FVL, XIV, 1971, 1, p. 116 — 118, C. Göllner.
127. C. Daicoviciu, H. Daicoviciu, *La Dacie et sa romanité.* SACE, p. 246 — 255.
128. H. Daicoviciu, *Notes sur la première guerre dacique de Trajan.* [Împotriva tezei lui R. Vulpe, susţine că pasajul extras de Xiphilinos din Cassius Dio se referă realmente la bătălia de la Tapae, şi nu la cea de la Adamclissi.] AMN, VII, 1970, p. 109 — 124.
129. H. Daicoviciu, *Burebista şi Dobrogea.* [Decretul pentru Acornion, *IGB*, I, 13, nu dovedeşte că şeful get de la Argedava era tatăl lui Burebista; Burebista n-a putut avea nici un rol în înfrîngerea lui C. Antonius Hybrida; cucerirea Dobrogei s-a produs mai tîrziu, între 55 şi 48.] Pontica, IV, 1971, p. 89 — 96.
130. H. Daicoviciu, J. Trynkowski, *Les rois daces de Burébista à Décébale.* [Pe baza surselor literare şi epigrafice greceşti şi romane.] Dacia, XIV, 1970, p. 159 — 166.
131. E. Dörner, *Dacii şi sarmaţii în secolele II — III e.n. în vestul României.* [Aşezări de daci liberi, de unde se porneau atacuri împotriva provinciei; în sec. I pătrund sarmaţii iazigi, supuşi Romei, dinspre nord spre sud; trecere în revistă a urmelor arheologice, printre care şi tezaure monetare romane, ceramică romană.] Apulum, IX, 1971, p. 681 — 692.
132. S. Dumitraşcu, *Contribuţii la cunoaşterea graniţei de vest a Daciei romane.* AMN, VI, 1969, p. 483 — 491.
133. I. Glodariu, *Bemerkungen über einen Dakerkönig.* [Rubobostes.] AMN, VII, 1970, p. 501 — 505.
134. Vl. Iliescu, *Cu privire la coloniile greceşti din Dobrogea şi la data constituirii teritoriului lor rural.* [Caracterul colonizării, întemeierea tîrzie a Tomisului de către cetăţile vecine, nu de Milet; constituirea teritoriilor se produce după cucerirea Dobrogei de sciţii lui Ateas.] Pontica, III, 1970, p. 87 — 98.
135. Vl. Iliescu, *Critica surselor istorice privind părăsirea Daciei.* [Rezumat.] StCl, XIII, 1971 p. 365.
136. Vl. Iliescu, *Părăsirea Daciei în lumina izvoarelor literare* [Eutropius raportează o tradiţie eronată şi tendenţioasă; Iordanes dispune de informaţii corecte şi restrînge la oficialităţi părăsirea provinciei.] SCIV, XXII, 1971, 3, p. 425 — 442.
137. Vl. Iliescu, *Le problème des rapports scytho-byzantins du IVe siècle av. n.è.* [Textul lui Clem. Alex. *Strom.* V, 5, p. 240, nu poate fi folosit ca sursă, numele Bizanţului trebuind să fie înlocuit cu al oraşului Bizone.] Historia (Wiesbaden), XX, 1971, 2 — 3, p. 172 — 185.
138. Vl. Iliescu, *Campania strategului Zopyrion la Dunărea-de-jos* [Evenimentul are loc în 334 — 331, duşmanii fiind sciţii.] Pontica, IV, 1971, p. 57 — 73.
139. M. Moga, *Garnizoana romană de la Tibiscum.* AMN, VII, 1970, p. 135 — 149.
140. V. Moga, *Contribuţii la istoricul legiunii a XIII-a Gemina.* Apulum, IX, 1971, p. 323—330.
141. M. Munteanu, *Cu privire la organizarea administrativă a teritoriului capidavens (sec. I — III).* Pontica, III, 1970, p. 211 — 222.
142. M. Munteanu, *Despre magistraturile săteşti din Dobrogea romană.* Pontica, IV, 1971, p. 125 — 136.
143. I. Nestor, *La fin du monde ancien et les „barbares".* NEH, IV, 1970, p. 23 — 30.
144. A. Oţetea (red.), *Istoria poporului român* [Vezi bibl. 1970, nr. 110.] Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1970, 455 p. | RRH, X, 1971, 1, p. 147 — 151, A. Decei; FVL, XIV, 1971, 1, p. 124 — 125, Th. N.

145. C. C. Petolescu, *Întinderea provinciei Dacia inferior.* [Estul Olteniei, sud-vestul Transilvaniei.] SCIV, XXII, 1971, 3, p. 411 — 423.

146. A. Petre, *Cucerirea oraşelor pontice de către Burebista.* [Datează cucerirea în 48; decretul pentru Acornion ar trebui interpretat ca o cerere a lui Burebista de a-i fi recunoscută de către Pompeius dominaţia asupra cetăţilor greceşti.] Pontica, IV, 1971, p. 97 — 104.

147. D. M. Pippidi, *I Greci nel basso Danubio dall'età arcaica alla conquista romana.* Trad. di G. Bordenache. Milano, Il Saggiatore, 1971, 342 p. + pl.

148. D. M. Pippidi, *Les premiers rapports de Rome avec les cités grecques de l'Euxin.* [Rezumat.] Rev. des ét. lat. XLVII, 1969, p. 24 — 25.

149. Gh. Poenaru Bordea, V. Barbu, *Contributions à l'histoire du bas-empire romain à la lumière de deux trésors monétaires découverts à Celeiu.* Dacia, XIV, 1970, p. 251 — 295.

150. I. I. Russu, *Illirii. Istoria, limba şi onomastica, romanizarea.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1969, 302 p. | SAI, XV, 1970, p. 263 —267, D. Iordănescu.

151. I. I. Russu, *Elementele syriene în Dacia carpatică şi rolul lor în „colonizarea" şi romanizarea provinciei.* [Unităţi auxiliare siriene, antroponime semite, zeităţi şi culte siro-palmiriene.] AMN, VI, 1969, p. 167 — 186.

152. I. I. Russu, *Despre populaţia şi romanizarea Moesiei Superioare (în legătură cu monografia lui A. Mócsy).* SCIV, XXII, 1971, 2, p. 313—330.

153. C. Scorpan, *Aspecte ale continuităţii şi romanizării băştinaşilor din Dobrogea, în lumina recentelor cercetări.* Pontica, III, 1970, p. 139—187.

154. M. Simpetru, *Situaţia Imperiului romano-bizantin la Dunărea de jos la sfîrşitul secolului al VI-lea şi începutul celui de-al VII-lea.* SCIV, XXII, 1971, 2, p. 217—245.

155. T. Soroceanu, *Oltenia romană,* [Discută lucrarea cu acest titlu a lui D. Tudor.] AMN, VI, 1969, p. 545—548.

156. Al. Suceveanu, *În legătură cu data de anexare a Dobrogei de către romani.* [74, pe vremea lui Vespasian; anul 46, susţinut în general, se referă la teritoriul de la sud de Haemus.] Pontica, IV, 1971, p. 105—123.

157. D. Tudor, *Sirienii în Dacia inferioară.* Apulum,IX, 1971, p. 659—664.

158. R. Vulpe, *Les populations sud-orientales de l'Europe et l'Empire romain.* Actes du Ier Congr. intern. des ét. balk. (Sofia), II, 1970, p. 31—48.

159. R. Vulpe, *La limite méridionale de la province romaine de Scythie.* Studia Balcanica, Sofia, 1970, p. 33—46.

160. R. Vulpe, *Fulgerul lui Iupiter de la Tapae.* [Lupta de la Tapae a fost decisă de un fenomen natural, lovirea de trăsnet a unui personaj important dac; pentru a evita deruta, Decebal ordonă retragerea.] Apulum, IX, 1971, p. 571—584.

161. R. Vulpe, *A la mémoire de Jean Baradez: Le trophée d'Adamclissi et la stratégie de Décébale.* Apulum, IX, 1971, p. 523—526.

162. I. P. Albu, *Noi monumente sculpturale în colecţia Muzeului din Deva.* [Lei funerari, la Peştişul Mare şi Germisara.] Sargetia, VIII, 1971, p. 73 —75.

163. P. Alexandrescu, *Peisajul histrian în antichitate.* Pontica, III, 1970, p. 77—86.

164. M. Alexandrescu-Vianu, *Un portret roman în nordul Dobrogei.* [La Caraibil-Tulcea; din vremea Severilor.] Pontica, III, 1970, p. 379—382.

165. I. Andriţoiu, *O statuetă a zeiţei Diana.* [La Ulpia Traiana.] Sargetia, VII, 1970, p. 93—95.

166. N. Anghelescu, *Figurine romane din lut ars de la Durostorum.* [Majoritatea ornamente pentru vase, confecţionate în ateliere locale, sec. II—III.] Pontica, IV, 1971, p. 289—296.

167. A. Aricescu, *Quelques précisions sur la carte de la Scythia Minor.* Dacia, XIV, 1970, p. 297—309.

168. A. Aricescu, *O nouă reprezentare a Dioscurilor la Tomis.* [La Valea Seacă, fragmente de placă de marmură, reprezentînd triada de la Samothrace.] SCIV, XXII, 1971, 2, 337—344.

169. A. Aricescu, *Noi date despre cetatea de la Hîrşova.* [Raporturi între autohtoni şi centrele urbane greceşti în sec. V î. e. n.; urme romane mai ales din sec. II e. n.] Pontica, IV, 1971, p. 351—370.

170. M. Babeş, *Zu den Bestattungsarten im nördlichen Flachgräberfeld von Romula. Ein Beitrag zur Grabtypologie des römischen Daziens,* Dacia, XIV, 1970, p. 167—206.

171. M. Babeş, *Necropola daco-romană de la Enisala.* [Jud. Tulcea, sec. II e. n.: 37 morminte de incinerare, 9 de inhumare; ceramică geto-dacă, coexistînd cu cea romană.] SCIV, XXIII, 1971, 1, p. 19—45.

172. V. Barbu, *Din necropola Tomisului. I. Tipuri de morminte din epoca romană.* SCIV, XXII, 1971, 1, p. 47—68.

173. I. Barnea, *Sondajul de la Stăneşti.* [Jud. Vîlcea; aşezare romană; ceramică romană.] MA, IX, 1970, p. 345—351.

174. I. Barnea, *Dinogetia et Noviodunum, deux villes Byzantines du Bas-Danube.* RESEE, IX, 1971, 3, p. 343—362.

175. C. L. Băluţă, *O lampă paleocreştină de la Apulum.* [Sec. IV—V, de factură locală.] Apulum, IX, 1971, p. 701—704.

176. I. Berciu, W. Wolski, *Un nou tip de mormînt descoperit la Apulum şi problema sarcofagelor cu boltă din Imperiul roman.* Apulum, IX, 1971, p. 375—433.

177. Gh. Bichir, *Descoperiri carpice în regiunea Galaţi.* [Amfore din sec. III la Vîrteşcoiu; influenţă romană în ceramică.] Danubius, I, 1967, p. 115—137.

178. M. Brudiu-Galaţi, *Cercetări periegetice în sudul Moldovei.* [Influenţă romană în ceramică.] MA, IX, 1970, p. 511—528.

179. M. Bucovală, *Descoperiri noi în zona suburbană a Tomisului.* [Două morminte de epocă romană, sec. I—II, apeduct etc.] Pontica, III, 1970, p. 189—209.

180. M. Bucovală, M. Irimia, *Cimitirul din sec. VI—V î. e. n. de la Corbu, jud. Constanţa.* [Ceramică importată din Grecia continentală şi insulară; aparţine unor autohtoni.] Pontica, IV, 1971, p. 41—56.

181. C. Cîrjan, *Un mormînt creştin descoperit la Tomis.* [Sec. V—VI.] Pontica, III, 1970, p. 383—389.

182. M. Coja, *Les phases d'habitat du plateau ouest de la cité d'Histria à l'époque gréco-romaine.* Dacia, XIV, 1970, p. 99—117.

183. M. Coja, *Ceramica autohtonă de la Histria, Secolele V—I î. e. n.* [Elenizare treptată a tipurilor ceramice.] Pontica, III, 1970, p. 79—124.

184. Em. Condurachi, *Problema unor basilici creştine de la Histria şi Callatis.* [Este vorba de locuinţe particulare patriciene, prevăzute cu capele familiale; identitatea vieţii provinciale din Dobrogea cu cea a celor mai importante oraşe din Imperiu.] Pontica, IV, 1971, p. 173—189.

185. Em. Condurachi, G. Bordenache, V. Eftimie, S. Dimitriu, Iorgu Stoian, M. Simpetru, H. Nubar, D. Theodorescu, M. Coja, Al. Suceveanu, Vl. Zirra, *Şantierul arheologic Histria.* MA, IX, 1970, p. 177—223.

186. Z. Covacef, *Monumente sculpturale inedite din Muzeul de arheologie Constanţa.* [6 piese descoperite recent la Constanţa: basorelief reprezentînd pe Dionysos, sec. II e. n.; fragment de basorelief bachic, sec. III e. n.; fragment de statuie a lui Priap, sec. II e. n.; fragment de statuetă a lui Silvanus, sec. II—III; Eros copil, fragment, sec. III e. n.; basorelief fragmentar: una din cele trei Graţii, sec. II e. n.] Pontica, III, 1970, p. 223—236.

187. E. Crişan, *Ex voto-uri anatomice de la Veii în Muzeul de istorie Cluj.* [9 piese dăruite la sfîrşitul sec. XIX.] AMN, VII, 1970, p. 489—497.

188. I. H. Crişan, *Asklepeionul roman de la Apulum.* [Pe baza inscripţiilor dedicate lui Esculap şi Hygiei, se stabileşte existenţa, sec. II—III, a unui asklepeion.] Apulum, IX, 1971, p. 341—346.

189. V. Cucu, M. Ştefan, *Ghid-atlas al monumentelor istorice.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1970, 411 p. + 1 hartă. | RRH, X, 1971, 3, p. 581—582, C. Razachievici.

190. Al. Culcer, I. Winkler, *Vestigii romane la Porolissum.* [Teracote, bronzuri, monede etc.] AMN, VII, 1970, p. 537—548.

191. Şt. Dănilă, *Aşezări vechi descoperite în jud. Bistriţa-Năsăud.* [La Bistriţa, tetradrahmă a lui Alexandru Macedon, monedă a lui Traian.] MA, IX, 1970, p. 431—444.

192. P. Diaconu, *În căutarea Dafnei.* [Nu se numea *Constantiniana Dafne*; datele oferite de Amm. Marc. 27,5, 2, sînt de preferat celor ale lui Procop. *Aed.*, 4, 7; cetatea se afla la sud de Dunăre, poate la Pirjoaia, vad de trecere a fluviului.] Pontica, IV, 1971, p. 311—318.

193. S. Dolinescu-Ferche, *Raport asupra săpăturilor de la Dulceanca (1963—1967). (Jud. Teleorman)* [Aşezare sec. III şi VI; monede Gordian III şi Gallienus.] MA, IX, 1970, p. 317—323.

194. E. Dörner, *Cercetări şi săpături arheologice în judeţul Arad.* [La Aradul Nou, fragment de cărămidă romană a legiunii a IV-a Flauia Felix; în cartierul Gai, ceramică provincială romană.] MA, IX, 1970, p. 445—465.

195. I. T. Dragomir, *Descoperiri arheologice pe actualul teritoriu al Galaţiului, din cele mai vechi timpuri pînă la întemeierea oraşului.* Danubius, I, 1967, p. 179—212.

196. I. T. Dragomir, *Cavalerul trac de la Tirighina-Bărboşi.* [În castrul roman, sec. II—III; zeu paşnic, fără arme.] Danubius, II—III, 1969, p. 71—79.

197. I. T. Dragomir, *Cavalerii danubieni din castellum roman de la Tirighina-Bărboşi.* Danubius, IV, 1970, p. 123—131.

198. St. Ferenczi, *Cimitirul „scitic" de la Ciumbrud (Partea a IV-a).* [Oglinzi de tip grecopontic.] AMN, VI, 1969, p. 47—65.

199. St. Ferenczi, *Cîteva precizări în legătură cu noţiunea de* limes Dacicus. Apulum, IX, 1971, p. 599—625.

200. O. Floca, *Un monument sculptural al împăratului Traianus Dacius la Ulpia Traiana.* [Identificat după monezi.] Sargetia, VII, 1970, p. 79—86.

201. O. Floca, L. Mărghitan, *Noi consideraţii privitoare la castrul roman de la Micia.* Sargetia, VII, 1970, p. 43—57.

202. R. Florescu, *Ghid arheologic al Dobrogei.* Bucureşti, Meridiane, 1968, 111 p. + 99 pl.

203. I. Glodariu, *Un ecou al cuceririi Daciei în toreutica romană?* [O toartă de oenochoe de bronz de la Luvru s-ar putea referi la Dacia.] Apulum, IX, 1971, p. 297—303.

204. I. Glodariu, A. Zrinyi, P. Gyulai, *Le dépôt d'outils romains de Mărculeni.* [La frontiera estică a Daciei Superior, datînd probabil din 170—174.] Dacia, XIV, 1970, p. 207—231.

205. N. Gostar, *Unităţile militare din castellum roman de la Bărboşi.* [Sec. II—III: uexillatio a legiunii V Macedonica, apoi cohors II Mattiacorum, classis Flauia Moesica, legio I Italica.] Danubius, I, 1967, p. 107—113.

206. M. Gramatopol, *Podoabele în Dacia romană.* SCIA (Artă plastică), XVIII, 1971, 1, p. 19—31.

207. N. Gudea, *Ceramica dacică din castrul roman de la Bologa (jud. Cluj).* AMN, VI, 1969, p. 503—508.

208. N. Gudea, *Un relief al cavalerului trac la Pojejena (jud. Caraş-Severin).* [Într-un castru roman.] SCIV, XXII, 1971, 2, p. 345—349.

209. C. Iconomu, *Un depozit de lucerne la Constanța.* [141 piese, rebuturi ale unui atelier de copiat modele atice.] Pontica, III, 1970, p. 237—254.

210. C. Ionescu-Cîrligel, *Contributions à l'étude des cadrans solaires antiques.* Dacia, XIV, 1970, p. 119—137.

211. M. Irimia, *Das mykenische Bronzenschwert aus Medgidia.* Dacia, XIV, 1970, p. 389—395.

212. M. Jude, *Aedicula de la Luncani.* [Jud. Cluj.] Apulum, IX, 1971, p. 547—552.

213. N. Lupu, *Șantierul arheologic Tilișca.* [Jud. Sibiu, așezare dacică; denari romani republicani.] MA, IX, 1970, p. 233—244.

214. M. Macrea, E. Chirilă, N. Gudea, V. Lucăcel, C. Pop, *Castrul roman de la Buciumi (jud. Sălaj). Săpăturile din 1963—1968.* AMN, VI. 1969, p. 149—157.

215. M. Matei, Al. Andronic, N. Constantinescu, D. Gh. Teodor, M. Nicorescu, T. Martinovici, Gr. Foit, *Șantierul arheologic Suceava.* [Așezare dacică sec. II—III, ceramică influențată de cea romană.] MA, IX, 1970, p.374—399.

216. L. Mărghitan, *Vestigii dacice de pe cursul mijlociu al Mureșului.* [Așezări din timpul ocupației romane; monede grecești și romane.] Sargetia, VII, 1970, p. 11—19.

217. L. Mărghitan, *Un cuptor din centrul de ars obiecte ceramice recent descoperit la Micia.* Apulum, IX, 1971, p. 531—535.

218. L. Mărghitan, C. Pop, *Două piese sculpturale de bronz, recent descoperite la Deva și Geoagiu.* [Lar copil la Deva, Hercules la Germisara.] Sargetia, VIII, 1971, p. 67—71.

219. Z. Milea, *Sculpturi romane de la Alburnus Maior în Muzeul de istorie din Turda.* Apulum, IX, 1971, p. 435—441.

220. I. Mitrofan, *Descoperiri arheologice la Potaissa (Turda).* [Cartier mai recent al orașului; continuă și după părăsirea Daciei.] AMN, 1969, p. 517—523.

221. I. Mitrofan, *Obiecte romane de la Apulum într-o colecție la Bistrița.* [Tăbliță de marmură cu cavaleri danubieni; două fragmente statuare (Venus marina și Iuppiter), două lucerne, ulcior din atelier provincial.] Apulum, IX, 1971, p. 331—339.

222. I. Mitrofan, L. Țeposu, *O aedicula funerară la Potaissa.* AMN, VII, 1970, p. 531—536.

223. H. Nubar, *Contribuții la topografia cetății Histria în epoca romano-bizantină. Considerații generale asupra necropolei din sectorul bazilicii „extra muros".* SCIV, XXII, 1971, 2, p. 199—215.

224. C. Petolescu, *Opaițe romane în Dobrogea.* [În muzeul din Călărași, opaițe stampilate, sec. II, nestampilate, sec. II—III, import și ateliere locale.] Apulum, IX, 1971, p. 665—672.

225. D. M. Pippidi, *În jurul descoperirilor mitriace din peștera Adam.* [Interpretare de ansamblu; rectificări de lectură și de interpretare a inscripției.] StCl, XIII, 1971, p. 143—148.

226. C. Pop, *Două fragmente sculpturale dionysiace din Dacia romană.* [Menadă la Turda, silen la Zlatna.] AMN, VI, 1969, p. 531—532.

227. C. Pop, *Reprezentări bacchice romane în Transilvania.* AMN, VII, 1970, p. 151—161.

228. C. Pop, *Din nou despre cavalerii danubieni.* [Tablă votivă de plumb, de proveniență necunoscută, sec. III.] Sargetia, VII, 1970, p. 87—92.

229. C. Pop, *Un coronament de altar funerar în Muzeul din Alba Iulia.* Apulum, IX, 1971, p. 371—373.

230. C. Pop, *Monumente sculpturale romane din Transilvania.* [25 fragmente, sec. II—III.] Apulum, IX, 1971, p. 553—570.

231. Dorin Popescu, *Les fouilles archéologiques dans la République Socialiste de Roumanie en 1969.* Dacia, XIV, 1970, p. 431—464.

232. Em. Popescu, Eug. Popescu, *Raport preliminar asupra săpăturilor efectuate în anii 1962—1967 în castrul roman de lîngă Cîmpulung-Muscel (Jidova).* MA, IX, 1970, p. 251—263.

233. Gh. Popilian, *Thermele de la Slăveni.* [Jud. Olt; construite sub Septimius Severus, distruse de invazia goților, 249—250.] Apulum, IX, 1971, p. 627—641.

234. D. Protase, Z. Milea, *Un cimitir de incinerație din epoca romană la Iacobeni (Transilvania).* [Jud. Cluj; necropolă dacică de epocă romană.] AMN, VI, 1969, p. 525—530.

235. A. Rădulescu, *Podoabe de bronz ale unui car roman și depozitul de țigle de la Telița — jud. Tulcea.* [Complex artizanal, sec. I—II.] Pontica, IV, 1971, p. 273—287.

236. S. Sanie, *Medalioane și tipare romane descoperite la Tirighina-Bărboși.* [Sec. II—III.] Danubius, II—III, 1969, p. 81—94.

237. C. Scorpan, *Noi descoperiri getice în Dobrogea romană, secolele II—VI e. n.* [Continuitatea așezărilor autohtone în mai multe puncte ale Dobrogei.] Pontica, IV, 1971, p. 137—153.

238. T. Soroceanu, *Tabula Imperii Romani L 34, L 35.* [Discută volumele semnalate în bibl. 1970, nr. 121—122.] AMN, VII, 1970. p. 561—563.

239. Al. Suceveanu, C. Scorpan, *Stratigrafia Histriei romane tîrzii în lumina săpăturilor din 1969—1970 în sectorul central.* Pontica, IV, 1971, p. 155—172.

240. Z. Székely, *Săpăturile executate de Muzeul din Sf. Gheorghe (1959—1966).* [Monede romane la Bezid, Sălașuri, Sf. Gheorghe.] MA, IX, 1970, p. 297 — 314.

241. Z. Székely, *Cîteva figurine interesante din România.* [Statuetă de bronz de epocă romană la Valea Seacă, reprezentînd pe Osiris, cap de statuie de piatră în castrul de la Olteni, de origine indiană.] Apulum, IX, 1971, p. 129 — 138.

242. O. Toropu, O. Stoica, *Descoperiri arheologice și numismatice din Oltenia.* [Descoperiri monetare izolate, grecești și romane; ceramică romană, sec. IV — VI.] MA, IX, 1970, p. 491 — 501.

243, D. Tudor, *Podurile romane de la Dunărea de jos.* București, Ed. Academiei, 1971, 209 p.

244 D. Tudor, *Sucidava VII. Campaniile de săpături arheologice XIII — XVIII (1960 — 1961 și 1963 — 1966) de la Celei, jud. Olt.* MA, IX, 1970, p. 281 — 296.

245. D. Tudor, H. Nubar, P. Purcărescu, *Săpăturile arheologice de la Castra Traiana (satul Simbotin, com. Dăiești, jud. Vîlcea).* [Tabăra refăcută sub Septimius Severus; denar din vremea lui Caracalla.] MA, IX, 1970, p. 245 — 250.

246. L. Țeposu, L. Mărghitan, *Monumente funerare de la Micia (partea II).* AMN, VI, 1969, p. 159 — 165.

246 a. V. Ursachi, *Săpăturile arheologice de la Văleni (jud. Neamț).* [Așezare geto-dacică, sec. II — III: ceramică romană importată.] MA, IX, 170, p. 265 — 270.

247. N. Vlassa, *Săpăturile de salvare de la Iernut (jud. Mureș).* [Urne de incinerare romane din perioada de după părăsirea Daciei.] MA, IX, 1970, p. 167 — 176.

248. V. Wollmann, *Lei funerari romani din Bucerdea.* [Jud. Alba.] AMN, VI, 1969, p. 533— 536.

249. W. Wolski, *Sur la datation des tombes romaines de Cluj, strada Plugarilor.* [Sec. III — IV.] Apulum, IX, 1971, p. 585 — 597.

250. E. Zavatin-Coman, *Un nou relief votiv privind cultul cavalerului trac.* [La Callatis, a doua jumătate a sec. II e.n.] Pontica, IV, 1971, p. 297 — 301.

XI. EPIGRAFIE GREACĂ ȘI LATINĂ. PROSOPOGRAFIE. PALEOGRAFIE

251. V. Culică, *Cărămizi, țigle și olane. cu ștampila legiunii XI-a Claudia găsite în canabae Aeliae.* [49 piese, din teritoriul orașului Durostorum.] Pontica, III, 1970, p. 365 — 376.

252. V. Culică, *Ștampile pe mortaria găsite în sud-vestul Dobrogei* [La Durostorum.] SCIV, XXII 1971, p. 331 — 336.

253. G. Ferenczi, Istv. Ferenczi, *O nouă mărturie epigrafică în legătură cu activitatea împăratului Lucius Verus în provinciile de lingă Dunărea de jos şi în Dacia (Un nou altar roman de la Simpaul).* [Jud. Harghita, la graniţa estică a provinciei.] Sargetia, VII, 1970, p. 59 — 78.

254. Fl. B. Florescu, *Restituirea ultimului rînd al inscripţiei de pe Coloana Traiană.* [Rezumat.] StCl, XIII, 1971, p. 364.

255. N. Gostar, *Inscripţiile din castrul roman de la Orăştioara de sus.* AMN. VI, 1969, p. 493 — 501.

256. N. Gostar, *Despre mormîntul lui Ovidiu la Tomis.* [Faptul că numai în Moesia inferioară se găsesc, datînd din sec. II — IV, inscripţii funerare cu formula ovidiană *hic ego qui iaceo*, ar putea dovedi că versurile erau cunoscute nu din *Tristia*, ci din lectura directă a epitafului poetului.] Pontica, III, 1970, p. 333—337.

257. N. Gostar, *Condita colonia Dacica.* [Două inscripţii pierdute atestă fundarea de către D.Terentius Scaurianus a coloniei, probabil în 108; rectificare de lectură.] Apulum, IX, 1971, p. 305 — 321.

258. N. Gudea, *O cărămidă cu ştampilă din secolul al IV-lea la Şviniţa (jud. Mehedinţi).* AMN, VI, 1970, p. 555 — 559.

259. N. C. Ionescu, *Cîteva toarte de amforă ştampilate, descoperite în apropierea Troesmisului.* [Amfore de tip rodian, sec. III — II î.e.n.] Pontica, III, 1970, p. 361 — 363.

260. S. Jakó, R. Manolescu, *Scrierea latină în evul mediu.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1971, 184 p. + album (40 p. + 51 pl.).

261. N. Lupu, *Ein Votivaltar aus Săcădate (Kreis Hunedoara).* FVL, XIII, 1970, 1, p. 71 — 73.

262. C.C.Petolescu, *Notă epigrafică* [I. Sucidava. II. Orlea; graffiti, stampile militare, fragment de diplomă militară.] SCIV, XXII, 1971,1, p. 107 — 114.

263. Gh. Poenaru Bordea, *Însemnări privind amforele ştampilate.* [Trei stampile noi, din Heracleea Pontică, Thasos, Rhodos.] SCIV, XXII, 1971, 3, p. 501 — 505.

264. D. Protase, *O familie de origine italică într-o inscripţie de la Apulum.* [L. Valerius Montanus, Sedia.] Apulum, IX, 1971, p. 353 — 357.

265. I. I. Russu, *Zenarchos. Ein Beitrag zur Byzantinischen Prosopographie (6.Jh.).* Dacia, XIV, p. 411 — 418.

266. I. I. Russu, *Note epigrafice.* [Inscripţie votivă la Germisara, stelă funerară la Histria.] AMN, VII, 1970, p. 519 — 529.

267. S. Sanie, *Inscriptio bilinguis Tibiscensis. A. Pars Palmyrena.* [Inscripţie latino-palmireană.] Dacia, XIII, 1970, p. 405 — 409.

268. Th. Sauciuc-Săveanu, *Zu einem Politiedekret aus Kallatis.* Klio (Berlin), LI, 1969, p. 217—229.

269. Iorgu Stoian, *Une nouvelle inscription agonistique d'Histria.* Dacia, XIV, 1970, p. 397—404.

270. Z. Voivozeanu, P. Voivozeanu, *„Patella" cu inscripţie latină de la Socetu jud. Teleorman.* [Sec. II — III: *Aurelis Siluans fecit pataelam bonam.*] RM, VII, 1970, 6, p. 530.

271. V. Wollmann, *Materiale epigrafice şi sculpturale romane din Muzeul Sebeş.* AMN, VII, 1970, p. 163 — 183.

XII. NUMISMATICĂ GRECO-ROMANĂ, GLIPTICĂ, SIGILOGRAFIE.

272. A. Atanasiu, *Cîteva monede antice şi bizantine descoperite în judeţul Ialomiţa.* SCN, V, 1971, p. 383 — 390.

273. Al. Barnea, *Un tezaur de denari romani republicani descoperit în nord-vestul Dobrogei.* [Garvăn, de la 175 la 58.] SCN, V, 1971, p. 372 — 376.

274. C. I. Băluță, *O semnificativă camee de la Apulum.* [Camee romană de sticlă vulcanică, sec. II, importată.] Apulum, IX, 1971, p. 347 — 352.

275. L. Brudiu, *Tezaurul de drahme din Dyrrhachium de la Pănade (Transilvania). Condițiile de descoperire.* [Jud. Alba.] Apulum, IX, 1971, p. 173 — 176.

276. M. Butoi, *Monede rare intrate în colecțiile Muzeului din orașul Slatina (județul Olt).* [Imitații dacice ale unor tetradrahme macedonene, la Maldăr, Ipotești, Drăgășani; solidus de aur din vremea lui Iustinian la Reșca.] RM, VIII, 1971, 4, p. 326 — 327.

277. V. Căpitanu, *Tezaurul de denari romani de la Ardeoani.* [Jud. Bacău; 98 monede, de la Marcus Antonius la Pescennius Niger.] Carpica, II, 1969, p. 179—191.

278. V. Căpitanu, C. Buzdugan, *Un tezaur de monede republicane romane descoperit la Cornii de Sus, jud. Bacău,* [93 monede, 196 (?)—18 î.e.n.] Carpica, II, 1969, p. 131 — 144.

279. E. Chirilă, *Descoperiri monetare antice în Transilvania (V).* [Descoperiri izolate.] AMN, VI, 1969, p. 475 — 476.

280. E. Chirilă, S. Dumitrașcu, D. Mălăescu, *Descoperiri monetare antice în Transilvania (VI).* [Denari republicani la Moroda—Arad, Clit—Arad; solidus al lui Valentinian III la Cig—Satu Mare.] Apulum, IX, 1971, p. 169 — 171.

281. E. Chirilă, V. Lucăcel, Z. Milea, I. Németi, I. Ordentlich, *Descoperiri monetare antice în Transilvania.* AMN, VII, 1970, p. 507 — 509.

282. E. Chirilă, G. Mihăescu, *Tezaurul monetar de la Căprioru. Contribuții la studiul cronologiei și circulației tetradrahmelor Macedoniei Prima și ale insulei Thasos.* Târgoviște, Muzeul județean Dîmbovița, 1969, 44 p. + pl. | SCN, V, 1971, p. 431 — 432, Gh. Poenaru Bordea.

283. M. Chițescu, *Tezaure romane ascunse pe vremea lui Antoninus Pius în Dacia.* [Atestă, ca și fapte similare din Noricum și Pannonia, starea de tensiune din anii 152 — 160 la frontiera nordică a Imperiului: atacuri ale populațiilor germanice și ale dacilor liberi.] SCIV, XXII, 1971, 3, p. 401 — 410.

284. M. Chițescu, P. Țarălungă, *Două tezaure romane descoperite în județul Bacău.* [La Prăjești, 159 denari, de la M. Antonius la M. Aurelius; la Buhoci, 27 denari, de la Nero la M. Aurellus.] Carpica, II, 1969, p. 193 — 198.

285. M. Chițescu, V. Ursachi, *Două tezaure romane imperiale descoperite în Moldova.* [La Stănița, lîngă Roman, 12 piese dintre 114 și 174; la Făurei — Neamț, 41 piese, 69 — 194.] Carpica, II, 1969, p. 145 — 156.

286. St. Chițu, *Tezaurul monetar roman de la Drăghiceni.* [De la M. Antonius la Commodus.] RM, VIII, 1971, 3, p. 261.

287. V. Culică, *Plumburi ale legiunii a XI-a Claudia găsite în sud-vestul Dobrogei.* SCN, V, 1971, p. 193 — 197.

288. M. Gramatopol, *L'art des monnaies gèto-daces. Problèmes iconographiques, historiques et économiques concernant les premières émissions.* Apulum, IX, 1971, p. 209 — 256.

289. O. Iliescu, *Un aureus emis de împăratul Aurelian.* Apulum, IX, 1971, p. 673 — 676.

290. O. Iliescu, *Primul tezaur monetar găsit la Bîrca (jud. Dolj).* [Patru tezaure, sec. I — III.] SCN, V. 1971, p. 327 — 333.

291. Gh. Lazin, *Tezaurul de monede romane imperiale de la Jieț — Popi (jud. Hunedoara).* [75 piese păstrate, de la Septimius Severus la Gordian III.] SCN, V, 1971, p. 335 — 344.

292. Gh. Lazin, *Un tezaur de monede romane în colecția Muzeului din Deva.* [Sec. II.e.n.] Sargetia, VIII, 1971, p. 61 — 66.

293. V. Lucăcel, *Catalogul colecției de monede antice. Muzeul Zalău.* Zalău, 1968, 20 p. + pl. | SCN, V, 1971, p. 441 — 442, B. Mitrea.

294. C. Luchian, *Tezaurul monetar de drahme din Apollonia şi Dyrrhachium de la Budoi-Marghita (jud. Bihor).* SCN, V, 1971, p. 362—371.

295. V. Mihăilescu-Bîrliba, *Noi descoperiri de tezaure imperiale romane la Piatra-Neamţ.* [63—183 e.n., acumulate între 178 şi 185.] Carpica, I, 1968, p. 209—231.

296. V. Mihăilescu-Bîrliba, *„Noi descoperiri de tezaure imperiale la Piatra-Neamţ".* [Listele monedelor discutate în articolul precedent.] Carpica, II, 1969, p. 157 — 178.

297. V. Mihăilescu-Bîrliba, Gh. Poenaru Bordea, *Notă adiţională privind tezaurul de denari romani imperiali descoperit la Ghindăuani.* SCN, V, 1971, p. 385 — 388.

298. B. Mitrea, *Découvertes récentes et plus anciennes de monnaies antiques et byzantines en Roumanie.* Dacia, XIV, 1970, p. 465 — 482.

299. B. Mitrea, *Descoperiri recente şi mai vechi de monede antice şi bizantine în Republica Socialistă România.* SCIV, XXII, 1971, 1, p. 115 — 134.

300. B. Mitrea, *Contribuţii la studiul circulaţiei monetare în Dobrogea în secolul I î.e.n. Tezaurul de denari republicani de la Costineşti, jud. Constanţa.* Pontica, III, 1970, p. 131 — 137.

301. B. Mitrea, *Problema monedelor postume de tip Filip al II-lea aflate în Dacia.* SCIV, XXII, 1971, 2, p 165 — 177.

301 a. B. Mitrea, *Două probleme de numismatică dobrogeană.* [Descoperirile de la Roxolani, lîngă Odessa atestă legăturile comerciale dintre Histria şi cetăţile nord-pontice; numeroase tetradrahme cu efigia lui Filip al II-lea din Dobrogea provin din emisiuni postume.] Pontica, IV, 1971, p. 263 — 268.

302. B. Mitrea, *Note, comentarii şi catalogul drahmelor din Dyrrhachium descoperite în tezaurul de la Pănade.* Apulum, IX, 1971, p. 177 — 207.

303. B. Mitrea, *Alte drahme din Dyrrhachium descoperite în Moldova şi drumul lor de pătrundere la est de Carpaţi, Tezaurul de la Grozeşti (jud. Bacău).* SCN, V, 1971, p. 21 — 38.

304. B. Mitrea, *Spre o revalorificare a tezaurelor de monede romane republicane descoperite în Dacia: tezaurul de la Ilieni (jud. Covasna).* [Republică tezaurul după cronologia stabilită de Sydeham : 165 — 46.] SCN, V, 1971, p. 81 — 90.

305. B. Mitrea, *Un document numismatic din a doua jumătate a secolului al III-lea: tezaurul de monede romane imperiale de la Olteni (jud. Vîlcea).* [300 piese, de la Septimius Severus la Valerian.] SCN, V, 1971, p. 115 — 143.

306. B. Mitrea, *Ştiri noi cu privire la un tezaur de monede romane descoperit la Islaz (jud. Olt).* [160 piese găsite în 1872: sec. II — 41; denari imperiali.] SCN, V, 1971, p. 305 — 326.

307. M. Moga, *Tezaurul de monede republicane romane de la Secusigiu, judeţul Arad.* [214 — 71.] RM, VIII, 1971, 4, p. 321 — 325.

308. Radu Ocheşanu, *Monedele bazileului Moskon aflate în colecţia Muzeului de arheologie Constanţa.* Pontica, III, 1970, p. 125 — 129.

309. Radu Ocheşanu, *Denari romani republicani descoperiţi în Dobrogea.* [23 piese din 5 localităţi.] Pontica, IV, 1971, p. 75 — 86.

310. Radu Ocheşanu, *O gemă gnostică descoperită la Constanţa* [Sec. II — III, una din cele mai vechi piese paleo-creştine din Dobrogea.] Pontica, IV, 1971, p. 303 — 309.

311. Radu Ocheşanu, M. Liculescu, *Denari romani republicani într-o colecţie particulară, descoperiţi în Dobrogea.* [Descoperiri întîmplătoare; prima piesă de acest fel descoperită la Oltina (Altinum).] Pontica, IV, 1971, p. 269 — 272.

312. Gh. Poenaru Bordea, *Numismatica şi distrugerea Histriei în secolul al III-lea e.n.* [Ultimele monede emise de Histria sînt din vremea lui Gordian III, după care urmează o lacună; propune, ca dată a distrugerii cetăţii, anul 245, nu 267, reţinut de R. Vulpe.] SCN, V, 1971, p. 91 — 113.

313. Gh. Poenaru Bordea, *Monede recent descoperite la Histria şi unele probleme de circulaţie monetară în Dobrogea antică.* [73 piese din sectorul central.] Pontica, IV, 1971, p. 219 — 337.

314. Gh. Poenaru Bordea, C. Ştirbu, *Tezaurul de denari romani republicani şi de la începutul Principatului descoperiţi la Breaza, comuna Lisa (jud. Braşov).* [122 piese, 155 — 8 î.e.n.] SCN, V, 1971, p. 265 — 282.

315. Gh. Popilian, *O gemă gnostică de la Romula.* [Sec. III — IV.] SCN, V, 1971, p. 211 — 213.

316. Gh. Popilian, *Tezaurul de denari romani republicani descoperit la Plopşor (jud. Dolj).* [50 piese, 135 — 19 î.e.n.] SCN, V, 1971, p. 380 — 384.

317. Gh. Popilian, *Descoperirea monetară de la Gostavăţ (jud. Olt).* [De la M. Antonius pînă în 167 e.n.] Historica, II, 1971, p. 35 — 51.

318. C. Preda, *Monedele getice de tip Vîrteju-Bucureşti.* [Imitaţii ale tipului Filip II.] SCN, V, 1971, p. 51 — 79.

319. C. Preda, *Monede dacice din bazinul Oltului mijlociu sau falsuri moderne?* [Monedele descrise de M. Gramatopol, RM, 1969, p. 450 — 454, sînt falsuri.] SCN, V, 1971, p. 247 — 249.

320. D. Protase, *Tezaurul monetar roman de la Tibudu (Transilvania). Observaţii şi precizări.* [Jud. Harghita; un singur tezaur, îngropat în 167, sub ameninţarea marcomanilor.] AMN, VI, 1969, p. 509 — 523.

321. N. I. Simache, *Două tezaure de denari romani republicani la Muzeul de istorie din Ploieşti.* [Vlădeni şi Chiţorani, 145 — 42, 137 — 63.] SCN, V, 1971, p. 377 — 379.

322. Z. Székely, *Noi descoperiri monetare greceşti în judeţul Covasna.* [Tetradrahmă tasiană, 3 drahme din Dyrrhachium.] SCN, V, 1971, p. 361.

323. R. Tanţău, *Restudierea tezaurului de monede romane republicane de la Stupini (jud. Bistriţa-Năsăud).* [După Cronologia Sydeham : 182 — 41.] SCN, V, 1971, p. 255 — 264.

324. I. Winkler, *Tipurile monetare ale daco-geţilor şi aria lor de răspîndire. Partea a II-a.* [Prototipurile macedonene erau transformate; nu exista, deci, intenţia de falsificare.] AMN, VI, 1969, p. 67 — 91.

325. I. Winkler, *Perioada emiterii monedelor şi dreptul monetar la geto-daci.* AMN, VII, 1970, p. 95 — 108.

326. I. Winkler, *Tezaurul de monede greceşti şi romane descoperite la Tisa (jud. Hunedoara) în 1872.* Sargetia, VII, 1970, p. 27 — 42.

327. I. Winkler, *Tezaurul monetar din secolul III e.n. descoperit la Apulum în 1902.* [Identifică în colecţiile Muzeului din Alba Iulia un tezaur descris de Cserni.] Apulum, IX, 1971, p. 359 — 369.

328. I. Winkler, *Despre datarea tezaurului antic descoperit lîngă Sebeş în 1491.* [Îngropat în sec. IV e.n.] Apulum, IX, 1971, p. 527 — 529.

329. I. Winkler, *Despre pătrunderea denarilor lui Marcus Antonius în Dacia,* SCIV, XXII, 1971, 1, p. 97 — 105.

330. I. Winkler, *Moneda „Prouincia Dacia".* [246 — 256.] SCN, V, 1971, p. 145 — 160.

331. I. Winkler, *Tezaurul de denari romani descoperit la Grădiştea de Munte în anul 1879.* SCN, V, 1971, p. 283 — 303.

XIII. DREPT ROMAN

332. G. Ciulei, *L'équité comme norme d'interprétation du droit chez Cicéron.* [Rezumat.] Rev. int. des droits de l'ant. (Bruxelles), XVII, 1970, p. 380.

333. M. Jacotă, *Tendinţe romane şi tendinţe orientale în ştiinţa dreptului la Roma.* [Rezumat.] StCl, XII, 1970, p. 374.

334. C. St. Tomulescu, *An Aristocratic Roman Interpretation at Aulus Gellius*. Rev. int. des droits de l'ant. (Bruxelles), XVII, 1970, p. 313 — 317; rezumat, p. 384.
335. C. St. Tomulescu, *Das aussergerichtliche* uadimonium *in den in Herculanum gefundenen Wachstafeln*. Rev. int. des droits de l'ant. (Bruxelles), XVII, 1970, p. 319 — 328.
336. C. St. Tomulescu, *Sur la loi Scribonia de usucapione seruitutium* [sic]. Rev. int. des droits de l'ant. (Bruxelles), XVII, 1970, p. 328—343.

XIV. TEXTE, TRADUCERI

337. *Antichitatea despre artele plastice*. Antologie, Cuvînt înainte, traducere şi note de Al. Cizek. Bucureşti, Meridiane, 1971, 224 p. + pl.
338. *Arte poetice. Antichitatea*. Culegere îngrijită de D.M. Pippidi. Traduceri : C. Balmuş, G. Guţu, Ionel Marinescu, M. Nasta, C. Noica, D. M. Pippidi. [Texte din Homer, Hesiod, Arhiloh, Teognis, Simonide, Corinna, Pindar, Theagenes, Xenofan, Gorgias, Metrodor, Democrit, Aristofan, Platon, Aristotel, Horaţiu, Dionis din Halicarnas, *Tratatul despre sublim*, Quintilian, Plutarh.] Bucureşti, Univers, 1970, 470 p.
339. *Izvoarele istoriei României. II. Autori. 2. De la anul 300 pînă la anul 1000*. Publicate de H.Mihăescu, Gh. Ştefan, R. Hîncu, Vl. Iliescu, Virgil C. Popescu. Bucureşti, Ed. Academiei, 1970, XXII + 768 p.
340. Ammonius, Stephanus, *Comentarii la tratatul despre interpretare al lui Aristotel, însoţite de textul comentat*. Traducere, cuvînt înainte, note şi comentariu de C. Noica. Bucureşti. Ed. Academiei, 1971, 215 p.
341. Homer, *Imnuri, Războiul şoarecilor cu broaştele, Poeme apocrife*. Traducere, prefaţă şi note de I. Acsan. Bucureşti, Minerva, 1971, LXIII + 301 p.
342. Homer, *Odiseea*. Traducere de G. Murnu. Studiu introductiv şi note de D. M. Pippidi. Ediţie definitivă. Bucureşti, Univers, 1970, 500 p.
343. Mauricius, *Arta militară*. Ediţie critică, traducere şi introducere de H. Mihăescu. Bucureşti, Ed. Academiei, 1970, 423 p. | StCl XIII, 1971, p. 289 — 295. N. Ş. Tanaşoca.
344. Menandru, *Ursuzul*. Traducere de N. I. Ştefănescu, Bucureşti, Univers, 1971, 71 p.
345. Platon, *Lysis*. Cu un eseu despre înţelesul grec al dragostei de oameni şi lucruri de C. Noica. Cu o postfaţă de T. Papadopol. Bucureşti, Ed. pentru literatură universală, 1969, 144 p. | ST, XXII, 1970, 5 — 6, p. 478 — 479, I. Zăgrean.
346. Sofocle, *Electra*. Traducere în versuri albe de N. Carandino. Bucureşti. Univers, 1971, 88 p.

XV. CULEGERI

347. *Actele celui de-al XII-lea Congres internaţional de lingvistică şi filologie romanică. II*. Redactor responsabil : Al. Rosetti; secretar de redacţie : Sanda Reinheimer-Rîpeanu. Bucureşti, Ed. Academiei, 1971, 1536 p. + hărţi.
348. *Actes du Xe Congrès international des linguistes. IV*. Bucureşti, 1970, II + 1184 p.
349. *Nouvelles études d'histoire. Publiées à l'occasion du XIIIe Congrès des sciences historiques, Moscou*. Bucureşti, Ed. Academiei, 1970, 386 p. | SUC (Historia), 1971, 1, p. 121 — 124. L. Gyemánt.
350. *Sources archéologiques de la civilisation européennes. Actes du Colloque international organisé par le Secrétariat Général de l'AISEE...Mamaia (Roumanie), 1 — 8 Septembre 1968*. Bucureşti, Association internationale des études du sud-est européen, 1970, 303 p.
351. *Studii de literatură universală şi comparată*. Sub îngrijirea lui I. C. Chiţimia şi Stan Velea. Bucureşti, Ed. Academiei, 1971, 281 p.

XVI. MANUALE DIDACTICE [1]

352. I. I. Bujor, Fr. Chiriac, *Gramatica limbii latine.* Ediția a II-a cu întregiri substanțiale, București, Ed. științifică, 1971, 428 p.

XVII. SUPRAVIEȚUIREA ANTICHITĂȚII

353. I. Bitay, *Antichitatea în istoriografia săsească din Transilvania în sec. XVII.* AMN, VII, 1970, p. 585 — 593.
354. M. Căpușan, *Le mythe chez Jean Giraudoux.* SUC (Philologia), 1970, 2, p. 119 — 125.
355. Gh. Ceaușescu, *Viziunea asupra lumii a antichității clasice în percepția lui Eminescu.* SLUC, p. 143 — 158.
356. Théophile Corydalée *Introduction à la logique.* Texte grec établi par Ath. Papadopoulos, précédé par une étude de C. Tzurkas, traduit et présenté par C. Noica. București, Association d'études sud-est européennes, 1970, XXXVIII + 237 p. | ST, XXII, 1970, 5 — 6, p. 482 — 483, V. Streinu.
357. Val. Al. Georgescu, *Le droit romain de Justinien dans les Principautés danubiennes au XVIIIe siècle. III. Le rôle de l'Hexabible d'Harménopule.* StCl, XIII, 1971, p. 207 — 239.
358. Vl. Hanga, *Le droit romano-byzantin a-t-il été reçu dans les Principautés roumaines ?* RRH, X, 1971, p. 2, p. 237 — 255.
359. S. Ioanid, *Lenin despre istoria veche.* AUB (Istorie), XIX, 1970, 2, p. 9 — 17.
360. N. Lascu, *Amintirea poetului Ovidiu la Constanța.* Pontica, III, 1970, p. 339 — 358.
361. M. Marinescu-Himu, *Posteritatea lui Homer în Grecia.* SLU, XVI, 1970, p. 147 — 155.
362. M. Pîrlog, *G. Coșbuc traducător al lui Homer.* LL, XXV, 1970, p. 55 — 71.
363. M. Șchiopu, *Motive mitologice în teatrul lui Alfieri.* SLUC, 1971, p. 109 — 131.
364. I. Vega, *Despre ultima versiune românească a „Poemului Naturii".* SLU, XVI, 1970, p. 157 — 161.

INDICELE BIBLIOGRAFIEI

Cifrele trimit la numerele de ordine

I. *Autori antici*

Ambrosius 67
Ammianus Marcellinus 192
Ammonius 340
Antistene 95
Ps.-Apuleius 77
Arhiloh 338
Aristofan 338
Aristotel 81, 83, 84, 88, 89, 90, 91, 92, 95, 96, 98, 338
Augustin 105

[1] Manualele pentru învățămîntul mediu retipărindu-se, fără menționarea ediției și fără schimbări notabile, la începutul fiecărui an școlar, nu vom înregistra în această rubrică decît lucrările noi (sau cele omise din repertoriile precedente).

Aurelius Victor 9
Cassius Dio 128
Cicero 79, 332
Clemens din Alexandria 137
Corinna 338
Cyprianus 112
Democrit 338
Dionis din Halicarnas 61, 338
Dioscorides 77
Eschil 74
Eutropius 136
Galenus 78
Gellius A 334
Gorgias 338
Gregorius din Nisa 101
Hesiod 338
Homer 73, 338, 341, 342, 361, 362
Horaţiu 338
Ioan Crisostomul 82, 99
Iordanes 57, 136
Iuvenal 53
Lucreţiu 62, 364
Mauricius 26, 55, 343
Menandru 344
Metrodor 338
Noul Testament 100, 104
Ovidiu 56, 58, 71, 75, 256, 360
Petronius 64
Pindar 338
Platon 93 a, 95, 338, 345
Plaut 47
Plutarh 338
Pompeius Trogus 54
Procopius 39, 192
Prudentius 67
Quintilian 338
Simonide 338
Sofocle 60, 346
Stephanus 340
Tratatul despre sublim 338
Symmachus 67
Tacit 65, 76
Theagenes 338
Theognis 338
Theophrast 97
Velleius Paterculus 66
Vergiliu 69, 70, 72
Xenofan 338
Xiphillinus 128

II. *Cuvinte*

a. g r e c e ş t i

Δᾶος 37
κόρη (κούρη) 36
κόρος (κοῦρος) 36

b. l a t i n e

Dauus 37
ille 50
super 46

III. *Autori moderni*

Acsan I 341
Albu I P 162
Alexandrescu P 163
Alexandrescu-Vianu M 164
Andriţoiu I 125
Andronic A 215
Anghelescu N 166
Aricescu A 167, 168, 169
Atanasiu 272
Babeş M 170, 171
Balmuş C 338
Barbu N I 42, 43, 62, 72
Barbu V 149, 172
Barnea A 273
Barnea I 173, 174
Báthony L 7
Băluţă C L 175, 279
Beltechi E 17
Berciu I 176
Bercuş C I 78
Berindei D 1, 2, 126
Bichir G 122, 177
Bitay I 353
Birzu L 123
Bogdan-Cătăniciu I 124
Bogrea V 3
Bologa V L 78
Borcilă M 3
Bordenache G 147, 185
Branişte E 99
Brătescu G 78

Brudiu L 275
Brudiu-Galaţi M 178
Bucovală M 179, 180
Bujor I I 352
Bulgaru V 4
Butoi M 276
Buzdugan C 278
Carandino N 346
Căpitanu V 277, 278
Căpuşan M 354
Ceauşescu G 355
Chiriac F 352
Chirilă E 214, 279, 280, 281, 282
Chiţescu M 283, 284, 285
Chiţimia I C 351
Chiţu S 286
Ciulei G 332
Cizek A 337
Cizek E 5, 63, 64, 65, 66
Cîrjan C 181
Coja M 182, 183, 185
Coman I G 67, 68, 80
Condurachi E 113, 125, 184, 185
Constantinescu Mircea 81
Constantinescu Miron 126
Constantinescu N 215
Cornicescu C I 82
Cosoi G 53
Costa T 6
Coteanu I 44
Covacef Z 186
Crăciun I 7
Crişan E 187
Crişan I H 188
Cucu V 189
Culcer A 190
Culică V 251, 252, 287
Daicoviciu C 8, 9, 10, 54, 55, 114, 126, 127
Daicoviciu H 126, 127, 128, 129, 130
Daniel C 100
David P I 109
Dănăilă I 29
Dănilă Ş 191
Decei A 144
Diaconu P 192
Didilescu I 83
Dimitriu S 185
Dinischiotu-Popescu I 69
Dolinescu-Ferche S 193
Donat-Stoianovici L 11
Doruţiu-Boilă E 115
Dörner E 131, 194
Dragomir I T 195, 196. 197
Dumitraşcu S 132, 280
Dumitriu A 84, 91
Duţu A 12,13
Edelstein F 45
Eftimie V 185
Fălticeanu D 14
Fer N 101
Ferenczi G 253
Ferenczi I, vezi Ferenczi Ş
Ferenczi Ş 198, 199, 253
Fischer I 15, 46, 47
Floca O 200, 201
Florescu F B 254
Florescu R 202
Foit G 215
Georgescu V A 357
Glodariu I 133, 203, 204
Gostar N 56, 205, 255, 256, 257
Göllner C 126
Gramatopol M 206, 288
Graur A 17
Gudea N 207, 208, 214, 258
Guţu G 70, 338
Gyemánt L 349
Gyulai P 204
Hanga V 358
Hîncu R 339
Hristodol G 7
Iancu G 7
Iconomu C 209
Iliescu M 48
Iliescu O 289, 290
Iliescu V 57, 134, 135, 136, 137, 138, 339
Ioanid S 359
Ionescu N C 259
Ionescu-Cîrligel C 210
Iordănescu D 150
Irimia M 18, 180, 211
Isac D 85
Isac Dan 102, 103
Ivănescu G 36
Jacotă M 333
Jakó S 260
Joja A 86, 87, 88, 89, 90
Joja C 91
Jude M 212

Lascu N 37, 58, 71, 360
Lazin G 291, 292
Liculescu M 311
Lucăcel V 214, 281, 293
Luchian O 294
Lungu T 1, 2
Lupaş L 38
Lupu N 8, 213, 261
Macrea D 19
Macrea M 116, 214
Maghiar N 117
Manolescu R 126, 260
Marinescu I 338
Marinescu-Himu M 361
Martinovici T 215
Matei M 215
Mălăescu D 280
Mărghitan L 201, 216, 217, 218, 246
Măril I 3
Micu I 20
Mihăescu G 282
Mihăescu H 49, 339, 343
Mihăilescu-Bîrliba V 295, 296, 297
Milea Z 219, 234, 281
Mircea I 104
Mitrea B 21, 22, 35, 293, 298, 299, 300, 301, 301 a, 302, 303, 304, 305, 306
Mitrofan I 220, 221, 222
Moga M 139, 307
Moga V 140
Moisiu A 105
Molcuţ E 118
Munteanu M 141, 142
Murnu G 342
Muşu G 72, 106, 107
Nasta M 60, 61, 73, 338
Neamţu G 7
Németi I 281
Nestor I 143
Nicorescu M 215
Niculescu A 50
Noica C 92, 338, 340, 345, 356
Nubar H 185, 223, 245
Ocheşanu Radu 308, 309, 310, 311
Olteanu Ş 117
Ordentlich I 281
Oţetea A 144
Papacostea-Danielopolu C 23
Papadopol T 345, 356
Papadopoulos A, vezi Papadopol
Petolescu C 108, 145, 224, 262
Petre A 146
Petre Z 74
Petrescu-Dîmboviţa M 24
Piatkowski A 25, 93
Pippidi D M 26, 27, 109, 147, 148, 225, 338, 342
Pîrlog M 262
Poenaru Bordea G 149, 263, 282, 297, 312, 313, 314
Poghirc C 28, 59
Pop C 214, 226, 227, 228, 229, 230
Popa A 119
Popa E 29
Popa R 117
Popescu Dorin 231
Popescu Emilian 232
Popescu Eugen 232
Popescu Virgil 339
Popescu-Marin M 17
Popilian G 233, 315, 316, 317
Posescu A 93a
Preda C 318, 319
Protase D 110, 111, 234, 264, 320
Purcărescu P 245
Rădulescu A 235
Reinheimer-Rîpeanu S 347
Rosetti A 357
Roşianu L 17
Russu I I 39, 150, 151, 152, 265, 266
Sala M 51
Sanie S 52, 236, 267
Sauciuc-Săveanu T 268
Sălceanu G 75
Săndulescu C 78, 94
Scorpan C 153, 237, 239
Simache N I 321
Simpetru M 154, 185
Sluşanschi D 76
Soroceanu T 155, 238
Stănescu E 30, 120
Stănuleţ C 112
Stoian Iorgu 31, 185, 269
Stoica O 242
Suceveanu A 156, 185, 239
Surdu A 95, 96
Székely Z 240, 241, 322
Şchiopu M 353
Ştef A F 40
Ştefan A 32

Ştefan G 125, 339
Ştefan M 189
Ştefănescu N I 344
Ştirban M 7, 126
Ştirbu C 314
Tanaşoca N Ş 343
Tanţău R 323
Tănăsescu G 33
Teodor G D 215
Theodorescu D 185
Tomulescu C S 334, 335, 336
Toropu O 242
Tudor D 157, 243, 244, 245
Ţarălungă P 284
Ţeposu L 222, 246
Ursachi V 246 a, 285
Váczy C 77
Váczy L 7
Vătămanu N 78
Vega I 364
Velea S 351
Vieru S 97
Vintilă-Rădulescu I 41
Vlassa N 247
Vlăduţescu G 98
Voivozeanu P 270
Voivozeanu Z 270
Vraciu A 28
Vulpe R 158, 159, 160, 161
Wald L 34
Winkler I 190, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331
Wollmann V 248, 271
Wolski W 176, 249
Zah E 121
Zaharia E 25
Zavatin-Coman E 250
Zăgrean I 345
Zbuchea G 120
Zirra V 185
Zrinyi A 204

L'ANNÉE PHILOLOGIQUE. Bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine (fondée par Jules MAROUZEAU) publiée par Juliette ERNST et par George KENNEDY, avec la collaboration de Marianne Duvoisin, Ingrid Robbe-Grillet, Pierre Langlois, Claude-Lise Foult et William C. West III, sous les auspices de la Société internationale de Bibliographie classique (administrateur : Pierre Wuilleumier). Tome XL : Bibliographie de l'année 1969 et complément des années antérieures. Paris, „Les Belles Lettres", 1971, XXX + 775 p. in 8°.

Ultimul volum apărut din *L'Année philologique*, bibliografie ale cărei merite sînt prea cunoscute cititorilor noştri pentru a mai fi nevoie să mă opresc asupra lor, se publică — cu regularitatea cu care am fost deprinşi — în aceleaşi condiţii ca volumul precedent (semnalat în St. clasice XIII, 1971, p. 263), în sensul că, după înlocuirea prof. T. Robert S. Broughton prin prof. George Kennedy în fruntea ramurii americane a colectivului redacţional, nici o altă schimbare n-a intervenit în alcătuirea echipei de colaboratori ai publicaţiei, nici în repartiţia sarcinilor lor obişnuite.

Ca întindere, volumul XL cuprinde acelaşi număr de pagini ca volumul XXXIX, rezultat obţinut prin comprimarea cîtorva rubrici socotite mai puţin importante pentru scopul urmărit, de noi înşirate în darea de seamă precedentă. În această ordine de idei, trebuie să arăt totuşi că bibliografia studiilor de arheologie preclasică şi periferică n-a devenit din această pricină mai mică, ba şi-a sporit proporţiile, în sensul că — faţă de 42 de pagini în volumul XXXVII — în volumul XL ea numără 64, la care se adaugă alte 60 pagini împărţite între secţiunile : arheologie generală (bibliografii, centre de studii, colecţii, metodologie şi tehnologie, enciclopedii, *corpora*), arheologie greacă, arheologie romană, arheologie creştină şi bizantină. Rezultă de-aci că pentru un tot mai mare număr de arheologi *L'Année philologique* e pe cale de a deveni un instrument de lucru la fel de preţios ca pentru filologi, istorici ori epigrafişti, de vreme ce — oricare le-ar fi meritele — *Fasti archeologici* nu sînt o bibliografie propriu-zisă, iar bibliografia anuală din Jahrbuch d. Deutschen Archäologischen Instituts nu comportă rezumatele analitice care constituie unul din meritele de căpetenie ale publicaţiei conduse de Juliette Ernst. Fireşte, bibliografia studiilor referitoare la regiunea carpato-dunăreană îşi află locul nu numai în secţiunea „arheologie preclasică şi periferică", unde-i sînt consacrate paginile 459 — 465, dar, de la caz la caz, şi în secţiunile înşirate înainte, pînă la cea din urmă — arheologia creştină [1].

[1] E locul să amintesc, în această ordine de idei, serviciile pe care de la întemeierea revistei noastre le aduce ştiinţei româneşti *Bibliografia clasică* publicată în fiece nou volum de colegul I. Fischer, ca şi chipul exemplar cum sînt realizate în ea despuierea periodicelor şi organizarea materialelor.

Cît vorbim de economia *Anului filologic*, aş vrea să mai relev (pentru cititorul puţin familiarizat cu o publicaţie ce n-ar trebui să lipsească din nici o bibliotecă universitară) uşurinţa cu care aceasta poate fi consultată şi folosită, mulţumită celor trei indici bogaţi care completează rubricile bibliografice : acel *al numelor antice* (care îngăduie cuiva să se lămurească fără zăbavă dacă în cursul unui anumit an s-au publicat ori ba lucrări mai mici sau mai mari cu privire la un personaj istoric sau la o anumită divinitate), acel *al umaniştilor şi al reprezentanţilor tradiţiei clasice* (din vremea Renaşterii pînă la Camus şi la Gorki), în sfîrşit *al autorilor moderni*, care în volumul XL ocupă nu mai puţin de 30 pagini, pe trei coloane.

O dată mai mult, nu pot încheia această notă de semnalare fără a exprima recunoştinţa „studioşilor" antichităţii pentru directoarea atît de importantei publicaţii bibliografice şi pentru harnica-i echipă de colaboratori.

D.M. Pippidi

E. DÖNT, *Homer*, Forschungsbericht, 5. Fortsetzung, I. Teil, în Anzeiger für die Altertumswissenschaft (Innsbruck), XXI. 1969, 3, col. 129 — 144.

Darea de seamă de care ne ocupăm reprezintă urmarea seriei începute în numărul IV al aceleiaşi reviste şi continuate de-a lungul anilor de către profesorul Albin Lesky[1], reunite apoi în articolul „Homeros" din RE, Suppl. Bd. XI, 1967. Cu referirea la acest articol îşi începe de fapt prezentarea şi E. Dönt, arătînd că lucrarea lui A. Lesky constituie cea mai recentă şi cea mai cuprinzătoare expunere de ansamblu asupra lui Homer, şi în acelaşi timp o oglindă clară a situaţiei cercetărilor, caracterizată printr-o perfectă înţelegere a esenţei şi posibilităţilor poeziei, precum şi printr-o rară obiectivitate şi prudenţă. De aceea, prezentarea lui Dönt va încerca să continue înfăţişarea problemelor în spiritul maestrului. Această primă parte a dării de seamă conţine o trecere în revistă a lucrărilor apărute între anii 1965 şi 1967, grupate în jurul a două probleme majore : limba şi stilul poemelor şi problema homerică. Desigur că nu este locul aici să facem un rezumat al rezumatului, nici să dăm lista tuturor titlurilor citate sau discutate ; ne vom mărgini însă să relevăm cîteva dintre ideile şi teoriile caracteristice etapei respective, pe acelea care oferă puncte de vedere noi şi noi perspective de cercetare.

În privinţa problemei homerice, există în prezent două tendinţe contrarii, în luptă pentru primul loc în cercetare : neoanalismul, al cărui susţinător principal este J.Th. Kakridis, de care Lesky se apropie foarte mult şi care, recunoscînd numeroasele contradicţii ale epopeilor, datorate tradiţiei şi izvoarelor epice diferite care au stat la baza lor, insistă asupra excepţionalelor calităţi artistice ale acestora, subliniind că ele nu pot fi atribuite decît geniului unui unic poet, care le-a compus în scris. Împotriva acestei concepţii se ridică cei care, pornind încă de la Milman Parry, a cărui cercetare rămîne fundamentală în istoria studiilor homerice, văd în epopeile homerice o producţie pur orală. Opoziţia principală ar fi deci aceea între „Schriftlichkeit" şi „Mündlichkeit", însă, aşa cum remarcă E. Dönt, în prezent sistemul de analiză este mult superior analiştilor de veche formaţie, se acordă mai puţină atenţie problemelor exterioare epopeilor, se porneşte de la conţinutul însuşi al poemelor, în tratarea lor se dă dovadă de mult mai puţin subiectivism.

În această veche dispută se semnalează un element nou, considerat ca foarte important de către autorul dării de seamă, şi pe care noi l-am situa pe undeva la jumătatea drumului

[1] Anzeiger IV, 1951, 65 — 80 şi 195 — 212 ; V, 1952, 1 — 24 ; VI, 1953, 129 — 150 ; VIII, 1955, 129 — 156 ; XII, 1959, 129 — 146 ; XIII, 1960, 1 — 22 ; XVII, 1964, 129 — 154 ; XVIII, 1965, 1 — 30. Ultimele două caiete (XVII, 1964 şi XVIII, 1965) au fost recenzate în Studii clasice XI, 1969, p. 320 — 324, de prof. Adelina Piatkowski.

dintre cele două poziții extreme ; este vorba de cercetarea lui Adam Parry, *Have we Homer's Iliad?* apărută în Yale Classical Studies, XX, 1966, p. 175 — 216. Fiul celebrului Milman Parry privește sceptic teoria tatălui său — comparația lui Homer cu poezia epică orală modernă a slavilor. Împotriva lui G.S. Kirk, care vorbea de fidelitate verbală pînă în cele mai mici amănunte în transmiterea epopeii (Classical Quarterly, 10, 1960, p. 271 — 281) și care elaborase magistrala împărțire a stilului epic în patru categorii („originative", „creative", „reproductive", „degenerate"), A. Parry susține, ca și Sterling Dow în 1954 (Classical Weekly, 49, p. 117), că transmiterea cuvînt cu cuvînt (*uerbatim*) a unui poem compus oral și nescris nu e de conceput, și respinge teoria lui Kirk ca prea subiectivă [2]. Convingerea lui A. Parry este că o Iliadă transmisă oral de-a lungul a șase generații ar fi fost ceva atît de diferit față de început, încît cîntărețul de la sfîrșitul acestui proces trebuie considerat ca autorul textului nostru, iar nu cel ipotetic, de la începuturile ei, care ar fi pus laolaltă ceea ce formează acum subiectul Iliadei. Ca urmare, A. Parry este convins că uriașul plan de construcție al Iliadei n-a putut fi conceput decît în scris, considerînd ca *terminus post quem* a doua jumătate a secolului VIII, adică momentul cînd scrierea putea să se bucure de o întrebuințare generală. Pornind la descrierea a ceea ce este „homeric" în Iliada, Parry încearcă să salveze chiar cele mai „disperate" locuri ale analiștilor (Il. X și Od. XXIV) arătînd, pe de o parte, că ele nu se explică printr-o constituire pur orală, iar pe de alta, că o interpolare presupune neapărat un text fixat în scris. Ceea ce prezintă valoros cercetarea lui A. Parry, este faptul că el pornește de la o interpretare care tinde să pătrundă în adîncul conținutului poeziei, încercînd să indice în modul cel mai concret mijloacele și concepția artistică a poetului Iliadei. În acest sens, Dönt consideră ca foarte important studiul acestuia despre limbajul lui Achile (*The Language of Achilles*, în Transact. & Proceed. Amer. Philol. Association, 87, 1956, 1 — 7, ale cărui idei sînt dezvoltate în articolul mai sus menționat), în care A. Parry arată cum materialul formularistic epic tradițional este folosit cu măiestrie pentru caracterizarea eroilor, ceea ce îi servește ca argument de bază pentru demonstrarea tezei lui fundamentale : „the name Homer must be reserved for the poet who composed the Iliad at the time when it was put into writing. The poets who preceded him, even if we imagine them as singing poems the length of the Iliad and dealing with the same theme or group of themes, cannot have been responsible for the essential quality of what we possess (201)".

Pe aceeași linie a relevării măiestriei poetului Iliadei în prelucrarea cu virtuozitate a materialului oferit de tradiția epică se situează Seth Bernadette în articolul *Achilles in the Iliad* (Hermes, 91, 1963, p. 1 — 16), precum și Gerald F. Else în *Homer and the Homeric Problem* (Lectures in Memory of Louise Taft Semple, Univ. of Cincinnati, 1965, 51 p.) care valorifică poezia homerică, pe cît posibil, din ea însăși, oferind interpretări și observații valoroase, dar exagerînd în scepticismul său total față de valoarea cercetării literare comparative, arheologice sau istorice pentru studiile homerice.

Un unitarian convins rămîne M. Van der Valk (*The Formulaic Character of the Homeric Poetry and the Relation between the Iliad and the Odyssey*, L'Antiquité Classique 35, 1996, p. 5 — 70), autorul monumentalei lucrări *Researches on the Text and Scholia of the Iliad*, Leiden, 1963. Tratînd cele două epopei ca fiind compuse de unul și același poet al cărui geniu îl relevă pretutindeni, Van der Valk arată că deosebirea fundamentală între Iliada și Odiseea se datorește subiectului lor, observînd totuși în aceasta din urmă unele tendințe datorate degenerării poeziei epice (amintind, astfel, de ultimul grad al poeziei epice, „degenerative", stabilit de Kirk). Deși recunoaște că în cadrul celor două epopei Dolonia ocupă o poziție aparte, el o atribuie totuși aceluiași poet ; în a doua parte a sa, articolul este îndreptat împotriva separării radicale a Iliadei de Odiseea preconizate de Page.

---

[2] Riposta lui Kirk a apărut recent în Proceedings of the Cambridge Philological Society, nr. 196 (16), 1970, p. 48 — 60, sub titlul *Homer's Ilias and ours*.

Printre analiști și neoanaliști sînt citați J. Wöhrmann (*Die homerische Frage in ihrer Bedeutung für die Homerinterpretation, dargestellt am 9. Gesang der Ilias*, în Der Altsprachl. Unterricht VIII, 3, 1965, 5 — 14), E. Heitsch (*Aphrodytehymnus, Aeneas und Homer. Sprachliche Untersuchungen zum Homerproblem*, Hypomnemata 15, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1965, 148 p. și *Der Zorn des Paris*, Festschrift für Joseph Klein, Göttingen, 1967, p. 216 — 247), H. Diller (*Hera und Athena im achten Buch der Ilias*, Hermes, 93, 1965, p. 137 — 147), care tratează probleme de cronologie relativă homerică, uneori cu o serioasă doză de subiectivism.

E. Dönt arată în concluzie că lucrările amintite contribuie fără îndoială la elucidarea problemei în sensul unei mai adîncite cercetări a textului, în vederea recunoașterii a ceea ce este „homeric" în Homer și deci asupra a ceea ce se poate atribui unui singur poet și ce nu. Ca poziție proprie față de problemele dezbătute, autorul dării de seamă stă alături de Albin Lesky, arătînd că, pe de-o parte, disputa oralitate-scriere nu poate fi fructuoasă decît într-o măsură limitată, iar pe de alta, că, dacă un singur poet genial a conceput Iliada sau Odiseea, el este atît de dator tradiției și predecesorilor săi, cîntăreți care au creat oral, încît, într-un anume sens, se poate vorbi de "oral poetry". După E. Dönt, problema homerică trebuie formulată prin întrebarea : în ce măsură pot fi desemnate poemele homerice ca formate și ajunse la un tot unitar prin forța poetică a unui singur om?

Articolele de limbă nu sînt prea numeroase și nu se semnalează lucrări de ansamblu. G. S. Kirk se ocupă în continuare de limba formularistică, nu însă ca analiză lingvistică propriu-zisă, ci pentru demonstrarea caracterului oral al poeziei homerice, făcînd însă distincție netă între "oral poetry" și "formulaic poetry"; se menționează totuși prudența cercetătorului, în comparație cu Notopoulos care consideră ca „oral poetry" nu numai fragmentele ciclului epic, dar chiar și imnurile homerice și pe Hesiod. Cea mai mare parte a discuțiilor pe această temă sînt grupate în volumul XX al revistei Yale Classical Studies, număr dedicat în exclusivitate studiilor homerice. În cadrul aceleiași probleme este menționat excelentul studiu al lui A. Hoekstra, *Homeric Modifications of Formulaic Prototypes. Studies in the Development of Greek Epic Diction*, în Verhandelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen 71/1, Amsterdam, 1965, 172 p. Hexametrul homeric face obiectul studiului lui A. Tsopanakis (*Problems in the Homeric Hexameter*, în Ἐπιστ. Ἐπετηρὶς Φιλος. Σχολῆς, 8 Thessaloniki, 1966, p. 337 — 374. În afară de acestea, o serie de lucrări de detaliu tratează măiestria stilistică a unor pasaje (scene de luptă, scutul etc.), altele se ocupă de mitologia homerică, de teme ca spațiul și timpul în eposul homeric ș.a.

Printre expunerile generale și mijloacele auxiliare ale cercetării homerice se menționează unele lucrări de popularizare ca : F. Codino, *Introduzione a Omero*, Piccola Biblioteca Einaudi, Torino, 1965, A. Michalopoulos, *Homer*, Twayne Publishers, New York 1966. Foarte apreciată este introducerea lui A. G. Tsopanakis, Εἰσαγωγὴ στὸν Ὅμηρο, Thessaloniki, 1967, 128 p., datorită unei succinte dar judicioase prezentări a problemelor fundamentale în stadiul lor actual, precum și unui studiu închegat asupra religiei și culturii, a limbii homerice, a transmiterii textului.

Printre reeditări sînt pomenite : A. Scotts, *The Unity of Homer* Biblo & Tannen, New York, 1965, precum și o nouă ediție prescurtată a celebrei *The Songs of Homer* de G.S. Kirk, sub titlul *Homer and the Epic*, Cambridge, 1965, 242 p., foarte utilă, în forma actuală, în special cercetătorilor de teorie literară, literatură comparată și epic în general.

Trebuie remarcat faptul că raportul lui Dönt este făcut cu multă grijă, cuprinzînd descrieri ample, pînă la detaliu, a celor mai multe dintre lucrări. Autorul este obiectiv în cea mai mare parte a prezentărilor, cu excepția, credem, a entuziasmului puțin exagerat în privința lucrărilor lui Adam Parry, care aduce fără îndoială elemente noi în argumentarea tezei unității poemelor și a unicității poetului care le-a scris ; nu se pot trece însă cu vederea și nici minimaliza contribuțiile lui Kirk la interpretarea poemelor homerice ca poezie orală, contribuții care reprezintă continuarea valoroasă și rodnică a strălucitelor studii ale lui Milman Parry, descoperitorul de

căi și orizonturi noi în exegeza homerică. Dar, într-o problemă asupra complexității și dificultății căreia nu mai trebuie de mult insistat, contribuțiile, ca și disputele nenumărate ne fac, aproape fără voia noastră, să dăm dreptate, fără maliție, cuvintelor lui E. Heitsch, care afirma în articolul mai sus pomenit : „Jede Antwort ist präformiert durch die vom Interpreten gewählte Fragegeweise".

Elisabeta Poghirc

H. STROHM, *Griechische Tragödie*, Forschungsbericht, 8. in Anzeiger für die Altertumswissenschaft (Innsbruck), XXII, 1969, 3 — 4.

De peste douăzeci de ani publicația de la Innsbruck oferă cititorului interesat de antichitatea clasică o orientare sigură în bibliografia din ce în ce mai vastă, consacrată acestei discipline. Fasciculul pe care îl semnalăm cuprinde, în redactarea lui Hans Strohm, cel de al optulea raport asupra tragediei grecești. După o parte generală care trece în revistă studiile consacrate, în ultimii ani, tragediei în ansamblu (p. 129 — 140), referatul lui Hans Strohm analizează în mod special literatura dedicată lui Eschil (p. 141 — 153). Prezentarea sa aduce în discuție nu numai volumele independente, dar și capitolele care privesc drama din unele lucrări cu profil mai larg sau articolele răspîndite prin diferite periodice. Ea amintește atît studiile cu caracter strict literar, cît și contribuțiile care urmăresc sensul unor termeni sau interpretarea unor pasaje obscure. Astfel, referatul lui H. Strohm este un îndreptar prețios și pentru specialistul preocupat de literatura greacă, și pentru filologul sau lingvistul interesat de textele tragice.

Liana Lupaș

V. PÖSCHL, *Virgil*, Forschungsbericht. Fortsetzung, 1. Teil în Anzeiger für die Altertumswissenchaft (Innsbruck), XXI, 1968, 4, col. 193 — 220.

Caietul al IV-lea din Anzeiger für die Altertumswissenschaft, 1968, ne prezintă în continuare publicațiile cele mai de seamă apărute între 1958 și 1968 asupra lui Vergilius. Bibliografia și analiza lucrărilor o face și de astă dată prof. Viktor Pöschl de la Heidelberg, mare autoritate în literatura vergiliană, ale cărui merite în adîncirea și reînnoirea interpretării poeziei mantovanului sînt prea cunoscute, ca să mă opresc asupra lor. Este vorba de o informație selectivă, căci dacă, așa cum afirmă Pöschl pe baza constatărilor făcute, în fiecare an apar cam o sută de lucrări asupra lui Vergilius, este firesc ca numai un număr relativ mic în comparație cu ce se publică să fie analizate. Dacă orice alegere vine cu un coeficient de apreciere personală, inevitabil, acesta este în mare măsură compensat prin obiectivitatea și competența celui ce face alegerea. În schimb o selecție făcută sub asemenea garanție cum este cea de față degajează ce este important din masa copleșitoare a publicațiilor apărute, permite să se vadă direcțiile importante ale cercetărilor, contribuie la adîncirea studiului, primejduit astăzi să se risipească asupra unor chestiuni uneori fără semnificație. În caietul de față informația se repartizează în patru secțiuni : Lucrări generale (I), lucrări privitoare la *Appendix* (II), la *Ecloge* (III) și *Georgice* (IV). Fiecare lucrare este analizată pe scurt, autorul prezentării reține ceea ce este esențial, își exprimă părerea asupra tezei susținute și a valorii contribuției, notînd ceea ce e de admis sau nu, cu observații pertinente care dovedesc marea sa familiaritate cu literatura problemelor, largă

comprehensiune, mult simț al măsurii. Vorbind despre cartea lui Friederich Klingner, *Virgil, Bucolica, Georgica, Aeneis*, Zürich u. Stuttgart, Artemis, 1967 Pöschl spune : „Este o fericire că i-a fost dat lui K. să prezinte, ca încoronare a operei vieții sale, o lucrare concluzivă asupra lui Vergilius, în care el, care era ca nimeni altul o *anima Virgiliana*, face totalul la al său *lungo amore*. Este cea mai însemnată lucrare care a apărut în perioada de timp pe care se întinde această informație, o piatră de hotar în istoria interpretării virgiliene". O *anima Virgiliana* — ierteni-se adaosul, este în aceeași măsură devotatul învățat de la Heidelberg, autorul vestitei *Dichtkunst Virgilis, Bild und Symbol in der Aeneis*. Serviciul pe care îl face și prin informarea sa studioșilor lui Vergilius este deosebit și merită toată recunoștința noastră.

G. Guțu

XÉNOPHON, *Cyropédie*, tome I, livres I et II. Texte établi et traduit par Marcel Bizos, Paris, Les Belles Lettres, 1971, LXI + 99 p.

La scurtă vreme după apariția *Ciropediei* în versiunea W. Gemoll, corectată de J. Peters, (Teubner, Leipzig, 1968 ; cf. prezentarea noastră în Studii clasice XIII, 1971, p. 264 — 266), Marcel Bizos publică o nouă ediție critică a acestei opere ; primul volum, cuprinzînd o amplă introducere generală, textul și traducerea primelor două cărți ale *Ciropediei* a apărut de curînd în colecția Asociației „Guillaume Budé".

În introducere editorul face o amănunțită prezentare a personalității autorului grec și a operei sale. Caracterizînd *Ciropedia* drept o *summa* a ideilor despre educație, politică, morală, artă militară, vînătoare, echitație ale lui Xenofon, idei ce se regăsesc și în alte opere ale sale, anterioare sau posterioare tratatului editat acum din nou, M. Bizos îi subliniază caracterul predominant parenetic, moralizator. Afirmația, datînd încă din antichitate, potrivit căreia tratatul ar fi lipsit cu totul de valoare istorică este întărită de editor cu argumente scoase dintr-o minuțioasă analiză critică a tuturor faptelor relatate de Xenofon despre domnia lui Cirus și antecedentele sale. Sînt cercetate pe rînd viața particulară a lui Cirus, personalitatea sa, sistemul de educație la perși sub Cambyse, educația lui Cirus, calitățile sale de militar, dialogul lui Cirus cu Cambyse despre îndatoririle unui bun general, calitățile de om de stat ale lui Cirus, așa cum apar ele din scrierea lui Xenofon. Mărturia autorului este examinată critic ; comparația cu informațiile provenind din alte surse pune în evidență îndepărtarea lui Xenofon de la adevărul istoric. Această îndepărtare este lesne explicabilă prin țelul moralizator și nu istoric al lucrării sale. Portretul suveranului ideal și nu portretul lui Cirus a fost ținta pe care și-a propus-o autorul grec.

Caracterizarea personalității literare a lui Xenofon, evidențierea însușirilor sale de povestitor și portretist, situarea operei sale în istoria literaturii grecești, definirea originalității autorului în comparație cu Platon sau Isocrate alcătuiesc conținutul ultimei părți a introducerii, solid sprijinită pe analiza textului și valorificînd critic întreaga bibliografie modernă a problemei. De o atenție deosebită se bucură chestiunea paternității lui Xenofon asupra „epilogului" operei. Spre deosebire de E. Delebecque, unul din cei mai avizați cercetători contemporani ai lui Xenofon, M. Bizos contestă această paternitate.

Ca și înaintașul său W. Gemoll, M. Bizos împarte cele șapte manuscrise mai importante pe care-și sprijină ediția în trei grupe notate cu *x*, *y*, *z*. În acord cu emendatorul ediției Gemoll, J. Peters, care valorifica la rîndul său cercetările xenofontice din vremurile mai noi, editorul francez consideră că manuscrisele din grupele *y* și *z* sînt cele mai vrednice de încredere și renunță cu totul la cele din grupa *x*. Domnia-sa a colaționat de asemenea și manuscrisele incomplete *Bremensis* b 23 (=R), *Ambrosianus* B 119 sup. (=m) și *Vaticanus gr.* 1335 (V), concordînd pri-

mul și al treilea cu grupa *y*, al doilea cu grupa *z*. Mărturia acestora are rolul de a garanta, se susține, textul din manuscrisele acestor grupe. Pe alocuri ele conțin unele lecțiuni originale, interesante.

O noutate a ediției Bizos este folosirea unui număr de manuscrise necunoscute celorlalți editori sau cel puțin necitate de ei. E vorba de codicele *Venetus Marcianus gr.* 511, *Parisinus gr.* 90 (sec. XV), *Vaticanus gr.* 143 (sec. XIV) și *Vaticanus gr.* 129 (sec. XI). Cel mai important dintre toate este ultimul. Acesta garantează textul cuprins în manuscrisele din grupa *y* al cărei reprezentant cel mai vechi se dovedește a fi. E de datoria noastră să menționăm, urmîndu-l pe editor, că manuscrisele amintite i-au fost comunicate de cunoscutul codicolog francez J. Irigoin. În majoritatea lor aceste codice nu fac decît să confirme textul grupei *y*; lecțiunile originale pe care le cuprind sînt puțin numeroase.

Editorul folosește de asemenea fragmentele din *Ciropedia* cuprinse în papiri. Dintre cele 8 papirusuri cu fragmente xenofontice cunoscute și analizate de A. Pack (*The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, Ann Arbor, 1965), două datează din secolul al II-lea iar 6 din al III-lea. Majoritatea papirilor confirmă textul grupei *y* și uneori al grupei *z*.

În același sens, în sprijinul grupei *y*, vorbesc și mărturiile tradiției indirecte a textului *Ciropediei*. Fragmentele păstrate la Athenaios, Stobaios, Priscian, Photios, la anonimul autor al lui Περὶ δημηγοριῶν, sprijină textul transmis de grupa *y* în chip evident. Constantin Porfirogenetul și Suidas dau texte mai apropiate de grupa *z*. Și tradiția indirectă, studiată competent de W. Persson încă în 1915, are așadar valoarea mai ales a unui garant pentru textul *y* și, în parte, pentru manuscrisele notate cu *z*.

Stabilirea textului xenofontic este deosebit de dificilă și, după opinia celor mai avizați filologi, supusă în chip fatal unui procent mai mic sau mai mare de subiectivitate din partea editorului. Este fără îndoială meritul lui Marcel Bizos de a ne oferi un text, sprijinit pe cea mai bună grupă de texte, cea notată cu *y* și desemnată ca atare de consensul întregii tradiții manuscrise directe și indirecte. Fidelitatea față de grupa *y* este principiul de bază al ediției de care ne ocupăm.

Nu am putea spune că ediția Bizos înlocuiește ediția Gemoll-Peters, tocmai din pricina fatalei subiectivități de care vorbeam. Nu e însă mai puțin adevărat că filologul francez ne oferă o ediție critică din cele mai bune, însoțită de un aparat elegant alcătuit și complet, de o traducere remarcabilă și, în spiritul colecției franceze, de o introducere care informează asupra celor mai noi cercetări și exprimă, în același timp, o poziție personală atît în chestiunile de istorie literară cît și în cele legate de tradiția manuscrisă a operei editate.

Ne îngăduim totuși să observăm că adoptarea celor mai multe dintre emendările propuse de J. Peters de către autorul acestei ediții face să ne apară exagerat de severă caracterizarea lor din nota 2, p. LIV: „Un nouveau tirage de l'édition Gemoll, très superficiellement corrigée par J. Peters, est paru en 1967 (sic !)" — ediția a apărut în 1968 — . De altfel M. Bizos revine în cîteva locuri la lecțiunile Gemoll, respinse ulterior de Peters, deși multe dintre aceste corectări, departe de a fi superficiale, erau, ni se pare, justificate. Observăm de asemenea că lipsa numerotării marginale a rîndurilor face dificilă consultarea aparatului critic (care folosește numerotarea acestora). Inserarea la sfîrșitul introducerii a unei bibliografii complete cuprinzînd edițiile și studiile dedicate Ciropediei ar fi împodobit în chip util și potrivit calității ei ediția lui Marcel Bizos.

Nicolae-Șerban Tanașoca

comprehensiune, mult simț al măsurii. Vorbind despre cartea lui Friederich Klingner, *Virgil, Bucolica, Georgica, Aeneis*, Zürich u. Stuttgart, Artemis, 1967 Pöschl spune : „Este o fericire că i-a fost dat lui K. să prezinte, ca încoronare a operei vieții sale, o lucrare concluzivă asupra lui Vergilius, în care el, care era ca nimeni altul o *anima Virgiliana*, face totalul la al său *lungo amore*. Este cea mai însemnată lucrare care a apărut în perioada de timp pe care se întinde această informație, o piatră de hotar în istoria interpretării virgiliene". O *anima Virgiliana* — iertă-ni-se adaosul, este în aceeași măsură devotatul învățat de la Heidelberg, autorul vestitei *Dichtkunst Virgilis, Bild und Symbol in der Aeneis*. Serviciul pe care îl face și prin informarea sa studioșilor lui Vergilius este deosebit și merită toată recunoștința noastră.

G. Guțu

XÉNOPHON, *Cyropédie*, tome I, livres I et II. Texte établi et traduit par Marcel Bizos, Paris, Les Belles Lettres, 1971, LXI + 99 p.

La scurtă vreme după apariția *Ciropediei* în versiunea W. Gemoll, corectată de J. Peters, (Teubner, Leipzig, 1968 ; cf. prezentarea noastră în Studii clasice XIII, 1971, p. 264 — 266), Marcel Bizos publică o nouă ediție critică a acestei opere ; primul volum, cuprinzînd o amplă introducere generală, textul și traducerea primelor două cărți ale *Ciropediei* a apărut de curînd în colecția Asociației „Guillaume Budé".

În introducere editorul face o amănunțită prezentare a personalității autorului grec și a operei sale. Caracterizînd *Ciropedia* drept o *summa* a ideilor despre educație, politică, morală, artă militară, vînătoare, echitație ale lui Xenofon, idei ce se regăsesc și în alte opere ale sale, anterioare sau posterioare tratatului editat acum din nou, M. Bizos îi subliniază caracterul predominant parenetic, moralizator. Afirmația, datînd încă din antichitate, potrivit căreia tratatul ar fi lipsit cu totul de valoare istorică este întărită de editor cu argumente scoase dintr-o minuțioasă analiză critică a tuturor faptelor relatate de Xenofon despre domnia lui Cirus și antecedentele sale. Sînt cercetate pe rînd viața particulară a lui Cirus, personalitatea sa, sistemul de educație la perși sub Cambyse, educația lui Cirus, calitățile sale de militar, dialogul lui Cirus cu Cambyse despre îndatoririle unui bun general, calitățile de om de stat ale lui Cirus, așa cum apar ele din scrierea lui Xenofon. Mărturia autorului este examinată critic ; comparația cu informațiile provenind din alte surse pune în evidență îndepărtarea lui Xenofon de la adevărul istoric. Această îndepărtare este lesne explicabilă prin țelul moralizator și nu istoric al lucrării sale. Portretul suveranului ideal și nu portretul lui Cirus a fost ținta pe care și-a propus-o autorul grec.

Caracterizarea personalității literare a lui Xenofon, evidențierea însușirilor sale de povestitor și portretist, situarea operei sale în istoria literaturii grecești, definirea originalității autorului în comparație cu Platon sau Isocrate alcătuiesc conținutul ultimei părți a introducerii, solid sprijinită pe analiza textului și valorificînd critic întreaga bibliografie modernă a problemei. De o atenție deosebită se bucură chestiunea paternității lui Xenofon asupra „epilogului" operei. Spre deosebire de E. Delebecque, unul din cei mai avizați cercetători contemporani ai lui Xenofon, M. Bizos contestă această paternitate.

Ca și înaintașul său W. Gemoll, M. Bizos împarte cele șapte manuscrise mai importante pe care-și sprijină ediția în trei grupe notate cu *x*, *y*, *z*. În acord cu emendatorul ediției Gemoll, J. Peters, care valorifica la rîndul său cercetările xenofontice din vremurile mai noi, editorul francez consideră că manuscrisele din grupele *y* și *z* sînt cele mai vrednice de încredere și renunță cu totul la cele din grupa *x*. Domnia-sa a colaționat de asemenea și manuscrisele incomplete *Bremensis* b 23 (=R), *Ambrosianus* B 119 sup. (=m) și *Vaticanus gr.* 1335 (V), concordînd pri-

mul şi al treilea cu grupa *y*, al doilea cu grupa *z*. Mărturia acestora are rolul de a garanta, se susţine, textul din manuscrisele acestor grupe. Pe alocuri ele conţin unele lecţiuni originale, interesante.

O noutate a ediţiei Bizos este folosirea unui număr de manuscrise necunoscute celorlalţi editori sau cel puţin necitate de ei. E vorba de codicele *Venetus Marcianus gr.* 511, *Parisinus gr.* 90 (sec. XV), *Vaticanus gr.* 143 (sec. XIV) şi *Vaticanus gr.* 129 (sec. XI). Cel mai important dintre toate este ultimul. Acesta garantează textul cuprins în manuscrisele din grupa *y* al cărei reprezentant cel mai vechi se dovedeşte a fi. E de datoria noastră să menţionăm, urmîndu-l pe editor, că manuscrisele amintite i-au fost comunicate de cunoscutul codicolog francez J. Irigoin. În majoritatea lor aceste codice nu fac decît să confirme textul grupei *y*; lecţiunile originale pe care le cuprind sînt puţin numeroase.

Editorul foloseşte de asemenea fragmentele din *Ciropedia* cuprinse în papiri. Dintre cele 8 papirusuri cu fragmente xenofontice cunoscute şi analizate de A. Pack (*The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, Ann Arbor, 1965), două datează din secolul al II-lea iar 6 din al III-lea. Majoritatea papirilor confirmă textul grupei *y* şi uneori al grupei *z*.

În acelaşi sens, în sprijinul grupei *y*, vorbesc şi mărturiile tradiţiei indirecte a textului *Ciropediei*. Fragmentele păstrate la Athenaios, Stobaios, Priscian, Photios, la anonimul autor al lui Περὶ δημηγοριῶν, sprijină textul transmis de grupa *y* în chip evident. Constantin Porfirogenetul şi Suidas dau texte mai apropiate de grupa *z*. Şi tradiţia indirectă, studiată competent de W. Persson încă în 1915, are aşadar valoarea mai ales a unui garant pentru textul *y* şi, în parte, pentru manuscrisele notate cu *z*.

Stabilirea textului xenofontic este deosebit de dificilă şi, după opinia celor mai avizaţi filologi, supusă în chip fatal unui procent mai mic sau mai mare de subiectivitate din partea editorului. Este fără îndoială meritul lui Marcel Bizos de a ne oferi un text, sprijinit pe cea mai bună grupă de texte, cea notată cu *y* şi desemnată ca atare de consensul întregii tradiţii manuscrise directe şi indirecte. Fidelitatea faţă de grupa *y* este principiul de bază al ediţiei de care ne ocupăm.

Nu am putea spune că ediţia Bizos înlocuieşte ediţia Gemoll-Peters, tocmai din pricina fatalei subiectivităţi de care vorbeam. Nu e însă mai puţin adevărat că filologul francez ne oferă o ediţie critică din cele mai bune, însoţită de un aparat elegant alcătuit şi complet, de o traducere remarcabilă şi, în spiritul colecţiei franceze, de o introducere care informează asupra celor mai noi cercetări şi exprimă, în acelaşi timp, o poziţie personală atît în chestiunile de istorie literară cît şi în cele legate de tradiţia manuscrisă a operei editate.

Ne îngăduim totuşi să observăm că adoptarea celor mai multe dintre emendările propuse de J. Peters de către autorul acestei ediţii face să ne apară exagerat de severă caracterizarea lor din nota 2, p. LIV: „Un nouveau tirage de l'édition Gemoll, très superficiellement corrigée par J. Peters, est paru en 1967 (sic !)" — ediţia a apărut în 1968 —. De altfel M. Bizos revine în cîteva locuri la lecţiunile Gemoll, respinse ulterior de Peters, deşi multe dintre aceste corectări, departe de a fi superficiale, erau, ni se pare, justificate. Observăm de asemenea că lipsa numerotării marginale a rîndurilor face dificilă consultarea aparatului critic (care foloseşte numerotarea acestora). Inserarea la sfîrşitul introducerii a unei bibliografii complete cuprinzînd ediţiile şi studiile dedicate Ciropediei ar fi împodobit în chip util şi potrivit calităţii ei ediţia lui Marcel Bizos.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

MÉNANDRE, *La Samienne*. Tome I, 1. Texte établi et traduit par Jean-Marie Jacques, Paris, Les Belles Lettres, 1971, LXXX + 54 p.

Într-o dare de seamă anterioară, (StCl, VIII, p. 261—275, v. în special p. 267) am avut prilejul să mă refer la editarea lui Menandru în colecţia „Guillaume Budé", oprindu-mă cu precădere asupra comediei *Dyscolos*, publicată în 1963 (partea a 2-a din tomul I al ediţiei de ansamblu). Iată acum şi volumul care alcătuieşte partea 1 din acelaşi tom — cu o modificare a planului iniţial (de vreme ce imediat după *Samiana*, tot aici urma să apară şi *Scutul*) [1].

Ordinea editării pieselor se justifică atît prin succesiunea lor în *codex Bodmerianus* (care conţine *Samiana* în primele nouă folii, urmată de *Dyscolos*), cît şi prin datele cronologiei lor efective. Ambele piese datează din epoca de tinereţe a poetului, *Dyscolos* fiind de prin 417/16, iar *Samia* anterioară. În primul rînd din cauza prologului, mai interesant decît al „Morocănosului" dar prea lung (de o ineficienţă dramatică la care însuşi Menandru va renunţa); în al doilea rînd din cauza elementelor de pantomimă şi comic buf, amintind în mod expres de comedia veche (cf. cele două sub-capitole din studiul lui Jacques, intitulate *le prologue* şi *les effets de gros rire* — — cu remarci extrem de pertinente, p. LX—LXV). Pentru cei sensibili la toate inflexiunile dialogului — şi chiar ale monologurilor menandriene — piesa devine interesantă, de o ironie cromatică, de un farmec rînd pe rînd arhaic, sentenţios şi modern, ambiguu, mai ales dacă nu pierdem nuanţele şi ne străduim să refacem cu imaginaţia vizuală (într-un ritm specific) mişcarea scenică. Putem chiar afirma că odată cu preluarea unor elemente de parodie din comedia veche, Menandru este conştient de jocul destul de facil pe care îl *punctează dinainte* în tiparul intrigii: cu elemente prefabricate ale comediei de moravuri, produse de-a lungul deceniilor anterioare. De aceea, tînărul dramaturg îşi permite, pe cît se pare într-o măsură mai mare decît în *Dyscolos*, parodierea subiectului însuşi. Deci însăilarea peripeţiilor, mai rapidă de astă dată, vrea să sublinieze comicul, poate chiar neverosimilul surprizelor. Ce-i drept, nu există un patetic al caracterelor de factura celui din „Morocănosul"; în schimb resorturile comice funcţionează mai suplu şi de multe ori, ca în filmele din perioada mută, comice sau ironic-semnificative, ne asaltează „tot felul de schime" — aici, reacţii eronate ale personajelor, imobilizate pentru cîteva minute cu grimasa neînţelegerii sau a falsei lor indignări. Or, după ce se acumulează, trei, patru, cinci încurcături de acelaşi acabit, scenele — mai ales figurarea lor vie, după normele unui joc alert — ele sfîrşesc prin a deveni comice, prin a sugera nebunia benignă a bătrînilor stăpîni şi tendinţele fanfaroane ale tînărului. Amprenta specifică, potrivit unei intenţii generale a poetului, trebuie s-o contureze situaţia personajului care dă titlul piesei: Chrysis, curtezana din Samos. Găsim deci confirmarea tendinţei semnalate adeseori (printre altele şi în cronica noastră sus-menţionată) [2]. Menandru va fi mereu preocupat de reabilitarea şi aprofundarea unor situaţii şi a unor tipuri pe care opinia publică — mai ales respectabilitatea claselor avute din vremea sa — le trata cu severitate, le condamna cu ipocrizie. Această preocupare nu este

[1] Aşa cum procedează de pildă Colin Austin, în ediţia din „Kleine Texte..." (*Menandri Aspis et Samia*). recenzată de C. Georgescu în această revistă (vol. XII din 1970, cronica *Arisque reponimus ignem*, p. 191 — 196). Amănuntele date acolo despre starea manuscriselor şi despre principalele lacune ale *Samienei*, laolaltă cu bibliografia selectivă a studiilor şi ediţiilor apărute pînă în 1970, ne dispensează de a mai reproduce şi în cronica noastră informaţii de acest gen. Vom insista mai mult asupra specificului piesei (în spiritul observaţiilor formulate de noi în articolul citat *supra*, p. 271 şi urm. — paragrafele intitulate „Problema tiparelor comediei de moravuri"), pornind bineînţeles de la discutarea amplului comentariu publicat de J.M. Jacques în subsolul traducerii sale.

[2] Cf. StCl, VIII, p. 274 şi *Notice* din ediţia lui Jacques — remarcile de la p. XLI — XLIII şi LXV (de ex. „La bienveillance qui régit les rapports de Chrysis avec les autres personnages ...définit sans doute l'atmosphère de φιλανθρωπία du théâtre de Ménandre, mais il est aussi un témoignage de poids en faveur de la bonté de le Chrysis". Iar despre concepţia personajului: „il y a dans Chrysis le pressentiment des belles figures de courtisane de la maturité").

materializată în mod consecvent, patetic-moralizant (cum va proceda ulterior Terenţiu) : morala piesei, *tendinţa* ei (dacă ne putem permite utilizarea unui asemenea termen ...) ne-o dă însăşi acţiunea şi premisele intrigii. Personajul propriu-zis al curtezanei nu ocupă în desfăşurarea scenică efectivă primul plan. Dar tot ce se petrece, toată ponderea intrigii se reazimă pe o situaţie anterioară determinantă, pe o atitudine fundamentală a sclavei din Samos. Această comportare ne dă *premiscle* acţiunii şi totodată configuraţia subiectului : tînărul Moschion, unicul fiu adoptiv al bogătaşului Demeas, s-a încurcat în toiul unei serbări nocturne a femeilor cu juna Plangon (în piesă „persona muta"), fiica vecinului Niceratos, om nevoiaş, şi de aceea tocmai deosebit de susceptibil, camarad statornic al lui Demeas. Îndată ce a reieşit că Plangon este însărcinată, amantul sincer şi generos nu pregetă să-şi arate intenţiile matrimoniale [3]. Dar lucrurile nu merg atît de uşor : pentru a pune în mişcare acţiunea piesei, intriga împleteşte două serii de circumstanţe. În primul rînd bătrînii erau amîndoi plecaţi într-o călătorie ; ca atare Niceratos cel sever n-a putut fi anunţat de-a dreptul, iar pentru pregătirea lui Demeas nu s-a ivit ocazia favorabilă. Cu a doua serie de circumstanţe intervin sincronismele hazardului. Demeas trăia, oarecum neoficial, cu Samiana. Or, se nimerise tocmai pe-atunci să rămînă şi ea însărcinată. Cu o generozitate mai operantă decît intenţiile sincere ale tinerilor, Chrysis oferă să preia rodul iubirii lor şi să-l dea drept propriul ei copil. Acţiunea comedici începe cu monologul informativ al tînărului Parmenon, înainte de întoarcerea bătrînilor (anunţată în acest prolog). Apoi din nou Chrysis — curtezana samiană — confirmă tînărului hotărîrea ei de a sluji drept pavăză şi „trompe l'œil" (sc. a 2-a). Asistăm la bucuria bătrînilor de a fi regăsit Atena, oraş luminos în care strălucesc „virtuţile pure ale săracilor" [4]. Pe fondul acestei dispoziţii sufleteşti Menandru înlănţuieşte ironic : hotărîrea celor doi (Demeas şi Niceratos) de a-şi uni odraslele, anunţată subit lui Moschion (actul II), mai înainte de a i se da prilejul să explice progresiv felul în care tinerii anticipaseră cu prea multă înfrigurare planurile cuminţi ale părinţilor. De acum înainte peripeţiile în contra-timp se vor succeda tot mai rapid. La începutul actului III Demeas surprinde, în martor neobservat, spectacolul idilic al curtezanei care alăptează un prunc. În scenele următoare este atît de furios încît nu rabdă explicaţiile sclavului Parmenon şi o izgoneşte pe Chrysis, acuzată de trădare şi de cinică ingratitudine.

Verva din aceste neînţelegeri este accentuată prin împletirea cu accente tradiţional-groteşti : paralel se află în treabă un bucătar, chemat mai înainte pentru pregătirea banchetului de nuntă. La sfîrşit (scena a 6-a), schiţează un act de mediere bătrînul Niceratos, care nu tolerează atîta sălbăticie şi acordă drept de azil curtezanei ; fără să-şi dea seama că introduce în propria sa casă un cal troian. Lucrurile se agravează în scena cea mai lungă (a 2-a), din actul IV. Din nou Demeas nu-l lasă pe fiul său să se explice aşa cum se cuvenea. Din frînturile de explicaţii înţelege iar greşit, de astă dată fiind convins că samiana l-a înşelat cu propriul său fiu. Faţă de atîta perversitate însuşi Niceratos se vede obligat să înfiereze „ucigaşa". După ce a părăsit scena furios, Moschion izbuteşte în sfîrşit să restabilească adevărul. Pentru Niceratos însă o nouă revelaţie se produce din nou într-o scenă mută de „spionaj" : acum o surprinde alăptînd pe ingenua sa fiică. Este ultima neînţelegere care trebuie aplanată, cu concursul instinctelor urbane ale amicului Demeas, bucuros de a-şi fi regăsit fiul şi totodată amanta credincioasă. Fericita metamorfoză prilejuieşte regrete emfatice, formulate cu o vervă umoristică pe care n-o găsim în *Dyscolos* : „Pe Hefaistos ! pe drept s-ar cuveni să mor ! Heracles,

---

[3] J. M. Jacques aduce drept loc paralel caracterizarea situaţiei la Terenţiu, în *Adelphoe* ; v. 471 şi urm. : *ad matrem uirginis uenit ipsus... / ...iurans se illam ducturum domum/...utrgo ex eo compressu grauida factast.*

[4] Propriu-zis luminozitatea oraşului străluceşte pe toate planurile şi, detaliu semnificativ, este opusă atmosferei poluate din Pont şi din Bizanţ ! În felul acesta reiese şi deplina semnificaţie a versului pe care l-am tradus mai sus interpretativ : καθαρά... ἀγαθ'...
(re dat de J. M. Jacques prin „Ici, au contraire, les purs trésors des pauvres").

ce țipăt a tras ! Asta era ; cere foc și amenință în gura mare : o să ardă copilul — așa zice —. Vai ! pe nepotul meu îl voi vedea prăjit !"

Bineînțeles, toate se vor aranja ; dar Niceratos, chiar după ce va da consimțămîntul său, va rămîne furios și reticent (anticipînd oarecum rigiditatea lui Cnemon, „mizantropul").

Vasta *introducere* a lui Jacques (*Notice* p. V—LXXXV) pune în lumină majoritatea detaliilor de construcție pe care le-am semnalat pînă aici (capitolul *La structure et l'intrigue*, cu următoarea tematică : *Sobriété de la matière — Les cinq actes — Le choeur — Le titre alternatif — Construction de l'intrigue — Préparations — Effets de surprise — L'art du quiproquo — Influence de la tragédie — L'humour*). Lipsește, în oarecare măsură, o definire mai netă a înlănțuirii unor *contraste ironice*, așa cum am încercat să le schițăm pentru articulațiile majore ale acțiunii în paragrafele de mai sus. Subscriem însă pe de-a-ntregul caracterizării actului IV : „... cette espèce de chassé-croisé des deux vieillards, dont l'un accueille Chrysis quand l'autre la chasse, dont l'un est indigné quand l'autre est calme... et qui ne se rejoignent dans l'indignation que pour communier dans l'erreur, tout est fait pour amuser et ravir le spectateur dans cet admirable quatrième acte, une totale réussite en fait d'invention et de verve comiques" (p. XXVI).

În capitolul consacrat *caracterelor* și principalelor *motivări* sîntem de acord cu o bună parte din observațiile (mai ales despre *elementele tipice* din felul de a fi al lui Moschion, — caracterizat prin buna sa credință de κόσμιος, omul care se integrează în mod armonios în ordinea morală, dar nu credem că decizia cam prematură a bătrînilor de a-și căsători urmașii, alegerea lui Plangon sau misterul copilului curtezanei, ar fi un fel de potriveli sau expediente superficiale, îmbinate de Menandru pentru a închega la nimereală intriga. În opinia noastră această piesă recurge (mai mult decît *Dyscolos*) la comicul de situații și de intenții (mai precis ceea ce am numit „înlănțuirea ironică" a peripețiilor).

La fel ca și situația samienei, această înlănțuire comportă și o morală ironic-amară, așa cum va fi pretutindeni reflexiunea lui Menandru, în multe intrigi și desfășurări scenice care implică o serie de motivări subînțelese, voit neclare. De aceea tocmai nu aflăm nimic despre soarta copilului-dublet al lui Chrysis. El este ignorat de ceilalți dar absența lui, care devine un „quiproquo" fericit pentru Moschion și Plangon, aduce tonalitatea patetică — o motivare subînțeleasă pentru atitudinea curtezanei, pentru zelul și abnegația nobilă cu care suportă toate persecuțiile, îndeplinind datoriile unei mame adoptive (compensînd pe cît se pare amărăciunile ascunse ale maternității frustrate). Dacă ținem seama de virtuozitatea poetului care știe să ne arate cum se înțeleg cuvintele pe jumătate — sau cu totul altfel decît ar vrea vorbitorii[5] — trebuie să-i acordăm creditul unor bogate nuanțe de clar-obscur, pe care le obține cu ajutorul sensurilor subînțelese sau implicite.

În direcția tipologiei motivelor și a caracterelor credem de asemenea că studiul mai amănunțit al locurilor în care se recunoaște la Terențiu, mai ales în *Adelphoe*, o contaminare cu această piesă va oferi indicii prețioase despre natura exactă a receptării (implicit a decodării) temelor și procedeelor menandreice (indicații sumare la J.-M. Jacques, p. XLVI, 5 și urm., mai ales în notele explicative).

Stabilirea textului se remarcă prin aceleași calități, apreciate de noi și în recenzia precedentă[6]. Editorul îl urmează în majoritatea pasajelor controversate și lacunare pe Austin. Ne vom limita să consemnăm numai cîteva sugestii și diferențe de interpretare. În primul rînd, ni se pare nepractică dubla numerotare a versurilor. Tocmai cifrele puse în paranteză se referă la numărul versurilor efectiv păstrate. La începutul piesei Jacques presupune că lipsesc opt versuri, primul rînd fiind numerotat cu cifra 9 (pentru majoritatea editorilor este versul

---

[5] Mai ales în actul III scena a 4-a și act. IV, sc.a 2-a (dar și în alte pasaje).
[6] StCl, VIII, p. 270 — 271.

1...). În ansamblu, în actuala ediție piesa numără, cu estimarea lacunelor, 910 versuri (la Austin, care preferă de obicei numerotarea „efectivă", 738 de versuri).

În v. 11 propunem restaurarea unei segmentări diferite: ...] ν ἔτι λυπῆσαι με δεῖ (în loc de „...] νε τι). Am avea deci o propoziție de tipul: „... Iată de ce mai trebuie să sufăr *încă*, ... ceva dureros". Mai departe, cu lecțiunea ἐγράφην Jacques intră în detaliile unei explicații cam laborioase despre înscrierea lui Moschion în rîndul efebilor. Credem că trebuie restituit ἐτράφην (Kassel), mai firesc. Tînărul vrea să spună că la început era crescut în condiții prospere, dar nu se deosebea cu nimic de alte odrasle. Treptat, a început însă tot mai mult să se comporte ca un om deosebit de mărinimos; de aceea tocmai este nenorocit acum (ἀθλιώτερος). Această motivare nuanțată nu s-a bucurat încă de o explicație satisfăcătoare în comentariu. Ea ține de progresiunea autobiografică din restul mărturisirilor. După cum au presupus unii editori (prin deducții care țin seamă și de marea lacună din vv. 27—35), cu timpul tînărul și-a arătat mărinimia și față de tatăl său adoptiv, pe care vroia să-l răsplătească pentru felul în care îl crescuse. Pentru el a răpit-o cîndva pe Chrysis (tot așa cum Eschine în *Adelphoe* o răpește pe citaristă pentru fratele său Ctesifon). Acum însă tînărul se folosește de curtezană pentru a masca o situație penibilă; de aceea tocmai este nefericit, în așteptarea unei explicații cu tatăl său.

În scena lacunară din actul II, după versul 163 (la Jacques 290), se preferă în v. 180 λέγειν, deși mai expresiv pare să fie ψέγειν („a blama ceva" — poate hotărîrea prea pripită). La versul 207 (376 Jacques), trebuia menționată întregirea πολύς (Kassel), foarte nimerită. La v. 386 (J.) se adoptă restituirea lui Lloyd-Jones πληγὴν λαβών, judicioasă din punct de vedere al nuanței rezultative. Jacques nu se pronunță în privința întregirii διὰ κενῆς pentru v. 218 (nemenționată în aparat). La v. 486 ni se pare nimerită preluarea restituției σὸν φ[ησιν] (Sandbach).

În actul IV, la început (v. 593 J.) παρατενεῖς dă efectiv un sens mai bun, „tu me feras périr" (reluat de altfel și în v. 421), aici în loc de παραμενεῖς, lecțiune destul de ciudată. În marea scenă centrală (cu tetrametri trohaici), jumătatea versului 450 (622 J.) a fost fericit emendată prin adăugarea unei particule; „...o]ὐκ ἄριστ' ἐγὼ <γὰρ> ὡς. Apoi versul 452 este atribuit, ca un fel de cotitură strategică, lui Niceratos: „Tu primul, Moschion, să-l abordezi *înaintea mea*". Vom avea deci la sfîrșit μου în loc de μοι. La versul 649 era mai judicioasă emendația lui Kassel: 'Αλλ' ἐρῶ în loc de ἐγώ din B. În v. 675 J. a fost preluată conjectura lui Lloyd-Jones (urmat și de Austin), referitoare la obiceiul amuzant de a scuipa în sîn, cinstind pe Adrasteia (nume restituit conjectural). Deci: „εἰς κόλπον (sc. πτύω) τὴν 'Αδράστειαν. Se citează un loc paralel din Teocrit 6,39.

Spre sfîrșitul actului V, în scena a 5-a, ni se pare foarte nimerită întregirea din v. 698 (870 J.), propusă de Handley: ἐμαυτῷ — care ar preciza un element nou (subînțeles pînă atunci) al biografiei lui Demeas. Îl adoptase pe Moschion, *în locul unui fiu al său* (probabil decedat). Detaliul merita să fie menționat (măcar pentru interesul conjecturii), într-o notă specială.

Prin atitudinea sa prudentă și obiectivă, prin amploarea notelor explicative, care se referă adeseori la „realii" specifice vieții cotidiene din vremea lui Menandru, această ediție recentă aduce o contribuție originală și valoroasă la opera de reinterpretare a marelui comediograf. Așteptăm cu nerăbdare continuarea seriei, în dorința de a regăsi un comentariu suplu (în gustul francez) al *Arbitrajului* și al celor mai reprezentative fragmente.

M. Nasta

CICÉRON, *Discours*, Tome XVI, 1re partie. *Contre L. Pison.* Texte établi et traduit par Pierre Grimal. Paris, Les Belles Lettres, 1966, 197 p. + o hartă.

Pentru cine urmăreşte activitatea atît de bogată şi atît de multilaterală a lui P. Grimal, consacrată în special problemelor majore ale civilizaţiei romane, pasiunea savantului francez pentru munca migăloasă a criticii de text poate constitui o surpriză; surpriza se transformă însă, la lectura ediţiei pe care o prezentăm, într-o vie satisfacţie, cînd cititorul regăseşte, în stabilirea textului şi în amplele comentarii care argumentează aproape fiecare lecţiune aleasă, aceeaşi mînă de maestru, aceeaşi fineţe şi precizie a raţionamentului, acelaşi dar de convingere cu care-l deprinseseră celelalte lucrări ale autorului.

Discursul împotriva lui L. Piso se situează într-una din cele mai agitate perioade din viaţa oratorului; întors din exil în vara 57, Cicero caută să consolideze victoria politică a rechemării sale şi să-şi găsească un loc, şi nu unul mediocru, în desfăşurarea, destul de precipitată, a evenimentelor premergătoare sfîrşitului republicii; nu neglijează, în acelaşi timp, să urmărească răzbunarea împotriva celor pe care-i socotea vinovaţi de exilul său. Speranţele, incertitudinile, pasiunile şi calculele lui Cicero şi-au găsit ecoul literar în discursurile şi în corespondenţa anilor 57—55; printre cele dintîi, *In Pisonem* ocupă un loc important, atît ca mărturie istorică, cît şi ca document psihologic şi ca operă literară.

După ce-i stabileşte data, între iulie şi septembrie 55, P. Grimal, considerînd discursul ca „le dernier acte d'un drame qui s'était noué bien des années plus tôt, aux Ides de décembre 63, lorsque les conjurés complices de Catilina avaient été exécutés dans le *Tullianum*", trece în revistă (p. 9—65) evenimentele politice al căror actor sau martor a fost Cicero între anii 63 şi 55, de la cauzele exilului, aşadar, pînă la împrejurările ţinerii discursului. La prima vedere, un număr atît de mare de pagini consacrate, într-o prefaţă, unor evenimente în general cunoscute şi, unele, atît de depărtate în timp, ar putea să surprindă. Parcurgerea lor atentă oferă însă cititorului nu numai satisfacţia intelectuală şi estetică provocată de urmărirea unei expuneri perfect închegate şi elegant prezentate, ci şi o interpretare inedită a faptelor şi a relaţiilor dintre ele, bazată pe înlăturarea ideilor moştenite şi pe o reexaminare a izvoarelor: este vorba, în primul rînd, de restabilirea unui echilibru al valorii documentelor: majoritatea provenind de la Cicero (discursuri, scrisori) şi aproape nici unul de la adversarii săi, viziunea de ansamblu ar putea fi deformată. Împotriva acestei posibile deformări reacţionează P. Grimal cînd prezintă poziţia fiecărui personaj, mobilele fiecărei acţiuni, erorile lui Cicero în aprecierea situaţiei generale şi a propriei sale importanţe politice [1], cu consecinţele lor în actele şi atitudinile oratorului şi cu reacţiile pe care le trezesc. Pentru istoricii epocii, paginile acestei introduceri, atît de bogate în explicaţii seducătoare [2], vor rămînea, fără îndoială o sursă permanentă de reflecţii utile; iar biografii lui Cicero vor avea să revizuiască unele aprecieri curente: naivitatea şi vanitatea oratorului sînt numai aparenţe îndărătul cărora se ascund manevre propagandistice; înfăţişîndu-se, în discursuri şi în scrisori, ca centru al vieţii politice romane, Cicero ar fi urmărit conştient acreditarea în public a acestei idei (p. 39). Remarcabile sînt apoi paginile (44—65) dedicate personalităţii lui Piso, epicureu (prieten al lui Philodem din Gadara), om politic onest şi administrator competent şi moderat. Către acesta şi nu către ilustrul său adversar se îndreaptă simpatia lui P. Grimal: „Pison avait, dans ce débat, une position plus forte que celle de son ad-

[1] Un exemplu, referitor la perioada care succede întoarcerea din exil: „Il refuse d'imaginer que les luttes qui se sont déroulées depuis un an dans la Curie et au Forum aient pu avoir d'autres raisons que le souci de son propre sort. Il se croit le centre de Rome...".

[2] Vezi, de exemplu, ipoteza privind neaşteptata „volte-face" a lui Clodius, care, agent notoriu al lui Caesar, cere la un moment dat anularea actelor din timpul consulatului acestuia (p. 32 — 33); Clodius dorea să exercite astfel presiuni asupra lui Caesar pentru a împiedica votarea legii cu privire la rechemarea din exil a lui Cicero.

versaire. Cicéron s'abandonne à sa longue colère. Il prononce un discours d'une incroyable violence, et d'une mauvaise foi non moins remarquable. S'il a surpassé Pison en éloquence, il ne l'a certes pas égalé en dignité" (p. 65).

Urmează (p. 65—71) analiza discursului lui Cicero, al cărui plan este greu de sezisat, din cauza dispariției părții inițiale (P. Grimal propune rectificarea ordinii unor fragmente), dar care nu izvorăște din libera desfășurare a inspirației, ci dintr-un atent calcul al efectelor urmărite: deși își are originea într-o improvizație dictată de resentimente, discursul capătă, grație artei și experienței lui Cicero, înfățișarea unei construcții riguroase: „Nous avons là un discours charpenté hâtivement, dans la fièvre de l'improvisation. Le miracle, c'est que Cicéron ait trouvé pourtant, malgré sa colère, dans les ressources de son « métier », les réflexes nécessaires à une composition sensible" (p. 71).

Paginile 72—77 sînt consacrate descrierii manuscriselor și principiilor stabilirii textului. Textul se bazează, ca și la editorii anteriori, pe de o parte pe palimpsestul *P* (Taurinensis, sec. V, dispărut în incendiul din 1904), iar pe de altă parte pe familia reprezentată de *V* (Vaticanus H. 25, sec. VIII—IX) și de excerptele ms. *C* (Cusanus 52, sec. IX, care a aparținut lui Nicolaus Cusanus)[3]; pe lîngă acestea se grupează o serie de manuscrise provenind pe cît se pare dintr-un arhetip comun, reprezentat, indirect, de Codex Erfurtensis (*E*, sec. XII, azi la Tübingen) și de cîteva manuscrise din secolul al XV-lea: *e* (Palatinus Vaticanus lat. 1525), *f* (Erlangensis 618), *X* (Vaticanus lat. 11458, despre care se afirmă că ar fi copia executată de Poggio după cîteva manuscrise descoperite la începutul secolului al XV-lea, azi dispărute; a aparținut lui Muret și a servit unor editori din sec. XVIII); acesta din urmă este singurul din numeroasa familie a copiilor zise *recentiores* (provenite, cu adausuri din alte tradiții și cu conjecturi humaniste, din copia lui Poggio) de lecțiunile căruia editorul a ținut seama în mod sistematic; clasificarea întregului grup nu a fost încă întreprinsă și e îndoielnic dacă efortul cerut de o asemenea investigație ar fi răsplătit de descoperirea unor tradiții independente de cele cunoscute; de aceea, P. Grimal, ca și predecesorul său imediat, R. G. M. Nisbet (Oxford, 1961), se mulțumește cu utilizarea sporadică a grupului. Prefața se încheie (p. 77—79) cu indicații bibliografice (ediții și cele mai importante studii).

În constituirea textului, P. Grimal respectă, în măsura posibilului, lecțiunea manuscriselor, renunțînd la numeroase conjecturi (și la nu mai puțin frecvente eliminări de pasaje) propuse de editorii anteriori, chiar și la unele dintre cele acceptate de R. G. M. Nisbet. Pentru exemplificare, vom cita cîteva din pasajele unde opțiunea editorului este argumentată în notele finale[4]:

14: *sic* < *a* > *equatum praebebas consulatum tuum* Ω, R. Klotz: *quasi addictum* Halm, *optionatum* Madvig, *emancipatum* Kayser, *pigneratum* și apoi *inlaqueatum* Müller; conservarea textului manuscriselor, justificată la p. 160, presupune o imagine din viața militară: consulatul lui Piso e comparat cu o cîmpie fără obstacole (*aequatum*), care oferă drum liber nelegiuirilor lui Clodius.

44: *absens imperator est appellatus* Ω: *apsens* V, *ab senatu* Manutius, Müller, A. Klotz, Clark, Nisbet; justificarea conservării, la p. 176: *absens* înseamnă aici « înainte de întoarcere » și nu este așadar superfluu.

94: *neminem inuitus inuitabis* Ω: *inuitum* Hotomanus, R. Klotz, Müller, Clark, Nisbet; justificat, p. 195: *inuitus* « du bout des lèvres ».[5]

Nu este, evident, vorba de un principiu rigid: P. Grimal acceptă nu numai multe din vechile conjecturi ale primilor editori, simple și clare, ci și unele datorate filologilor secolu-

---

[3] Acest manuscris este omis din stema de la p. 77.

[4] Nu ne-a stat la dispoziție, pentru comparații, decît ediția C.F.W. Müller, Leipzig, Teubner 1904 (reeditarea celei din 1893).

[5] Alte exemple în § 39 (p. 173), 53 (p. 178) etc.

lui al XIX-lea şi al XX-lea, mai ales pe acelea seducătoare prin ingeniozitatea lor, ca, de exemplu:

25: *purpurissataeque buccae* Halm: *pulsataeque* Ω, *cerussataeque* recc.

62: *specillis prope scrutatus est Alpis* Madvig („brillante conjecture", p. 183): *pecullis* V, *speculis* f, *spiculis* E e X.

85: *Zbelsurdi* (nume al lui Iuppiter) Nisbet (bazat pe o descoperire epigrafică; cf. p. 191, n. 1): *uelsuri* Ω.

Emendările propuse de P. Grimal însuşi sînt puţin numeroase:

76: *Vestrae cupiditates prouinciarum effecerunt, uestrae fraudes, uestrum scelus, uestrae criminationes insidiarum mearum*: *uestrae fraudes, uestrum scelus, uestrae criminationes insidiarum mearum, uestrae cupiditates prouinciarum effecerunt* codd.; alţi editori, printre care şi Nisbet, plasează primele patru cuvinte (ale textului Grimal) după al doilea verb al frazei, *collocarunt*; Halm şi Müller le suprimă. Argumentarea este prezentată la p. 188: la începutul frazei, palimpsestul are o lacună în care ar fi putut încăpea cuvintele discutate. Lacuna fiind însă ceva mai extinsă (cuprinde şi ultimele cuvinte ale frazei precedente), este greu de decis dacă într-adevăr aceste patru cuvinte au existat în palimpsest; în favoarea presupunerii lui Grimal (şi deci împotriva conjecturii acceptate de Nisbet) pledează faptul că după *collocarunt* textul palimpsestului este identic cu al celorlalte manuscrise: se poate desigur susţine şi ideea că eroarea exista şi în arhetip. Un calcul precis al dimensiunii lacunei din P nu mai este posibil, din cauza dispariţiei manuscrisului.

87: *uectigalem prouinciam... seruis tuis <pro> publicanis a te factam esse meminisli*: *seruis publicanis* codd., *seruis* Bake, Müller, Nisbet. Conjectura e verosimilă din punct de vedere paleografic (două cuvinte care încep cu aceeaşi literă), oferind şi un sens clar, conform cu cel propus de M. Rostovtseff, *Social and Econ. Hist.*, II, p. 987; ne întrebăm totuşi dacă aceeaşi interpretare nu poate fi satisfăcută şi de textul manuscriselor: «sclavii tăi < jucînd rol de > publicani».

89: *Quid quod... ad bestias amicos sociosque misisti? Quid quod...*: *misisti quid quod* X, *misisti quid* E e f, *misisti, quod* Garatoni, Müller. Separarea frazei este ingenioasă şi restabileşte un paralelism obişnuit în discursurile lui Cicero.

La acelaşi paragraf, P. Grimal propune încă două întreruperi de fraze prin semnul întrebării; ambele au avantajul cert al respectării tradiţiei manuscrise: *cum tuis teneris saltatoribus ... contulisti? Quid, cum ...*: *contulisti quid cum* E f X, *contulisti qui tum* e, *contulisti quod* Müller. Şi, mai jos: *uenisti? Quid, cum*: *uenisti qui cum* Ω, *uenisti, quod, cum* Müller.

La acestea s-ar mai putea adăuga o propunere făcută exclusiv în comentariu:

29: *Consulem tu (tum* Ω) *te fuisse putas, cuius in imperio qui rem publicam senatus auctoritate seruarat, † idemque in Italia, qui omnis omnium gentium partis tribus triumphis deuinxerat, is se in publico tuto statuit esse non posse?*: *... seruarat, is se in Italia...* Manutius, *idem se* Mommsen, *is domi se aut denique* Madvig, *seruarat in Italia itemque* R. Klotz, *seruarat, in Italia, itemque qui* Nipperdey, *is quidem* cum dubit. Nisbet; P. Grimal propune (p. 168) *is in Vrbe idemque in Italia*, conjectură care oferă un sens satisfăcător; nu e însă uşor de explicat omisiunea celor trei cuvinte.

În ceea ce priveşte valoarea manuscriselor, preferinţele editorului se îndreaptă, către lecţiunile palimpsestului P, cînd acestea sînt cunoscute; deşi elogiat în prefaţă (p. 73), manuscrisul fragmentar V nu se bucură de aceeaşi consideraţie, fiindu-i preferat în numeroase pasaje consensul celorlalte manuscrise sau chiar numai al unei părţi dintre ele (Ω — consensul dintre *E, e, f* şi *X* — sau, respectiv, *X* sau α — consensul dintre *E, e,* şi *f* —). Alegerea lecţiunilor este uneori explicată în notele finale (p. 162, n. 5 pentru § 19, sau 165, n. 4, pentru § 20, de exemplu); în unele cazuri însă, mai ales atunci cînd lecţiunea palimpsestului e cea respinsă, ar fi fost necesară justificarea soluţiei adoptate. Astfel, de exemplu, la § 49: *optauerat* V Ω: *optarat* P, unde alegerea editorului nu pare a se sprijini nici pe uzajul

gramatical al lui Cicero, nici pe ritmul frazei (clauzula — — / — ∪ ∪ nu e cu mult mai frecventă decît (—) — — / — ∪).

Aparatul critic este pozitiv şi, de aceea, foarte clar. Se folosesc indicaţiile negative numai în cazul lecţiunilor manuscrisului C, care oferă uneori parafrazări ale textului.

Comentariul exegetic este distribuit, ca în alte volume ale colecţiei, în două secţiuni: unele note figurează în subsolul traducerii, iar altele, „complementare", la sfîrşitul volumului. Criteriul distribuirii se deosebeşte însă de cel, pur tipografic, folosit foarte des, şi are în vedere caracterul notelor: cele care sînt indispensabile înţelegerii textului sau traducerii sînt date în subsol, notelor complementare fiindu-le rezervat ca obiect comentariul critic (justificarea alegerii unei lecţiuni, argumentarea unei conjecturi, a conservării, împotriva unor editori, a lecţiunii manuscriselor etc.) şi istoric (împrejurările desfăşurării unor evenimente, aluzii, antichităţi, prosopografie). Claritatea şi eleganţa expunerii, vastitatea informaţiei, concentrarea unui maxim de date într-un spaţiu minim sînt calităţi care se dispensează de alte elogii. Nu este vorba însă nici în aceste note de o erudiţie depersonalizată, îndreptată exclusiv către detalii; regăsim exprimată şi aici atitudinea lui P. Grimal faţă de principalele personaje ale discursului. Despre Piso: „Pison... n'a pas voulu user de ce droit [= acela de a fi întîmpinat oficial de către cetăţile pe unde trecea] et s'est contenté, comme un voyageur bourgeois, de descendre dans les auberges. Cicéron feint de voir, dans ce qui n'était sans doute que modestie et désir (très épicurien) de « cacher sa vie », une bassesse d'âme, dont Pison (ainsi que le prouve sa conduite après 49) était en réalité incapable" (p. 124). Despre Cicero: „Les termes de Cicéron ne sont donc que l'expression approximative de la vérité" (p. 173). „On voit que l'indignation dont l'orateur fait preuve à l'égard de Gabinius n'est pas de très bon aloi" (p. 178). „L'argument de Cicéron est ici de très mauvaise foi; Cicéron feint de ne pas comprendre ce que voulait dire Pison, et qui était indéniable" (p. 187). Toate aceste aprecieri fac, desigur cu voia editorului, să sporească şi nu să diminueze gloria lui Cicero: după mai bine de două mii de ani acţiunile şi cuvintele oratorului nu au devenit seci documente de arhivă, ci stîrnesc încă pasiuni partizane.

Armonia ansamblului şi precizia detaliilor fac fără îndoială din această ediţie una din reuşitele remarcabile ale colecţiei „Guillaume Budé" [6].

I. Fischer

M. TVLLI CICERONIS *Scripta quae manserunt omnia*. Fasc. 4: *Brutus*, recognouit Henrica Malcovati, Editio altera. Leipzig, Teubner, 1970, XVIII+126 p. (Bibliotheca Teubneriana)

A doua ediţie a acestui text, revăzută de autoare în urma apariţiei comentariului lui A. E. Douglas [1] şi a unei ample dări de seamă a lui E. Badian [2] nu se deosebeşte fundamental de prima formă, apărută în 1965 [3], fiind mai degrabă o recitire cu îndreptări şi adăugiri restrînse.

---

[6] Realizarea tehnică este de asemenea de bună calitate. Semnalăm totuşi cîteva mărunte, erori tipografice: p. 96, § 8: numai litera *c* din *Marcium* trebuia tipărită italic; p. 104, primul rînd al aparatului: *Q* trebuia tipărit cu caractere drepte; p. 123, ultimul rînd al aparatului: sigla *C* trebuia tipărită cu majusculă.

[1] Oxford, Clarendon Press, 1966, cu textul lui A. S. Wilkins (Oxford, 1903). însoţit de o introducere şi un comentariu originale.

[2] JRS, LVII, 1967, 223 — 230; recenzia examinează deopotrivă ediţia Malcovati (1965) şi cea Douglas (1966).

[3] Asupra primei ediţii v. StCl, XI, 1969, p. 306 — 308.

Adaosurile privesc în special contribuţiile noi la stabilirea şi la comentarea acestui tratat, publicate între anii 1965 şi 1969. Noile trimiteri bibliografice constituie, de altfel, singura noutate din Introducere, în care autoarea nu a considerat necesar să insereze nici o menţiune asupra condiţiilor reeditării textului.

După cîte ne-am putut da seama dintr-o revedere fugară a pasajelor celor mai spinoase, îndreptările i-au fost sugerate în întregime editoarei de recenzia menţionată a lui E. Badian — — o contribuţie metodologică însemnată la stabilirea celui mai năpăstuit text dintre cele ale tratatelor retorice ciceroniene. Însuşindu-şi reproşul de a fi păstrat iniţial o linie de apreciere prea conservatoare, E. Malcovati a hotărît să accepte, pe baza observaţiilor judicioase ale recenzentului, cîteva conjecturi fericite, ca de pildă : *defensiuncula* faţă de *defensione iuncta* (162), apoi *Numerius Fabius Pictor* faţă de *nuaserius* (mss.) şi de *Ser.* (edd. 81), *Afella* faţă de *a filia* (mss.) şi de *Ofella* (edd. 178) şi *Q. Metellus*<*Q.*> *f.* faţă de lacuna din mss. şi de <*L.*> propus de Martha (206) [4]. În acelaşi timp, autoarea renunţă la unele intervenţii mai puţin inspirate, admiţînd valabilitatea explicaţiilor furnizate de către Badian, spre exemplu : *et ego, inquam, intellego, Brute* fără transpoziţie (123), *quam ut* şi nu *quamuis* (edd. 174), *sine neruis* fără *non* (edd. 177). În sfîrşit, E. Malcovati s-a resemnat să noteze cu « crux » şi *inluminatam* (*sapientiam* 213) şi *quam eius actionem* (273). Totuşi, cel puţin în prima situaţie, credem că încercarea anterioară a editoarei de a reţine lecţiunea manuscriselor era foarte rezonabilă şi că ea s-a lăsat prea uşor impresionată de nemulţumirea metaforică şi — de astă dată — — neargumentată a lui Badian ; apărînd pe aceeaşi pagină (*op. cit.*, 227) viabilitatea unui « hapax » ca *defensiuncula*, recenzentul apreciază drept „gibberish" o formaţie expresivă ocazională ca *inluminatam*, fără să ţină seama că Cicero îl foloseşte cu vădită satisfacţie, pe *inluminari*, mai ales în tratatele retorice [5], şi că turnura apologetic-exclamativă a pasajului în cauză nu contrastează întru nimic cu o asemenea inovaţie frapantă.

Un caz ca acesta rămîne însă unic şi este în afară de orice îndoială că reeditarea îmbunătăţită a acestui tratat va găsi ecoul cuvenit în rîndul celor interesaţi de retorica antică. [6]

Dan Sluşanschi

CICÉRON, *De natura deorum*, livre premier, ed. M. van den Bruwaene, Bruxelles, Latomus, 1970 (coll. Latomus 107).

După monumentala ediţie a lui A. S. Pease (2 vol., Cambridge, Massachusets, 1955—1958), o nouă publicare a tratatului *De natura deorum* necesită, în mod evident, o situare a acestuia prin raport cu cea a filologului american, şi, în acelaşi timp, o precizare a caracteristicilor care ar urma să-i confere un loc distinct în seria ediţiilor care au marcat, pe rînd, etape importante în exegeza textului ciceronian, şi anume : O. Plasberg (editio maior, 3 vol.), Teubner, 1911, O. Plasberg — W. Ax (editio minor), Teubner, 1933, H. Rackham, Loeb Classical Library, 1933.

Profesînd faţă de ediţia Pease admiraţia de care s-a bucurat din partea unanimităţii criticii, M. van den Bruwaene formulează totuşi, în paragraful consacrat predecesorilor săi re-

[4] Odată cu modificarea unor nume proprii ar fi fost necesare unele schimbări şi în *Index nominum*, unde citim, ca şi în prima ediţie, *Ser. Fabius Pictor* şi unde lipseşte trimiterea la par. 206 sub numele lui *Q. Caecilius Metellus Nepos*.

[5] Cf. *De orat.*, 3, 25 şi 3, 101 ; v. şi TLL, VII, 1, 392 — 393.

[6] Menţionăm în treacăt scăparea tipografică *concertator*.. *n* pentru *concertatorium* (*dicendi genus*) din *Index uerborum notabilium* (p. 121).

zerva că „parfois dans l'amas de notes formé au bas de chaque page on souhaiterait un peu plus de dicernement, [...] mais les matériaux ont été trop souvent entassés d'une telle façon qu'il est pratiquement impossible d'en dégager les conclusions utiles" (p. 33).

Este de aceea de presupus, în mod implicit, că intenţiile autorului erau de a proceda, pe de o parte, la trierea dirijată a materialului bibliografic şi, pe de alta, de a oferi puncte de vedere personale şi consecvent argumentate în elucidarea problemelor textului, accentul principal căzînd asupra surselor doctrinare [1], De altfel, lectura prefeţei şi a comentariului demonstrează permanenţa efortului depus de editor în acest sens.

Însăşi structura „Introducerii" este edificatoare : după o prezentare generală de trei pagini („L'oeuvre philosophique de Cicéron", p. 5, „Le *De natura deorum*", p. 5—6), urmează un capitol mai extins („Les écoles philosophiques", p. 7—13), dedicat definirii fiecărei şcoli filozofice în parte. Pentru M. van den Bruwaene, trăsătura dominantă a şcolilor greceşti contemporane, care a determinat şi modalitatea receptării acestora de către Cicero (şi întreaga filozofie romană) este eclectismul extrem, caracterizat prin îmbinarea elementelor provenite chiar din corpul doctrinar al unor secte adverse. Unul dintre principalii profesori ai lui Cicero, Antiochus din Ascalon, de exemplu, „appartenait à l'Académie, mais il avait été touché par la sérénité de Panétius, le grand stoïcien de Rhodes" (p. 9). Concluzia lui M. v. d. B., şocantă poate prin formularea ei paradoxală, este : „Cicéron avait commencé à voir la philosophie sous les couleurs stoïciennes, dans les exposés de ses maîtres académiciens" (p. 10). Al treilea capitol, al cărui conţinut concordă în parte cu cel de al doilea, este consacrat surselor filozofului latin („Les sources", p. 15—32), concepute de M.v.d.B. într-un sens foarte larg. Se încearcă — şi aceasta pare a fi în scopul primordial şi, în acelaşi timp, aportul original al autorului — reconstituirea, biografică şi psihologică a evenimentelor care au prezidat la geneza tratatului : preocupările pentru filozofie ale lui Cicero în perioada călătoriei în Grecia, ezitările sale între cariera literară şi cea politică (cu repercusiuni asupra redactării operei teoretice), conversaţiile cu profesorii şi prietenii săi [2], ataşaţi uneia sau alteia dintre doctrinele şcolilor, lecturile de tinereţe şi cele din preajma publicării scrierii. Se ajunge astfel la o prezentare a folosirii surselor care poate fi rezumată în felul următor : există o singură sursă certă a textului ciceronian, tratatul Περὶ θεῶν al lui Phaidros, cunoscut prin intermediul lui Philodem [3] ; comparaţia dintre cele două pasaje ducînd însă la constatarea că numai un sfert din expunerea doctrinei epicureice despre zei (I 49—52) se suprapune cu textul lui Philodem, M. van den Bruwaene conchide că, pentru rest, Cicero utilizase epitomele epicureice care circulau printre intelectualii romani ai vremii. În felul acesta, folosirea lui Phaidros apare ca o completare de ultim moment a expunerii unei doctrine despre care Cicero avea cunoştinţe mai puţin precise („Visiblement Cicéron n'avait [...] pris au début qu'un contact rapide assez dédaigneux avec les gens du Jardin d'Épicure", p. 151). Pentru alte pasaje, crede autorul, Cicero se folosise şi de o versiune anterioară, care avea la bază notele luate de el însuşi în perioada „universităţilor". Concluzia generală a autorului, cu consecinţe în interpretarea ansamblului operei şi în redactarea comentariului este că : „Il faudra à tout instant noter les changements d'autorité, car [...] Cicéron est passé souvent d'une référence à l'autre, travaillant en somme comme tout qui n'est pas simple plagiaire" (p. 29).

În ansamblu ipoteza este verosimilă şi criticile la care supune investigaţiile predecesorilor (care căutau să descopere surse printre operele majore ale scolarhilor) par justificate. În detalii

---

[1] Autorul este de altfel cunoscut pentru studiile sale privind raporturile dintre Cicero şi filozofia greacă (*Hellénisme de Cicéron*, 1942).

[2] După părerea lui M.v.d.B., obscurul filozof stoic Diodot a avut un rol esenţial în formaţia lui Cicero şi în elaborarea tratatului (p. 17).

[3] În vederea redactării definitive, Cicero îi ceruse prietenului său Atticus, în august 45 (*Ad Att.* XIII 38, 1) lucrarea Περὶ θεῶν a epicureului Phaidros. De altfel, M.v.d.B., după Murr şi Petersen, nu exclude posibilitatea ca textul conservat în papirusul de la Herculanum şi atribuit de Gomperz şi Diels lui Philodem să aparţină chiar lui Phaidros.

însă, rigoarea argumentării suferă din cauza faptului că se bazează pe presupunerea nedemonstrată şi greu de demonstrat, că ordinea publicării lucrărilor filozofice este cea a audierii cursurilor la Atena şi Rhodos ; or, nu există nici un motiv ca Cicero să-şi fi propus o asemenea ordine şi nu se pot înlătura dintre surse, exclusiv pe această bază, operele unor filozofi a căror audiere de către Cicero nu corespunde cu ordinea propusă de editor (e cazul înlăturării lui Antiochus din Ascalon[4]). De altfel, în ardoarea polemicii, M. van den Bruwaene foloseşte uneori şi argumente de altă natură : „Ce n'est qu'une hypothèse mais nous gagerions que..." (p. 15).

Concepută cu acurateţe critică, prefaţa suferă însă de o oarecare lipsă de sistem (capitolul „surse" reia, cu amplificări, fapte expuse la capitolul precedent al „şcolilor filozofice"), ceea ce îngreunează urmărirea demonstraţiilor.

Mai clară ni se pare expunerea din a doua parte a introducerii, consacrată istoriei textului şi descrierii principalelor manuscrise (există cu totul 121, dintre care detectarea ultimelor două îi aparţine autorului). Contradictorie rămîne însă situarea în raport cu arhetipul a unuia dintre principalele manuscrise pe care se bazează stabilirea textului. Toate manuscrisele au la bază un arhetip unic (notat, de toţi editorii începînd de la A. C. Clark, *Descent of Manuscripts*, 1918, cu sigla Q), ale căror copii directe sînt A (Vossianus Leidensis 84, sec. al IX-lea) şi B (Vossianus Leidensis 86, sec. al IX-lea). După ce la pagina 35 şi 37 se spune că A împreună cu B sînt singurele copii d i r e c t e ale lui Q, cîteva pagini mai tîrziu ambele steme şi o nouă interpretare a filiaţiei (p. 38) prezintă pe A ca pe o copie a unui intermediar pierdut, provenind din Q.

Sursa principală a textului rămîne, ca şi în ediţiile precedente, convergenţa dintre B şi AV (V = Palatinus Vindobonensis 18, sec. al IX-lea — al X-lea, copie indirectă a lui Q). În plus, editorul suprimă sigla B^1, socotind că majoritatea emendărilor atribuite unui corector ulterior sînt în realitate autocorectări ale primului copist. În ceea ce priveşte atitudinea faţă de conjecturi, autorul nu se pronunţă nici în favoarea respingerii sistematice a emendărilor propuse de editori şi de manuscrisele din Renaştere, dar nici nu arată o propensiune exagerată pentru acceptarea conjecturilor. Lui însuşi nu-i aparţin decît trei emendări :

Par. 66 (p. 127) : *corpuscula... f o r n i c a t a quaedam et quasi aduncа* : *firamata* AP, *pyramata* ms. italian recent, *ipiramata* H, *hamata* ms. italian recent, Plasberg, Pease, om. FM, *curuata* B.M. van den Bruwaene îşi justifică conjectura prin *conuenit melius elementis*, invocînd în sprijinul acesteia un pasaj din *Imnul către Isis*, 38 (σελάνας ἐς δεκάταν ἀψῖδα) Conjectura este atrăgătoare şi posibilă din punct de vedere paleografic ; acceptarea ei presupune considerarea lecţiunii *curuata* a lui B drept o glosă (fapt aproape neîndoielnic) şi *hamata* drept o conjectură umanistă (dacă nu de asemenea o glosă).

Par. 70 (p. 133) : *Zeno* : *Zenon* mss. ; latinizarea numelui se bazează pe invocarea consensului manuscriselor în par. 36 (şi în III, 22).

Par. 78 (p. 141) : *est enim uis tanta naturae ut homo nemo uelit nisi hominis similis esse et quidem f o r m o s i* : *formicae* mss., om. AN, *formare* rec., *formica formicae* recc., urmate de editori ; M. van den Bruwaene consideră *formica formicae* drept o glosă, fără să ne spună însă ce anume ar putea fi glosat prin aceste cuvinte. Conjectura se sprijină pe faptul că adjectivul *formosus* apare, cu un rînd mai jos, la acelaşi punct al argumentării (*Quotus enim quisque formosus est*). Nl se pare totuşi că lecţiunea *formica formicae*, acceptată şi de Pease, este mai satisfăcătoare, în contextul dat.

Redactarea constant negativă a aparatului îi face consultarea în multe cazuri incomodă. Pe lîngă aceasta, ar fi fost de dorit ca cel puţin în situaţiile în care textul este sau pare corupt să se citeze cu mai puţină parcimonie conjecturile propuse de filologi, pentru a permite cititorului să-şi formeze o părere mai clară cu privire la natura dificultăţilor şi la soluţiile adoptate. Un singur exemplu : la par. 85 (p. 142, r. 22) editorul respinge toate soluţiile propuse

[4] „Cicéron a repris successivement et par ordre les notes établies à l'époque de l'université. Ceci écarte très vite Antiochus du *De natura deorum*" (p. 18).

de editorii precedenți, fără să citeze decît una singură (la întîmplare și fără menționarea autorului), bazîndu-se pe afirmația că lacuna trebuia să aibă 4 sau 5 cuvinte (dintre care nu putea lipsi, după opinia autorului, verbul *est*) și nu unul singur.

În afara aparatului critic, ediția este prevăzută cu două serii de adnotări : una, care însoțește textul, și este intitulată *Testimonia*, cealaltă, care se referă la traducere, și constituie comentariul propriu-zis. În capitolul „testimoniilor", înțelese într-o accepțiune foarte largă, sînt înglobate, pe lîngă referiri la pasajele din Cicero și din alți autori care dezbat aceeași problemă, și adnotări cu obiect total diferit, privind : bibliografia modernă a textului, prezentată critic (la p. 109, n. 1, de exemplu, se dă nu numai lista lucrărilor care au tratat problema isonomiei epicureene, ci și pe a acelora care, tratînd despre epicureism, *de isonomia nihil dicunt*), semnalarea unor fapte de sintaxă, mai ales în legătură cu acceptarea unei lecțiuni (la aceeași pagină, nota 6 : *post* primum *non deesse apodosin, ut uult...*). S-ar putea crede că au fost grupate sub acest titlu toate comentariile privind textul propriu-zis, ceea ce ar constitui o justificare a extinderii noțiunii de *testimonia*. Cu toate acestea, adnotări de aceeași natură, inclusiv justificările adoptării unor lecțiuni, pot fi întîlnite foarte adesea și în comentariul exegetic (astfel, numai la p. 146 și 147 se pot citi nu mai puțin de trei note — p. 146, n. 2, p. 147, n. 1 și 3 — de critică textuală).

O dificultate majoră pentru consultarea ediției rezidă în faptul că traducerea se află destul de des pe altă pagină decît cea opusă textului : din cauza abundenței notelor, se întîmplă în unele cazuri ca textul să fie întrerupt pe un interval chiar de 6 pagini (textul de la p. 111 continuă la p. 117, paginile 112—113 fiind ocupate numai de note, paginile 114—116 de traducerea textului care urmează la p. 117—119 !).

Aceste defecte sînt cu atît mai regretabile, cu cît comentariul în sine este extrem de interesant și reflectă cu consecvență rezultatele investigațiilor personale ale autorului, însoțite de critica nuanțată a fiecărei opinii formulate de filologi sau de istorici ai filozofiei ciceroniene.

Cu toate inconsecvențele și inegalitățile ei, ediția lui M. van den Bruwaene (care urmează să continue cu celelalte două cărți, cum rezultă dintr-o notă de la pagina 191) reprezintă un efort remarcabil de clarificare și de sinteză, de care va trebui să se țină seama în studiile privind atît de complexele probleme ale filozofiei ciceroniene[5].

Sebastiana Popescu

DANTE NARDO, *Il „Commentariolum petitionis". La propaganda elettorale nella „Ars" di Quinto Cicerone*, Padova, Liviana Editrice, 1970. 225 p.

Cartea, interesantă prin natura însăși a subiectului pe care-l abordează, captivează de la început atenția cititorului prin calitățile autorului — extrem de fin simț al nuanțelor, amplă informație bibliografică, vastă cunoaștere a datelor istorice, lingvistice, stilistice, psihologice — și prin tehnica tipografică. Primele 137 de pagini sînt consacrate problemei autenticității *Comentariolum*-ului. De la p. 141 pînă la p. 244 autorul se ocupă de stabilirea textului, ultimele pagini fiind ocupate de textul însuși al operei discutate.

---

[5] Se pot constata destul de numeroase erori tipografice și neglijențe tehnice, din care semnalăm numai cîteva : p. 26, r. 6 : Appolonius, p. 29, n.3 : appelabatur ; peste tot apare citat Kühner-Steegmann (de exemplu, p. 129, n. 4 și 6), p. 129, n.5 : K. von Frist ; același volum, 54, din revista B.Ph.W., este atribuit anului 1934 (corect) și 1939 (greșit) ; p. 119, ultimul rînd al aparatului lipsește orice indicație de sursă pentru varianta *in se*.

Autorul supune unei discuții atente argumentele aduse de A. Eussner (1872), F. Bücheler (1869), Hedrickson (1892), E. Bruhn (1908), Laurand (1938), Münzer (1943), W. S. Watt (1958), Hofmann-Szantyr (1965), Frassinetti (1967). Am insistat asupra celor mai de seamă autori care s-au ocupat de această problemă, spre a se putea vedea cît de mult timp a fost în atenția cercetătorilor și spre a sublinia mai ales faptul că autorul cărții este aproape la zi cu informația.

După părerea noastră argumentele convingătoare prin care autorul susține concluzia finală — *Comentariolum*-ul a fost conceput de Marcus, scris de Quintus și publicat de Atticus în scopuri de propagandă — sînt următoarele: 1. Concordanța perfectă între profilul ideologic al lucrării în discuție și evoluția politică a lui Cicero. 2. *Comentariolum*-ul nu putea fi compus în orice epocă de un cunoscător al operelor lui Cicero, fiindcă: a) cuprinde detalii care nu se mai întîlnesc în nici o altă operă; b) faptele și ideile sînt puse într-o lumină specifică momentului despre care este vorba; c) evită locurile comune, caracteristice unei lucrări de compilație. 3. Lungimea scrierii arată cît se poate de clar destinația publicitară pentru care a fost scrisă, mai ales că în această scrisoare nu se întîlnește nici un cuvînt grec, citatul din Epiharm fiind dat în limba latină. 4. Invectiva împotriva lui Antonius și Catilina, cît se poate de circumstanțiată, nu se poate explica decît dacă se are în vedere existența unui public și se iau în considerare scopuri de propagandă. În felul acesta socotim că a fost suficient demonstrată teza susținută de autorul cărții, care a respins cum se cuvine teoria conform căreia *Comentariolum*-ul ar fi fost scris de un anonim într-o epocă mult mai tîrzie.

Autorul supune unei atente și minuțioase analize textul și ajunge la concluzia că, dintre toți codicii care au fost apreciați în trecut, singur Monacensis 361, deși nu lipsit de interpolări, oferă cele mai multe lecțiuni bune. Am vrea să dăm un singur exemplu de felul judicios în care examinează autorul problemele de text controversate. În paragraful 9 al textului latin autorul adoptă următoarea formă: *Quod Antonius umbram suam metuit, hic ne leges quidem, natus in patris egestate, educatus in sororis stupris, corroboratus in caede ciuium.* Cuvîntul care comportă deosebiri în manuscrise și la editori este *sororis*. Codicii deteriores au sororis, lecțiune adoptată de Bücheler, Müller, Purser, Constans, în timp ce Watt propune *sororiis*, H. F. Sjörgen optează pentru *sororum*, iar HDVL pentru *sorore*. Nici nu încape îndoială că lecțiunea *sorore* trebuie respinsă de plano. Rămîn lecțiunile *sororiis* și *sororum*. Forma *sororiis* ar fi un artificiu stilistic cu totul nelalocul lui în acest pasaj, iar adăugarea unui *i* se explică ușor prin posibilitatea erorii de transcriere sau copiere după dictare. *Sororum* este un genitiv plural emfatic, iar *sororis* se acordă foarte bine cu *patris*.

În concluzie, se poate spune că autorul a izbutit să scrie o carte bine documentată, în care calitățile autorului sînt susținute de o erudită și minuțioasă cercetare.

N. I. Barbu

OVIDIVS, *Amores*, edidit H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1966, 101 p. (Collection Calliope).

Casa editoare „Les Belles Lettres" a inaugurat recent o nouă colecție, „Calliope", cuprinzînd texte grecești și latine, fără traducere, cu aparat critic, prevăzute cu scurte prefețe redactate în latinește. Volumele sînt prezentate într-o elegantă legătură „suplă". Limitată,

cum rezultă din catalogul editurii [1], la cele mai importante texte, cele care se predau în mod obișnuit în universități, colecția își propune, pe cît se pare, să ofere un echivalent francez celebrelor „Oxford Classical Texts", elegante, ușor maniabile și cu prețuri neprohibitive.

Textul ovidian apărut în 1971 (cu toată indicația diferită de pe pagina de titlu) reproduce întocmai, prin mijloace fotomecanice, pe cel al ediției din colecția Universităților Franței („Guillaume Budé", 1930). Prefața latină semnată A. J. este un rezumat al prefeței, foarte succinte, de altfel, a lui H. Bornecque : condițiile compunerii, ale editării antice, scuccesul operei, principiile stabilirii textului.

Nu ne aparține nouă să ne pronunțăm asupra șanselor pe succes ale acestei colecții ; pentru o copertă elegantă și pentru o diferență de preț destul de neînsemnată, parcă n-am fi înclinați să renunțăm la comentariul permanent pe care-l constituie o traducere, mai ales că nu ni se oferă nici texte noi și nici numai cele care au reunit, la vremea primei apariții, sufragiile elogioase ale criticii.

I. Fischer

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle, livre XXXII*. Texte établi, traduit et commenté par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1966, 149 p.

Editarea cărții a 32-a a Istoriei Naturale, consacrată remediilor obținute din animalele acvatice, a fost încredințată specialistului necontestat al acestui domeniu, autorul cunoscutei lucrări *Le vocabulaire des animaux marins en latin classique* (Paris, 1947) [1].

Planul este analog cu cel al volumelor apărute anterior : o succintă prefață (p. 7—14), textul și traducerea (p. 15—76, duble, cu excepția tablei de materii), un comentariu, la care trimit cifrele din cuprinsul traducerii (p. 79—135) și un indice *nominum et rerum* (nume proprii, vocabularul bolilor și remediilor, al animalelor și plantelor, p. 139—147).

Prefața prezintă planul (mai bine zis dezordinea fișelor) cărții a 32-a : Pliniu, abătîndu-se de la subiectul pe care și-l propusese inițial, aduce, în primele 43 de paragrafe, completări cărții a 9-a, nu fără a se lăsa ispitit de particularitățile neobișnuite ale unor animale (pești care opresc sau scufundă navele, curiozități extrase din *Halieuticele* lui Ovidiu, nu totdeauna corect înțelese, în graba fișării). Nici cînd revine la subiect și încearcă să claseze materia după criteriul maladiilor, planul nu este totdeauna clar și consecvent (E. de Saint-Denis încearcă să întrevadă o ordine posibilă : maladiile par a fi înșirate de la cap la picioare). Dar interesul cărții a 32-a nu constă în informațiile pe care le oferă sau în digresiunile anecdotice sau retorice (foarte rare, cu excepția unor exclamații din paragrafele inițiale : *Heu uanitas humana, cum rostra illa aere ferroque ad ictus armata semipedalis inhibere possit ac tenere deuincta pisciculus!*, 3), ci în terminologia medicală, farmaceutică și ihtiologică pe care o conține ; scopul pe care și-l propune editorul este să clarifice, în măsura posibilului, valoarea termenilor și să prezinte, pe această bază, o traducere cît mai corectă. În acest scop s-a servit de textele medicilor latini în special de posibilitățile de comparare cu Celsus și Dioscorides Latinus, ceea ce a dus la numeroase rectificări ale unor interpretări propuse anterior (mai ales în lista maladiilor alcătuită de W.S.H. Jones la sfîrșitul ediției sale a lui Pliniu din colecția Lœb, și în indexul numelor de pești elaborată de E. H. Warmington pentru aceeași ediție).

---

[1] „Cette collection comportera une cinquantaine de titres".

[1] E. de Saint-Denis a editat în corpusul plinian al Colecției Budé și cărțile a IX-a, a X-a și urmează să pregătească pe a XXXVII-a.

Editorul semnalează de asemenea interesul arheologic al cărții : răspîndirea geografică și folosirea practică a coralului pot fi studiate și în raport cu informațiile date de paragrafele 21—24.

În stabilirea textului, ale cărei principii sînt expuse în prefață (p. 13—14), editorul, ca și ceilalți colaboratori ai echipei, renunță la cele mai multe din conjecturile lui Mayhoff, căutînd să se apropie în cît mai mare măsură de tradiția manuscrisă ; cea mai mare importanță o acordă ms. Bambergensis (*B*) din sec. X și corectorilor săi : „L'examen minutieux de *B*, B^1 B^2 montre donc qu'il faut s'écarter le moins possible du *Bambergensis* et n'adopter les leçons des *recentiores* qu'en cas de nécessité absolue". Consecința e că „notre texte est plus conservateur, si bien qu'il est plus proche de l'édition Jan que de l'édition Mayhoff" (p. 14).

Examinînd textul lui E. de Saint-Denis, constatăm că a urmat cu consecvență, dar fără rigiditate, principiile expuse. Editorul nu oferă decît o singură conjectură personală :

119 : *tum cancrorum fluuiatilium cinere putant utendum cum cera et adipe ursino* : *cum* ... codd., Jan, *item* Mayhoff, deleuit Jones. Într-adevăr, *cum* al manuscriselor nu oferă un sens prea clar (decît dacă atribuim grabei lui Plinius construcția *cum... cinere*, menținută și după ce autorul s-a decis să folosească verbul *utendum*) ; desigur că, dacă nu recurgem la rectificarea radicală propusă de Jones, *tum* este preferabil lui *item*, nejustificat paleografic.

În ceea ce privește fidelitatea față de lecțiunile manuscriselor în general și față de cele ale lui *B* în special, trebuie observat că E. de Saint-Denis acordă adesea preferință unor manuscrise diferite de *B*, dar aproape contemporane cu acesta (Leidensis Vossianus, *V*, din secolul al XI-lea, Florentinus Riccardianus, *R*, din sec. X—XI, Leidensis Lipsii, *F*, sec. XI, Parisinus *E*, sec. X—XI etc.), chiar și în unele situații în care lecțiunea lui *B* este cea adoptată de alți editori [2]. Conjecturile predecesorilor, inclusiv ale lui Mayhoff, sînt uneori acceptate, chiar dacă în favoarea conservării lecțiunii manuscriselor se pronunță alți editori, în special Jan [3].

Aparatul critic este în principiu pozitiv, dar simplificat (excesiv, după părerea noastră). Deși manuscrisele luate în considerare sînt puțin numeroase și în majoritate vechi (dintre cele recente, Parisinus 6797, *d*, din sec. XIII, prezintă interes, deoarece conține numeroase lecțiuni ale vechii vulgate), nu ne sînt oferite toate variantele, aparatul rezumîndu-se uneori exclusiv la lecțiunile lui *B* (25 : *galeos* B : *galenos* B^1 ; *mustela* B : *-lae* B^1 ; 27 : *folliculos* B^1 : *folliculis* B etc.).

Comentariul, ca și în celelalte volume ale seriei, are ca scop, pe lîngă identificarea animalelor, a bolilor, a numelor geografice etc., să argumenteze adoptarea unor lecțiuni, să aducă în discuție textele paralele din alți autori, să justifice traducerea unor pasaje, să raporteze datele oferite de Pliniu la stadiul antic și actual al zoologiei și medicinei.

Cititorul comentariului nu poate să nu descopere, îndărătul dezbaterilor erudite, surîsul ironic al autorului apreciatelor *Essais sur le rire et le sourire des Latins*. Pliniu, savantul sever și livresc pe care îl cunoaștem, ne apare astfel în inedita și savuroasa ipostază a unui „menteur du Midi" din romanele lui Daudet, transmițător de „remèdes de bonne femme" și colportor de „galéjades" (p. 85, 89, 97, 102) [4].

---

[2] Cîteva exemple : 1 : *sui* RVd, Jan, Mayhoff : *sua* B, Sillig ; 6 : *contineri* VRdT, Jan : *-re* B, Mayhoff ; 56 : *corpore* d, Jan : *-ris* B V, Mayhoff, Jones ; 130 : *inposito* T, Sillig, Mayhoff, Jones : *-tum* BVR, Jan ; 141 : *Cypri* R : *Cypri* BV, ueteres ; 150 : *et nigerrimi* VR, Jan : *et in his nigerrimi* B, Mayhoff, Jones.

[3] Cîteva exemple : 47 : *poto* Mayhoff : *toti* B, *toto* cett., Jan, Jones ; 83 : *hac* Mayhoff, Jones : *haec* B, *ac* cett., Jan ; 107 : *ad uerendorum pusulas* Mayhoff : *uerendorum pusulas* codd., Jan ; 111 : *subacto* Mayhoff, Jones : *-ti* codd., Jan ; 142 : *intellegatur* Mayhoff, Jones : *-gantur* codd., Jan.

[4] Autorul citează, cu surîzătoare complezență, pasaje din lucrarea altui meridional, J. Cotte, *Poissons et animaux aquatiques au temps de Pline*, Paris, 1944, sau își mărturisește, pe același ton, sursele privind farmacopeea contemporană : „et les pharmaciens d'aujourd'hui vendent pour les coquelucheux un sirop qui n'est, m'assure un ami médecin, que bave d'escargot !" (p. 112).

În rezumat, o ediție serioasă și originală, care face cinste seriei conduse de A. Ernout, „notre vaillant directeur de l'équipe plinienne" (p. 13).

I. Fischer

RVFI EPHESII *Quaestiones medicinales*, edidit Hans Gärtner, Leipzig, Teubner, 1970, XII + 32 p. (Bibliotheca Teubneriana).

Prin acest volum, Bibliotheca Teubneriana ne pune la dispoziție micul tratat Ἰατρικὰ Ἐρωτήματα al lui Rufus din Efes, cunoscut medic din vremea lui Traian. Spre deosebire de alți autori antici, Rufus din Efes s-a bucurat tîrziu de atenția filologilor. Abia în 1879 C. Daremberg colaționează manuscrisele, dînd la iveală o ediție a textului însoțită de o introducere și de o primă traducere în limba franceză [1]. Recent, Hans Gärtner s-a oprit și el asupra aceluiași autor, consacrîndu-i volumul al patrulea din *Corpus Medicorum Graecorum* [2].

Noua ediție pe care ne-am propus să o prezentăm aici este o adaptare la principiile colecției Teubner a textului din *Corpus Medicorum Graecorum*.

Istoria textului este prezentată în prefața volumului. C. Daremberg folosise pentru ediția sa cele două manuscrise existente ale textului lui Rufus din Efes: Codex Parisinus Supp. Gr. 637, notat cu sigla M și Codex Vindobonensis Med. Gr. 8, notat cu sigla V, ambele datînd din secolul XV. Daremberg le-a colaționat cu grijă *ita ut posteris nihil nisi frustula quaedam addenda uel corrigenda relinqueret* (cf. p. V). Cu toate acestea, Hans Gärtner recolaționează manuscrisele, ajungînd la concluzia că ms. Parisinus este anterior celui Vindobonensis, care se dovedește a fi numai o copie a primului (p. VII). Prin urmare, în noua sa ediție, Hans Gärtner exclude manuscrisul V, bazîndu-se doar pe M. Tot în prefață, editorul dă o listă completă a erorilor ortografice, care abundă în ms. M. Iată cîteva exemple:

ει în loc de η: 4,1 μάθης εἰ
ει în loc de ι : 10,9 ἀπορεία
ει în loc de οι : 9,10 παραλέλειπε
οι în loc de ει : 1,10 οἰκότα
οι în loc de η : 16,13 τοῖς
ι în loc de υ : 12,4 κρίπτεται
ι în loc de οι : 9,27 ὁμίαν etc.
ο și ω se confundă : 3,12 și 8,14 τὸ pentru τῷ;
8,9 τὸν πόνον (pentru G. pl.) etc.
λ, ρ, σ, τ notează deseori λλ, ρρ, σσ, ττ :
7,24 συλογίζεσθαι
2,13 θαρῶν
15,5 ἐπύρεσε
9,27 πέτοντι etc.
ρρ, σσ, pentru ρ, σ :
14,18 ἀρράβων
9,25 μασσομένω etc.

[1] *Oeuvres de Rufus d'Ephèse*, Texte collationné sur les manuscrits, traduit pour la première fois en Français, avec une Introduction. Publication commencée par le Dr.C. Daremberg, continuée par Ch. Émile Ruelle, Paris, 1879 [retip. Amsterdam, 1963].

[2] Rufus von Ephesos, *Die Fragen des Arztes an den Kranken*, Herausgegeben, übersetzt und erläutert von Hans Gärtner, Berlin, 1962.

În ceea ce privește tehnica editării este de semnalat împărțirea subsolului în două etaje: primul rezervat trimiterilor la pasaje similare din alți autori de lucrări medicale: Galenus, Marcellinus etc. ; al doilea cuprinde aparatul critic, în care sînt trecute emendările aduse manuscrisului de către diverși filologi.

Grija autorului este în primul rînd aceea de a compara lecțiunile din manuscris cu cele propuse de către Daremberg, pe care le acceptă în marea majoritate a cazurilor. În aparatul critic este notată la început lecțiunea manuscrisului și apoi corectura lui Daremberg :

3,1 καταμανθάνειν M : καταμανθάνοι corr. Da.

3,20 ἀνιδρύοις M : ἀνιδρύ<τ>οις corr. Da.

7,13 μηδὲ διψηκότι M : μὴ δεδιψηκότι corr. Da. etc.

Atunci cînd Gärtner acceptă lecțiunea manuscrisului, el nu trece în aparat decît soluția lui Daremberg :

4,25 ἐθέλεις (în text), ἐθέλοις Da. (în aparat)

5,22 τούτοις (în text), τούτων Da. (în aparat) etc.[3]

Editorul propune și soluții proprii, dar din prudență nu le introduce în text decît arareori. Vom da mai jos cîteva exemple :

3,12 αἱμορρόχω M : αἱμορροχόῳ Da. : αἱμορροϊκῷ (*uel* αἱμορραγικῷ) Gae. Versiunea lui Gaertner pare mai plauzibilă.

5,20 ὑγιαίνοντα M : ὑγιαίνοντι Da. : ὑγιαίν<οντι> ὄντα Gae. Conjectura acestuia din urmă este mai ușor de justificat din punct de vedere paleografic.

7,18 δύναμιν M : σύστασιν Gae. Acest cuvînt se potrivește perfect sensului frazei.

Așa cum am spus, sînt situații în care editorul își semnalează soluțiile doar în aparat, fără a interveni în text :

9,14 Textul este καίτοι καταγελαστότατον δοκεῖ τῶν ἐρωτημάτων, iar Gaertner propune καίτοι <τὸ>.

13,2 În text apare formula ὑγιὴς εἶναι ἐδόκει, la fel ca în manuscris, iar în aparat sugerează înlocuirea prin δοκεῖ.

În sfîrșit, vom adăuga faptul că Hans Gärtner admite prezența în text a două lacune, situate în 10,10 și în 14,18.

De o mare însemnătate pentru filologi sînt cele două indexuri care încheie volumul : *Index nominum* (p. 17) și *Index uerborum et Graecitatis* (p. 18—32). Ambele sînt întocmite cu grijă și cuprind toate cuvintele din text, cu trimiteri complete, excepîndu-se doar elementele de uz sintactic curent (adverbe, conjuncții, prepoziții, particule), pentru care sînt indicate numai pasajele cele mai importante.

Gabriela Mîrza

PLUTARQUE, *Vies, VI: Pyrrhos-Marius, Lysandre-Sylla*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Emile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1971 350 p.

Autorii sînt la al șaselea volum al *Vieților paralele* ale lui Plutarh, pe care le editează cu competență, erudiție, grijă și prudență în alegerea diferitelor lecțiuni. Ca și în volumele precedente fiecare *Viață* este precedată de o scurtă notiță istorică, în care autorii atrag atenția cititorilor asupra problemelor pe care le ridică, din punctul de vedere istoric, biografia respectivă. Dăm

[3] Metoda de redactare a aparatului critic, pe care am descris-o mai sus, nu este însă aplicată cu consecvență : la 4,18, de pildă, în aparat putem citi < γε > Da., deși corectura lui Daremberg este acceptată ca atare în text ; cf. și 6,10 ; 10,24.

cîteva exemple spre a ilustra acurateţea şi grija cu care sînt alese lecţiunile. În biografia lui Marius, cap. 15, par. 1, autorii au ales lecţiunea συνήγαγεν, în loc de συνῆγεν, avînd în vedere aoristul τειχίσας, care defineşte aspectul verbelor în acest punct al naraţiei. În viaţa lui Sylla, cap. 20, par. 1, este vorba despre nişte lacuri (λίμναι), pe care autorii le numesc ἑλώδης „mlăştinos şi acoperit de tufiş" ἑλυώδεις „mlăştinos" iar ἑλῶδες „nămolos". Este cu neputinţă a şti ce a fost în textul lui Plutarh, totuşi autorii au ales lecţiunea care conferă bălţilor aspectul cel mai neplăcut şi, în acelaşi timp, în concordanţă cu contextul în care este vorba de păpurişul aflat în apropiere de acele lacuri sau mai bine zis de acele ape stătătoare. Tot în Viaţa lui Sylla, 35, 11, este vorba despre reproşul pe care biograful îl face lui Sylla că nu s-a căsătorit cu o femeie onestă, ci, ca un tînăr fără judecată, s-a lăsat sedus de frumuseţe şi cochetărie. Autorii au preferat lecţiunea dată de GL în care citim παραβληθείς. Manuscrisul C comportă lecţiunea παρακληθείς care înseamnă „invitat" „chemat", „poftit". Reiske propune lecţiunea παραδληθείς care înseamnă „cucerit, prins în laţ". Este şi aici greu de ştiut care a fost lecţiunea originală a lui Plutarh, totuşi mi se pare că lecţiunea oferită de manuscrisul C este mai potrivită cu contextul, deoarece biograful n-avea nici un interes să-l scuze pe Sylla, care n-a putut rezista unei impresii puternice, ci, dimpotrivă, s-a lăsat sedus la o simplă momeală a frumuseţii. Notiţele istorice suferă vădit de lipsa unei poziţii clare a autorilor faţă de personajul respectiv. De aceea este greu de spus ce au gîndit în realitate autorii despre oamenii politici greci şi romani în discuţie.

N. I. Barbu

MACROBIO TEODOSIO, *I Saturnali*, a cura di Nino Marinone, Torino, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1967, 947 p. (Classici latini).

O nouă ediţie a *Saturnaliilor* lui Macrobius era aşteptată de mulţi cercetători din domeniul antichităţii clasice. Volumul pe care-l semnalez se deosebeşte de ediţia imediat anterioară publicată de J. Willis, *Macrobii opera*, Leipzig, Teubner, 1963, prin aceea că pe lîngă textul latin, ea oferă cititorilor şi versiunea italiană a textului antic, precedată de un amplu studiu introductiv (1—60).

Dotat cu un apendice critic (61—81), cu o notă bibliografică (83—97), numeroase adnotări, nouă planşe şi trei indici (879—947), volumul reprezintă un bun instrument de lucru, prin care se îmbogăţeşte literatura de specialitate.

În introducere, N. Marinone, un vechi cercetător al exegeţilor lui Vergiliu — amintesc numai studiul *Elio Donato, Macrobio e Servio, commentatori di Vergilio*, Vercelli, 1946 — examinează principalele probleme ridicate de scriitor şi opera sa : perioada istorică, data şi identitatea lui Macrobius, prezentarea personajelor care participă la discuţii, ordonarea materialului, izvoarele, planul şi compoziţia lucrării, caracterizarea operei şi a autorului. Planul adoptat e judicios. După o prezentare a perioadei istorice cuprinse între ultima jumătate a secolului al IV-lea şi prima jumătate a secolului al V-lea, caracterizată prin lupta între tradiţia păgînă şi creştinismul victorios, N. Marinone pune în discuţie spinoasa problemă a identificării lui Macrobius. Autorul adoptă aici punctul de vedere dezvoltat acum cîţiva ani de Alan Cameron în articolul *The date and identity of Macrobius* JRS, LVI, 1966, p. 24—25. Conform tezelor lui Cameron, Marinone situează pe Macrobius şi *Saturnaliile* sale într-o perioadă mai tîrzie decît cea tradiţională[1]. Activitatea scriitorului nostru ar trebui plasată deci între 384—485, iar Macrobius, al cărui nume diacritic ar fi cu certitudine Theodosius, este identificat cu Theodosius, *praefectus*

[1] Vezi mai sus, p. 231 ş.u.

praetorio Italiae în 430 (identificare sugerată de altfel cu mult înainte de S. Mazzarino, *La politica religiosa di Stilicone*, Rendiconti dell'Istituto Lombardo di Scienze e Lettere (lettere) LXXI, 1938, p. 255 ş.u.). Partea a IV-a a studiului introductiv e consacrată prezentării genului literar din care fac parte *Saturnaliile* şi a participanţilor la discuţiile puse în scenă. Exponenţi ai unei culturi pe cale de dispariţie, membri — aproape toţi — ai înaltei aristocraţii romane tîrzii, ei şi-au dobîndit merite deosebite în cultivarea şi conservarea literaturii romane. Cu expunerea subiectului şi gruparea materialului pe zile se ocupă capitolul al V-lea, iar penultimul reia insolubila problemă a izvoarelor, în care noua ediţie nu aduce soluţii diferite de cele cunoscute pînă acum. N. Marinone recintăreşte şi apreciază aici tezele propuse în bună parte de G. Wissowa în disertaţia sa *De Macrobi Saturnaliorum fontibus*, cu unele corectări aduse de Wessner în RE XIV, 170—198.

Editorul înlătură ipoteza mai recentă a lui E. Türk[2], după care Macrobius, un mare erudit, şi-ar fi adunat în cea mai mare parte materialul direct din autorii citaţi şi rămîne la concluzia şine cunoscută : „i Saturnali siano constituiti in gran parte di materiale di secondo mano".

În partea finală se fac consideraţii asupra autorului şi a scopului operei. N. Marinone ne redă imaginea unui Macrobius care „non ha idee innovatrici nel campo della cultura... un uomo che non brilla certo per molti lumi d'ingegno"... dar ...„un onesto studioso, un compilatore erudito che ha notevole cultura di greco e di latino, che ha saputo scrivere pagine interesanti... e conserva documenti che sarebbero andati irrimediabilmente perduti..."

Saturnaliile rămîn un document important îndeosebi prin dragostea nemărginită pentru tradiţia clasică şi cultul antichităţii.

Desigur că unele consideraţii privitoare la răsunetul şi influenţa acestei scrieri în evul mediu şi o prezentare, cît de sumară, a limbii şi stilului autorului ar fi împlinit mai bine acest cuprinzător studiu. Fără a aduce noutatea unor concepţii originale, ceea ce nici nu a stat, probabil, în intenţia autorului, introducerea e redactată cu competenţă, cu o deosebită claritate, într-o limbă frumoasă.

O sarcină mai puţin complicată o constituie pentru ultimul editor al *Saturnaliilor* stabilirea textului, deoarece el îşi propune să ia ca bază ediţia anterioară a lui Willis cu unele modificări (vezi p. 63).

Astfel, în timp ce Eyssenhardt îşi stabilise textul bazîndu-se numai pe trei manuscrise : *Parisinus* P, *Bambergensis* B şi *Cantabrigiensis* A, Willis folosise 11 manuscrise, aducînd precizarea importantă că două din cele trei familii determinate de La Penna şi anume P şi V îşi au originea într-un subarhetip comun; avem a face, deci, cu o genealogie bipartită: PNDT şi RBMZFAV.

În apendicele care urmează introducerii Marinone adaugă la codicii utilizaţi de Willis încă trei manuscrise : *Argentoratensis*[3] 14 sec. XI (conţine I—VII sfîrşit), *Londinensis*, Bibl. Cotton, Vitellius C III, sec. X (conţine I—III) *Harleianus* 3859, sec. XII (conţine I, 2, 15—V, 20, 10).

Elementele de critică de text pe care îşi întemeiază editorul modificările îşi au locul în apendicele menţionat, care, din păcate, nu poate suplini lipsa unui aparat critic, necesar unei astfel de ediţii. E de remarcat prudenţa editorului, care nu aduce conjecturi personale ; cînd textul poate fi interpretat fără corectări e preferată lecţiunea manuscriselor. O bună parte din emendările acceptate totuşi de Marinone sînt de fapt preluarea unor mai vechi corectări propuse de alţii

---

[2] *Macrobius und die Quellen seiner Saturnalien. Eine Untersuchung über die Bildungsbestrebungen im Symmachuskreis.* (Diss.) Freiburg im Breisgau, 1961, şi articolele *Les Saturnales de Macrobe, source de Servius Danielis*, RÉL, XLI, 1963, p. 327 — 349 şi *Macrobe et les Nuits attiques*, Latomus, XXIV, 1965, p. 381 — 406.

[3] Semnalăm două erori tipografice : Angentoratensis şi Contabrigiensis pentru Cantabrigiensis.

(S. Timpanaro[4], A. la Penna[5], Cameron[6], Jacoby ş. a. sau chiar de editorii anteriori Jan, Eyssenhardt). Ne vom opri asupra citorva din acestea din urmă, considerate de autor mai importante şi discutate în apendicele critic. Unele nu constituie de fapt intervenţii efective în text ci îndreptări mărunte ca :

I, 4, 22 *Atellania : Atellana*, corectare pentru care pledează majoritatea manuscriselor şi ediţiilor, ca şi Gellius 10, 24, a doua formă fiind o lectio facilior.

III, 6, 4, *tauro immolat* (αVFA) : *taurum immolat* (MBR, ediţiile) ; desigur, pare de preferat prima soluţie, susţinută de III, 10, 5 şi care are avantajul lecţiunii mai grele.

V, 2, 15 *iuuenis* (acuz. pl.) : *iuuenes*, lecţiunea virgiliană e întîlnită în toate manuscrisele (în afară de T).

VI, 7, 13 *in re atque omni tempore* : *in re atque omni in tempore* (Willis). Consensul manuscriselor lui Macrobius, Gellius, ediţiile lui Jan şi Eyssenhardt pledează pentru prima, sau modificări privind exclusiv ortografia :

I, 4, 24 *Cn Mattius* (majoritatea mss) : *Cn Matius* (Eyssenhardt, Willis).

I, 7, 1 *Dysario* mss : *Disario* (Jan, Eyssenhardt, Willis).

Semnalăm şi cîteva intervenţii mai importante pentru înţelegerea textului, care par convingătoare :

praef. I *Eustathi fili* (NDPVF) cf. A. Cameron JRS, LVI, 1966, p. 37 : *Eustachi fili* (TBZRA).

I, 2, 16 *Rufium Albinum* mss : *Furium Albinum* ediţiile. Pentru prima lecţiune pledează şi identificarea prosopografică care-l recunoaşte în Rufius Albinus. cf. O. Secck RE III, 1864, 61 ş.u. ; A. Chastagnol, *Les Fastes de la préfecture de Rome au Bas-Empire*, Paris, 1962, p. 233 ş.u., A. Cameron, CQ, XVII, 1967, p. 392 nota 2.

I, 17, 21 *Meandrius* mss, Jan, Eyssenhardt ; cf. şi F. Jacoby, FGH 491 : *Leandrius* (Meurs, Willis).

III, 18, 10 *quae sit : quid sit*. Majoritatea mss (afară de PT) şi Jan au prima lecţiune ; nu e nici un motiv pentru a prefera pe *quid*.

V, 9, 3 *qui scindere : quis scindere*, lecţiunea atestată de toate manuscrisele lui Macrobius (cu excepţia lui A) e confirmată şi de mss lui Vergiliu.

Nesatisfăcătoare ni se par soluţiile :

I, 17, 6 *uirtus solis est quae fructibus † effectus eiusdem est qui frugibus praeest †*. Întreaga frază (*uirtus—praeest*) e considerată lipsită de sens de către Willis şi pentru acest motiv pe nedrept eliminată ; Marinone o socoteşte coruptă numai în partea finală. Ni se pare, aşa cum crede şi Jan, că fraza e clară.

II, 1, 9 *haec nobis sit litterata laetitia et docta cauillatio uicem planipedis et sabulonis, impudica et praetextata uerba iacientis † ad pudorem ac modestiam uersus imitata †*. Fraza, socotită de Marinone drept *carens sensu* şi provenită probabil în partea finală dintr-o glosă la *praetextata uerba*, nu ni se pare fără sens.

1, 7, 18 *ex ueri fonte* Meurs, Willis, Marinone : *ex meri ueri fonte* mss, Jan, Eyssenhardt. Motivul suprimării lui *meri* : alăturarea cu totul rară a unui adjectiv pe lîngă un adjectiv substantivat şi succesiunea celor două genitive în homoioteleuton. Nu credem că acesta ar fi un motiv suficient pentru suprimare.

II, 2, 17 v. 10 *ui transilire* (Marinone) : *ut transire* mss, *ut transilire* (Willis), Conjectura elegantă propusă de Havet în *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latines*, Paris, 1911, p. 140 — şi acceptată de Marinone — nu ni se pare sigură.

---

[4] Recenzie la ediţia lui Willis, Gnomon XXXVI, 1964, p. 784 — 792.

[5] Recenzie la ediţia lui Willis, Rivista di filologia e di istruzione classica, XCII, 1964, p. 452 — 461.

[6] CJ, XVII, 1967, p. 392 nota 2 ; JRS, LVI, 1966, p. 37.

V, 2, 13 *et Venus* : *ut Venus* (manuscrisele și ediţiile). Uşoara corectare *et* ar fi desigur posibilă prin corelaţie cu precedentul *et tempestas*. Consensul manuscriselor şi ediţiilor, ca şi înţelesul frazei, pledează pentru menţinerea lui *ut*.

O grijă deosebită a fost acordată în noua ediţie redării termenilor greceşti ca şi numeroaselor citate, reproduse fie cu caractere cursive, fie cu ghilimele, aşa încît acestea să poată fi distinse uşor de restul textului. Şi punctuaţia lucrării a suferit unele modificări, editorul străduindu-se să o uniformizeze.

În ceea ce priveşte adnotările, nu putem să trecem cu vederea faptul că natura lucrării şi conţinutul ei foarte variat a solicitat comentatorului cunoştinţe temeinice şi multiple asupra lumii antice. Cititorul găseşte într-adevăr aici explicaţii corecte privitoare la autorii întîlniţi sau trimiteri la pasajele paralele care prezintă similitudini totale sau parţiale cu textul lui Macrobius, cu indicarea operelor sau a culegerilor de fragmente. Totuşi notele din subsol se mărginesc la aceasta, nu este vorba de un comentariu mai amplu, nu se dau deslușirile obişnuite în cazul unui text dificil sau indicaţiile necesare privitoare la construcţiile gramaticale sau la vocabular, faptele de limbă menţionate de autorul latin nu sînt interpretate. Considerăm că faţă de eleganţa colecţiei, chiar dacă aceasta se adresează unui public larg, se impuneau adnotări mult mai dezvoltate [7].

Meritul ediţiei constă însă îndeosebi în traducerea *Saturnaliilor* în limba italiană. Versiunea lui Marinone e corectă şi frumoasă. O lectură atentă ne-a relevat însă şi unele inadvertenţe : semnalăm aici cîteva din prefaţă :

Pref., 2 : *ad cuius perfectionem compendia* **longis anfractibus** *anteponenda ducens* e tradus „e ritenendo che per il tuo perfezionamento i compendi siano assai piu utili di *lunghi e tortuosi discorsi*" ; aici e sensul propriu (e vorba de lungile ocolişuri !)

De asemenea editorul introduce uneori în locul traducerii interpretări neobligatorii :

Pref. *et quasi de quodam litterarum peno* „e come si avessi a disposizione un « *enciclopedia letteraria* ». Redarea substantivului *penus* prin „enciclopedie" ni se pare în gura lui Macrobius un fel de anacronism, cu atît mai mult cu cît sensul corect e de „hrană", „provizie" deci mult mai sugestiv, un fel de *provizie literară* ; sau tot în praef., 2 : *quae in* **librorum strue** *latens clam uulgo est* ... e tradus prin „perso nei libri pubblici e quindi ignoto ai piu".

Acestea sînt de fapt observaţii de amănunt faţă de exactitatea traducerii, eleganţa şi frumuseţea stilului.

Bibliografia volumului se împarte în patru secţiuni :

1) ediţii şi traduceri ; 2) studii speciale (care se referă îndeosebi la *Saturnalia*) ; 3) opere generale ; 4) autori antici şi culegeri de fragmente. Bibliografia este, în măsura posibilului, completă şi la zi. Ni s-a părut curiosă însă omiterea unor lucrări importante ca : J. Martin, *Die Geschichte einer literarischen Form, Symposion*, Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums 17, 1—2, Paderborn, 1931 ; E. R. Curtius, *Die Lehre von den drei Stilen in Altertum und Mittelalter*, Romanische Forschungen, 64, 1952, p. 57—70.

Trei indici completează lucrarea, constituind un auxiliar preţios pentru cititor. În afara indicelui de nume şi subiecte importante (p. 933—944) volumul are şi un indice special cu următoarele patru diviziuni : 1. pasaje paralele : a) indicarea eventualelor corespondenţe textuale ; b) pasaje îndoielnice unde se poate observa numai o analogie a subiectelor sau unele coincidenţe întîmplătoare. 2. autorii citaţi : a) semnalarea pasajelor homerice şi virgiliene importante pentru variantele textului ; b) citarea de cuvinte izolate pentru care sînt

---

[7] Semnalăm cîteva erori tipografice în note : p. 232 nota 6 : trimitere greşită la *Georgice* I 282 ; corect versul 272 ; p. 270 nota 11 trimitere greşită, corect I, 17, nota 9 ; p. 386 nota 15 trimitere greşită la *Aen.* 2, 395, corect *Georgice* 2, 395.

enumerate toate fragmentele în care revin. 3. nume proprii, făcîndu-se distincție între cele care apar în textul lui Macrobius și cele care se întîlnesc în citatele luate din alte lucrări: a) latine; b) grecești. 4. o listă a lecțiunilor controversate privitoare la numele proprii.

Nu putem încheia această prezentare fără să amintim tehnica editării, excelentele condiții grafice în care apare lucrarea. De altfel observațiile făcute nu pot umbri calitățile acestei lucrări. Ea constituie un progres față de edițiile anterioare în special prin studiul introductiv și traducere, prima versiune italiană a acestei celebre opere a antichității.

Semnalăm totuși că de la ediția lui L. Jan nu a mai apărut un amplu comentariu al operei lui Macrobius și că acesta se lasă încă așteptat.

Rodica Cristescu-Ocheșanu

L. ANNAEI SENECAE *Operum moralium concordantia* P. Grimal cura edita, VI. *De clementia*, Schedas conscripsit ordinauitque u. d. B. Mortureux, Paris, Presses Universitaires de France, 1970, 242 p. (Travaux de l'Institut d'Études Latines, Fascicule 6.)

Într-un succint cuvînt înainte (p. 5), redactorul întregii serii, P. Grimal, ne avertizează că, începînd cu acest volum, editorii ne vor pune la dispoziție contexte și mai ample decît cele selectate în primele cinci fascicole, pentru a stabili astfel în afară de orice dubiu interpretarea corectă a fiecărui pasaj în parte.

Apoi, în cîteva rînduri, B. Mortureux ne informează că prezenta concordanță se bazează pe ediția lui C. Hosius (Leipzig, Teubner, 1900), ținînd seama concomitent de variantele textuale semnalate în aparatul lor critic de către Hosius și, mai tîrziu, de către F. Préchac.

Bazată pe aceleași principii ca și fascicolele anterioare [1], concordanța la *De clementia* frapează prin acuratețea tehnică și tipografică a întocmirii sale. Singura inadvertență pe care am putut-o remarca în trecere este următoarea: sub lema **edo, edi, esum, edere/esse** sînt inserate din nebăgare de seamă nu numai formele lui „a mînca"[2], ci și cele ale lui „a scoate, a emite" — **edo, edere, edidi, editum** [3], scăpat din vedere ca titlu separat.

Consultarea fugitivă a acestui volum atît de folositor și de comod alcătuit ne-a pus din nou problema admiterii ca titluri a lui **coepio** și a lui **pudeo**, deși toate formele înregistrate pe baza textului țin de **coepi** și respectiv de **pudet**. Ne întrebăm totodată dacă este într-adevăr utilă păstrarea sistemului din volumele vechi ale *TLL*, conform căruia cazuri ca *detrecto/detracto* sau *claudo/cludo* sînt considerate ca dublete ale unui singur cuvînt, deși este vorba în mod sigur de o formă veche, primară și de una refăcută, secundară [4].

Nu putem încheia această prezentare fără să subliniem încă o dată cît de binevenită este menționarea variantelor textuale nu numai sub lema preferată de către editori, ci și sub un titlu independent, deosebit printr-un asterisc dublu [5].

Dan Slușanschi

---

[1] Cf. StCl IX, 1967, p. 320 — 321; XII, 1970, p. 309 — 311; XIII, 1971, p. 295 — 296.

[2] 1, 25, 1 *edendum* și 1, 18, 2 *esurus erat*.

[3] 1, 5, 7, *in lucem edimur* și 1, 19, 7 *in altum editas arces*.

[4] Cf. A. Ernout—A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 1959[4], p. 126 și 699.

[5] Cf. de ex. **aresco** (1, 11, 1); **item** (2, 7, 2); **ligare** (1, 7, 4); **quaestor** (1, 6, 2).

ERIC G. TURNER, *Greek Manuscripts of the Ancient World*. Oxford, At the Clarendon Press: Oxford University Press, 1971. XIV + 132 p. in 4° + LXXIII planşe în afara textului.

Frumosul album a cărui apariţie o semnalez se înfăţişează ca o completare a „Introducerii în studiul papirilor", de acelaşi autor, publicată în 1967 şi recenzată într-un volum anterior al revistei (Studii clasice XI, 1969, p. 345—347). Cu propriile cuvinte ale prof. Turner, în prefaţa care deschide volumul, „this book is designed to supply the non-specialist classical scholar with a representative body of material illustrating Greek manuscripts written in antiquity". În accepţia curentă a termenului, „classical scholar" e cercetătorul oricărei ramuri a ştiinţei antichităţii, ceea ce înseamnă — dacă se exceptă paleografii şi papirologii — filologii clasici şi istoricii îndeobşte. În fapt, nu numai introducerea, dar şi explicaţiile abundente care însoţesc fiecare planşă sînt destinate unui cititor cunoscător nu numai al literaturii greceşti, de la Homer pînă la Evanghelii, dar şi al culturii greco-romane în trăsăturile-i de căpetenie. Aceasta explică pentru ce textele reproduse sînt grupate pe genuri literare, şi nu înşirate în ordine cronologică, după deprinderea manualelor de paleografie; aceasta explică, iarăşi, pentru ce, năzuind să ne pună la dispoziţie o serie de imagini nu numai reprezentative dar pe cît posibil inedite sau puţin cunoscute, albumul nu cuprinde unele manuscrise greceşti faimoase pentru frumuseţea lor, dar prea de multe ori folosite.

Introducerea sintetizează în 27 de pagini, pe lîngă cunoştinţele curente de paleografie greacă, propria experienţă a autorului dobîndită în ani îndelungaţi de cercetări în domeniul papirologiei. Concis, dar precis şi limpede, ea răspunde la toate întrebările pe care şi le poate pune cineva în legătură cu transmiterea textelor greceşti de orice fel: de la unele deslușiri elementare cu privire la varietăţile de scriere („înceată" sau „rapidă", cu anumite tipuri intermediare) pînă la clasificarea finală a acestora, după formă şi cronologie. Nu numai filologul ori lingvistul, dar şi epigrafistul au mult de învăţat despre tehnica scribilor, despre instrumentele folosite, despre punctuaţie şi accentuare, despre lungimea rîndurilor şi împărţirea în paragrafe, despre multiplicarea textelor literare ori despre datarea documentelor pe temeiuri paleografice şi altele. Sub acest ultim raport, consideraţiile autorului culminează într-un sistem propriu de clasare a manuscriselor din secolele I—IV e. n. în trei grupe distincte, pornind de la următoarele criterii: (a) gradul de frumuseţe urmărit de scrib; (b) repeziciunea scrierii; (c) mărimea slovei (mare, mijlocie, mică, fină); (d) tipologia literelor (rotunde, dreptunghiulare, ovale); (e) înclinaţia rîndurilor (spre stînga, spre dreapta, verticale); (f) distanţa dintre rînduri ... Clasamentul însuşi reuşeşte să deosebească în materialul oferit de epoca studiată trei grupe principale de scrieri, denumite de autor: (1) *informal round hands*; (2) *formal round hands*; (3) *formal mixed hands* — cu unele subdiviziuni pe care nu consider necesar să le amintesc.

Cele 73 de planşe de o execuţie ireproşabilă şi de o claritate neîntrecută (cele mai multe la mărimea paginii, altele la acea a unor pagini duble) prezintă un material documentar pe cît de rar pe atît de preţios, însoţit de explicaţii a căror acribie am semnalat-o înainte. Lucrarea întruneşte astfel toate condiţiile pentru a-şi merita locul în orice bibliotecă şi, împreună cu *Introducerea* aceluiaşi autor, menţionată la începutul acestei dări de seamă, se învredniceşte nu numai de preţuirea dar şi de recunoştinţa celor cărora se adresează.

D. M. Pippidi

STEPHEN G. DAITZ, *The Jerusalem Palimpsest of Euripides.* A Facsimile Edition with Commentary. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1970, IX + 32 p. in 4°, 71 planşe, 86 DM.

Palimpsestul păstrat în Biblioteca Patriarhală din Ierusalim (ms. H) este probabil cel mai vechi dintre manuscrisele care conţin porţiuni apreciabile din textul lui Euripide. El cuprinde fragmente din şase piese, *Hecuba*, *Fenicienele*, *Oreste*, *Andromaca*, *Hipolit* şi *Medeea*, 1593 de versuri, cu totul. Semnalat încă de la jumătatea secolului trecut, palimpsestul de la Ierusalim a început să fie studiat cu adevărat numai în ultimii patruzeci de ani. Atît descrierile, cît şi colaţionările publicate pînă în prezent (de K. Horna în 1929, de J. A. Spranger în 1937, de D. Page în 1938 şi de A. Turyn în 1957) se bazează pe fotografii realizate în condiţii obişnuite. Starea proastă în care se găseşte palimpsestul face, însă, ca aceste fotografii să fie, în foarte multe locuri, ilizibile. În ciuda unor dificultăţi considerabile, S. G. Daitz a reuşit, în vara anului 1966, să fotografieze manuscrisul H la lumina ultravioletă. Această tehnică a făcut ca textul lui Euripide, acoperit astăzi de un comentariu biblic, să apară cu destulă claritate şi să poată fi citit, pentru prima dată, în întregime. Lucrarea pe care o prezentăm reproduce, în condiţii grafice excepţionale, 71 de facsimile ale paginilor care poartă textul lui Euripide în manuscrisul H (pentru a îngădui o comparaţie, prima pagină a fost fotografiată şi la lumina normală şi la lumina ultravioletă, vezi planşele 1—3, 59 şi 56). Pe lîngă aceste preţioase planşe, volumul mai cuprinde o introducere şi cîteva capitole de comentariu. Introducerea începe cu un scurt istoric al documentului, pentru a se ocupa apoi de descrierea codicologică a palimpsestului: sînt examinate, printre altele, constituirea manuscrisului, dimensiunile lui şi sistemul de liniere. Se precizează, pentru prima dată, că textul a fost scris de trei copişti diferiţi şi se specifică ce pagini aparţin fiecăruia dintre ei. Colaţionarea manuscrisului îi oferă lui S. G. Daitz prilejul de a semnala mai multe lecţiuni interesante şi de a corecta erorile făcute în descrifrările anterioare ale acestui important document. În continuare este discutată problema raporturilor dintre palimpsestul de la Ierusalim şi celelalte manuscrise euripideice. Pentru a da o imagine clară a acestor raporturi, S. G. Daitz alcătuieşte un tablou care indică, pentru fiecare piesă în parte, cîte concordanţe există între H şi manuscrisele ABMLPV şi de cîte ori unul dintre aceste manuscrise concordă cu H în exclusivitate (comparaţia se face pe baza aparatului critic al ediţiei Murray). Ceea ce reiese din acest tablou este că afinităţile dintre H şi restul manuscriselor variază de la o piesă la alta, în limitele unei asemănări predominante a lui H cu B şi M. Analiza scholiilor, urmărită numai prin sondaj, confirmă această concluzie. În sfîrşit, într-o ultimă secţiune a lucrării, S. G. Daitz revine asupra datării lui H, susţinînd din nou că el a fost copiat între 950 şi 1050, împotriva lui A. Tuilier, care, în anul 1968, i-a atribuit o dată mult mai recentă (între 1160 şi 1165).

Liana Lupaş

G. B. PELLEGRINI, A. L. PROSDOCIMI, *La lingua venetica.* I. *Le iscrizioni*, a cura di G. B. Pellegrini, A. L. Prosdocimi. II. *Studi*, a cura di A. L. Prosdocimi. Padova-Firenze, Istituto di glottologia dell'Università di Padova, Circolo linguistico fiorentino, 1967, VII + 696 + 1 hartă, VIII + 339 p., în 8°.

În încheierea prezentării făcute volumului lui G. B. Pellegrini, *Le iscrizioni venetiche*, Pisa, 1956 (StCl, III, 1961, p. 478), ne exprimam dorinţa ca autorul să reia editarea textelor într-o înfăţişare tehnică demnă de valoarea operei. Acestei dorinţe, comune tuturor celor care se

interesează de limbile Italiei antice, autorul i-a răspuns în mod strălucit prin două masive volume, conținînd, cel dintîi, corpusul complet al inscripțiilor, cel de al doilea, un studiu asupra limbii venete. Pentru realizarea acestei lucrări monumentale, G. B. Pellegrini și-a cîștigat colaborarea unui tînăr savant, prof. Aldo L. Prosdocimi, elev al lui G. Devoto. Lui A. L. Prosdocimi i se datorează redactarea unei părți a corpusului și, în întregimea lui, volumul al doilea (formă amplificată a tezei sale de licență, conduse de G. Devoto, care-i semnează și prefața).

Corpusul este divizat în 12 secțiuni, corespunzătoare regiunilor domeniului venet, ținîndu-se seama și de diviziunile administrative romane (Este, Padova, Vicenza, Treviso, Oderzo, Belluno, Cadore, Agordino — o singură inscripție ! —, Isonzo, Trieste, Gailtal — în Austria —, Adria), iar numerotarea inscripțiilor se face pe baza acestei diviziuni, cu sigla regiunii și cu numărul de ordine al inscripției; ordonarea inscripțiilor fiind bazată pe categorii (funerare, votive, urne cinerare etc.), sistemul este parțial închis, nedînd posibilitatea introducerii unor eventuale descoperiri noi, fără schimbarea numerotării pentru întreaga regiune; numai inscripțiile veneto-latine au o numerotare separată (cu cifre romane).

Prezentarea fiecărei inscripții cuprinde: locul de conservare, editările anterioare, bibliografia, împrejurările descoperirii, descrierea externă, textul propriu-zis (în două versiuni: transliterat și interpretat) și comentariul; lectura este sprijinită de o reproducere fotografică și de un desen (în situații speciale, numai de una din acestea). Înaintea fiecărei grupări de inscripții (pe regiuni sau specii) se află introduceri ample, adevărate monografii istorice, arheologice, toponomastice și topografice, însoțite de bibliografia critică a problemelor dezbătute.

Volumul al II-lea se divide în cinci secțiuni: (1) o introducere închinată problemelor grafiei (p. 3—36); (2) studii despre lexic (p. 37—217); (3) „veneții și limba venetă" (*Veneti e venetico*, p. 219—259); (4) indice epigrafic (p. 261—280); (5) bibliografie (p. 281—338). La prima vedere, un asemenea sumar ar putea decepționa pe cititorul care se așteaptă să găsească în volum o monografie completă și sistematică a limbii venete. Subtitlul „Studi" definește însă clar poziția și intențiile autorului; și cu toate acestea nici un fapt fonetic, morfologic și chiar sintactic de oarecare importanță nu este omis din cîmpul investigației: atît studiul asupra grafiei, cît și cel, foarte bogat, asupra lexicului, oferă un tablou complet al stadiului actual al ipotezelor și soluțiilor (cu prezentarea opțiunilor autorului, ghidate totdeauna de o riguroasă logică și de o vastă erudiție) privitoare la ansamblul problemelor limbii venete. Indicele epigrafic, la rîndul său, completează, pentru cuvintele neanalizate în „studi sul'lessico", datele lingvistice și bibliografice esențiale.

Vom semnala, în cele de mai jos, cîteva dintre soluțiile la care autorii s-au oprit în problemele mai spinoase sau mai controversate ale limbii venete.

Originea alfabetului și interpretarea grafiei[1]. Alfabetele venete (folosim pluralul pentru a atrage atenția asupra diferențelor locale, uneori ireductibile, după părerea noastră, la o unitate venetă primordială) provin din alfabetul etrusc de nord, cunoscut din inscripțiile de la Spina (teritoriu învecinat cu cel al veneților) și Adria (unde s-au descoperit și inscripții venete). G. B. Pellegrini (I, p. 20) susține „unitatea fundamentală a sistemului" grafic[2], ceea ce lasă totuși neexplicată notarea diferită a dentalelor sonore (*z*, *θ* și chiar *t*)[3]; necesitatea unui izvor complementar grec, sugerată de M. Lejeune (bazat pe existența lui *o*, plasat la sfîrșitul alfabetului), este acceptată.

---

[1] Pentru problemele generale, vezi și SCL, XI, 1960, 1, p. 116—121.

[2] În volmul II (p. 5, 12—16), A. L. Prosdocimi se pronunță de asemenea împotriva „poligenezei" scrierii venete și susține existența unei unități primordiale, diferențiate apoi prin adaptări locale divergente.

[3] Cf. *Studia Mycenaea*, Brno, 1968, p. 65—70.

În interpretarea semnului | < din Cadore, autorii acceptă interpretarea fonetică a lui Lejeune (= jod)[4], dar consideră că nu e vorba de transformarea celei de a doua haste a lui jod „normal" (||), ci că semnul provine totuşi din gamma etrusc (I, p. 481, II, p. 20 — 22); explicaţia ar rezida într-o evoluţie fonetică a unui vechi *-iko-* la *-iyo*. Dacă explicaţia fonetică avansată de autori nu ni se pare total convingătoare, reţinem un punct al argumentării, extrem de interesant (II, p. 22): în momentul romanizării, atît vechiul semn pentru jod (|), cît şi cel pentru „san" (M) notînd desigur un *s* forte, puteau fi confundate cu litere latine de valoare diferită, *e* cursiv în primul caz, *m* în cel de al doilea; influenţa latină este aşadar factorul care a provocat modificarea traseelor celor două litere.

În privinţa omografiei *h* şi *i* punctat (⊹) autorii se arată prudenţi în interpretarea ca *y* a acestui semn (vezi de exemplu, I, 351, *Hostihavos* — Lejeune —, nu *Hostiiavos* — Untermann, Pisani[5]). Într-un capitol special (II, p. 16—18), se încearcă explicarea fonetică a acestei omografii, reluîndu-se apropierea, făcută mai demult, dintre numele zeiţei *Reitia* şi adjectivul latin *rectus* (aşadar grafia ar atesta o evoluţie *-ekt-* > *-eht-* > *-eit-*).

În problema oclusivelor notate prin χ, φ[6] şi *z*, autorii (în special A. L. Prosdocimi, II, p. 7—12) se raliază ipotezei lui Lejeune privind existenţa unei corelaţii de tensiune în venetă („sonorele" fiind de fapt „lenes"; în felul acesta se explică şi cele două foneme siflante, *s* şi *ś*).

Morfologie şi derivare. Flexiunea unor teme în *-yo-* (a căror existenţă este asigurată de dativul în *-ioi*, I, p. 89) este pusă în discuţie în legătură cu explicaţia terminaţiei *-is* a unor substantive: este vorba de o abreviere epigrafică sau de o transformare fonetică *-yos* > *-is* (M. Lejeune susţine prima idee, J. Untermann pe cea de a doua)? În cazul acceptării celei de a doua ipoteze, care este repartiţia formelor de nominativ în *-is* la cele două teme posibile, în *-yo-* sau în *-i-*? A. L. Prosdocimi consideră că *-is* reprezintă redarea grafică a unei realităţi morfologice şi, bazîndu-se pe analogii cu alte limbi indo-europene, în care unui nominativ în *-i-* îi corespund cazuri oblice în *-yo-*, consideră că se poate vorbi, în acest caz, de o isoglosă balto-germano-venetă (II, p. 27—33).

Existenţa unui genitiv în *-i* al temelor în *-o/e* este socotită „inoppugnabile" de G. B. Pellegrini în numele de persoană (scris şi în latineşte şi în venetă, într-o stampilă recent descoperită) *Kenθini* (lat. *Centini*), Pa 19 (I, p. 375—376), unica atestare clară a acestei desinenţe[7].

În flexiunea verbală e de reţinut discuţia cu privire la valoarea desinenţei, de origine medială, *-to*, păstrată în principalele verbe „votive", *faxto*, *doto* şi *donasto*. E de remarcat (I, p. 367) că *-to* şi *-r* sînt singurele desinenţe verbale atestate[8] şi că ambele sînt de persoana a III-a, au forme mediale şi se construiesc cu acuzativul obiectului; de aceea nu se poate stabili nici locul lor real în sistemul verbal venet şi nici dacă formele verbale aveau şi valoare, nu numai formă, medie. Într-o amplă şi bogat documentată expunere, A. L. Prosdocimi (II, p. 65—69, 85—86) se raliază opiniei lui M. Lejeune după care formele în *-to* sînt aoriste (cu extinderea flexiunii sigmatice la verbul denominativ *donasto*); în ceea ce pri-

---

[4] Altfel în ediţia din 1956, p. 251.

[5] Vezi şi SCL, XI, 1960, 1, p. 118 — 120.

[6] Se vorbeşte (II, p. 8) de „spirante" etrusce, notate χ, φ. Nu e vorba, desigur, de spirante, ci de aspirate (cf. A. J. Pfiffig, *Die etruskische Sprache*, Graz, 1969, p. 28, 38 — 41), dacă nu de „fortes" (cf. Linguistique Balkanique, VI, 1963, p. 140 — 141).

[7] Celelalte două exemple, *Logsii* şi *Reitii* (Es 52) par să fie scrieri greşite pentru *Logsiai*, *Reitiai* (I, p. 158).

[8] Autorii elimină din discuţie forma *atraest*, considerînd-o ca o despărţire eronată a cuvintelor (I, p. 384, II, p. 56); vezi şi M. Lejeune, BSL, LXI, 1966, 1, p. 194 — 196.

veşte desinenţa *-r*, din *toler*, autorul se depărtează de predecesori, considerînd că şi această formă este preteritală (II, p. 125—126, 180—181); ar fi vorba, aşadar, ca în cazul perfectului latin, de o „heterogeneză" a perfectului venet, provenit din aorist şi din „injunctiv". Ipoteză ingenioasă, dar greu demonstrabilă.

Probleme arheologice. Ne rezumăm la semnalarea interesantei interpretări pe care autorii o dau *spilloni*-lor votivi (*épingles*) din sanctuarul Reitiei de la Este: aceştia ar fi în realitate stiluri pentru scris. În favoarea ipotezei pledează nu numai forma obiectului (discutată pe baza unei ample bibliografii, excesive poate), ci şi funcţia de „scriptorium" a întregului sanctuar, ilustrată şi de tablele votive alfabetice (I, p. 140—142; vezi şi II, p. 194, explicaţia cuvîntului *vdan* „abecedarium").

Apartenenţa dialectală a venetei. După cum se ştie, anii 1949—1950 au însemnat, prin lucrările lui M. S. Beeler[9] şi M. Lejeune[10], încheierea unei lungi perioade de „ilirism" în clasificarea limbii venete, făcîndu-se loc unor ipoteze „italice" sau acordîndu-se limbii venete statutul de limbă indo-europeană independentă[11]. În *Iscrizioni venetiche* din 1956, p. 271, G. B. Pellegrini se raliase acestei din urmă teorii. După o amănunţită examinare a isoglosel or şi a ipotezelor propuse anterior, A. L. Prosdocimi, partizan moderat al ideii, susţinute de G. Devoto, a unei „pluralità di filoni costitutivi" (II, p. 256) şi adversar al unităţii italice, îşi pune întrebarea dacă nu i s-ar putea atribui venetei un loc intermediar între „proto-latină" şi „italică" (osco-umbriană).

Eventualitatea unor raporturi speciale dintre venetă şi limbile germanice, sprijinită în primul rînd pe paralelismul ven. *ego/mego*, got. *ik/mik* şi pe pronumele *sselboisselboi* (cf. ahd. *der selb selbo*), este luată în considerare de A. L. Prosdocimi, deşi admite posibilitatea unei inovaţii analogice independente în cazul primei „isoglose" (II, 141; pentru *sselboisselboi*, vezi II, p. 168).

Cele cîteva probleme la care ne-am oprit mai sus au încercat să ilustreze, desigur parţial, bogăţia de fapte şi de interpretări originale, dar ponderate, cuprinse în *La lingua venetica*; orientarea cititorului ar fi fost fără îndoială mult uşurată de prezenţa unui indice de materii (în special gramatical), de o utilitate extremă în lucrările de acest tip.

Soliditatea corpusului, caracterul vast şi multilateral al informaţiilor conţinute în comentarii şi în volumul de studii fac din *La lingua venetica* un instrument de lucru de prim ordin, destinat să rămînă multă vreme o operă la care vor recurge atît indo-europeniştii, cît şi latiniştii, cărora le va oferi o nouă perspectivă pentru înţelegerea istoriei limbii latine. În aceeaşi măsură monumentala întreprindere a lui G. B. Pellegrini şi A. L. Prosdocimi va fi indispensabilă arheologilor, istoricilor şi epigrafiştilor interesaţi de dezvoltarea nordului Italiei preromane şi de aspectele atît de variate şi de semnificative ale procesului romanizării[12].

I. Fischer

---

[9] The *Venetic Language*, Berkeley — Los Angeles, 1949.

[10] *Latin et chronologie „italique"* REL, XXVIII, 1950, p. 97—104.

[11] Pentru detalii vezi şi SCL, IX, 1958, 4, p. 551—553; J. Untermann, Kratylos, VII, 1961, 1, p. 1 şi 9—10. Cf. şi E. Polomé, *The Position of Illyrian and Venetic*, în *Ancient Indo-European Dialects*, Berkeley — Los Angeles, 1966, p. 71—76.

[12] Cu toată modestia, relativă, a mijloacelor tehnice de care dispunea tipografia (vezi I, p. VII, II, p. VIII), realizarea grafică şi reproducerile sînt excelente. Semnalăm cîteva mărunte greşeli de tipar: I, p. 201, r. 4 de jos: trebuie citit *ou* în loc de *on*; 276, r. 4 de jos; *FOVGO* în loc de *FOUGO*; 336, r. 4: Detschew în loc de Mayer: II, p. 15, r. 16 de jos: *indépendantes* în loc de *indépendentes*; p. 66, r. 9 de jos: *Italia* pentru *Italà*; p. 84, r. 9: *16* pentru *61*; p. 109, r. 6: *Gel.* pentru *Gehl.*; p. 162, r. 14: *19* în loc de *18*; p. 299, nr. 166: *occident* în loc de *occidente*; p. 312, r. 3 de jos: *Italiei* în loc de *Italie*; p. 325, r. 13 de jos: *Dunăreanu* în loc de *Durnareanu*.

G. E. R. LLOYD, *Early Greek Science. Thales to Aristotle* (col. Ancient Culture and Society), Londra, Chatto & Windus, 1970, 156 p., tabel cronologic, bibliografie selectivă, indici, hartă, 9 diagrame în text.

Apărută în noua colecție de popularizare a editurii Chatto & Windus, colecție condusă de M. I. Finley, sinteza lui G. E. R. Lloyd își propune să expună — într-un număr bine delimitat de chestiuni, și anume în legătură cu începuturile cercetărilor de astronomie, fizică și biologie, și în mai mică măsură în domeniul matematicilor — „mai întîi problemele, teoriile și metodele diferitelor ramuri ale științei care au reținut atenția grecilor și, în al doilea rînd, ideile autorilor în chestiune cu privire la natura cercetării pe care o întreprind" (prefață, p. 1).

Primul capitol al cărții încearcă să răspundă unor întrebări preliminare esențiale pentru perspectiva cercetării, întrebări purtînd asupra locului și specificului științei grecești în istoria începuturilor științei, precum și asupra cauzelor determinante ale acestor caractere particulare. Pornind de la dezbaterea opiniei atît de frecvent exprimate, conform căreia știința ca sistem de cunoaștere a apărut în Grecia pentru întîia oară în istoria umanității, autorul evocă pe de-o parte progresele fundamentale ale tehnologiei tuturor societăților primitive, pe de altă parte și, evident, în linii tot atît de generale, evoluția cunoștințelor științifice în Orientul Apropiat. Expunerea, extrem de sintetică, e deosebit de pertinentă și-i permite autorului să definească în limite rațional inteligibile originalitatea proprie cu adevărat științei grecești care, utilizînd acumulările atît de importante de experiență, atît din existența și practica productivă milenară a societății, cît și din contactele cu Orientul, a izbutit să instaureze un *sistem* de cauzalitate naturală — ceea ce autorul numește „descoperirea naturii" — și în al doilea rînd, „practica criticii raționale și a dezbaterilor" (p. 8). Refuzînd retorica, această definire prealabilă a problemei permite și explicarea inovației de atitudine pe care o presupun începuturile științei grecești. Fără a intra în detalii, autorul admite dezvoltarea economică ca premisă prealabilă, necesară dar nu suficientă, accentuînd mai cu seamă asupra raporturilor între evoluția socială și cu deosebire politică a statelor grecești și începuturile științei, considerate ca fiind o parte componentă a unei vaste dezvoltări, interesînd întreaga lume arhaică. „Libertatea cu care filozofii milesieni puneau sub semnul întrebării idei mai vechi și se criticau unul pe celălalt poate fi comparată cu spiritul în care cetățenii orașelor-state în dezvoltare dezbăteau cea mai bună formă de constituție politică", scrie Lloyd (p. 14), sugerînd o paralelă între Solon și Thales și conchizînd că „esența contribuției milesiene a fost de a introduce un spirit critic nou în atitudinea omului față de lumea naturală" (p. 15).

După această parte introductivă, capitolele următoare urmăresc cronologic problematica științifică a școlii milesiene (p. 16 — 23), a pitagoreicilor (p. 24 — 35) și, sub titlul „The Problem of Change" (p. 36 — 49) conflictul de idei între Heraclit și Parmenide, aportul lui Empedocle, principalele teze ale lui Anaxagora și teoria atomistă dezvoltată de Leucip și Democrit. Clarificarea sintetică, dar sistematică și convingătoare a problematicii științifice și meta-științifice a acestor școli filozofice, sublinierea etapelor progresului gîndirii raționaliste, pun în evidență specificitatea contribuției adusă de filozofia presocratică la dezvoltarea științei, la aprehendarea problematicii acesteia. Fără a minimaliza inovația pe care gîndirea filozofică greacă a repretentat-o în raport cu mentalitățile tradiționale și cu mitul, dar și fără a-i acorda beneficiul — iluzoriu, fără îndoială — al unei creații totale și inexplicabile, sinteza lui Lloyd urmărește efectiv un mod de a raționa *în dezvoltare*, care poate astfel să fie inserat într-o evoluție istorică inteligibilă. Autorul pune în lumină semnificația fiecăreia din etapele parcurse, de la problematica formulată de școala din Milet și de la teoriile astronomice și cosmogonice ale pitagoreicilor, prin conflictul de idei între Heraclit și eleați, contribuind la formularea problematicii științifice și filozofice a devenirii, prin soluția empedocleică și teoriile novatoare în fizică ale lui Anaxagora, pînă la progresul hotărîtor marcat de teoria atomistă. Apreciind în chip nuanțat locul teoriilor

ştiinţifice în ansamblul preocupărilor filozofice ale fiecăreia dintre şcoli, locul practicii, al experimentului şi observaţiei ştiinţifice în dezvoltarea acestor teorii, autorul conchide că: „principala preocupare a filozofiei presocratice tîrzii e problema schimbării. E adevărat că ei aduc în discuţie explicaţii ale multor fenomene diferite din domeniul meteorologiei, geologiei, fiziologiei şi din alte domenii.... Totuşi, problema-cheie a filozofiei naturale era una generală, şi anume natura devenirii şi a schimbării. Răspunsurile propuse iau forma unor serii de teorii fizice, adică a unor explicaţii cu privire la constituentele ultime ale materiei. Dar problema era la origine filozofică. Empedocle, Anaxagora, Leucip şi Democrit erau angajaţi în primul rînd nu în programe de cercetare, ci în discuţii de o natură extrem de abstractă, în care contau nu atît datele de experienţă care puteau fi aduse în sprijinul unei teorii, cît economia şi consistenţa argumentelor pe care ea se baza" (p. 49).

Extrem de important şi elocvent ni s-a părut capitolul consacrat autorilor hippocratici (p. 50 — 65) care familiarizează pe cititor cu statutul profesional şi social al medicinei şi cu principalele realizări practice ale şcolii medicale, ca şi premisele lor teoretice din epoca clasică, a căror însemnătate pentru progresul ştiinţei şi a concepţiilor raţionaliste despre lume merită toată atenţia.

Capitolul al şaselea e consacrat lui Platon; lucrul ar putea părea într-un fel surprinzător, într-o carte care nu urmăreşte nici istoria matematicii, nici pe cea a logicii. Autorul însă îşi propune de la bun început să examineze opinia curentă care face din întemeietorul Academiei „the arch enemy of science". O reexaminare atentă a pasajelor clasice din *Republica* şi *Timaios* îi permit să demonstreze contribuţia lui Platon în rezolvarea cîtorva probleme deschise de teoriile empedocleice şi atomiste, şi să conchidă, la capătul unei analize de o remarcabilă stringenţă că, în pofida unui regres în investigarea empirică a fenomenelor, aportul platonismului la constituirea unei viziuni ştiinţifice de ansamblu asupra universului nu e deloc neglijabil, că atît exigenţa generalizatoare ridicată în faţa ştiinţei cît şi ideea structurii matematice a universului au adus o contribuţie fundamentală la constituirea ştiinţei.

Capitolul următor, intitulat „Astronomia secolului al IV-lea," trece în revistă explicînd cu o deosebită claritate progresele realizate prin cercetările lui Platon, Eudoxos, Callipsos, Heracleides din Pont în direcţia construirii unui model geometric capabil să explice mişcarea aştrilor.

Capitolul consacrat lui Aristotel, cel mai cuprinzător, examinează contribuţia ştiinţifică a Stagiritului, mai întîi în raport cu problematica ştiinţifică contemporană lui şi în al doilea rînd în lumina felului în care filozoful însuşi formulează ţelurile cercetării întreprinse. Pornind de la teoria aristotelică a cunoaşterii şi de la o reexaminare a raportului între teoria generală a silogismului şi demersurile cercetării în cazurile concrete, Lloyd evidenţiază progresele metodologice remarcabile pe care le-a permis opera lui Aristotel; pe de altă parte, el subliniază acumularea de fapte şi observaţii, progresele realizate în domeniul ştiinţelor naturii. Fără a uita unele limite ale teoriei aristotelice, rolul de deschizător de drumuri care-i revine lui Aristotel în domenii fundamentale ca dinamica sau biologia este reliefat în chip pregnant. Examinînd sumar dezvoltările ulterioare fundamentate de opera aristotelică şi de cercetările efectuate în şcoala întemeiată de el, Lloyd încheie: „În vreme ce Platon e mai cu seamă autorul aplicării matematicilor la înţelegerea fenomenelor, una din contribuţiile fundamentale şi durabile ale lui Aristotel a fost de a fi susţinut în teorie, demonstrînd şi în practică, valoarea întreprinderii unor investigaţii empirice detaliate" (p. 124).

Un capitol de concluzii generale pune în lumină statutul şi condiţiile cercetării ştiinţifice antice, raportul special între ştiinţă şi filozofie şi între ştiinţă şi *techne*. Apreciind în chip nuanţat limitele pe care ştiinţa antică le demonstrează în utilizarea experimentului, privit ca argument coroborativ şi nu ca metodă heuristică, Lloyd subliniază de asemenea că „ideologia dominantă" a cercetării pure nu a permis să se conceapă o explorare sistematică a aplicabilităţii concluziilor cercetării — evidenţiind totuşi numeroase domenii particulare, de la medicină la *chrematistică*, ale cercetărilor aplicative.

Rezumînd, autorul sintetizează contribuția principală a științei grecești pînă în epoca elenistică : mai întîi progrese notabile în cunoașterea faptică a numeroase domenii, apoi progrese în aprehendarea naturii unor probleme — mai cu seamă cea a schimbării — și, în sfîrșit, cele două principii metodologice cu privire la aplicarea matematicilor și la cercetarea empirică.

Prezentarea relativ amănunțită a cărții a încercat să pună în lumină principalele calități ale acestei sinteze ; extrem de logic articulată, ea e în același timp perfect accesibilă unui public cultivat și încărcată de sens pentru specialist. Dominînd subiectul cu o remarcabilă capacitate a expresiei sintetice, cartea încorporează, fără nici un exces, unele din punctele de vedere cele mai moderne cu privire la societatea și mentalitatea greacă, inserîndu-le într-un raționament firesc, nuanțat și convingător. Excelentă introducere în subiect, cartea lui Lloyd are și meritul de a fi o lecție despre exigențele superioare și metodologia adecvată ale unei lucrări de popularizare în sensul cel mai bun al cuvîntului.

Zoe Petre

MIHAI GRAMATOPOL, *Moira, Mythos, Drama*, București, ELU, 1969, 240 p.

Această carte, apărută în anul 1969, bine primită atît de cercurile de specialitate cît și de marele public, se înfățișează ca o serie de eseuri asupra tragediei grecești, fără stringentă legătură între ele. În „Cuvîntul înainte" autorul explică acest mod de abordare a subiectului sau mai bine zis a subiectelor ce și le-a ales drept un „înconjur precaut al unei realități (respectiv, drama tragică la vechii greci) care, datorită mulțimii veacurilor, se lasă greu surprinsă". Alinierea acestor studii dinspre problematica antică a tragediei spre problematica modernă nu echivalează cu o coerență tematică la care ne-am fi așteptat, după enunțul formulat în titlu. Cu toate că la începutul capitolului *Istoricul teoriilor asupra Dramei* (p. 153) autorul se străduiește să lămurească motivele care l-au determinat să atace și subiecte de istorie literară, poate n-ar fi fost rău ca din punct de vedere editorial să se facă o distincție între grupajele de studii.

Moira, Mythos, Drama, iată un titlu cu rezonanță, amintind de alte titluri asemănătoare care se află pe coperta unor cărți semnate de un Nestle sau de un Ridgeway. Dacă totuși ar fi să facem o clasificare privind substanța și finalitatea studiilor scrise de M. Gramatopol, după alte criterii decît o face autorul la locul citat, am recunoaște următoarele compartimente : a) studii cu fond filozofic și istoric, ca de pildă : „Moira, simbolul filozofic al destinului" ; „Irațional și tragic la Eschil" ; „Eroismul lui Oedip" ; b) Studii de estetică literară : „Tragedia și conceptul armoniei » ; „Mijloacele poetice și scenice ale tragicului" ; c) Studii de istoria teoriei literare : „Istoricul teoriilor asupra dramei ; „Originile tragediei și exegeza modernă" ; d) ultimele studii, privind relațiile dintre tragedia greacă și teatrul modern, cît și pe acelea dintre tragedia greacă și lumea contemporană — înfățișează discuții la ordinea zilei asupra tragediei grecești în viziunea oamenilor din secolul XX.

Lipsa de unitate în tratarea unor subiecte a căror singură trăsătură de unire este referirea la drama tragică nu este cîtuși de puțin supărătoare. Fiecare capitol se citește cu plăcere fiindcă autorul are de obicei ceva de spus, observații sau comentarii care reflectă o îndelungă meditație. Argumentarea academică a unor teze cu care poți sau nu să fii de acord, dar care, din punct de vedere al demonstrației este expusă cu eleganță și claritate, adaugă un surplus de interes lecturii capitolelor din *Moira, Mythos, Drama*.

Din păcate, valoarea intrinsecă a studiilor care ne preocupă nu se menține constant la nivelul atins, printre altele, de articolul *Irațional și tragic la Eschil*, p. 55 — 71, care mi se pare unul dintre cele mai izbutite și care continuă linia trasată acum 20 de ani de E.R. Dodds în

The Greeks and the Irrational (1951). Maniera în care autorul analizează conceptele de raţional şi de iraţional în lumea vechilor greci, raportate la conceptul de real (p. 61) — sau relaţia dintre iraţional şi tragic, aşa cum se află expusă pe plan dramatic în opera lui Eschil (p. 68 şi urm.) mi se pare convingătoare şi sugestivă. „Eroismul lui Oedip", deşi învăluit într-o coajă prea groasă de considerente fără pertinenţă la titlul capitolului — conţine la rîndul lui unele pasaje frumoase despre mutaţiile pe care timpul le poate aduce în caracterul omenesc (p. 88 — 89). Asemenea exemple, grăitoare pentru puterea de pătrundere a autorului, cînd este vorba despre esenţa spiritului grec în drama antică, se pot înmulţi. Nu înţeleg însă de ce M. Gramatopol a crezut potrivit să insereze într-un volum în care îşi propune să trateze despre Moira, despre Mythos (în tragedie) şi despre Drama pagini ca acelea cuprinse în capitolul „Originile tragediei şi exegeza modernă", alcătuit în bună măsură dintr-o înşirare de lucrări despre originile tragediei. Această înşirare, fatal seacă, de nume de autori şi de titluri de cărţi, care în intenţia autorului trebuia să fie o trecere în revistă a principalelor direcţii urmate de cei care s-au străduit să aducă lumină într-un domeniu îndeobşte numit „preistoria" tragediei (p. 174), prin caracterul ei extrem de succint, prin acumularea de rezumate stereotipe făcute de autor, nu poate interesa marele public, iar pentru specialist nu are altă valoare decît aceea de a-i pune la îndemînă un îndreptar lesnicios. Chiar dacă un asemenea capitol — alături de care *Introducerea* şi *Realităţi contemporane în tragedia attică* fac suită — poate sluji ca material documentar, regretăm că Mihai Gramatopol le-a intercalat printre celelalte studii ale cărţii d-sale pe care, în ansamblu, o considerăm o izbîndă. O prezentare asemănătoare, dar într-un context diferit, poate fi citită în cartea lui Harald Patzer, *Die Anfänge der griechischen Tragödie* (1962), intitulată *Die modernen Hypothesen* (p. 39 — 88). Afară de sistematizarea exemplară a materialului comentat, rostul unui asemenea capitol în cartea lui Patzer este de la sine înţeles, pentru că învăţatul german dorea să ajungă la propriile sale propuneri relative la naşterea tragediei şi a dramei satirice, pe cînd în cartea lui M. Gramatopol, ordinea expunerii este inversată : o schemă (pur ipotetică, fără alt sprijin decît textul aristotelic, *Poetica*, cap. III — IV) construită de autor relativ la procesul de constituire al tragediei, ambiţie meritorie dar care-i depăşeşte forţele, este urmată de pagini întregi înţesate cu referinţe bibliografice.

Şi acum cîteva cuvinte despre documentaţia articolelor de care ne-am ocupat. Autorul foloseşte o vastă gamă de lucrări asupra tragediei greceşti, majoritatea aparţinînd literaturii în limba engleză, bine pusă la punct şi adusă la zi. Prin aceasta interesul ştiinţific al articolelor se află considerabil sporit, îndeosebi pentru cei familiarizaţi cu lucrările citate de autor, fapt care îngăduie aprecierea aportului original din fiecare capitol.

Îmi îngădui totuşi să-mi expun o nedumerire şi cîteva observaţii. De ce la p.121 *dianoia* este interpretată drept „liberul arbitru" (vezi şi mai departe p. 135 : „Plasîndu-ne deci pe poziţia că operele lui Eschil şi Sofocle sînt tragedii în sensul că ele exală sentimentul tragicului prin ciocnirea liberului arbitru uman, caracterul şi judecata — ca să ne exprimăm în termeni aristotelici — cu determinarea şi voinţa divină"...), cînd mai înainte, la p. 117 *dianoia* este tradusă prin „judecată?" Dacă aceste confuzii în interpretarea terminologiei aristotelice aparţin autorului sau reprezintă un reflex, cum bănuim, a unor lecturi făcute în vederea redactării capitolului, *Mythos, drama, mijloacele poetice şi scenice ale tragicului*, nu reiese din paginile articolului.

Iată acum şi cele cîteva observaţii pe care le aduc în atenţia autorului. „Hiketidele" lui Eschil nu mai sînt de mult considerate drept o „tragedie de tinereţe" a lui Eschil ; tezele expuse cu privire la această tragedie se cuvin deci rectificate. Îndoielnice ni se par şi interpretările asupra atitudinii lui Socrates şi a lui Anytos de la p. 82. În sfîrşit, regretăm că într-o carte frumos şi cursiv scrisă se strecoară metafore de tipul „cancerul marţial" sau exprimări bombastice ca aceea de la p. 213 : „Străină dar venerabilă Antichitate, cu care raporturile noastre vor părea mai clare abia după ce revolută va fi epoca de astăzi..."

A. Piatkowski

DETLEV FEHLING, *Die Quellenangaben bei Herodot*, Berlin—New York, W. de Gruyter, 1971, 182 p.

Cu aproximativ zece ani în urmă (1963), la Halle-Saale, o tînără candidată în ştiinţe, Hannelore Barth Edelmann, îşi susţinea teza de doctorat în ştiinţe istorice cu titlul *Probleme de metodologie şi istoriografie în scrierea istorică a lui Herodot* (litografiat). H. Barth se preocupa în prima parte a tezei de conţinutul metodologic al cîmpului noţional folosit de Herodot pentru expunerile sale geografice şi istorice, ajungînd apoi să examineze detaliat metodele care, după părerea lui Herodot, duc spre εἰδέναι (cunoaştere, ştiinţă) şi pe cele care nu duc la nici un rezultat (οὐκ εἰδέναι). După ce stabilea valorile semantice ale termenului εἰδέναι (οἶδα; οὐκ οἶδα ca exemplu, ταῦτα μὲν ἀτρεκέως ἔχω περὶ αὐτῶν εἰδὼς εἰπεῖν, I, 140, 1) autoarea trecea spre cercetarea termenilor cu valoare apreciativă (din categoria θωμάζω îndeosebi), frecvenţi la Herodot în descrierea fenomenelor de civilizaţie materială, pentru a conclude că în ciuda slabelor rezultate obţinute prin aplicarea metodelor mărturisite ὄψις, ἀκοή, ἱστορίη etc., Herodot poate fi totuşi considerat un om de ştiinţă, adică un i s t o r i c şi nu numai un mare scriitor.

Cartea pe care o prezentăm, scrisă de Detlev Fehling, îşi propune să dovedească tocmai contrariul, şi anume că Herodot n-are nici o contingenţă cu „cercetarea" (ἱστορίη) ionică, pe care nici măcar nu o cunoştea (?), după opinia autorului. Pentru Fehling Herodot nu este altceva decît un foarte talentat povestitor, care s-a mărginit să împrumute naraţiunii sale istorice aspectul unei „cercetări", alcătuită de fapt după criterii strict literare, studiate spre începutul veacului nostru de Wolf Aly. Lucrarea lui Herodot, lipsită de un titlu stabilit de autor, este aşadar o „pseudoistorie", mult gustată de cititorii tuturor timpurilor.

Fără a face nici cea mai mică concesie tezelor contrare opiniilor sale, dînd dovadă de fermitate nedezminţită, D. Fehling respinge în bloc existenţa documentării în opera lui Herodot, ceea ce, trebuie să recunoaştem, echivalează cu o luare de atitudine îndrăzneaţă, lucru mărturisit de autor chiar în primele rînduri ale *Cuvîntului înainte*. După Fehling, la Herodot nu se află nici un fel de informaţie de ordin ştiinţific, nici izvoare scrise, nici izvoare epigrafice, nici măcar mărturii adevărate despre oameni şi locuri; toate datele furnizate de povestitor, însoţite deobicei de o precizare a modului cum au fost culese şi de aprecieri asupra gradului de veridicitate, nu reprezintă decît un arsenal de mijloace artistice pentru înfrumuseţarea povestirii şi trezirea interesului (*Introd.*, p. 1 — 2). Autorul este de asemenea convins că, pentru a menţine iluzia autenticului, Herodot nu a ezitat să „invente" (*erfinden*) informaţii, cînd s-au ivit necesităţi de ordin redacţional sau cînd a fost ispitit s-o facă, subjugat de cursul povestirii.

În capitolul I al lucrării Fehling îşi susţine teza, analizînd următoarele principii specifice naraţiunii arhaice din Ionia, respectate de Herodot: a) principiul citării izvorului celui mai apropiat (formulat încă de H. Panofski în binecunoscuta şi mult criticata sa lucrare *Quaestionum de historiae Herodoteae fontibus pars prima*, Berlin, 1885), adică pretinsa informare de la un martor ocular sau de la locuitori dintr-un ţinut unde s-a petrecut un anumit eveniment sau o serie de evenimente; b) principiul respectării credibilităţii celor expuse; c) principiul respectării luării de poziţie a autorului (chiar dacă punctul de vedere este agnostic).

În viziunea lui Fehling, un domeniu aproape necercetat în tehnica naraţiunii herodoteice rămîne aşa-numita problemă a „interpătrunderii" izvoarelor, a ştirilor culese, adică abilitatea istoricului de a combina datele şi variantele pe care le are la dispoziţie (numai în memorie), după criteriile unei finalităţi estetice sau demonstrative dar şi după criteriile impuse de direcţia raţionalistă, predominantă în gîndirea greacă din prima jumătate a veacului al V-lea î.e.n. Conform teoriei lui Fehling, metoda „interpătrunderii", avînd uneori la bază analogia, îl îndeamnă, de pildă, pe Herodot să introducă pe alocuri ştiri fictive despre existenţa unor monumente. În această categorie, după Fehling, intră menţionarea monumentului lui Arion călare pe un

delfin (*Ist.*, I, 24, 8, prin analogie cu efigia monedelor de proveniență siciliană văzute de istoric), a templului Afroditei (*Ist.*, II, 112), a celor 345 de statui (*Ist.*, II, 143), a statuilor feminine de lemn, lipsite de mîini (*Ist.*, II, 130 — 131) etc. (cap. I, 3; 13 și 16).

Capitolul al II-lea al lucrării este închinat cercetării altor procedee folosite de Herodot în povestirea sa „pseudoistorică". Tot analogia, argumentează autorul, îl îndeamnă pe Herodot să descrie instituții, locuri, obiceiuri pe care nu le cunoaște ci își închipuie numai cum sînt ele, folosindu-se de „modele" care aparțin lumii grecești sau ciclurilor de povestiri despre țări îndepărtate. În acest capitol, paragraful 22, Fehling atacă mult discutata problemă a monumentelor epigrafice și a reliefurilor rupestre pomenite în *Istorii*. Constrîns de evidență să recunoască autenticitatea parțială a informației (îndeosebi asupra reliefurilor hitite din Asia Mică, *Ist.*, II, 106), își continuă demonstrația minimalizînd pe cît posibil faptele care îi infirmă teoria. Tot în acest capitol (p. 112 — 113) se poate citi categorica afirmație asupra lipsei totale de informație scrisă în opera lui Herodot, teză care lasă impresia dezagreabilă că istoricul din Halicarnas era un biet agramat, care nu citise nimic din literatura premergătoare și contemporană lui ci se mulțumise să asculte „povești" pe care le înregistrase fidel în memorie. Capitolul se încheie cu o interesantă trecere în revistă a locurilor din autorii greci și latini care, pentru a cîștiga încrederea cititorului, citează izvoare fictive și „inventă" știri aidoma lui Herodot (după F., procedeu răspîndit de Herodot în literatura istorică, prezent chiar și în opera lui Tucidide, vezi p. 119).

Capitolul al III-lea al lucrării se ocupă în exclusivitate de rolul și de formele îmbrăcate de „invenție" (*Erfindung*) în povestirea istorică a lui Herodot, procedeu, determinat între altele de nevoia de variație, de a îndeplini o funcție compozițională, de a introduce prezentul în trecut sau dimpotrivă, de a aduce trecutul în prezent (cap. III, 4; 6), de repetarea unui motiv în contexte diferite; capitolul IV este consacrat cercetării numerelor tipice în *Istorii*, iar capitolul V cuprinde o scurtă *Vedere de ansamblu* asupra unor date biografice ale lui Herodot și a unor probleme de compoziție în opera sa, „pseudoistorică", după cum o definește Fehling. Cum era de așteptat, autorul se arată înclinat să nu accepte aproape nimic din cele ce știm despre Herodot, nici rangul social pe care i-l atribuie biografiile, nici adevărul despre călătoriile ce le-a întreprins, nici măcar contactul cu personalități ilustre ale Atenei; pentru Fehling, Herodot este o personalitate care ține de rapsodul de altădată și de sofistul-conferențiar al timpului cînd a trăit, un fel de „povestitor" de meserie, așa cum se găseau atîția în Orient, care, venind în Grecia, a căutat să-și încînte auditoriul cu toate mijloacele ce le avea la dispoziție. În acest caz, mărturisește Fehling, nu este de mirare „dass er von Reisen erzählte, die er nicht gemacht hatte. In diesem Rahmen scheint er mir leicht er vorstellbar als wenn er ein vornehmer Herr gewesen wäre, zu dessen Publikum Standesgenossen gehörten" (p. 171).

Cartea lui D. Fehling, care nu-l recunoaște sub nici o formă pe Herodot istoricul dar îl proslăvește în schimb pe Herodot „romancierul", „omul de litere", consideră *Istoriile* drept o lucrare apropiată povestirilor epice din ciclul troian, primul roman istoric al literaturii universale. Acest punct de vedere pare să-l scutească pe autor de a mai pune în discuție „veridicitatea" lui Herodot, de vreme ce la un novelist, sau la un romancier, respectul pentru adevăr nu se cuvine luat în considerare. Consecvent liniei pe care o urmează, Fehling rămîne încredințat că „cercetarea" lui Herodot nu reprezintă altceva decît însumarea procedeelor literare îndrăgite de autorii care scriau ficțiune cu caracter istoric inventînd aproape totul, nume de popoare, date asupra felului de viață, asupra mediului geografic, a monumentelor etc. sau extrăgînd din fondul înregistrat în memorie elementele necesare pentru construcția unor segmente narative mai ample. Herodot, pentru Fehling, este un scriitor care prin talentul lui a știut să împrumute ficțiunii o asemenea tentă de veridicitate încît a indus în eroare pe toți exegeții *Istoriilor* asupra naturii operei sale. Concepția despre istorie a lui Herodot, vederile sale comparative despre lumea Orientului și cea populată de greci, străduința sa de a desluși adevărul nu intră în sfera de preocupări a lui Fehling.

Chiar dacă încercarea ce o face de a-l nimici cu desăvîrşire pe Herodot istoricul şi a-l înălţa pe Herodot literatul nu este convingătoare, cartea lui D. Fehling merită oricum să fie citită cu atenţie pentru că constituie un model de felul cum nu trebuie scrisă o lucrare ştiinţifică, adică o lucrare axată pe teze iniţial enunţate, autorul ignorînd în mod deliberat argumentarea care contravine acestor teze (vezi mărturia de la p.171) precum şi materialul faptic (arheologic în primul rînd), publicat în sprijinul veridicităţii lui Herodot. Lucrarea este serioasă, bine documentată şi aduce o contribuţie preţioasă la cunoaşterea artei de povestitor a lui Herodot cu tot dezacordul ce-l poate stîrni metoda de cercetare şi concepţia autorului asupra *Istoriilor*.

A. Piatkowski

JEAN-PIERRE CHAUSSERIE-LAPRÉE, *L'expression narrative chez les historiens latins. Histoire d'un style*, Paris, Editions E. de Boccard, 1969, 755 p.

„Chargé d'enseignement" al Facultăţii de litere şi de ştiinţe umane din Aix-en-Provence, Jean-Pierre Chausserie-Laprée analizează într-o carte de mari dimensiuni şi de o densitate remarcabilă aspectele sincronice şi diacronice ale stilului istoriografiei latine, conceput ca un *genus* şi ca un proces istoric autonome. Lăsînd de o parte introducerile şi concluziile, lucrarea comportă două mari părţi esenţiale : *Le récit soutenu* (I) şi *Le récit dramatique* (II). În interiorul fiecăreia din ele se pot desluşi capitole mari şi capitole mici, subcapitole şi paragrafe care asigură materialului cărţii o ierarhizare riguroasă. Astfel, în prima parte se explorează succesiv „deschiderile" şi „înlănţuirile" lingvistice, fraza narativă-tip, fraza „à relance" şi cea „à rallonge". Iar în cea de a doua putem urmări investigarea resurselor verbului, ritmului, tehnica prezentării şi punerea în scenă, procedurile rupturii. Fiecare parte, fiecare capitol şi chiar subcapitol dispune de introducere şi de concluzii. În plus, cartea conţine o cantitate impresionantă de apendici. Aci se acumulează texte din *Agricola* lui Tacit, din Titus Livius şi din Michelet, considerate de autor ca ilustrative pentru tehnicile stilistice ale istoriografilor, note complimentare asupra mijloacelor de ruptură a ritmului clasic al frazei etc. O bibliografie amplă, indici pe noţiuni, tendinţe fundamentale ale stilului — care rezumă de fapt principalele observaţii ale cărţii — autori, exemple comentate, întregesc expunerea şi sînt urmate de un foarte util sumar analitic, de o tablă a referinţelor şi de tabla de materii.

Autorul cărţii îşi defineşte metodele de cercetare şi precizează că prospectează stilul pe trei planuri diferite : formă, istorie şi funcţii stilistice (p. 283). Istoria şi descripţia se împletesc deci necontenit (p. 1 — 3). Cercetările profesorului din Aix se înscriu pe linia unor investigaţii foarte frecvent întreprinse în ultimii ani în toate sectoarele stilisticii, care îşi propun să reconstituie structura şi evoluţia genurilor literare. În acest sens, introducerea conţine declaraţii programatice elocvente : „s'il nous est permis d'exprimer une conviction acquise au cours de ce travail, nous sommes persuadés qu'une des tâches les plus utiles de la stylistique appliquée à l'étude des œuvres serait, pour chacun des grands genres littéraires, de partir hardiment à la découverte des moyens d'expression qui le fondent comme autonome, original, *incomparable* à nul autre" (p. 6). Deşi evită în general terminologia adesea foarte abstrusă a analizelor structurale, Chausserie-Laprée utilizează concepţiile fundamentale valorificate în cadrul acestor investigaţii şi numeroase unghiuri de vedere moderne. De altfel savantul francez crede ferm în caracterul sistematic al expresiei literare (p. 649), în efortul scriitorilor de a organiza „en un système cohérent les moyens d'une technique de style donnée" (p. 693). Limitîndu-se numai la pasajele pur narative din operele istoriografilor latini, aşa cum a rezultat şi din prezentarea

sumarului cărții, Chausserie-Laprée pornește de la structurile care organizează contextele mari, de la ceea ce stilistica tradițională numea forme sau tipuri compoziționale. În acest sens, „le *récit soutenu*" este diferențiat de „le *récit animé* ou *dramatique*" : primul tip de *narratio* ăr implica structurarea elementelor operei istorice într-o unitate ce presupune un minimum de elaborare, pe cînd al doilea ar conferi relief, mișcare, lumină unor scene privilegiate (luptă, răscoală, tensiune în general), care reclamă o tonalitate narativă majoră (p. 4 — 5). În continuare însă se cercetează numai mijloacele lingvistice și valențele lor stilistice specifice, articulațiile fundamentale ale contextelor limitate, fraze, propoziții, sintagme. Astfel sînt analizate pe ansamblul genului și pe autori formulele inițiale și cele finale, clișeele de legătură care funcționau în cadrul narației susținute și îndeosebi tipurile de frază caracteristice acestei structuri compoziționale. Căci Chausserie-Laprée distinge fraza narativă tip, în care propoziția principală se afla plasată la sfîrșit, de fraza „à relance", cu două principale, precedate fiecare de cel puțin o propoziție circumstanțială și fraza „à rallonge", unde principala este prelungită de una ori mai multe circumstanțiale, proiectate în continuarea ei (p. 125 și urm.). Evoluția structurilor respective este amplu prezentată. Caesar însuși a încercat să se elibereze de tirania frazei narative tip și să practice fraza „à relance". Dar sensul transformărilor era altul. Salustiu, Titus Livius și Tacit au introdus și apoi preferat fraza „à rallonge" și dacă cel de al doilea istoriograf citat a păstrat un echilibru „clasic" între tipurile fundamentale de frază, Tacit a înclinat net spre cel mai modern. „Un ordre nouveau supplante l'ordre ancien. Une révolution stylistique s'est accomplie. Nous l'avons vue peu à peu se préparer, en un mouvement irréversible qui, de Salluste à Quinte-Curce, ne cessa d'accroître le rayonnement d'une tendance stylistique à laquelle, sauf chez Tite-Live, la phrase narrative complexe dut céder constamment du terrain. L'expression du *récit soutenu* se faisait ainsi de plus en plus souple, de plus en plus libre" (p. 337). Dezvoltarea construcțiilor participiale și mai ales a ablativului absolut este urmărită cu deosebită sagacitate. Aceleași metode de lucru se evidențiază și în analiza narației dramatice. Sînt reliefate utilizarea cu efecte stilistice a verbelor, secvențele ritmice, mijloacele lingvistice care deschid o punere în scenă sau care rup expunerea cînd cursul normal al enunțului, al ideilor în frază, este blocat de un fapt neașteptat introdus de *cum*, *ni*, *donec* și de alte mărci lingvistice. În concluzie, autorul delimitează patru etape în dezvoltarea stilului istoriografilor care au condus treptat spre sinteza strălucită realizată de Tacit (p. 651 — 653).

Nici o altă cercetare a stilului istoricilor latini n-a coborît atît de minuțios și de temeinic în adîncimile laboratorului lor de creație. Arsenalul conceptual aparține, de altfel, în general autorului cărții pe care o prezentăm. Aparatul de note este foarte amplu și nenumărate tabele statistice garantează seriozitatea analizelor și concluziilor extrase din ele. Căci documentația excepțională slujește numeroase observații originale, din care spațiul în chip necesar redus al recenziei noastre nu ne-a permis să menționăm decît foarte puține. Cunoașterea genului istoriografiei a realizat astfel reale progrese. Contribuția unor istorici ca Tacit sau Titus Livius ne apare astfel mult mai precis, mult mai nuanțat conturată decît în trecut. Remarcabile ni se par de asemenea concluziile autorului cu privire la raporturile stilului istoric cu alte genuri și în primul rînd cu eposul (p. 548, 648, 656). Foarte pertinente sînt și clarificările influenței exercitate de Titus Livius asupra lui Tacit, prea puțin valorificată pînă în prezent, pe argumente precise, concrete, irefutabile.

Dat fiind amploarea și îndrăzneala cercetării, este normal să se ridice obiecții, să existe de altfel aspecte susceptibile de completări și de corectări. Autorul se limitează intenționat la mijloacele lingvistice, la nivelul morfosintactic, dar atît operele cît și genurile constituie, după opinia noastră, totalități, unități organice. Organizarea motivației, marile procedee compoziționale nu pot fi separate de straturile lingvistice ale narației, or autorul se referă prea rar la disponibilitățile celor dintîi. Mai ales în prima parte a cărții, autorul pierde de multe ori contactul cu nivelele semantice, strîns corelate opțiunilor lingvistice. Dar concepțiile istorice și organizarea imaginilor pe suprafețe întinse ne apar ca indispensabile descrierii și realizării

istoricului genului. Părînd a relua unele idei tradiţionale în stilistică — de altfel îmbrăţişate şi de formaliştii ruşi —, care credeau în uzarea, automatizarea şi deci perimarea tiparelor literare ca principală cauză a înlocuirii lor, Chausserie-Laprée crede că Tacit şi alţi istorici inovau, deoarece doreau să se elibereze de o tradiţie stilistică împovărătoare, deoarece căutau noutatea, originalitatea. Noi credem însă că această căutare a originalităţii în scriitură corespunde — cel puţin la Tacit şi la alţi autori importanţi — năzuinţei de a exprima şi investiga realităţi umane noi sau prea puţin cercetate de precursori. În privinţa decantării genului ca o unitate complexă, ni se par mai judicioase perspectivele propuse de A.D. Leeman în a sa *Orationis Ratio* din 1964. Regretăm de asemenea că autorul a prospectat pe Tacit în unele probleme numai sub formă de sondaje. Nu credem că statistici globale ar fi modificat concluziile la care s-a ajuns în cartea prezentată aci de noi, dar unele nuanţe suplimentare sînt oricînd utile. De altfel, Chausserie-Laprée îl consideră judicios pe marele istoric drept „l'aboutissement naturel" al evoluţiei genului (p. 295). Nu putem decît să subscriem la următoarele notaţii despre aportul lui Tacit : „ce fut la chance du style historique latin, quand il était déjà riche d'un long passé, de rencontrer un écrivain capable de s'en assimiler toutes les conquêtes, d'en ajouter lui-même de nouvelles, et de produire ainsi l'une des œuvres stylistiquement les plus achevées de la littérature latine. L'expression narrative des historiens trouva en Tacite son épanouissement total" (p. 653).

Într-adevăr, punctele de vedere ale cărţii cu privire la direcţiile generale de evoluţie a stilului istoric latin sînt foarte convingătoare. Obiecţiile noastre s-au referit numai la necesitatea unor completări care oricînd vor fi lesne de efectuat pe o bază atît de serios, de clar, de precis edificată pentru o cercetare multilaterală a destinului istoriografiei romane.

Eugen Cizek

RENÉ MARTIN *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, XV + 418 p. in 16°.

Despre agricultura şi economia agricolă la romani, în înţelesul cel mai larg al cuvîntului, s-au scris de un veac încoace lucrări destule, unele valoroase. O nouă contribuţie la cunoaşterea acestui subiect trebuia deci să se caracterizeze printr-un nou mod de abordare a problemei, în aşteptarea rezultatelor inedite care aveau să justifice ostenelile autorului. Studiul agronomilor latini, de pildă, la care trebuie să recurgem neapărat cînd ne propunem să înfăţişăm un tablou al Italiei rustice la sfîrşitul Republicii sau în primele veacuri ale Imperiului, putea fi abordat în chip monografic, consacrînd fiecăruia din autorii în discuţie un studiu anume, fie din punctul de vedere al tehnicilor agricole preconizate de fiecare, potrivit cu nevoile şi cunoştinţele vremii sale, fie sub raportul conţinutului de idei al operelor, ştiut fiind că nici unul nu ni se înfăţişează ca un simplu „specialist", mai mult sau mai puţin calificat, ci ca un scriitor *angajat*, ca un teoretician al problemelor agrare şi, nu o dată, ca un om de litere al cărui talent e pus în serviciul unui sistem de gîndire — etică şi politică.

René Martin a ales această de-a treia cale de studiere a scriitorilor *de re rustica*, cum s ingur o mărturiseşte într-o pagină liminară a cărţii, în care, împreună cu planul de lucru în favoarea căruia optează, ne împărtăşeşte şi unele reflexii metodologice de o semnificaţie mai generală : „Ce n'est pas à l'histoire des *techniques* agricoles que nous avons entendu apporter notre contribution, mais avant tout à celle des *idées* économiques, ainsi qu'à celle de la pensée

romaine en général. dans la mesure où les structures de pensée nous semblent inséparables des structures économico-sociales" (p. XI)[1].

Potrivit acestui mod de a concepe subiectul, autorul şi-a împărţit lucrarea în patru secţiuni aproximativ egale. Cea dintîi examinează situaţia agronomiei latine în raport cu nivelul studiilor de economie rurală şi de tehnică agricolă la Cartagina (Magon), în Grecia (numeroşi autori, de la Hesiod la Teofrast) ori în Gallia (informaţii indirecte sau documente arheologice), fără a uita literatura agronomică la Roma în perioada veche (Cato şi cei doi Saserna); cea de-a doua e consacrată lui Vergiliu, cea de-a treia lui Varro, cea de-a patra lui Columella (în comparaţie şi, nu mai puţin, în contrast cu Plinius cel Bătrîn).

Însăşi conştiincioziatatea cu care sînt scrise aceste capitole, insistenţa cu care se examinează problemele ridicate de fiecare în parte (probleme de conţinut, dar şi de expresie literară, mai ales în cazul lui Vergiliu) contribuie să ne lase o impresie de „neîncheqare" : ca şi cum, de la un autor la altul, n-ar exista o altă legătură decît comuna lor preocupare de realităţile cîmpeneşti. În realitate, cum cititorul nu întîrzie să se convingă, ceea ce, pînă la urmă, conferă lucrării o indiscutabilă unitate de interes, e considerarea ideilor studiate ca expresii ale unei mentalităţi în neîntreruptă schimbare, la rîndu-i influenţată de transformările suferite de societatea romană în ultimul veac al Republicii şi în primul secol al Imperiului.

Studiate în funcţie de aceste coordonate istorice, tratatele *de re rustica* îmbracă cu ochii cercetătorului o valoare programatică, fiecare adresîndu-se unei categorii de cititori bine definite, fiecare exprimînd — mai mult sau mai puţin limpede — un adevărat program economic şi social. Astfel, tratatul *de agri cultura* al lui Cato e scris într-o vreme cînd în Italia se dezvoltă o proprietate funciară de mărime mijlocie (50 pînă la 100 ha), cultivată în mod obişnuit cu sclavi. Proprietarii acestor *praedia* practică policultura, ceea ce nu exclude concentrarea eforturilor şi asupra unei culturi dominante, măslinul sau viţa, mai remuneratoare decît grîul. La fel cu cei doi Saserna, Cato nu scrie deci pentru a contribui la lecuirea unei pretinse crize agricole, ci pentru a oferi unei categorii de proprietari de dată recentă, nedeprinşi cu munca ţarinei, un manual de exploatare raţională a domeniilor prea de multe ori lăsate în grija unor *villici* de condiţie servilă.

Aşa stînd lucrurile, către jumătatea sec. I î.e.n., vorbitorilor puşi să cuvînteze în cartea I a tratatului lui Varro Italia putea să le apară ca una din ţările cele mai bine cultivate din lume (cu excepţia Laţiului, acaparat de turmele aristocraţiei senatoriale). Dar goana după cîştig nu cunoaşte oprire şi aceasta explică pentru ce — la porunca Senatului — aveau să se traducă în latineşte scrierile lui Magon, menite să înlocuiască sfaturile empirice ale vechilor agronomi. E şi vremea cînd scrie Tremellius Scrofa, ale cărui lucrări s-au pierdut, dar pe care mărturii contemporane ne permit să ni-l închipuim ca pe un teoretician al unei economii agricole ştiinţifice, folosind metode de exploatare raţională şi asociind — în vederea unei cît mai mari rentabilităţi — agricultura şi creşterea vitelor. Scrofa e modelul lui Varro, ale cărui trei cărţi *de re rustica*, scrise probabil la date diferite, nu-s lipsite de contradicţii, cum e cea dintre cartea I, unde se face elogiul neprecupeţit al modului cum e cultivată Peninsula apenină, şi cartea a II-a, unde apare pentru întîia oară afirmaţia că pentru a subsista Italia e nevoită să primească grîne de peste mări.

---

[1] Consideraţii asemănătoare îşi găsesc loc şi în alt loc al introducerii unde, referindu-se la profunda înrîurire exercitată de marxism asupra ştiinţelor istorice, autorul notează : „... l'évolution même du monde et les problèmes de plus en plus aigus qu'elle nous pose... conduisent nécessairement tout esprit „ouvert aux souffles de son temps" à prendre une conscience nette de l'importance historique du facteur économico-social : l'accusation des contrastes a fait apparaître en pleine lumière des situations qui naguère préoccupaient peu, et cette prise de conscience, loin de détourner les esprits des études de l'histoire, confère à ces derniers un intérêt plus grand que jamais" (p. 2).

Explicația trebuie probabil căutată în împrejurările politice (sîntem în plină desfășurare a ostilităților dintre Octavian și Antoniu), dar nu e mai puțin adevărat că de-aci înainte importul de grîu african va influența puternic destinele agriculturii italice. Aceleași împrejurări, agravate de masivele confiscări de țarini necesare împroprietăririi veteranilor, determină ceea ce R. M. numește „convertirea" lui Vergiliu : hotărîrea tînărului cîntăreț al unui *otium* desprins de realitățile aspre ale timpului de a scrie un poem „angajat" : o pledoarie călduroasă și inspirată pentru revenirea la activitățile cîmpenești, în îndoitul aspect al agriculturii și al creșterii vitelor.

Un veac mai tîrziu, sub domnia lui Nero, tratatul lui Columella oglindește o adîncire a crizei agriculturii italice : o scădere alarmantă a rentabilității exploatărilor rurale pe care unii o explică prin sleirea solului, alții — cu mai multă dreptate — prin criza modului de producție sclavagist, intrat într-o perioadă de declin ireversibil. Conștient de inconvenientele sistemului, pe care le denunță, Columella nu merge totuși pînă la reclamarea înlocuirii lui prin colonatul incipient ; reformele pe care le preconizează se opresc la ridicarea nivelului tehnic al exploatărilor : perfecționarea sclavilor în anumite munci, transformarea tradiționalului *uillicus* într-un agronom de nivel ridicat, răspîndirea în cercuri largi a cunoștințelor de economie cîmpenească.

Dacă, în ansamblu, Columella rămîne credincios exploatărilor mari, ceea ce caracterizează poziția lui Pliniu cel Bătrîn, în cartea a XVIII-a a *Istoriei naturale*, e revenirea la mica proprietate țărănească. Apărată cu argumente sentimentale mai mult decît științifice, această doctrină tradițională avea să fie verificată de practică, de vreme ce — sub forma colonatului, tot mai răspîndit în Italia și provincii — rămîne modul de exploatare dominant pînă la sfîrșitul antichității. „Pline — observă în această ordine de idei R.M. — opère un retour à Caton et même à Hésiode, mais ce faisant, et sans le savoir sans doute, il préconise une forme d'économie rurale qui, bien que n'ayant jamais trouvé de théoriciens, existait depuis longtemps dans cette Gaule où... les *aedificia* des riches propriétaires et les *uici* des simples paysans voisinaient et s'associaient en un tout inséparable et où, justement peut-être à cause de cela, de très remarquables progrès avaient été réalisés en matière de technique agricole. Que le plus passéiste, le plus réactionnaire, au sens propre du terme, des agronomes latins se trouve être celui qui a implicitement préconisé la solution de l'avenir, c'est là un de ces paradoxes dont l'histoire sans doute nous offrirait maint autre exemple" (p. 393).

Ceea ce învățatul francez consideră drept un "paradox al istoriei" nu-i, în realitate, soluția imaginată de Pliniu într-un moment de fericită inspirație : revenirea la lotul țărănesc încredințat spre cultivare fie unei familii de coloni liberi, fie uneia de sclavi asimilați cu colonii (*serui casati*) nu-i decît calea impusă marilor proprietari de istorie, pentru a-i scoate din impas, într-un moment cînd exploatarea directă a propriilor domenii se dovedea falimentară din îndoita pricină a nerentabilității muncii servile și a concurenței provinciilor. Informațiile oferite în această privință de Pliniu cel Tînăr (III 19, 6—7) aruncă o lumină edificatoare nu numai asupra răspîndirii colonatului ca mod de exploatare a marilor domenii din Italia la sfîrșitul sec I. e. n., dar și asupra trecerii de la colonatul-arendășie la colonatul parțiar, așa cum îl întîlnim către aceeași vreme pe domeniile imperiale din Africa, în legătură cu care dispunem de o bogată documentare epigrafică.

Ne lovim aci de ceea ce nu mă pot împiedica de a considera ca o slăbiciune a cărții : încercarea de a trata problema agronomilor latini numai din punctul de vedere al filologului și cu mijloacele de investigație la dispoziția acestuia. Concentrarea aproape exclusiv asupra literei textelor, ca și încercarea de a explica realitățile italice oarecum „en vase clos", într-o vreme cînd nici operele de poezie nu se pot înțelege decît în cadrul în care au fost concepute, nici economia Peninsulei apeninice independent de economia provinciilor, prezintă inconveniente serioase, numai în parte compensate de observațiile interesante și de rezultatele noi privind cronologia sau compoziția operelor luate în cercetare. Sub acest din urmă raport, sînt de reținut concluziile autorului cu privire la etapele elaborării tratatului lui Varro sau la conținutul *Georgi-*

celor (doctrina muncii, între altele), chiar dacă interpretarea anumitor pasaje din acest poem[2] sau din *Bucolice*[3] mi se pare anevoie de admis şi încă şi mai anevoie de dovedit.

Informaţia lucrării e bogată, măcar că ici şi colo i se pot aduce completări, ca în cazul „secerătoarei" galice de la Buzenol (din bibliografia căreia n-ar fi trebuit să lipsească Marcel Renard, *Technique et agriculture en pays trévire et rémois*, Bruxelles, 1959), sau al *Economicelor* lui Aristotel, cu privire la care literatura citată se reduce la un memoriu al lui Egger din 1879!

La p. 13, n. 2, în loc de *Serge* de Laët, trebuie citit Siegfried Jan De Laët; la p. 59 se cere corectată fraza după care Democrit ar fi călătorit mult în „lumea elenistică" ; tot aşa, la paginile 75 şi 80, afirmaţia care face din Jerzy Kolendo un istoric „sovietic".

D. M. Pippidi

FRANCESCO GIANCOTTI, *Strutture delle monografie di Sallustio e di Tacito*, Casa Editrice G. D'Anna, Messina-Firenze, 1971, 513 p.

Problema structurilor se poate pune evident cînd este vorba despre monografii istorice, cum sînt acelea scrise de Salustiu şi de Tacit. O monografie, detaşînd din contextul istoric un eveniment sau o serie de evenimente circumscrise temporal şi, dacă ne este îngăduit să ne exprimăm astfel, intim legate, se poate preta mai uşor la structurări, în care ordinea compoziţional-artistică predomină asupra celei istoric-cronologice. Autorul lucrării de faţă, reluînd problema structurilor monografiilor scrise de Salustiu şi de Tacit — problema a mai fost cercetată de autori cu renume, cum sînt : Reitzenstein, Pfister, Latte, Ernout, Paladini, Büchner, Vretska, Leeman, Steidle — ajunge la concluzii deosebite de cele formulate anterior, sprijinite pe analize aprofundate şi pe observaţii subtile. De pildă, cînd este vorba despre *Bellum Iugurthinum*, Reitzenstein apără teza structurii tragice, Pfister afirmă că în monografie avem de a face cu o bipartiţie, Latte vorbeşte de o cvadripartiţie, Ernout descoperă două părţi logic echilibrate, Büchner este de părere că în monografie sînt de fapt patru părţi, Leeman, dimpotrivă, obiectează că enunţarea temei nu trebuie considerată ca făcînd parte din cele patru structuri. Autorul lucrării de faţă afirmă că în *Bellum Iugurthinum* sînt trei secţii paralele — 1—38 ; 39—76 ; 77—114 — şi că fiecare secţiune corespunde unei faze a războiului şi a conflictului dintre nobilime şi plebe, încheindu-se cu evenimentul culminant, care o defineşte. Astfel, prima fază a războiului, care constituie prima secţiune, zugrăveşte dominarea evenimentelor de către Iugurtha şi se încheie cu capitularea lui Aulus. Cea de a doua secţiune este constituită de faza Metellus, care impune aspre bătălii şi înfrîngeri lui Iugurtha, fără să-l determine să capituleze, iar evenimentul care o încheie este capitularea localităţii Thala ; ultima secţiune cuprinde evenimentele dominate de figura lui Marius, iar evenimentul care o încheie este ca-

[2] Nu pot fi de acord cu ipoteza după care Vergiliu ar fi scris cîntul al III-lea al poemului său cîmpenesc numai pentru că i-ar fi fost cerut de Maecenas, nici cu acceptarea literală a cuvintelor *haud mollia iussa*, interpretate de R.M. ca o aluzie „à une attitude dure de Mécène, assez dure en tout cas pour que le poète, peut-être dans une certaine mesure ulcéré, ait cru devoir y faire une allusion qui sonne un peu comme un reproche" (p. 114 — 115 ; cf. 127, 141, 151).

[3] Dacă intenţia de a desluşi semnificaţia socială a eclogelor, în ansamblu, e desigur lăudabilă, mi se pare exagerată încercarea de a surprinde poziţia de clasă a unora din personajele puse în scenă : „il semble ...que cela ait jusqu'à maintenant échappé aux commentateurs, que Tityre et Mélibée peuvent être considérés comme la personnification de deux catégories sociales qui se partagent la campagne italique et qui... sont en conflit latent au milieu du I-er siècle avant notre ère : d'une part, la classe des agriculteurs, représentée par Mélibée ; d'autre part, la classe des éleveurs, symbolisée par Tityre" (p. 171 ; cf. 168, 170, 177).

pitularea și prinderea lui Iugurtha. Capitolele 38, 76 și 114, care încheie fiecare cîte o secțiune sînt, de fapt, susține autorul, antiteze. Astfel, Iugurtha din capitolul 38, care impune lui Aulus o rușinoasă capitulare, este pus în antiteză cu Iugurtha din capitolul 76, care trebuie să părăsească Thala. Lui Metellus din capitolul 76 îi este opus antitetic Marius din capitolul 114, care termină războiul (p. 105 și urm.). Acest exemplu este carateristic pentru metoda urmată de autor, pentru a dovedi tezele pe care le susține. Evident că argumentele aduse de autor sînt ispititoare. Cu toate acestea, trebuie observat că ele ar fi constituit o dovadă peremptorie dacă s-ar putea demonstra că, pentru a crea aceste secțiuni și corespondențe antitetice, Salustiu a inversat cronologia, a alterat flagrant adevărul istoric. Într-adevăr, ascultînd cu toată atenția argumentele autorului italian, o voce ne șoptește totuși mereu în surdină : dacă evenimentele nu s-ar fi pretat la aceste secțiuni și corespondențe pe care le vedem noi, ce s-ar fi întîmplat ? Este sigur că Salustiu a voit să demonstreze, așa cum susține autorul lucrării, că pe măsură ce la conducerea războiului veneau oameni capabili, ca Metellus și apoi Marius, Iugurtha a suferit înfrîngeri și a trebuit, în cele din urmă, să capituleze, dar secțiunile și simetriile despre care vorbește Giancotti i-au fost impuse istoricului de evenimente și nu el le-a impus evenimentelor. Oricum, lucrarea este valoroasă, fiindcă arată măsura în care Salustiu a știut să sublinieze anumite evenimente istorice, iar aceste sublinieri sînt puse cum se cuvine în lumină de autorul lucrării de față.

N. I. Barbu

EUGEN CIZEK, *Evoluția romanului antic*, București, Univers, 1970, IX (V) + 220 p.

Studiile privind probleme ale literaturii latine din primul secol al Imperiului roman, în special cele despre acea lume care se numește *Satiricon*, îl recomandau pe Eugen Cizek ca apt să scrie o lucrare despre un subiect atît de dificil. Lucrarea rezultată singură se recomandă ca demnă să stea fără sfială, în aceeași colecție („Studii"), alături de traducerea lucrării lui R. M. Albérès : *Istoria romanului modern.*

Cartea are următoarele capitole : I : Geneza romanului antic, II : Primele romane grecești, III : Principalele romane erotice grecești, IV : Romanele grecești istorice și umoristice, V : Romanul latin al condiției umane, VI : Petroniu, VII : Apuleius, VIII : Soarta formulelor romanești antice, IX : Concluzii — Cele două sisteme romanești, Anexă : Romanul grec și Orientul Apropiat.

Autorul atrage atenția asupra caracterului oarecum nepretențios al lucrării. El nu ne prezintă o încărcătură de erudiție în formă pedantă, dar nici nu face concesii preciziunii științifice ; la fel, el nu este parcimonios în comunicarea de idei proprii, atît în ce privește teoria generală a romanului antic, cît și în ce privește problemele de bază ale creației grecești și, mai ales, ale celei latinești. Nu ne vom opri decît la puține din chestiunile tratate.

Examinînd argumentele de diverse feluri, Cizek se stabilește la părerea că romanul a putut apărea încă din prima jumătate a secolului al II-lea î.e.n., în lumea elenistică, adică atunci cînd și acolo unde existau condițiile sociale propice apariției și dezvoltării lui, am zice : condițiile retragerii omului în casă și în sine (căci, am completa, romanul e o specie literară de interior, ca toate speciile scrise). Condițiile de care vorbim se manifestă în : setea de ficțiune realizată în tipare noi, creșterea interesului pentru inedit, concentrarea atențiunii asupra vieții de familie și asupra propriului eu. Am fi dorit ca, în legătură cu aceste chestiuni, autorul să fi luat atitudine față de ideile noi cu care vine Ben Edwin Perry în lucrarea sa de sinteză asupra romanului antic (1967).

Cizek respinge teoriile privind un arhetip unic al romanului. El e convins şi ne convinge că romanul se bazează pe convergenţa şi contribuţia mai multor specii literare în ale căror producţii se relatează aventuri ale unor personaje de dimensiuni amplificate : epopeea, istoriografia, legendele locale, speciile dramatice cu precădere cele comediografice, nuvela, preromanul (pe care sîntem dispus să-l socotim un derivat urban al basmului). Autorul insistă mai mult asupra acestuia din urmă caracterizat prin faptul că în el simularea caracterului real al ficţiunii constituie un obiectiv fundamental al scriitorului, cită vreme în roman amintita simulare constituie doar o componentă tehnică.

Se disting următoarele specii (adoptînd aici vederile lui Perry, autorul consideră romanul ca gen) ale romanului grec : roman istoric, de dragoste (cu subspecia romanul pastoral), parodic şi umoristic, aretalogic. Clasificarea adoptată e mai convenabilă decît cea devenită tradiţională, dihotomică (idealist şi comic, sau variante la aceste denumiri).

O analiză concretă face autorul începînd cu primele romane greceşti păstrate (databile în secolul I e. n.). În acestea, fără a fi o oglindire integrală a realităţii, căci prevalentă e narareа de evenimente imaginare, se recunosc două tipuri de civilizaţie, uneori în suprapunere : oriental-persan şi greco-elenistic. Esenţa observaţiilor autorului e cuprinsă în următoarea afirmaţie : „În structura de adîncime nu se poate releva o filozofie care să justifice organizarea naraţiei, ci numai dorinţa de a emoţiona şi delecta prin exploatarea temei dragostei şi a peregrinării bogate în aventuri pe tărîmuri fantastice sau reale" (p. 28).

Înflorirea romanului grec în secolele II şi III se tratează în două capitole : unul despre romanele erotice, altul despre cele istorice şi umoristice. În romane se proiectează anumite realităţi sociale din viaţa intensă a cetăţilor greco-orientale. Autorul dă o explicaţie, pe care o socotim justă şi satisfăcătoare, impresiei de neveridicitate ce ne-o lasă romanele, anume : prea marea acumulare de evenimente (răpiri, maşinaţii, iubiri pasionale, surprize funambuleşti), evenimente care, totuşi, se puteau găsi în realitatea epocii. Nu putem să fim decît de acord cu ideea, pe care o reia şi dezvoltă, că structura romanului istoric s-a decantat atunci cînd personalităţile istorice s-au transformat în eroi fabuloşi.

Analizînd implicaţiile ideologice (religioase şi filozofice) ale romanelor la care ne referim, Cizek ajunge la concluzia că aceste implicaţii nu reuşesc să confere infrastructura necesară literaturii care se întreabă dramatic asupra condiţiei umane. La fel, cercetînd conţinutul psihologic al romanelor, el verifică părerea că trăirile eroilor sînt în fond convenţionale.

Capitolele I şi II se încheie cu cîte un util „model" de structură de roman, pe care-l propune autorul, la fel cum se va încheia şi expunerea despre romanul latin.

Cînd tratează despre romanul latin, autorul se simte mai în largul său, nu numai pentru că are competenţă necesară, ci şi pentru că analiza problemelor aferente îi dă mai multă satisfacţie. De la început el îşi arată poziţia, de a considera romanul latin ca roman al condiţiei umane. Cînd oamenii sînt mai intens preocupaţi de existenţa socială, cînd scriitorii satirizează şi moralizează, romanul e chemat să reflecte realitatea şi să dea răspunsuri. Cizek constată că romanul latin relevă în felul său bivalenţa atribuită de Albérès romanului, de a oferi : „atracţia puternică a unei « istorii » şi imensul registru de rezonanţe psihologice, sociale, ontologice, estetice, simbolice pe care le poate implica respectiva istorie" (Perry, vorbind de romanul „ideal" grec, constată dramă în substanţă şi istoriografie în forma exterioară). Din această caracteristică a romanului latin rezultă şi structura sa particulară : racursiul. „Romanul latin luminează totul, introduce imaginea direct în conştiinţa cititorilor, converteşte povestea eroului în aventura lectorului, transformă experienţa indirectă în directă, creează o corelaţie permanentă între public şi protagoniştii naraţiei" (p. 101). Trăsăturile lui specifice, însă, nu exclud existenţa în el a aceloraşi elemente din speciile epice şi dramatice care se constată în romanul grec.

Romanul latin nu poate oferi decît două mostre : a lui Petroniu : *Satiricon* (preferăm grafia aceasta, existentă în tradiţia manuscrisă, şi pentru motivul că în ea se reflectă ironia

scriitorului la adresa tiraniei tradiției școlărești și a snobismului elenizant) și a lui Apuleius : *Măgarul de aur.*

După ce trece în revistă arhetipurile recunoscute în structura *Satiriconului*, Cizek observă că scriitorul nu a făcut un mozaic, ci o sinteză profund originală. Credem că atunci cînd se vor căuta mai intens izvoare autohtone și în afara comediei, concluzia despre originalitatea lui Petroniu va cîștiga și sub raportul caracterului ei latin sau italic.

Nu reluăm argumentele frumoasei prezentări asupra calităților prin care romanul lui Petroniu se dovedește superior romanelor grecești, care, totuși, apar printre arhetipuri. Ne oprim, însă, la unele concluzii noi, de o deosebită importanță, privind infrastructura filozofică a *Satiriconului*. Examinînd realizarea, ca și declarația programatică a scriitorului, Cizek ajunge la următoarea obligatorie concluzie : „Locul omului se află printre lucrurile și relațiile care-l determină, cu toate misterele și ambiguitățile lor reprobabile și reprobate de Petroniu. Viziunea interioară a contingențelor externe trebuie să țină seama de posibilitățile autentice ale efortului uman, definite în peisaj și în pasiuni concrete. Întrebările asupra condiției umane își găsesc răspuns numai în acest mediu" (p. 118). Ca atare, infrastructura romanului rezidă în căutarea unui cod de existență. Acest fapt are consecințe în amploarea dată lucrurilor și fenomenelor descrise, în ținuta antiretorică, în figurarea acțiunii romanului ca trăire directă, în evitarea comentariului ostentativ.

Poate că i se atribuie lui Petroniu mai mult decît ar putea suporta, date fiind condițiile în care a trăit și a creat. Totuși, nu putem nega că cercetări ca aceasta pe care o avem în față sînt dintre puținele care contribuie la corecta stabilire a locului pe care-l merită în istoria literaturii latine și a celei universale.

O atitudine ponderată caracterizează poziția autorului în legătură cu Apuleius, despre care mult și felurit s-a scris. Are dreptate cînd afirmă că „nu trebuie speculat fără limită pe tema religiozității lui Apuleius"; totuși, în pagina următoare, îl consideră pe acesta ca „marele isiac platonician" al Romei (p. 162 sq.). Nu ne îndoim că, cu timpul, se vor găsi argumente convingătoare pentru a prezenta și isiacismul drept ceva convențional la Apuleius.

O deosebită atenție se acordă analizei romanului lui Apuleius, ale cărui asemănări cu cel al lui Petroniu se explică și prin influența acestuia asupra urmașului. Totuși, distincțiile sînt de esență. Ele „derivă din infrastructuri filozofice opuse. Petroniu era materialist, considera posibilitățile condiției umane numai în limitele realității fenomenale cu toate multiplele ei contradicții, Apuleius se releva ca mistic platonician tentat să considere aceeași realitate ca teren de exercițiu. Dar Apuleius explorează mai limpede, mai tulburător condiția umană. Apuleius apare mai optimist, Petroniu parcă sugerează eșecul, oricum îndoiala, chiar dacă finalul romanului lipsește; primul a descoperit noi valori, chiar dacă în realitate iluzorii, celălalt contemplă dubitativ vechile valori" (p. 184). Și dacă nu toate tezele de aicea vor putea fi susținute cu egală energie, ele vor trebui luate în considerare la orice studiu.

După cîteva note în legătură cu romanul creștin, autorul se ocupă de influența creației românești asupra istoriografiei. E o idee nouă aceasta, ilustrată mai ales cu exemplul lui Tacit. Cizek susține, apoi, că romanul antic a acționat asupra formării romanului medieval și modern. Aceasta, contrar afirmațiilor unor cercetători ascultați. Autorul nostru constată în diacronia romanului o unitate a continuității și discontinuității. Sînt aici mai mult considerații fugare care merită aprofundare. Presupunem că e dificilă urmărirea filiațiilor și a derivațiilor și din pricina că nu avem sau nu am interpretat suficiente date în legătură cu speciile epice populare latine.

Cartea lui Eugen Cizek se încheie cu o comparație între romanul grec și cel latin : deosebirile și influențele reciproce. Deasupra tuturor deosebirilor, cele două „sisteme românești" se întîlnesc în mesajul umanist.

Destinată, în intenţia autorului ei, unui public mai larg, cartea ne pare că poate satisface cu succes exigenţele specialiştilor. Acestora, pe lîngă o nouă sinteză, ea le oferă idei originale valoroase şi sugestii de cercetare.

Eugen Dobroiu

THOMAS HÄGG, *Narrative Technique in Ancient Greek Romances, Studies of Chariton, Xenophon Ephesius and Achiles Tatius*, Stockholm, Acta Instituti Atheniensis Regni Sueciae, Series in 8°, VIII, 1971, 376 p.

Cartea lui Thomas Hägg, editată sub auspiciile Institutului sucdez din Atena, constituie o analiză amplă şi documentată despre tipurile de naraţie întîlnite la autorii de romane greceşti menţionaţi în subtitlu. Cercetarea — extrem de serioasă, reflectînd o minuţioasă parcurgere a textelor şi o bogată informaţie bibliografică — continuă şi completează preocupări anterioare în acelaşi domeniu de literatură [1].

În studiul de faţă, autorul, vădit influenţat de metoda şi conceptele criticii formale, îşi propune clasificarea şi descrierea unităţilor narative, delimitarea funcţiilor lor în raport cu alte elemente de compoziţie ale romanului grec, relaţia dintre tipurile de naraţie şi categoriile timp-spaţiu, rolul naraţiei în cadrul unui sistem intern de referinţă. În cuprinsul volumului, care se distinge printr-o organizare foarte clară a materialului tratat se deosebesc două mari secţiuni. În prima, intitulată „Forma narativă", Th. H. stabileşte raporturile variate care există între conţinutul narat şi forma proprie acestuia, formulează o tipologie a naraţiilor — clasificate în scenă, tablou, rezumat, descriere, comentariu al autorului, acţiune paralelă şi alternanţă tehnică —, descrie ordinea în care sînt prezentate evenimentele şi perspectiva din care ele sînt privite, se ocupă pe larg de problema timpului în romanele studiate, mai precis de cantitatea de informaţii şi acţiuni comprimate sau extinse înăuntrul unei durate aproximativ invariabile. În a doua secţiune, denumită „Sistemul intern de referinţă", accentul cade asupra descrierii recapitulărilor şi anticipărilor, două mijloace frecvent folosite de autorii romanelor greceşti, izvorîte din nevoia de a reîmprospăta periodic evenimentele petrecute, de a le fixa în memoria cititorului şi de a-i stîrni curiozitatea pentru ceea ce va urma.

Concluziile care formează ultima parte a cărţii reiau, într-o formă mai concisă, opiniile formulate la sfîrşitul fiecărui capitol. Cîteva observaţii despre romanele greceşti şi tradiţia narativă greacă, un epilog despre originile şi evoluţia genului, din care desprindem punctul de vedere al autorului faţă de părerile altor specialişti, o bibliografie referitoare la autorii trataţi însoţită de succinte rezumate critice, precum şi o bibliografie generală, care depăşeşte prea mult studiile şi cărţile de referinţă necesare, ne dau o imagine completă despre acest impresionant volum.

Demnă de luat în considerare nu numai prin competenţa autorului, prin logica gîndirii şi prin claritatea expresiei, lucrarea lui Thomas Hägg este interesantă mai ales din punctul de vedere al metodei moderne de cercetare şi al spiritului ponderat în care el o aplică.

Eclectismul său este manifest şi explicit, Thomas Hägg folosind cu predilecţie conceptele de teorie literară formulate de Wellek-Warren şi mijloacele de investigaţie ale unui structuralism moderat. Punctul său de vedere, precum şi accepţia pe care o dă anumitor categorii analizate

---

[1] Th. Hägg, *Die Ephesiaka des Xenofon Ephesius. Original oder Epitome?* Classica et Mediaevalia, 37, 1961; idem, *„The Naming of the Characteres in the Romances of Xenophon Ephesius"*, Eranos, 69, 1971.

(timp, fază temporală, acțiune paralelă etc. ...) apar clar formulate în observațiile care preced fiecare capitol. Astfel, în analiza relației dintre timpul narației și unitatea narativă, Thomas Hägg pornește de la discuția care se face între un timp fictiv — durata delimitată de „romancier" după intențiile și nevoile sale artistice — și un timp narativ — timpul real pe care l-ar lua istorisirea unui roman și care este exprimat convențional în numărul de pagini sau rînduri ale unei ediții etalon. Urmărirea amănunțită pe text a acestor categorii, alcătuirea unor sumare statistice și a unor tabele sinoptice, ni se pare că puteau să depășească constatarea că timpul fictiv este de cele mai multe ori invers proporțional cu cel narativ și că autorii de roman comprimă sau dilată timpul fictiv după necesitățile literare. Așadar, s-ar putea vorbi tot așa de bine de un timp subiectiv sau obiectiv, psihologic sau real, continuu sau discontinuu. Discuția asupra raportului dintre timpul fictiv-narativ și existența unor unități narative constante, asemănătoare cu cele din epopee, ridică problema mai generală a audienței romanelor grecești, a existenței unui public de cititori sau de auditori, a unei oralități incipiente sau permanente a genului [2]. Chiar și în limitele metodei de analiză formală, pe care autorul o folosește, acest capitol, sub semnul căruia se desfășoară întreaga cercetare, s-ar fi legat mai organic, după părerea noastră, de secțiunea „Timp și acțiune" sau de a doua parte a cărții — „Sistemul intern de referință". Căci, așa cum pe drept cuvînt observă autorul, romanele grecești sînt în afara oricărui timp istoric real, ele au un timp al lor, fixat după liberul arbitru al autorului, se desfășoară într-un prezent generalizat, marcat din cînd în cînd de determinări destul de vagi, iar evenimentele sau personajele prezentate nu se leagă decît accidental, destul de rar și fără consecințe asupra comportamentului lor, de un timp exterior și anterior. Pe de altă parte, — așa cum o demonstrează riguroasele analize de text pe care se bazează secțiunea „Sistemul intern de referință", fără să ajungă însă la cîteva concluzii ce se impuneau —, anticipările și recapitulările, în diversele lor forme — vise, oracole, preziceri, interpretări ale semnelor divine, diverse rezumate ale întîmplărilor deja petrecute făcute de autor sau expuse de un personaj — formează unități narative mult mai distincte decît alte forme de narație și au, prin locul și momentul în care sînt introduse, o funcție mult mai clară. Datorită faptului că ele nu sînt integrate în acțiune — așa cum sînt descrierile, scenele, în accepția tehnică dată de Thomas Hägg —, comentariile autorului au un caracter gnomic, întreruperea bruscă a timpului fictiv devine evidentă și ea denotă de fapt preocuparea constantă a naratorului de a relua și a fixa în memoria publicului său evenimentele cele mai de seamă, de a-i întreține emoția și curiozitatea anunțîndu-i noi surprize, de a crea acel suspens caracteristic unei „serial story".

După părerea noastră, recapitulările, mai mult decît celelalte tipuri de narații, joacă un rol foarte important în romanele grecești, ele constituind scheletul lor epic. Din punctul de vedere al funcției pe care anticipările și recapitulările îl au în compoziția romanului grec, ele reprezintă adesea o tranziție, fac legătura între acțiunile personajelor principale, introduc personaje secundare, stabilesc paralelismul de situații și similitudinea de motive. În capitolul „Acțiunea paralelă și alternanța tehnică", în care autorul își propune să trateze această problemă, atenția sa se îndreaptă fie către aspectul pur lingvistic, fie către reliefarea unor diferențe specifice fiecărui autor în parte. De altminteri analiza strict separată a autorilor studiați constituie metoda de lucru constantă a lui Th. Hägg. Chiar dacă ea facilitează lectura și face posibilă organizarea unui material abundent și uneori dezlînat, cartea capătă adesea un aspect prea tehnic, o rigurozitate monotonă. Th. Hägg nu renunță la expunerea de date și la descrierea în ordine — să-i spunem cronologică — a celor trei autori, nici în concluziile parțiale, nici în

[2] Ipoteza circulației orale a unei narații sau a unui grup restrîns de narații, din care ulterior s-ar fi dezvoltat romanul, a fost formulată de B. Lavagnini în *„Studi sul romanzo greco"*, Messina, 1950 și de A. Calderini în prefața sa la traducerea din Chariton, Torino, 1913. Ipoteza circulației orale permanente, după părerea noastră greu de susținut, a fost propusă de R. Merkelbach, în *Roman und Mysterium in der Antike*, München — Berlin, 1962.

concluzia finală. Mai mult decît atît, capitolul referitor la tradiția narativă greacă și roman, nu se ocupă mai pe larg, așa cum ne așteptam, de influența epopeii — arhaică sau tîrzie — și a istoriografiei asupra romanului, nu acordă importanța cuvenită formației clasiciste și retorice a autorilor de romane, ci se limitează la confruntări sumare și la considerații mai degrabă statistice.

Aceasta nu diminuează meritele cărții decît în măsura în care autorul, furat de probleme ce depășeau scopul studiului său — acela de a oferi o tipologie narativă și de a analiza din punct de vedere stilistic și lingvistic tehnica narației la Chariton, Xenofon, Achilleus Tatios — aduce în discuție cîteva dintre subiectele care, fie că presupun o tratare mai aprofundată, fie că sînt încă supuse cercetării [3].

Marta Guțu

L'ANNÉE ÉPIGRAPHIQUE. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, fondée en 1888 par René Cagnat, dirigée de 1936 à 1964 par Alfred Merlin. Année 1968 rédigée par Jean Gagé, Marcel Leglay, H.-G. Pflaum et Pierre Wuilleumier. Paris, Presses Universitaires de France, 1970, 249 p. in 16°.

Cu fiece fascicul nou, echipa de editori ai *Anului epigrafic* intrată în funcție după întemeierea Asociației Internaționale de Epigrafie latină își lărgește informația și-și perfecționează stilul de lucru, cu rezultate din cele mai îmbucurătoare pentru ținuta publicației, care n-a fost niciclnd mai bine tipărită, nici mai judicios întocmită, chiar dacă în linii mari economia i-a rămas aceeași. Firește, de la an la an, o secțiune sau alta poate fi mai bine reprezentată prin texte al căror număr variază inevitabil: importantă e însă atenția acordată fiecărei inscripții în parte, năzuința de a-i ameliora prezentarea și de a surprinde în cuprinsul sau în modul ei de redactare tot ce poate fi caracteristic pentru un personaj, o instituție sau o vreme.

Sub acest raport, se poate spune, competențele reunite ale celor patru redactori îmbrățișează aspectele de căpetenie ale istoriei și civilizației romane, de la dreptul public la expedițiile militare, fără a uita prosopografia sau viața religioasă — a Capitalei și a provincillor. În legătură cu toate aceste domenii de cercetare, prima secțiune a fasciculului — *Généralités* — — cuprinde bogate referințe la lucrări recente, cu încheieri interesînd istoria instituțiilor, în primul rînd, dar și cronologia, onomastica ori paleografia. Împărțirile regionale sînt cele obișnuite — începînd cu Roma și sfîrșind cu Africa de Nord; la fel și „tablele analitice", 11 la număr, de la lista periodicelor și a principalelor lucrări citate și sfîrșind cu un tablou de concordanțe.

În ansamblu, fasciculul 1968 cuprinde 654 de numere, cifră egală cu a textelor grupate în fasciculul 1967, dar niciodată atinsă înainte. Cele mai multe vin, firește, din Italia, dar bine reprezentate sînt și provinciile spaniole, Germaniile, provinciile asiatice și cele africane. Dintre provinciile dunărene, recolta mai importantă vine din Pannonia. Din Dacia se citează abia cinci inscripții noi sau revăzute, provenind din Transilvania sau de pe *limes transalutanus*; cam tot atîtea din Moesia Superioară; din cea Inferioară, una, prea puțin semnificativă. Sub rubrica

[3] Este vorba de mult dezbătuta problemă a „originii" și „evoluției" romanului grec, despre care B. E. Perry a emis recent o ipoteză formulată nu fără humor: „The first romance was deliberately planned and written by an individual author, its inventor. He conceived it on a Tuesday afternoon in July... în *The Ancient Romances. A Literary-Historical Account of their Origins*, Berkeley — Los Angeles, 1967, p. 175.

Thracia se cuvine semnalată o nouă și importantă ediție a epigramei din Cekancevo, comentată de Boris Gerov. E o contribuție prețioasă la lămurirea unui text dificil, studiat altă dată de Rudolf Egger, dar încă obscur în multe din elementele sale.

D. M. Pippidi

NOUVEAU CHOIX D'INSCRIPTIONS GRECQUES. Textes, traductions et commentaires par l'Institut Fernand Courby (Nouvelle collection de Textes et Documents publiée sous le patronnage de l'Association Guillaume Budé), Paris, Les Belles Lettres, 1971, 234 p. in 16°.

Cu vreo zece ani în urmă, o culegere de inscripții cu titlul : *Choix d'inscriptions grecques*, întocmită de membrii aceluiași Institut Courby și publicată de aceeași editură „Les Belles Lettres", a fost semnalată și apreciată favorabil în revista noastră (IV, 1962, p. 398—399). Măcar că urmărind un țel identic, cartea de care e vorba astăzi nu-i nici lucrarea de care am avut să mă ocup, nici vreo ediție a ei revăzută și îmbunătățită. Primul *Choix* fiind repede epuizat, autorii, solicitați să-l repună oarecum în circulație, au preferat să ofere publicului o *Nouă alegere*, realizată după aceleași criterii la un nivel mai înalt de exigență și de acribie.

Volumul înfățișează deci o nouă serie de documente de pe întreg întinsul lumii grecești, aparținînd unor categorii reprezentate în prima culegere, dar și altora nepuse la contribuție în lucrarea veche. La un loc, cele 53 de texte din *Choix*, completate cu cele 37 din *Nouveau choix*, alcătuiesc o antologie de inscripții grecești totodată variată și bogată, menită să aducă servicii prețioase categoriei de cititori căreia se adresează cu precădere și care sînt studenții universitari.

Față de prima culegere, cea de-a doua prezintă particularitatea de a ne oferi lemme complete și un aparat critic dezvoltat, ceea ce înseamnă că pentru fiece document ni se dau — într-o ordine care nu-i simplu cronologică, dar și genetică — nu numai toate edițiile textului, începînd cu cea mai veche, dar și trimiteri la principalele lucrări unde textul e discutat și valorificat, în total sau în parte. La rîndul lor, notele critice — în măsura posibilului complete — urmăresc să pună pe cititor în situația de a înțelege în ce fel și prin meritul cui s-a constituit textul, proces anevoios și lent, a cărui urmărire e deosebit de instructivă, mai ales pentru începători.

Sub raportul alcătuirii, am apucat să spun că lucrarea adună 37 de inscripții diferite prin conținut și proveniență : primele cincisprezece sînt decrete de cinstire sau referitoare la un aspect caracteristic al vieții de cetate (religie, aparat judiciar și militar), la care se adaugă un tratat, o scrisoare de guvernator roman, două legi, mai multe documente financiare sau referitoare la proprietatea funciară, șase dedicații și acte de fundație, în sfîrșit trei epigrame funerare și votive. Firește, despre oricare din ele s-ar putea spune că nu-i nici unică, nici cea mai reprezentativă din categoria pe care e chemată s-o reprezinte. Ca în orice lucrare întemeiată pe selecție, un element de apreciere subiectivă nu lipsește nici din acest *Nouveau choix*. Dar ceea ce e sigur și evident la cea mai superficială răsfoire a cărții e că nici un text luat în considerare nu-i lipsit de semnificație și că, de altă parte, amploarea comentariului — lingvistic, istoric ori prosopografic — nu lasă nimic nerelevat din ceea ce constituie importanța fiecărei piese [1].

[1] La pregătirea volumului au lucrat : R. Foray, B. Helly, A. Laronde, J. Marcillet-Jaubert, J. Pouilloux, J.-P. Rey Coquais, P. Roesch, G. Roux, A.-M. Vérilhac. Contribuția fiecăruia nu-i limpede indicată, dar sîntem asigurați că înainte de a fi trimise la tipar toate textele au fost citite și discutate de întregul colectiv de autori.

Dintre decretele de cinstire, primele două sînt din Atena, ambele din sec. al III-lea şi ambele în onoarea unor *taxiarchi* răsplătiţi pentru merite deosebite. Altele vin din Histria, la vremea lor editate şi studiate în această revistă: e vorba de decretul în cinstea solilor trimişi să trateze cu Zalmodegikos (Studii clasice III, 1961, p. 53—66) şi de acel în cinstea lui Agathocles fiul lui Antiphilos (*ibid.*, V, 1963, p. 137—163). Interesul acestor documente de la periferia lumii greceşti, unice în felul lor, e bine pus în valoare de autorii celor două comentarii, perfect informaţi despre studiile publicate la noi cu privire la istoria Dobrogei în epoca elenistică. Cu decretul milesian pentru Eirenias fiul lui Eirenias (167—160 î.e.n) regăsim tipul de decret făcut să răsplătească serviciile de ordin diplomatic aduse metropolei asiatice de un fiu al ei bine văzut la curţile regilor Eumenes al II-lea şi Antiochos al IV-lea. Două decrete din Argos— unul pentru rodieni, altul pentru locuitorii unei mici cetăţi din Arcadia, Pallantion — prezintă interesul de a arunca lumini asupra situaţiei politice şi religioase în Peloponesul la sfîrşitul secolului al IV-lea. Rubrica decretelor onorifice se încheie cu o hotărîre a Adunării delfienilor menită să cinstească pe o harpistă din Theba venită să aducă lui Apollon prinosul talentului ei într-un an cînd, din pricina războiului cu Mithridate, concursurile pythice nu puteau avea loc. Textul evocă un aspect interesant al vieţii religioase şi muzicale într-o cetate de seamă a Greciei elenistice, dar e şi un document uman curios, care ne permite să cunoaştem sentimentele şi pietatea tinerei artiste, al cărei talent şi a cărei dezinteresare sînt proclamate cu căldură în expunerea de motive a hotărîrii.

Despre inscripţiile din celelalte categorii adunate în volum e greu să dau amănunte, atît sînt de variate şi de semnificative — fiecare în felul ei. Subliniez, oricum, interesul celor două legi — din Delfi şi din Thasos —, una privitoare la oprelişteа de a scoate vin din stadiul sanctuarului (pentru a împiedica eventuala punere în vînzare a ofrandelor aduse de credincioşi zeilor), alta reglementînd obligaţiile cetăţii faţă de familiile unor cetăţeni căzuţi pe cîmpul de luptă, către jumătatea secolului al III-lea. Acest din urmă text oglindeşte nu numai recunoştiinţa publică faţă de părinţii şi copiii ostaşilor defuncţi, dar şi tendinţa de a le conferi acestora onoruri cvasi-divine, sustrăgîndu-i de la condiţia morţilor de rînd.

Documentele financiare reproduse sub numerele 20—24 sînt desigur instructive, dar poate cam numeroase în raport cu legile sau cu tratatele, din care ni se oferă un unic exemplu. Binevenite, în schimb, documentele privitoare la proprietatea funciară: stîlpi ipotecari (în cea mai mare parte din Attica), socoteli ale colegiului de *poletai*, actul de arendă a unui teren sacru, în sfîrşit un regulament de exploatare a unor domenii obşteşti. Urmează mai multe dedicaţii şi acte de fundaţie (deosebit de interesantă inscripţia din Palmyra publicată sub nr. 31), apoi mai multe epigrame funerare şi votive, dintre care una, cu adevărat senzaţională, din săpăturile de la Ai-Chanoum (Afganistan), editată şi comentată de L. Robert numai cu trei ani în urmă (CRAI, 1968, p. 416—457).

Indici foarte bogaţi încheie volumul: de nume proprii şi de materii, dar şi de cuvinte greceşti — cît se poate de complet şi care va aduce servicii nepreţuite celor ce vor consulta culegerea.

În ansamblu, o lucrare foarte bine făcută şi bine venită pentru învăţămîntul epigrafiei în universităţi şi pentru exerciţii de seminar. Cititorul o închide cu sentimentul de a fi învăţat mult, citind-o, şi cu regretul de a o fi parcurs prea curînd.

D. M. Pippidi

DAVID ASHERI, *Leggi greche sul problema dei debiti*, Pisa, 1969 (Estratto da Studi Classici e Orientali, XVIII), 122 p. in 8°.

Ultima lucrare a lui David Asheri, profesor la Universitatea din Ierusalim, nu e, cum s-ar putea crede, un studiu de istorie a dreptului grec sau de tehnică juridică : e o culegere de izvoare literare şi epigrafice referitoare la problema datoriilor şi a îndatoraţilor în societatea greacă, din epoca arhaică pînă la sfîrşitul epocii elenistice, şi, sub formă de „observaţii finale", un studiu de istorie socială, în care se examinează, împreună cu împrejurările care în anumite momente au dus la sporirea îngrijorătoare a numărului îndatoraţilor, măsurile preconizate pentru a le veni în ajutor.

Lista cronologică a documentelor unde se menţionează măsuri de uşurare a situaţiei datornicilor (patruzeci la număr, înşirîndu-se în timp între primii ani ai sec. al VI-lea şi primii ani ai sec. I î.e.n.) începe cu faimoasa elegie a lui Solon (fr. 24 Diehl), în care omul de stat atenian se mîndreşte de a fi eliberat „pămîntul negru" al patriei, şi se încheie cu decretul din Efes, votat după declararea războiului împotriva lui Mithridate cu intenţia de a întări „frontul intern" prin înlăturarea nemulţumirilor provocate, între altele, de mulţimea datoriilor contractate faţă de tezaurul public. E vorba, cum am mai spus-o, de texte literare şi epigrafice provenind din Grecia metropolitană şi din colonii, de la cele siciliene şi sud-italice pînă la Olbia şi Heracleea Pontică.

Cu excepţia a trei inscripţii întinse — o lege din Delfi referitoare la dobînzi, din anii 390—360, şi două din Efes privitoare, una, la datoriile ipotecare, din 297/296, alta la anularea creanţelor, din 86/85, care se editează şi se traduc integral pentru facilitarea consultării —, cele mai multe documente incluse în culegere sînt reproduse numai în părţile care interesează, problema, fără să fie însoţite de traduceri. În schimb, nu lipsesc pentru nici unul lemmele precise, aparatul critic minuţios (de cîte ori stabilirea textului e anevoioasă) şi un comentariu adîncit, la nivelul criticii celei mai exigente.

În partea a doua a lucrării, intitulată „Osservazioni conclusive", se încearcă o prezentare sistematică a concluziilor care se desprind din analiza materialului. Autorul se ocupă înainte de toate de formele de legislaţie prin care s-a încercat de-a lungul timpului reglementarea problemei datoriilor : legi şi decrete ale Adunărilor populare, decizii de arbitraj, acorduri internaţionale, hotărîri ale Sfaturilor (în cetăţile guvernate oligarhic), edicte ale unor magistraţi extraordinari sau ale unor „tirani". Ni se înfăţişează apoi o încercare de clasificare a acestor documente legislative în funcţie de obiectul lor : legi fiscale şi economice, măsuri destinate să apere persoana debitorului, anulări de ipoteci, legi de limitare a dobînzilor, moratorii, anulări totale sau parţiale ale datoriilor. În al treilea rînd, sub titlul „Unele probleme de context istoric", se examinează distribuţia cronologică a documentelor prealabil analizate, aspectul lor economic-social (opoziţiile săraci-bogaţi, ţărani-orăşeni, meteci-cetăţeni), rolul îndatoraţilor în dezlănţuirea unor războaie civile, agitaţiile mergînd pînă la suspendarea activităţilor judecătoreşti şi recursuri la tribunale străine, anularea datoriilor în împrejurări de conflict extern etc. Ultimul capitol — unul din cele mai interesante — e consacrat chipului cum problema datoriilor s-a răsfrînt în conştiinţa contemporanilor de-a lungul timpului şi examinează unele din manifestările cele mai semnificative sub acest raport : clauza din jurămîntul heliaştilor atenieni prin care se angajau să nu accepte sub nici un cuvînt propuneri tinzînd la împărţirea pămîntului şi anularea datoriilor; imprecaţia delfică împotriva agitatorilor care ar fi făcut propuneri analoge; statutul Ligii corintiene din 338, care interzicea statelor aderente măsurile de natură a periclita „ordinea socială"; în sfîrşit, pe un plan pur ideologic, polemicile în jurul problemei datoriilor al căror ecou stăruie în unele scrieri filozofice şi anularea datoriilor ca temă de declamaţie în şcolile de retorică.

E vorba deci, cum s-a putut înțelege, de un studiu nu numai pătrunzător ci și complet al unuia din aspectele semnificative ale luptei sociale în cetățile grecești pînă la cucerirea romană. Oportunitatea lui e indiscutabilă, iar serviciile pe care le va aduce cercetătorilor mi se par și ele evidente.

D. M. Pippidi

INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DE LA SYRIE, publication commencée par † Louis Jalabert et † René Mouterde, continuée par l'Institut Fernand-Courby (Université de Lyon). Tome VII: *Arados et régions voisines (n-os 4001—4061)* par JEAN-PAUL REY COQUAIS (Institut Français d'Archéologie de Beyrouth: Bibliothèque archéologique et historique, tome LXXXIX). Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1970, 117 p. in 4° + XVI planșe și 2 hărți afară din text.

Pentru cititorul puțin familiarizat cu geografia Syriei antice, amintesc că Arados (Arvad pentru fenicieni, Aradus pentru romani) e o mică insulă situată la doi kilometri de țărm, între Tripoli și Latakieh, stîncoasă dar înzestrată cu două porturi bune și cu apă potabilă, ceea ce a favorizat locuirea ei din cele mai vechi timpuri. Numele apare în tăbliță descoperite în săpăturile din Ugarit, ca să nu mai vorbim de documentele asiriene și egiptene. În epoca elenistică, locuitorii se răspîndesc în multe puncte ale lumii mediteraneene, iar cetatea cunoaște o notabilă înflorire economică și chiar politică. Cum s-a arătat mai de mult de Henri Seyrig, aradienii nu posedau numai un important domeniu continental (o περαία, cum se spune cu termenul consacrat), dar se și găseau în fruntea unei adevărate confederații feniciene, din care făceau parte, pe lîngă porturile dintre Simyra (la sud) și Gabala (la nord), marele sanctuar federal din Baitokaike și alte cîteva orașe. În epoca romană însemnătatea așezării scade sub toate raporturile, Arados fiind înlocuită de o altă aglomerație urbană, pe continent, căreia i se dă numele semnificativ de *Antarados*. Ultimele știri despre așezarea din insulă, atît de vreme faimoasă, sînt din secolul al VII-lea, cînd e ocupată de arabi (641 e.n.).

Puținele inscripții datează din epoca romană, dacă nu chiar bizantină (cel mai vechi text din Corpus, un bilingv greco-fenician, datează din 25/24 î.e.n.). Cîteva din ele sînt datate după o eră locală, altele după era seleucidă, în cazul celor mai multe sîntem reduși la criteriul paleografic.

Clasamentul e, firește, topografic, în funcție de localitățile arabe din zilele noastre. Cît privește însemnătatea conținutului, se impun atenției în primul rînd cîteva inscripții din Baitokaike (Hosn Suleiman), dar altele li se adaugă, care nu-s nici ele lipsite de semnificație. În ordinea textului, nr. 4010 e o bază de statuă pentru Iulius Quadratus (Caius Antius Aulus Iulius Quadratus, cu numele-i întreg), guvernator al Syriei sub Traian, bine cunoscut prin inscripții descoperite mai ales la Pergam, de unde personajul era originar (cf. Habicht, *Altertümer von Pergamon*, VIII 3, p. 42—53). —Nr. 4011, altă bază de statuă, de data aceasta a unui necunoscut cu *cognomen*-ul Secundus, sub-procurator al faimosului Ti. Iulius Alexander în vremea cînd acesta era prefect al armatei din Iudeea. — Nr. 4016 bis e un curios decret al „Sfatului, Poporului și Gerusiei" prin care se oferă „portului pescarilor de purpură" din insulă o statuie al cărei caracter nu e indicat. Portul însuși nu mai poate fi astăzi localizat, dar documentul e prețios pentru organizarea internă a orașului la începutul sec. al III-lea. —Nr. 4028 e marea inscripție bilingvă din Baitokaike, un document compozit în felul Hotărîriei lui

Laberius Maximus din Histria, care ne-a transmis, împreună cu un rescript al împăraților Valerian și Gallienus, scrisoarea unui rege Antiochos (I sau al II-lea, după toate aparențele) către reprezentantul său local, în legătură cu privilegiile concedate sanctuarului, și un decret al aradienilor adresat „divinului August" prin care se reglementează circulația mărfurilor la bîlciurile anuale din preajma templului. Primul text confirmă celor interesați păstrarea „binefacerilor" concedate de regii seleucizi împotriva unei „părți adverse" care nu-i numită dar în care trebuie să vedem fie un funcționar imperial, fie vreun concesionar al perceperii impozitelor, de felul lui Charagonius Philopalaestrus din Hotărnicie: „Regum antiqua beneficia... is qui prouinciam regit... incoluma uobis manere curabit". Epistola regală închină sanctuarului lui Zeus satul Baitokaike împreună cu întregul său teritoriu și cu recolta anului în curs, pentru săvîrșirea după datină a sacrificiilor din fiecare lună: ... κώμην τὴν Βαιτοκαι[κη]νήν ... ... σὺν τοῖς συνκύρουσι ... περιορισμοὺς καὶ σὺν τοῖς τοῦ ἐνεστῶτος ἔτους γενήμασιν, ὅπως ἡ ἀπὸ ταύτης πρόσοδος ἀναλίσκηται εἰς τὰς κατὰ μῆνα συντελουμένας Θυσίας), în același timp se acordă templului *asylia*, altfel spus o deplină inviolabilitate a persoanelor și a bunurilor, sub sancțiunea proclamării vinovatului ca „nelegiuit" (τὸν δὲ ἐναντιωθησόμενον ... ἔνοχον εἶναι ἀσεβείᾳ), precum și scutirea de obligația de a oferi găzduire trupelor sau numai funcționarilor regali (τὴν δὲ κώμην ἀνεπίσ(τα)θμον μηδεμιᾶς ἀπορρήσεως προσενεχθείσης).

Comparate cu acest document excepțional, restul inscripțiilor din fascicul (unele funerare, altele dedicații către „marele, preasfîntul și îndurătorul" zeu local: θεῷ μεγίστῳ ἁγίῳ ἐπηκόῳ Βαιτοχειχει) rețin atenția într-o măsură mai mică. Toate sînt însă editate și comentate cu precizia și priceperea dovedite de editor în fasciculul precedent (cf. Studii clasice XI, 1969, p. 351—352), care fac din această serie nouă a *Inscripțiilor grecești și latine din Syria* un adevărat model de Corpus epigrafic, răspunzînd în totul cerințelor științifice ale vremii noastre.

Un apendice de cel mai înalt interes al lucrării e lista persoanelor originare din Arados și Marathos atestate în scrierile unor autori clasici sau în inscripții găsite în afara regiunii. Indici de persoane, de cuvinte grecești, de expresii latine și de materii, precum și o tablă de concordanță a publicațiilor epigrafice facilitează consultarea volumului.

D. M. Pippidi

LOUIS ROBERT, *Les gladiateurs dans l'Orient grec.* (Réimpression photographique de l'ouvrage paru en 1940 comme fascicule 278 de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études IV-e section, Sciences historiques et philologiques,* série de guerre), Amsterdam, A.M. Hakkert, 1971, 357 p. in 8° + XXV planșe afară din text.

Sînt exact treizeci de ani de cînd cartea acum reeditată venea să răstoarne părerile curente despre răspîndirea în Răsărit a spectacolelor de amfiteatru, constituind în același timp un prim exemplu al anchetelor de tip monografic pe care autorul n-a încetat de-atunci să le recomande și în care — strînse, editate și abundent comentate — documentele epigrafice referitoare la o anumită instituție civilă sau religioasă din lumea greacă sînt comparate și interpretate, constituind în același timp un vast repertoriu de referințe pentru studiul ulterior al problemei.

În ce privește popularitatea luptelor de gladiatori în provinciile de limbă greacă ale Imperiului, o opinie înrădăcinată, dar falsă, pretindea că grecii ar fi resimțit o invincibilă repulsie pentru „măcelurile organizate" (expresia e a lui Franz Cumont) și că, în ciuda cîtorva

dovezi contrare, asemenea spectacole sîngeroase nu s-ar fi bucurat în cetăţile Răsăritului decît de un succes redus. În realitate, şi oricît ar părea de surprinzător, mărturia masivă a celor trei sute de texte şi reliefuri descrise şi analizate de Robert în lucrarea care ne reţine atenţia e mai mult decît suficientă pentru a arăta cum stau lucrurile în realitate. În această privinţă, ceea ce trebuie spus e mai curînd că nu oraşele ca atare sau magistraţii tradiţionali erau cei care puneau la cale luptele şi le suportau cheltuiala, ci unii cetăţeni bogaţi, dornici să-şi agonisească popularitate. Pentru acest motiv, spectacolele din această categorie nu se înscriu printre tradiţionalele ἀγῶνες a căror grijă o poartă demnitarii cunoscuţi: e vorba mai curînd de *liturgii* acceptate cu prilejul înălţării într-o preoţie de cele mai multe ori legată de cultul imperial. Cum e uşor de văzut din parcurgerea documentelor, cei mai mulţi *munerarii* sînt fie ἱερεῖς fie ἀρχιερεῖς ai cultului cîrmuitorilor, aceştia din urmă cumulînd în unele cazuri calitatea de „preşedinţi" ai unor κοινά mai mult sau mai puţin importante.

Rezultatele acestea neaşteptate şi ediţia impecabilă a atîtor texte greu accesibile şi anevoie de interpretat au făcut ca lucrarea să se epuizeze repede. Sînt foarte mulţi ani de cînd o a doua ediţie era cerută şi aşteptată şi abia acum, prin rîvna editorului Hakkert din Amsterdam (care în ultimul timp a întreprins şi publicarea culegerii de *Opera minora* ale lui Robert, pe lîngă retipărirea importantelor *Études anatoliennes*), ni se oferă această reproducere anastatică, în condiţii tehnice desăvîrşite. Cum mărturiseşte autorul într-un cuvînt înainte de un interes deosebit, prima sa intenţie era să ne dea nu o simplă retipărire ci o adevărată ediţie nouă, în care şi-ar fi găsit loc numeroasele documente noi privitoare la gladiatori ieşite la iveală în ultimii treizeci de ani. Din acestea, unele au şi fost publicate între timp, în mai multe serii, în culegerea intitulată *Hellenica* (III 112—150 şi 151—162; V 77—99; VII 126—151; VIII 39—72), altele sînt pregătite pentru a forma un nou volum, ce ni se promite pentru o dată apropiată şi care se va chema: *Nouveaux documents de gladiateurs dans l'Orient grec*. „Il comportera — se spune în această privinţă — les commentaires nécessaires, par exemple l'identification du *prouocator*, mais n'aura plus à s'occuper de la doctrine désormais établie: large diffusion de ces spectacles dans les pays grecs et hellénisés. Enfin l'index de ce volume renverra en détail aussi bien aux documents contenus dans les *Hellenica* qu'à ceux du volume lui-même, en sorte que les index des *Gladiateurs dans l'Orient grec* et des *Nouveaux documents de gladiateurs dans l'Orient grec* devront permettre de retrouver aisément toute la documentation" (p. 3).

Pentru cititorii mai puţin familiarizaţi cu economia lucrării de care mă ocup vreau să semnalez, în încheiere, că vor găsi în ea, pe lîngă catalogul sistematic al celor 302 de texte şi reliefuri editate şi explicate (p. 77—237), un capitol de generalităţi privind natura şi caracteristicile acestor documente, precum şi un amănunţit studiu de vocabular, în care se lămureşte înţelesul unei serii de termeni şi expresii anevoie de interpretat: πυκτεύειν, πυγμή, πύκτης, ἄθλα, ἄλειπτος, ἐν σταδίοις, τοῖς ὀξέσι, σίδηρος, φίλοπλος, πάλος (p. 13—73). Alte trei capitole trag oarecum concluziile desprinse din analiza materialelor, tratînd despre răspîndirea luptelor de gladiatori (p. 239—266), despre organizarea acestui soi de întreceri (p. 267—307), şi despre locul vînătorilor şi al luptelor cu fiare în spectacolele de amfiteatru (p. 309—331).

Abia dacă trebuie să adaug că documentele de acest fel aflate pe teritoriul ţării noastre cîte se cunoşteau în 1940, sînt toate cunoscute şi valorificate. Alte cîteva, descoperite de-atunci, au fost publicate în 1948 de Gheorghe Ştefan în Buletinul Ştiinţific al Academiei R.P.R., I, p. 29 şi urm.

D. M. Pippidi

HEIKKI SOLIN, *L'interpretazione delle iscrizioni parietali. Note e discussioni.* (Epigrafia e Antichità, collana diretta da Giancarlo Susini, 2). Faenza, Fratelli Lega, 1970. 79 p.

Scrierea aci semnalată reprezintă, într-un fel, o continuare a lucrării mai vechi a aceluiaşi autor (în colaborare cu Marja Itkonen-Kaila): *Graffiti del Palatino. I. Paedagogium*, apărută în 1966 şi recenzată în vol. X, 1968, al revistei noastre, p. 324—325. Această ediţie de graffiti — ca. 370 la număr — zgîriaţi pe pereţii unei clădiri de la Palatin identificată de Huelsen cu aşa-numitul *Paedagogium*, construit în zilele lui Domiţian, a făcut, între altele, obiectul unei adîncite dări de seamă semnată de Robert Marichal (Rev. des Études latines 45, 1967, p. 147—163) în care, împreună cu unele citiri noi sau corecţiuni la citirile editorilor finlandezi, renumitul paleograf formula şi unele consideraţii generale asupra materiei tratate, revendicînd studiul graffiti-lor pentru paleografie mai curînd decît pentru epigrafie.

Problema raporturilor dintre cele două discipline istorice s-a mai pus de altfel în ultima vreme, în legătură cu unele studii fie ale lui Marichal, fie ale colegului său Jean Mallon, analizate şi discutate de Louis Robert într-o comunicare la Academia de inscripţii *Épigraphie et Paléographie* (CRAI, 1955, p. 195—219 = *Opera minora selecta*, I, p. 576—600). Concluziile acesteia se cuvin meditate de oricine a fost adus să reflecteze asupra ajutorului pe care epigrafistul îl poate aştepta de la paleograf, şi ele sună precum urmează: „Dans le vaste trésor de l'épigraphie antique, il peut y avoir quelques cas où l'hypothèse d'une mélecture d'une minute en cursive tire d'embarras. Ce ne saurait devenir une méthode, et une méthode universelle qui bouleverserait l'épigraphie en y apportant du nouveau et du certain pour des faits importants. C'est une clef très spéciale qui peut ouvrir peut-être quelques serrures; si on l'enfonce dans toutes les serrures, on la bloque ou on la casse. Un de nos anciens confrères, mort en 1848, Letronne, disait ce mot toujours actuel que nous ne saurions trop répéter à nos élèves: 'Il ne s'agit pas de remuer la science, mais de la faire avancer' ".

Revenind asupra problemei, într-o primă parte a lucrării de care mă ocup, Heikki Solin e adus să apere un punct de vedere apropiat de al lui Robert, atunci cînd susţine că — fie şi în studiul graffiti-lor — interpretarea filologică trebuie să preceadă pe cea paleografică şi că, în examinarea eventualelor greşeli dintr-o inscripţie antică, aspectele epigrafice atîrnă mai greu decît cele paleografice. Exemplele pe care se întemeiază confirmă acest punct de vedere, ca şi părerea după care „... un accostamento tra paleografia ed epigrafia è auspicabile, gia perché gli epigrafisti non sono in generale paleografi — ciò solo per ragioni contingenti. Ma lo studio delle iscrizioni, che non si esauriscono nel loro aspetto grafico, non spetta ai paleografi bensi agli epigrafisti, che devono essere anche antiquari in senso buono, padroni cioè dei vari aspetti e problemi del mondo antico. Solo questa conoscenza consente un commento adeguato ed una corretta interpretazione di qualsiasi testo epigrafico, graffiti compressi" (p. 12—13).

Într-o a doua parte a lucrării, intitulată *I Graffiti*, autorul ia atitudine faţă de citirile noi sau de corecţiunile propuse atît de Marichal, în darea de seamă citată, cît şi de alţi doi recenzenţi ai lucrării din 1966: Jan-Olof Tjäder (în Gnomon 1968) şi A. Ferrua (în Civiltà cattolica, 1967, II, p. 313 urm.). În raport cu fiecare din aceste îndreptări, Solin îşi precizează poziţia, uneori acceptînd, alteori respingînd — de fiecare dată întemeiat — sugestiile specialiştilor amintiţi, ajutat în această delicată operaţie şi de observaţiile făcute în cursul unui nou examen al textelor, în 1969, pe Palatin.

În ansamblu, e deci vorba de o revenire asupra lucrării din 1966, îmbunătăţită prin eforturile conjugate ale cîtorva eminenţi paleografi, dar totodată de discuţia binevenită a raporturilor dintre două discipline la a căror conlucrare judicioasă nu se poate ajunge înainte ca limitele fiecăreia să fi fost definite cu stricteţe.

D. M. Pippidi

Diokletians Preisedikt herausgegeben von SIEGFRIED LAUFFER. (Texte und Kommentare. Eine altertumswissenschaftliche Reihe in Verbindung mit Hellfried Dahlmann, Hans Diller, Kurt von Fritz, Alfred Heuss, Paul Moraux herausgegeben von Olof Gigon, Felix Heinimann, Otto Luschnat, Bd. 5), Berlin, Walter De Gruyter, 1971, 361 p. in 16° + + XXIV planşe afară din text.

Importanţa edictului *de pretiis rerum uenalium* în istoria economică a Tetrarhiei n-are nevoie să mai fie subliniată, nici interesul — ca să zic aşa — „epigrafic" al documentului, ajuns pînă la noi în condiţii atît de speciale încît o scurtă evocare a lor mi se pare indispensabilă. Înainte de toate amintesc că, în ciuda aplicabilităţii lui generale (ceea ce ar fi trebuit să ducă, de bună seamă, la descoperirea fie şi a numai cîtorva crîmpeie ale versiunii latine în provinciile occidentale), edictul ne e cunoscut aproape exclusiv prin fragmente descoperite în Răsărit în număr atît de mare încît — în faţa acestei situaţii — Mommsen a putut exprima părerea că săparea în piatră şi expunerea în pieţe publice ar fi avut loc numai în provinciile de limbă greacă ale imperiului. Singurul fragment găsit pe pămîntul Italiei — la Pettorano, în munţii Abruzzi — nu dezminte această presupunere, de vreme ce e vorba de un crîmpei al versiunii greceşti adus acolo în împrejurări necunoscute — poate din Grecia însăşi, poate dintr-o cetate greacă din sudul Peninsulei apenine.

Ca în cazul inscripţiei memoriale a lui August — *Res gestae* —, poate fi considerat ca sigur că versiunea originală a edictului *de pretiis rerum uenalium* (denumirea nu figurează în text, ci e dată de Mommsen) e cea latină. Traducerea în greceşte — desigur tot prin grija cancelariei imperiale — e secundară, ceea ce rezultă şi din împrejurarea că modelul pare să fi fost redactat în majuscule cursive cîtă vreme exemplarele provinciale prezintă fără excepţie caractere minuscule cursive.

Sub raportul conţinutului, se ştie că textul se compune din două părţi distincte: cea dintîi (inclusiv preambulul cu titulaturile complete ale celor patru asociaţi la domnie) poate fi considerată ca o expunere de motive şi se încheie cu ameninţări la adresa celor ce ar nesocoti dispoziţiile edictului; cea de-a doua e tariful însuşi, în care mărfurile şi serviciile sînt înşirate într-o ordine convenţională, însoţite de indicarea contravalorii ce în nici un caz nu trebuia depăşită.

Dacă memoria nu mă înşală, în ultimii 150 de ani edictul n-a cunoscut mai puţin de 19 ediţii integrale, cea pe care o semnalez fiind a 20-a. Firească, de la ediţie la ediţie, ceea ce n-a încetat să varieze n-a fost numai modul prezentării fragmentelor, ci şi numărul lor, în sensul că, dacă în ediţia din 1827 a lui Leake se puteau citi numai două, în cea care ne reţine atenţia numărul lor s-a ridicat la 126. Între timp, contribuţii fundamentale la constituirea textului au a fi considerate cele trei ediţii ale lui Mommsen (ultima, din 1893, cu un amplu comentar, pînă astăzi neînlocuit, din pana lui Hugo Blümner) şi ediţia Elsei Graser, cu comentar succint şi traducere engleză (în *An Economic Survey of Ancient Rome* de sub conducerea lui Tenney Frank, Baltimore, 1940).

Ediţia lui Lauffer soseşte dar la timp potrivit pentru a pune în valoare nu numai fragmentele din edict descoperite şi publicate în ultimii treizeci de ani (pe lîngă 28 de fragmente inedite, puse la dispoziţia editorului de colegi din diferite ţări). Baza ei e încă ediţia Mommsen-Blümner, de la care nu se abate decît în mică măsură pentru părţile dinainte cunoscute, dar căreia i se adaugă fără excepţie fragmentele noi, în cea mai mare parte colaţionate şi revăzute pe piatră de editor.

Judecată în ansamblu, lucrarea învăţatului münchenez mi se pare exemplară: prin ampioarea informaţiei, prin rigoarea aparatului critic, prin modul cum răspunde la nedumeririle suscitate de consultarea documentului. După introducerea care prezintă în linii mari etapele constituirii textului, ni se oferă — în ordinea alfabetică a locurilor de găsire — o listă completă

a fragmentelor, cu indicarea ediţiilor respective, apoi o tablă de concordanţă între ediţiile mai vechi şi cea mai nouă. Urmează mai multe liste de echivalenţe ale unităţilor metrologice şi monetare, reproducerea integrală a mărturiilor literare şi papirologice privitoare la edict, o listă a ediţiilor de la Leake la Mattwich (Berlin, 1957), o bibliografie generală (care nu ocupă mai puţin de 26 de pagini), apoi textul, comentariul şi mai mulţi indici de termeni latini şi greci.

Aparatul critic, extrem de bogat, prezintă, pe lîngă celelalte variante, şi citirea acceptată de editor, ceea ce uşurează înţelegerea tradiţiei acolo unde un anumit paragraf ne-a fost transmis felurit de mai multe fragmente. Se înregistrează, de asemeni, particularităţile lingvistice şi ortografice ale fiecărui fragment, fără să se urmărească o uniformizare cu orice preţ a ortografiei, diferită după locul de proveniență a fragmentelor. Cînd acelaşi pasaj prezintă forme diferite într-o serie de fragmente, se preferă forma clasică; ortografia n-a fost însă în nici un caz clasicizată de dragul corecţiunii formale.

Despre comentar, trebuie spus că e succint, în sensul că nu cuprinde decît deslușirile necesare pentru înţelegerea prevederilor edictului: explicaţia termenilor mai puţin cunoscuţi şi trimiteri la alte izvoare antice ori la literatura modernă. Aşa cum e, se bazează în primul rînd pe amplul comentariu al lui Blümner, a cărui bogăţie n-o epuizează şi care rămîne mai departe indispensabil oricui îşi propune să întreprindă cercetări de un fel sau altul asupra documentului nepreţuit care e — pentru lingvişti ca şi pentru istorici — edictul din 301 al lui Diocleţian şi al tovarăşilor săi la conducerea lumii romane.

D. M. Pippidi

J. DEININGER, *Der politische Widerstand gegen Rom in Griechenland 217—86 v. Chr.*, Berlin, Walter de Gruyter, 1971, XVIII 279 p. în 8°. 48 DM.

Istoriografia modernă s-a interesat îndeaproape atît de expansiunea romană în părţile nord-estice ale bazinului mediteranean cît şi de opoziţia politică născută în mod firesc în Grecia. Deininger nu revine în lucrarea sa asupra acestor subiecte şi nici nu tratează fenomenul „opoziţiei spirituale", ci se ocupă pentru prima dată de cei ce au făcut parte în Grecia din curentul ostil Romei, în ce chip şi la ce rezultat au ajuns aceştia opunîndu-se treptatei includeri a provinciilor lor în atotputernicul resort roman.

Lucrarea se depărtează în multe privinţe de vederile lui Polybios, care a ocupat un loc important în procesul de ansamblu al opoziţiei din Grecia, situîndu-se în rîndul celor ce făceau parte din gruparea de mijloc.

Considerînd cunoaşterea contradicţiei sociale dintre „principes" şi οἱ πολλοί drept cheia profundei înţelegeri a mişcării opoziţioniste, autorul îşi împarte studiul în: *Der Widerstand in der Oberschicht* (*bis 168 v. Chr.*) şi *Der Widerstand in den unteren Schichten* (*bis 86 v. Chr.*)

Cel mai vechi document al opoziţiei antiromane apărută în rîndul păturilor privilegiate ale populaţiei Greciei este discursul ţinut de acarnanianul Lyciscos în anul 211/210 î.e.n. Acest discurs face apel la solidaritatea grecilor şi la necesitatea aderării lor la politica antiromană dusă de Filip al V-lea. Dar nu toate statele greceşti îşi vedeau legate interesele de cele ale monarhiei macedonene. Astfel Etolia şi aliaţii ei din Peloponez vor recunoaşte, în urma încercărilor de mediere de la Aigion din anul 209 î.e.n., supremaţia romană. Aceeaşi orientare o aflăm şi în cazul Koinonului ahean, care în toamna anului 198 î.e.n. trece de partea Romei. Cei ce nu îmbrăţişaseră orientarea proromană au rămas fideli Macedoniei, ca în cazul Acarnaniei. Înfrîngerea lui Filip la Cynoscephalai în iunie 197 î.e.n. a ştirbit poziţia pe care monarhul macedonean o cîştigase printre greci.

Alegerea în anul 192 î.e.n. a lui Antiohos al III-lea ca στρατηγὸς αὐτοκράτωρ al Ligii etoliene, marchează punctul cel mai înalt al afirmării politicii de opoziție. Nici de data asta statele grecești nu au putut realiza un front comun antiroman. (De partea lui Antiohos trec numai Etolia și Beoția, iar Filip, fostul său aliat, își va trimite armata împotriva etolienilor.)

Victoria romanilor la Thermopyle (apr. 191 î.e.n.) asupra lui Antiohos a zădărnicit realizarea planurilor acestuia. (La Magnezia în 190 î.e.n. s-a dat lupta hotărîtoare.) După victorie curentul extrem proroman începe să cîștige adepți în aproape toată Grecia. Tînărul rege al Macedoniei Perseu (178—168 î.e.n.), va fi cel care prin politica sa va reuși să refacă coaliția antiromană. În anul 174/173 î.e.n. între Perseu și Neon, Ismenias, Hippias și Dicetas — — reprezentanții Ligii beoțiene — s-a încheiat un tratat de alianță. În Tesalia simpatia demosului se îndrepta spre Macedonia. La Pydna are loc (22 iunie 168 î.e.n.) ultima bătălie dintre romani și oastea lui Perseu, încheiată cu victoria celor dintîi.

Înfrîngerea monarhiei macedonene a pus capăt oricărei încercări de rezistență antiromană în Grecia. Mai bine de o mie de aheeni, printre care și Polybios, au luat calea exilului în Italia. „Marea epurare" ce a urmat acestui război a însemnat nu numai sfîrșitul luptei dintre tendințe ci și dispariția opoziției politice antiromane din rîndul păturilor privilegiate. În provinciile nord-vestice ale Greciei, Etolia, Acarnania, Epir, după 167 î.e.n. nu mai sînt încercări de rezistență. „Principes" recunosc supremația romană.

Cu toate măsurile luate de învingători, opoziția nu a fost totuși definitiv înfrîntă. În cea de-a doua parte a lucrării sale, intitulată „Der Widerstand in den unteren Schichten (bis 86 v. Chr.)", Deininger se ocupă de ultima fază a opoziției politice, dovedind aceeași pătrundere a faptelor.

Curentul antiroman reapare în anul 147 î.e.n., în Ahaia, avînd în frunte pe Diaios, Critolaos și Damocritos. Liga aheeană intrată în război cu Roma cunoaște o grea înfrîngere. După căderea Corintului (aug. —sept. 146 î.e.n.) au depus armele și alte cetăți grecești. Toate ținuturile care sprijiniseră Ahaia în război au fost subordonate guvernatorului Macedoniei. Organizarea oricărei mișcări de rezistență a devenit practic imposibilă.

Șaizeci de ani mai tîrziu, în condițiile întăririi regatului Pontului în timpul domniei lui Mithridate al VI-lea Eupator (111—63 î.e.n.), multe orașe din Elada au trecut de partea acestuia. Mithridate era acum numele în umbra căruia se reorganiza, din rîndul demosului, mișcarea de rezistență al cărui ultim centru a fost Atena. Guvernarea lui Aristion, cel ce a condus și apărarea Atenei în timpul asediului lui Sylla de la începutul anului 86 î.e.n., a fost ultimul regim antiroman din Grecia. Odată cu înfrîngerea lui Mithridate și cucerirea cetății attice nu se mai poate vorbi de o opoziție politică antiromană.

„Die Geschichte des Widerstandes in Griechenland hat unwiderleglich gezeigt, dass dieser immer auf die Hilfe oder Wenigstens das Vorhandensein grösserer auswärtiger, Mächte als Gegengewichte gegen Rom angewiesen war, auf Philipp V., Antiochos III., Perseus und schliesslich Mithridates" (p. 268).

Cercetarea riguroasă pe care J. Deininger a întreprins-o asupra opoziției politice antiromane ca proces istoric aduce o contribuție temeinică la cunoașterea acestui subiect.

Ruxandra Rădulescu

B. H. WARMINGTON, *Nero. Reality and Legend* (Ancient Culture and Society), London, Chatto & Windus, 1969, 180 p. în 16°+3 hărți, o listă cronologică a împăraților din sec. I-II și o tablă genealogică a familiei Iulio-Claudice.

Vorbind despre cartea lui G.E.R. Lloyd, mai sus în paginile acestui volum al revistei, Zoe Petre numește seria în care a apărut și care reprezintă ultima inițiativă editorială a pro-

fesorului M. I. Finley, „o colecție de popularizare". Pînă la urmă caracterizarea poate fi acceptată, dacă avem în vedere numărul paginilor sau absența unui amplu aparat erudit. Sub raportul clarității expunerii, însă, sau al seriozității informației, e vorba de încercări de un remarcabil nivel, cel puțin dacă ne referim la lucrările pînă acum apărute : aceea a lui Finley însuși, *Early Greece. The Bronze and Archaic Ages*, aceea a lui Lloyd, abia pomenită, sau mica monografie a lui Warmington, *Nero. Reality and Legend*.

Aceasta din urmă oferă cititorului o tratare a domniei lui Nero din care nici un aspect nu-i lăsat la o parte, de la problema izvoarelor pînă la acela — deosebit de semnificativ — al filelenismului împăratului. Firește, nu lipsesc capitole închinate rolului lui Seneca în trasarea programului de guvernămînt al primilor cinci ani, ori raporturilor cu Senatul, conspirației lui Piso și stoicismului ca ideologie a opoziției senatoriale, ca să nu mai vorbesc de administrația provincială, de finanțele imperiale și de apărarea frontierelor — din Britannia pînă la Dunărea-de-jos și Armenia.

În toate aceste materii informația autorului e excelentă (depășind, evident, bibliografia restrînsă de la sfîrșitul volumului, care nu menționează decît lucrări în limba engleză), și tot așa poziția sa față de tradiția istoriografică și de unele interpretări moderne. Această atitudine s-ar putea defini ca una de „scepticism moderat", bine ilustrată de următorul pasaj, pe care-l împrumut capitolului despre izvoare „... it is impossible to discredit in its entirety the hostile picture of Nero in the historical tradition, and equally unhistorical to reduce the blacks and whites to a uniform grey. It is possible, however, to distinguish between those parts of the tradition which are concerned with matters of some historical significance and those which make little more than light reading. Above all, Nero, the last of his dynasty, must be seen in the context of nearly one hundred years of imperial rule since its establishment by his ancestor Augustus, and his personal idiosyncrasies and violent end related to important intellectual and social changes in Rome and Italy" (p. 3).

Deopotrivă judicioase mi se par reflecțiile de la p. 10—11, în legătură cu transmisiunea ereditară a puterii sub Imperiul de început : „The idea of a contradiction between „birth" and „merit" as qualifications for political power was alien to the Republican tradition and only made itself felt (in a limited way) after bitter experiences at the end of the first century. Members of the ruling class asserted a claim to political power based not only on their own merits but also on the achievements of their ancestors. Thus senatorial objections to the Julio-Claudian succession were due primarily to the monopoly of real power by one family and only secondarily to the accession to the principate of young and untried men like Gaius and Nero" ; sau acele de la p. 22—23, privind așa-numita „minciună a Principatului" : „The contradiction between the fact of a government monarchical in all but name, and the theory that Republican government, and especially the supremacy of the Senate, survived, led to tensions between some emperors and the upper class that poisoned the atmosphere in Rome and Italy. It was useless for emperors such as Claudius to urge the Senate to behave as a Senate should, while at the same increasing this own direct control over affairs. This contradiction was the so-called „lie of the Principate". Augustus himself possessed or could easyly have acquired the powers of emperors later regarded as „tyrants" ; what mattered was the way in which the emperor used his powers. The Augustan principate was generally agreed to represent the standard by which his successors should rule, but this was useless ; so much depended on the personal approach rather than forms, that within a generation of his death no one could know what the reality had been..."

Asemenea exemple s-ar putea înmulți și ele reflectă, cum e ușor de văzut, nu numai o stăpînire deplină a subiectului, care e domnia lui Nero, dar o cunoaștere tot atît de sigură a liniilor generale de dezvoltare a Imperiului roman în primele veacuri ale erei noastre. Cartea e astfel utilă și instructivă nu numai pentru publicul larg, dar și pentru specialistul care nu o dată are prilejul să-și compare propriile convingeri cu opiniile formulate de autor.

Am menţionat înainte faptul că bibliografia e succintă şi restrînsă la lucrări în limba engleză. Inconvenientul nu-i mare, pentru că s-au scris în englezeşte numeroase contribuţii importante la cunoaşterea epocii şi personalităţii lui Nero, abstracţie făcînd de împrejurarea că singura monografie de proporţii mai mari închinată acestui împărat se datoreşte tot unui englez (B. W. Henderson, *The Life and Principate of the Emperor Nero*, London, 1903). Importantă e, în schimb, împrejurarea că autorul nu ignoră ceea ce s-a scris în alte ţări nu numai în legătură cu subiectul său în general, dar şi cu unele aspecte particulare ale acestui subiect. Sub acest raport, un bun exemplu mi se pare modul cum, la p. 84—85, autorul vorbeşte despre activitatea lui Ti. Plautius Aelianus în Moesia sau despre problema sarmaţilor la Dunărea-de-jos, dovedind o bună cunoaştere a publicaţiilor româneşti istorice şi arheologice [1].

Surprinde, în schimb, afirmaţia de la p. 73, după care A. Didius Gallus, guvernatorul Britanniei la urcarea pe tron a lui Nero, n-ar fi avut — „so far is known" — nici o experienţă militară. În această privinţă, dacă se admite, împreună cu nişte atît de buni cunoscători ai prosopografiei romane imperiale ca Arthur Stein şi Edmund Groag [2], că personajul în discuţie ar fi acelaşi cu A. Didius Gallus guvernatorul Moesiei sub Claudiu, care în anii 45/46 a condus o expediţie în Regatul Bosporan, înlocuind pe regele Mithridate prin fratele său Cotys şi primind ca răsplată ornamentele triumfale (o opinie diferită a fost, e drept, exprimată în această privinţă de Alfred von Domaszewski [3] şi de L. Cantarelli [4]), trebuie să admitem că o oarecare destoinicie nu i se poate tăgădui, independent de ipoteza recentă după care tot Didius Gallus ar fi fost generalul preamărit pentru succese împotriva celţilor în epigrama mutilată din Demetrias, publicată în 1882 de Lolling şi, de-atunci, reeditată şi comentată de numeroşi epigrafişti de seamă, de la C. Corbato la Werner Peek şi James H. Oliver [5].

O observaţie s-ar putea face şi în legătură cu titlul lucrării, care, riguros vorbind, făgăduieşte mai mult decît ni se oferă, în sensul că — parcurgînd-o — ne familiarizăm cu *istoria*, dar nu şi cu *legenda* lui Nero. Acest din urmă aspect al subiectului era destul de interesant pentru a îndreptăţi o tratare anume şi, de fapt, o încercare de acest fel a şi fost făcută cu ani în urmă de Carlo Pascal în cartea intitulată *Nerone nella storia aneddotica e nella leggenda* [6]. Ceea ce şi-a propus să studieze învăţatul italian acum o jumătate de veac nu-i biografia împăratului, nici evenimentele mai mult sau mai puţin importante petrecute sub domnia lui, ci, cum singur mărturiseşte în cuvîntul-înainte al lucrării, dăinuirea amintirii lui Nero de-a lungul timpului şi transfigurarea figurii lui în imaginaţia populară. „Noi ci siamo messi di fronte a questa singolare figura, che percosse (si può ben dire) di meraviglia e di terrore i contemporanei ed i posteri. Per quali ragioni nel corso dei secoli questo uomo ebbe sì potente efficacia sulle fantasie popolari? In qual maniera furono narrate e concepite le azioni sue? Che concetto ebbero di Nerone i contemporanei ed i posteri? Come la sua figura di uomo e di imperatore fu rappresentata nella poesia ed in genere nella letteratura dell'età sua e delle successive? E quali i fatti più straordinari di quella vita e in qual forma passò di essi l'eco attraverso i secoli?"

Neîndoios, o cercetare de acest fel ar fi cerut destul răgaz şi un număr de pagini mai mare decît cel îngăduit de caracterul colecţiei. Dar, de vreme ce baza documentară nu lipsea, iar autorul ne lăsa s-o sperăm, poate că o încercare în acest sens tot ar fi trebuit făcută.

D. M. Pippidi

---

[1] „There appears to be no archaeological evidence of the Roxolani west of the Dniester in the first century" — scrie în această privinţă W., mai la curent cu cercetările recente decît un specialist al problemei sarmaţilor ca Harmatta (în legătură cu a cărui ultimă carte vezi mai sus p. 213 şi urm.)

[2] *Die Legaten von Moesien*, p. 25, n. 9 ; PIR², III, p. 14, nr. 70.

[3] Röm. Mitt., VI, p. 165.

[4] Bull. Comunale, 1901, p. 193 urm.

[5] Bibliografia „la zi" a problemei în cartea mea *I Greci nel Basso Danubio*, p. 275, nr. 42.

[6] Milano, Treves, 1923.

A. H. M. JONES, J. R. MARTINDALE & J. MORRIS, *The Prosopography of the Later Roman Empire. Vol. I: A. D. 260—395*, Cambridge, At the University Press, 1971, XXII+1152 p. in 16⁰.

Studiile de prosopografie romană cunosc în veacul nostru o dezvoltare excepțională, sub raportul numărului lucrărilor publicate sau în curs de publicare, ca și sub acel al utilizării materialelor astfel recoltate la înțelegerea și explicarea unor evenimente însemnate sau a unor întregi perioade din istoria Republicii ori a Imperiului. În această ordine de idei, e de ajuns să amintesc progresul marcat în cunoștințele noastre despre ultimele veacuri ale erei vechi și primul secol al erei noastre de lucrări ca *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien* a lui Friedrich Münzer, sau *The Roman Revolution* a lui Ronald Syme, în care punerea în lumină a legăturilor de sînge sau a alianțelor matrimoniale din pătura conducătoare romană a epocilor respective ne-a permis nu o dată să pricepem noima unor comportări sau inițiative altminteri inexplicabile. Și mai spectaculoasă e însă înflorirea studiilor de prosopografie propriu-zisă, vreau să zic întocmirea de repertorii exhaustive ale personalului politic, militar sau administrativ dintr-o anumită provincie sau dintr-o anumită perioadă. Din acest punct de vedere, abia dacă mai e nevoie să amintesc valoroasa lucrare *The Magistrates of the Roman Republic*, de T. Robert S. Broughton și Marcia L. Patterson (New York, 1951—1952), sau împrejurarea că, după ampla *Prosopographia Imperii Romani saec. I II III*, întocmită la sfîrșitul secolului trecut de Dessau, Klebs și Von Rohden, un mare număr de contribuții de mai mică întindere (uneori simple disertații) ne-au pus la dispoziție *fasti* unei întregi serii de provincii, sau ne-au dezvăluit cu suficientă precizie componența Senatului de-a lungul întregii durate a Principatului. Lucrările lui Lambrechts sau Guido Barbieri sînt astăzi, pentru istoricul epocii imperiale, instrumente de lucru indispensabile, ca să nu mai vorbesc de *Fasti consolari* ai regretatului Degrassi sau de impunătoarea *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut Empire romain* a lui H.-G. Pflaum, adevărat monument de erudiție și de acribie, demn de cele mai bune tradiții ale genului.

Evident, e în firea lucrurilor ca asemenea lucrări, bazate în primul rînd pe inscripții, monede și papiri, să fie depășite pe măsura acumulării de material nou epigrafic, numismatic, papirologic. E ceea ce explică pregătirea — pe aceleași baze dar cu o precizie sporită — a unei noi ediții a Prosopografiei Dessau-Klebs-Rohden de o echipă formată inițial din Arthur Stein și Edmund Groag, morți amîndoi înainte ca lucrarea să fi ajuns mai departe de litera F. Moștenirea acestor învățați a fost preluată de Academia de Științe din Berlin care, în 1943, în grelele condiții ale războiului, a făcut să apară volumul III (Dagellius-Fuvius), în 1952 primul fascicul din vol. IV (Gabba-Gunthericus), în 1958 fasciculul IV 2 (Hababa-Hyrcanus), iar în 1966 fasciculul IV 3, — cele mai recente îngrijite de Leiva Petersen, ajutată de mai mulți colaboratori tineri și de un comitet internațional format din Guido Barbieri, Eric Birley, John Morris, Herbert Nesselhauf, James H. Oliver, Hans-Georg Pflaum și Ronald Syme. Astăzi lucrarea continuă într-un ritm încetinit și e greu de spus către ce vreme se va ajunge la încheierea acestei *editio altera*, începută cu atîta ardoare și competență de regretații Groag și Stein.

Cum se știe de oricine a deschis vreodată monumentala lucrare, perioada îmbrățișată de autorii primei ediții ca și de cei ai celei de-a doua nu depășește limitele de timp ale Principatului. Realizarea unei lucrări similare consacrată Imperiului tîrziu — plănuită cîndva de Mommsen dar, din vina împrejurărilor, netradusă vreodată în fapt — rămînea o sarcină a zilelor noastre pe care, în lipsa altei inițiative emanînd de la un corp savant — institut sau academie — au luat-o asupră-le învățații englezi arătați înainte, care, după o muncă de mai bine de două decenii, ne oferă acest prim volum al unui repertoriu destinat să cuprindă trei. În această ordine de idei, e de reținut că în loc să se ocupe simultan de întreaga perioadă pe care și-au propus s-o studieze — 260—640 e.n. —, autorii au preferat să trateze materia pe tranșe cronologice, consacrînd un prim volum anilor 260—395, un al doilea anilor 395—527 și ultimul anilor 527—640.

Fiece volum constituie astfel o unitate de sine stătătoare, completă și imediat consultabilă pentru o perioadă dată, ceea ce, trebuie recunoscut, evită neajunsurile decurgînd din starea de nedesăvîrșire a celor mai multe întreprinderi științifice de mare amploare.

Despre modalitățile de pregătire a lucrării și despre aportul fiecăruia din autori la elaborarea ei ne informează cuvîntul înainte al primului volum, din care aflăm că A. H. M. Jones a redactat cea mai mare parte din notițele privitoare la *uiri illustres*, iar Martindale aproape tot restul articolelor, inclusiv biografiile prefecților pretoriului din timpul domniei lui Constantin. De-a lungul întregii perioade de pregătire, lucrarea a beneficiat de ajutorul unui mare număr de specialiști din toate țările și, în chip special, de informații generos oferite de echipa berlineză a Prosopografiei Imperiului timpuriu și de a Prosopografiei creștine în curs de elaborare la Paris, sub conducerea lui Henri-Irénée Marrou.

Moartea neașteptată a lui A. H. M. Jones, în timp ce se tipărea volumul aci semnalat, n-a împiedicat nici apariția lui la vreme, nici pregătirea în continuare a volumelor II și III, a căror publicare ne e anunțată pentru viitorul apropiat. În locul colaboratorului dispărut a fost chemat să facă parte din echipă E. A. Thomson, profesor la Universitatea Nottingham, de la care se așteaptă o contribuție esențială în ce privește personalitățile de origine germanică menite să-și găsească loc în lucrare.

Ca plan, acest prim volum al Prosopografiei Imperiului tîrziu cuprinde, pe lîngă indispensabila listă de sigle a izvoarelor de tot felul citate în lucrare, repertoriul alfabetic al persoanelor cunoscute aparținînd vreuneia din categoriile : *illustres, spectabiles, clarissimi* și *perfectissimi*. Un prim apendice strînge la un loc numele fragmentare (una sau mai multe silabe), altul referirile la anonimi (și anonime) pomeniți în documente cu mențiunea rolului jucat într-o împrejurare dată, fără citarea numelor.

Ultima parte a impunătorului volum e rezervată unei lungi serii de *fasti : consules* (260—400), *consules suffecti, praefecti praetorio, praefecti Vrbis Romae, praefecti Vrbis Constantinopolitanae, praefecti annonae (Vrbis Romae), praefecti annonae (Africae et Alexandriae), praefecti uigilum, curatores statuarum, curatores aedium sacrarum, curatores aluei Tiberis et cloacarum sacrae Vrbis, curatores operum publicorum, curatores aquarum et Miniciae, curatores uiarum, magistri officiorum, quaestores sacri palatii, comites rei priuatae, palatini rerum priuatarum, comites sacrarum largitionum, palatini sacrarum largitionum, praepositi sacri cubiculi, primicerii sacri cubiculi, castrenses sacri palatii, cubicularii et castrensiani, magistri scriniorum, primicerii notariorum, notarii, agentes in rebus, proconsules Africae, legati proconsulis Africae, proconsules Asiae, legati proconsulis Asiae, proconsules Achaiae, uicarii Vrbis Romae, — Italiae, — Africae, — Hispaniarum, — Britanniarum, — Galliarum, — Macedoniae, — Thraciarum, Asiae, — Ponticae, — comites Orientis, praefecti Aegypti.*

Încă și mai lung e șirul listelor de guvernatori provinciali, începînd cu Africa și continuînd cu Spania, Britannia, Gallia, Illyricum, Italia, Egiptul, Asiana, Pontica, Thracia, Macedonia, Oriens — pe lîngă o lungă listă de guvernatori a căror sferă de acțiune nu-i indicată în izvoare. În sfîrșit, nu lipsesc din seria *fasti*-lor demnitarii militari de toate categoriile și gradele : *magistri militum, comites domesticorum, cura Palatii, tribuni stabuli, duces et comites rei militaris* (din Răsărit și Apus), *protectores, praefecti legionum, praepositi uexillationum.*

Se adaugă treizeci de amănunțite table genealogice, unele ale principalelor spițe imperiale, cele mai multe ale unor familii de seamă din perioada dintre domniile lui Diocletian și Theodosiu, cum ar fi acea a Aniciilor, a lui Decimus Magnus Ausonius, a Ceioniilor, a Melaniei, a Petroniilor, a Symmachilor și altele.

Această simplă enumerare permite să se aprecieze masa enormă de materiale excerptate de colectivul de autori, ca și nesfîrșita lor varietate : de la scrierile istoricilor vremii, inscripții și papiri, pînă la culegeri de legi, acte conciliare și literatura hagiografică — în greacă și latină, dar și în syriacă și coptă.

Spre deosebire de *Prosopographia Imperii Romani* editată la Berlin, în limba latină, notiţele din Prosopografia tîrzie sînt scrise în englezeşte într-un stil de o mare concizione şi cu o claritate ce nu lasă nimic de dorit. Indicaţiile pe care le cuprind se referă de fiecare dată nu numai la cariera şi condiţia socială a personajului studiat, dar şi la rude şi neamuri, ceea ce face că — la orice nume ne-am opri — avem sub ochi o adevărată monografie din care nici o ştire semnificativă n-a fost lăsată la o parte.

Dacă adaug că tiparul e cît se poate de îngrijit, iar înfăţişarea volumului de o rară eleganţă, socot că am lăsat să se înţeleagă recunoştinţa cu care trebuie salutată apariţia unei lucrări făcute să marcheze o dată importantă în dezvoltarea studiilor viitoare despre sfîrşitul antichităţii.

D. M. Pippidi

GIOVANNI BECATTI, *Edificio con „opus sectile" fuori Porta Marina* (Scavi di Ostia VI), Istituto Poligrafico dello Stato. Libreria dello Stato, Roma 1969 (215 pp., Tavv. I—LII in bianco e nero, LIII—LXXXIII a colori, LXXXIV—XC piante, sezioni, restituzione ideale del prospetto, della decorazione, dell'assonometria dell'aula e dell'esedra).

Abbiamo gia parlato, nelle pagine di questa stessa rivista (XII, 1970, p. 200—202), dell'edificio cristiano con *opus sectile* scoperto a Ostia, fuori Porta Marina; ed è giusto che vi ritorniamo ora, con più ampio commento, presentando lo splendido volume di Giovanni Becatti che, fra il 1959 e il 1961, ha condotto l'importante e singolare scavo.

Tale edificio rientra perfettamente nel quadro dell'edilizia ostiense della seconda metà del IV secolo e.n. (cfr. G. Becatti, Case ostiensi del tardo Impero, Roma, 1948); però ci offre non solo uno sviluppo a scala monumentale degli elementi struttivi e decorativi delle *domus* ostiensi, ma un diverso contenuto ideologico della decorazione, di netta impronta cristiana. Si tratta di un complesso edifizio allo sbocco del decumano massimo sull'antica spiaggia del mare (Porta Marina); vestibolo, cortile con ninfeo, aula ad esedra con vani adiacenti — la parte superstite del complesso, cioè — costituiscono gli elementi caratteristici degli impianti collegiali ostiensi; ma, mentre gli ambienti di carattere commerciale conservano la struttura laterizia del II e del III secolo, la parte monumentale, cioè l'aula ad esedra quadrangolare, presenta muri in *opus vittatum* e una decorazione interna in *opus sectile*, che attestano un totale rifacimento nel IV secolo.

L'attento e minuzioso scavo, particolarmente difficile, ha dimostrato che la decorazione dell'aula — datata dalle monete trovate sul pavimento sullo scorcio del IV secolo, forse all'epoca di Ragonio Vincenzo Celso, prefetto dell'annona verso il 386—389 — non era ancora finita quando avvenne il crollo del soffitto e delle pareti. La decorazione parietale in *opus sectile* delle pareti infatti, cominciata dall'alto per profittare delle impalcature montate per decorare il soffitto (in mosaico di paste vitree azzurre con racemi d'oro), era ancorca a m. 2,50 dal pavimento; e non solo la decorazione era incompiuta, ma l'aula stessa era ancora un ingombro cantiere, vero e proprio laboratorio in piena attività, con blocchi di marmo numidico grezzi o semilavorati, con pezzi di spoglio, con le formelle già pronte — sempre in *opus sectile* — per lastricare il pavimento e persino la fossa per spegnere la calce, ancora necessaria in notevole quantità per intonacare la parte bassa delle pareti e allettarvi il resto del decoro a intarsio. Ma proprio queste eccezionali condizioni di ritrovamento — uniche, ch'io sappia, nella ormai lunga storia degli scavi — hanno permesso non solo il ricupero quasi integrale della rica decorazione ad intarsio (tutta la terra è stata pazientemente vagliata per il ricupero del minimo

frammento) ma tutta una serie di preziose informazioni tecniche sull'organizzazione del delicato lavoro della tarsia, sui materiali usati, sulla loro provenienza dalle cave imperiali e sul sistematico e organizzato sfruttamento di tali cave.

Dato che il crollo non avvenne nè per terremoti, nè per incendio, nè per l'opera distruttrice del mare, l'A. pensa giustamente a una violenta reazione pagana, che le monete permettono di circoscrivere all'epoca di Numerio Proietto, prefetto dell'annona nel 393, il quale fece ricostruire il tempio di Ercole e potrebbe aver ordinato, col suo fanatismo pagano, la distruzione della bella aula per impedirne il compimento e l'utilizzazione.

La decorazione in *opus sectile* dell'aula, che un lungo (ben setti anni) e intelligente lavoro di restauro è riuscito a ricostituire da una montagna amorfa di *crustae*, presenta tutta una serie di problemi, che l'A. affronta metodicamente, con sagacia e precisione.

Il primo, il più appariscente di tali problemi, è questo : la diversissima decorazione dell'aula e dell'esedra. L'aula è a finissime specchiature divise da lesene, sormontate da un ricco racemo d'acanto e, in alto, decorata da pannelli figurati simili ad arazzi, decoro che si inserisce perfettamente tra opere similari tardo romane — come vedremo in seguito — che la precedono o la susseguono. Il decoro dell'esedra invece vi può definire un *unicum*, apparentemente assurdo ed illogico : una scrupolosa imitazione di una parete in *opus mixtum* con specchi di reticolato alternati a ricorsi di mattoni in giallo antico e finti finestroni chiusi da grate (sempre imitate in reticolato, ma con cubi di più grandi proporzioni), cioè di una struttura che, in epoca romana, non era mai destinata a restare apparente, non era mai stata assunta a motivo decorativo, appartenendo alla struttura interna dei muri, normalmente ricoperta di intonachi semplici o dipinti e da decoro a tarsie marmoree. L'imitazione arriva sino a riprodurre, tramite filetti di marmo bianco, il realistico dettaglio dello strato di calce che, in epoca tardo romana, era abbastanza spesso e ben visibile. La cosa è tanto più sorprendente in quanto si tratta dell'absidc che, come dice l'A., in generale e specialmente negli edifici cristiani, è il "punto focale di tutta l'architettura interna".

Debbo aggiungere che, nonostante le sottili interpretazioni dell'A. — che tale decoro era reso più prezioso dal motivo sottostante "a dama" che rappresenterebbe una preziosa stoffa policroma appesa ; che l'esedra era forse destinata a triclinio per i frequentatori dell'aula i quali, volgendo le spalle all'esedra stessa, concentravano la loro attenzione sullo splendore dell'aula — questa stridente differenza di sintassi decorativa, questo enorme sforzo per imitare una struttura corrente, mi sembra tuttora inesplicato e inesplicabile nel quadro dell'arte decorativa antica : ma, confesso, non riesco ad avanzare spiegazioni migliori o più plausibili di quelle proposte dall'autore.

Stando così le cose, è naturale che l'attenzione sia concentrata sullo studio dell'*opus sectile* dell'aula, dal punto di vista non solo stilistico e simbolico ma anche tecnico (cartoni, taglio delle pietre, qualità e provenienza delle pietre stesse, preparazione dei singoli motivi, messa in opera) che ci permette di comprendere pienamente la raffinata abilità di questi marmorari nel complesso intreccio di motivi e nel sapiente accostamento di marmi, al minuto motivo floreale a quello figurato con l'immagine di Cristo e del giovinetto o dei pannelli con tigri e leoni.

Utilissimo (p. 123 ss.) l'excursus sulla decorazione in *opus sectile* dall'ellenismo al tardo Impero, da decoro pratico e funzionale in edifici termali (ove l'umidità rendeva poco resistente la pittura su intonaco) a esclusiva ostentazione di lusso e di ricchezza, a espressione ricercata e complessa nei palazzi — per il desiderio sempre più sentito di policromia — sino all'aula di Giunio Basso che è il confronto più immediato per l'aula ostiense. E' grande merito del Becatti aver inserito in questa rapida presentazione delle più significative opere a tarsia marmorea, il prezioso *opus* in paste vitree scoperto recentemente a Kenchreae (il porto di Corinto), ancora in buona parte inedito, di netta tradizione alessandrina. Anche questo decoro è stato trovato in condizioni del tutto singolari : più di cento pannelli ammassati presso un muro di un'aula

sulla quale sorse una chiesa cristiana (e forse mai montati) che ci provano in maniera irrefutabile che anche l'*opus sectile*, come gli emblemata in *opus reticulatum* dei mosaici pavimentali, poteva essere preparato in laboratorio, a settori intelaiati in legno e pronti per la messa in opera, quindi trasportabili da centri lontani, data la difficoltà di trovare marmorari esperti in questo delicato lavoro. Il che permetteva il sorgere di scuole locali, come doveva esser successo a Roma qualche secolo prima, per l'enorme richiesta di simili opere. D'altra parte questa preziosa tecnica era arrivata sino a lontane province dell'Impero, come mostrano le pareti di un peristilio di una nobile villa scavata presso Adrianopoli e, potrei aggiungere, quelle di un grande portico che si elevava su un edificio commerciale del grande porto di Tomis (Romania).

Come nella pittura parietale, si può seguire nella decorazione in *opus sectile* il progressivo passaggio da vere suggestioni di prospettive architettoniche a un crescente gusto ornamentale ed astratto che si stende in superficie come un arazzo policromo.

Dallo studio della tecnica a incrostazione e della sintassi decorativa delle pareti, l'A. passa a quello non meno importante dei singoli temi e del loro valore simbolico che la chiara immagine di Cristo barbato — non benedicente, ma maestro di vita eterna — permette di interpretare in chiave cristiana : le tigri e i leoni dalla cintura gemmata sono una chiara allegoria della morte che incombe inesorabile e annienta la vittima inerme, le lampade appese tra gli intercolumni, nella parte alta, danno pur esse un contenuto sacro e cerimoniale all'ambiente e persino gli animaletti tra le foglie d'acanto— uccellini, bruchi, chiocciole, farfalle — sono chiari simboli delle peregrinazioni dell'anima verso la vita eterna. *Crustae* disperse del fregio sopra l'architrave d'ingresso all'esedra sembrano conservare le vestigia di una *heitoimasia tou thronou* con la croce gemmata, il trono, i *vela*, simbolo di apoteosi e le due mense circolari sulle quali erano forse i pesciolini, a rappresentazione dell'agape cristiana. Quanto al ritratto di giovanetto (inserito in una lesena della parete sinistra), pur essendo generico e schematico, potrebbe rappresentare un benemerito del collegio.

Lo stesso paziente lavoro di restauro, che ha restituito quasi integralmente la sintassi decorativa delle pareti, è riuscito a ricomporre il pavimento che, come abbiamo detto, era già pronto per il montaggio; data la più facile conservazione dei pavimenti, i confronti sono numerosi, a cominciare da Ostia stessa.

Nell'appendice (p. 181 ss.) è ripreso e ampiamente discusso il problema complesso, controverso e sinora piuttosto oscuro della cosiddetta basilica di Giunio Basso, sull'Esquilino; e non possiamo non essere riconoscenti al Becatti di questa non lieve fatica per chiarire la cronologia, il decoro e la funzionalità di un edificio definitivamente distrutto, sulla debole traccia e i dati incerti di un rapporto di scavo del 1930, quando i resti riapparvero in seguito a demolizioni per la costruzione del Seminario Orientale in Via Napoleone III. Demolite inutilmente anche queste vestigia, del decoro un giorno fastoso non ci restano che quattro pannelli — due al Museo dei Conservatori con tigri che azzannano vitelli, e due già al Palazzo del Drago con Hylas rapito dalle ninfe e la famosa biga con le quattro fazioni del circo; mentre la sintassi decorativa pseudo-architettonica delle pareti ci è conservata soltanto in alcuni disegni di Giuliano da Sangallo al Vaticano e in una serie di acquarelli conservati a Windsor.

Stabilito che l'edificio è stato costruito dal Giunio Basso, console nel 331 — per 14 anni prefetto del pretorio sotto Costantino —, l'A. ne restituisce idealmente l'aspetto esterno ed interno e l'originaria funzionalità : un'aula, una *schola* costruita in semplici mattoni, tutta chiusa, per essere ammirata non di fuori ma di dentro, ove il decoro parietale in *opus sectile*, tolte le interpolazioni del Sangallo di gusto rinascimentale (una serie di medaglioni e di pannelli ispirati a diversi coni monetali di età imperiale), era assai simile a quello dell'aula ostiense, più plastico-architettonico però, ossia meno evoluto verso l'astrazione ornamentale. Anche qui lo studio è esaustivo, dall'esame tecnico a quello stilistico-esegetico : di non lieve importanza è l'aver osservato, grazie al recente restauro dei due pannelli già nel Palazzo del Drago, che *crustae* marmoree a paste vitree non erano state allettate direttamente nel-

l'intonaco, come a Ostia, ma composte a parte, in bottega (come i pannelli di Kenchreae), e inoltre colando resina liquida a caldo sul pannello composto alla rovescia – tecnica sinora nota solo dalla tradizione letteraria.

Per quanto riguarda lo stile e la tipologia dei pannelli figurati, l'A. non nega quella profonda diversità di termi e di tradizioni stilistiche e iconografiche che ha tanto contribuito a complicare il già complicato problema, sino all'ipotesi di due tempi diversi di esecuzione o, addirittura, di due maestri diversi; ma, secondo le sue giuste osservazioni, il programma molto unitario nella scelta dei temi e dei motivi fa pensare a una concezione unica che ha attinto indifferentemente sia alla vecchia tradizione mitologica e tipologica greca (Hylas e le ninfe, gli Eroti, i tripodi apollinei, i *vela alexandrina*), sia all'arte contemporanea quale la pompa del magistrato che ha indetto i *ludi* — diversità di temi e di tradizioni che venivano in certo qual modo unificate nella smagliante tecnica dell'intarsio. Tutti i motivi infatti hanno un chiaro valore di simbolo; i pannelli con tigri possono avere lo stesso significato che nell'aula ostiense, i tripodi apollinei riflettono una visione cosmica, più volte sottolineata dagli studi del Cumont, i due temi di Hylas rapito dalle ninfe e della pompa romana nel circo sono un'evidente allegoria del destino trascendente dell'anima, mentre i Centauri (disegno di Windsor) possono assumere un significato di vittoria su forze malefiche da parte di esseri soprannaturali. Di un interesse tutto particolare è lo studio dei drappi penduli che l'A. segua su monumenti vari — — da quelli splendidi della sala di Giunio Basso, che nel decoro egittizzante sono una voluta imitazione dei preziosi *vela alexandrina* (tessuti in vivaci colori e con complicate scene figurate), a semplici rappresentazioni in sarcofagi del III e IV secole e in stele palmirene che rispondono sempre allo stesso concetto di isolare il morto sullo sfondo di una preziosa cortina, nel senso di distinzione e apoteosi. Alle stele palmirene citate dall'A. si potrebbero aggiungere numerose stele della Dacia Superior ove tale parapetasma fa spesso da sfondo alla scena di banchetto funebre (vedi ad es. la stele di Caşei, *Civiltà romana in Romania*, p. 152 D 66, Tav. XV).

A conclusione di questa penetrante e raffinata esegesi, l'A. conclude che l'edificio di Giunio Basso era una *schola* per riunioni intellettuali di una conventicola filosofica con tendenze mistiche neo-pitagoriche in quel particolare clima del ceto intellettuale del IV secole, preoccupato del destino dell'anima e della sua ascensione alle sfere celesti; armato dunque per opporsi validamente al cristianesimo dilagante e per assumere il ruolo di difensore della tradizione classica e della cultura ellenica. Questa *schola*, "quasi un polemico contrapposto alle basiliche che i cristiani andavano costruendo in maniera sempre più sontuosa", creata in un momento in cui era fortissimo l'influsso di Porfirio, dovette continuare ad accogliere i suoi adepti per tutto il IV secolo. Passando in proprietà del goto Valila, forse cessò di essere il luogo di ritrovo dell'aristocrazia pagana seguace di dottrine mistiche e filosofiche e passò senza danni al culto cristiano, quando il papa Simplicio la trasformò in chiesa di Sant'Andrea *sacris caelestibus aptans* — il che conferma che avvenne un semplice adattamento e non una radicale trasformazione. Tutta la decorazione parietale rimase intatta perchè i temi figurativi non sembrarono contrastanti con la concezione cristiana — nè in realtà lo erano, per quella stretta affinità tra le dottrine mistiche del tardo Impero e il cristianesimo.

Secondo un'attraente ipotesi del Becatti, una situazione analoga ci sarebbe offerta dai fortunati scavi di Kenchreae sopra ricordati: una *schola*, che i pannelli in *opus sectile* sembrano indicare come neo-platonica (Omero e Platone, i numi tutelari dei neo-platonici: il fregio nilotico, un intenzionale richiamo ad Alessandria e all'Egitto), sfondo suggestivo per rievocare la patetica figura di Ipazia e del suo albero Sinesio; forse la *schola* di Kenchreae non riuscì ad essere finita e ad avere le pareti decorate dagli oltre cento pannelli in pasta vitrea, trovati ammassati presso uno dei muri e, come la schola di Giunio Basso, fu trasformata in chiesa.

Concludendo, possiamo dire che a una eccezionale scoperta è stato dedicato un eccezionale commento—dettagliato, perspicace, ricco, esaustivo —, del quale non abbiamo rilevato

che alcuni tratti salienti. Questo lavoro non avrebbe potuto essere realizzato, a detta dell'A., senza il lavoro di un gruppo scelto di collaboratori, uniti nel comune sforzo di restituire la complessa decorazione dell'aula, tutta scomposta e dispersa nel crollo: la disegnatrice Maria A. Ricciardi, il restauratore Bracale (coadiuvato da L. Braccini); Sofia Iannarino e Itala Bricchi Dondero, della Soprintendenza del Foro e Palatino, l'una per il ripulimento, l'altra per la schedatura delle 80 monete trovate nell'aula, tutte in pessimo stato di conservazione; non ultima la casa editrice che nell'eccezionale numero di tavole in bianco e nero e a colori permette non solo di seguire passo passo le fasi del difficile e insolito scavo ma di ammirare in tutto il suo splendore il magnifico decoro policromo a tutti coloro che non hanno la possibilità di una visione diretta.

C'è veramente da augurarsi che venga realizzata al più presto la prevista costruzione di una sala delle stesse dimensioni dell'antica, annessa al Museo di Ostia, sulle cui pareti possano essere collocate tutte le tarsie restituite nella loro originaria sintassi decorativa ed anche i frammenti rimasti isolati e non collocabili.

Gabriella Bordenache

G. BECATTI, E. FABBRICOTTI, A. GALLINA, P. SARONIO, F. R. SERRA, M. P. TAMBELLA, *Baccano: villa romana* (*Mosaici antichi in Italia*). Roma (Regione VII), Istituto Poligrafico dello Stato. La Libreria dello Stato, Roma, 1970, 85 pp., XXVII tavv. (tutte a colori, all'infuori di due riproducenti mosaici perduti) + 4 tavv. nel testo (A—D).

E' questo il secondo volume apparso in Italia della serie recentemente promossa da P. Romanelli e G. Becatti per l'edizione sistematica dei mosaici, sotto gli auspici del Consiglio Nazionale per le Ricerche. Se si pensa che tale decisione risale solo a pochi anni fa (cioè al 1963, quando si svolse a Parigi il primo colloquio internazionale sul mosaico antico), non si può non rallegrarsi di questi promettenti inizi per la realizzazione di un piano così vasto.

L'opera è tanto più meritevole quando si tratta di materiale strappato da ambienti oggi perduti, senza un rapporto di scavo valido, privo cioè di quei dati precisamente archeologici e topografici che dovrebbero essere alla base della classificazione e della cronologia — com'è il caso della villa di Baccano che, purtroppo, non è un *unicum* ma uno dei numerosi esempi (e non soltanto in Italia) di scavi rimasti virtualmente inediti da più decenni; nel caso di Baccano da un secolo!

Si tratta di uno scavo svoltosi tra il 1869 e il 1870 in località Bosco di Baccano, a circa 30 km. da Roma, sulla via Cassia; dai vaghi rapporti del tempo sembra trattarsi di una villa elevata sulle pendici di un colle, su due terrazze, che, oltre ai mosaici pavimentali — allora strappati e, dopo annose pratiche, giunti al Museo Kircheriano (per poi passare al Museo Nazionale Romano) — aveva muri con rivestimenti marmorei, stucchi e pitture. Da una stampiglia su una fistula — *P. Septimi Getae* — padre o fratello di Settimio Severo, sembra che la villa abbia appartenuto alla famiglia leptitana dei Severi.

Oggi però, le attente ricerche di terreno effettuate sul sito, topograficamente ben identificato, hanno dimostrato la totale scomparsa della villa; non si sono potuti raccogliere che scarsi resti ceramici, databili tra il II e il IV secolo d.C., qualche frammento di *opus sectile*, qualche tessera e vetri piatti che, di per sè, confermano l'idea di un edificio di una certa importanza.

I mosaici che la decoravano, strappati, come abbiamo detto, al momento dello scavo, privi proprio di quei dati archeologici necessari alla classificazione cronologica, sono stati dunque studiati soltanto in base a criteri stilistici; per questo si è data speciale cura alla riproduzione dei quadretti — anche con dettagli a grande scala — per permettere anche ai lettori una chiara conoscenza di tipologia e stile.

La sala termale al piano terreno aveva un mosaico adatto all'ambiente: una scena di thiasos marino che, evidentemente derivata da un modello in bianco e nero, attira la nostra attenzione per l'uso di una policromia astratta e convenzionale secondo il gusto e la visione del mosaicista. Al momento dello strappo venne tagliato in nove pezzi ed è naturale che alcune sottili strisce di tessere lungo i tagli siano andate perdute: ma l'istruttiva tav. D ci indica con precisione che ampiezza abbiano potuto assumere queste striscioline di restauro nel corso dei successivi spostamenti, sino alla sua disposizione in fondo a una vasca-*impluvium*, nella II sala del Museo delle Terme.

Al piano superiore, un grande ambiente aveva un mosaico composto da 32 scomparti articolati intorno al busto della Primavera (che permette di postulare anche le altre stagioni), dei quali restano solo 21, non tutti in buono stato di conservazione. In un cubicolo adiacente il pavimento era ornato dall'immagine degli aurighi delle quattro fazioni, col costume caratteristico, ciascuno presso il cavallo (senza nome ascritto). Oggi non è più possibile restituire la sintassi decorativa di questi due ambienti.

Si tratta di veri e propri *emblemata*, lavorati in laboratorio e poi inseriti nel pavimento — — acquistati quindi già pronti in una bottega: è naturale che tipologia, stile e fonti di ispirazione — Muse, Polifemo, supplizio di Marsia, Marsia e Olimpo, Ganimede, Leda — siano molto diversi, per quell'eclettismo ben noto dell'arte decorativa romana, vivacemente impressionistici, a macchia, o incisivi e coloristici, come le fazioni del circo; ma ricchi e minuziosi confronti permettono di stabilire che, nonostante diversità di modelli e di mano, a volte notevolissime (tra le Muse, ad esempio, dalla testa massiccia, e la delicatissima Leda), i quadretti si possono attribuire a uno stesso periodo — età severiana — e alla stessa officina.

Inoltre tanto gli *emblemata* nella sala a più scomparti, quanto il cubicolo con gli aurighi venivano a inserirsi, secondo G. Becatti, in uno stesso programma simbolico e decorativo, in una specie di ciclo che alludeva all'attività, alle arti, alle gare dell'anima nella vita terrena. Isolato, per qualità stilistiche, rimane solo l'emblema della Primavera che appartiene forse a una fase notevolmente più antica della villa.

Le belle tavole del volume, della solita perfezione tecnica, dovute all'Istituto Poligrafico dello Stato completano felicemente l'esaustivo commento.

Gabriella Bordenache

LAJOS BALLA, TEREZIA P. BUOCZ, ZOLTÁN KÁDÁR, ANDRÁS MÓCSY, TIHAMER SZENTLÉLEKY, *Die römischen Steindenkmäler von Savaria.* Herausgegeben von András Mócsy und Tihamer Szentléleky, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1971, 144 p. + + 191 ilustrații + 3 hărți.

Lucrarea colectivă, recent apărută, a învățaților maghiari despre monumentele de piatră din Savaria oferă un excelent instrument de lucru istoricilor și epigrafiștilor, mai cu seamă celor care își consacră activitatea istoriei provinciilor romane, descifrării și interpretării inscripțiilor sau artei provinciale.

În introducerea cărții se face un scurt istoric al cercetărilor întreprinse la Savaria (actualul Szombathely).

Cap. I : *Topographischer Überblick* (T. P. Buocz) încearcă să dea o imagine a întinderii orașului antic pe baza amplasării cimitirelor. Cu toată dificultatea întocmirii unui plan al orașului antic peste care s-a suprapus cel modern, credem că o schiță, chiar ipotetică, ar fi fost absolut necesară, mai ales că în text se fac referiri la obiectivele arheologice, situate pe diverse străzi ale orașului modern.

În cap. II : *Gesellschaft und Geschichte von Savaria* (L. Balla) se face o succintă prezentare a istoriei așezării antice. Este de reținut ideea continuității populației locale și a atragerii ei la viața municipală încă din timpul lui Claudius. Se remarcă numărul mare de Flavii și Ulpii încetățeniți sub Domitian, Vespasian și Traian, precum și încetarea folosirii antroponimelor celtice după mijlocul secolului II e.n. Se ajunge astfel la concluzia că în primul sfert al secolului II e.n. populația locală era romanizată. („Die Romanisierung der Ureinwonerschaft von Savaria zur Zeit des frühen Prinzipats, im 1. Drittel des 2 Jhd., im Grunde genommen abgeschlossen war, was freilich nicht bedeutet, dass der Prozess auch ein Ende nahm", p. 26).

Cap. III : *Religion und religioses Leben* (L. Balla și T. Szentléleky) se ocupă de cultele atestate epigrafic și arheologic la Savaria. Este vorba despre Iuppiter și divinitățile tradiționale (Iuno, Minerva, Mars, Venus, Victoria, Fortuna), Hercules și Liber Pater. Dintre cultele siriene, bine documentat este cel al lui Iuppiter Dolichenus. Un interes deosebit prezintă partea referitoare la răspîndirea zeităților egiptene, întemeiată pe rezultatele săpăturilor și materialele scoase la iveală din tempul lui Isis. Cultul lui Silvanus, al Dianei și al triadei feminine (tres Fatae) sînt considerate locale, cu rădăcini în religia populației autohtone celtice. Mercurius și Apollo se crede că ar ascunde și ei vechi divinități și că ar fi fost adorați în urma fenomenului de „interpretatio Romana". Dacă pentru Silvanus și Tres Fatae se poate, eventual, admite ideea unui substrat autohton, în ceea ce privește Diana, Mercurius și Apollo, ipoteza ni se pare mai greu de demonstrat.

Cap. IV : *Bildhauerei und Steinmetzkunst* (Z. Kádár), cel mai amplu dintre toate, constituie un comentariu erudit al statuilor, reliefurilor și inscripțiilor descoperite la Savaria. În chip de concluzie se discută curente principale în evoluția sculpturii din Savaria.

Sînt prezentate interpretările vechi și noi ale sculpturilor descoperite pe Capitoliul din Savaria, reliefurile votive, portretele imperiale (un presupus portret al lui Traian, astăzi dispărut, și un portret al lui Aelius Caesar), monumentele funerare și inscripțiile.

Pietrele sepulcrale, grupate în monumente funerare ornamentale, elemente de construcții funerare și sarcofage, sînt amănunțit comentate din punct de vedere al motivelor decorative (origine, variante, analogii). Se respectă, firește, criteriul cronologic. Pieselc cărora autorul le găsește analogii în Dacia, coronamentele cu lei funerari și un coronament piramidal, nu credem că provin neapărat de la construcții funerare impunătoare și de mari dimensiuni, așa cum consideră autorul. Coronamentul piramidal (catalog nr. 196, fig. 263) nu provine de la o aedicula, ci este coronament de altar cu o serie întreagă de analogii în Dacia (vezi *Apulum*, VII, I, 1968), cu originea la Aquileea. Deși comentariul la monumentele funerare este bogat și bine documentat, credem că nu ar fi trebuit limitat la stele și la unele elemente considerate ca provenind de la construcții funerare. Socotim că s-ar fi simțit nevoia unei tipologii a tuturor formelor (chiar dacă stelele sînt predominante) și a încadrării monumentelor de la Savaria în contextul artei din Pannonia Superior.

Catalogul, bine ilustrat, prezintă după conținut și în ordine cronologică monumentele de piatră. Poate ar fi fost mai nimerit ca elementele tehnice (material și dimensiuni) să fi stat alături.

În încheierea lucrării se găsește un indice epigrafic și un indice general.

Lucia Țeposu-Marinescu

C. H. V. SUTHERLAND, NEKRIMAN OLCAY, K. E. MERRINGTON, *The Cistophori of Augustus*, Londra, Royal Numismatic Society, Special Publication No. 5, 1970, XII + 134 p. + 36 pl.

Într-un domeniu de studiu în care şcoala numismatică engleză s-a ilustrat şi înainte prin contribuţiile lui H. A. Grueber, H. Mattingly, M. Grant, E. A. Sydenham şi importantul studiu al lui A. M. Woodward (NC, 1952), volumul de faţă, datorat renumitului numismat de la Oxford C. H. V. Sutherland, ajutat de colega sa K. E. Merrington şi de numismata turcă Nekriman Olcay, de la Muzeul arheologic din Istambul, reprezintă un corpus al monedelor cunoscute şi o adevărată monografie a subiectului, abordînd şi rezolvînd cea mai mare parte a problemelor puse de acestea.

Contribuţia tezaurului aflat la Muzeul din Istambul, cu ale sale 255 de tetradrahme cistoforice de la Augustus (cuprinzînd şi 38 de exemplare emise de M. Antoniu), a fost de o importanţă majoră, dînd un nou impuls cercetării în curs de efectuare a lui C. H. V. Sutherland, al cărei frumos rezultat final este volumul pe care-l recenzăm. Tezaurul se bucură de altfel de o publicare specială în cadrul cărţii, constituind primul ei capitol, semnat de Nekriman Olcay.

Pe baza unui total de 670 de exemplare, s-au redactat capitolele consacrate grupelor şi clasificării lor numismatice, cronologiei şi monetăriilor, volumului şi ştanţelor, iconografiei, alegerii tipurilor, tehnicii artistice şi tehnicii monetare. De notat însă că, în final, catalogul alcătuit pe perechi de ştanţe monetare (588 ştanţe, avers 355 ştanţe revers 568) a fost sporit prin adăugarea unui număr destul de mare de monede (32 exemplare) care au dat 11 ştanţe de avers şi 19 ştanţe de revers noi, ilustrate la pl. 36 (addenda). Acest adaos care arată, dacă mai era nevoie, năzuinţa spre perfecţiune a autorilor, ni se pare că are o semnificaţie mai adîncă. Aducînd în proporţie de 1/3 pentru avers, 2/3 pentru revers, ştanţe noi, monedele acestea dovedesc că mai este loc pentru numeroase contribuţii de detaiiu la repertoriul ştanţelor monetare, înainte ca acesta să poată fi socotit cît de cît complet şi că descoperiri noi de tezaure monetare ar fi de importanţă deosebită.

Pînă atunci însă trebuie să arătăm că ancheta în adîncime a autorilor a dat rezultate de mare interes în privinţa clasificării şi a cronologiei, a localizării şi activităţii atelierelor şi a tehnicii monetare aplicate. Drumul a fost anevoios şi pasul esenţial a fost făcut tocmai prin alcătuirea unui catalog exemplar. Virtuţile de adîncime ale cercetării se vădesc în adunarea minuţioasă a întregului material, cu toate datele de care s-a putut dispune, punîndu-se la dispoziţie pentru interpretare un tot de provenienţe variate, în care un loc însemnat îl au cataloagele editate de casele de vînzare pentru licitaţii şi colecţiile particulare, intrate sau nu în fondul unor cabinete numismatice publice. Un mare volum de muncă şi răbdare încă din această fază a cercetării, continuată printr-un efort de alt gen, dar nu mai puţin migălos, în confruntarea monedelor, mulajelor şi fotografiilor între ele, în vederea împărţirii pe tipuri, a stabilirii identităţilor de ştanţe, a legăturilor între grupe şi, în final, a unei clasificări cît mai raţionale a întregului. Catalogul acesta (III), deşi urmează capitolul *Grupele şi clasificarea lor numismatică* (II), stă la baza lui ca şi la baza următoarelor.

Pentru a prezenta cititorilor noştri rezultanta efortului, rezultantă mereu susţinută de o argumentare strînsă şi în general convingătoare, ne permitem să combinăm capitolul II, numit mai sus, cu capitolul *Cronologia şi monetăriile* (IV).

Grupa I. IMP. CAESAR. DIVI. F. COS. VI. LIBERTATIS. P. R. VINDEX, av.; PAX, rv. (BMC, I, p. 691—693). Se datează în anul 28 t.e.n şi a fost emisă într-o singură monetărie, foarte probabil a oraşului Ephes. Pentru a argumenta în favoarea acestui loc de emitere, pentru care se pronunţaseră Laffranchi (RIN, 1916) şi, mai puţin ferm, H. Mattingly (BMC, I, p. CXVIII, CXX), se face o instructivă analiză a cistoforilor emişi de M. Antoniu şi se respinge sugestia lui Bosch, din 1935, privind o emitere a monedelor din grupa I la Nicomedia, sau la Apamea, cum sugerase M. Grant.

Grupa II. IMP. CAESAR, fără lituus, av.; AVGVSTVS, sfinx, rv. (BMC, I, nr. 702). Separată prima oară de A. M. Woodward (NC, 1952) şi cunoscută printr-un foarte mic număr de exemplare. Locul de emitere rămîne necunoscut, propunerea lui Woodward, făcută pentru acest grup şi grupele III—IV de mai jos (el plasa această emisiune după celelalte), în favoarea emiterii lor la Chios este respinsă cu bune argumente. Se datează în 27 î.e.n.

Grupa III. IMP. CAESAR, cu lituus, av; AVGVSTVS, sfinx, capricorn sau şase spice, rv. (BMC, nr. 698, 700, 701).

Gupa IV. IMP. CAESAR, fără lituus, av.; rv. ca mai sus (BMC, 694—697). Cele trei tipuri ale grupei III continuate de grupa IV, aparţin, aşa cum arată legăturile dintre ştanţe, unui singur atelier monetar, cu trei *officinae*, funcţionînd poate la Pergam (?), în anii 27—26 î.e.n. Deosebirile dintre grupe, care dau posibilitatea clasificării grupei III înaintea grupei IV, dar şi asemănările care fac din a doua o continuare a primei sînt bine puse în lumină de cartea pe care o recenzăm. Părerea mai veche a lui Laffranchi (RIN, 1917) după care aceste monede ar fi fost emise la Antiohia în anul 17 î.e.n. este combătută cu argumente convingătoare. Fără a putea intra aici în amănunte, ni se pare important să punem în lumină faptul că autorii, ţinînd seama atît de tipurile folosite pentru revers în toate grupele pînă acum prezentate şi care se leagă direct de Augustus ca persoană politică, cît şi de modul de organizare al monetăriei, resping cu dreptate, ca nefondată, ideea mai veche a lui Sydenham (NC, 1920) după care cistoforii ar fi o parte din mulţimea monedelor provinciale care scăpau total controlului lui Augustus.

Grupa V. IMP. CAE SAR, av.; AVGVSTVS, capricorn, şase spice sau altar, rv. (BMC, nediferenţiată). Woodward (NC, 1952) a separat pentru prima oară această grupă de trei tipuri, în care tipul sfinx din grupa precedentă este înlocuit de tipul cu altar, avînd toate trei un tip de avers comun, clar deosebit de grupa precedentă. Aceste monede au fost emise la Ephes, probabil în 25 î.e.n.

Grupa VI. IMP. CAE SAR, av.; rv. ca mai sus (BMC, I, nr. 694—697). Emisiune masivă cu trei tipuri, neschimbate faţă de emisiunea precedentă, pe care o continuă nemijlocit, dar cu un avers uşor de distins, în care prelungirea gîtului spre ceafă, la portretul împăratului de pe avers, desparte sau tinde să despartă IMP. de CAE. Autorii cărţii au scris tot IMP. CAE SAR ca la tipul precedent, notaţia de mai sus am socotit-o noi mai potrivită doar în vederea sublinierii particularităţii tipice a portretului la această grupă şi în dorinţa de a oferi un criteriu lesnicios de diferenţiere. Ca şi precedenta, grupa VI a fost atribuită de toţi numismaţii monetăriei de la Ephes. În privinţa cronologiei Laffranchi datase tipurile de mai sus în 17 î.e.n., H. Mattingly în 27—23, iar Woodward între 25 şi 19 sau 18. Autorii se opresc judicios la răstimpul 24—20 î.e.n.

Grupa VII. IMP. IX. TR. PO. IV sau V, av.; arc de triumf cu IMP. IX. TR. PO. IV (sau POT. V şi într-un caz PO. V) pe antablament şi S.P.R./SIGNIS/RECEPTIS în deschidere, templu hexastyl ROM. ET. AVGVST pe antablament şi COM ASIAE în cîmp, templu cu dom circular avînd în cîmp MART VLTO (BMC, I, nr. 703—706). Emisiune cu trei tipuri noi, provenind dintr-un acelaşi atelier organizat în trei *officinae*, aşa cum arată legăturile de ştanţe între un acelaşi avers şi diferite tipuri de revers. Monedele fiind datate prin elemente de titulatură imperială între 20 şi 18 î.e.n. ele constituie un jalon cronologic ferm în seria cistoforică. Autorii cărţii încheie de altfel emisiunile de tetradrahme cistoforice de la Augustus cu monedele acestei grupe, pe care le datează în 19 î.e.n. şi prima jumătate a anului următor. Ca loc de emitere s-au avut în vedere oraşele Ephes (Laffranchi) şi Pergam (Sydenham). Grant este singurul care a despărţit seria, acordînd tipul COM ASIAE Pergamului şi celelalte două Samosului, ceea ce este evident o greşeală, posibilă numai înainte de studiul ştanţelor monetare. Autorii cărţi pe care o recenzăm se pronunţă clar pentru Pergam.

Capitolul V care încheie cartea cuprinde cinci subcapitole care, chiar dacă mai puţin importante în comparaţie cu clasificarea numismatică a grupelor, problema atelierelor şi cronologia, sînt departe de a fi lipsite de interes. Studiul volumului emisiunii, pentru care s-a făcut

apel la colaborarea competentă a lui D. M. Metcalf, se bazează pe cifrele obținute la catalogare (înainte de suplimentare) pentru monede, ștanțe de avers, de revers și combinații de ștanțe, cu ajutorul cărora s-au obținut valori estimative ale numărului total de ștanțe pentru întreaga emisiune și individualizate pe grupe doar pentru grupele I, VI, VII, în cazul celor de avers, iar în cazul celor de revers pentru toate grupele, în afară de grupa II. Experimentul făcut de Selwood (NC, 1963), a arătat că 5000 de monede pentru fiecare ștanță de revers, reprezintă o estimare neexagerată, ceea ce ar da în cazul unei *ratio* 1 : 4, 20000 de exemplare pentru o ștanță de revers. Chiar apreciind la 5000 numărul de exemplare pentru o ștanță de revers volumul emisiunii a trebuit să consume 25 de tone de metal, respectiv 50 de tone de metal la 10000 exemplare pentru o ștanță în cazul minimului estimat de 433 ștanțe de avers, sau altfel spus măcar 40 tone la cele 355 de ștanțe de avers cunoscute. Considerații interesante se fac în legătură cu iconografia și cu alegerea tipurilor de revers, stabilindu-se unde a fost posibil, legătura cu prototipuri sculpturale pentru portretul lui Augustus și punîndu-se în lumină orientarea spre vest în alegerea tipurilor, chiar dacă unele din ele înfățișează altarul din Efes și templul hexastyl COM ASIAE. Interesante sînt și observațiile în legătură cu tehnica artistică și cu tehnica monetară în ultimul aflîndu-se o interesantă discuție privind poziția axului și tehnica de batere precum și modul de executare al ștanțelor monetare. Utile tabele cu greutatea, poziția axului și diagrama legăturilor de ștanțe, urmate de un indice, încheie cartea.

Planșele sînt de o calitate excelentă și reprezintă o ilustrare exhaustivă a ștanțelor de avers și de revers cunoscute, invitînd la suplimentări, care pot să plece acum de la o bază sigură. Adevărată monografie numismatică a subiectului, ca rezultat al unui efort analitic de migală și durată, extrem de meritoriu prin rezultatele sale de mare importanță, volumul recenzat se impune ca o carte de referință pentru orice contribuții în acest domeniu, inclusiv publicarea de noi materiale.

Gh. Poenaru Bordea

MÉLANGES MARCEL DURRY (Revue des Études Latines, tome XLVII bis, 1969), Paris, Les Belles Lettres, 1970, 374 p.

O prezentare, fie și sumară, a învățatului cinstit cu volumul de studii a cărui apariție sînt bucuros s-o semnalez mi se pare de prisos, cînd e vorba de președintele în funcție al Federației Internaționale a Asociațiilor de studii clasice și de administratorul Societății de Studii latine din Paris, ale cărei destine le conduce cu vigoare de la încetarea din viață a neuitatului Jules Marouzeau. Mai curînd cuvine-se, cred, să relev particularitățile ce deosebesc această ofrandă amicală de alte culegeri menite să răsplătească — la un moment de vîrf al existenței unui om de carte — o operă impresionantă sau o carieră excepțională.

Cum rezultă din intitulație, volumul închinat lui Marcel Durry la șaptezeci de ani nu e o lucrare de sine stătătoare, ci un tom din Revue des Études latines purtînd milesimul 1969. De altă parte, nu-i nici un volum obișnuit din seria ajunsă acum la al 47-lea an de apariție, ci unul suplimentar, alcătuit după criterii care-l recomandă atenției organizatorilor de *Mélanges* de orice natură.

Noutatea mi se pare a sta, înainte de toate, în limitarea riguroasă a problemelor prezentate în culegere, în sensul acceptării de contribuții privind exclusiv domeniile în care s-a manifestat activitatea de cercetător a sărbătoritului. (În cazul de față, pe lîngă structura familiei și locul femeii în societatea romană, probleme ale războiului și ale organizării militare, istoria socială și provincială, în sfîrșit — sector privilegiat în activitatea editorului *Panegyricului* — studiile

pliniene şi tacitiene). Tot o noutate e, fără îndoială, colaborarea lui Durry însuşi la volumul ce i se închină din iniţiativa unui grup de prieteni, şi anume printr-unul sau mai multe articole care deschid fiecare din secţiile înşirate.

Astfel, capitolul „La femme et la famille" începe cu trei articole republicate pentru circumstanţă : *Iunia Baccula, une inscription du Constantinois*, *Le mariage des filles impubères dans la Rome antique* şi *Cosmetae (Juvénal VI 477)*, cărora li se adaugă, din partea unor contributori din Franţa şi din alte ţări, studiile : *Jumeaux*, de Denis Van Berchem ; *La femme dans la poésie de Prudence*, de J. Fontaine ; *A propos du 'Truculentus'* : *l'antiféminisme de Plaute*, de Pierre Grimal ; *On divorce among the common people of Rome*, de Iiro Kajanto ; *Sur deux vers énigmatiques de Prudence*, de H. Le Bonniec ; *Métiers de femme au Corpus Inscriptionum Latinarum*, de Joël Le Gall ; *Monique à Cassiciacum*, de A. Mandouze, şi *Inscription chrétienne de Venasque*, de Henri-Irénée Marrou.

Capitolul II, „La guerre et les guerriers", grupează, împreună cu o notă de Durry : *Juvénal et les prétoriens*, contribuţii de Raymond Bloch : *Un casque celtique au corbeau et le combat mythique de Valerius Corvus* ; E. Burck : *Kampf und Tod des Cyzicus bei Valerius Flaccus* ; J. Collart : *Le soldat qui ne chante pas (quelques remarques sur le rôle du 'miles' chez Plaute)* ; P. Courcelle : *Une τειχοσκοπία chez Grégoire de Tours* ; E. Gabba : *Lo svolgimento militare della Guerra di Perugia* ; J. Gagé : *Ascension et disgrâce d'un cavalier dalmate sous Marc-Aurèle et Vérus* ; A. Michel : *De Socrate à Maxime de Tyr. Les problèmes sociaux de l'armée dans l'idéologie romaine.*

În capitolul III sînt strînse studiile despre „societatea şi lumea romană" : de Marcel Durry : *Réhabilitation des 'funerariae'* ; de T. Robert S. Broughton : *The Territory of Carthage* ; de Jacques Perret : *Le serment d'Énée (Aen. XII 189—194) et les événements politiques de janvier 27* ; de H.-G. Pflaum : *La carrière de l'affranchi impérial Saturninus* ; de cel ce iscăleşte această dare de seamă : *Gouverneur inconnu de la Mésie Inférieure dans une dédicace de Callatis* ; de E. T. Salmon : *The Resurgence of the Roman Patricians ca. 100 B.C.*

Capitolul IV, cel mai scurt din toate, nu cuprinde decît trei texte : M. Durry, *Pessimus princeps* ; J. Heurgon, *Pline le Jeune tenté par l'histoire* ; P. Wuilleumier, *Une virgule chez Tacite.*

Un *index nominum antiquorum* şi un *index auctorum et locorum*, întocmiţi de Juliette Ernst, facilitează consultarea frumoasei culegeri, echilibrată în toate părţile ei, variată fără exces şi, ca nivel de realizare, mai unitară decît cele mai multe volume de *Mélanges* publicate în anii din urmă.

D. M. Pippidi

Вопросы классической филологии, Moscova, Izdatel'stvo Moskovskogo Universiteta, vol. I, 1965, 217 p., vol. II 1969, 225 p., vol. III—IV 1971, 390 p.

Elaborată sub conducerea catedrei de filologie clasică a Universităţii de stat M. V. Lomonosov din Moscova, culegerea periodică de articole cu titlul *Probleme de filologie clasică*, aflată acum la al patrulea volum, oglindeşte preocupările ştiinţifice ale colectivului orientate în cîteva direcţii constante : filozofia cinică, comedia neoatică, istoria unor termeni greceşti, limba homerică, istoria filologiei clasice în Rusia, la care se adaugă, în fiecare volum, analiza stilistică a operei cîte unui autor grec sau latin.

Diferite aspecte ale filozofiei cinice sînt pe larg tratate de I. M. Nachov în patru articole, care dau laolaltă o imagine mai clar conturată a unui curent de gîndire încă insuficient cercetat sau greşit interpretat. În studiul *Киники против Платона (К истории борьбы мате-*

риализма и идеализма в античности (vol 1) se ilustrează teza potrivit căreia filozofia cinică a apărut ca o reacţie democratică şi materialistă la idealismul aristocratic al lui Socrate şi Platon, ca o negare a valorilor tradiţionale şi a instituţiilor existente. Disputa cinicilor cu Platon e reconstituită pe baza unor titluri de lucrări ale lui Antistene, a comentariilor şi aluziilor în opera unor scriitori de mai tîrziu. Identificarea în dialogurile platonice a unor pasaje referitoare la polemica cu cinicii ca şi unele observaţii critice ale lui Aristotel au permis să se reconstituie poziţia cinicilor în problemele de gnoseologie şi logică, unde adoptă un materialism naiv, mecanicist (negarea generalului, a contradicţiei), o logică individualistă şi negativă.

Mai bine cunoscută este poziţia politică a cinicilor analizată de autor în articolul *Политические взгляды киников* (vol. III—IV). Recrutaţi din păturile cele mai sărace ale polis-ului, mulţi de origine străină şi lipsiţi de cele mai elementare drepturi politice, filozofii cinici au manifestat o atitudine consecvent critică şi protestatară la adresa instituţiilor politice, juridice, militare şi religioase, considerate de ei a fi încălcat dreptul natural al oamenilor, prin introducerea inegalităţii şi a oprimării. Pentru prima dată în istorie apar la cinici, în mod intuitiv, conceptele de alienare şi de cosmopolitism, acesta din urmă ca reacţie la atitudinea şovină a grecilor. Poziţia lor cea mai revoluţionară se vădeşte în problema libertăţii şi a sclaviei. Cu egală înverşunare ei atacă relele morale. În lipsa unei soluţii politice, îşi propun o revoluţie în gîndire şi moravuri, cer reevaluarea valorilor tradiţionale, propovăduiesc autarhia, prin reducerea la minimum a necesităţilor, oferind exemple de viaţă ascetică închinată semenilor care-i apropie de revoluţionarii de profesie. Adepţi ai celei mai radicale concepţii politice din antichitate, cinicii au formulat o utopie comunistă primitivă, în care trăsătura caracteristică este negarea averii şi lauda trudei. În general au propagat idei anarhice şi mesianice, dovedindu-se abili în critică, dar incapabili de a formula un program constructiv.

Studiul următor din acelaşi volum *Труд в мировоззрении киников* e menit să ilustreze o latură a eticii cinice. Propagînd necesitatea muncii pentru toţi ca o condiţie indispensabilă a virtuţii, cinicii nu fac diferenţă între munca fizică şi cea spirituală, munca pentru sine sau pentru alţii. Au folosit pentru „muncă" pe πόνος — termen înconjurat de respect şi de o aureolă poetică.

Informaţii interesante aduce I. M. Nachov în studiul *Эстетические и литературные взгляды киников* (vol. II), în care analizează platforma estetică a cinicilor. Pe aceeaşi poziţie de respingere a ideologiei dominante şi de propunere de norme noi, cinicii critică idealul clasic etico-estetic de καλοκαγαθία, cer o artă activă şi dinamică. Adepţi ai unei vieţi κατὰ φύσιν, ei propagă şi în estetică naturaleţea şi realismul, substituie idealului frumuseţii fizice frumosul spiritual şi moral. Logica lor metafizică (A = A, B = B), transpusă la nivelul eticii şi esteticii, devine cerinţă a unei anumite stabilităţi a criteriilor şi normelor, ca pavăză contra întîmplării şi arbitrarului. În prima perioadă a activităţii s-au manifestat ca teoreticieni, în perioada elenistică şi romană adaptează normele lor la realităţile epocii, perfecţionînd forme literare existente sau creînd altele noi, cum sînt apoftegma şi χρεῖαι, diatriba şi satira menipee. Negînd normele în vigoare, trec la amestec de genuri, afirmă principiul σπουδογέλοιον şi libertatea cuvîntului, pînă la naturalism fiziologic. Producţiile literare ale cinicilor, dinamice şi expresive, au influenţat, ca ton şi gen, pe numeroşi scriitori greci şi latini.

O serie de articole conţin analize compoziţionale ale unor opere literare. Astfel în *Наблюдения над композиционной техникой Плутарха в „Параллельных жизнеописаниях"* („*Солон*") vol. I, S. S. Averjancev demonstrează că structura compoziţiei biografiei lui Solon nu este determinată de material, ci de alţi factori : principiile literare ale lui Plutarh, aprecierea personalităţii eroului, scopul biografiei. Pasajele narative sînt greu de delimitat de cele descriptive. Biografiile lui Plutarh, spre deosebire de cele ale lui Suetoniu sau Diogenes Laertios, se adresează mai degrabă psihologiei decît logicii cititorului, sînt mai apropiate de povestirile în versuri sau proză. În ele narativitatea apare ca un principiu literar afirmat conştient şi

consecvent, în ciuda greutăților pe care i le opune materialul. Regretăm că autorul nu a cunoscut și utilizat lucrarea prof. N. I. Barbu, *Les procédés de la peinture des caractères et la vérité historique dans les biographies de Plutarque*, Paris, 1933, care i-ar fi putut oferi sugestii utile.

În vol. III—IV O. V. Smyka publică o analiză a compoziției *Argonauticelor* lui Apollonios din Rhodos. Analizele stilistice efectuate pînă acum au urmărit mai ales unitatea internă a poemului, remarcîndu-se în genere o slabă sudură a părților componente. Autoarea pornește de la un alt unghi de vedere, în care unitatea unei opere literare e cercetată sub aspectul relației dintre cele două laturi ale compoziției : alegerea materialului și organizarea lui. În opera poetului din Rhodos se regăsesc trăsăturile dominante ale esteticii elenismului timpuriu : analiza individualității umane în complexitatea ei psihică, lărgirea orizontului exterior și aprofundarea celui interior, accent pe forma de expresie, îmbinate cu element exotic și mitologic. Analiza amănunțită a *Argonauticelor* dezvăluie legătura organică dintre laturile compoziției, preocuparea pentru ποικιλία, organizare ingenioasă a episoadelor, îmbinare firească a episoadelor principale cu cele secundare, sinteză echilibrată a poeziei și erudiției. Pe urmele lui G. E. Duckworth, autoarea distinge în poem trei episoade : călătoria spre Colchis (c. I—II), întoarcerea (c. IV v. 210-sfîrșit), subordonate unui principiu retoric, și episodul central (c. III și IV v. 1—209) subordonat unui principiu dramatic.

Concluzia autoarei cu privire la compoziția ireproșabilă a *Argonauticelor* e totuși susceptibilă de unele rezerve.

În același volum sînt publicate de N. A. Starostina două studii privitoare, primul, la bucolica lui Teocrit, al doilea, la bucolica lui Vergiliu, privite din punctul de vedere al caracteristicilor genului. Urmărind felul în care e inclus mimul în poezia bucolică, autoarea distinge în opera lui Teocrit trei variante de compoziție și anume : bucolica pură, în care mimul reprezintă fondul ce întărește caracterul realist al bucolicii, mimul bucolic, în care elemente ale celor două genuri operează într-o îmbinare structurată intern, și mimul nebucolic, care coincide exterior cu bucolica. La Teocrit caracteristicile celor două genuri se vădesc prin dezvoltarea în sens diferit a acțiunii. Fenomene ale unei tipologii identice sînt tratate în bucolică ca formule sau direcții generale, iar în mim — ca date ale particularului și concretului. Chiar conflictul esențial — iubirea — apare în cadrul bucolicului ca fenomen atemporal, formular și repetat, iar în mim — ca fenomen concretizat, delimitat temporal și unic. Trăsătura generalizării caracteristică bucolicii e prezentă și în cîntecul amebeic.

E astfel convingător argumentată concluzia că la Teocrit semnificația convenționalismului păstoresc constă în păstrarea și utilizarea unei străvechi caracteristici a genului. La Vergiliu autoarea remarcă dispersarea în diverse ecloge a elementelor structurale ale genului și, ca o consecință, interdependența acestora, trăsătură caracteristică care deosebește net creația bucolică a poetului latin de cea a lui Teocrit, la care fiecare bucată este o expresie integrală a genului.

În vol. II, regretatul prof. S. I. Radcig publică studiul *Опыт историко-литературного анализа «Медеи» Еврипида* menit să ilustreze caracterizarea aristotelică a lui Euripide ca „cel mai tragic dintre poeți" și „cel care a zugrăvit oamenii așa cum sînt ei în realitate". Autorul remarcă în *Medeea* ecoul evenimentelor politice și sociale ale vremii, influența filozofiei contemporane. Analiza amănunțită îl duce la concluzia că, prin concizie și expresivitate, această tragedie corespundea pe deplin idealurilor estetice ale epocii lui Pericle.

De compoziția comediilor plautine se ocupă K. P. Polonskaja în articolul *Некоторые особенности композиции комедий Плавта* (vol. II), în care relevă trăsături comune cu teatrul popular comic italic, în special cu atellana osco-romană. Sînt cercetate comediile *Curculio*, *Poenulus* și *Pseudolus*, în care scena întîi e apropiată sub aspectul conținutului de cea din *Dyskolos* al lui Menandru, dar distinctă ca stil și intonație. În toate cele trei comedii citate intriga e împinsă departe de început, iar scenele ce o preced, destul de întinse, lipsite de legătură

cu conflictul, conţin elemente grotesc-bufone, apropiate de mim, cu numeroase personaje secundare. Tergiversarea acţiunii ca şi introducerea scenelor expozitive sînt de altfel comune şi celorlalte comedii. O altă caracteristică generală a stilului plautin (care-l deosebeşte net de cel al lui Menandru) este zeflemeaua, parodia ironică a temei iubirii, realizată atît prin hiperbolizarea sentimentelor tînărului îndrăgostit, cît şi prin introducerea, ca rival, a unui personaj bufon (parazit, soldat fanfaron etc.).

Opera lui Menandru, şi în special comedia *Dyskolos*, constituie de mai multă vreme obiectul preocupărilor conducătoarei catedrei de filologie clasică a Universităţii din Moscova, Aza Tacho Godi. În culegerea recenzată ea publică trei noi studii stilistice, care întregesc imaginea comediei neoatice. În articolul *Природа и случай как стилистические принципы новоаттической комедии* (vol. III — IV) se pune în lumină faptul că viaţa eroilor lui Menandru e dirijată de doi factori — natura şi întîmplarea — care, în condiţiile relativismului moral, îi împing necontenit să lupte cu răul şi să spere în victoria binelui. De aici rezultă atitudinea îngăduitoare, „filantropică", a poetului grec, tendinţa sa optimistă, fundată pe convingerea că viaţa socială, instabilă din cauza întîmplării, e echilibrată prin legitatea naturii. Omul lui Menandru se luptă în viaţa de fiecare zi cu τύχη folosind ca aliat natura. Analiza o duce pe autoare la concluzia că piesele lui Menandru nu pot fi considerate doar comedii de moravuri, ele sînt în fapt şi drame, în care forţe supraumane şi supranaturale sînt reduse la dimensiunile personajelor şi ale conflictelor. În ele se constituie un stil propriu, fundamental, numit de autoare simbolism fatalisto-pozitiv, care distinge net comedia neoatică de comedia de moravuri europeană.

Articolele *О некоторых особенностях языка и жанра комедии Менандра «Дискол»* şi *Синтаксис сложного предложения в комедии Менандра «Дискол» в связи с общими проблемами синтаксиса* (vol. I) semnalează unele particularităţi lexicale şi sintactice în *Dyskolos*. Comedie de moravuri, ea prezintă caractere minuţios elaborate, individualizate (sub influenţa lui Teofrast, dar mai nuanţat) şi prin trăsături lingvistice. În acord cu eroii şi cu subiectul, *Dyskolos* conţine un limbaj simplu, lipsit de tropi poetici, termeni uzuali meniţi să sugereze atmosfera casnică, viaţa obişnuită a celor de la ţară. O particularitate a stilului lui Menandru e discreţia şi simplitatea. În condiţiile unui text bazat pe stilul limbii comune, o pondere mare trebuie să fi avut, după părerea autoarei, jocul expresiv al actorilor, intonaţia şi gestul, care valorificau textul şi creau prin contrast cu el un efect comic.

În analiza, în cel de-al doilea articol, a periodului ipotetic la Menandru, prin urmărirea interdependenţei dintre latura formal gramaticală şi cea semantică, autoarea distinge în sintaxa condiţionalelor patru tipuri fundamentale. Cercetarea lor în context, cu toate nuanţele intonaţionale şi semantice, evidenţiază reflectarea în ele a spiritului comediei de moravuri realiste.

Aceeaşi autoare publică şi două analize de semantică istorică. În *О древнегреческом понимании личности на материале термина sôma* (vol. III — IV) se urmăresc valorile lui σῶμα la diferiţi autori, Homer şi tragicii, Xenofon şi Tucidide, Isocrate şi Demostene, Poliblu şi Plutarh, în strînsă legătură cu concepţia lor asupra persoanei umane. În două studii ce se succed nemijlocit *Ионийское и аттическое понимание термина «история» и родственных с ним* şi *Эллинистическое понимание термина «история» и родственных с ним* (vol. II) A. Tacho Godi urmăreşte evoluţia sensurilor la termenii ἱστορία, ἱστόρημα, ἵστωρ, ἱστορικός, ἱστορέω şi ἱστορικῶς. Pe treapta ionică, sensul preştiinţific, apropiat de cel etimologic, e întîlnit la Homer, Hesiod şi Bachilide; tot aici găsim un sens ştiinţific legat de filozofia naturii; la primii istorici (ex. Hecateu) termenul ἱστορία are încă sensul de „legendă". La Herodot, alături de sensul comun, apare de cîteva ori şi sensul specializat (ἱστορία = cercetare a cauzelor unui eveniment). Aspectul cel mai caracteristic al treptei ionice e la logografi şi autorii de genealogii, în opera cărora mitologia nu e strict delimi-

tată de faptul istoric real. În timp ce pe treapta ionică termenul se referă îndeosebi la cunoașterea externă, intuitivă și empirică a realității, pe treapta atică se are în vedere cunoașterea laturii interne, a esenței obiectelor (la Platon și Aristotel), cu accent pe practică (la oratori).

În perioada elenismului timpuriu termenul ἱστορία se referă la descrierea de fapte reale și imaginare (Polibiu, Diodor din Sicilia), iar în perioada elenismului tîrziu (sec. I — V) termenul e larg cuprinzător, polisemantic (Plutarh, Elian). Sens vag și varietate de accepții se întîlnesc și la Lucian, care însă l-a folosit cu sensul lui strict tehnic în micul tratat *Cum trebuie scrisă istoria*. Evoluția semantică de la concret la abstract a termenilor analizați reflectă evoluția cunoașterii de la senzorial la rațional.

La autori ca Eschil și Plutarh se observă primatul momentului vizual asupra celui cognitiv, la Herodot, Sofocle, Euripide și Aristotel e un echilibru al lor, în timp ce primatul momentului cognitiv-rațional e evident la Heraclit, Herodot și, cu o anumită specializare, la Polibiu.

De probleme ale limbii grecești în perioada arhaică se ocupă într-o serie de articole M. N. Slavjatinskaja. În *Значение аористного суффикса -s- в греческом языке древнейшего периода* (vol. II) se urmăresc în textul homeric valorile semantice diferite ale celor două aoriste la o serie de verbe dintre cele mai vechi și mai uzuale Cercetarea arată că, în sistemul aoristului grec, sufixul *-s* a păstrat multă vreme un sens independent și a fost folosit pentru a exprima acțiuni tranzitive, mai energice și mai active decît cele ale temelor de prezent și aorist nesigmatic. Această constatare e confirmată de situația din alte limbi indo-europene vechi, care atestă pentru o anumită perioadă sinonimia sufixelor *-s-* și *-sk-* (sens durativ și iterativ); ulterior, în greacă sufixele *-s-* și *-sk-* s-au diferențiat, formele sigmatice exprimînd acțiuni puternice și rezultative, iar cele în *-sk-*, acțiuni al căror caracter mai intens se manifestă în durată sau repetiție.

Cu aceeași rigoare științifică este pus în lumină și un alt aspect în sistemul prezentului și aoristului în perioada arhaică (vol. III — IV). Relația dintre aspect și diateză în limbile indo-europene a atras atenția multor cercetători. Limba greacă, care a păstrat clară opoziția activ-mediu, poate oferi în această privință date interesante. Autoarea își propune să urmărească legătura aspectului și a diatezei cu opoziția tranzitiv /intranzitiv și legătura dintre sensul celor două categorii gramaticale cu sensul lexical al verbului. Se vădește că diferitele tipuri de verbe la Homer au, sub raportul diatezei, sisteme proprii, verbele media tantum s-au constituit în cursul unei perioade îndelungate; la verbele cu structură morfologică arhaică sensul intranzitiv al formelor mediale coexistă cu cel al participării active a subiectului la acțiune: acesta pare să fi fost sensul cel mai vechi, diversificat ulterior, în funcție de sensul lexical și de context, în variate nuanțe (intranzitiv, pasiv, reflexiv). Opoziția de tranzitivitate a apărut inițial în sistemul aoristului, prin includerea în el a formelor de aorist sigmatic cu sens tranzitiv.

În sistemul aoristului această opoziție a fost legată, la verbele cu cea mai veche structură morfologică, de dezvoltarea categoriei aspectului, în timp ce în sistemul prezentului ea a fost legată de sistemul diatezei și se creează mai încet, din cauza lipsei unei forme tranzitive specifice (cum erau formele sigmatice în sistemul aoristului). Din punctul de vedere al semanticii diatezei, temele de prezent și de aorist asigmatic se deosebeau prin capacitatea mai mare (la prezent) sau mai mică (la aorist) de a concretiza acțiunea sub raportul atitudinii subiectului față de ea. În continuare, în același volum M.N. Slavjatinskaja publică articolul *Значение и употребление аористов* βήσετο *и* δύσετο *у Гомера* din care rezultă că în folosirea aoristului atematic și a celui epic de la βαίνω și δύω se observă anumite diferențe, care reflectă probabil diferențe semantice mai vechi.

Cunoscut prin contribuțiile sale anterioare în același domeniu, N.S. Grinbaum publică în vol. II studiul *Язык Пиндара и древнегреческие надписи*. Fenomenul amestecului de elemente dialectale din opera lui Pindar a atras de mai multă vreme atenția specialiștilor și a fost interpretat diferit. A. Croiset vedea aici acțiunea unui factor strict subiectiv (preferința poetului), în timp ce U. v. Willamowitz—Möllendorf susținea că limba

lui Pindar reflectă un koiné continental real. N. S. Grinbaum şi-a propus să demonstreze justeţea acestei teze cu ajutorul materialelor epigrafice vechi (sec. VI — II) din Tesalia, Atica, Asia Mică, Argolida, Arcadia şi Creta. Majoritatea sînt texte oficiale politice sau juridice în proză. În ele se regăsesc numeroase dublete fonetice şi morfologice întîlnite şi la Pindar. Această constatare duce la concluzia că numai în rare cazuri particularităţile fonetice şi morfologice ale lui Pindar pot fi considerate elemente poetice. Comparaţia cu materialul epigrafic pune mai clar în lumină dorinţa poetului de a reclădi, pe plan mitologic şi lingvistic, lumea arhaică panhelenică, de mult apusă dar atît de dragă aristocraţiei greceşti.

Revista de filologie clasică a Universităţii din Moscova conţine şi studii care pun în evidenţă rolul literaturii clasice şi bizantine în formarea culturii ruse. Citäm astfel articolul lui I. M. Nachov, *Ломоносов и античность (к 200-летию со дня смерти)* în vol. I şi cel al lui S.I. Radcig, *Античное влияние в древнерусской культуре* (vol. III—IV). În vol. II al culegerii E. V. Fedorova semnalează inscripţiile latine din sec. XVII — XIX din oraşul Lvov.

Aşa cum se desprinde şi din articolul lui S. I. Radcig, *Из истории кафедры классической филологии Московского университета* (vol. I) catedra de filologie clasică a Universităţii din Moscova a fost ilustrată de activitatea unor profesori şi cercetători de seamă, cunoscuţi şi peste hotare. Această valoroasă tradiţie e continuată astăzi de mèmbrii catedrei şi reflectată parţial în cele patru volume recenzate. Studiile cuprinse aici, centrate în jurul cîtorva probleme, sînt o dovadă a unei informaţii bogate, a unei cercetări serioase. Ele aduc de fiecare dată contribuţii şi puncte de vedere proprii.

Lucia Wald

EVPHROSYNE, Revista de filologia clássica dirigida por F. Rebelo Gonçalves. Nova série. Vol. I (1967) şi II (1968), Lisabona, Centro de Estudios Clássicos.

Revista Euphrosyne— adevărat almanah pentru clasicişti, unic în felul său, de care aceştia au fost priväţi timp de şase ani — îşi reia apariţia, într-o nouă serie. Specificul său ca organizare şi aspect nu s-a schimbat, căci conducător îi este acelaşi neobosit Francisco Rebelo Gonçalves. Devenind organ al Centrului de studii clasice din cadrul Institutului de înaltă cultură din Portugalia, i se asigură o publicare anuală cu cîte un volum de circa 350 de pagini.

Materialele, datorate unor cercetători din ţară sau din afară, sînt redactate în portugheză sau într-o limbă de mai mare circulaţie (latină, franceză, spaniolă, italiană, engleză, germană). Dispunerea lor este în următoarele secţiuni : I Commentationes, II Studia breuiora, III Res commemorandae, IV Libri recensiti, V Libri recepti. Studiile din primele două secţiuni au rezumate. După secţiuni urmează o Appendix poetica cuprinzînd poezii originale compuse de clasicişti în greacă, latină sau portugheză, ca şi poezii traduse din greacă şi latină. După cum se poate observa, gruparea materialelor este exact aceeaşi ca în prima serie a revistei.

Semnalăm aici lucrările doar din primele două secţiuni şi anume în ordinea publicării.

Volumul I (1967)

Aelius Pasoli. *De Properti libro quarto.* Autorul e dintre cei care argumentează că Properţiu însuşi a asigurat economia cărţii a IV-a, care cuprinde faimoasele „elegii romane" cu caracter etiologic. Personal, sînt dispus să cred că, după moartea prematură a poetului, s-a îngrijit altcineva de ordonarea materialului în sensul vederilor lui, aplicate chiar de el la primele elegii. Pasoli constată că poetul nu a pus în cartea a IV-a poeziile care nu se potrivesc.

El susţine convingător că fiecare poezie are mai multe semnificaţii. Drept exemplu, ia elegia a II-a, despre Vertumnus. Prin această divinitate principală etruscă, Properţiu laudă neamurile care au participat la formarea poporului roman, etruscii în primul rînd, făcînd astfel voia lui August, cît şi a lui Mecena. Vertumnus se mulţumeşte cu un templu umil, dar are la picioarele sale, în for, *turba togata*. E o aluzie aici la modestia lui Mecena. Sub chipul lui Vertumnus, e înfăţişată, cu subînţeleasă mustrare, şi firea schimbătoare a ministrului lui August. (E bine să ne amintim că Vertumnus devenise de mult simbol al instabilităţii; Horaţiu chiar a creat un plural *Vertumni*). Luîndu-l ca model, nu e de mirare că Properţiu prezintă o carte mixtă, cu poezii de factură veche şi nouă. Poetul, însă, a vrut să se înfăţişeze şi pe sine în mobilitatea geniului său poetic. Pasoli mai avansează o explicaţie foarte plauzibilă: Mecena nu e pomenit în elegie, ca, de altfel, în general în cartea a IV-a, din cauză că era în dizgraţia împăratului August. Studiul s-a tipărit cu întîrziere, astfel că identificarea Vertumnus-Mecena s-a mai făcut între timp.

Francisco Rebelo Gonçalves, *O Vale de Tempe no Grego e no Latim*. Cît priveşte etimologia numelui neutru plural Τέμπη, autorul optează pentru cea dată de Kretschmer: răd. *tem-* sau *temp-* «a tăia». (Cred că în realitate avem a face cu o interpretare greacă a unui nume preindo-european). Rebelo Gonçalves urmăreşte în literatura greacă cele două ipostaze: de toponim (ajuns cu timpul la sensul «vale în general») şi de nume comun («vale încîntătoare» «aşezare rustică plăcută») devenit τόπος retoric («locus amoenus»). În literatura latină, în care a fost primit prin poezia alexandrină, cuvîntul în cele două ipostaze şi derivatele lor sînt foarte larg reprezentate. *Tempē-tempē* (nom., acuz., voc.), care nu s-a încadrat în declinarea latină, este însoţit foarte frecvent cu un epitet, sau este inserat în frază în condiţii care să ajute clarităţii. În ultima parte a studiului, autorul semnalează cu exemple propagarea motivului în literatura latină medievală şi modernă.

M.C. Díaz y Díaz, *La tradición textual de Petronio. Observaciones en torno a algunos manuscritos*. Cu argumente de ordin paleografic autorul demonstrează că multe erori şi confuzii din manuscrisul *H* (din codex Traguriensis) se explică prin scrierea cursivă irlandeză. Textul *Satiriconului* a fost cunoscut, copiat şi excerptat în Irlanda, în secolele VII — VIII; de acolo a fost adus pe continent. Mai amănunţit despre valoroasele cercetări şi concluzii ale lui Díaz y Díaz tratăm aparte.

Maria Manuela Barroso de Albuquerque, *André de Resende. O drama dum humanista português*. Se aduc noi lumini pentru mai buna cunoaştere a măreţei figuri a lui André de Resende. În al patrulea deceniu al secolului al XVI-lea, acest adept al lui Erasm luptă pentru orientarea învăţămîntului superior spre umanismul european. Dar visul său, materializat în Colegiul Artelor din Coimbra, va dura puţin, din pricina durei intervenţii a catolicismului.

L. J. D. Richardson, Τρίοδος *Trivium: Extended Inclusion*. Autorul demonstrează că termenii τρίοδος şi *triuium* se aplicau şi atunci cînd, de fapt, nu erau trei drumuri, ci un drum principal şi un drum lateral care se desprindea din acesta, drumul principal fiind văzut ca două. Prin deplasarea focarului percepţiei de la poziţia proprie la un punct de observaţie exterior se explică şi anumite expresii temporale: la datare şi la indicarea recurenţei periodice. Richardson propune să se folosească termenul «includere extinsă», ca mai potrivit decît vechiul termen «socotire inclusivă».

F. Rebelo Gonçalves, *De quorundam compositorum aduerbiorum accentu in Sapphus Alcaeique fragmentis commentariolum*. Corectă este accentuarea οὐκέτι şi μηκέτι (pe silaba penultimă), dat fiind că există noţiunea părţilor componente. În schimb, trebuie accentuat οὔδαμα şi μήδαμα după baritoneza eolică, deoarece s-a pierdut sentimentul etimologiei în urma dispariţiei adjectivului *ἄμος.

Maria de Lurdes Flor de Oliveira, *Musas e Violetas em Poetas Gregos*. De obicei, epitetele formate cu ἴον sînt înţelese ca însemnînd «de culoare întunecată». (La această justă observaţie venim cu precizarea că lexicografii sînt, însă, mai precauţi, ei punînd pe prim plan sensul eti-

mologic.) Epitetele respective trebuie înțelese ca având valoarea semantică fundamentală de «viorea», lucru care se verifică încă de la Homer, în special cînd e vorba de mare sau lînă. (Credem că la fel de siguri putem fi și cînd e vorba de armele lui Ahile, ele având reflexele violete ale fierului călit sau ale oțelului). Trecînd în revistă pasajele care interesează din lirici, autoarea se oprește în mod deosebit la Bahilide, cu care tradiția se stabilește.

Manuel Antunes, *Nota sobre o Caracter Dramatico do* Fédon. Potrivnic modei de a se căuta în Platon ceea ce nu există, autorul propune să se continue studierea lui ca mare dialectician și mare artist. El se oprește la legătura reciprocă și intimă dintre filozofie și dramaturgie, legătură care apare în dialoguri. Insistînd mai ales asupra caracterului scenic, analizează „dialogul indirect" *Fedon*, pe care-l consideră un model.

Georg Luck, *Ueber einige Typen des Gedichtanfangs bei Catull.* Avînd ca punct de plecare o observație a lui Eduard Fraenkel privind poezia 96 a lui Catul, autorul analizează începutul poeziilor lui. Încărcarea primelor versuri cu anumite construcții, adverbe și pronume, toate cu conținut ipotetic, restrictiv, face ca tempoul să fie *ritardando* (la Properțiu, *allegro* caracterizează începutul de poezie). Foarte adesea Catul începe cu o propoziție condițională, sau una relativă (care exprimă original intensitatea simțirii). Nu rar apar aici mijloace de expresie din vorbirea populară.

Jean Carrière, *Pittoresque et fin de vers dans les* Bucoliques *de Virgile.* Mai ales în *Bucolice*, Vergiliu folosește sfîrșitul hexametrului nu numai pentru designarea nominală (cum se cunoaște), ci pentru detalii caracteristice, pentru descriere. Prin clauzulă devine evocarea vergiliană decisă și materială. Ca atare, ultimele (două, mai adesea) cuvinte din versuri conțin, într-o regulată corespondență verticală, elementele esențiale ale realității evocate. Modelul lui Vergiliu sub acest raport este, poate, Catul. Cît privește expresia complexă sau figurată, „vocația descriptivă" a sfîrșitului de hexametru se afirmă în comparații și în simboluri. Prin structura chiasmatică, cu cezura drept pivot, se asigură adesea emistihului al doilea cea mai puternică încărcătură de pitoresc.

Luigi Alfonsi, *Ancora su Velleio I, 17.* Autorul caută originea felului în care pune Velleius Paterculus problema decăderii capacității artistice după atingerea strălucirii depline. El dovedește că Velleius depinde sub acest aspect de Cicero (*Tusculane* și *Orator*).

Maria Isabel Rebelo Gonçalves, *Nota Morfológica sobre o Lat.* cētus. Cuvîntul latinesc *cētus* «balenă» de mult s-a fixat cu tema în *-o-* și de genul masculin, spre deosebire de etimonul grecesc. Alături de cele latine, apar și forme grecești: *cētos* și *cētē*. Spre deosebire de ceilalți autori, la care forma greacă are caracter erudit, la Vergiliu (*En.* V 822), împreună cu nume din vechea mitologie grecească, are valoare stilistică.

Volumul II (1968)

E.D. Phillips, *Historical Elements in the Myth of Atlantis.* Autorul se aliniază celor care, în ultimele două decenii, reluînd părerile uitatului K.T. Frost (1913), au întărit argumentația în favoarea căutării Atlantidei în Marea Mediterană. Făcînd observații de toate genurile, inclusiv geologice, Phillips ajunge la niște concluzii demne de luat în seamă. Baza mitului ar fi dezastrul provocat insulelor Creta și Thera de erupția vulcanului din ultima (jumătate a mileniului II î.e.n.). Ulterior, s-au adăugat elemente din mitologia legată de perioada atacurilor „popoarelor mării".

Maria Helena de Teves Costa, *O processo de Repetição em Ésquilo.* Analizînd exordiul tragediei *Perșii*, autoarea caută o mai satisfăcătoare explicație repetiției — de ordin verbal (același cuvînt sau aceeași rădăcină) și de ordin ideologic (sinonime sau aceeași figură de stil)—în opera lui Eshil. Ea poate fi „o convenție stilistică pentru menținerea unei atmosfere magico-religioase tradiționale". Prin „repetiția muzico-verbală", poetul urmărește un efect psihologic și moral: experiența dureroasă să devină cunoaștere de sine, înțelepciune.

Jean Granarolo, *La maturation du naturel dans le lyrisme catullien.* Se combate aplicarea unor teorii estetice recente la opera lui Catul. Acestuia i se atribuie o spontaneitate absolută în poeziile scurte. Granarolo analizează poezia 8, considerată caz limită, şi conchide că lexicul, sintaxa, frazeologia, topica şi metrica trădează că naturalul poeziei e rezultatul unui travaliu artistic, că asupra sincerităţii efuziei există un control al „detaşării" obiective.

F. Rebelo Gonçalves, *Etimologia do Lat.* paenula. Etimologia lui *paenula* ar fi dor. *φαινόλας (m.), care a primit genul feminin de la *toga*. Dor. φαινόλα se găseşte la Rhinton, care, însă, l-a împrumutat din latină. Totuşi, cred că forma de la poetul tarentin, care corespunde şi fonetic şi morfologic, ar putea fi o veritabilă formă dorică a acestui cuvînt probabil semitic, formă împrumutată de romani.

Claude-Henry Frèches, *Le théâtre néo-latin au Portugal.* Frèches a descoperit cîteva lucrări dramatice neo-latine jucate în Portugalia în sec. XVII. Ele serveau ca arme în lupta pentru independenţă.

A. Freire, *Quid Graeci poetae tragici de fato senserint.* E o introducere la o lucrare de mai mari proporţii a autorului. Tragicii greci nu înţeleg fatumul în sens filozofic; de aceea, ei nu sînt pesimişti.

Maria Manuela Barroso de Albuquerque, *Aristófanes* As Rãs, 730 — πυρρίαις. Contrar Mariei Delcourt, care susţine că cuvîntul πυρρίαις din *Broaştele* nu e aluziv, autoarea demonstrează că Aristofan se referă la Cleofon, care era fiu de sclavă tracă, deci cu păr roşcat.

F. Rebelo Gonçalves, *De Lesbiacis quibusdam uerborum copulationibus.* Se propun convingătoare lecţiuni cu crază la : Sapho fr. 91 : οὔδαμα πῴρανα ; Alceu fr. 69 : οὔδαμα πῶσλον. (Numerotarea fragmentelor e după ediţia lui E. Lobel şi D. Page).

Gerhard Pfohl, *Inschriften in der Anthologia Graeca.* După ce dă o listă de epigrame din Antologia Palatină care au corespondent epigrafic, Pfohl studiază trei astfel de epigrame : AP VI 13, 138 şi 144.

Manuel F. Galiano, *Observaciones textuales sobre prosa tardia griega.* În Ps.-Plutarh, *De lib. educ.* 13 b (Paton-Wegehaupt-Pohlenz 1925, p. 25, 11. 18 — 21) să se citească : (1) ὡς ἐκ θεατρικῆς τέχνης, (2) τοὺς νέους ἀγόμενοι (sau ἐπαγόμενοι) (3) οὐκ ἐκ ψυχῆς. În Diogenes Laertius V 37 nu e corupt textul, însă el nu a fost bine interpretat.

Maria Isabel Rebelo Gonçalves, *Nota Morfológica sobre o Lat.* melos *e Flexões Afins.* Gr. μέλος apare la poeţii latini fie cu forme originale, fie cu forme latineşti (de genul neutru sau masculin). În Ausoniu *Parent.* 27, trebuie corectat *mela* în *melea.*

Miecislaus Broscius, *Ciceroniana.* Savantul polonez Brożek se ocupă de două pasaje din *Pro Murena.* În 29, 60, să se citească : *utiuperare non <possum, neque quidquam in te corrigere, non> nulla forsitan* etc. În 37, 78 (cf. „Helikon" 1966, p. 395 sq.), sînt versuri iambice de tragedie ; într-al treilea, Cicero a înlocuit cuvîntul *rege* cu *consule.*

T.A. Dorey, *A Note on the Manuscripts of Livy XXIX.* Se dovedeşte cu ajutorul unor pasaje discordante din c. XXIX a lui Tit Liviu că codicele Spirensis nu este o copie directă după cel cunoscut ca uetus Carnotensis.

Richardus Avallone, *Quid Africa Romae illa quae Imperii dicitur aetate dederit.* E o privire sintetică a importantei contribuţii a provinciei Africa la cultura Romei în vremea Imperiului. Africa romanizată devine o aliată şi prietenă a Romei.

Custódio Magueiho, *O* De uerborum coniugatione commentarius *de André de Resende.* Faimosul umanist, în lucrarea analizată, dovedeşte un larg orizont. Pornind de la morfologie, el abordează chestiuni de sintaxă, stilistică, psihologia limbajului.

Eugen Dobroiu

PUBLICAȚII PRIMITE ÎN REDACȚIE ÎNTRE 1 IANUARIE ȘI 31 DECEMBRIE 1971

1. *Acta Classica, Proceedings of the Classical Association of South Africa*, XIII, 1970, Capetown, A. A. Balkema.
2. *Acta Classica Vniuersitatis Debrecenіensis*, VI, 1970, Debrecen.
3. *Aeuum*, XLV, 1971, 1—2, 3—4, Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano.
4. J. Alsina, *Tragedia, religion y mito entre los griegos*, Barcelona, Editorial Labor, 1971, 249 p. (Nueva Coleccion Labor).
5. *Antichton. Journal of Australian Society for Classical Studies*, IV, 1970, Sydney University Press.
6. *Antike und Abendland*, XV, 1969, 1, 2; XVI, 1970, 1, 2, Berlin, W. de Gruyter.
7. *Anzeiger für die Altertumswissenschaft*, XXIII, 1970, 3 — 4, Innsbruck, Österreichische Humanistische Gesellschaft.
8. *Apulum. Acta Musei Apulensis*. Arheologie, istorie, etnografie. IX, 1971, Alba Iulia.
9. *Archeologija i istorija Bospora. Sbornik statej, II*, Simferopol', Krymizdat, 1962, 358 p.
10. Archimède, Tome II. *Des spirales, De l'équilibre des figures planes, L'arénaire, La quadrature de la parabole*. Texte établi et traduit par Ch. Mugler, Paris, Les Belles Lettres, 1971, 305 p.
11. Archimède, Tome III. *Des corps flottants, Stomachion, La méthode, Le livre des lemmes, Le problème des boeufs*. Texte établi et traduit par Ch. Mugler. Paris, Les Belles Lettres, 1971, III + 181 p.
12. *Atene e Roma. Rassegna trimestriale dell'Associazione Italiana di Cultura Classica*, IX, 1964, 4; XIII, 1968, 3—4; XIV, 1969, 2—3, 4; XV, 1970, 1—4; XVI, 1971, 1, Firenze, F. Le Monnier.
13. *Athenaeum*, N. S. XLIX (LIX), 1971, 1—2, Pavia, Università.
14. Lajos Balla, Terezia Buocz, Zoltan Kádár, András Mócsy, Tihamér Szentléleky, *Die römischen Steindenkmäler von Savaria*. Budapest, Akadémial Kiadó, 1971, 144 p. + 191 pl.
15. A. Balland, Alix Barbet, P. Gros, G. Hallier, *Bolsena II. Les architectures (1962—1967)*, Paris, E. De Boccard, 1971, 394 p. (Ecole Française de Rome, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire.)
16. N. Becker, *Die Darstellung der Wirklichkeit in Ciceros Verrinischen Reden*. Freiburg i. Br., 1970, 204 p. (Diss.)
17. *Boletin del Instituto de Estudios Helénicos*, Barcelona, IV, 1970, 2, V, 1971, 1.
18. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, 1—3.

19. M. Porcivs Cato, *Das erste Buch der Origines*. Ausgabe und Erklärung der Fragmente von W. A. Schröder. Meisenheim/Glan, A. Hain, 1971, 216 p. (Beiträge zur Klassischen Philologie, 41.)
20. M. Tvllivs Cicero, *Brutus*, edidit E. Malcovati. Leipzig, Teubner, 1970, 126 p.
21. Cicéron, *Les paradoxes des Stoïciens*. Texte établi et traduit par J. Molager. Paris, Les Belles Lettres, 1971, 159 p.
22. Cicéron, *Laelius de Amicitia*. Texte établi et traduit par R. Combès. Paris, Les Belles Lettres, LXXVIII + 69 p.
23. *Classical Philology*, LXV, 1970, 4; LXVI, 1971, 1, 2, 3, 4, Chicago, The University of Chicago Press.
24. J. Deininger, *Der politische Widerstand gegen Rom in Griechenland. 217—86 v. Chr.* Berlin—New York, W. de Gruyter, 1971, XVIII + 279 p.
25. Francesco Della Corte, *Opuscula I*. Genova, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1971, 240 p.
26. *Eos*, LVIII, 1969/1970, 2, LIX, 1971, 1,2, Wrocław—Varşovia—Cracovia, Ossolineum.
27. *Eranos. Acta philologica Suecana*, LXVIII, 1970, 1—4, LXIX, 1971, 1—4, Uppsala—Copenhaga, Eranos Förlag, E. Munksgaard.
28. Euripides, *Troades*, edidit Werner Biehl. Leipzig, Teubner, 1970, XXVII + 92 p.
29. Detlev Fehling, *Die Quellenangaben bei Herodot. Studien zur Erzählkunst Herodots*. Berlin — New York, W. de Gruyter, 1971, 198 p. (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, Bd. 9.)
30. *FU-Pressedienst Wissenschaft*, 2, 1971 (Aristoteles-Archiv am Seminar für klassische Philologie im Institut für Altertumskunde der Freien Universität Berlin), 50 p.
31. *Göttinger Jahrbuch*, 1970, Göttingen, Heinz Reise.
32. J. Granarolo, *D'Ennius à Catulle. Recherches sur les antécédents romains de la „poésie nouvelle"*. Paris, Les Belles Lettres, 1971, 427 p.
33. *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 11, 1970, 3, 4; 12, 1971, 1, 2, Durham, Duke University.
34. *Gymnasium*, 77, 1970, 6; 78, 1971, 1—2, 3, 4, 5, Heidelberg, Carl Winter.
35. Tomas Hägg, *Narrative Technique in Ancient Greek Romances*. Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1971, 376 p.
36. K. Hennemann, *Tibulls religiöse Dichtung*. Freiburg i. Br., 1971 (Diss.)
37. Hórativs, *Opera*, edidit F. Klingner. Leipzig, Teubner, 1970, 378 p.
38. *The Journal of Hellenic Studies*, XC, 1970, London, The Society for the Promotion of Hellenic Studies.
39. Luigi Labruna, *Vim fieri veto, Alle radici di una ideologia*. Camerino, Jovene, 1971, 319 p. (Pubblicazioni della Scuola di perfezionamento in diritto civile dell'Università di Camerino, a cura di P. Perlingieri.)
40. *Latomus*, XXX, 1971, 1, Bruxelles.
41. E. Lederbogen, *Das Caesarbild in Ciceros Philippischen Reden*. Freiburg i. Br., 1970, 182 p. (Diss.)
42. G. M. Lee, *„Perhaps" in Greek and Coptic* (extr. Le Muséon, Louvain, LXXXIII, 1970).
43. G. M. Lee, *On a Phoenician Bilingual Inscription at Larnax, Lapethos* (extr. Palaestina Exploration Quarterly).
44. *Linguistica*, VIII, 1966—1968, 2, Ljubljana.
45. *Listy Filologické*, 93, 1970, 3, 4; 94, 1971, 1, 2, Praga, Academia.
46. V. Longo, *Aretalogia nel mondo greco. I. Epigrafi e papiri*. Genova, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1969, 187 p.
47. Lvcianvs, *Scytharum colloquia*, edidit E. Steindl. Leipzig, Teubner, 1970, 88 p.
48. M. Mayrhofer, W. Dressler, *Indogermanische Chronik 17a, 17b*, (extr. Die Sprache, XVII, 1971, 1, 2) Wiesbaden—Wien, O. Harrassowitz—Gerold & Co., 1971.

49. MÉNANDRE, Tome I[1]. *La Samienne*. Texte établi et traduit par J.-M. Jacques. Paris, Les Belles Lettres, 1971, LXXXV + 54 p.
50. Angela Minicucci, *In memoriam Vergilii Paladini* (extr. Vox Latina, 25, 1971).
51. P. Moraux, D. Harlfinger (ed.), *Untersuchungen zur Eudemischen Ethik*, Akten des 5. Symposium Aristotelicum (Oosterbeeck, Nederland, 21.—29. August 1969). Berlin, W. de Gruyter, 1971, XI + 320 p. (Peripatoi, 1.)
52. *Museum Criticum* (Quaderni dell'Istituto di Filologia Classica dell'Università di Bologna), IV, 1969.
53. *Mythos. Scripta in honorem Marii Untersteiner*. Genova, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1970 p.
54. Markus Nöthiger, *Die Sprache des Stesichoros und des Ibycus*. Zürich, Juris, 1971, 201 p. (Diss.).
55. *Orbis Latinus*, 1, 1971. Salta (Argentina), Seminario Metropolitano.
56. OVIDIVS, *Amores*, edidit H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1966, 101 p. (Collection Calliope.)
57. *Pallas, Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Toulouse*, XVII, 1970, XVIII, 1971, Toulouse, Université de Toulouse—Le Mirail.
58. Alejandro Pastrana Riol, *Pensamiento y función del Coro en el primer estásimo de la Antigona de Sófocles (vv. 332—375)*. Salamanca, Calatrava, 1970, 79 p.
59. *Perficit*, II, 1969, 23—24, II, 1970, 38, 39—40, III, 1971, 41, 42—43—44, 45—46—47, Salamanca, Collegio San Estanislao.
60. *Phoenix*, XXIV, 1970, 3, 4, XXV, 1971, 1 Toronto, The Classical Association of Canada. University of Toronto Press.
61. PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, livre XXIII. Texte établi, traduit et commenté par J. André. Paris, Les Belles Lettres, 1971, 135 p.
62. PLUTARQUE, *Vies*, Tome VI: *Pyrrhos-Marius, Lysandre-Sylla*. Texte établi et traduit par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1971, 350 p.
63. *Problemy istorii severnogo pričernomor'ja v antičnuju epoxu*. Moskva. Izd. Akademii Nauk, 1959, 303 p.
64. C. J. Rowe, *The Eudemian and Nicomachean Ethics: a Study in the Development of Aristotle's Thought*, Proceedings of the Cambridge Philological Society, Suppl. 3, 1971.
65. *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 197 (17), 1971.
66. B. P. Reardon, *Courants littéraires grecs des II-e et III-e siècles après J.-C.* Paris, Les Belles Lettres, 1971, XI + 461 p. (Annales littéraires de l'Université de Nantes, 3.)
67. René Rebuffat, Gilbert Hallier, Jean Marion, *Thamusida. Fouilles du Service des Antiquités du Maroc, II*. Paris, E. De Boccard, 1970, 359 p. + 46 hărți + 58 pl. (Ecole Française de Rome, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, Suppl. 2.)
68. W. Rehmann, *Die Beziehung zwischen Lukrez und Horaz*. Freiburg i. Br., 1969, 271 p. (Diss.)
69. *Revue des Etudes Anciennes*, LXXI, 1969, 1—2, 3—4, Bordeaux, Faculté des Lettres.
70. *Revue des Etudes Grecques*, LXXXIII, 2, 1970, LXXXIV, 1971, 1, Paris, Les Belles Lettres.
71. *Revue Internationale des Droits de l'Antiquité*, XVII, 1970, Bruxelles. Office International de Librairie.
72. RVFVS EPHESIVS, *Quaestiones Medicinales*, edidit H. Gärtner. Leipzig, Teubner, 1970, 32 p.
73. E. H. Rüedi, *Vom Ἑλλανοδίκας zum ἀλλαντοπώλης. Eine Studie zu den verbalen Rektionskomposita auf -ας/-ης*. Zürich, Juris, 185 p. (Diss.)
74. V. Schoplick, *Der platonische Dialog Lysis*. Augsburg, W. Blasaditsch, 1968, 91 p. (Diss. Freiburg i. Br.)
75. G. M. Sifakis, *Parabasis and Animal Choruses. A Contribution to the History of Attic Comedy*. London. The Athlone Press, 1971, XIII + 150 p. + VIII pl.

76. J. W. Smit, *Studies on the Language and Style of Columba the Younger (Columbanus)*. Amsterdam, Hakkert, 1971, VIII + 263 p. (Academische Proefschrift — Nijmegen.)
77. Heikki Solin, *L'interpretazione delle iscrizioni parietali. Note e discussioni*, Faenza, Fratelli Lega, 1970, 79 p. (Epigrafia e Antichità, 2.)
78. Stace, *Achilléide*. Texte établi et traduit par J. Méheust. Paris, Les Belles Lettres, 1971, LIV + 107 p.
79. R. Stahl, *Verecundia und verwandte politisch-moralische Begriffe in der Zeit der ausgehenden Republik*. Bamberg, 1968, III + 181 p. (Diss. Freiburg i. Br.)
80. C. H. V. Sutherland, N. Olcay, K. E. Merrington, *The Cistophori of Augustus*. London, Royal Numismatic Society, 1970, XII + 133 p.
81. Tertullien, *La toilette des femmes (De cultu feminarum)*. Introduction, texte critique, traduction et commentaire de Marie Turcan. Paris, Les Editions du Cerf, 1971, 195 p. (Sources chrétiennes, 173.)
82. Tite-Live, *Histoire Romaine*. Tome XXXI, livres XLI—XLII. Texte établi et traduit par P. Jal. Paris, Les Belles Lettres, 1971, XCII + 235 p.
83. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 98, 1967, 99, 1968, 100, 1969, Cleveland, Ohio, Case Western Reserve University.
84. E. G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*. Oxford, The Clarendon Press : Oxford University Press, 1971, 131 p. + 73 pl.
85. L. Vidman, *Řečka a latinská studia v ČSSR, 1968—1969*, Ročnik 1970, 4—5, Společenské vědy-Rada VI, Státní Knihovna ČSR.
86. *Vsemirnaja Istorija. Tom II*. Pod redakciej : S. L. Utčenko, D. P. Kallistova, A. I. Pavlovskoj, V. V. Struve. Moskva, Gos. Izd. Političeskoj Literatury, 1956, 900 p.
87. *Wiener Studien. Zeitschrift für klassische Philologie und Patristik*, N.F. 5 (84), 1971, Wien, Böhlau.
88. Xenophon, *Cyropédie*. Tome I : livres I et II. Texte établi et traduit par M. Bizos. Paris, Les Belles Lettres, 1971, LXI + 101 p.
89. *Zeitschrift für Kulturaustausch*, 11, 1970, 4, 12, 1971, 3, Stuttgart, Institut für Auslandsbeziehungen.
90. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 6, 1970, 2, 3 ; 7, 1971, 1, 2, 3 ; 8, 1971, 1, 2, 3.
91. *Živa Antika* XX, 1970, Skoplje.

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

DĂRI DE SEAMĂ ALE ŞEDINŢELOR

CXXXIV

ŞEDINŢA DIN 5 NOIEMBRIE 1970

Prezidează prof. N. I. BARBU, vicepreşedinte.
Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: N. I. Barbu, Al. Barnea, Al. Cizek, L. Coconea, N. Corciu, G. Creţia, E. Dobroiu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, C. Georgescu, Al. Giurgea, M. Gramatopol, Al. Graur, Gh. Guţu, M. Guţu, M. Iliescu, M. Ionescu-Baldovin, R. Iordache, Tr. Lăzărescu, L. Lupaş, L. Macarie, M. Manolescu, A. Marcu, Fl. Mateescu-Demetrescu, Gh. Muşu, Margareta Nasta, V. Nicolae, M. Nicolaescu, S. Nicolau, N. I. Niculiţă, M. V. Petrescu, A. Piatkowski, A. Pîrvulescu, C. Poghirc, E. Poghirc, Aurel Popescu, Sebastiana Popescu, Cl. Popovici, M. Russu, C. Săndulescu, Gh. Sîrbu, D. Sluşanschi, J. Unguru-Vilan, Teodora Vasilescu, M. Vornicu-Calangiu, L. Wald, J. Zezeanu.

Invitaţi: G. Betea, F. Ionescu, G. Mîrza, A. Popescu, M. Trufaş.

Necrolog. Prof. N. I. Barbu evocă figura prof. D. MARMELIUC, decedat în 1 noiembrie. Adunarea păstrează un moment de reculegere.

Alegeri de noi membri. Au fost aleşi membri ai Societăţii: Prof. SILVIA MARIANA ANDREI (recomandată de I. FISCHER şi prof. E. DOBROIU), prof. LIVIU OCTAV ANDREI (recomandat de I. FISCHER şi prof. E. DOBROIU), prof. LELIA THEODOSIU (recomandată de acad. AL. GRAUR şi prof. M. IONESCU-BALDOVIN), GABRIELA MÎRZA (recomandată de prof. P. CREŢIA şi I. FISCHER).

Prezentări de lucrări recente. Prof. E. DOBROIU: J. Sullivan, *The Satyricon of Petronius*, Londra, 1968; H. Haffter, *Terenzio e la sua personalità artistica*, Roma, 1969. I. FISCHER: Al. Graur, *Scrieri de ieri şi de azi*, Bucureşti, 1970; K. Büchner, *Drei Essays*, Stuttgart, 1970.

Comunicare. Acad. Al. GRAUR, *Accentul în latineşte*. Se spune că accentul serveşte sau pentru a diferenţia cuvintele compuse din aceleaşi foneme, sau pentru a marca graniţa între cuvinte. În latineşte, accentul nu are loc fix decît din punctul de vedere al silabei penultime. El nu poate deci servi ca marcă a graniţei şi pe de altă parte nici nu poate

diferenţia cuvintele omografe. Aceasta este o dovadă că cele două funcţii numite sînt secundare şi accidentale. De fapt, accentul apare pentru că nu sîntem în stare să pronunţăm toate silabele cu aceeaşi intensitate sau la aceeaşi înălţime.

Discuţii. Pun întrebări şi prezintă observaţii: prof. Tr. Lăzărescu, M. Nicolaescu, I. Fischer, C. Poghirc, N. I. Barbu.

Prof. C. Poghirc presupune pentru grupurile de tipul *uideas licet* un al doilea accent, de encliză, pe silaba finală a primului cuvînt.

Comunicare. Prof. E. Dobroiu, *Trimalchio şi Maecenas*. Încă din secolul al XVI-lea s-a observat o asemănare între Trimalchio şi Maecenas în ce priveşte felul singular de a purta palliumul: amîndoi îşi înveleau cu el şi capul, lăsîndu-şi afară doar urechile (Petr., *Satir.* 32, 1 sq.; Sen., *Epist.* 114, 6). După ce s-a cunoscut întregul text păstrat din *Cena*, s-a găsit un nou punct de contact între ei. Dictîndu-şi epitaful, Trimalchio îşi adaugă agnomenul *Maecenatianus* (71, 12), ceea ce de la Mommsen încoace, se consideră a fi un semn de snobism. Prin asocierea de nume *Pompeius Maecenatianus*, Petronius poate că făcea aluzie la anumite realităţi din viaţa societăţii romane şi din viaţa personală a lui Tiberiu. Deşi indirect, Petronius a avut suficiente informaţii despre Maecenas, care a intrat în legendă, devenind, printre altele, simbol al trîndăviei. În înfăţişarea fizică Trimalchio probabil că seamănă şi cu Maecenas la corpolenţă şi chelie. Portretul personajului istoric, scriitorul l-a acomodat parţial la personajul său literar, în sensul unei aplicări răsturnate. În posibilitatea de a-şi satisface orice plăceri, din care pe prim plan apar cele ale mesei, se arată egoist. Jocul cu mingea îl practică înainte de masă. Îmbracă haine de tip străin şi din stofe străine după un gust vulgar. Îi plac plantele numai pentru roade, iar păsările numai gătite. Discută la masă filologie cu greşelile şi cu agresivitatea incultului. Face literatură fără să cunoască reguli elementare de tehnică poetică. Îi place muzica numai acută, executată cu vocea sau cu trîmbiţa.

Mausoleul lui Maecenas se afla pe Esquilin, pe unde scriitorul a umblat mult. După G. B. Pighi, în mausoleu se afla înscris pe cinci plăci de marmură textul elegiilor sau elegiei *in Maecenatem* (*Annotationes in* Maecenatem, în „Euphrosyne", vol. I, 1957, p. 61). Confruntînd acest text cu cel al *Satiriconului*, ne apar un număr mare de coincidenţe în ce priveşte coexistenţa unor cuvinte ieşite din comun, succesiunea unor motive, amplasarea unor unităţi poetic-tehnice. Ca de obicei, Petronius face aplicări parodistice. Coincidenţele obvin mai întîi acolo unde e de aşteptat, în capitolul testamentului şi al monumentului funerar (71 la editori). E pusă aici la contribuţie placa II, adică prima placă utilă unei inspiraţii. Aceeaşi placă, apoi şi următoarele îşi au reflectarea în versuri ale poemului despre războiul civil (cap. 119—124). Tot cu precădere la versuri apar coincidenţe şi în alte capitole (108 sq., 126, 134).

Discuţii. Prezintă observaţii prof. N. I. Barbu, C. Poghirc, I. Fischer, Tr. Lăzărescu.

Şedinţa se ridică la ora 20.

CXXXV

ŞEDINŢA DIN 3 DECEMBRIE 1970

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: N. I. Barbu, V. Barbu, L. Buzdugan, M. Capoianu, L. Coconea, D. Crăciun, I. Fischer, C. Georgescu, Al. Giurgea, Al. Graur, Al. Horhoianu, Tr. Lăzărescu, M. Manolescu, A. Marcu, M. Marinescu-Himu, G. Mîrza, Gh. Nencescu, M. Nicolaescu,

S. Nicolau, R. Niculescu, M. V. Petrescu, A. Piatkowski, A. Pîrvulescu, E. Poghirc, David Popescu, Cl. Popovici, M. Russu, C. Săndulescu, N. Ş. Tanaşoca, M. Ţiţu-Băluţă, Teodora Vasilescu, R. Vulpe, J. Zezeanu.

Invitaţi: Cornel Popescu, Ec. Vulpe.

Informare. Acad. AL. GRAUR dă amănunte asupra audienţei pe care o delegaţie a Biroului Societăţii a avut-o la Ministrul Învăţămîntului pentru a discuta organizarea viitorului Congres „Eirene" şi situaţia limbii latine în şcoala secundară.

Luînd apoi cuvîntul, prof. N. I. BARBU arată că s-a prezentat în două rînduri în audienţă la Ministrul Învăţămîntului, însoţit de o delegaţie a catedrei de filologie clasică, pentru a preveni o nouă reducere a numărului orelor de latină; în acest sens a înaintat Ministrului şi un memoriu scris.

Alegeri de noi membri. A fost ales membru al Societăţii: prof. NICOLAE FRECEA (recomandat de M. IRIMIA şi prof. R. VULPE).

Prezentări de lucrări recente. Prof. M. MARINESCU-HIMU: S. Noica, *Antologie lirică greacă*, Bucureşti, 1970. Prof. TR. LĂZĂRESCU: *Vita Latina*, 1969—1970. I. FISCHER: V. Buescu, *Introdução a cultura classica*, Lisabona, 1970; V. Väänänen, P. Castrén, H. Lilius, *Graffiti del Palatino. II. Domus Tiberiana*, Helsinki, 1970; H. Dahlmann, *Zur* Ars grammatica *des Marius Victorinus*, Mainz-Wiesbaden, 1970.

Comunicare. Prof. V. VULPE, *Fulgerul lui Iuppiter în bătălia de la Tapae.* Scena XXIV (Cichorius) de pe relieful Columnei Traiane, reprezentînd lupta de la Tapae (Poarta de Fier a Transilvaniei) din vara anului 101 e.n., cuprinde, printre altele, două elemente foarte importante a căror semnificaţie n-a fost suficient lămurită pînă acum. E mai întîi figura alegorică a lui Iuppiter Tonans aruncîndu-şi fulgerul împotriva dacilor, apoi un grup de daci accidentaţi care ocupă colţul de jos din dreapta al scenei, departe de luptă. În general există un acord în interpretarea alegoriei ca simbolizînd o puternică furtună care a favorizat atacul roman, dar nimeni n-a observat legătura dintre imaginea lui Iupiter şi grupul de accidentaţi daci, care se prăbuşesc izbiţi de o forţă invizibilă şi dintre care unul, un tînăr imberb, a sucombat, iar trupul său inert e purtat cu pietate pe braţe de nişte comaţi îndureraţi. Atitudinea zeului, îndreptîndu-şi privirea şi lovitura exact în direcţia grupului, arată totuşi clar că respectivii accidentaţi nu sînt nişte răniţi obişnuiţi, ci nişte ostaşi din preajma postului de comandă al lui Decebal, care au fost atinşi de fulger. Tînărul fulgerat este, fără îndoială, un personaj nobil important, poate chiar o rudă apropiată a regelui dac. Din aceste constatări reiese că întîlnirea războinică de la Tapae n-a fost decisă de forţa armelor, ci de intervenţia unui fenomen ceresc, care, prin aparenţele sale supranaturale, a impresionat adînc oastea dacă, obsedată de superstiţiile religiei sale uraniene, şi a determinat-o să rupă lupta abia începută şi să se retragă în ordine spre interiorul Daciei, aşa cum se vede în scena următoare, XXV. Lupta de la Tapae, departe de a corespunde bătăliei sîngeroase şi culminante de care vorbeşte Cassius Dio (LXVIII, 8, 2), a fost un episod scurt, întrerupt foarte curînd după ce începuse. În scena XXIV a Columnei, dacii sînt înfăţişaţi ca rezistînd cu dîrzenie, fără nici un semn de şovăire, iar din partea romanilor nu luptă decît trupele uşoare ale auxiliarilor, în vreme ce legiunile aşteaptă cu arma la picior, fără să mai aibă prilejul de a interveni. Descrierea cruntă de la Cassius Dio, defectuos excerptată de epitomatorul Xiphilinus, nu se poate referi la această ciocnire nehotărîtă prin arme, ci la bătălia amplă şi decisivă de la Adamclisi din 102, din scenele XL—XLI ale Columnei (cf. St Cl. VI, 1964, p. 215 sqq).

Discuţii. Pun întrebări şi prezintă observaţii: prof. A. PIATKOWSKI, M. MARINESCU-HIMU, V. BARBU, N. I. BARBU, TR. LĂZĂRESCU.

V. Barbu se întreabă dacă imaginea lui Iupiter de pe Coloana traiană n-ar putea fi pusă în legătură cu cultul imperial şi nu ar avea ca semnificaţie invocarea de către romani a protecţiei zeului suprem.

Şedinţa se ridică la ora 20^{05}.

CXXXVI

ŞEDINŢA DIN 7 IANUARIE 1971

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.
Şedinţa se deschide la ora 18^{30}.

Membri prezenţi: L. Andrei, V. Bălăianu, G. Bunescu, L. Buzdugan, E. Dobroiu, A. Donciu, I. Fischer, C. Georgescu, Val. Georgescu, Al. Graur, G. Mîrza, A. Mocanu, Ş. Papadima, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, E. Poghirc, C. Popescu, David Popescu, Elena Popescu, M. Russu, C. Săndulescu, C. Stancu, L. Tudoran, Teodora Vasilescu, R. Vulpe.

Informaţii. Prof. D. M. Pippidi dă amănunte asupra şedinţei Biroului FIEC ţinută la Paris în luna noiembrie. S-a hotărît ţinerea unei Adunări Generale a Federaţiei în vara 1972 la Izmir (Smirna), cu ocazia căreia va avea loc şi un colocviu de studii clasice. Viitorul Congres internaţional va avea loc în 1974, la Madrid, sub preşedinţia prof. M. Galiano avînd ca principală temă prezenţa clasicilor în literaturile actuale. În numele Federaţiei, prof. M. Durry, preşedinte, şi J. Ernst, secretară, au făcut un demers la UNESCO pentru sprijinirea învăţămîntului limbilor clasice.

Acad. Al. Graur informează adunarea asupra demersurilor făcute, în numele Biroului Societăţii, de către acad. C. Daicoviciu în favoarea îmbunătăţirii predării limbilor clasice în învăţămîntul secundar.

Alegeri de noi membri. Au fost aleşi membri ai Societăţii: prof. Ecaterina D. Faur (recomandată de prof. N. Baran şi Tr. Diaconescu), prof. Gh. Pitic (recomandat de prof. Şt. Cuciureanu şi O. Tcaciuc), prof. Despina Mincu (recomandată de prof. E. Dobroiu şi A. Piatkowski).

Prezentări de lucrări recente. I. Fischer: E. Burck, *Die Frau in der griechisch-römischen Antike*, München, 1969.

Comunicare. Prof. David Popescu, *Analiza textelor latine literare în învăţămîntul liceal.* Interpretarea textului literar este prezentată ca munca cea mai grea cu elevii de liceu în orele de latină, dar şi cea mai preţioasă sub raport instructiv-educativ. O analiză literară cere pregătire şi talent în relevarea frumuseţilor unei opere şi dificultatea acestei lucrări delicate se accentuează şi mai mult la limba latină, pe care elevii, în ore puţine, nu ajung s-o stăpînească în asemenea măsură, încît să poată aprecia critic ei înşişi valoarea literară a unui text. De aceea unii profesori renunţă la partea de comentariu literar şi-şi concentrează atenţia asupra aparatului de traducere, considerînd suficiente observaţiile incidentale privitoare la arta scriitorului. Autorul socoteşte că interpretarea literară a unui text este posibilă chiar în limitele actuale ale programei şi se indică unele căi prin care şcolarii pot fi puşi în contact mai strîns cu valorile artistice ale clasicismului antic. În afară de analiza textelor traduse în clasă, aceste valori pot fi prezentate şi la lecţiile introductive sau la caracterizările generale, în cercul de specialiate sau cu prilejul vizitelor la muzee. Lecturi suplimentare în traduceri bune, albume cu repro-

duceri de artă, studii asupra culturii greco-romane sau opere inspirate din această cultură sînt materiale ajutătoare, prin care limba latină îşi îndeplineşte una din funcţiile ei educative în liceu: cultivarea gustului pentru frumos, exprimat în opere de valoare perenă.

Discuţii. Pun întrebări şi prezintă observaţii: prof. V. BĂLĂIANU, G. BUNESCU, I. FISCHER, R. VULPE, GH. NENCESCU, acad. AL. GRAUR.

V. BĂLĂIANU insistă asupra urgenţei unor instrumente de lucru auxiliare şi în primul rînd al unor antologii şi ediţii bilingve.

G. BUNESCU socoteşte necesară îmbunătăţirea manualelor, atît din punctul de vedere al calităţii şi al caracterului reprezentativ al textelor, cît şi din cel al prezentării tehnice. De asemenea ar trebui modificată orientarea examenului de bacalaureat, astfel ca acesta să nu rămînă o simplă probă de memorare a unor reguli gramaticale.

GH. NENCESCU arată că faţă de numărul infim de ore acordat limbii latine, ponderea ridicată a expunerilor gramaticale este inevitabilă, gramatica fiind punctul de plecare al înţelegerii corecte a textelor şi deci premisa indispensabilă a oricărei analize stilistice.

Acad. AL. GRAUR consideră că predarea gramaticii nu trebuie să piardă din vedere scopul esenţial al învăţămîntului limbii latine, acela de a permite elevilor înţelegerea textelor.

Diverse. Secretariatul dă informaţii asupra Adunării Generale a Filialei Iaşi, ţinută în 15 decembrie 1970. Biroul pe anul 1970—1971 a fost constituit precum urmează: prof. O. TCACIUC (preşedinte), N. GOSTAR (vicepreşedinte), C. CĂLINESCU (secretar), N. BARAN (casier), GH. CONDURACHE; comisia de censori este compusă din prof. C. CHIRCU şi I. GHEORGHIŢĂ.

Şedinţa se ridică la ora 19^{50}.

CXXXVII

ŞEDINŢA DIN 4 FEBRUARIE 1971

Prezidează acad. AL. GRAUR, preşedinte.
Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: L. Andrei, V. Barbu, Al. Barnea, A. Bădulescu-Calangiu, L. Buzdugan, E. Cizek, N. Corciu, D. Crăciun, E. Dobroiu, I. Fischer, C. Georgescu, Val. Georgescu, Al. Graur, L. Lupaş, G. Mîrza, Gh. Nencescu, V. Nicolae, A. Petre, Z. Petre, M. V. Petrescu, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, E. Poghirc, David Popescu, Sebastiana Popescu, M. Russu, D. Sluşanschi, Iorgu Stoian, A. Ştefan, M. Vornicu-Calangiu, R. Vulpe, J. Zezeanu.

Invitaţi: C. I. Cîrligel, C. Dănciuloiu, Al. S. Ştefan.

Alegeri de noi membri. A fost ales membru al Societăţii: GHEORGHE CHIRIŢESCU (recomandat de prof. C. CĂLINESCU şi N. BARAN).

Prezentări de lucrări recente. Prof. R. VULPE: *Fontes historiae Dacoromanae*, II, Bucureşti, 1970. Prof. E. CIZEK: J.-M. Croisille, *Les natures mortes campaniennes*, Bruxelles, 1965; P. H. Schrijvers, *Horror ac diuina puella*, Amsterdam, 1970. Prof. E. DOBROIU: D. M. Pippidi (ed.), *Arte poetice: Antichitatea*, Bucureşti, 1970; E. Cizek, *Evoluţia romanului antic*, Bucureşti, 1970.

Comunicare. Prof. ZOE PETRE, *Teme dominante şi atitudini politice în „Cei şapte contra Tebei"*. (Vezi Studii clasice, XIII, 1971, p. 15—28.)

Discuții. Pun întrebări și prezintă observații: prof. E. CIZEK, A. PIATKOWSKI, DAVID POPESCU, D. M. PIPPIDI.

Prof. D. M. PIPPIDI subliniază felul judicios în care autoarea, respingînd identificările situațiilor și personajelor din tragedie cu cele din actualitatea imediată, a scos în evidență mesajul de etică civică cuprins în „Cei șapte".

Diverse. Secretariatul dă informații asupra activității Filialei din Constanța, care și-a ținut Adunarea Generală în 15 decembrie 1970; a fost ales următorul Birou: A. RĂDULESCU (președinte), Tr. LAZAROVICI (vicepreședinte), M. IRIMIA (secretar), I. ROȘCULEȚ (casier) și C. DABA.

De asemenea anunță că la controlul financiar efectuat de organele Ministerului Învățămîntului s-a constatat că restanțele cotizațiilor totalizează suma de 6 840 lei.

Prof. D. M. PIPPIDI dă precizări asupra situației volumului XIII al Studiilor clasice. Pentru ca volumul XIV să poată apărea înaintea Congresului „Eirene", proiectat pentru aprilie, 1972, s-a fixat ca dată extremă de predare a contribuțiilor 1 iunie 1971.

Ședința se ridică la ora 19^{50}.

CXXXVIII

ȘEDINȚA DIN 4 MARTIE 1971

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.
Ședința se deschide la ora 18^{20}.

Membri prezenți: L. Andrei, I. Banu, N. I. Barbu, Al. Barnea, D. Crăciun, E. Dobroiu, H. Dumitrescu, M. Duțescu, I. Fischer, Al. Giurgea, Al. Graur, Al. Horhoianu, M. Manolescu, A. Marcu, M. Marinescu-Himu, Ș. Mironescu, M. Nicolaescu, R. Niculescu, C. Noica, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, E. Poghirc, M. Popa, Aurel Popescu, David Popescu, Teodor Popescu, M. Russu, D. Slușanschi, L. Teodosiu, A. Țurcanu, R. Vulpe, T. Weiss.

Invitați: Cl. Bojin, A. Militaru, Corneliu Popescu.

Informații. Acad. AL. GRAUR dă amănunte asupra unei noi audiențe obținute de Biroul Societății la Ministrul Învățămîntului, cu scopul de a urgenta formalitățile necesare organizării celui de al XII-lea Congres „Eirene". A fost pusă din nou problema învățămîntului limbii latine.

Alegeri de noi membri. A fost ales membru al Societății: prof. CLAUDIU BOJIN (recomandat de prof. N. I. BARBU și I. FISCHER).

Prezentări de lucrări recente. I. FISCHER: Ilona Opelt, *Griechische Philosophie bei den Arabern*, München, 1970.

Comunicare. Prof. I. BANU, *Concluzii la o reluare a studiului platonismului*. Concluzie a unui studiu asupra dialecticii platoniciene, în care autorul urmărește procesul intern al mișcării gîndirii lui Platon, comunicarea prezintă această mișcare ca pe o autodezbatere. De-a lungul acestei mișcări se constată trecerea concepției ideilor prin trei structuri succesive. Platon pare a-și încheia cariera cu sentimentul unui eșec. Acest sentiment ar fi determinat pe de o parte de faptul că principiul ideii non-contradictorii apare indispensabil, pe de altă parte de faptul că principiul heraclitic al contradicției i se impune irezistibil, obligîndu-l să renunțe la teze de primă importanță. În lumina criticii moderne, acest eșec dobîndește însă valoarea unui succes, căci

în fond el reprezintă autocritica platoniciană a sistemului ideii, marcînd totodată una din cele mai de seamă contribuţii antice la istoria dialecticii.

Discuţii. Pun întrebări şi prezintă observaţii prof. N. I. BARBU şi C. NOICA.

Prof. N. I. BARBU atrage atenţia asupra raportului dintre evoluţia filozofiei lui Platon şi experienţa siciliană; misticismul lui Platon a făcut ca acesta să fie adoptat de creştinism.

C. NOICA subliniază cîteva aspecte din comunicare, pe care le consideră că aduc elemente noi în interpretarea platonismului: în primul rînd plasarea heracliteismului lui Platon în a doua perioadă a creaţiei filozofului, şi nu în prima. Se întreabă însă, în legătură cu aceasta, cum au fost interpretate Ideile şi ce rămîne din Ideile-număr, cum convieţuieşte, cu alte cuvinte, un Platon pitagoreizant cu un Platon heracliteizant.

Diverse. Secretariatul dă informaţii cu privire la proiectatul Congres „Eirene", care ar urma să se ţină la Cluj, între 4 şi 8 aprilie 1972, sub preşedinţia acad. C. Daicoviciu. Tematica va fi următoarea: I. Lingvistică: Vocabulare tehnice şi vocabulare speciale în greacă şi latină; II. Istorie literară: Proza narativă la greci şi la romani; III. Istorie: Secolul II e.n.; IV. Istoria filozofiei, a ştiinţelor şi a religiei: Receptarea de către greci şi romani a culturii populaţiilor supuse sau colonizate; V. Arheologie: Descoperiri recente pe teritoriul ţărilor membre ale Comitetului „Eirene". Pe marginea Congresului se proiectează ţinerea a două colocvii: un „seminarium epigraphicum" şi un colocviu micenologic.

Şedinţa se ridică la ora 19^{50}.

CXXXIX

ŞEDINŢA DIN 1 APRILIE 1971

Prezidează acad. AL. GRAUR, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: I. Banu, N. I. Barbu, V. Bălăianu, Cl. Bojin, I. G. Coman, N. Corciu, D. Crăciun, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, C. Georgescu, Al. Giurgea, Al. Graur, Al. Horhoianu, Tr. Lăzărescu, M. Manolescu, M. Marinescu-Himu, G. Mîrza, Margareta Nasta, M. Nicolaescu, S. Nicolau, R. Niculescu, M. V. Petrescu, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, E. Poghirc, David Popescu, Cl. Popovici, Gh. Sîrbu, L. Teodosiu, M. Ţiţu, R. Vulpe, J. Zezeanu.

Invitaţi: C. Costescu, C. Dănciuloiu.

Informaţii. Acad. AL. GRAUR informează adunarea despre constituirea, pe lîngă Ministerul Învăţămîntului, a unei comisii, prezidate de acad. C. DAICOVICIU, în a cărei sarcină intră recomandarea de măsuri pentru îmbunătăţirea învăţămîntului limbilor clasice. În urma primelor şedinţe de lucru s-a propus Ministerului următoarea repartiţie a orelor pentru şcolile de cultură generală: clasa a VIII-a generală: 2 ore pe săptămînă limba latină (concepută ca o introducere la limba română); clasele IX—XII, secţia umanistă: cîte 3 ore pe săptămînă, limba latină; clasele IX—XII, liceele clasice de specialitate: 6 ore pe săptămînă, limba latină, 4 ore pe săptămînă, limba greacă. Comisia şi-a alcătuit primele colective de lucru: cel dintîi pentru elaborarea programei şi manualului destinat clasei a VIII-a; cel de al doilea, pentru programa secţiei umaniste.

Alegeri de noi membri. Au fost aleşi membri ai Societăţii: VICTOR HEINRICH BAUMANN (recomandat de prof. VL. ILIESCU şi M. IRIMIA) şi prof. MARIA DRUGĂ (recomandată de prof. A. RĂDULESCU şi VL. ILIESCU).

Prezentări de lucrări recente. Prof. M. MARINESCU-HIMU : Théophile Corydalée, *Introduction à la logique* (ed. Ath. Papadopoulos, Cl. Tsourkas, trad. C. Noica), Bucureşti, 1970. Prof. TR. LĂZĂRESCU : *Vita Latina*, 41. Prof. I. G. COMAN : D. Tsamis, Διαλεκτικὴ φύσις τῆς διδασκαλίας Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, Salonic, 1969 ; *Studii Teologice*, XXII, 1970, 7 — 8. I. FISCHER : S. Frei-Korsunsky, *Griechische Wörter aus lateinischer Überlieferung*, Zürich, 1969. Prof. N. I. BARBU : D. Păcurariu, *Clasicismul românesc*, Bucureşti, 1971.

Comunicare. Prof. N. I. BARBU, *Categorii sociale la Tacit*. Nici în studiile generale asupra lui Tacit, cum sînt acelea, citãm pe cele mai recente, ale lui Syme, Paratore, Borszák, nici în articolele şi studiile care tratează probleme speciale nu se găseşte un studiu sistematic asupra claselor şi categoriilor sociale la Tacit. Această stare de lucruri a cauzat comunicarea de faţă. O cercetare exhaustivă a momentelor în care apar, în opera lui Tacit, diferitele clase sociale însoţite sau nu de aprecierile istoricului, arată fără nici o îndoială următoarele : (1) Tacit nu dovedeşte simpatie sau antipatie pentru nici o categorie socială, considerată în chip absolut. Nu se poate vorbi deci de judecăţi apriorice asupra unei clase sociale sau alta. (2) Atitudinea lui faţă de sclavi, de plebe, de cavaleri, de aristocraţia senatorială depinde de momentul istoric şi de modul în care se manifestă o categorie socială sau alta. (3) Toate sentimentele şi judecăţile de valoare ale istoricului, implicite sau explicite, sînt dictate de idealul său social, politic şi moral, pe care-l avea sădit adînc în suflet şi care, cu sau fără voia istoricului, îi dicta, conştient sau inconştient, toate atitudinile faţă de clasele sociale. (4) Idealul său social, politic şi moral era vechea republică romană, în care o aristocraţie cu înalte idealuri de moralitate şi demnitate lupta pentru gloria Romei, afirmîndu-şi superioritatea etică şi politică faţă de celelalte clase şi categorii sociale. (5) Pentru sclavi Tacit are, îndeobşte, dispreţul stăpînului de sclavi, totuşi el nu ezită să pună în lumină meritele sclavilor şi liberţilor cînd aceştia înţeleg să se sacrifice pentru interesele şi viaţa stăpînilor. În schimb, sclavii care se înfruptau din pomenile lui Nero sînt numiţi de istoric *deterrimi seruorum* „cei mai netrebnici sclavi". Epicharis întruneşte toate elogiile istoricului pentru că, spre deosebire de laşitatea unor oameni liberi, n-a denunţat pe participanţii la conspiraţia lui Piso. Plebea este numită *sordida* cînd aplaudă pe Nero, dar este *ualida* pe vremea republicii, cînd lupta pentru libertate şi onoruri. Cea mai mare amărăciune i-o procură istoricului celelalte categorii ale clasei libere, cavalerii, aristocraţii şi membrii senatului, cînd dau, în cele mai diferite ocazii, dovadă de laşitate, servilism, supunere pentru meschinele interese personale. Istoricul are cuvinte directe pentru aceia care nu puteau justifica servilismul faţă de împăraţi nici măcar prin nevoia apărării unor interese materiale personale. Tacit este conştient că forma de guvernămînt a imperiului nu se mai poate schimba, dar ar voi din partea împăraţilor mai puţin exces de dorinţă de putere, iar din partea conduşilor mai multă demnitate şi seriozitate.

Discuţii. Pun întrebări şi prezintă observaţii : prof. TR. LĂZĂRESCU, R. VULPE, VL. DUMITRESCU, DAVID POPESCU, I. G. COMAN, D. CRĂCIUN, acad. AL. GRAUR.

Pentru prof. R. VULPE explicaţia atitudinii lui Tacit constă în faptul că, bazat pe continuitatea unor forme constituţionale, nu înţelege schimbările sociale şi politice profunde care s-au produs odată cu imperiul ; idealul său republican se îmbină cu iluzia că regimul republican continua şi sub noua formă de guvernămînt.

Prof. VL. DUMITRESCU : atitudinea diferenţiată a lui Tacit se explică prin poziţia sa de clasă : în timp ce pentru clasele inferioare nu arată decît dispreţ, invocă principii morale cînd judecă actele senatorilor şi ale nobililor.

Prof. I. G. COMAN arată că Tacit nu era interesat de evoluţia societăţii ; el ignoră creştinismul care proclama egalitatea dintre sclavi şi stăpîni.

. Acad. AL. GRAUR consideră că Tacit era conştient de ireversibilitatea evoluţiei regimului politiç şi, deci, de imposibilitatea întoarcerii la Republică; nu înţelegea însă că regimul imperial reprezintă o fază evoluată a istoriei societăţii romane.

Diverse. Secretariatul dă informaţii asupra activităţii filialei Constanţa.

Şedinţa se ridică la ora 20^{10}.

CXL

ŞEDINŢA DIN 6 MAI 1971

Prezidează prof. N. I. BARBU, vicepreşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{30}.

Membri prezenţi: N. I. Barbu, Al. Barnea, D. Crăciun, C. Drăgulescu, I. Fischer, Fl. Fugariu, C. Georgescu, Al. Giurgea, M. Guţu, D. Mincu, Margareta Nasta, M. Nasta, Gh. Nencescu, M. Nicolaescu, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, David Popescu, Elena Popescu, J. Zezeanu.

Invitaţi: M. Alexianu, N. Georgescu, E. Popescu.

Alegeri de noi membri. A fost aleasă membră a Societăţii prof. CORNELIA LUCIA FRIŞAN (recomandată de prof. N. LASCU şi D. PROTASE).

Prezentări de lucrări recente. I. FISCHER: *FU-Pressedienst Wissenschaft, 2,* Jan. 1971 (Aristoteles-Archiv).

Comunicare. Prof. M. NASTA, *Structura textului şi organizarea discursurilor în poemele homerice.* (Vezi Studii clasice, XIII, 1971, p. 191—200.)

Discuţii. Pun întrebări şi participă la discuţii: prof. C. POGHIRC, N. I. BARBU, A. PIATKOWSKI.

Prof. C. POGHIRC explică anumite trăsături compoziţionale ale cînturilor în general şi ale discursurilor homerice în particular prin caracterul de improvizaţie, bazată pe o puternică tradiţie rapsodică; aduce analogii din folclorul românesc.

Prof. N. I. BARBU socoteşte că din discrepanţele dintre discursuri nu se pot trage concluzii privind compoziţia de ansamblu a poemelor homerice, structura discursurilor fiind determinată de scopul lor.

Diverse. Secretariatul dă informaţii asupra activităţii filialelor Cluj şi Constanţa. Filiala Cluj a ţinut la 1 februarie Adunarea Generală, alegînd următorul Birou: Prof. N. LASCU (preşedinte), prof. A. BODOR (vicepreşedinte), D. PROTASE (secretar), V. DIACONU (casier), ANA GROZA-NEGREANU (membru, cu sarcina de responsabilă a cercului pedagogic), T. WEISS şi T. SOROCEANU (cenzori).

Şedinţa se ridică la ora 20^{10}.

CXLI

ŞEDINŢA EXTRAORDINARĂ DIN 27 MAI 1971

Prezidează prof. N. I. BARBU, vicepreşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{20}.

Membri prezenţi: N. I. Barbu, G. Bunescu, G. Creţia, R. Cristescu-Ocheşanu, C. Drăgulescu, H. Dumitrescu, I. Fischer, Al. Giurgea, L. Lupaş, A. Marcu, G. Mîrza, Margareta

Nasta, M. Nasta, Gh. Nencescu, M. Nicolaescu, N. I. Niculiță, D. M. Pippidi, A. Pîrvulescu, E. Poghirc, David Popescu, Sebastiana Popescu, M. Russu, D. Slușanschi, N. I. Ștefănescu, N. Ș. Tanașoca, L. Teodosiu, J. Zezeanu.

Invitați: P. Chantraine, R. Chantraine, S. Nicolescu, Cornel Popescu.

Prof. N. I. Barbu salută prezența prof. P. Chantraine, membru al Institutului Franței, care, invitat al Academiei, a acceptat să țină o comunicare în fața membrilor Societății.

Conferință. Prof. P. Chantraine, *La famille de grec* φοῖνιξ. (Vezi mai sus, p. 7—15.)

Ședința se ridică la ora 19 [20].

CXLII

ȘEDINȚA DIN 3 IUNIE 1971

Prezidează acad. Al. Graur, președinte.

Ședința se deschide la ora 18 [15].

Membri prezenți: A. Aricescu, N. I. Barbu, G. Bunescu, D. Crăciun, R. Cristescu-Ocheșanu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, C. Georgescu, Al. Giurgea, Al. Graur, Al. Horhoianu, Vl. Iliescu, L. Lupaș, M. Marinescu-Himu, D. Mincu, G. Mîrza, Gh. Nencescu, M. Nichita, V. Nicolae, M. Nicolaescu, S. Nicolau, M. V. Petrescu, E. Poghirc, Ana Popa, David Popescu, Sebastiana Popescu, D. Slușanschi, A. Tuzu, J. Zezeanu.

Invitați: M. Alexianu, C. Dănciuloiu.

Informațiile. Prof. N. I. Barbu prezintă lucrările „Mesei rotunde a latinității" (*Conuiuium Italicum de Latinitate*), organizate de Academia internațională pentru propaganda culturală și de Universitatea din Salerno (Salerno, 28—29 aprilie 1971). Obiectul mesei rotunde l-a constituit evaluarea rezultatelor Congresului de la București al latiniștilor (1970) și adoptarea unor măsuri și recomandări privind consolidarea învățămîntului limbii latine (periodice redactate în latinește, programe de învățămînt etc.).

Alegeri de noi membri. A fost aleasă membră a Societății prof. Stela Nicolescu (recomandată de prof. L. Teodosiu și C. Drăgulescu).

Prezentări de lucrări recente. Prof. M. Marinescu-Himu: N. D. Papakhatzi (ed.), Παυσανίου Ἑλλάδος περιήγησις: Κορινθιακά, Λακωνικά, Atena, 1963. I. Fischer; Dante, *Opere minore* (trad. F. Băltăceanu, Margareta Nasta, P. Creția etc.), București, 1971.

Comunicare: Prof. R. Cristescu-Ocheșanu, *Controverse recente privind cronologia lui Macrobius.* (Vezi mai sus, p. 231 — 237.)

Discuții. Prezintă observații prof. N. I. Barbu, Vl. Iliescu și I. Fischer.

Comunicare. I. Fischer, *Vocabularul poetic al lui Naevius.* (Vezi Studii clasice, XIII, 1971, p. 77).

Discuții. Prezintă observații prof. N. I. Barbu.

Diverse. Acad. Al. Graur anunță că volumul XIII al Studiilor clasice va apărea cu o oarecare întîrziere.

Secretariatul anunţă că s-a obţinut autorizaţia oficială pentru ţinerea Congresului „Eirene" ; acesta va avea loc între 2 şi 7 octombrie, cu tematica anunţată anterior.

De asemenea, informează pe cei prezenţi că profesorului K. Büchner, care ne-a vizitat de curînd, i-a fost decernat de către Universitatea din Glasgow titlul de doctor honoris causa.

Şedinţa se ridică la ora 20 [01].

CXLIII

ŞEDINŢA DIN 4 NOIEMBRIE 1971

Adunare generală anuală

Prezidează acad. AL. GRAUR, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18 [15].

Membri prezenţi : I. Acsan, I. Banu, N. I. Barbu, V. Bălăianu, G. Bunescu, C. Chircu, Al. Cizek, I. G. Coman, N. Corciu, Tr. Costa, D. Crăciun, M. Crişan, C. Drăgulescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, C. Georgescu, Al. Giurgea, Al. Graur, Al. Horhoianu, M. Ionescu-Baldovin, M. Irimia, Tr. Lăzărescu, L. Lupaş, A. Marcu, M. Marinescu-Himu, G. Mîrza, Gh. Nencescu, M. Nichita, V. Nicolae, M. Nicolaescu, S. Nicolau, M. V. Petrescu, D. M. Pippidi, C. Poghirc, Ana Popa, Aurel Popescu, Elena Popescu, Sebastiana Popescu, Cl. Popovici, D. Protase, C. Săndulescu, P. Sfeţeţu, D. Sluşanschi, Iorgu Stoian, N. I. Ştefănescu, O. Tcaciuc, L. Teodosiu, Teodora Vasilescu, R. Vulpe, L. Wald, J. Zezeanu.

Neputînd participa la Adunarea generală, din motive de forţă majoră, au trimis adeziuni scrise, prin care îşi exprimă părerea cu privire la modificarea statutului sau se asociază la hotărîrile majorităţii : I. Dumitrache, H. Dumitrescu, G. Pisoschi.

Raportul de activitate al Biroului pe anul 1970 — 1971, prezentat de prof. D. M. PIPPIDI :

Tovarăşe şi tovarăşi,

Anul care se încheie, din existenţa Societăţii noastre, diferă întrucîtva de exerciţiile precedente prin aceea că a pus Comitetului ales în octombrie trecut, pe lîngă obişnuitele probleme de administraţie internă, pe care le cunoaşteţi din totdeauna, unele îndatoriri noi, cărora a încercat să le facă faţă după puteri.

Ca să încep cu faptele cunoscute, abia dacă trebuie să mai amintesc că reuniunile noastre de lucru s-au succedat cu regularitate, potrivit unui program care ne-a oferit, ca în anii trecuţi, comunicări din felurite domenii ale ştiinţei antichităţii. În această ordine de idei, vreau să arăt că, fără să fie extrem de numeroasă sau măcar direct proporţională cu numărul mare de membri la care am ajuns — peste 300 în iunie trecut — asistenţa la şedinţele lunare a fost în general satisfăcătoare. Că, aproape de fiecare dată, e vorba de acelaşi mănunchi de fideli, care urmăresc cu interes expunerile şi însufleţesc discuţiile, o ştiţi cu toţii, şi n-am nevoie s-o repet. Situaţia e întrucîtva firească în întocmirile de acest fel (e de ajuns să aruncaţi o privire pe procesele-verbale ale Societăţilor de studii latine sau greceşti din Paris) şi, dacă trebuie, nici vorbă, să regretăm că un prea mare număr din cei ce şi-au exprimat dorinţa să facă parte din Societate se ţin totuşi departe de activităţile ei, ne putem mîngîia cu gîndul că — în 14 ani de existenţă — n-am fost niciodată puşi în situaţia de a amîna o şedinţă din lipsă de auditori.

În legătură cu conţinutul comunicărilor — dacă nu mă înşel, 12 la număr, — am relevat împrejurarea că s-au referit la aspecte felurite ale culturii clasice — de la filologie şi ling-

vistică la arheologie. Aş vrea să adaug că n-au lipsit nici preocupările de metodică (am avut de ascultat, din acest domeniu, o interesantă comunicare a tov. David Popescu) şi că, dacă cele mai multe ne-au fost prezentate de colegi din Bucureşti, măcar o dată ne-am bucurat de concursul unui oaspete de departe, profesorul Pierre Chantraine, pînă mai ieri decanul elenıştilor de la Sorbona.

La capitolul „publicaţii", amintesc că volumul al XIII-lea din Studii Clasice a apărut încă din cursul verii, cu un sumar şi în condiţii grafice care nu desmint nici de data aceasta drumul ascendent al revistei noastre. În legătură cu sumarul, e poate de făcut observaţia că numărul mare de contribuţii străine pe care le prezintă mai ales rubrica *Studii şi comunicări* n-a fost anume căutat de noi, în sensul că n-au fost cerute autorilor, ci trimise de ei redacţiei spre publicare, ceea ce nu ne poate decît bucura, în măsura în care constituie dovada elocventă a preţuirii de care *Studiile* se bucură din partea specialiştilor de pretutindeni.

În schimb, trebuie să consemnez cu regret eşecul silinţelor noastre în alt sector al planului de tipărituri : colecţia de texte bilingve, din cauza nerespectării angajamentelor asumate cu doi sau trei ani în urmă de o seamă de virtuali editori. Ca să nu intru în prea multe detalii, precizez că — cu excepţia tov. prof. N. Barbu, care ne făgăduieşte cărţile VI şi VII din Tucidide pentru sfîrşitul anului în curs — nici un alt colaborator nu ne-a înfăţişat manuscrisul aşteptat : cei mai mulţi şi-au schimbat gîndul şi au renunţat cu totul, alţii se mulţumesc să ne ceară termene mai depărtate. În aceste condiţii — şi dacă, aşa cum sperăm, tov. Barbu nu ne va cere şi D-sa o păsuire — socotim să avem la dispoziţie, încă în anul acesta, un prim manuscris ; două ne sînt anunţate pentru decembrie 1972 de tovarăşii Traian Costa şi Mihai Nasta (respectiv : Teofrast şi Sofocle, *Oedip-rege*) ; alte două, pentru decembrie 1973, de tov. Eugen Dobroiu şi de tov. Gabriela Creţia (Petroniu şi Sallust), în sfîrşit, nu ne lipsesc nici promisiunile pentru anii 1975 şi 1976 : despre acestea, poate că e mai prudent să nu vorbim încă în termeni categorici.

Unele lucruri importante sînt de spus şi în legătură cu ceea ce numim de fiecare dată „relaţiile" Societăţii cu instituţii similare din străinătate. În această ordine de idei, am menţionat înainte plăcuta vizită a profesorului Chantraine, care ne-a făcut aci o interesantă conferinţă, oferită apoi spre publicare în volumul al XIV-lea al revistei. Amintesc şi participarea Secretarului Dv. la şedinţa de Birou a Federaţiei Internaţionale a Asociaţiilor de Studii clasice, în care s-au luat hotărîri importante privitoare la organizarea în anul viitor a Adunării generale a Federaţiei (probabil la Smirna) şi a celui de-al VI-lea Congres internaţional de Studii clasice (la Madrid, în toamna 1974).

Încă mai importante sînt însă, din punctul de vedere al bunului mers al Societăţii şi al activităţii depuse de Comitetul ei în anul expirat, măsurile luate în vederea bunei desfăşurări a Conferinţei de studii clasice de la Cluj, în prima săptămînă a lui octombrie 1972. În această privinţă aţi primit cu toţii prima noastră circulară, larg difuzată în ţară şi peste hotare, aşa că nu socot necesar să stărui asupra tematicii şi a celorlalte aspecte practice ale reuniunii. Vreau doar să vă asigur că Ministerul Învăţămîntului, organul nostru tutelar, ne-a făgăduit întregul său sprijin, material şi moral, şi să vă informez că răspunsurile primite pînă în acest moment de la cei cărora li s-a trimis invitaţia de participare întrec cu mult aşteptările noastre. Adeziuni călduroase ne-au venit nu numai din ţară şi din ţările socialiste, prietene, cum era de aşteptat, dar şi din numeroase alte ţări din Europa şi chiar din America. Putem fi siguri de participarea la lucrările Conferinţei de la Cluj a unui foarte mare număr de specialişti în toate ramurile ştiinţei antichităţii şi, printre ei, a cîtorva învăţaţi de mare faimă care-şi propun să ne cerceteze ţara pentru întîia oară. Profit de acest prilej pentru a îndemna pe cei ce nu ne-au trimis încă buletinul lor de înscriere s-o facă în cel mai scurt timp şi atrag atenţia fiecărula asupra obligaţiei ca subiectele pe care-şi propun să le trateze să se încadreze strict în cele cinci teme ale Conferinţei.

Tot în legătură cu întîlnirea din 1972, vreau să aduc la cunoştinţa Adunării hotărîrea noastră ca tomul XIV din Studii clasice să apară oarecum în cinstea Conferinţei internaţionale : dacă se poate, cu un sumar mai îngrijit decît cele precedente şi, oricum, la timp pentru a putea fi difuzat printre membrii Conferinţei. Rog deci pe tovarăşii care ne-au anunţat colaborarea lor la acest volum, fie că e vorba de studii, de cronici sau de recenzii, să ne predea manuscrisele înainte de sfîrşitul acestei luni, fiind bine lămurit că după 1 decembrie nu vom mai accepta materiale de la nimeni şi sub nici un cuvînt.

Următorul subiect despre care mă simt dator să vă întreţin, — măcar că nu-i vorba de o activitate de care pînă astăzi n-aţi fi avut ştiinţă, — e încercarea Societăţii de a obţine de la conducătorii Ministerului Învăţămîntului un regim mai favorabil pentru limba latină în programele liceale şi chiar în şcolile de cultură generală. În acest scop, o delegaţie în frunte cu tov. acad. C. Daicoviciu şi cu preşedintele nostru a avut întrevederi cu tov. ministru M. Maliţa şi cu adjunctul său tov. Traian Pop. La stăruinţa noastră, tovarăşii miniştri au căzut de acord să se înfiinţeze o Comisie consultativă pentru învăţămîntul clasic, sub preşedinţia tov. Daicoviciu şi avînd în componenţa ei mai mulţi membri ai Comitetului Societăţii, însărcinată să claboreze şi să prezinte Ministerului propuneri de modificare a programelor în punctele care ne interesează.

Comisia s-a întrunit în şedinţe de lucru la 26 şi la 28 martie trecut, a chibzuit şi a căzut de acord că pentru studierea limbilor clasice e necesar să se rezerve în programe următorul volum de ore :

1. Şcoala de cultură generală, clasa a VIII-a : 2 ore săptămînal, elemente de limbă latină (de la latină la română) :

2. Liceul de cultură generală :

a) *Secţia umanistică* : 3 ore săptămînal, clasele I—IV, limba latină ;

b) *Clasele speciale de limbi clasice* :

limba latină : 6 ore săptămînal, clasele I—IV.

limba elină : 4 ore săptămînal, clasele I—IV.

Potrivit acestui plan de învăţămînt urmau a se întocmi programe şi manuale noi, după cele mai moderne metode de predare, în care limbile latină şi elină vor fi privite nu ca un scop în sine, ci ca un element component în formarea culturii umaniste a elevilor şi ca un auxiliar preţios în dobîndirea de cunoştinţe pentru numeroase alte domenii.

Primele colective constituite au primit sarcina să elaboreze, unul, programul şi manualul de clasa a VIII-a, altul, programul secţiei umaniste. După obţinerea aprobării Ministerului, alte colective ar fi urmat să se formeze în continuare.

Din păcate, pînă în acest moment, nici una din propunerile noastre n-a primit sancţiunea oficială. Va trebui, firește, să se reia demersurile începute, să se definească mai bine rosturile Comisiei consultative şi să se stăruie pentru acceptarea fie şi numai a celor mai urgente din măsurile preconizate. Tot atîtea sarcini ale Comitetului viitor, înaintea căruia stau şi alte obligaţii anevoie de realizat, înainte de toate organizarea în cele mai bune condiţii a Conferinţei de la Cluj, care angajează, nu numai răspunderea Societăţii dar, dacă pot să mă exprim aşa, chiar şi obrazul ţării.

Ultima chestiune pe care sînt dator s-o ating în acest raport e propunerea noastră de modificare a Statutului Societăţii, în partea care priveşte cotizaţia. E un aspect cam neplăcut al relaţiilor dintre Societate şi membrii ei, de care am avut prilejul să ne ocupăm şi în alte adunări generale. Neplata la timp a cotizaţiilor, din partea unui mare număr de colegi care nu înţeleg să răspundă la apelurile noastre repetate, a avut darul să reţină atenţia organelor de control financiar ale Ministerului, care ne-au adresat mustrări pentru îngăduinţa arătată, cerîndu-ne să procedăm la eliminarea recalcitranţilor şi, totodată, să cerem Adunării sporirea substanţială a cotizaţiei, pentru ca Societatea să poată subveni propriilor nevoi într-o măsură mai mare decît a putut-o face pînă acum.

Nici una din aceste obligaţii nu-i plăcută, dar cererile Ministerului ni se par şi nouă îndreptăţite. După atîtea apeluri periodic repetate, ni se pare de neconceput faptul că un număr atît de mare de oameni care au ţinut la un moment dat să facă parte din Societate şi ne-au adresat în acest scop cereri de admitere, refuză după aceea să-şi îndeplinească faţă de ea pînă şi această datorie elementară. De altă parte, nimeni nu mă va contrazice dacă spun că actuala cotizaţie — 10 lei pe an! — e derizorie şi că nimeni nu se va ruina plătind, să zicem, dublul acestei sume! Dacă ataşamentul membrilor pentru scopurile urmărite de Societate e sincer şi dacă dorim cu adevărat ca ea să propăşească, mi se pare că micul sacrificiu pe care vi-l cerem trebuie acceptat fără şovăire. Discuţia cu privire la acest punct din ordinea de zi şi hotărîrea pe care urmează s-o luaţi va oglindi, oricum, sentimentele D-voastră faţă de Societate.

Tovarăşi şi tovarăşe,

Aceasta fiind activitatea desfăşurată de aleşii Dvs. în anul expirat şi acestea rezultatele obţinute (calificarea lor înţelegem s-o lăsăm la aprecierea participanţilor la discuţie), Comitetul în numele căruia am cinstea să vorbesc îşi depune mandatul şi aşteaptă să-i daţi cuvenita descărcare.

Raportul de activitate al Filialei Cluj, prezentat de D. PROTASE:

Filiala din Cluj a Societăţii de Studii clasice, în perioada menţionată, şi-a desfăşurat activitatea, ca şi în trecut, în colaborare strînsă cu Secţia de istorie veche a Institutului de istorie şi arheologie din Cluj, ţinînd în acelaşi timp o legătură permanentă cu Secretariatul Societăţii din Bucureşti, îndeosebi pe linia problemelor administrative şi de organizare.

În anul 1970—1971, unii membri ai Filialei noastre au ţinut comunicări privind diferite probleme istorico-arheologice şi numismatice, fie în cadrul Institutului de istorie şi arheologie Cluj, fie cu prilejul unor reuniuni ştiinţifice organizate în ţară sau străinătate. Astfel, în perioada la care ne referim, s-au ţinut următoarele comunicări.

1. N. Lascu, *Poezia exilului la Ovidiu* (conferinţă), Constanţa, 20 martie 1971.

2. N. Lascu, *Teatrul antic în România, azi*, la Congresul de Dramă antică, ţinut în luna mai 1971 la Siracuza.

3. N. Lascu, *Date autobiografice în opera lui Sallustius*, la Congresul Institutului de studii privind regiunea Abruzzo.

4. C. Daicoviciu — H. Daicoviciu, *Coloniști și autohtoni în Dacia romană*, Congresul de pre- şi protoistorie de la Belgrad (9—15 sept. 1971).

5. H. Daicoviciu, *Menţiuni despre războaiele lui Traian cu dacii în opera lui Tacitus*, la Simpozionul *Dacii, istoria şi civilizaţia lor*, organizat la Oradea de Institutul pedagogic din localitate (2—4 oct. 1971).

6. D. Protase, *Date noi despre problema continuităţii în Dacia*, la Congresul de la Belgrad.

7. D. Protase, *Problema colonizării de carpo-daci în Dacia romană*, la Simpozionul de la Oradea.

8. A. Bodor, *Noi curente în predarea limbii latine*, la Filiala din Cluj a Soc. de studii clasice (în luna mai 1971).

9. A. Bodor, *Blocurile cu inscripţii greceşti de la Grădiştea Muncelului* (Simpozionul de la Oradea).

10. F. Edelstein, *Despre propoziţia circumstanţială de excepţie în limba română*, la Societatea română de lingvistică romanică (*SRLR*).

11. I. Winkler, *Consideraţii despre moneda Koson* (Simpozionul de la Oradea).

12. I. Winkler, *Despre colecţia numismatică a Institutului de istorie şi arheologie Cluj*, cu ocazia şedinţei de constituire a Filialei Cluj a *Societăţii de numismatică din R. S. România* (Cluj 24 oct. 1971).

Din această enumerare a comunicărilor ţinute în anul care s-a scurs rezultă că numeroşi membri ai Filialei clujene a Societăţii au participat cu expuneri la manifestări ştiinţifice organizate atît în ţară cît şi în străinătate, contribuind astfel la o mai bună cunoaştere a cercetărilor privind antichităţile şi studiile clasice în România.

Pe linia diversificării activităţii în cadrul Filialei, biroul a luat iniţiativa de a colabora mai strîns cu conducerea Cercului studenţesc de limbă şi literatură latină de la Facultatea de filologie, precum şi cu Cercul pedagogic de limba latină. Ca urmare a acestei iniţiative, la Cercul pedagogic de limba latină unii profesori de liceu, membri ai Societăţii, au ţinut cîteva interesante expuneri, dintre care menţionăm aici *Principii educative în opera lui Quintilian* şi *Agricultura la romani* (M. Kovács), precum şi metode noi de predarea limbii latine în licee.

În legătură cu Congresul *Eirene*, care — după cum se ştie — urmează să aibă loc între 2 şi 7 oct. 1972 la Cluj, menţionăm că biroul a ţinut la curent pe membrii Filialei sale cu ultimele hotărîri organizatorice luate de conducerea Societăţii.

Dacă în încheierea acestui succint raport, notăm că în 25 oct. Filiala noastră a ţinut o şedinţă de dare de seamă şi de alegere a noului birou (N. Lascu — preşedinte, A. Bodor — — vicepreşedinte, D. Protase — secretar, V. Diaconu — casier, Ana Groza-Negreanu — responsabilă a cercului pedagogic de latină), în care s-a discutat şi propunerea de modificare a Statutului Societăţii privind mărirea cotizaţiei de membru, şi dacă mai adăugăm că încasarea cotizaţiilor cu puţine excepţii, este făcută pînă în 1971 inclusiv, putem considera că am prezentat, în liniile sale generale, activitatea Filialei din Cluj a Societăţii din noiembrie trecut şi pînă astăzi.

Raportul de activitate al Filialei Iaşi, prezentat de prof. O. Tcaciuc[1]:

În perioada octombrie 1970—decembrie 1971 Filiala Iaşi a Societăţii de studii clasice a ţinut 7 şedinţe, la care au fost prezentate următoarele comunicări:

1. La 22 noiembrie 1970, conf. univ. Nicolae Gostar: *Cînd a încetat a se vorbi limba latină în Gallia şi Scythia Minor.*

2. La 24 ianuarie 1971, asist. univ. Mihai Vasilescu: *Problema autohtoniei şi preelenicităţii pelasgilor.*

3. La 10 martie 1971, prof. univ. Radu Vulpe: *Fulgerul lui Iupiter de la Tapae.*

4. La 11 aprilie 1971, lector univ. Cicerone Călinescu: *Ammianus Marcellinus şi concepţia sa istorică.*

5. La 16 mai 1971, lector univ. Luminiţa Fassel: *Problema existenţei dialectelor în latina populară.*

6. La 28 mai 1971, asist. univ. Traian Diaconescu: *Poezia latină postclasică.* (Fragmente traduse în versuri.)

7. La 12 decembrie 1971, prof. C. Cihodaru: *O nouă cale pentru determinarea substratului lingvistic autohton în limba română.*

În cadrul acestor şedinţe s-au făcut şi prezentări de cărţi şi reviste din domeniul filologiei clasice şi din domenii înrudite de către tov. Neculai Baran, Traian Diaconescu, Gheorghe Badea, Cicerone Călinescu.

La şedinţele Filialei, care se ţin în incinta Universităţii, participă în medie între 30 şi 40 tovarăşi (cadre didactice din învăţămîntul superior şi mediu şi studenţi).

---

[1] Publicăm, la cererea Biroului Filialei, în locul raportului, cu caracter provizoriu, ţinut în faţa Adunării generale a Societăţii, darea de seamă, prezentată în 17 decembrie 1971 în faţa Adunării generale a Filialei.

În legătură cu conferința „Eirene" și cu Congresul Ovidian care vor avea loc în 1972 s-au purtat discuții în cadrul Filialei Iași, membrii Filialei fiind invitați să participe la aceste manifestări în număr cît mai mare.

Efectivul Filialei. La dată de 15 decembrie 1970, cînd s-a ținut ultima adunare generală, Filiala Iași cuprindea 52 membri. În cursul anului 1971 au fost primiți 2 membri noi : prof. univ. Gheorghe Ivănescu, transferat de la Universitatea din Timișoara la Universitatea din Iași, și Iosif Naghiu, profesor de latină la liceul din Săveni, județul Botoșani. În prezent Filiala numără 54 membri, dintre care 45 din Iași și 9 din diferite localități din Moldova.

Situația cotizațiilor. Din totalul de 54 membri un număr de 51 membri și-au achitat pînă la această dată cotizația pe anul 1971. Urmează să mai încasăm pe 1971 cotizația de la 3 membri (Eug. Mihăescu, D. Craus, N. Popescu), iar pe 1970 cotizația de la 2 membri (D. Craus, N. Popescu), deci în total 50 lei. Restanțe mai vechi nu avem.

Printre deficiențele manifestate în munca biroului în această perioadă trebuie să menționăm faptul că, deși ne propusesem să cuprindem în cadrul Filialei un număr cît mai mare de profesori de latină de la liceele din Moldova, în cursul anului 1971 nu s-au făcut decît două înscrieri noi (dintre care numai un singur profesor de liceu) din cauză că nu s-a insistat suficient în această direcție. De asemenea menționăm că n-am reușit să ținem un număr mai mare de comunicări (conferințe), aceasta între altele și din cauză că n-am fost sprijiniți în suficientă măsură de colectivul catedrei de limbi clasice.

Pentru înlăturarea deficiențelor semnalate se impune ca o primă sarcină pentru noul birou ales intensificarea eforturilor în această direcție".

Raportul de activitate al Filialei Constanța, prezentat de M. IRIMIA :

Dacă în anii trecuți anunțam începutul unei tradiții în activitatea filialei Societăți de studii clasice la Constanța, acum putem preciza că tradiția fiind creată, activitatea filiale noastre fiind tot mai cunoscută de forurile locale și de publicul interesat, nu ne rămîne decît să depunem în continuare eforturi perseverente pentru îmbogățirea conținutului muncii noastre

În primii ani numărul membrilor filialei a cunoscut o creștere permanentă, fapt caracteristic oricărui început. În prezent s-a ajuns la un număr de 45 de membri, care constituie nucleul de bază al filialei noastre și pe care se sprijină constant întreaga ei activitate.

În perioada noiembrie 1970 — noiembrie 1971 înregistrăm la Constanța următorul bilanț :

În ședința din 18 noiembrie 1970 au fost prezentate două comunicări : M. Bucovală și M. Irimia, *Cimitirul din sec. VI — V î.e.n. de la Corbu de Jos*, și Petre Diaconu, *Despre localizarea Onglos-ului*. În timp ce prima comunicare aduce date noi cu privire la ritul funerar al populației băștinașe din Dobrogea în sec. VI — V î.e.n. și la relațiile ei cu grecii, cea de a doua comunicare exprima un punct de vedere original în legătură cu localizarea geografică a *Onglos*-ului.

În ședința din 15 decembrie 1970 tov. C. Scorpan a prezentat comunicarea *Tipuri de opaițe romane necunoscute și unele aspecte ale continuității pe teritoriul Dobrogei* în care releva atît tradiția băștinașă în confecționarea unor lămpi de epocă romană, cît și conservarea unor forme romane în execuția opaițelor feudal timpurii.

În ședința de comunicări din 11 februarie au fost prezentate de asemenea două comunicări : Petre Alexandrescu (București) a prezentat *Cîteva considerații pe marginea difuziunii ceramicii atice în Marea Neagră în sec. VI î.e.n.*, iar Andrei Aricescu *Numele așezării antice de la Slava Rusă*. În prima comunicare pornindu-se de la analiza atentă atît a izvoarelor literare cît și arheologice s-a putut observa că informațiile lor se completează și cercetarea lor oferă posibilități pentru înțelegerea mai exactă a fenomenelor istorice. În cea de a doua comunicare,

autorul a propus pe baza unor argumente lingvistice convingătoare lectura numelui vechii aşezări de la Slava Rusă *Libida* sau *Libidina* şi nu *Ibida*, ca pînă acum.

În şedinţa din 20 martie 1971, prof. univ. Nicolae Lascu (Cluj) a prezentat comunicările *Pelerini italieni pe urmele lui Ovidiu la Tomis*, şi *Poezia exilului la Ovidiu* comunicări ce se înscriu pe linia unor preocupări mai vechi atît ale autorului cît şi ale filialei din Constanţa privind viaţa şi opera lui Ovidiu.

În şedinţa din 30 aprilie 1970, lov. Maria Marinescu Himu (Bucureşti) a prezentat comunicarea *Unele probleme ale documentării la Pausanias*, care a urmărit investigarea principalelor izvoare documentare ale istoricului antic.

În şedinţa din 21 mai, Radu Ocheşeanu a prezentat *Un tezaur monetar descoperit la Medgidia şi unele probleme ale circulaţiei monetare în sec. IV în Scythia Minor.*

Activitatea filialei constănţene reluată după perioada de vacanţă s-a evidenţiat în primul rînd prin participarea membrilor ei la o importantă manifestare ştiinţifică — Sesiunea anuală de comunicări a Muzeului de arheologie Constanţa (18 — 21 octombrie a.c.).

La această sesiune au participat importante personalităţi ale vieţii noastre ştiinţifice. Membrii filialei au participat cu 15 comunicări, mult prea numeroase pentru a mai fi amintite, pe teme istorice, arheologice şi filologice. În acest fel s-a concretizat colaborarea strînsă existentă încă de la început între filiala constănţeană a Societăţii de studii clasice şi Muzeul de arheologie. Cu acelaşi prilej s-a constituit la Constanţa şi *Centrul de studii ovidiene*, pentru concentrarea eforturilor cercetătorilor operelor marelui exilat, centru în care vor activa şi mai mulţi membri ai filialei societăţii noastre.

Din cele amintite mai sus desprindem încercarea de antrenare a filialei din Constanţa, a membrilor ei, la toate manifestările închinate arheologiei şi studiilor clasice din oraşul nostru.

La şedinţele de comunicări ale filialei au fost invitaţi uneori, în afara membrilor ei, şi alte persoane (inclusiv studenţi) care şi-au manifestat interesul pentru activitatea filialei.

Acestea sînt, expuse pe scurt, principalele manifestări ale activităţii filialei noastre în perioada parcursă. Relaţiile cu filialele din Cluj şi Bucureşti s-au dovedit, ca şi în anii trecuţi, fructuoase. Sperăm că vor fi la fel şi în anul ce vine.

Prin atragerea în rîndul filialei a celor mai pasionaţi cercetători din Dobrogea ai antichităţilor greco-romane sau ai limbilor clasice, şi mai ales printr-o muncă mai susţinută a membrilor societăţii, considerăm că rezultatele vor fi mai vizibile pe linia valorificării ştiinţifice a bogatului patrimoniu cultural şi istoric al antichităţii.

Reluarea activităţii în luna noiembrie (activitate întîrziată anul acesta datorită participării membrilor Societăţii la o serie de activităţi similare, amintite mai sus) va constitui şi un angajament pentru desfăşurarea unei munci ritmice, planificate şi de o înaltă valoare ştiinţifică.

Raportul asupra gestiunii financiare, prezentat de prof. Tr. Costa :

La începutul anului 1970/71, Societatea de studii clasice avea, reportată din anul precedent, suma de lei 523,80 (cinci sute douăzeci şi trei lei şi optzeci bani), proveniţi din cotizaţii.

În cursul anului 1970/71 s-au încasat din cotizaţii lei 2920 (două mii nouă sute douăzeci lei) ; s-au cheltuit, cu acte justificative,lei 1178, 75 (una mie una sută şaptezeci şi opt lei şi şaptezeci şi cinci bani) şi s-au depus la CEC lei 970 (nouă sute şaptezeci lei).

Din subvenţii, soldul la 29 octombrie 1970 era de lei 18 197,32 (optsprezece mii una sută nouăzeci şi şapte lei şi treizeci şi doi bani). În cursul anului s-a primit o subvenţie de lei 0 000 (nouămii lei) şi o suplimentare de lei 21.000 (douăzeci şi una mii lei). S-au cheltuit, cu acte justificative, lei 27 434 (douăzeci şi şapte mii patru sute treizeci şi patru lei).

Au rămas deci în casă lei 1295,05 (una mie două sute nouăzeci şi cinci lei şi cinci bani), iar la CEC lei 21 733,32 (douăzeci şi una mii şapte sute treizeci şi trei lei şi treizeci şi doi bani).

Raportul Comisiei de cenzori, prezentat de prof. D. CRĂCIUN :

Verificînd raportul asupra gestiunii financiare, întocmit de prof. Tr. Costa, casierul Societăţii, Comisia de cenzori constată că datele acestui raport sînt în conformitate cu actele justificative anexate, iar cheltuielile au fost făcute în interesul Societăţii, respectîndu-se dispoziţiile statutare. Comisia opinează pentru acordarea descărcării de gestiune.

Discuţii. Pe marginea rapoartelor, aduc completări, pun întrebări, prezintă observaţii şi propuneri : I. FISCHER, prof. N.I. BARBU, TR. COSTA, AUREL POPESCU, I. BANU, R. VULPE, C. DRĂGULESCU, M. MARINESCU-HIMU, M. CRIŞAN.

Prof. N. I. BARBU dă informaţii asupra demersurilor întreprinse pentru publicarea revistei „Ausonia" şi asupra congresului Societăţii internaţionale ovidiene (*Ouidianum*) care se va ţine la Constanţa între 25 şi 31 august 1972.

Prof. TR. COSTA atrage atenţia asupra situaţiei în care se află din punctul de vedere al recrutării elevilor şi al încadrării cu personal didactic, liceele clasice şi asupra consecinţelor pe care prelungirea acestei situaţii le-ar putea avea pentru prestigiul şi soarta învăţămîntului limbilor clasice.

Prof. I. BANU scoate în evidenţă necesitatea organizării unui schimb de conferenţiari între filiale.

Prof. R. VULPE propune organizarea unei şedinţe închinate aniversării întemeierii statului pers.

Prof. C. DRĂGULESCU prezintă un tablou al situaţiei limbii latine în învăţămînt şi cere Societăţii să-şi reia eforturile în vederea îmbunătăţirii şi consolidării studiului limbilor clasice în licee ; este necesară o mai bună dotare, cu cărţi şi materiale didactice, a acestor licee ; la aceasta ar putea contribui şi darurile individuale ale membrilor Societăţii.

Prof. M. MARINESCU-HIMU arată importanţa unei bune amplasări teritoriale a liceelor clasice.

Din partea Biroului răspund, în timpul dezbaterilor, acad. AL. GRAUR, prof. D. M. PIPPIDI şi I. FISCHER.

Se supune apoi adunării **descărcarea de gestiune.** Aceasta este acordată de unanimitatea membrilor prezenţi.

Alegerea Biroului pe anul 1971 — 1972. Pentru conducerea lucrărilor se alege un prezidiu compus din D. PROTASE, preşedinte, prof. O. TCACIUC şi M. IRIMIA, membri.

S-au făcut următoarele propuneri :

Pentru funcţia de preşedinte : acad. AL. GRAUR (propus de Dr. C. SĂNDULESCU).

Pentru funcţia de vicepreşedinte : acad. C. DAICOVICIU (propus de I. FISCHER), prof. N. I. BARBU (propus de prof. D. CRĂCIUN), prof. R. VULPE (propus de prof. M. NICHITA).

Pentru funcţia de secretar : prof. D. M. PIPPIDI (propus de prof. O. TCACIUC).

Pentru funcţia de secretar adjunct : I. FISCHER (propus de prof. VL. DUMITRESCU).

Pentru funcţia de casier : prof. TR. COSTA (propus de prof. RADU VULPE).

Au fost aleşi :

Preşedinte : acad. AL. GRAUR (cu unanimitatea voturilor, minus un vot contra).

Vicepreşedinţi : acad. C. DAICOVICIU (cu unanimitatea voturilor), prof. N. I. BARBU (cu unanimitatea voturilor, minus un vot contra), prof. R. VULPE (cu unanimitatea voturilor).

Secretar: prof. D. M. PIPPIDI (cu unanimitatea voturilor, minus un vot contra).

Secretar adjunct: I. FISCHER (cu unanimitatea voturilor, minus un vot contra).
Casier: prof. TR. COSTA (cu unanimitatea voturilor).

Alegerea Comisiei de cenzori. S-au făcut următoarele propuneri:
Pentru funcţia de cenzor: prof. D. CRĂCIUN (propus de prof. N. I. BARBU) şi prof. E. DOBROIU (propus de I. FISCHER).
Pentru funcţia de cenzor supleant: STELLA NICOLAU (propusă de prof. R. VULPE) şi prof. C. DRĂGULESCU (propus de prof. N. I. BARBU).

Au fost aleşi:
Cenzori: prof. D. CRĂCIUN (cu unanimitatea voturilor), prof. E. DOBROIU (cu unanimitatea voturilor, minus un vot contra).
Cenzori supleanţi: STELLA NICOLAU (cu unanimitatea voturilor) şi prof. C. DRĂGULESCU (cu unanimitatea voturilor).

În numele celor aleşi, acad. AL. GRAUR mulţumeşte Adunării generale pentru încrederea acordată.

Modificarea statutului Societăţii. Într-un scurt raport, I. FISCHER expune motivele care au determinat Biroul să propună Adunării modificarea articolului 30 al statutului, privitor la cotizaţii, şi prezintă, cu avantajele lor şi dezavantajele fiecăreia, cele trei propuneri de modificare între care va trebui să se decidă: (1) cotizaţia se ridică la 80 lei, incluzîndu-se şi abonamentul la Studii clasice; (2) cotizaţia se ridică la 20 lei; (3) cotizaţia se ridică la 25 lei. Arată, în continuare, că Biroul, cu majoritate de voturi, a hotărît să recomande Adunării aprobarea primei propuneri.

Pe marginea raportului au luat cuvîntul: prof. N. I. BARBU, TR. LĂZĂRESCU, D. CRĂCIUN, D. M. PIPPIDI, C. POGHIRC, I. BANU, VL. DUMITRESCU, M. CRIŞAN, O. TCACIUC, D. PROTASE, N. I. ŞTEFĂNESCU.

În sprijinul primei propuneri se pronunţă, cu argumente variate, prof. N.I. BARBU, D. CRĂCIUN, D. M. PIPPIDI.

Împotriva acestei propuneri iau cuvîntul prof. TR. LĂZĂRESCU, VL. DUMITRESCU, O. TCACIUC (în numele Filialei din Iaşi).

D. PROTASE arată că Filiala Cluj i-a dat mandatul să nu susţină propunerile care prevăd mai mult decît dublarea cotizaţiei.

Prof. C. POGHIRC prezintă o nouă propunere, destinată să uşureze pe viitor rezolvarea problemelor legate de fixarea cotizaţiei. Textul articolului 30 ar trebui să prevadă exclusiv metoda de fixare a cuantumului cotizaţiei, nu şi suma; aceasta ar urma să fie fixată de Adunarea generală, la propunerea Biroului.

Prof. N. I. ŞTEFĂNESCU propune fixarea cotizaţiei la 25 lei, dintre care 5 lei să fie destinaţi sprijinirii „Studiilor clasice".

Se hotărăşte următoarea ordine a votării: (1) propunerea prof. C. POGHIRC, (2) includerea abonamentului în cotizaţie, (3) fixarea cotizaţiei la 25 lei anual, (4) fixarea cotizaţiei la 20 lei anual.

Propunerea prof. C. POGHIRC este acceptată cu unanimitatea voturilor.

Pentru includerea abonamentului în cotizaţie, care s-ar ridica la suma de 80 lei, se pronunţă 16 votanţi; la aceştia se adaugă două voturi prin corespondenţă (prof. G. PISOSCHI şi M. DAE). Propunerea nu obţine majoritatea voturilor.

Pentru fixarea cotizaţiei la 25 lei anual se pronunţă unanimitatea celor prezenţi, minus o abţinere.

Şedinţa se ridică la ora 20[35].

MODIFICAREA STATUTULUI SOCIETĂȚII DE STUDII CLASICE*

Text vechi	Text nou
Art. 30 — Cotizația este de 10 lei anual. Adunarea generală poate modifica cuantumul cotizației.	Art. 30. — Cuantumul cotizației se fixează de către Birou și se aprobă de către Adunarea generală.

* Votată în ședința din 4 noiembrie 1971.